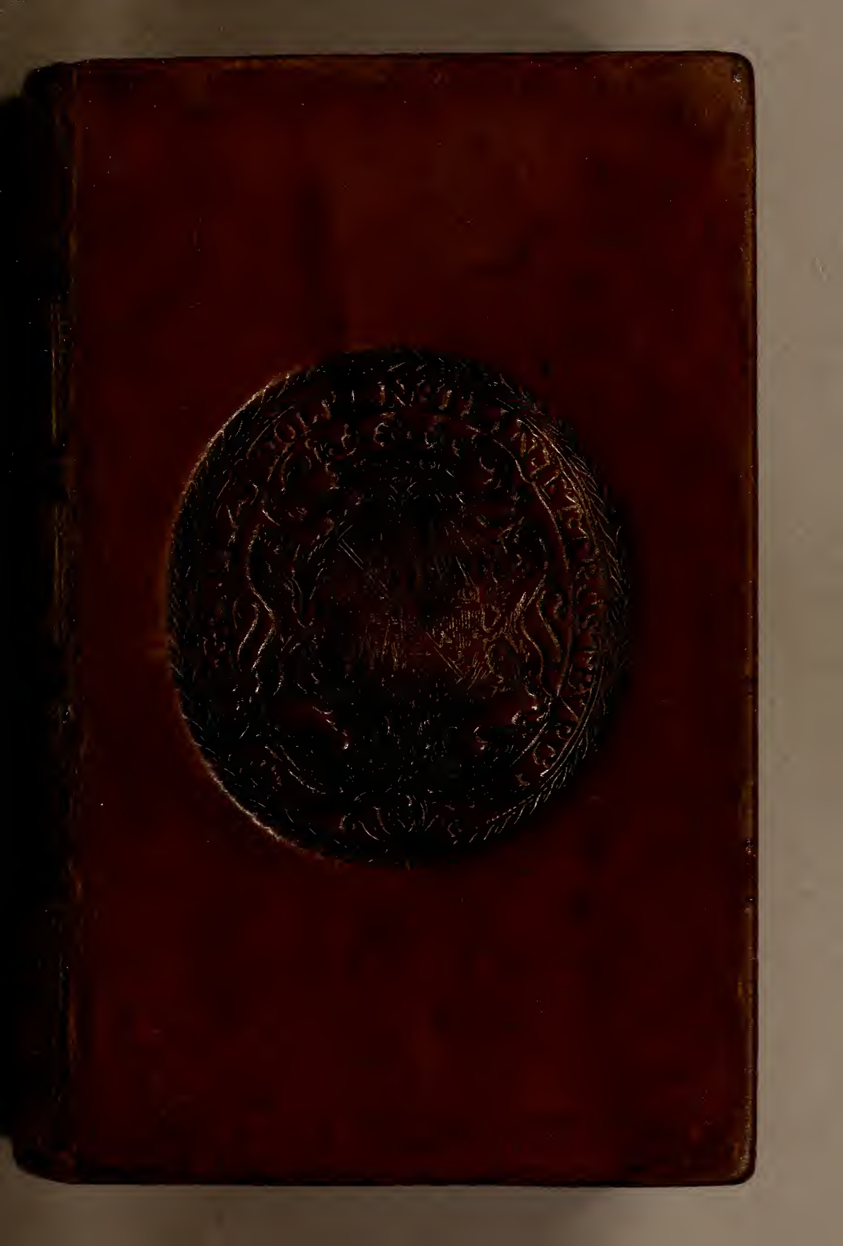
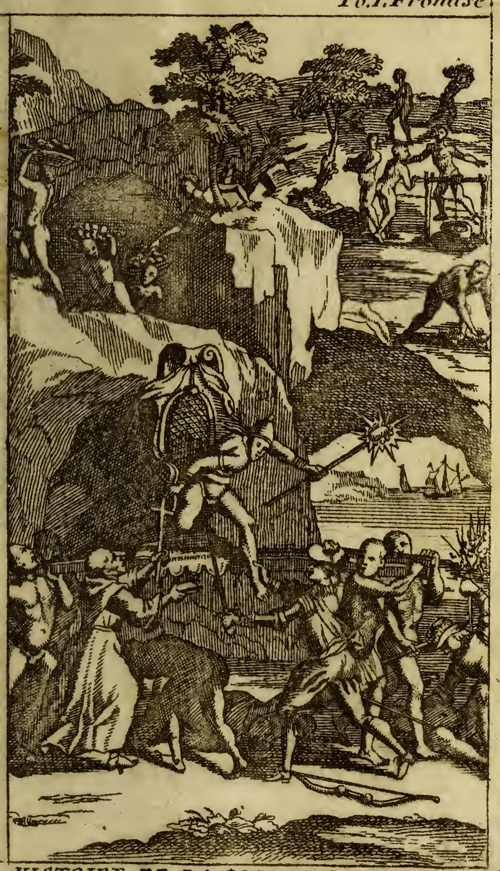



GAUDEO





HISTOIRE DE LA CONQUETE DU PEROU.


RPJCB

HISTOIRE
DE LA
DÉCOUVERTE
ET DE LA
CONQUÊTE
DU
PEROU.

Traduite de l'Espagnol

D'AUGUSTIN DE ZARATE,

Par S. D. C.

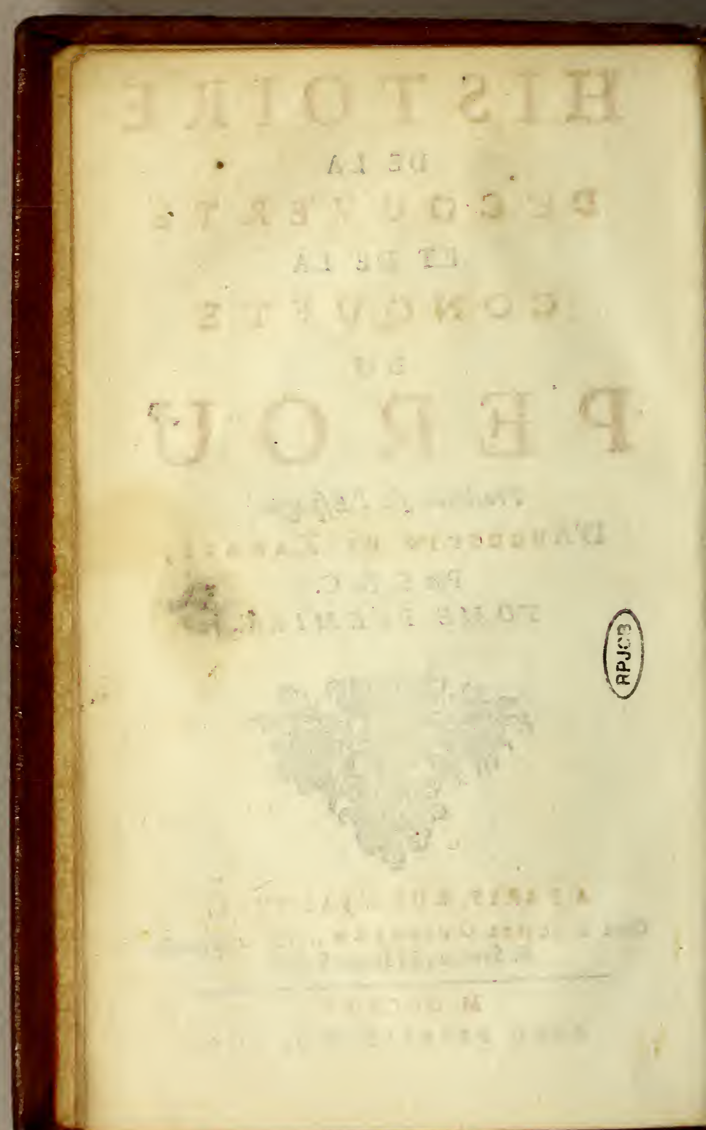
TOME PREMIER.



A PARIS, RUE S. JACQUES,
Chez MICHEL GUIGNARD, près la Fontaine S. Severin, à l'Image S. Jean.

M. DCCXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





PREFACE

DU

TRADUCTEUR.



ENTRE plusieurs découvertes dans les Arts & dans les Sciences qu'on a fait depuis quelques centaines d'années, il en a trois fort remarquables, qui ont produit de très-grands effets dans le monde, bons & avantageux à quelques égards : mais aussi souvent mauvais & préjudiciables à la societé humaine par la mauvaise disposition des hommes, qui fait qu'ils abusent de tout. Il n'est pas difficile à comprendre qu'on veut parler de l'invention de la poudre à canon vers la fin du quatorziéme siécle, de l'impression vers le millieu du quinziéme, & de la découverte du nouveau Monde au commencement du seiziéme

On n'ignore pas que Christophe Colomb en avoit découvert quelque chose dès l'an 1492. & que cinq ans après en 1497. Americ Vespuce découvrit ce grand Continent qui a pris de lui le nom d'Amerique : mais on peut dire neanmoins que les plus grandes & les plus considerables parties n'en ont été découvertes qu'au commencement du seiziéme siecle. On a trouvé en divers endroits des pays habitez par des peuples fort barbares & fort sauvages, & pourtant presque par tout quelque forme de Gouvernement & de Police. On a trouvé sur tout deux grands Empires gouvernez avec art & avec politique depuis quelques siecles par une assez longue suite de Rois : l'un, dans l'Amerique septentrionale, qui est le Mexique ; & l'autre, dans l'Amerique méridionale, qui est le Perou. Ces deux grands Empires ont été découverts & conquis d'une maniere assez surprenante par un petit nombre d'Espagnols dans le cours de peu d'années : le Mexique par Fernand Cortez, & le Perou par François Pizarre. Comme on vient de donner depuis peu au Public une Traduction Françoise, qui a été bien reçûë, de l'Histoire qu'Antoine de Solis a écrite en Espagnol de cette

découverte & de cette Conquête du Mexique : on a crû que l'Histoire de la découverte & de la conquête du Perou en François, pourroit aussi être agreable à plusieurs personnes qui n'entendent pas l'Espagnol. On a donc choisi un Historien qui paroît sincere & desinteressé, & qu'on ne sçauroit soupçonner de déguiser la vérité en faveur de son Héros, parce qu'il n'en a point; & qu'on auroit peut-être de la peine à deviner de tous les personnages qui paroissent dans son Histoire, s'il a de l'affection & de l'attachement pour quelqu'un plus que pour les autres. Cet Historien est Augustin de Zarate, qui écrit d'un stile simple & naturel : mais avec beaucoup de bon sens & d'une maniere qui paroît assez propre à faire que ses Lecteurs s'interessent dans son récit. Au reste, personne n'ignore que la découverte du Perou & des riches Mines qu'on y a trouvé, ont eu de grandes influences dans toutes les affaires de nôtre Europe, où l'argent est devenu beaucoup plus commun qu'il n'étoit auparavant. On sçait que vers la fin du quinziéme siecle, on trouvoit prodigieux que Loüis XI. Roy de France, tirât sur son Royaume *quarante-sept cens*

mille francs par an, comme parle ſon Hiſtorien Philippe de Comines, qui remarque : (a) *Que Charles VII. prédéceſſeur de Loüis, n'avoit jamais tiré que dix-huit cens mille francs, & qu'ainſi par cette exaction, plus que doublée, chacun eſtimoit le Royaume bien attenué, tant des grands, que des moyens & que des petits ; parce qu'ils avoient porté & ſouffert vingt ans ou plus de grandes & horribles tailles, qui ne furent jamais ſi grandes à trois millions de francs près.* Ce ſont les termes de cet Auteur. Aujourd'huy dans les mêmes lieux, où cela paroiſſoit ſi prodigieux, alors il ne feroit pas la dixiéme ou la vingtiéme partie de ce qui s'y leve ; puiſqu'on n'y parle que par cinquantaine, & même par centaine de millions. A la verité, il ne faut pas attribuer un ſi grand changement tout entier à la découverte du Perou ; il y a pluſieurs autres cauſes qui concourent, & dont ce n'eſt pas icy le lieu de parler. Mais il faut pourtant avoüer, que ſi ces précieux métaux, l'or & l'argent, n'avoient pas été apportez en quantité de ce nouveau Monde dans nôtre Europe, on n'y compteroit pas par de ſi groſſes

(a) *Liv 5. Chap.* 18.

ſommes, & on n'y entretiendroit pas un ſi grand nombre de troupes reglées. Les Lecteurs ſeront donc ſans doute bien aiſes de voir comment à été découvert & conquis un pays d'où nous eſt venu tant de bien & tant de mal, par l'abus que les hommes font de tout, & qu'ils n'ont pas manqué de faire des richeſſes que ce pays nous a fourni. On a remarqué, que dans l'eſpace de moins de cinquante ans, des ſeules mines de Potoſi, on avoit apporté en Eſpagne, pour le quint du Roy ſeulement, près de quatre cens millions. On peut aiſément conjecturer par là, combien, & Potoſi, & Porco, & Quito, & pluſieurs autres endroits, en ont pû fournir en plus de cent cinquante ans, tant pour le quint du Roy que pour le compte des particuliers. On voit aujourd'huy une Ville qui contient pour le moins quatre mille maiſons, belles & bien bâties, nommée Potoſi, & ſituée dans un lieu autrefois deſert, & qui, comme nôtre Auteur le remarque, doit ſa naiſſance à la découverte des mines de la Montagne du même nom. Cette Ville a des Egliſes magnifiques, & tous ſes Habitans ſont riches, & ne ſe ſervent qu'en vaiſſelle d'argent. Les autres Villes, dont il eſt

parlé dans cette Hiſtoire, ſubſiſtent encore aujourd'huy pour la plûpart : & les plus conſiderables ſont, Quito, Ciutad de Los Reyes ou Lima, Cuſco, la Plata, Arequippa. Cuſco étoit autrefois la Capitale de tout le pays, c'eſt aujourd'huy Los Reyes qui l'eſt. Le Perou porte le titre de Royaume, & veritablement il eſt aſſez étendu & aſſez conſiderable pour mériter ce nom; ainſi, ceux qui en ſont Gouverneurs pour le Roy d'Eſpagne, portent le nom de Vicerois. Il y a dans le pays pluſieurs Evêchez & deux Archevêchez; l'un, à Los Reyes; l'autre, à la Plata, où il y a auſſi une Audience Royale, qui eſt une eſpece de Cour ſouveraine, à peu près comme ſont les Parlemens en France. Il y a encore une troiſiéme ſemblable Cour à Quito; ſi bien que deux; ſçavoir, celle de Quito & celle de la Plata, ſont ſituées aux deux extrémitez du Royaume, & celle de Los Reyes comme au millieu. Les Mines du Perou continuent à fournir de l'or & de l'argent, & le pays auſſi à fournir la plûpart des choſes neceſſaires pour la commodité, & même pour les délices de la vie. Au reſte, pour dire quelque choſe des regles qu'on s'eſt propoſé de ſuivre dans cette verſion, on a

regardé la fidelité comme le caractere essentiel d'une bonne Traduction, sur tout quand il s'agit d'Histoire. Ainsi, on a tâché de rendre par tout exactement le sens de l'Original, sans s'attacher pourtant scrupuleusement aux termes : parce qu'on sçait que chaque Langue a des tours & des expressions qui lui sont propres, & qu'on ne sçauroit rendre mot pour mot dans un autre, sans s'y exprimer d'une maniere barbare & obscure. Il arrive necessairement de-là qu'il y a des beautez & des agrémens dans un Original qu'on ne sçauroit égaler dans une version : mais il se rencontre aussi quelquefois que la Langue du Traducteur a des avantages à cet égard sur celle de son Auteur, & qu'on y peut exprimer plus nettement & avec plus de force & de naïveté certaines pensées, qu'elles ne peuvent l'être dans une autre langue. On se flate que cela est arrivé en quelques endroits de cet Ouvrage, & qu'on a rendu le sens plus clair & plus net en François qu'il ne l'étoit dans l'Espagnol, comme ceux qui voudront se donner la peine de lire l'un & l'autre, le pourront aisément remarquer.

D'ailleurs, on avouë franchement,

qu'on a eu bien de la peine à se contenter soy-même pour rendre d'une maniere convenable quelques noms de Charges, de poids, de mesures & de monnoyes, tant parce qu'on n'avoit pas tous les Livres où on auroit pû trouver les éclaircissemens necessaires, qu'à cause que toutes ces choses ne se répondent pas exactement d'un pays à l'autre. Ainsi, on a été obligé de retenir en quelques endroits les noms mêmes qui se trouvent dans l'Espagnol, & on les a rendus en d'autres de la maniere qu'on a jugé la plus approchante & la plus convenable. Par exemple, on a retenu le nom de *Contratation* des Indes (bien que ce mot ne soit pas connu en François,) parce qu'on ne pouvoit exprimer autrement d'une maniere convenable, une espece de Tribunal de Justice érigé en Espagne pour les affaires des Indes. On a retenu de même en quelques lieux le nom Espagnol, *Adelantado*, & en plusieurs autres on l'a traduit par celuy de Président, qui semble y répondre assez bien, quoiqu'on reconnoisse que toutes les idées principales & accessoires qui se trouvent attachées à l'*Andelantado* Espagnol, ne se rencontrent pas dans le nom François de Président. On a rendu

le mot *d'Alcalde*, qui eſt auſſi un nom de Charge, quelquefois par le nom general de Magiſtrat, en d'autres lieux par celui de Juge de Police, & encore par celui de Prevôt, ſelon que cela paroiſſoit convenable au ſujet: parce que ce nom Eſpagnol a toutes ces diverſes ſignifications. On a retenu par tout le nom *d'Audience & d'Audience Royale*, pour ſignifier une eſpece de Cour ſouvraine, bien qu'il n'y en ait aucune ſous un ſemblable nom en France, & on n'a pas voulu mettre à la place le nom de Parlement: parce qu'encore qu'il y ait quelque reſſemblance entre ces deux choſes, il s'y trouve auſſi des differences conſiderables, & par la même raiſon on a retenu auſſi le nom *d'Auditeur*, au lieu de le rendre par celui de Conſeiller. On a traduit de même *Maeſtre de Campo*, Meſtre de Camp, ou Meſtre de Camp general, bien qu'on n'ignore pas qu'il y a de la difference entre le *Maeſtre de Campo* Eſpagnol, qui déſigne un Officier qui commande également la Cavalerie & l'Infanterie ſous le General & le Meſtre de Camp general François, qui ſignifie ſeulement aujourd'huy le ſecond Officier de la Cavalerie Legere, qui la commande toute en l'abſence du Colonel

general de cette Cavalerie. On auroit pû traduire *Maestre de Campo*, par Lieutenant general, à quoy il ſemble qu'il ne répond pas mal : mais comme dans le temps que nôtre Auteur écrivoit, le nom de Meſtre de Camp ſe donnoit aux Officiers d'Infanterie qu'on nomme aujourd'huy Colonels, tout de même qu'aux Officiers de Cavalerie, & cela en France comme en Eſpagne, on a mieux aimé retenir le nom de Meſtre de Camp general, comme il eſt dans l'Eſpagnol, que de mettre à la place celui de Lieutenant general. A l'égard des monnoyes, on en a uſé à peu prés de la même maniere : on a retenu en quelques endroits le nom Eſpagnol de *Peſos*, parce qu'on s'en ſert auſſi quelquefois en François comme en d'autres Langues de l'Europe : en d'autres lieux on l'a rendu par le mot d'Ecu quand il s'agiſſoit de monnoye d'argent, & par celui d'Ecu d'or ou de Ducat, quand il étoit queſtion de monnoye d'or. Pour les autres, on les a auſſi rendus par des noms François de monnoyes connuës & les plus approchans qu'on a eu de la même valeur des monnoyes Eſpagnoles. On a fait la même choſe pour les poids & les meſures.

Il faut encore remarquer, qu'on a traduit *Lagartos*, Lesards ou grands Lesards; mais on y a ajoûté le nom de Crocodiles dans les lieux où il étoit parlé des animaux qu'on nomme de ce dernier nom dans nôtre langue, & on n'a retenu le nom de Lesards, que pour faire connoître que les Espagnols regardent ces monstres comme des especes de Lesards, sans doute à cause de quelque ressemblance dans leur figure, bien qu'on n'ignore pas qu'en nôtre langue on ne se serve du nom de Lesard, que pour désigner des animaux beaucoup plus petits.

On n'entreprend point de décider icy d'où est venu le nom de Peru ou Perou que les Espagnols ont donné à ce grand pays de l'Amerique Meridionale, on se contentera seulement de dire; que quelques-uns croyent qu'il est venu du nom d'une riviere, que les gens du pays nommoient Beru, & que les autres disent, que les Espagnols au commencement qu'ils y abordérent demandans à un homme, quel étoit le nom du pays, cet homme crut qu'ils lui demandoient son nom de lui, & qu'il leur dit, qu'il se nommoit Peru, ce qu'ils prirent pour le nom du pays qu'ils demandoient, &

non pour celui de cet homme dont ils ne s'informoient pas. Ce dernier ſentiment eſt peut-être plus vraiſemblable : mais on ne décide rien là-deſſus, auſſi la choſe ne paroît-elle pas fort importante.

On finiroit icy ſi on ne jugeoit à propos de faire remarquer à l'occaſion de cette Hiſtoire du Perou, qu'il arrive ſouvent aux plus grands hommes de ſe tromper, même dans des faits aſſez connus. Perſonne n'ignore avec combien de capacité, de ſoin & de diligence le Préſident de Thou a écrit l'Hiſtoire de ſon temps, ſon Ouvrage à été eſtimé de tous les gens Sçavans, & le ſera toûjours de tous ceux qui aiment la ſincerité & la candeur. Cependant dans le premier Livre de ſon Hiſtoire, il dit une choſe où il s'eſt manifeſtement trompé, comme il paroît par cette Hiſtoire du Perou, qu'on donne maintenant au Public en nôtre Langue. Voicy le fait, de Thou dit, que Vaca de Caſtro qui avoit vaincu & fait mourir le jeune Almagre, fut enſuite lui-même fait mourir par Gonzale Pizarre : neanmoins il paroît évidemment par nôtre Hiſtorien Zarate, que Vaca de Caſtro retourna en Eſpagne où il eut à ſoûtenir

un Poçès qui dura plusieurs années sur sa conduite, tandis qu'il étoit au Perou, & ce fait est accompagné de tant de circonstances qu'on ne sçauroit douter qu'il ne soit évidemment faux qu'il soit mort au Perou par les mains de Gonzale Pizarre, qui fut défait & supplicié avant que Vaca de Castro mourût en Espagne. On remarque encore, que Moreri dans son Dictionnaire Historique sur l'article du Perou fait une semblable faute, en disant, que les Pizarres perdirent avec la vie le Gouvernement de tous les pays qu'ils avoient acquis au Roy d'Espagne, & que *Pedro de la Gasca y demeura Viceroy*. Il y a deux fautes dans ces dernieres paroles. La premiere, c'est que Pedro de la Gasca n'a jamais eu au Perou le titre de Viceroy, mais seulement celui de Président, La seconde, qu'après avoir vaincu Gonzale Pizarre, il s'en retourna incontinent en Espagne, ayant employé fort peu de temps à mettre quelque ordre aux affaires du Perou. Cela se voit clairement par cette Histoire dont on donne maintenant la Traduction au Public. On a remarqué une chose considerable de la moderation & de la retenuë de ce même Pedro de la Gasca, c'est qu'il retourna

en Eſpagne, ſans s'être enrichi au Perou, où il avoit eu aſſez de moyens de le faire, & où il avoit executé de ſi grandes choſes, & qu'il en remporta le même chapeau qu'il y avoit porté, n'ayant rien changé dans ſa maniere d'agir modeſte, & emportant d'ailleurs pour ſon Maître de très-groſſes ſommes d'argent.



AVIS DE L'AUTEUR ESPAGNOL.

COMME j'exerçois la Charge de Secretaire du Conseil Royal de Castille, où je fesois ma résidence depuis quinze ans, le Roy & ceux de son Conseil des Indes, m'ordonnerent vers la fin de l'année 1543. d'aller au Perou, pour exercer dans ces Provinces & celle de Terre-ferme la Charge de Tresorier general, tant pour le payement des Officiers de Sa Majesté que pour la recette de ses droits & de ses revenus en ce pays-là. Je m'enbarquai sur la Flote qui portoit Blasco Nugnez Vela pourvû de la Charge de Viceroy du Perou. Aussi-tôt que nous fûmes arrivez dans ce nouveau Monde, j'y vis tant de mouvemens, de broüilleries & de nouveautez, que cela me fit naître la pensée d'en conserver la memoire à la Posterité. J'écrivis donc ce qui se passoit : mais quelque temps après, faisant reflexion

ſur ce que j'en avois écrit je jugeai que cela ne ſuffiſoit pas, & que pour le bien entendre, il falloit neceſſairement remonter plus haut, & expliquer des faits dont ceux que je voyois, tiroient leur origine. Ainſi, de degré en degré je montai juſqu'à la découverte du pays. En effet, les choſes qui s'y ſont paſſées ont tant de liaiſon, & dépendent ſi fort les unes des autres, que ſans le recit de celles qui ont précedé, les ſuivantes ne peuvent avoir toute la clarté qui leur eſt neceſſaire. Je me ſuis donc cru obligé de prendre la choſe dès ſa ſource pour donner à cette narration toute l'évidence dont elle avoit beſoin.

Ma Relation ſera peut-être un peu moins parfaite que ſi j'avois pû l'écrire régulierement & la mettre en ordre, tandis que j'étois au Perou, ce que je ne pus faire; parce qu'il penſa m'en couter la vie pour l'y avoir ſeulement commencée, par la brutalité d'un Meſtre de Camp de Gonzale Pizarre, qui menaçoit de tuer quiconque entreprendroit d'écrire ſes actions : il avoit peut-être quelque raiſon de croire qu'elles méritoient plûtôt d'être enſevelies dans un oubli éternel que d'être conſervées à la Poſterité. Je fus donc contraint de ceſſer, & je me

contentai, ne pouvant mieux faire, de recueillir tous les Memoires que je pus avoir, qui sont suffisans pour écrire une Relation qui n'a peut être, ni toute l'étenduë, ni toute la perfection d'une Histoire complete; mais qui a aussi quelque chose de plus que de simples Memoires, étant comme elle est, divisée par Livres & par Chapitres.

Je ne me suis pas fait ma principale affaire du stile dont je devois écrire, me fondant sur ce qu'a dit Ciceron & aprés lui Pline, que la Poësie & les Harangues n'ont aucun agrément sans beaucoup d'éloquence: mais que l'Histoire plaît toûjours de quelque maniere qu'elle soit écrite. En effet, les hommes ont naturellement tant d'inclination pour les nouveautez, & pour apprendre les évenemens qui sont inconnus, que souvent ils prennent plaisir aux récits quoique grossiers & mal arrangez. Si mon stile n'a pas toute la politesse qu'on pourroit souhaiter, au moins cet Ouvrage fera connoître la verité des faits, & je ne serai pas fâché qu'il serve à quelqu'autre pour écrire la même Histoire avec plus d'ordre & d'élégance, comme cela est souvent arrivé dans les Histoires Grecques & Latines, & même en celles de nôtre

temps. Je me ſuis attaché particulierement à la verité qui eſt l'ame de l'Hiſtoire, & j'ay écrit avec toute l'exactitude poſſible, ſans artifice & ſans déguiſement tant pour les choſes naturelles que pour les évenemens, ce que j'ay vû moy-même : & à l'égard de ce qui s'eſt paſſé en mon abſence, ce que j'en ay pû apprendre des perſonnes digne de foy & non paſſionnées. Ce n'étoit pas une petite difficulté d'en trouver qui fuſſent telles dans un pays, où il y en avoit peu qui ne fuſſent attachées au parti de Pizarre ou à celui d'Almagro, à peu près comme on l'étoit autrefois à Rome au parti de Ceſar ou à celui de Pompée, ou peu de temps auparavant à celui de Sylla ou de Marius. En effet, ou auroit eu peine à trouver quelqu'un au Perou qui n'eût été bien ou mal-traité par l'un de ces deux Chefs, ou par ceux de leur parti.

Comme dans toutes les Hiſtoires on peut diſtinguer trois choſes : premierement, les deſſeins & les intentions : ſecondement, les actions : & enfin, les évenemens ; j'oſe m'aſſurer qu'il n'y aura perſonne qui ne convienne avec moy ſur les deux derniers articles, où j'ay pris tous les ſoins poſſibles pour ne me point trouver ; à l'égard du premier, ſi on

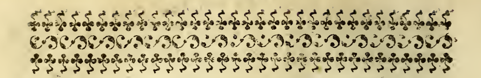
trouve de la difference entre mon récit & celui de quelques autres, on ne devra pas en être surpris, puisque cela est assez ordinaire aux Historiens les plus exacts & les plus fideles.

Je n'eus pas si-tôt achevé cette Relation que je m'apperçûs d'une erreur dans laquelle j'avois toûjours été, qui étoit de blâmer ceux qui écrivent l'Histoire, de ce qu'ils ne mettoient pas leurs Ouvrages au jour aussi-tôt qu'ils étoient achevez : je croyois que leur pensée étoit d'attendre que le temps en pût couvrir les défauts, lorsque ceux qui pouvoient être les témoins des faits qu'ils récitent ne seroient plus. Je comprens mieux à cette heure la raison qui les oblige d'attendre la mort des personnes dont ils parlent, peut-être même qu'il seroit quelquefois à propos d'attendre que toute leur posterité fût périe ; puisqu'en récitant ce qui se passe dans nos jours, on court risque d'offenser bien des gens, & qu'on ne peut presque se flatter de contenter personne. Ceux qui font mal se plaindront toûjours, & quelque légerement qu'on touche leurs fautes, ils accuseront toûjours l'Historien de s'être trop étendu sur ce qui les deshonore, de l'avoir exageré, & de n'avoir pas assez

marqué ce qui pouvoit ſervir à les diſculper. Au contraire, ceux dont les actions méritent des loüanges, trouveront qu'on ne s'y eſt pas aſſez étendu, à moins qu'on n'en compoſe de gros Volumes. Ainſi, un Auteur aura toûjours à plaider, ou contre ceux qu'il blâme, qui ſe plaindront qu'il en a trop dit, ou contre ceux qu'il loüe, qui trouveront qu'il n'en a pas aſſez dit. Horace conſeille à tous Ecrivains de garder leurs Ouvrages neuf ans avant que de les donner au Public : mais peut-être que les Hiſtoriens ne feroient pas mal de multiplier ce temps, & d'attendre à peu près la révolution d'un ſiecle avant que de produire les leurs, afin que les deſcendans des coupables euſſent quelque couleur pour nier qu'ils en fuſſent deſcendus, & que la poſterité des honnêtes gens fût en quelque ſorte contente des loüanges moderées qu'on donne à leurs ancêtres. Ces réflexions m'avoient fait prendre la réſolution de ne point donner encore cet Ouvrage au Public, juſqu'à ce que dans le Voyage que le Roy fit en Angleterre, quelques perſonnes à qui j'avois donné mes Cahiers, les lui montrérent. Ce Prince ſe les fit lire pour ſe délaſſer des ennuis de la Navigation, & cet Ouvrage

eut ſe bonheur de divertir Sa Majeſté, qui l'honora de ſon approbation, & qui l'adopta en quelque ſorte, en m'ordonnant de le faire imprimer; ce que j'ai fait d'autant plus volontiers, que ce commandement doit ſuffire pour mettre mon Livre à couvert de tous les murmures des Cenſeurs.





ECLAIRCISSEMEMT.

De la difficulté que quelques-uns font Comment les premiers qui ont peuplé le Perou ont pû y passer.

ON forme de grands doutes & de grandes difficultez sur les premiers Peuples, qui depuis long-temps habitent dans les Provinces du Perou, & on demande comment ils ont pû y passer, ce pays étant, comme il est, separé par une si vaste étenduë de mer, de ceux où les premiers hommes du monde ont habité. Il me semble qu'on peut suffisamment répondre à cette difficulté, par une Histoire que Platon touche dans son Timée ou son Dialogue de la Nature, & qu'il récite plus amplement dans le Dialogue suivant, intitulé Atlantique. Là il rapporte » que » les Egyptiens disoient, à l'honneur » des Atheniens, qu'ils avoient eu part » à la défaite de certains Rois qui étoient » venus par mer avec une nombreuse » armée, d'une grande Isle nommée » Atlantique, qui commençoit depuis » les Colomnes d'Hercule; que cette » Isle

Isle étoit plus grande que toute l'Asie »
& l'Afrique ensemble, & qu'elle étoit »
divisée en dix Royaumes que Neptu- »
ne avoit donné en partage à ses dix »
enfans, ayant donné le plus grand & »
le meilleur à Atlas son fils aîné. Il »
ajoûte à cela plusieurs particularitez remarquables des coûtumes & des richesses de cette Isle, sur tout d'un Temple magnifique qui étoit dans la Ville principale, dont les murailles étoient entierement garnies & toutes couvertes d'or & d'argent, & le toit couvert de cuivre, avec plusieurs autres particularitez qui seroient trop longues à rapporter icy, & qu'on peut voir dans l'Original. Il est certain que plusieurs coûtumes & ceremonies, dont cet Auteur parle, s'observent encore aujourd'huy dans les Provinces du Perou. De cette Isle on passoit à d'autres grandes Isles situées par delà, & qui n'étoient pas éloignées de la Terre ferme, au delà de laquelle on trouvoit la vraie mer. Voicy les paroles du même Platon au commencement du Timée, où Socrate parle ainsi aux Atheniens » On tient pour »
certain, que dans les temps passez »
vôtre Ville a résisté à un grand nombre »
d'ennemis qui venoient de la mer »

„ Atlantique, & avoient pris & occupé „ presque toute l'Europe & toute l'Asie ; „ car alors ce détroit étoit navigable, „ & tout près de là, on voyoit une Isle „ qui commençoit presque dès les Co- „ lomnes d'Hercule, & qu'on dit qui „ étoit plus grande que l'Asie & l'Afrique „ ensemble : de cette Isle on passoit aisé- „ ment à d'autres qui étoient près & vis- „ à-vis du Continent ou de la Terre-fer- „ me voisine de la vraie mer ; car on peut „ justement appeller cette mer la vraye „ mer, & la Terre dont je parle, Con- „ tinent ou Terre-ferme. Un peu après Platon ajoûte encore, que „ neuf mille „ ans avant qu'il écrivît, il arriva un „ grand changement, & que la mer voi- „ sine de cette Isle s'enfla si fort par „ une prodigieuse quantité d'eaux qui „ s'y jettérent, qu'en un jour & une nuit „ elle couvrit toute l'Isle, l'engloutit & „ l'abîma entierement, & que cette mer „ a toûjours été depuis si remplie de „ bouë & de bancs de sable, qu'on n'a „ pû voguer dessus, ni passer par là „ aux autres Isles & à la Terre-ferme, „ dont on vient de parler. Quelques Auteurs prennent ce récit pour un discours allegorique, comme le rapporte Marsile Ficin dans ses Notes sur le

Timée : cependant la plûpart des Commentateurs de Platon, comme Ficin lui-même & Platine, le regardent, non comme une fiction, mais comme un recit historique & véritable. Au reste, il ne faut pas s'imaginer que les neuf mille ans, dont il parle, soient une preuve que son discours soit fabuleux : parce qu'il les faut prendre selon Eudoxe, à la maniere des Egyptiens, non pour des années Solaires, mais Lunaires, c'est-à-dire, pour neuf mille mois, qui reviennent à sept cens cinquante ans. Il est remarquable sur ce sujet, que tous les Historiens & tous les Cosmographes anciens & modernes, appellent la mer qui a englouti cette Isle, l'Ocean Atlantique, retenans le même nom que portoit autrefois l'Isle, ce qui semble une assez bonne preuve qu'elle a été. En supposant donc la verité de cette Histoire, on ne sçauroit nier que cette Isle Atlantique, commençant, comme on a dit vers le Détroit de Gibraltar, & assez près de Cadis, ne dût s'étendre fort loin du Septentrion au Midy, & de l'Orient à l'Occident, pour pouvoir être plus grande que l'Asie & l'Afrique. Par les autres Isles qui en étoient voisines, il faut sans doute entendre,

l'Eſpagnole, l'Iſle de Cuba, celle de ſaint Jean, la Jamaïque, & les autres qui ſont de ce côté-là. Par la Terre-ferme, dont Platon parle, qui étoit à l'oppoſite & près de ces Iſles, il faut auſſi ſans doute entendre cette même Terre, qu'on appelle encore aujourd'huy la Terre-ferme, avec toutes les autres Provinces du même Continent; qui commencent au Détroit de Magellan, & s'étendant vers le Nord comprennent le Perou, la Province de Popayan, la Caſtille d'or, Beragua, Nicaragua, Guatimala, la Nouvelle Eſpagne, les ſept Villes, la Floride, les Bacallaos, & de là vers le Septentrion juſqu'à la Norvegue. Il eſt ſans doute que cela comprend une plus grande étenduë de terre, que tout ce qu'on en connoiſſoit auparavant dans les trois autres parties du Monde. Au reſte, il ne faut pas s'étonner que ce nouveau Monde n'eût pas été découvert autrefois par les Romains, ni par les autres Nations, qui en differens temps occupérent l'Eſpagne; parce qu'on peut juſtement ſuppoſer, que la difficulté de traverſer ces mers, de laquelle nous avons déja parlé, ſubſiſtoit encore. C'eſt en effet ce que j'en ay oüi dire, & je n'ay

pas de peine à croire que cela pouvoit aisément empêcher qu'on ne découvrît ces nouvelles Terres, conformément au récit de Platon. L'autorité de ce Philosophe suffit pour me persuader la vérité du fait, & je ne puis guere douter que ce nouveau Monde, découvert de nôtre temps, ne soit cette Terre-ferme ou ce Continent dont il parle, puisque tout ce qu'il en dit convient fort-bien à ce que nous en connoissons aujourd'huy; particulierement ce qu'il dit de cette Terre, qu'elle est voisine de la vraye mer, qui est celle que nous nommons à présent la mer du Sud. En effet, toute la mer Mediterranée, & ce que nous connoissons de l'Ocean, qu'on nomme ordinairement la mer du Nord, ne sont que comme des rivieres à comparaison de la vaste étenduë de cette autre mer. Après ces éclaircissemens, il ne paroît pas difficile à comprendre, que les hommes ayent pû aisément passer de cette grande Isle Atlantique, & des autres Isles voisines, à ce qu'on appelle aujourd'huy la Terre ferme, & de là par terre ou même par la mer du Sud jusqu'au Perou; car il ne faut pas s'imaginer que les peuples qui habitoient ces Isles n'eussent aucune connoissance de la

Navigation, ils ne pouvoient manquer de l'apprendre par le commerce qu'ils avoient avec cette grande Isle, où Platon remarque expressément, qu'il y avoit une grande quantité de Navires, & de Ports faits avec soin, lorsque la nature des lieux n'en fournissoit pas de suffisans pour la conservation de leurs Vaisseaux. Voilà, ce me semble, les conjectures les plus vraisemblables qu'on peut proposer sur un tel sujet obscur par son antiquité, & sur tout, parce qu'on n'a pû tirer là-dessus aucun éclaircissement des Habitans du Perou, qui n'ont aucune connoissance des Lettres ni de l'Ecriture pour conserver la memoire des choses passées. Dans la nouvelle Espagne ils ont au moins certaines Peintures, qui leur servent comme de Lettres & de Livres: mais au Perou ils n'ont autre chose que quelques cordes de diverses couleurs avec plusieurs nœuds; il est vray, que par le moyen de ces nœuds & de la distance où ils sont les uns des autres, ils comprennent quelque chose, mais fort confusément, comme je le diray plus au long dans cette Histoire du Perou. Je puis appliquer icy ce que dit Horace.

——— *Si quid novisti rectius istis,*
Horace Liv. *Candidus imperti, si non, his*
1. des Epî- *utere mecum.*
tres. Epit. 6. *Si quelqu'un peut sur ces matieres,*
Donner plus d'éclairciſſement,
Qu'il nous le donne franchement,
Ou se serve de nos lumieres.

A l'égard de la découverte de ces nouvelles Terres, il ſemble qu'on y peut appliquer comme une maniere de prophétie un diſcours de Seneque dans ſa Tragédie de Medée, où il parle ainſi.

Medée *Venient annis Sæcula seris,*
Act. 2. *Quibus Oceanus vincula rerum*
Laxet, novosque Typhis detegat orbes.
Atque ingens pateat tellus,
Nec sit terris ultima Thyle.

Dans les siecles futurs on paſſera les Mers;
Et malgré la fureur & des vents & des ondes,
L'avarice & l'orgueil trouvant de nouveaux Mondes,

*On ne croira plus * Thule au bout de l'Univers.*

La plus grande partie de cette Relation, au moins pour ce qui regarde la découverte du Pays a été tirée de Rodrigue Lozan, Habitant de Truxillo, qui est dans le Perou, & d'autres qui ont été témoins oculaires des choses qui s'y sont passées.

* Thule est une Isle au-delà des Orcades à 63. degrez de latitude Septentrionale, la derniere de celles qui ont été connuës par les Anciens Romains.

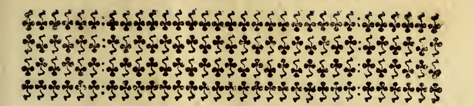


TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans le premier Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIE'ME.

Où il est parlé du Voyage de Dom Diegue d'Almagro au Chili, de ce qui se passa cependant au Perou, & comment les Indiens du Pays se soulevérent.

LIVRE QUATRIE'ME

Où il eſt parlé du Voyage que Gonzale Pizarre fit pour la découverte de la Province de la Canela, & de la mort du Marquis.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA DECOUVERTE ET DE LA CONQUÊTE DU PEROU.

CHAPITRE PREMIER.

De la connoiſſance qu'on eut du Perou, & comment on commença à le découvrir.



LA ville de Panama eſt un port de la mer du Sud dans la Province de Terre ferme qu'on nomme la Caſtille d'or : L'an mil cinq cens vingt-cinq, trois habitans de cette Ville ſe joignirent enſemble &

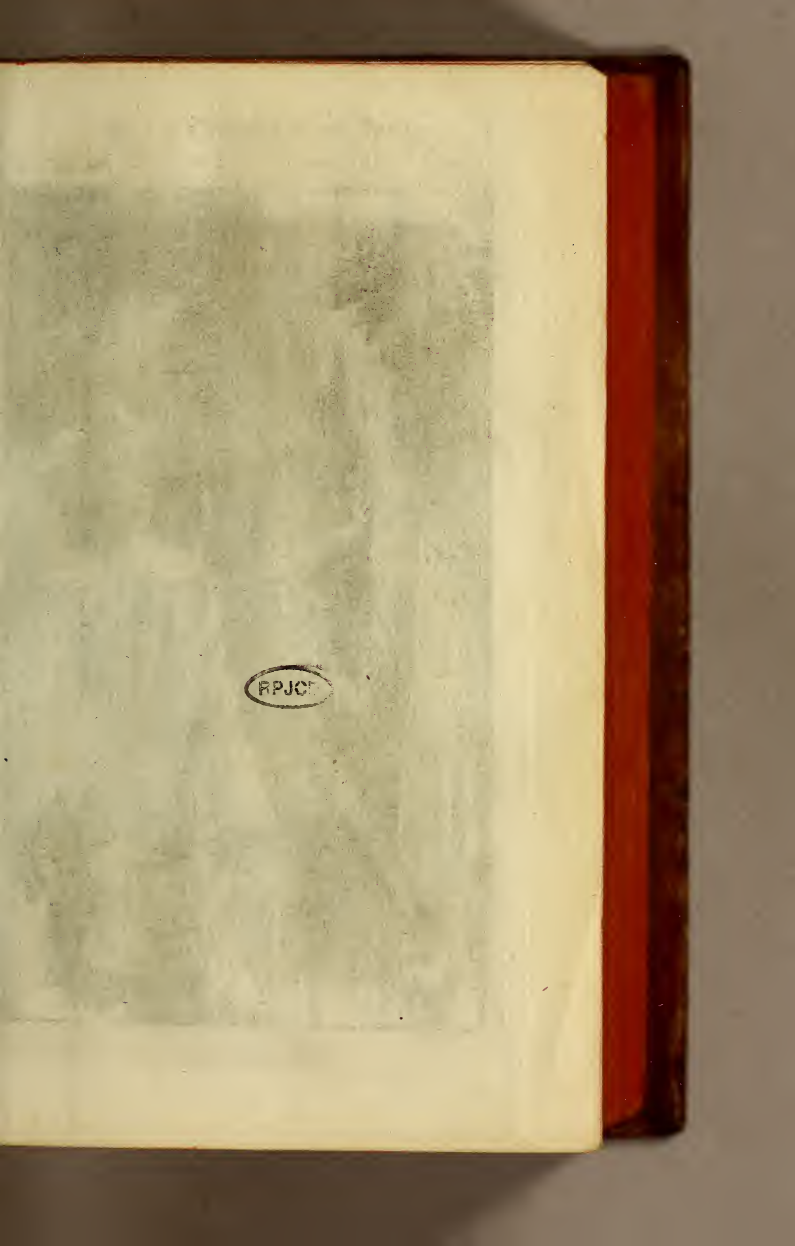
formerent une Societé où ils employerent tous leurs biens. L'un étoit Dom François Pizarre de la ville de Truxillo : l'autre Dom Diegue d'Almagro de la ville de Malagon, de qui on n'a jamais bien sçû ni l'origine ni la famille, quelques-uns disent qu'il avoit été trouvé à la porte d'une Eglise : le troisiéme étoit un Ecclesiastique nommé (*a*) Fernand de Luque. Comme ils étoient des plus riches du païs, l'esperance de s'agrandir & de s'enrichir encore, & en même temps de rendre un service important à Sa Majesté Imperiale Charles V. leur fit former le dessein de découvrir par la mer du Sud, la côte Orientale de la terre ferme du côté qu'on a depuis nommé le Perou. François Pizarre ayant donc demandé & obtenu permission de Pedro Arias d'Avila qui commandoit alors pour Sa Majesté en ce pays-là, équipa avec assez de peine, un vaisseau sur lequel il s'embarqua avec cent quatorze hommes. Il découvrit à cinquante

(a) *L'édition de Seville in folio de l'an* 1577. *dit que ce Hernand ou Fernand de Luque étoit Pere de Dom Diegue d'Almagro, sans dire qu'il eût part à l'entreprise. Voi Livre* 2. *Chapitre* 1.

lieuës de Panama une petite & pauvre Province nommée Perou, ce qui depuis a fait donner improprement le même nom à tout le païs qu'on découvrit le long de cette côte par l'espace de plus de douze cens lieuës de longueur. Passant outre, il découvrit un autre pays que les Espagnols nommerent (*a*) *le Peuple brûlé*. Les Indiens de ce pays luy firent la guerre avec tant d'opiniâtreté, & luy tuërent une si grande partie de son monde, qu'il fut contraint de se retirer fort en désordre au pays de Chinchama, qui n'est pas éloigné du lieu d'où il étoit parti. Cependant Dom Diegue d'Almagro qui étoit demeuré à Panama y équipoit un navire sur lequel il s'ambarqua avec soixante-dix Espagnols, & s'en alla chercher Dom François Pizarre le long de la côte jusques à la riviere à qui il donna le nom de saint Jean, à cent lieuës de Panama. Comme il ne le trouva point il retourna en le cherchant jusqu'au Peuple brûlé, où ayant reconnu par quelques marques qu'il y avoit été, il y débarqua, & se mit à terre avec son monde. Les Indiens enflez de la victoire qu'ils avoient remportée en chassant de

(a) *El Pueblo quemado.*

leur pays Dom François Pizarre, s'opposérent aussi à Dom Diegue, l'attaquans avec beaucoup de vigueur & se défendans courageusement, ensorte qu'ils l'incommodoient fort & lui causoient toûjours quelque perte : jusques à ce qu'un jour ils forcerent les retranchemens dont il s'étoit mis à couvert, & y entrerent par la négligence de ceux qui les défendoient du côté de leur attaque : ils mirent donc les Espagnols en déroute, & Dom Diegue qui perdit un œil dans cette occasion, fut contraint de rentrer dans ses vaisseaux & de se mettre en mer. Il retourna donc en suivant toûjours la côte jusques à ce qu'il arriva à Chinchama, où il trouva Dom François Pizarre. Ils furent fort aises de se revoir, & ayant joint leurs gens avec quelques nouveaux Soldats qu'ils levérent, ils se virent suivis de deux cens Espagnols : ainsi ils recommencérent à voguer le long de la côte avec deux navires & trois canots qu'ils avoient faits. Ils souffrirent & fatiguerent beaucoup pendant cette navigation ; parce que toute cette côte est pleine de rivieres qui se jettent dans la mer, & dans l'embouchûre desquelles on trouve une grande quantité de lézards, que les Naturels du pays nom-



To: 1. P: 5.

ment *Caymanes :* Ces animaux font fi grands qu'ils ont ordinairement jufques à vingt & vingt-cinq pieds de longueur : quand ils peuvent attraper dans l'eau quelque homme ou quelque bête, ils les tuent, puis les emportent hors de l'eau pour les manger : ils fentent fur tout aifément les chiens & font attirez par l'odeur pour les dévorer. Ils fortent de l'eau pour faire leurs œufs & les enterrent dans le fable en grande quantité, les y laiffant éclore par la chaleur : ils fe traînent fur terre fort pefamment, puis ils fe retirent dans l'eau. Ainfi on peut dire qu'en cela & en plufieurs autres particularitez, ils reffemblent fort aux Crocodiles qui fe trouvent dans le Nil. Outre les autres incommoditez, les Efpagnols fouffrirent beaucoup par la faim ; parce qu'ils ne trouvoient rien à manger, finon les fruits de quelques arbres qu'on appelle *Mangles*, dont on voit une grande quantité fur cette côte. Ces arbres font d'un bois fort dur, ils font hauts & droits, & comme ils fe trouvent fur le bord de la mer, & que leurs racines font abreuvées d'une eau falée, leurs fruits font auffi falez & amers. Cependant la néceffité contraignoit nos gens de s'en nourrir, avec quelque peu de

poiſſon qu'ils prenoient, particulierement quelques écreviſſes ou chancres marins : parce que ſur toute cette côte on ne trouve point de Maïs. Comme ils alloient vers le Sud, il étoient obligez de ramer continuellement dans leurs canots contre les courans de la mer qui vont toûjours du côté du Nord. De plus les Indiens les harceloient ſans ceſſe, les attaquans avec de grands cris, & les appellans par injure des gens bannis & qui avoient des cheveux au viſage, ſans doute à cauſe de la longueur de leur barbe : ils ajoûtoient qu'il faloit qu'ils fuſſent formez de l'écume de la mer, & que puis qu'ils erroient ainſi par le monde ſans labourer ni ſemer la terre, il falloit qu'ils fuſſent de grands faineans. Ces deux Capitaines ayant donc perdu pluſieurs de leurs Soldats tant par la diſette des vivres, que par les frequentes attaques des Indiens, ils convinrent que Dom Diegue retourneroit à Panama pour y faire quelques recruës : il en tira quatre-vingt hommes avec leſquels & ceux qui leur reſtoient, ils allerent juſqu'au pays qu'on nomme Catamez, qui eſt par delà ces Manglares, pays mediocrement peuplé & où ils trouverent abondamment des vivres. Il remarquérent que les Indiens

de ces lieux qui les attaquoient & leur faiſoient la guerre, avoient le viſage tout parſemé de clous d'or enchaſſez dans des trous qu'ils ſe faiſoient exprès pour porter ces ornemens. Ayant découvert ce pays ainſi peuplé, ils ne paſſerent pas outre, juſqu'à ce que Dom Diegue d'Almagro fût retourné encore une fois à Panama pour en tirer plus de monde. Cependant Dom François Pizarre alla attendre ſon Compagnon dans une petite Iſle qui n'étoit pas loin de la grande terre qu'ils nommérent l'Iſle du Coq, où il ſouffrit beaucoup par la diſette où il ſe trouvoit de toutes les choſes néceſſaires à la vie.

CHAPITRE II.

Dom François Pizarre ſe trouvant fort embaraſſé dans l'Iſle de la Gorgone, ſe met en mer avec le peu de gens qu'il avoit & paſſe la ligne équinoxiale.

QUand Dom Diegue d'Almagro fut de retour à Panama pour en tirer quelque ſecours, il trouva que Sa Majeſté avoit pourvû de ce gouvernement un Gentilhomme de Cordouë, nommé

(*a*) *Pedro de los Rios*. Il s'opposa aux desseins d'Almagro, parce que ceux qui étoient demeurez avec Pizarre dans l'Isle du Coq, avoient fait supplier secrettement ce Gouverneur, de ne permettre point qu'un plus grand nombre de gens allassent périr inutilement dans une entreprise si perilleuse, comme plusieurs autres y avoient déja péri, & qu'il leur envoyât ordre de s'en retourner. Pedro de los Rios envoya donc un Lieutenant avec ordre que tous ceux qui souhaiteroient de retourner à Panama, le pussent faire en toute liberté, sans que personne les en empêchât ou les pût retenir malgré eux. A peine ces ordres furent-ils arrivez & connus par les soldats que la plûpart s'embarquerent avec beaucoup de joye, comme s'ils fussent par là sortis d'une cruelle captivité & échapé de la main des Barbares: de sorte qu'il ne s'en trouva que douze qui voulurent bien demeurer avec Pizarre. Avec un si petit nombre de gens il n'osa demeurer dans le lieu où il s'étoit retiré d'abord, ainsi il s'éloigna & se retira dans une Isle déserte à six lieuës plus avant en mer. Cette Isle étoit pleine de fontaines & de ruis-

(a) *Pierre des Rivieres.*

ſeaux, *ils* la nommerent la Gorgone : ils s'y nourrirent d'écreviſſes, de chancres, & de grandes couleuvres qui étoient fort communes dans cette Iſle, ils furent contraints de vivre ainſi aſſez miſerablement jusqu'au retour du Vaiſſeau qui étoit allé à Panama, d'où il leur apporta quelques vivres : mais point de ſoldats. Pizarre monta ſur ce navire avec ſes douze hommes ſeulement, ſi bien que leur conſtance & la fermeté de leur courage furent cauſe de la découverte du Perou. Voici leurs noms, au moins ceux qui ſont venus à ma connoiſſance, & qui ont mérité d'être conſervez à la poſterité : Nicolas de Ribera natif d'Olvera, Pierre de Candie originaire de l'Iſle du même nom, Jean de Torre, Alfonſe Briſeno natif de Benevent, Chriſtophe de Peralte qui étoit de Baeza, Alfonſe de Truxillo de la ville de ce nom, François de Cuellar auſſi originaire de Cuellar, & Alfonſe de Molina qui étoit d'Ubeda. Le Pilote qui les conduiſoit s'appelloit Barthelemy Ruyz originaire de Moguer. Sous la conduite de cet homme, ils voguérent avec beaucoup de peine & de péril contre la force des vents & des courans, jusques à ce qu'ils arriverent à une Province qu'on appelle *Moſtripe*, ſituée

entre deux endroits habitez par des Chrêtiens, qui leur ont donné les noms de Truxillo & de ſaint Michel, à peu près à égale diſtance de l'un & de l'autre. Pizarre avec le peu de gens qu'il avoit, n'oſa paſſer outre, il ſe contenta ſeulement d'entrer un peu dans la riviere de Puechos ou de la Chira, & de prendre quelques brebis du Pays, & quelques Indiens pour luy ſervir de truchemens dans la ſuite. Il ſe mit donc en mer & ſe rendit au port de Tumbez, où il apprit que le Roy du Perou avoit là un beau Palais, & qu'il y avoit auſſi des Indiens riches. C'étoit en effet une des choſes remarquables de ce Pays-là, avant que les Indiens de l'Iſle de Puna l'euſſent ruiné comme on le dira cy-après. Trois Eſpagnols de ſes gens l'abandonnerent dans ce lieu & s'enfuïrent, on aprit depuis qu'ils avoient été tuez par les Indiens. Après ces découvertes ce Capitaine retourna à Panama, ayant employé trois ans dans ce voyage avec beaucoup de peines, de fatigues & de périls, tant par la diſette des vivres où il ſe trouva ſouvent, que par les oppoſitions & les frequentes attaques des Indiens, & de plus encore par les murmures & la mutinerie de ſes propres gens, dont la plû-


A
Septentrion
Midi
Occident
Orient
Mer du Nord
Audience
Venezuela
Nouv. Andalousie
N. Roy. de Grenade
Terre Ferme
Castille d'Or
Paria
Ligne Equinoctiale
Audience Quito
Provinces des Amazones
Mer de Perou
Audience de Lima
Partie de la Mer de Sud
Los Charcas
Tropique du Capricorne
Audience de la Plata
Partie du Chili
Panama
Cartagene
Truxillo
Popayan
Bogota
Quito
Cusco
Potosi
Atacama
I. des Perles
I. St Ambroise
I. St Philippe
Mines d'Or
Antropophages
R. la Plata

part avoient perdu le courage, en perdant l'esperance de réüssir dans leur entreprise, & d'en pouvoir tirer aucun avantage. Pizarre les apaisoit & pourvoyoit à leur besoin autant qu'il luy étoit possible, avec beaucoup de prudence & de fermeté d'ame, se confiant fort sur la diligence & sur les soins que Dom Diegue d'Almagro prendroit sans doute de les pourvoir de toutes les choses necessaires, de vivres d'hommes, de chevaux & d'armes. Ces deux Officiers qui étoient des plus riches habitans de Panama quand ils commencerent leur entreprise, s'y ruinerent entierement, & non seulement ils y dépenserent tout leur bien, mais ils s'endetterent même beaucoup.

CHAPITRE III.

Dom François Pizarre va en Espagne pour donner connoissance à Sa Majesté de la découverte qu'il avoit faite du Perou.

APrès la découverte dont on vient de parler dans le Chapitre précédent Dom François Pizarre s'en alla en Espagne, & donna connoissance à Sa

Majeſté de tout ce qu'il avoit ; & de ce qui luy étoit arrivé, la ſuppliant très-humblement que pour recompenſe de ſes travaux, il luy plût luy accorder le Gouvernement de ce pays où il ſe propoſoit de faire quelques nouvelles découvertes & quelque établiſſement. Sa Majeſté luy accorda ſa demande ſous les mêmes conditions qu'on avoit accoutumé de ſtipuler avec les autres Capitaines qui s'engageoient en de ſemblables entrepriſes. Il retourna donc à Panama emmenant avec ſoy, Fernand Pizarre, Jean Pizarre, Gonzale Pizarre, & François Martin d'Alcantara ſes freres. Fernand Pizarre & Jean Pizarre étoient freres de pere & de mere, & ſeuls enfans legitimes de Gonzale Pizarre ſurnommé le Long, habitant de Truxillo, qui avoit été Capitaine d'infanterie dans le Royaume de Navarre : Dom François étoit ſon fils naturel, & Gonzale Pizarre auſſi, mais de deux differentes meres, & François Martin étoit frere de Dom François Pizare du côté de ſa mere ſeulement, tous deux enfans d'une même femme, mais de deux Peres differens. Outre ceux qu'on vient de nommer, Dom François emmena avec luy le plus de gens qu'il luy fut poſſible pour l'a-

vancement de ſes deſſeins : la plûpart de ceux qui le ſuivirent étoient de Truxillo & de Caceres & autres lieux de l'Eſtramadure. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé à Panama, il commença avec ceux qui l'accompagnoient à préparer tout ce qu'il jugeoit néceſſaire pour ſon entrepriſe. Il y eut là deſſus quelque différent entre luy & Dom Diegue d'Almagro, parce que ce dernier étoit fort mécontent de ce que Pizarre ſembloit n'avoir eu ſoin en Eſpagne que de ſes propres interêts dans tout ce qu'il avoit negocié avec Sa Majeſté, de qui il avoit obtenu le titre de Gouverneur & celuy de Préſident du Perou, ſans faire aucune mention de Dom Diegue, ou au moins ſans avoir rien obtenu pour luy, bien qu'il eût partagé les travaux & la dépenſe de leur découverte, & qu'il en eût même ſupporté la plus grande partie. Pizarre tâcha de l'appaiſer & de le conſoler, en luy diſant que Sa Majeſté n'avoit pas jugé à propos de rien faire pour luy, quoy qu'il l'en eût ſupplié; mais qu'il luy promettoit poſitivement & luy donnoit ſa parole qu'il renonceroit en ſa faveur à la charge de Préſident, & ſupplieroit inſtamment l'Empereur d'en pourvoir Dom Diegue, ce qui l'appaiſa & le ſa-

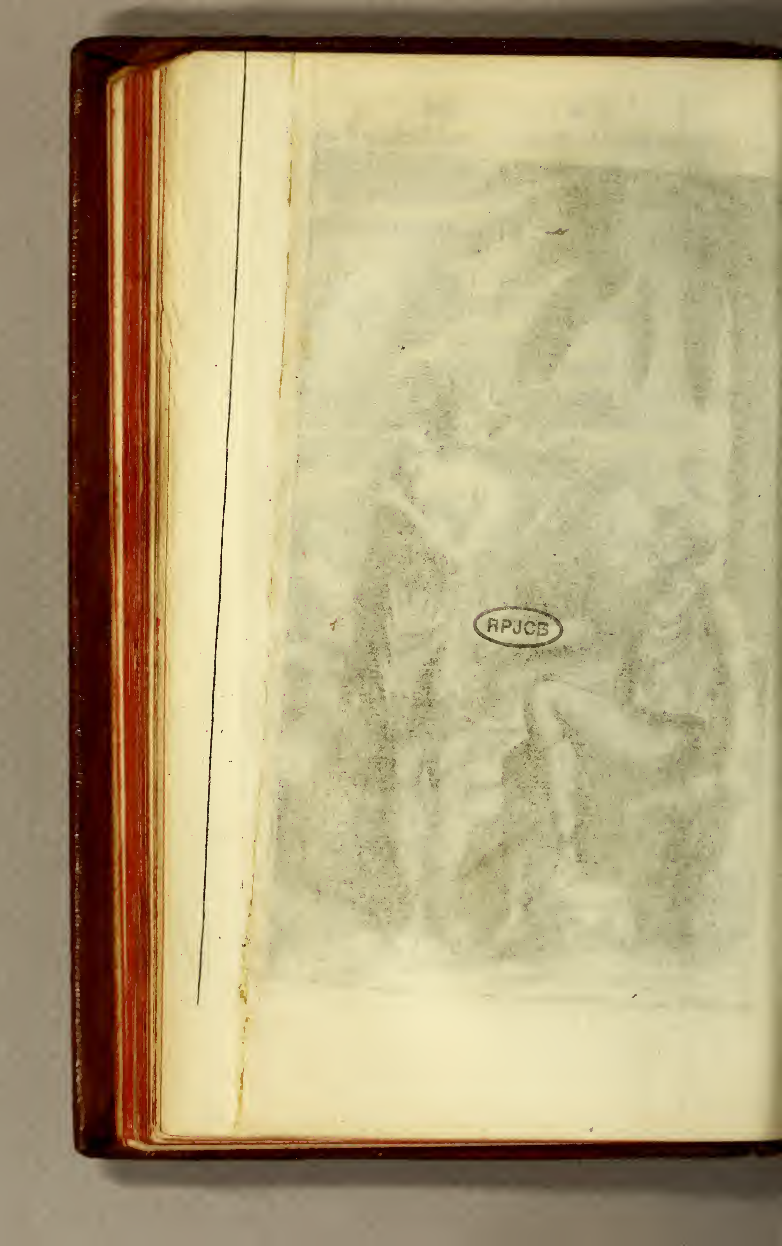
tisfit en quelque maniere. Ils commencerent donc à mettre ordre à leurs affaires & à préparer soigneusement tout ce qu'ils jugeoient necessaire pour leur armement & pour bien réüssir dans leur entreprise : Mais il faut avant que d'entrer dans la narration de ce qu'ils firent, dire quelque chose de la situation du Perou, des choses remarquables qui s'y trouvent, des mœurs & des coûtumes des Peuples qui l'habitent.

CHAPITRE IV.

Des Peuples qui habitent sous la ligne Equinoxiale, & des choses remarquables qu'on y trouve.

Le pays du Perou dont on parle dans cette Histoire commence dés la ligne Equinoxiale & s'étend du côté du midy tirant vers le Pole Antarctique. Les peuples qui habitent sous la ligne & aux environs ont le visage bazané, ils parlent de la gorge, ils sont fort adonnez au péché contre nature, c'est pourquoy ils maltraitent leurs femmes & en font peu de cas. Les femmes portent les cheveux fort courts, ont pour tout vêtement quelques especes de jupes qui leur cou-





vrent ſeulement le milieu du corps & ne décendent pas fort bas : ce ſont elles qui ſément le grain dont eſt fait tout le pain qu'on mange en ce pays-là, qui le broyent & le pétriſſent ; on nomme ce blé dans la langue des Iſles, Maïs, mais au Perou on l'appelle Zara. Les hommes portent certaines eſpeces de chemiſes fort courtes, qui ne leur décendent que juſqu'au nombril ſans couvrir ce que la pudeur voudroit qui le fût : ils ſe coupent les cheveux & ſe font des couronnes à la tête à peu près comme les Moines, ils n'ont aucune ſorte de couverture ni devant ni derriere juſques vers les reins. Ils ſe plaiſent fort à porter quelques ornemens d'or aux oreilles & aux narines ; mais ils aiment ſur tout à y porter des émeraudes qu'on ne trouve guere ailleurs qu'en ces quartiers-là, à peu près ſous la ligne Equinoxiale. Les Indiens n'ont jamais voulu montrer les mines d'où on les tire ; mais on ne doute pas qu'elles ne ſoient dans ce voiſinage, parce qu'on y a trouvé quelques unes de ces émeraudes mêlées & attachées avec des cailloux, ce qui ſemble une preuve aſſez claire qu'on les en tire en quelque lieu là auprès. Ils portent auſſi aux bras & aux jambes quelques eſpeces de bra-

celets qui font plusieurs tours, & qui sont d'or & d'argent avec de petites turquoïses & de petites coquilles blanches ou colorées de diverses couleurs & de petits limaçons, & ils ne souffrent point que les femmes portent aucunes de ces choses. Ce pays est fort chaud & fort mal sain, on y est particulierement sujet à certaines verruës ou especes de froncles fort malins & fort dangereux, qui viennent au visage & dans les autres parties du corps, ils ont des racines fort profondes & sont plus à craindre que la petite verole & presque autant que des charbons de peste. Ces peuples ont des Temples dont les portes regardent toûjours vers l'Orient & sont couvertes par quelques tapisseries de toile de coton. Dans chaque Temple il y a deux figures en relief ou deux statues de Boucs noirs, devant lesquelles ils font continuellement brûler du bois de certains arbres du pays, qui sent fort bon; mais quand ils en ôtent l'écorce il en distile une liqueur dont l'odeur est si forte qu'elle en est désagreable, & si on oint de cette liqueur un corps mort, & qu'on en fasse couler dans le corps par la bouche, il se conserve sans se corrompre. Ils ont aussi dans leurs Temples des figures de grands serpens

ſerpens qu'ils adorent, & outre cela chaque particulier en a d'autres dans ſa maiſon ſelon ſa profeſſion & ſes occupations ordinaires, les peſcheurs, par exemple, des figures de tiburons, & les chaſſeurs d'autres figures conformes à la nature de leur chaſſe, & ainſi des autres qui ſont pour eux autant d'objets d'une malheureuſe & criminelle idolâtrie. Dans quelques Temples particulierement dans les villages qu'ils nomment de *Paſao*, on voyoit à tous les piliers des corps d'hommes & d'enfans attachez en forme de croix, & qui étoient ſi bien embaumez, ou la peau ſi bien enduite de la liqueur de ces arbres dont nous avons parlé, qu'il n'en ſortoit aucune mauvaiſe odeur: on y voyoit auſſi pluſieurs têtes d'Indiens attachées à des cloux & frottées de certaines drogues qui les conſumment peu à peu; de maniere qu'elles viennent à n'être pas plus groſſes que le poing. Ce pays eſt fort ſec bien qu'il y pleuve ſouvent, il y a quelques ruiſſeaux d'eau douce, mais fort peu, & ces Peuples boivent des eaux de puits ou de quelques eſpeces d'étangs ou de reſervoirs. Leurs maiſons ſont faites de groſſes cannes ou roſeaux qui croiſſent dans le pays: on y trouve de l'or, mais

de bas aloi, il y a peu de fruits. Ils vont en la mer dans des canaux qui ſont de petits bateaux dont les bords ſont un peu recourbez en dedans, parce qu'ils ſont faits d'un ſeul tronc d'arbre creuſé par l'art, ils ont auſſi une autre eſpece de bateaux fort plats. Toute cette côte eſt fort poiſſonneuſe & on y voit ſouvent des baleines. Dans quelques bourgades du pays qu'ils nomment *Caraque*, on voyoit ſur les portes de leurs Temples des figures d'hommes avec des vêtemens à peu près ſemblables à la dalmatique des Diacres.

CHAPITRE V.

Des veines de poix qu'on trouve au Cap de Sainte Helene, & des Geans qui habiterent autrefois en ce lieu là.

PRès des pays dont on vient de parler dans le Chapitre précédent, dans une pointe de terre qui s'avance dans la mer & que les Eſpagnols ont nommé le Cap de Sainte Helene, on trouve quelques veines d'où ſort une eſpece de bitume qui reſſemble fort à de la poix ou du goudron, & en ſert. Les Indiens qui habitent en ce lieu, diſent qu'il y a eu

autrefois assez près de là, de certains Géans qui étoient d'une taille si surprenante qu'ils avoient quatre fois la hauteur d'un homme ordinaire, sans dire ni d'où ni comment ils étoient venus en ce pays-là. Ils se nourrissoient, disent-ils, des mêmes viandes que les Indiens, & principalement de poisson; car ils étoient grands pescheurs. Ils alloient à la pesche dans des barques plattes, chacun dans la sienne qui n'en pouvoit porter plus d'un, bien qu'elles pussent porter chacune trois chevaux: ils marchoient à pied dans la mer jusqu'à la profondeur de deux brasses & demie, ils aimoient fort à prendre des tiburons & d'autres grands poissons; parce qu'ils y trouvoient plus à manger: car chacun de ces Geans mangeoit autant que trente Indiens. Ils alloient nuds par la difficulté de trouver dequoy se vêtir: ils étoient fort cruels & tuoient plusieurs Indiens sans aucun sujet ou pour des sujets très-legérs, aussi en étoient-ils fort crains. Les Espagnols virent à (*a*) *Puerto viejo*, deux figures en bosse de ces Geans, l'une qui representoit un homme & l'autre une femme. La memoire de ces colosses se

(a) *Port vieux.*

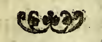
conſerve de pere en fils parmy les Indiens, avec pluſieurs particularitez qu'ils en rapportent, & ſur tout la maniere dont ils périrent. Voicy le récit qu'ils en font; ils diſent qu'on vid décendre du Ciel un jeune homme reſplendiſſant comme le Soleil qui combattit contre ces Geans, leur lançant des flammes de feu, qui s'attachoient même aux rochers contre leſquels elles donnoient, & ils montrent encore aujourd'huy des trous qu'ils prétendent qu'elles y firent : ces malheureux ainſi pourſuivis, ajoûtent-ils, ſe retirerent dans une vallée où cet homme céleſte acheva de les exterminer. On regardoit comme une choſe incroyable ce que diſoient ces Indiens, & on ne pouvoit ſe réſoudre d'ajoûter foy à leur récit, juſques à ce que le Capitaine Jean de Holmos originaire de Truxillo, & Lieutenant du Gouverneur de Puerto vieio, eût fait une perquiſition exacte de la choſe. Ce Lieutenant ſurpris de tant de particularitez que les Indiens rapportoient conſtamment de la même maniere, fit creuſer l'an mil cinq cens quarante trois dans cette vallée qu'ils luy indiquerent : on en tira des côtes & d'autres os d'une grandeur ſi ſurprenante que juſques à ce qu'on les eût joints les





uns aux autres & avec les cranes pour en former une eſpece de ſquelette, on ne pouvoit pas ſe perſuader que ce fuſſent des os d'hommes. Mais enfin après une perquiſition ſi exacte & après avoir bien conſideré les remarques des coups de foudre qui paroiſſoient encore dans les rochers, on ne pût s'empêcher de croire ce que diſoient les Indiens. On envoya en divers endroits du Perou des dents qui furent trouvées dans cette vallée, qui étoient longues de quatre doigts & larges de trois. Après avoir ſoigneuſement conſideré toutes ces preuves, les Eſpagnols ont crû que ces Geans étant fort abandonnez au péché contre nature, comme on le leur diſoit, Dieu avoit voulu faire une punition exemplaire de leurs crimes, & avoit envoyé un Ange pour les détruire comme il fit autrefois à Sodome & dans les autres Villes voiſines. Veritablement il a été fort difficile ou pour mieux dire impoſſible d'avoir ſur ce fait & ſur toutes les autres antiquitez du Perou, tous les éclairciſſemens qu'on auroit ſouhaité : parce que les Naturels du pays n'ayant aucune connoiſſance ni aucun uſages des lettres ni de l'écriture, ni même des peintures qui ſervent de livres dans la Nouvelle Eſpagne, n'ont qu'une

eſpece de tradition qui paſſe des peres aux enfans pour conſerver la mémoire des choſes anciennes. Il faut ajoûter pourtant qu'ils ont une maniere d'Annales fort extraordinaires pour perpetuer la mémoire des faits qui leur paroiſſent importans : ce ſont certaines cordes de coton que les Indiens appellent *Quippos*, ils marquent les nombres par des nœuds de diverſes façons, faits d'eſpace en eſpace le long de la corde, depuis les unitez juſqu'aux dizaines & ainſi en montant ; les cordes ſont de la couleur des choſes qu'ils veulent ſignifier. Dans chaque Province il y a des perſonnes qui ſont chargées de ce ſoin & qui enregiſtrent ainſi par le moyen de ces cordes, les choſes generales, ils nomment ces perſonnes *Quippo Camayos :* Il eſt ſurprenant de voir avec combien de facilité ces gens entendent & font entendre aux autres par ce moyen ce qui s'eſt paſſé pluſieurs ſiecles avant eux. Ils ont des maiſons publiques pleines de ces cordes.



CHAPITRE VI.

Des Peuples qui habitent par delà la ligne Equinoxiale le long de la Côte, & des choses remarquables qu'on y void.

AU delà la Ligne Equinoxiale du côté du Midy, on trouve une Isle de douze lieuës de tour, assez près de la terre ferme, qu'on nomme l'Isle de Puna : elle est fort propre pour la chasse & pour la pesche, y ayant du gibier & du poisson en abondance. Il y a aussi plusieurs eaux douces : elle étoit autrefois fort peuplée, & ses habitans étoient presque toûjours en guerre contre tous leurs voisins, particulierement contre ceux de *Tumbez* qui en est distante de douze lieuës. Ils portent des chemises & une espece de vêtement de laine par dessus : ils avoient quantité de barques plattes sur lesquelles ils navigeoient ; ces barques sont faites de longues planches d'un bois leger, attachées sur deux autres planches qui les traversent par dessous : elle sont toûjours en nombre impair, ordinairement cinq, quelquefois sept ou neuf, celle du milieu sur laquelle est assis celuy qui rame & conduit la barque,

eſt plus longue que les autres & elles vont ainſi en diminuant de longueur à proportion, enſorte que tout le bâtiment va en pointe par les bouts, à peu près comme les doigts de la main quand ils ſont étendus : ils y font auſſi une eſpece de couverture pour ne ſe pas moüiller. Il y a de ces barques qui peuvent porter cinquante hommes & trois chevaux, elles vont à la voile & à la rame ; car les Indiens ſont grands rameurs & fort experts en cela. Il eſt arrivé quelquefois que les Eſpagnols voguans ſur ces barques, les Indiens en ont déjoint & détaché fort adroitement & fort promtement les planches, ſe ſauvans deſſus, & laiſſant périr les Chrétiens : ſouvent même ils n'avoient beſoin pour ſe ſauver ni de planches ni d'aucun autre ſecours, parce qu'ils ſont grands nageurs. Les armes dont les Indiens de cette Iſle ſe ſervoient pour combattre étoient des fléches & des frondes, & auſſi des maſſuës & des haches d'argent & de cuivre. Il ſe ſervoient auſſi d'une eſpece de lances ferrées d'or de bas aloy ; & tant les hommes que les femmes portoient pluſieurs ornemens & pluſieurs anneaux d'or. Ils avoient encore pour leur uſage ordinaire des vaiſſeaux d'or

&c.

& d'argent. Le Seigneur de cette Isle étoit fort craint & fort respecté par ses sujets, & si jaloux que tous ceux qui étoient commis à la garde de ses femmes, & même tous les domestiques de sa maison, étoient Eunuques, & on leur coupoit non-seulement les parties qui servent à la géneration; mais pour les défigurer on leur coupoit aussi le nez. Dans une autre petite Isle voisine de celle dont on vient de parler, on trouva dans une maison la représentation d'un jardin avec plusieurs figures d'arbres & de diverses sortes de plantes d'or & d'argent. Vis à vis de cette Isle il y avoit en terre ferme un peuple qui avoit fait quelque chagrin au Roy du Perou, ce Prince leur imposa pour peine de s'arracher toutes les dents d'enhaut; ainsi jusqu'à présent les hommes & les femmes sont sans dents à la machoire superieure. En allant de Tumbez du côté du Midy par l'espace de cinq cens lieuës de longueur, & de dix lieuës de largeur, il ne pleut ni ne tonne: mais par delà ces dix lieuës un peu plus ou un peu moins selon la distance plus ou moins grande qu'il y a de la montagne à la mer, il y pleut & il y tonne, & on y a un hyver & un été, les saisons y étant réglées à peu

près comme elles ſont en Caſtille. Lors qu'on a l'hyver dans la montagne, on a l'été le long de la côte, & au contraire le temps qu'on peut nommer hyver à la côte, eſt un tems d'été ſur la montagne. La longueur de ce qu'on a découvert du Perou depuis la ville de Paſto où il commence, juſques à la Province de Chili découverte depuis peu, eſt de plus de dix-huit cent lieuës auſſi longues ou plus longues que les lieuës de Caſtille. Suivant toute cette longueur on voit régner une chaine de montagnes fort rudes éloignées de la mer en quelques endroits de quinze ou vingt lieuës, & en d'autres un peu moins. Ainſi tout ce pays eſt diviſé en deux parties diſtinguées, par deux noms differens, la Plaine & la Montagne : car tout l'eſpace qui eſt entre les montagnes de la mer, quel qu'il ſoit, plus ou moins grand, eſt compris ſous le nom de Plaine, & tout le reſte ſe nomme la Montagne. Toute la plaine eſt fort ſablonneuſe & fort ſéche, parce qu'il n'y pleut jamais, comme on l'a déja dit; on n'y trouve ni fontaines ni puits, ni aucune eſpece de ſources, ſinon en quatre ou cinq endroits dont l'eau eſt ſalée; parce que cela eſt fort près de la mer. On ſe ſert pour boire de l'eau des torrens qui dé-

cendent de la montagne & qui s'y forment par les pluyes & les neiges qui y tombent; car il y a aussi très-peu de sources & de fontaines dans ces montagnes. Ces torrens sont éloignez les uns des autres de douze, de quinze & de vingt lieuës en quelques endroits; mais communément ils ne le sont que de sept ou huit, & les voyageurs réglent d'ordinaire leurs journées par la distance d'une riviere à l'autre, parce qu'autrement ils ne trouveroient point d'eau pour boire. Le long des bords de ces torrens environ une lieuë d'étenduë en largeur, plus ou moins selon que la disposition du pays, & la nature du terroir le permet, on a l'agrément de trouver la fraîcheur de quelques boccages, d'arbres fruitiers & de campagnes semées de maïz par les Indiens. Depuis que les Espagnols sont établis en ce pays-là ils ont aussi semé du froment. Pour arroser les terres ensemencées, ce qui est absolument nécessaire, on tire depuis la riviere de petits caneaux pour conduire l'eau aux lieux où on en a besoin, ce que les habitans naturels du pays font avec beaucoup de soin & d'industrie; parce que quelquefois pour éviter les valées qui se rencontrent entre la riviere & le lieu où on veut con-

duire l'eau, il faut faire un canal de sept ou huit lieuës de longueur par ses differens contours, bien que la vallée n'ait souvent pas une demi lieuë d'étenduë. On trouve le long de ces vallées une fraicheur fort agreable depuis la montagne jusqu'à la mer, en suivant le cours de la riviere ou du torrent, car on les peut justement nommer ainsi par leur extrême rapidité causée par la hauteur dont ils viennent. Il y en a plusieurs comme celuy qu'on nomme le torrent de la Sancta, ou celuy de la Barranca & plusieurs autres semblables que les Espagnols n'auroient sçu passer à cheval sans le secours des Indiens qui rompoient & retardoient pour quelques momens l'impetuosité du courant avec des pieux & des perches dont ils faisoient comme une espece de digue, pendant qu'on passoit un peu au dessus. Il n'y avoit pas de seureté de s'arrêter, soit pour abreuver le cheval, ou pour quelqu'autre chose; mais il falloit passer le plus promptement qu'il étoit possible, pour éviter que le cheval & l'homme ne fussent renversez par la rapidité de l'eau, en quoy il y auroit eu beaucoup de péril, parce qu'ils n'auroient pû se relever à cause de la violence avec laquelle le courant les au-

ſoit entraînez, qui eſt telle qu'elle roule & entraîne ſouvent de fort grandes pierres. Ceux qui voyagent dans la plaine marchent preſque toûjours le long du rivage de la mer, & s'en éloignent ſi peu que rarement ils la perdent de veuë. En hyver ce chemin eſt fort dangereux, parce que les torrens s'enflent ſi fort qu'on ne les peut paſſer à gué, & qu'il le faut faire dans des barques, comme celles dont nous avons fait la deſcription; ou ſur des eſpeces de radeaux compoſez de pluſieurs courges rangées les unes près des autres dans des rets, ſur quoy ſe couche de ſon long celuy qui veut paſſer; un Indien va devant à la nage qui tire la machine, avec une corde, & un autre la pouſſe par derriere. Sur les bords de ces rivieres on voit des arbres fruitiers de diverſes eſpeces; des arbres qui portent le coton, & des ſaules, pluſieurs ſortes de roſeaux de cannes & de joncs, de glaieuls & autres ſortes d'herbes. La terre eſt extrêmement fertile; on ſeme & on recueille le froment & le maïz en tout temps & en toute ſaiſon. Les Indiens habitent ordinairement ſous les arbres & n'ont point de maiſons, ſi on ne veut nommer de ce nom certaines hutes ou cabanes faites de branches. Les femmes

portent des robes de coton qui leur décendent jusqu'aux pieds comme des soutanes : les hommes portent des culottes & des camizoles ou vestes qui leur décendent jusqu'aux genoux, avec une espece de manteau par dessus. Il sont tous vêtus de la même maniere sans aucune difference sinon à la tête, ou selon les differens lieux & endroits du pays, les uns portent une tresse de laine, les autres un simple cordon, & d'autres plusieurs cordons de diverses couleurs ; mais tous generalement en portent avec quelque diversité selon la difference des Provinces, comme on vient de dire. Tous les Indiens de la plaine sont distinguez en trois ordres, dont ils nomment les uns Yungas, les autres Tallanes, & les troisiémes Mochicas. Chaque Province a son langage différent de celuy des autres : mais les Caciques qui sont les principaux & les nobles, outre la langue particuliere de leur Pays, entendent & parlent tous celle de Cusco ; parce qu'un Roy du Perou nommé Guaynacava pere d'Atabaliba ne trouvant pas honnête que ses sujets, particulierement les Caciques & les Principaux, qui avoient souvent à luy parler & à traiter avec luy de diverses affaires, fussent obligez de

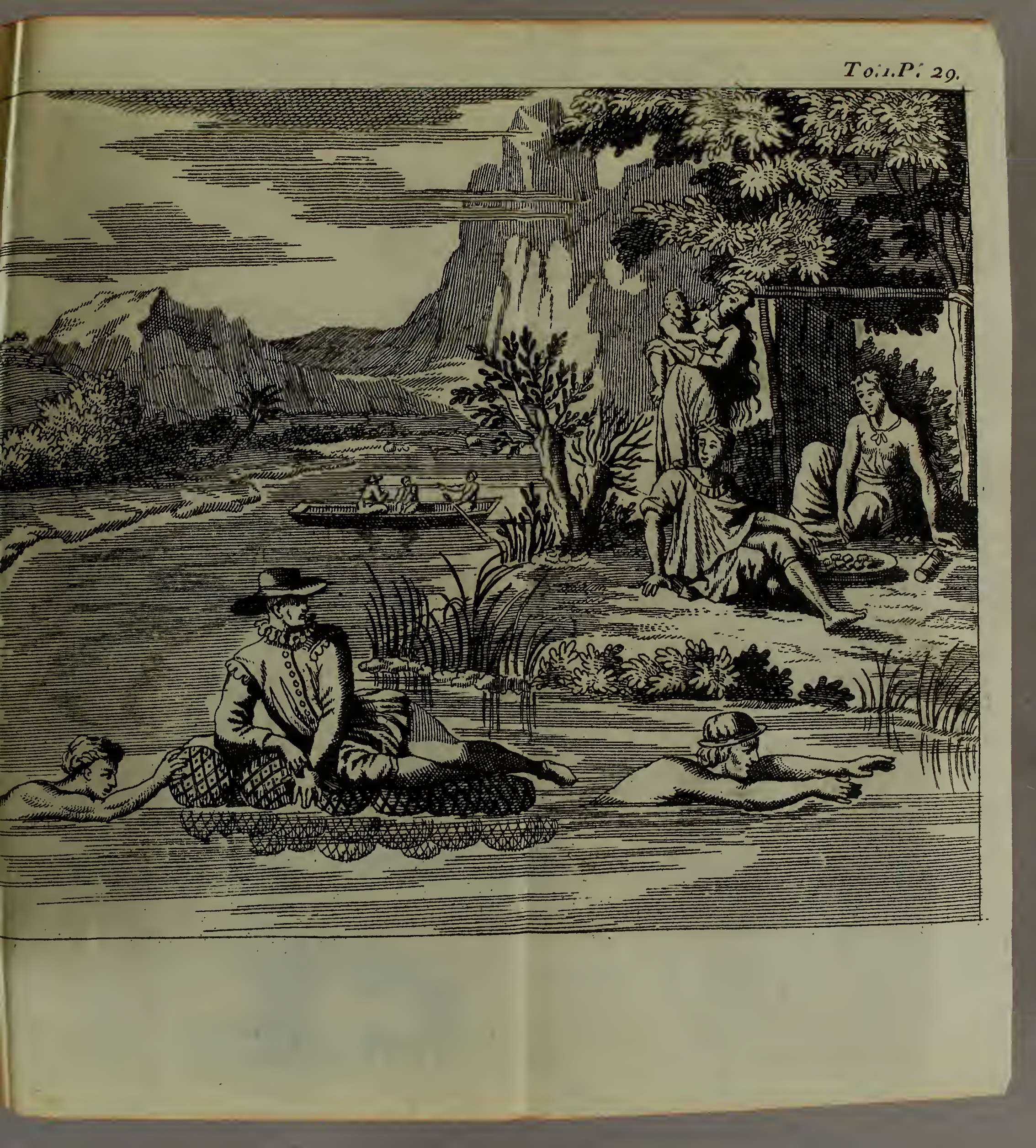
le faire par interpréte, ordonna que tous les Caciques, leurs freres & leurs parens envoyassent leurs enfans à sa Cour pour le servir, & sur tout pour y apprendre la langue. Ce fut là le prétexte dont il se servit: mais son principal but étoit d'avoir en leurs enfans des ôtages de leur fidelité. Il fit donc ensorte par ce moyen que tous les Nobles de son Royaume pussent entendre & parler la langue qui étoit en usage à sa Cour : à peu près comme en Flandres les Nobles & toutes les personnes qui tiennent quelque rang, y parlent François. Il est arrivé par la que les Espagnols qui ont appris la langue qu'on parle à Cusco, ont aisément pû entendre ce qu'on leur disoit & se faire entendre même par les gens du pays, au moins par les Principaux, dans tout le Perou tant sur la montagne que dans la plaine.



CHAPITRE VII.

Du vent qui regne dans la plaine du Perou, & pourquoy il n'y pleut jamais.

CEux qui liront cette Hiſtoire auront peut-être de la peine à comprendre d'où vient qu'il ne pleut jamais dans toute la plaine du Perou, comme on l'a dit cy-devant. Il ſemble en effet que les pluyes devroient y être fort communes & même fort abondantes : puis que ce pays eſt borné d'un côté par la mer d'où il s'éleve d'ordinaire beaucoup de vapeurs, & de l'autre par les montagnes dont nous avons parlé, qui ne ſont jamais ſans neige & ſans eau. Ceux qui ont ſoigneuſement examiné la choſe, prétendent que la cauſe naturelle de cet effet eſt un vent de Sudoueſt qui regne pendant toute l'année le long de la côte & dans la plaine, & qui ſouffle avec tant de violence, qu'il emporte les vapeurs qui s'élevent de la terre ou de la mer, ſans qu'elles puiſſent monter aſſez haut en l'air pour s'y aſſembler & former des gouttes d'eau qui retombent en pluye.





En effet il arrive ſouvent qu'en regardant de deſſus les hautes montagnes on voit ces vapeurs fort au deſſous de ſoy, qui font paroître l'air épais & nebuleux ſur la plaine, bien qu'il ſoit fort clair & fort ſerein ſur la montagne. Ce même vent eſt auſſi la cauſe qui fait que les eaux de la mer du Sud courent toûjours vers le Nord : il eſt vray que quelques-uns en rendent une autre raiſon, & diſent que cette mer aboutiſſant d'un côté au détroit de Magellan qui n'a pas plus de deux lieuës de largeur, elles s'y trouvent preſſées, ſur tout parce que les eaux de la mer du Nord qui viennent les rencontrer dans ce lieu là, contribuent auſſi à leur en boucher le paſſage, & qu'ainſi elles ſont contraintes de retourner en arriere: Cela même produit auſſi un autre effet dont on a déja parlé, qui ſont ces courans de la mer du Sud, qui rendent la navigation ſi difficile de Panama au Perou; parce qu'on a toûjours le vent contraire & les courans auſſi, au moins la plus grande partie de l'année, & qu'ainſi il faut toûjours aller à la bouline & voguer contre vent & marée. Tout le long de la côte du Perou la peſche eſt abondante & on y trouve des poiſſons de toutes eſpeces, & ſur tout

quantité de Vaux marins. Depuis la riviere de Tumbez en delà on ne trouve plus de ces grands lézards : quelques-uns croyent que cela vient de ce que l'air est plus temperé, parce que ces animaux aiment beaucoup la chaleur; mais il y a plus d'apparence qu'il en faut chercher la cause dans la rapidité des rivieres, qui empêchent qu'ils n'y puissent commodément subsister, parce qu'ils se tiennent d'ordinaire en des lieux où l'eau est presque dormante. Dans toute l'étenduë de la plaine, il y a cinq Villes peuplées de Chrétiens. La premiere se nomme Puerto Vieio qui est fort près de la ligne Equinoxiale; il y a peu d'habitans, parce que le pays est pauvre & mal sain, seulement on y trouve quelques émeraudes comme on l'a dit cy-devant. A cinquante lieuës par delà & quinze lieuës avant en terre, il y en a une autre qui s'appelle saint Michel, & que les Indiens dans leur langue nommoient Piura, elle est située dans un lieu frais & assez abondant, mais sans aucune mine ni d'or ni d'argent. La plûpart de ceux qui passent par là, sont sujets à y avoir quelque mal aux yeux. Soixante lieuës plus loin en montant le long de la côte, dans une vallée nommée Chimo il y a une autre Ville qui s'appelle

Truxillo à deux lieuës de la mer, avec un port mais difficile & dangereux : elle est située dans un lieu plain & uny sur le bord d'une riviere : on y trouve en abondance de l'eau douce & bonne à boire : le pays y est fertile en froment & en maïz, & abondante en bétail. La Ville est bâtie fort réguliérement & habitée par trois cens familles Espagnoles ou environ. A quatre-vingt lieuës de Truxillo dans la vallée de Lima, il y a une autre Ville nommée los Reyes ou la Ville des Rois, parce que les Espagnols s'y établirent le jour de l'Epiphanie qu'on appelle vulgairement le jour des Rois : cette Ville est à deux lieuës d'un port de mer fort bon & fort seur : elle est située dans une plaine près d'une grande riviere, le pays fournit abondamment du bled ; & toutes sortes de fruits & de bétail. Toutes les ruës de la Ville sont fort droites & vont aboutir à la place d'où l'on peut aisément voir la Campagne de quelque côté qu'on regarde. Le séjour en est fort agréable, parce que l'air y est si temperé, qu'en aucune saison de l'année on n'y est jamais incommodé ni par le froid ni par le chaud. Pendant les quatre mois qu'on a l'été en Espagne, on sent un peu plus de

fraîcheur dans le lieu dont nous parlons, qu'on ne fait dans un autre temps, & il y tombe alors le matin jusques vers midy une espece de rosée menuë à peu près comme les broüillards qu'on voit à Valladolid, si ce n'est que bien loin de nuire à la santé, elle est bonne contre les doulers de tête, & ceux qui y sont sujets, trouvent du soulagement en se lavant de cette rosée. On a dans ce lieu les mêmes especes de fruits qu'on a en Castille, particuliérement des oranges, des citrons & limons de toutes les sortes, doux & aigres, des figues & des grenades : il y auroit aussi sans doute des raisins en abondance, si les troubles qui sont arrivez en ce pays-là, avoient donné le temps d'y planter & d'y cultiver la vigne ; car on y en a vû quelques-uns qui sont venus de graines de raisins secs qu'on y avoit semé. Il y a grande quantité d'herbes potageres & de légumes, des mêmes especes qu'on a en Castille, & on a beaucoup de commodité pour les cultiver ; parce qu'en chaque maison il y a un aqueduc qui ameine l'eau de la riviere, & qui seroit capable de faire tourner un moulin. Sur la riviere on void plusieurs moulins faits comme ceux de Castille, dont les Espagnols se ser-

vent pour faire moudre leur froment. Ainſi cette Ville paſſe pour le lieu le plus ſain & le ſéjour le plus commode & le plus agréable de tout le Perou : ſon port la rend très propre pour le commerce, & on y vient de toutes les autres Villes du pays pour ſe pourvoir des choſes néceſſaires, ſi bien qu'on y apporte l'or & l'argent qui ſe tire en abondance des mines qui ſont dans les autres Provinces. C'eſt pour cela & parce qu'elle eſt à peu près au milieu du pays, que Sa Majeſté a voulu qu'elle fût le ſéjour ordinaire de *l'Audience* (*a*) Royale, où tous les habitans des autres endroits du Perou, fuſſent obligez de porter leurs cauſes pour obtenir juſtice, & cela donne ſujet de croire que le nombre de ſes habitans ira toûjours en augmentant, & que ce lieu deviendra de plus en plus conſidérable. La Ville contient à préſent cinq cens maiſons ; mais elle eſt de plus grande étenduë qu'une Ville d'Eſpagne où il y en auroit quinze cens : tant parce que les ruës en ſont fort larges & la place fort grande, qu'à cauſe que les maiſons occupent beaucoup d'eſpace, ayant chacune quatre-vingt pieds de large, & le double de longueur. Tous les bâtimens

(a) *Chancellerie.*

n'ont qu'un ſeul étage, parce que le pays ne fournit point de bois propre pour faire des poutres ni des planches, n'y en ayant point qui au bout de trois ans ne ſoit tout vermoulu : Cependant les maiſons ne laiſſent pas d'être grandes & magnifiques & d'avoir beaucoup de chambres & d'appartemens differens. Les murailles ſont bâties de briques des deux côtez, & le milieu remply de terre, ayans cinq pieds d'épaiſſeur, afin de pouvoir exhauſſer ſuffiſamment les chambres, & que les fenêtres qui regardent ſur la ruë puiſſent être aſſez élevées au deſſus de la terre : les degrez ſont à découvert du côté de la cour, & conduiſent à des galeries qui ſervent de corridors ou d'allées pour entrer dans les appartemens. Les toits ſont faits de quelques poutres brutes ſans être équarrées, qu'on couvre par deſſus de nattes peintes, comme ſont celles d'Almeria, ou de toilles peintes, enſorte que les poutres ne paroiſſent point; on ajoûte encore par deſſus, des branches fueillluës, & ainſi les chambres ſont fort exhauſſées & fort fraiches, étans très bien défenduës contre les ardeurs du Soleil. On n'a pas beſoin de les défendre contre la pluye, parce qu'il ne pleut jamais en

ces lieux-là, comme on l'a déja dit. A cent trente lieuës de cette Ville il y en a une autre qu'on appelle Villahermoſa d'Arequipa, compoſée d'environ trois cens maiſons, ſituée dans un lieu fort ſain & abondant en toutes ſortes de vivres. On eſpere que cette Ville ſe peuplera beaucoup, parce qu'encore qu'elle ſoit à douze lieuës de la mer, les vaiſſeaux y peuvent aborder commodément & y apporter des étoffes, des vins & d'autres choſes néceſſaires pour en pourvoir la Ville de Cuſco & la Province des Charcas. Ce lieu eſt d'un grand abord à cauſe des mines de Potoſi & de Porco, d'où on y apporte une grande quantité d'argent pour l'embarquer ſur les vaiſſeaux, & le tranſporter par mer à la ville de los Reyes ou à Panama, & par ce moyen on s'exemte de la peine de le porter par terre avec beaucoup de riſque & de travail: ſur tout depuis qu'en conſéquence des ordres du Roy, on n'oſe plus impoſer ſur les Indiens les grandes charges dont on les accabloit auparavant. Depuis cette ville on peut faire par terre un chemin de quatre cent lieuës en ſuivant toûjours la côte de la mer, juſqu'à la Province de Chili que le Gouverneur Pedro de Valdibia découvrit &

peupla. Chili dans la langue des Indiens ſignifie froid, & ce pays a été ainſi nommé à cauſe des grands froids qu'on ſouffrit pour y paſſer, comme on le dira dans la ſuite de cette Hiſtoire en parlant de l'entrepriſe de Dom Diegue d'Almagro pour le découvrir. Voilà quel eſt l'état, la ſituation & la diſpoſition du Perou à l'égard de la plaine. Il faut ajoûter que la mer eſt toûjours tranquille & paiſible le long de cette côte, de ſi grande étenduë comme nous l'avons repreſenté, & qu'il n'y a jamais ni tourmente, ni haute ou baſſe marée, ni aucun autre obſtacle qui puiſſe empêcher les vaiſſeaux d'être en ſûreté par tout avec une ſeule ancre.

CHAPITRE VIII.

De la nature & des qualitez du Pays ſur les montagnes du Perou, & des Indiens & Chrétiens qui y habitent.

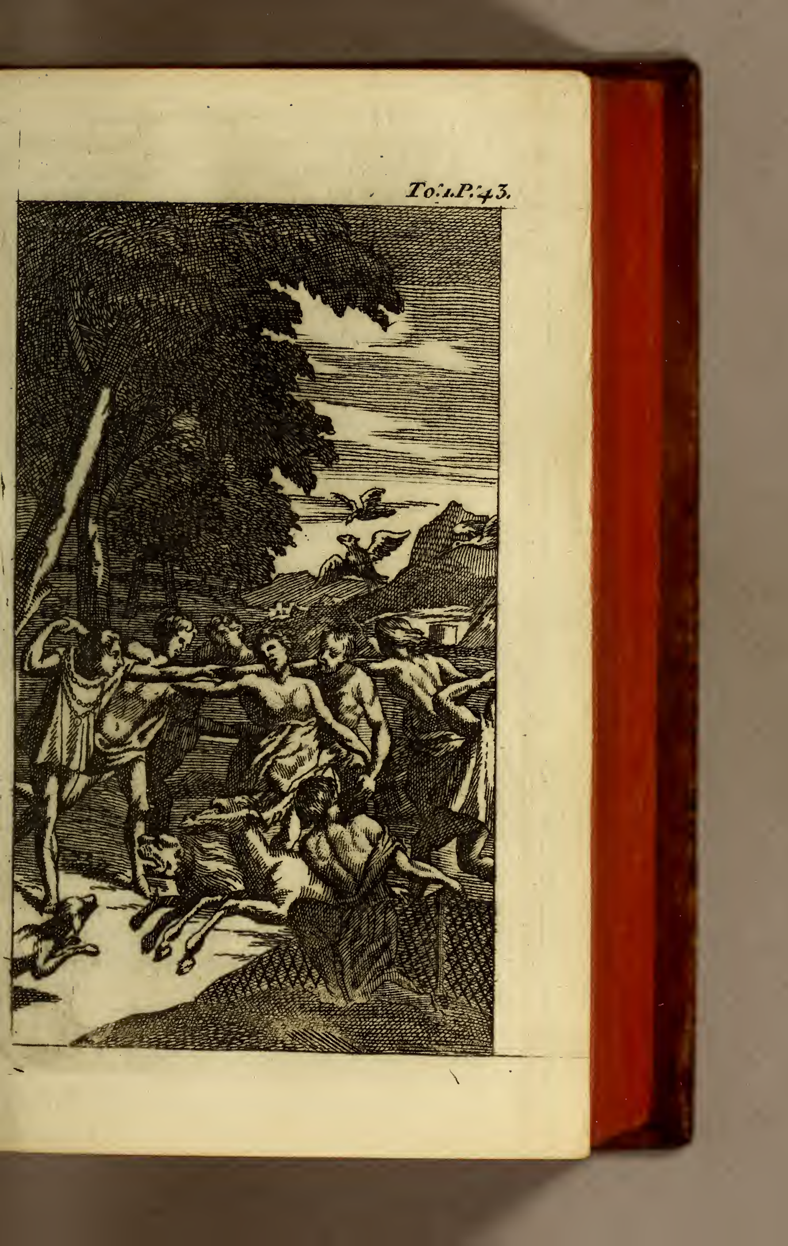
LES Indiens qui habitent ſur la montagne ſont fort differens de ceux de la plaine, en force, en courage & en eſprit : ils vivent d'une maniere moins groſſiere & moins ruſtique, habitans en des

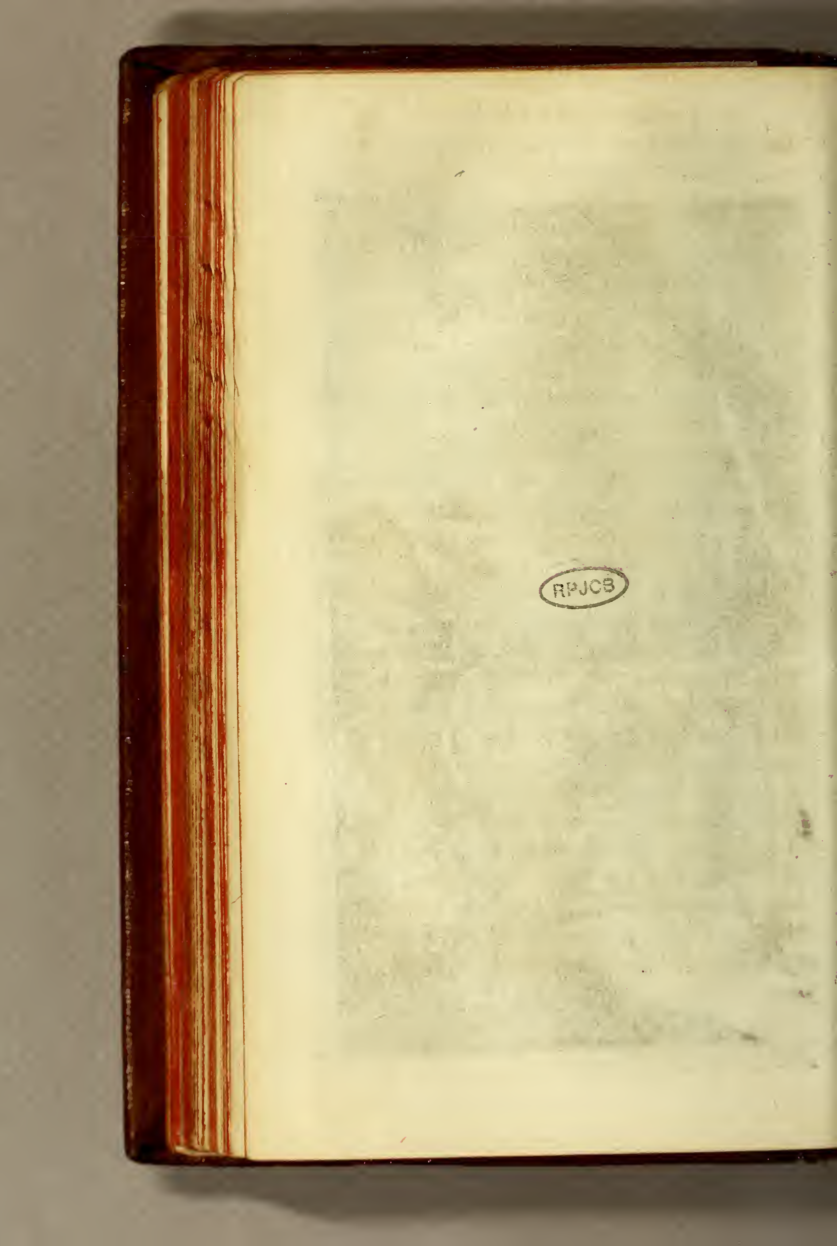




des maiſons couvertes de terre & portans des chemiſes & des manteaux de la laine de leurs brebis ; mais ils n'ont pour toute couverture à la tête que quelques bandes dont ils ſe l'entourent. Les femmes portent des vêtemens ſans manches, elles ſe lient & ſe bandent le corps avec des ceintures de laine qui font pluſieurs tours, & par ce moyen ſe font paroître la taille longue & déliée : elles ont par deſſus certains mantelets de laine à peu près comme des peignoirs qu'elles attachent au cou avec de grandes épingles d'or ou d'argent ſelon qu'elles les peuvent avoir, elles les nomment dans leur langue *Topos*; ces eſpeces d'épingles ont des têtes fort grandes & fort plattes & ſi tranchantes qu'elles s'en peuvent ſervir à couper pluſieurs choſes. Elles aident beaucoup à leurs maris dans tous leurs travaux & leurs occupations de la campagne & de la maiſon, ou pour mieux dire elles les font preſque ſeules. Elles ſont communément blanches & ont le viſage, l'air & les manieres beaucoup plus agréables que n'ont celles de la plaine. Auſſi le terroir de l'une & de l'autre ſont-ils fort differens : car au lieu des ſables qu'on voit dans la plaine, la montagne eſt par tout couverte d'her-

be, & on y trouve quantité de ruiſſeaux & des eaux fort fraîches, d'où ſe forment les rivieres ou les torrens qui décendent avec tant d'impetuoſité dans la plaine. La campagne eſt pleine de fleurs & d'herbages de diverſes ſortes à peu près comme en Caſtille & des mêmes eſpeces : on y voit par tout du creſſon, des laituës, de la chicorée, de l'ozeille, de la verveine, on y trouve auſſi des meures de buiſſon en quantité : il y a encore une autre ſorte d'herbe dont les fleurs ſont jaunâtres, & les feuilles à peu près comme celles de l'ache ou du celeri, qui a une proprieté admirable, c'eſt que ſi on l'applique ſur une playe, quelque corruption qu'il y ait, elle la nettoye incontinent, & ſi on la met ſur des endroits où la chair eſt ſaine, elle la ronge juſqu'à l'os. Il y a pluſieurs arbres fruitiers de diverſes eſpeces qui portent des fruits auſſi bons que ceux qu'on a en Caſtille : on y trouve des aliſiers & des noyers qui viennent d'eux mêmes ſans qu'on y prenne aucun ſoin. Les Indiens ont pluſieurs Brebis, les unes qu'on peut appeller ſauvages, les autres domeſtiques : il y a auſſi des Cerfs & des Chevreuils, & pluſieurs autres ſortes d'animaux plus petits, & quantité de Renards.




RPJCB

Ils ont une eſpece de chaſſe pour prendre ces animaux qui eſt un grand ſujet de réjoüiſſance pour eux, ils la nomment Chaco. En voicy la maniere : quatre ou cinq mille Indiens s'aſſemblent, plus ou moins, ſelon que les lieux ſont plus ou moins peuplez, ils s'éloignent les uns des autres enſorte qu'ils font un grand cercle qui enferme deux ou trois lieuës de pays : puis ils ſe rapprochent peu à peu en chantant de certaines chanſons conformes au ſujet, & compoſées exprès pour cela : enfin ils ſe joignent & s'entrelaçans les bras les uns les autres, ils enferment une grande quantité d'animaux de diverſes eſpeces, pouſſans de ſi grands cris, que non ſeulement ils épouvantent ces pauvres bêtes : mais que même ils font tomber parmy elles des Perdrix, des Faucons, & d'autres oiſeaux, étonnez par les cris, & qui ſe trouvant après enfermez de tous côtez, ſe laiſſent aiſément prendre avec des rets, ou même à la main. Il y a auſſi dans ces montagnes des Lions, des Ours noirs, des Chats & des Singes ſauvages de pluſieurs ſortes, & d'autres eſpeces de bêtes farouches. Les oiſeaux qu'on voit tant dans la plaine que ſur la montagne ſont des Aigles, des Pigeons, des Tourterelles, des Pi-

vers, des Cailles, des Perroqnets, des Faucons, des Hiboux, des Oyes, des Hérons blancs & gris, & d'autres oiseaux aquatiques, des Rossignols & d'autres petits oiseaux propres à mettre en cage, & plusieurs autres especes, parmi lesquels il y en a qui sont d'un fort beau plumage. Entre tous il y en a un fort remarquable par sa petitesse, car il n'est pas plus gros & peut être moins qu'une Cigale, & cependant il a quelques plumes qui sont aussi longues que des feuilles de Tournesol. Le long de la côte il y a une espece de Vautours si grands, que quand ils étendent leurs aîles, il y a quinze ou seize paumes de distance de l'extremité de l'une à l'extremité de l'autre : il se nourrissent de Veaux marins, & quand ils les voyent sur le rivage, un les prend par les pieds ou par la queuë, un autre leur arrache les yeux, & les autres leur donnent tant de coup de bec, qu'ils en viennent à bout & les tuent, après quoy ils s'en repaissent. Il y a aussi une autre espece d'oiseaux, qu'on nomme Alcatraz, qui sont à peu près faits comme des poules : mais beaucoup plus grands & plus gros ; car ils peuvent contenir dans leur jabot trois picotins de bled. Ces oiseaux sont fort communs

tout le long de la côte de la mer du Sud, puis qu'on y en trouve par tout par l'espace de plus de deux mille lieuës : ils se nourrissent de poisson de mer, & quand ils sentent quelque corps mort ils le vont chercher jusqu'à trente & quarante lieuës en terre. La chair de ces oiseaux est si puante & si mauvaise que quelques personnes qui en ont mangé par nécessité en sont mortes comme si elles avoient pris du poison. On a déja dit que sur la Montagne il y tombe de la pluye, de la grêle & de la neige, & qu'il y fait beaucoup de froid : mais il y a aussi en plusieurs endroits des valées si profondes & où il fait si chaud qu'on trouve par ce moyen un remede tout proche & fort aisé pour se garantir du trop grand foid. Dans ces valons il croît une herbe que les Indiens appellent Coca, & qu'ils estiment plus que ni l'or ni l'argent. Elle a la feuille faite presque comme celle du Sumac, & l'experience leur a appris qu'en tenant une feuille de cette herbe dans la bouche on peut demeurer un temps fort considerable sans sentir ni faim ni soif. Il y a quelques endroits de ces montagnes où il ne croît point du tout de bois, de sorte que ceux qui voyagent dans ces lieux-là sont obligez

de se servir pour faire du feu, d'une espece de terre qui s'y trouve & qui brûle à peu près comme celle dont on fait les tourbes. Il y a dans ces montagnes des veines de terre de diverses couleurs, & on y en trouve aussi d'or & d'argent : les Indiens les connoissent fort bien, & ils savent fondre & épurer ces métaux avec beaucoup moins de travail, & de dépense que ne font les Chrétiens : pour cela ils font sur les plus hautes montagnes, des fourneaux dont l'ouverture est du côté du Midy, d'où nous avons déja dit que le vent vient toûjours soufflant vers le Septentrion. Ils mettent le métal dans ces fourneaux avec de la fiente de brebis, si bien que par le moyen du vent qui allume le charbon, l'or & l'argent s'y fondent & s'y épurent. Dans la grande quantité d'argent qu'on a tiré des mines de Potosi, on a veu par experience que ne le pouvant fondre par le moyen des soufflets, les Indiens en venoient aisément à bout dans ces fourneaux, qu'ils nomment *Guayras*, comme qui diroit le vent, parce que c'est le vent qui leur sert pour produire l'effet qu'ils desirent. La terre est extrêmement fertile & produit en abondance toutes sortes de grains qu'on y peut semer, jus-

ques là qu'un boisseau de bled en peut produire jusqu'à cent cinquante & même deux cens, & d'ordinaire cent. Ils n'ont point de charruës pour labourer la terre : mais ils se servent pour cela de certaines peles tranchantes, & quand elle est bien préparée, ils y sement les grains de bled en faisant des trous avec un bâton ; comme on fait en Espagne pour semer les féves. Il y a en ce pays-là des légumes & des herbes potageres en très grande abondance & qui y viennent si bien qu'on a veu à Truxillo des raves grosses comme un homme dont les feuilles occupoient un espace de deux pas de tour, & qui pourtant étoient fermes sans être ni dures ni cordées. Il en est de même des laituës, des choux & des autres herbes qui y sont venuës de la graine qu'on avoit apportée de Castille : car celle qu'on a recueilli depuis dans le pays ne les a pas produit si grandes ni si belles. Les viandes dont les Indiens se nourrissent sont le maïz & boüilli & roti qui leur sert de pain, & leurs chairs sont de la venaison de plusieurs sortes qu'ils salent à peu près comme on fait le poisson ; ils mangent aussi du poisson sec, & diverses sortes de racines qu'ils nomment *Yuca*, comme des chervis & au-

tres, des lupins & autres légumes. Ils ont un certain breuvage qui leur tient lieu de vin, qu'ils font en mettant du maïz avec de l'eau dans des tines ou grands pots qu'ils mettent en terre où cette liqueur se fermente : car outre le maïz naturel & sans aucune préparation, ils ajoûtent dans chaque pot une certaine quantité d'autre maïz mâché qui sert de ferment, & il y a des hommes & des femmes qui se loüent & à qui on donne quelque salaire pour le mâcher. Celuy qui est fait avec de l'eau dormante est estimé plus fort & meilleur que si on le faisoit avec de l'eau qui court. Cette boisson s'appelle communément, *Chica*, dans la langue des Isles : mais dans celle du Perou on la nomme Azua : elle est blanche ou rouge selon la couleur du maïz dont on la fait, & enyvre plus aisément que le vin de Castille ; cependant si les Indiens pouvoient avoir de ce vin comme ils souhaiteroient, ils abandonneroient volontiers le leur. Ils font encore une autre sorte de breuvage avec le fruit de quelques arbres qu'ils nomment *Molles*; mais ce dernier n'est pas si estimé que le *Chica*.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Des Villes que les Chrêtiens ont dans les Montagnes du Perou.

DAns les montagnes du Perou il y a aussi quelques Colonies de Chrétiens, à commencer dès la ville de *Quito*, qui est à quatre degrez, à peu près par delà la Ligne Equinoxiale. Cette Ville étoit cy-devant fort agréable & fort abondante en bled & en bétail, particulierement dans les années mil cinq cens quarante-quatre & mil cinq cens quarante-cinq qu'on y découvrit de riches mines d'or : ce lieu commençoit alors à se peupler beaucoup, & le nombre de ses habitans croissoit de jour en jour, jusques à ce que la fureur de la guerre y étant parvenuë, les fit presque tous périr par les mains de Gonzales Pizarre & de ses Capitaines; parce qu'ils avoient servi & favorisé le Viceroy Blasco Nugnez Vela qui y faisoit sa résidence, comme on le dira plus particulierement cy-après. Après cette Ville les Chrétiens ne firent point d'autre établissement sur la montagne jusquà la découverte de la Province des *Bracamoros* par

les Capitaines Jean Porcel d'un côté & Vergara de l'autre, qui y établirent quelques petites colonies : afin de pouvoir de là percer plus avant pour la découverte & la conquête du pays, & ces établiſſemens ſont maintenant ruinez ; parce que Gonzales Pizarre attira à ſon party ces deux Capitaines avec leurs gens pour s'en ſervir dans la guerre qu'il avoit entrepris. Cette découverte avoit été faite par les ordres du Licentié Vaca de Caſtro qui étoit alors Gouverneur du Pays : il avoit envoyé le Capitaine Porcel par le côté de S. Michel, & plus haut le Capitaine Vergara, par la Province des *Chichapoyas* : il ne croyoit pas qu'ils ſe rencontreroient comme ils firent, ce qui cauſa du démêlé entr'eux, chacun ayant ſes prétentions ſur les lieux qu'ils avoient découvert. Leurs differens furent cauſe que Vaca de Caſtro les rapella pour les accorder : ainſi ils ſe trouverent au commencement de la guerre, dans la ville de los Reyes au ſervice du Viceroy, & après qu'il eut été pris, ils demeurerent avec Gonzales Pizarre, ſi bien que leurs démêlés ceſſerent par la ceſſation de leur entrepriſe. Ce lieu qu'ils avoient découvert eſt à cent ſoixante lieuës de la ville de Quito en al-

lant par la montagne, & quatre-vingt lieuës par delà on trouve une Province qu'on apelle *Chichapoyas* où il y a une bourgade de Chrétiens qui ſe nomme *Levanto* Le pays y eſt abondant en vivres, & il y a auſſi des mines qui ſont aſſez bonnes, & ce lieu eſt fort & ſeur par ſa ſituation, parce qu'il eſt environné de tous côtez d'une vallée trés-profonde, dans laquelle coule une riviere preſque tout autour, de ſorte qu'il n'y auroit qu'à rompre les ponts qui ſont deſſus pour rendre l'attaque & la conquête de ce lieu fort difficile. Le Maréchal de Camp Alfonſe d'Alvarado qui avoit le commandement dans cette Province y établit une Colonie de Chrétiens. Soixante lieuës plus loin il y en a une autre qui s'appelle *Guanuco* formée par l'ordre de Vaca de Caſtro qui la nomma Leon; parce qu'il étoit originaire de la ville de Leon en Eſpagne. Le pays fournit abondamment de vivres & on croit qu'il y a quantité de mines du côté qui eſt occupé par l'Ynga qui eſt puiſſant & guerrier dans la Province des *Andes*, comme on le dira dans la ſuite. Depuis cette ville il n'y en a point d'autre ſur la montagne qui ſoient peuplées de Chrétiens juſqu'à celle de *Guamanga*, qu'ils ont nommé

S. Jean de la victoire, qui est éloignée de soixante lieuës de la précedente. Dans ce dernier lieu il y a peu de Chrétiens : mais on espere que le nombre en pourroit croître fort considerablement, si l'Ynga qui en est fort voisin vouloit entendre à la paix : parce qu'il occupe présentement aux habitans de cette Ville les meilleures terres, où il y a quantité de mines & abondance de *Coca* qui est une herbe dont on retire un grand profit comme on l'a déja marqué cy-devant. Cette ville de Guamanga est éloignée de Cusco de quatre-vingt lieuës, & le chemin de l'une à l'autre est fort difficile, à cause des montagnes où il y a beaucoup de précipices & de passages fort dangereux. Avant que les Chrétiens se fussent rendus maîtres du Perou, la ville de Cusco étoit le lieu où les Rois du pays faisoient leur séjour ordinaire & où ils tenoient leur Cour, gouvernans de là cette grande étenduë de pays dont on a déja parlé & dont on parlera encore plus particulierement dans la suite de cette histoire. Cette ville étoit comme le rendez-vous de tous les Caciques de ce grand & vaste Royaume, qui y venoient de toutes parts, tant pour payer les tributs au Roy, que pour obtenir justice quand ils

avoient quelque démêlé & quelques affaires les uns avec les autres. Il n'y avoit alors dans tout le Perou aucun autre lieu habité par les Indiens qui eût forme de ville. Cuſco étoit la ſeule. Cette place avoit une bonne fortereſſe bâtie de pierres quarrées, ſi grande que c'eſt une choſe toute à fait ſurprenante comment les Indiens avoient pû les mouvoir & les tranſporter à force de bras ſans le ſecours de bœufs, de chevaux, de mulets, ou d'autres ſemblables animaux : en effet il y en a pluſieurs pour leſquels il faudroit au moins dix paires de bœufs & plus à chacune pour les mouvoir & pour les traîner. Les maiſons dans leſquelles habitent maintenant les Chrétiens ſont les mêmes qui étoient cy-devant occupées par les Indiens, dont quelques-unes ont été racommodées & les autres agrandies. La Ville étoit diviſée en quatre quartiers, dans chacun deſquels par ordre du Roy, qu'on nomme Ynga dans la langue du pays, tous ceux qui venoient du même côté étoient obligez d'habiter. Ainſi les Indiens qui venoient du côté du midy devoient demeurer dans le quartier qui regarde cette place, lequel on nomme dans leur langue *Collaſugo* du nom d'une Province

qui eſt de ce côté-là, nommée *Collao* : ceux du Nord dans le quartier nommé *Chincaſuyo* du nom d'une Province conſiderable & renommée qui eſt du même côté & qui s'appelle *Chinca* ; cette Province eſt préſentement à Sa Majeſté ; mais fort apauvrie & fort dépeuplée à comparaiſon de ce qu'elle étoit cy-devant. Les deux autres quartiers qui regardent l'Orient & le Couchant s'appellent *Andeſugo* & *Condeſugo*. Aucun Indien ne pouvoit demeurer dans un autre quartier que le ſien, autrement il ſe ſeroit exposé à de grandes peines. Le pays aux environs de Cuſco eſt fertile & abondant en toutes ſortes de vivres, l'air y eſt parfaitement bon, enſorte qu'un homme ſain qui y va habiter, n'y devient jamais malade, ou au moins cela arrive fort rarement. Autour de cette Ville on trouve pluſieurs riches mines d'or, deſquelles on a tiré tout celuy qui s'eſt tranſporté juſqu'à préſent en Eſpagne : il eſt vray qu'on les voit preſque abandonnées, depuis qu'on a découvert celles de Potoſi, tant parce qu'on tire beaucoup plus de profit des mines d'argent de ce dernier lieu, qu'à cauſe qu'il y a auſſi beaucoup moins de péril pour les Indiens & pour les Chrétiens qui y tra-

vaillent. Depuis la ville de Cuſco juſqu'à celle de Plata dans la Province de *Charcas*, il y a cent cinquante lieuës & plus ; & on trouve entre les deux une autre grande Province où le terrain eſt plein & uni qui ſe nomme le *Collao*, qui a cinquante lieuës de longueur & plus ; la principale partie de ce pays nommée Chiquito appartient à Sa Majeſté, & parce qu'il y a une ſi grande étenduë de pays où les Chrétiens n'ont aucun établiſſement, le Licentié de la Gaſca envoya du monde l'an mil cinq cens quarante neuf pour faire quelque établiſſement dans cette Province. La ville de Plata eſt un lieu où il fait plus froid qu'en aucun autre de la Montagne ; elle a peu d'habitans, mais fort riches, & la plûpart de ceux qui y ſont, paſſent la plus grande partie de l'année dans les mines de Porco & dans celles de Potoſi depuis qu'on les a découvertes. De cette ville de Plata tirant à main gauche & entrant plus avant dans le pays du côté de l'Orient, on a découvert une nouvelle Province par les ordres du Licentié Vaca de Caſtro qui envoya pour ce deſſein les Capitaines Diego de Roïas & Philippe Gutierez. Cette contrée a pris ſon nom de Diego de Roïas ; on dit qu'elle eſt

bonne & abondante en vivres, & que l'air y est sain : mais on n'y a pas trouvé tant de richesses qu'on esperoit. Le Capitaine Domingo de Ytala & ses Compagnons vinrent par là au Perou l'an mil cinq cens quarante-neuf, de maniere qu'ils firent le tour de cette espace qui est entre la mer du Sud & celle du Nord, étans entrez dans le pays par la riviere de la Plata après avoir navigé au Nord, cherchans à faire quelque découverte. Voila la situation & l'état de tout ce qu'on a découvert jusqu'à présent dans le Perou le long de la mer du Sud en suivant toûjours la côte sans qu'on ait entré fort avant dans le pays; parce qu'on y a trouvé de grandes difficultez à cause de la quantité des montagnes dont il y a comme plusieurs chaines redoublées qui sont très-rudes & très-difficiles, & qu'on ne sauroit passer sans souffrir beaucoup, tant par le froid que par la disette des vivres. Cependant on peut croire que l'industrie & le courage des Espagnols auroient surmonté tous ces obstacles s'ils avoient eu de fortes esperances de trouver par delà un pays riche.

CHAPITRE X.

Du ſentiment que les Indiens ont ſur le ſujet de leur Creation, & ſur quelques autres matieres.

COmme les Indiens ne connoiſſent point l'art de l'écriture ainſi qu'on l'a déja dit, ils ignorent auſſi leur origine & ne ſavent point l'hiſtoire de la Création ni celle du déluge, dont ils n'ont ni regiſtre ni memoire. Il eſt vray qu'il s'eſt conſervé parmy eux quelques eſpeces de traditions auſquelles on a ajoûté, changé ou diminué quelque choſe de ſiecle en ſiecle ſelon les imaginations de chacun, & voici à peu près à quoi cela ſe réduit. Ils diſent que du côté du Septentrion il vint un homme qui n'avoit ni os ni jointures, & qui en marchant accourciſſoit ou allongoit le chemin ſelon ſa volonté, & élevoit ou abaiſſoit les montagnes comme il luy plaiſoit; que cet homme créa les Indiens d'alors, & que ceux de la plaine luy ayant fait quelque déplaiſir, il rendit le pays ſablonneux comme on le voit encore aujourd'huy, & ordonna qu'il n'y tombât jamais de pluye; mais qu'il

leur envoya les rivieres qui y coulent afin qu'ils euſſent au moins de quoy boire & ſe rafraîchir : ils ajoûtent que cet homme s'appelloit Con, qu'il étoit fils du Soleil & de la Lune, ils l'eſtimoient Dieu & l'adoroient comme tel, & il avoit donné, diſent-ils, les herbes & les fruits ſauvages pour nourriture à ceux qu'il avoit créez. Après cela diſent-ils encore, il vint du côté du Midy un autre homme qui avoit plus de pouvoir que le premier, celui-ci ſe nommoit Pachacama, comme qui diroit Créateur, il étoit auſſi fils du Soleil & de la Lune : à ſon arrivée Con diſparut & laiſſant ainſi les hommes qu'il avoit formez, ſans chef & ſans protecteur, Pachacama les métamorphoſa, les changeant en Oiſeaux, en Singes, en Chats, en Ours, en Lions, en Perroquets & en divers autres ſortes d'Oiſeaux qui ſe voyent en ce pays là : Puis le même Pachacama créa les Indiens d'à préſent & leur donna l'induſtrie de labourer la terre & de cultiver les plantes. Ils tiennent auſſi ce dernier pour un Dieu, & tous les principaux du pays veulent être enterrez après leur mort dans la Province de Pachacama qui a pris ſon nom de cet homme, parce qu'il y faiſoit ſa demeu-

ſe : Ce pays eſt à quatre lieuës de la ville de los Reyes. Ils ajoûtent enfin que leur Pachacama a vécu pluſieurs ſiécles, & juſques au temps que les Chrétiens ſont venus au Perou : mais que depuis il n'a plus paru. Cela peut faire conjecturer que ce fut quelque Démon qui les avoit ainſi malheureuſement abuſez & leur avoit mis dans l'eſprit toutes ces extravagance & ces folles imaginations. Les Indiens croyent auſſi qu'avant tout ce qu'on vient de rapporter, il y a eu un Déluge, & que lorſqu'il arriva, les hommes ſe ſauverent dans de grandes Cavernes qu'ils avoient faites & préparées pour cela ſur les plus hautes montagnes, & où ils avoient porté toutes les choſes néceſſaires à la vie, qu'après y être entrez ils avoient ſi bien bouché les entrées & les moindres ouvertures de leurs retraites, que les eaux n'avoient pû y pénétrer : puis quand ils les crurent diminuées ils mirent hors quelques chiens qui retournans moüillez & ſans être ſalis de bouë, leur faiſoient connoître que les eaux étoient encore fort hautes ; ſi bien qu'ils n'oſerent ſortir de leurs cavernes juſqu'à ce qu'ils viſſent revenir leurs chiens tous boüeux. Ils diſent enfin que de cette humidité de la

terre s'engendrerent plusieurs serpens qui les incommodoient fort, jusques à ce qu'avec le temps ils en vinrent à bout & les tuerent. Il paroît assez par là qu'ils ont eu quelque connoissance confuse du Déluge, bien qu'ils ne sachent pas comment Noé fut sauvé dans l'Arche avec sept autres personnes, & que par ce moyen le monde fut repeuplé dans la suite : c'est pourquoi ils feignent que quelques gens furent sauvez dans les cavernes des montagnes, comme on vient de le rapporter : ou possible cette inondation dont ils parlent pourroit être quelque Déluge particulier comme celuy de Deucalion. Ils croyent que le monde doit finir : mais qu'avant cela il doit y avoir une grande sécheresse, & qu'il ne pleuvra point du tout pendant plusieurs années. Cela étoit cause que ci-devant tous les Seigneurs avoient des magazins où ils faisoient de grands amas de Maïz pour s'en servir dans le temps de cette sécheresse : & quand le Soleil ou la Lune s'éclipsent les Indiens un peu timides font de grands cris & de grands gémissemens, pensans que ce temps est arrivé auquel le monde doit périr : car ils disent qu'alors ces astres se doivent obscurcir comme cela arrive lorsqu'ils sont éclipsez.

CHAPITRE XI.

Des Ceremonies religieuses & des Sacrifices des Indiens du Perou.

CEs peuples adorent comme des Dieux le Soleil & la Lune & les croient en effet des divinitez. Ils jurent par le Soleil & par la Terre qu'ils regardent comme leur mere. Ils ont dans leurs Temples de certaines pierres qu'ils vénérent & adorent, qui leur représentent cet astre du jour : ils les nomment Guacas d'un mot qui signifie pleurer, parce qu'en effet ils pleurent en entrant dans ces Temples. Personne n'approche de ces Guacas que les Prêtres ou Sacrificateurs de ces Idoles, qui sont toûjours vêtus de blanc, & quand ils vont pour s'en approcher ils tiennent en leurs mains quelques linges ou draps blancs, ils se prosternent & se traînent à terre, & en parlant à ces Idoles ils se servent d'un langage que les Indiens n'entendent point. Ces Sacrificateurs reçoivent les offrandes qu'on fait à ces Simulacres & les enterrent dans les Temples : car tous les Indiens leur offrent des figures ou

images d'or ou d'argent qui repréſentent les choſes pour leſquelles ils adreſſent leurs prieres à leur Guaca. Ce ſont auſſi ces mêmes Prêtres qui ſacrifient tant les bêtes que les hommes, & qui cherchent dans le cœur ou dans les entrailles de leurs Victimes les ſignes qu'ils ſouhaitent, & juſques à ce qu'ils les ayent trouvez en quelqu'une, ils continuent toûjours ces abominables Sacrifices quand ils les ont une fois commencé : car ils diſent tandis que ces ſignes ne ſe trouvent point, que c'eſt une preuve que leurs Idoles ne ſont pas contentes du Sacrifice. Ces Sacrificateurs ne paroiſſent preſque jamais en public, ni n'ont aucun commerce avec les femmes pendant tout le temps qu'ils ſont occupez à ces Sacrifices, & toute la nuit ils ne ceſſent de crier ou d'invoquer les Démons dans la campagne voiſine des lieux où ſont ces Guacas dont il y a un fort grand nombre, parce que pluſieurs maiſons ont chacune le ſien en particulier. Quand ils ont à parler aux Démons, ils s'y préparent par le jeûne, puis ſe bandent les yeux & quelques-uns même ſe les crévent : car ces miſerables ſont ſi ſuperſtitieux qu'on en a veu qui ſont allez juſqu'à cet excez de ſe les crever ainſi, ou

même se les arracher. Les Caciques & les Seigneurs n'entreprennent jamais rien sans avoir premierement consulté leurs Prêtres, & ceux-ci leurs Idoles ou pour mieux dire les Démons. Les Espagnols trouverent dans ces Temples consacrez au Soleil plusieurs grands pots de terre pleins d'enfans secs qu'on avoit sacrifiez. Entre les pieces d'or & d'argent qui servoient d'ornement à ces Guacas on en trouva qui ressembloient parfaitement à des Crosses & à des Mitres Episcopales, & quelques-unes de ces Idoles furent trouvées avec la Mitre sur la tête : de sorte que quand Thomas de Verlanga qui étoit Evêque de la Terre ferme, passa au Perou & que les Indiens le virent avec sa Mitre en tête chantant Pontificalement la Messe, ils disoient tous qu'il sembloit un Guaca, & demandoient si c'étoit le Guaca des Chrétiens. On les a souvent interrogé sur le sujet de ces mitres, quelle en étoit la fin & l'usage : sur quoy ils étoient embarrassez & ne pouvoient rien dire sinon qu'ils les avoient ainsi de toute ancienneté. Outre ces Guacas il y avoit aussi par tout le Perou des maisons ou Monasteres où habitoient plusieurs femmes consacrées au Soleil, qui ne sor-

toient jamais de ces lieux où elles filoient & tiſſoient du coton & de la laine, & en faiſoient de fort bonnes étoffes; puis quand elles étoient achevées, ces femmes les brûloient avec des os de brebis blanches, puis jettoient les cendres au vent du côté du Soleil. Ces perſonnes étoient obligées à vivre dans une chaſteté & une continence perpetuelles, & ſi elles y manquoient, on les faiſoit mourir: neanmoins ſi quelqu'une étant enceinte affirmoit par ſerment que le Soleil étoit pere de ſon enfant, elle évitoit la mort. Tous les ans dans le temps que les Indiens de la Montagne recueilloient leur Maïz; ils célebroient une fête, plantans en terre au milieu de quelque place deux arbres hauts & droits comme deux mâts de navire, au haut deſquels ils mettoient une figure d'homme environnée d'autres figures ornées de fleurs. Après cela ils venoient par troupes ou par brigades battans leurs tambours & jettans de grands cris: puis chaque brigade tiroit ſes traits & ſes fléches à ces figures, & après que tous avoient tiré, les Prêtres produiſoient une Idole qu'ils mettoient au pied de ces mâts plantez en terre, & devant laquelle ils ſacrifioient un Indien ou une brebis,

bis, oignans l'Idole du ſang de la victime : puis après en avoir conſideré le cœur & les entrailles & y avoir trouvé de bons ou de mauvais ſignes, ils en faiſoient leur rapport au peuple, & cela rendoit la fête ou triſte ou gaye. Ils paſſoient ordinairement tout ce jour-là à dancer & à boire, faire pluſieurs jeux & pluſieurs tours, & joüer divers perſonnages avec leurs armes à la main, leurs haches, leurs maſſuës & autres ſortes d'armes.

CHAPITRE XII.

Les Indiens du Perou croyent la reſurrection de la chair.

LES Caciques du Perou & tous les principaux du pays ſont mis après leur mort dans des lieux voûtez, aſſis dans leurs ſiéges qu'ils appellent Duos, & revétus de tous leurs plus riches vétemens. La coûtume étoit auſſi d'enterrer avec eux une ou deux de leurs femmes, de celles que le Mort avoit le plus aimé, & ſouvent il y avoit conteſtation entr'elles à qui auroit cet honneur : c'eſt pourquoi cela étoit ordinairement reglé par le mari avant ſa mort. On enterroit

auſſi avec eux deux ou trois jeunes garçons de ceux qui étoient à leur ſervice avec toute leur vaiſſelle d'or & d'argent. Ils font cela dans l'eſperance qu'ils ont de reſſuſciter un jour, & ils ſouhaitent de paroître alors accompagnez de leurs femmes & de leurs officiers : auſſi lors que les Eſpagnols entroient dans leurs ſépultures pour en tirer l'or & l'argent qu'on y avoit mis, ils les prioient de ne point ôter ni diſperſer les os de ceux qui y étoient enſevelis, afin qu'ils puſſent reſſuſciter plus promptement & avec moins de peine. Dans la ceremonie des funerailles les parens verſent au deſſus du lieu de la ſépulture, de ce breuvage qu'ils appellent Chica, qui par le moyen de quelques tuyaux ſe va rendre dans la bouche du mort. On met auſſi au deſſus de leurs ſépultures des ſtatuës de bois qui les repréſentent : & pour les gens du commun on ſe contente d'y mettre en peinture les marques & les enſeignes de leur profeſſion ou de leur emploi, particulierement s'ils ont été hommes de guerre.




To.1.P.64.



CHAPITRE XIII.

De l'origine des Rois du Perou qu'on appelle Yngas dans la langue du pays.

DAns toutes les Provinces du Perou il y avoit quelques grands Seigneurs dont les principaux s'appelloient dans leur langue Caracas, ce qui eſt la même choſe que les Caciques dans le langage des Iſles. Il faut remarquer là-deſſus que les Eſpagnols qui allerent à la Conquête du Perou, étoient accoutumez à nommer les choſes generales & communes des mêmes noms dont on ſe ſervoit pour les ſignifier dans les Iſles de ſaint Domingue, de ſaint Jean, de Cuba, & dans la Terre ferme où ils avoient habité, & que ne ſçachans point comment on les appelloit dans la langue du Perou, ils ſe ſervoient pour les déſigner des termes qu'ils avoient appris. Cela s'eſt ſi bien conſervé & a ſi bien paſſé en coûtume que les Indiens du Perou ſe ſont accommodez à cet uſage, ſi bien que quand ils parlent avec les Chrétiens ils nomment ces choſes generales des mêmes noms qu'ils ont appris d'eux.

Ainſi ils appellent Caciques ceux qu'ils avoient accoutumé de nommer Curacas, leur pain Maïz & leur breuvage Chicha, qui s'appellent dans leur langue Zara ou Azua. Il en eſt de même de pluſieurs autres choſes. Ces Seigneurs dont nous parlons étoient les Juges & les protecteurs de leurs ſujets pour les faire vivre en paix, & ils étoient auſſi leurs Chefs & leurs Capitaines dans les guerres qu'ils avoient contre leurs voiſins. Il n'y avoit point alors de Roy ou Seigneur General de tout le pays juſques à ce que du côté du Collao, il vint par un grand lac nommé Titicaca qui a quatre-vingt lieuës de tour, une nation belliqueuſe que ceux du Perou nommerent Yngas. Ces derniers venus étoient ras & tondus, ils avoient les oreilles percées & y portoient de gros pendans d'or ronds, pour les tirer embas & par ce moyen ſe les agrandir, on nomma Ringrim, comme qui diroit oreille, ceux qui les avoient grandes. On appella leur Chef Zapalla Ynga, comme qui diroit ſeul Seigneur ou Roy, d'autres diſent qu'on l'appella Ynga Vira Cocha, qui ſignifie écume ou craſſe de la mer : parce qu'on ne ſçavoit point l'origine de ces gens-là, ni de quel pays ils venoient : ainſi les anciens habi-

tans du pays s'imaginoient que ces nouveaux venus étoient formez de l'écume ou du limon de ce Lac, duquel sort une grande riviere qui coule vers l'Occident & qui en quelques endroits est large d'une demie lieuë, puis se va décharger dans un autre petit Lac qui est à quarante lieuës du grand, & s'y perd au grand étonnement de ceux qui considerent la chose, & ne peuvent comprendre comment une si grande quantité d'eau disparoît & s'évanoüit pour ainsi dire dans un si petit réservoir qui ne paroît nullement capable de la contenir. Il est vrai que comme on ne trouve point le fond de ce petit Lac, cela fait croire que par dessous terre il se décharge dans la mer, comme fait le fleuve Alphée en Grece. Ces Yngas commencerent par s'établir dans la ville de Cusco, & de là ils subjuguerent tout le pays & se le rendirent tributaire. * Leur Empire fut successif &

* C'est ainsi que l'Auteur de cette Histoire du Perou rapporte l'ordre de la succession de ces Rois dans l'édition d'Anvers de l'an 1555. en petit in octavo : mais dans l'édition de Seville de l'an 1577. in folio par colomnes, il en est parlé d'une maniere bien differente & toute oposée. Voicy ce que porte cette édition aprés ces mots *se la rendent tributaire. Dans la suite celuy qui se*

voicy l'ordre qu'ils obſerverent pour la ſucceſſion. Quand un Roy mouroit ce n'étoit aucun de ſes enfans qui luy ſuccedoit immédiatement : mais le plus âgé de ſes freres cadets, s'il en avoit pluſieurs : puis après la mort de celuy-cy la ſucceſſion retournoit au fils aîné du Roy précedent, de luy à ſon frere, puis derechef de ce frere au premier fils de ſon aîné, & ainſi de ſuite, enſorte que cette eſpece de ſucceſſion ne pouvoit preſque jamais finir ni manquer d'heritiers qui ſe trouvaſſent dans cet ordre. Les ornemens Royaux que portoient ces Yngas pour marque de leur Empire & qui leur ſervoient de Couronne ou de Diadême, étoient de certaines franges de laine de couleur dont ils ſe bandoient la tête, el-

trouvoit le plus fort & le plus puiſſant ſuccedoit à l'Empire, par voye de tyrannie & de violence & ſans garder aucun ordre de ſucceſſion legitime, leur droit n'étoit fondé que ſur la force des armes. Il ſemble qu'en cecy la premiere édition doit être préferée ; parce qu'elle a été faite ſous les yeux & par les ſoins de l'Auteur, c'eſt pourquoy on l'a mis dans le texte : mais on a cru auſſi que les Lecteurs ſeroient bien aiſes qu'on leur marquât cette différence, afin que ſi quelqu'un ſe donnoit la peine de conſulter l'Original & qu'il eût l'édition de Seville, il ne fût pas ſurpris de trouver dans la traduction une choſe qui luy paroîtroit directement oppoſée à l'Eſpagnol.

les alloient d'un temple à l'autre, décendant si bas qu'elles leur couvroient presque les yeux. Ils gouvernoient leur Empire avec beaucoup de hauteur & d'une maniere fort absoluë, & il n'y a peut-être jamais eu de pays au monde où l'obeïssance & la soumission des sujets ayent été plus loin : en effet ils n'avoient qu'à mettre un fil tiré de leur bandeau Royal entre les mains de quelqu'un de ces Ringrim ou grandes Oreilles, & il étoit respecté & obéï par tout, jusques là qu'on avoit une déference si absoluë aux ordres du Roy qu'il portoit, qu'il pouvoit seul & sans aucun secours de Soldats, exterminer une Province entiere & y faire périr hommes & femmes : parce qu'à la seule vûë de ce fil tiré de la Couronne Royale, ils s'offroient tous à la mort volontairement & sans aucune résistance. Suivant l'ordre de la succession dont on a parlé, le Royaume de ces Yngas tomba entre les mains d'un nommé Guaynacava, comme qui diroit, jeune homme riche. Il fit de grandes conquêtes & accrut beaucoup son Empire, plus que n'avoient fait aucun de ses prédecesseurs : il gouverna ses peuples avec plus de raison, de justice & d'équité que n'avoient fait les autres : il

établit parmy eux une bonne police & un bel ordre pour la culture des terres: ensorte que c'est une chose surprenante & presque incroyable que parmi une nation barbare & sans lettres le gouvernement aït pût être si juste & si bien reglé, & l'obeïssance & l'amour des sujets envers leur Sonverain si grande & si parfaite. Ils lui en donnérent une preuve signalée & qui mérite bien qu'on en parle ici, en faisant pour sa commodité deux chemins au Perou, dont la difficulté, le travail & la dépense égalent ou surpassent même tout ce que les anciens Auteurs ont dit des sept merveilles du monde. Guaynacava partit de la ville de Cusco avec son armée pour aller conquerir la Province de Quito, c'est-à-dire qu'il entreprit un chemin de près de cinq cens lieuës, il alloit par la Montagne où il eut à surmonter de grandes difficultez par les mauvais chemins, les rochers & les précipices qui se rencontroient souvent sur son passage. Aprés qu'il fut heureusement venu à bout de son entreprise, qu'il eut achevé sa conquête & soûmis toute cette province, les Indiens crurent qu'ils devoient faire honneur à sa victoire, en luy préparant un chemin plus commode pour son re-

tour,

tour. Ils l'entreprirent donc & y réüssirent par un travail prodigieux, ayans fait sur ces montagnes un chemin large & uni: pour cela il leur falut souvent rompre des rochers & combler des vallées & des précipices de quinze & vingt toises de profondeur. Ce chemin est long de cinq cens lieuës, & on dit que d'abord qu'il fut fait, il étoit si plein & si uni par tout qu'on auroit aisément pû le suivre en carosse: il est vray que depuis ce temps-là il y est arrivé du changement par les guerres des Indiens & des Chrétiens: parce qu'en plusieurs endroits on a écarté & brisé dans les vallées les materiaux qui les combloient pour rendre par ce moyen les passages difficiles aux ennemis. On comprendra facilement la grandeur & la difficulté de cet ouvrage si on considere le travail & la dépense qu'il a fallu en Espagne pour applanir deux lieuës de montagne entre Segovie & Guadarrama: & que cependant cet ouvrage n'a jamais été achevé ni mis dans toute sa perfection, bien que ce soit là le passage ordinaire des Rois de Castille avec leur Maison & leur Cour, toutes les fois qu'ils vont ou viennent de l'Andalousie ou du Royaume de Tolede pour passer d'un côté à l'autre de ces

montagnes. Les Indiens non contens de ce premier travail en entreprirent quelque temps après un autre qui n'étoit guere moins grand ni moins difficile. Guaynacava aimoit fort la Province de Quito, parce qu'il l'avoit conquise, & se faisoit beaucoup d'honneur de cette conquête, il voulut donc y retourner pour la visiter & prit cette seconde fois sa route par la plaine. Ses Sujets entreprirent encore de luy faire un nouveau chemin par là: dans toutes les vallées qui ont d'ordinaire environ une lieuë d'étenduë, comme on l'a déja dit cy-devant & où on a l'agrément de la fraicheur que donnent les rivieres & les boccages, ils firent une levée de terre fort haute pour rendre le chemin à peu près plein & uni sans qu'on fût obligé de monter ni de décendre; ce chemin avoit près de quarante pieds de largeur, & en sortant des vallées ils marquoient la route à travers les sables par des pieux & des especes de barrieres qu'ils y plantoient au cordeau, afin qu'on ne pût s'égarer ni d'un côté ni d'autre. Ce chemin étoit de cinq cens lieuës de longueur comme celuy de la montagne. Les barrieres sont maintenant rompuës en plusieurs endroits: parce que les Espagnols en ont

pris le bois pour faire du feu pendant la paix aussi bien que durant la guerre; mais les levées subsistent encore dans les vallons, & sont assez entieres au moins la plûpart, en sorte qu'on peut aisément juger par là de la grandeur de cet ouvrage. Guaynacava alla par un de ces chemins & revint par l'autre, & par tout où il passoit, il trouvoit la route couverte de rameaux & de fleurs de trés-agréable odeur.

CHAPITRE XIV.

Des choses remarquables que Guaynacava fit au Perou.

OUtre ces deux grands ouvrages dont on vient de parler dans le chapitre précedent, Guaynacava fit bâtir sur le chemin de la Montagne de journée en journée, des Palais de fort grande étenduë avec quantité d'appartemens, ensorte qu'il y avoit de quoi loger sa personne, sa maison, & toute son armée. Il en fit aussi bâtir de semblables sur le chemin de la Plaine; il est vray qu'ils ne furent pas en si grand nombre ni si près les uns des autres comme ceux

de la Montagne; parce qu'il falloit pour y trouver les commoditez necessaires les placer sur le bord des rivieres, qui comme on l'a déja dit, sont eloignées les unes des autres de huit ou dix lieuës & même en quelques endroits de quinze & de vingt. Ces bâtimens s'appellent Tambos, & les Indiens des environs avoient le soin de les fournir de toutes les provisions nécessaires pour les armées de ce Prince, & cela non seulement pour la nourriture, mais aussi pour les vêtemens & les armes: de sorte qu'en chacun de ces Tambos on pouvoit trouver en cas de besoin de quoi vêtir & armer vingt ou trente mille hommes. Guaynacava étoit toûjours accompagné d'un grand nombre de gens de guerre armez de Piques, de Hallebardes, de Massuës & de Haches d'armes d'argent & de cuivre & même quelques-unes d'or: ils se servoient aussi de frondes & de javelots un peu brûlez par le bout, afin que la pointe en fût plus dure & par conséquent plus perçante. Sur les rivieres ils bâtissoient des ponts de bois dans les lieux où l'on en trouvoit de propre pour cela; & lors que le bois leur manquoit, ils faisoient de gros cables d'une herbe qu'ils appellent Maguey, qui est

plus forte que le chanvre, & entre les cables un tiſſu comme une eſpece de nattes, mais ſi fort qu'ils pouvoient aiſément paſſer deſſus : c'eſt une choſe ſurprenante de voir qu'ils fiſſent de cette maniere des ponts qui avoient juſqu'à quinze toiſes de largeur & deux cent de longueur. Dans les lieux où ils ne pouvoient faire des ponts, ils paſſoient les rivieres par le moyen d'un long cable qui alloit d'un côté à l'autre, & le long duquel ils tiroient avec une corde de deſſus l'autre bord une grande corbeille dans laquelle étoit celuy qui vouloit paſſer, & afin que les anſes de cette corbeille ne ſe rompiſſent point par le poids & en coulant le long du cable, ils les faiſoient de bois, le reſte du panier n'étant que de joncs ou de roſeaux. Les Indiens des environs de ces ponts dont nous venons de parler, étoient obligez de les entretenir à leurs dépens. Le Roy alloit toûjours dans une litiere faite de lames ou platines d'or, & il étoit accompagné de plus de mille des principaux Seigneurs ſeulement pour le porter tour à tour ſur leurs épaules, ceux qui luy rendoient cet office étoient de ſon Conſeil & ſes favoris. Les Caciques ſe faiſoient auſſi porter

dans leurs litieres ſur les épaules de leurs vaſſaux. Ils étoient fort ſoumis à leur Roy, enſorte qu'aucun d'eux quelque puiſſant qu'il fût, n'entroit jamais pour lui parler que les pieds déchauſſez & portant quelque preſent enveloppé dans une mante qu'il offroit à ſon Seigneur, comme une eſpece d'hommage pour luy témoigner ſa ſoumiſſion, & cette coûtume s'obſervoit avec tant d'exactitude que ſi cent fois le jour ils fuſſent allez pour luy parler, il auroit fallu faire autant de fois la même choſe. Ils prenoient pour une grande irreverence & un manquement de reſpect fort criminel de regarder le Roy en face,& ſi lors qu'ils portoient ſa litiere quelqu'un d'eux bronchoit enſorte que la litiere tombât, on luy faiſoit incontinent couper la tête. Ce Prince tenoit par tout ſon Royaume de demi-lieuë en demi-lieuë des relais d'Indiens qui faiſoient beaucoup plus de diligence que nos chevaux de poſte. Quand il avoit conquis quelque Province, la premiere choſe qu'il faiſoit étoit d'envoyer les habitans naturels du lieu ou au moins les principaux d'entr'eux habiter dans quelque autre endroit du pays, & de faire venir en leur place des Indiens déja ſoumis depuis long-temps à

ſa domination, & par ce moyen il s'aſſuroit de la fidelité des uns & des autres. Ces peuples qui changeoient ainſi de demeure & étoient tranſplantez d'un lieu à l'autre, s'appelloient dans leur langue Mitimaes. De toutes les Provinces de ſon Empire on luy payoit par an un tribut de ce que chaque pays produiſoit, juſques-là que de quelques endroits ſteriles qui ne produiſoient aucuns fruits, on luy envoyoit tous les ans une certaine quantité de lezards en ſigne de redevance, bien que quelques-uns de ces endroits fuſſent éloignez de Cuſco de plus de trois cens lieuës. Ce Guaynacava rebâtit le Temple du Soleil qui étoit à Cuſco & en couvrit les murailles & le toit de plaques ou lames d'or & d'argent qu'il fit faire exprés pour cet uſage. Il arriva de ſon temps qu'un Seigneur nommé Chimocappa qui habitoit dans la plaine & poſſedoit plus de cent lieuës de pays, ſecoua le joug de ſon obeiſſance & ſe révolta contre luy: Le Roy entreprit de le châtier, marcha en perſonne à cette expedition, le vainquit & le fit mourir: puis il ordonna pour conſerver la memoire de ce crime & de ſa punition par un châtiment exemplaire, qu'aucun Indien de la plaine

ne pût porter d'armes, ce qui s'observe encore aujourd'huy : il permit neanmoins au successeur de ce rebelle de vivre en la Province de Chimo dans laquelle est presentement bâtie la ville de Truxillo. Il y avoit alors une trés-grande quantité de bétail au Perou, parce que Guaynacava & son Pere avant luy avoient donné de fort bons ordres pour en bien peupler le pays. On envoyoit tous les ans en pleine liberté comme une dîme qu'on payoit au Soleil, une certaine quantité de brebis qui luy étoient consacrées, & elles multiplioient extrémement ; parce que personne n'osoit y toucher, & si quelqu'un l'eût entrepris, on eût regardé cela comme un sacrilége : il n'y avoit que le seul Guaynacava qui en pouvoit prendre pour son armée en cas de besoin, & alors il donnoit ordre de faire une de ces chasses dont nous avons parlé cy-devant, qu'ils appellent Chacos, & pouvoit prendre en un jour jusqu'à vingt ou trente mille de ces brebis. On estimoit beaucoup l'or, parce que le Roy & les Principaux du pays en faisoient des vaisseaux pour leur service, des ornemens pour leurs personnes & des offrandes à leurs Dieux. Le Roy faisoit par tout

porter avec luy une espece de siège ou de table sur laquelle il s'asséoit, qui étoit d'or à seize carats & valoit plus de vingt-cinq mille ducats de bon or. Ce fut la piéce que Dom François Pizarre choisit pour soy dans le temps qu'il travailloit à la Conquête du Perou: car dans la capitulation qu'il avoit fait, on devoit lui donner pour son particulier, outre ce qui étoit accordé en géneral, quelque bijou ou joyau de prix tel qu'il luy plairoit de le choisir. Lors que le premier fils de Guaynacava vint au monde, ce Roy fit faire un cable d'or si gros que selon le rapport de quelques Indiens encore vivans, deux cens hommes avoient peine à le lever. En mémoire de cette piéce on nomma l'enfant Guascar, qui en leur langue signifie une corde, & on y ajoûta le surnom de Ynga qui étoit celuy de tous leurs Rois, comme le nom d'Auguste étoit celui des Empereurs Romains. J'ay voulu expressément marquer ce que je viens de dire pour détruire une opinion populaire, communément reçûë en Espagne par ceux qui avoient peu de connoissance des affaires des Indes, & qui s'imaginoient que les Indiens n'estimoient point l'or & n'en connoissoient point le

prix. Ce même Prince avoit aussi plusieurs magazins remplis de diverses pieces d'or & d'argent, comme de grandes figures d'hommes & de femmes, de brebis & d'autres animaux de toutes especes, comme aussi de toutes les sortes d'herbes qu'on trouve dans le pays avec leurs feüilles, leur tiges, leurs nœuds & leurs épics, le tout representé au naturel: il avoit encore grande quantité de mantes & de frondes tissuës de fil d'or, & un certain nombre de grosses masses d'or & d'argent faites comme des bûches ou souches de bois à brûler.

CHAPITRE XV.

De l'éclat où se trouvoit le Perou lorsque les Espagnols arriverent, & des guerres qui le divisoient alors.

BIen que le principal dessein qu'on se propose dans cette Histoire soit de rapporter ce qui arriva aux Espagnols dans la découverte & dans la Conquête du Perou: neanmoins pour mieux faire comprendre ce qu'on a à dire & donner plus de jour à cette narration, on juge

à propos de dire quelque chose de l'état où se trouvoient alors les affaires des Indiens qui gouvernoient ce pays-là. Cela nous donnera sujet de reconnoître & d'admirer la sage Providence de Dieu, qui permit que les Espagnols fissent cette entreprise dans un temps que ce pays étoit divisé en deux partis, sans quoy il leur eût été impossible ou au moins trés-difficile d'en faire la Conquête. Voicy donc en peu de mots l'état où ils trouverent les choses.

Guaynacava aprés avoir soumis à son Empire plusieurs Provinces dans une étenduë de cinq cens lieuës de pays, à compter depuis Cusco tirant vers l'Occident, résolut d'aller en personne à la conquête de la Province de Quito qui bornoit sa domination de ce côté-là. Il marcha donc à la tête de son armée & réüssit heureusement dans son entreprise : ce pays luy parut agréable & conforme à son humeur, cela l'obligea d'y séjourner & d'y faire sa résidence pendant un assez long-temps, laissant cependant à Cusco quelques-uns de ses enfans de l'un & de l'autre sexe & particulierement son fils aîné nommé Guascar Ynga, Mango Ynga, Paul Ynga & plusieurs autres. A Quito il prit une nou-

velle femme, fille du Seigneur du pays, & il eut d'elle un fils qui fut nommé Atabaliba; il aima beaucoup cet enfant, & partant pour retourner à Cuſco il le laiſſa ſous la conduite & le gouvernement de quelques tuteurs. Ce fut au retour de ce premier voyage que les Indiens luy firent ſur la Montagne ce chemin dont on a parlé. Depuis aprés avoir demeuré quelques années à Cuſco il réſolut de retourner à Quito, tant parce que le pays luy plaiſoit, que par l'envie qu'il avoit de voir ſon fils Atabaliba qu'il aimoit plus que ſes autres enfans. Il y retourna donc par le chemin de la plaine dont nous avons fait la deſcription, & il y fit ſa réſidence tout le reſte de ſa vie. En mourant il ordonna que cette Province de Quito qu'il avoit conquis, demeureroit en partage à Atabaliba, puis qu'elle étoit venuë de ſes Ancêtres. Aprés la mort de Guaynacava ſon fils Atabaliba ſe rendit maître de ſon armée, & s'empara des tréſors qu'il avoit portez avec luy: mais les plus conſiderables comme embarraſſans par leur poids étoient demeurez à Cuſco en la puiſſance de ſon fils aîné. Atabaliba luy envoya des Ambaſſadeurs pour luy apprendre la mort de leur pere commun,

luy faire hommage & l'assûrer de son obéïssance, le suppliant aussi en même temps de lui laisser la possession de cette Province de Quito que son pere avoit conquis, & qui étant hors de ses Etats, il sembloit juste que la possession n'en fût point reglée par le droit d'aînesse, sur tout parce que luy qui parloit en étoit l'heritier legitime du côté de sa mere & de son ayeul. Guascar luy répondit que s'il vouloit venir à Cusco & luy remettre l'armée, il luy donneroit des terres & des possessions pour vivre honnêtement & selon son rang: mais qu'il ne pouvoit luy laisser la Province de Quito, parce qu'elle étoit une des frontieres de son Empire, & où par conséquent il étoit obligé de tenir des troupes pour la défense & la conservation de ses Etats: ajoûtant que s'il refusoit de venir il marcheroit en personne contre luy comme contre un ennemi déclaré. Atabaliba consulta deux Capitaines de son Pere, braves & experimentez dans les affaires de la guerre, l'un nommé Quizquiz, & l'autre Cilicuchima: ils lui conseillerent de n'attendre point son frere, mais de se mettre le premier en campagne & marcher contre luy: puisque l'armée dont il étoit en possession &

qui ſuivoit ſes ordres, étoit ſuffiſante pour le rendre maître de toutes les Provinces qui ſe trouveroient ſur ſon paſſage & que par ce moyen elle deviendroit de jour en jour plus nombreuſe, de maniere que ſon frere s'eſtimeroit heureux de pouvoir s'accorder avec luy, & s'y trouveroit contraint. Il ſuivit cet avis, ſortit de Quito & ſe rendit peu à peu maître du pays par où il paſſoit. Guaſcar envoya contre luy un de ſes Capitaines avec quelques troupes armées à la legere pour faire plus de diligence : il s'avança à grand hâte juſques à la Province de Tumibamba, diſtante de Quito d'un peu plus de cent lieuës, ayant appris là qu'Atabaliba s'étoit mis en campagne avec ſon armée, il dépêcha un courier à Cuſco pour faire ſçavoir à Guaſcar ce qui ſe paſſoit, le priant de luy envoyer deux mille hommes, Capitaines & gens entendus à la guerre, parce qu'il pourroit avec cela prendre trente mille hommes d'une Province nommée Cagnares dont le peuple eſt belliqueux & qui tenoit pour luy. Guaſcar fit ce qu'on luy demandoit & dépêcha promptement les deux mille hommes, auſquels ſe joignirent les Caciques de Tu-

mibamba, de Chaparras, de Paltas & de Cagnares qui étoient dans ce voisinage. Atabaliba ne l'eut pas plûtôt appris qu'il s'avança pour les combattre, la bataille se donna & dura trois jours, il y périt un grand nombre de gens de part & d'autre: enfin ceux de Quito furent défaits & Atabaliba même fut pris sur le pont de la riviere de Tumibamba. Mais tandis que les Troupes de Guascar célebroient leur victoire par de grandes fêtes & de grandes réjoüissances, Atabaliba trouva moyen de se sauver en perçant avec une barre de cuivre qu'une femme luy avoit fourni, une muraille fort épaisse du Tambos ou Palais de Tumibamba où il étoit enfermé: ainsi il s'enfuit & se rendit à Quito. Il n'y fut pas plûtôt arrivé qu'il rallia ses Troupes, & leur faisant entendre que son Pere l'avoit changé en serpent, & luy avoit ainsi donné moyen de sortir de sa prison par un petit trou, il ajoûta qu'il luy avoit promis la victoire s'ils vouloient le suivre & retourner au combat: il les encouragea si bien par cette ruse qu'ils le suivirent avec empressement: il retourna donc chercher le ennemis, les attaqua, les vainquit & les défit entie-

rement. Ces deux batailles furent fort ſanglantes, & il y mourut un ſi grand nombre de gens des deux côtez, qu'on voit encore aujourd'huy dans les lieux où elles ſe donnerent de prodigieux monceaux d'oſſemens d'hommes. Atabaliba pourſuivant ſa victoire réſolut de marcher contre ſon frere : étant arrivé au pays de Cagnares, il fit faire main baſſe ſur ſes habitans & en fit tuer ſoixante mille; parce qu'ils luy avoient été contraires : il mit auſſi à feu & à ſang & raſa entierement la grande Ville de Tumibamba ſituée dans une plaine & arroſée par trois grandes rivieres, ſur les bords deſquelles elle étoit bâtie. De là pouſſant toûjours ſes conquêtes il ne faiſoit quartier à perſonne dans les lieux où il trouvoit quelque réſiſtance; mais il accordoit la paix à ceux qui la luy demandoient & les obligeoit de ſe joindre à ſon armée qui groſſiſſoit ainſi tous les jours à meſure qu'il avançoit. Quand il fut arrivé à Tumbez il voulut ſe rendre maître de l'Iſle de Puna dont nous avons parlé cy-devant : mais le Cacique de cette Iſle s'étant avancé contre luy avec pluſieurs barques & ſe défendant vigoureuſement, Atabaliba jugea que cette conquête demandoit plus de temps qu'il n'en avoit alors, ſur
tout

tout ayant appris que ſon frere Guaſcar s'avançoit contre luy avec une nombreuſe armée. Il continua donc ſa marche vers Cuſco, & s'étant arrêté à Caxamalca, il fit avancer deux Capitaines avec deux ou trois mille hommes armez à la legere pour aller à la découverte & apprendre quelques nouvelles des ennemis. Quand ils furent arrivez aſſez prés de leur camp, ils quitterent le grand chemin & prirent un détour, afin de n'être pas découverts : cela fit qu'ils rencontrerent Guaſcar qui s'étoit un peu retiré de ce même côté-là, avec ſept cens de ſes principaux Officiers pour éviter le bruit & le tumulte de l'armée. Ils l'attaquerent, défirent ceux qui l'accompagnoient, & le prirent luy-même priſonnier; mais comme ils croyoient ſe retirer avec leur priſe, ils ſe virent enfermez de toutes parts par l'armée des ennemis qui les menaçoient de les exterminer ſans qu'il en reſtât un ſeul, ce qu'ils pouvoient aiſément faire, parce qu'ils étoient plus de trente contre un. Les Capitaines d'Atabaliba ſe trouvans dans cette extremité & voyans qu'on commençoit à les approcher, dirent à Guaſcar que s'il ne commandoit pas à

ſes gens de ſe retirer, il mourroit le premier, & qu'ils alloient luy couper la tête. La crainte de la mort épouvanta ce Prince, & comme ils le virent ébranlé, ils acheverent de le déterminer en l'aſſurant que ſon frere ne deſiroit autre choſe ſinon qu'il le laiſſât en la paiſible poſſeſſion de la Province de Quito dont il luy feroit hommage, le reconnoiſſant pour ſon Seigneur & ſon Souverain: Guaſcar commanda donc à ſes gens de ne paſſer pas outre & de ne rien entreprendre; mais de s'en retourner à Cuſco, ce qu'ils firent. Atabaliba informé de cet heureux ſuccez envoya incontinent ordre à ſes Capitaines d'emmener ſon frere priſonnier à Caxamalca où il les attendoit. Voilà quel étoit l'état des choſes lors que Dom François Pizarre arriva au Perou avec les Eſpagnols qu'il commandoit; ces conjonctures favorables pour luy, faciliterent beaucoup ſes Conquêtes dont nous parlerons dans le Livre ſuivant: parce que l'armée de Guaſcar étoit entierement diſſipée & qu'Atabaliba avoit congedié la plus grande partie de la ſienne depuis ſa nouvelle victoire qui avoit fait tomber ſon ennemi entre ſes mains.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU PEROU.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Dom François Pizarre & ses gens partent de Panama pour aller au Perou.

NOus avons laissé dans le Livre précedent Dom François Pizarre à Panama aprés son retour d'Espagne, occupé à faire tous les préparatifs qu'il jugeoit neces-

ſaires pour la Conquête du Perou. Dom Diegue d'Almagro ſon Compagnon dans cette entrepriſe ne s'y employoit pas avec la même chaleur qu'il avoit fait autrefois, & cela retardoit les affaires; parce qu'il étoit celuy qui avoit le plus de bien & le plus de crédit. Il étoit mécontent de ce que Pizarre n'avoit rien obtenu pour luy de Sa Majeſté, & c'étoit de-là que venoit ſa tiedeur. Enfin pourtant il receut ſes excuſes, & leur amitié ſe renoüa; mais on ne put jamais le remettre bien avec les freres de Dom François, qui furent toûjours fort mal dans l'eſprit de Dom Diegue, & ſur tout Fernand Pizarre dont il ſe plaignoit principalement. Il ſe paſſa donc quelque temps juſques à ce qu'enfin * Fernand Ponce de Leon ayant équipé un navire qui lui appartenoit, Dom François Pizarre s'y embarqua avec ſes

* Il y a quelque apparence que c'eſt le même qu'il a nommé au premier chapitre du premier Livre Fernand de Luque, & de qui il a dit qu'il eut quelque part à l'entrepriſe de la Conquête du Perou, & cette conjecture ſemble rendre preferable dans ce premier endroit l'édition d'Anvers de 1555. à celle de Seville de 1577. mais on ſoupçonne auſſi qu'il y a une faute d'impreſſion & qu'au lieu de Hernando de Luque il faudroit Hernando de Leon dans ce premier endroit.

quatre freres & le plus grand nombre de gens de pied & de cheval qu'il put assembler. Il eut beaucoup de peine à en trouver qui le voulussent suivre ; parce que la plûpart étoient fort découragez, & n'esperoient rien de bon de cette entreprise, à cause des grandes difficultez qu'on y avoit trouvé les années précedentes, des peines & des fatigues qu'on y avoit souffert, & du peu de succez qu'on y avoit eu. Il se mit à la voile au commencement de l'année mil cinq cens trente & un, & parce que les vents luy étoient contraires, il fut obligé d'aborder à la côte du Perou à plus de cent lieuës plus bas qu'il ne se l'étoit proposé : ainsi il fut contraint de débarquer ses gens & ses chevaux, & de prendre sa marche tout le long de la côte. Cette marche fut fort difficile & fort pénible, & ils souffrirent beaucoup, tant par la disette des vivres, que par les difficultez qu'ils eurent à traverser les rivieres auprés de leur embouchure, où elles sont larges & profondes : ils étoient souvent obligez de les passer à la nage tant les hommes que les chevaux. L'adresse & le courage de Dom François lui servirent extrémement dans cette occasion pour soutenir celuy

de ses soldats & les empêcher de se rebuter. Il s'exposoit souvent à de grands périls pour les sécourir, & il aidoit luy-même à ceux qui ne sçavoient pas nager pour les faire heureusement parvenir à l'autre bord. Enfin ils arriverent à un lieu nommé Coaque situé sur le rivage de la mer, assez bien fourni de plusieurs choses, bien peuplé & où ils trouverent suffisamment des vivres pour se rafraîchir & se fortifier, dont ils avoient fort grand besoin; parce qu'ils étoient extrémement fatiguez. De là il envoya un vaisseau à Panama & un autre à Nicaragua avec plus de trente mille* pieces d'or qu'il avoit pris à Coaque; il fit cela pour donner bonne opinion de la richesse du pays & faire naître à plusieurs personnes l'envie d'y passer. On trouva aussi à Coaque quelques émeraudes bonnes & fines, ce lieu étant sous la ligne où nous avons déja dit qu'il s'en trouve de telles & non ailleurs. Les Espagnols en perdirent plusieurs en les brisant: car ils étoient si peu instruits de

* Le mot Espagnol, Castellanas, qui se trouve ici, signifie une espece de monnoye d'or qui vaut 14. reales & environ dix-huit deniers, c'est-à-dire à peu prés trois livres 14 sols monnoye de France.

la nature de ces pierres, qu'ils s'imaginoient que pour être fines il faloit qu'elles souffrissent le marteau sans se rompre comme les diamans : ainsi croyans que les Indiens les vouloient tromper en leur en donnant de fausses, ils en faisoient l'essai, si bien que par ce moyen ils en casserent un grand nombre d'un prix fort considerable; ce qui fut une grande perte pour eux, & dont ils ne se pouvoient prendre qu'à leur ignorance. Ils furent aussi attaquez dans ce même lieu de cette espece de maladie dont nous avons parlé au chapitre quatriéme du premier Livre, c'est-à-dire d'une maniere de verruës ou de clous fort dangereux, & il n'y eut presque personne dans toute l'armée qui en fût exempt. Tout malades qu'ils étoient Pizarre les fit résoudre à partir, leur persuadant que la malignité de l'air dans ce lieu-là leur causoit ces incommoditez : ils passerent donc outre & arriverent à la Province qu'ils nommérent (a) *Puerto vieio*, se rendans aisément maîtres paisibles de tout le pays des environs. Les Capitaines Venalcazar & Jean Fores les vinrent trouver en ce lieu-là avec quelques gens

(a) *Port vieux*.

de pied & de cheval qu'ils amenoient de Nicaragua

CHAPITRE II.

Ce qui rrriva au Gouverneur Dom François Pizarre en l'Isle de Puna.

APrés avoir pacifié la Province de Puerto Vieio, le Gouverneur avec ses gens se rendit au port de Tombez : étant là il résolut de passer en l'Isle de Puna qui est vis-àvis de ce port, comme on l'a déja dit : il fit faire pour cela des barques plates à la maniere de celles des Indiens dont on a parlé cy-devant au chapitre sixiéme du premier Livre. Ils coururent beaucoup de risque en traversant ce bras de mer : parce que les Indiens avoient résolu de couper les cordes des barques, pour faire périr les hommes & les chevaux qui étoient dessus. Le Gouverneur ayant eu quelque connoissance de ce complot commanda que tout le monde fût soigneusement sur ses gardes & l'épée nuë à la main ayant toûjours les yeux attachez sur les Indiens qui les conduisoient sans en perdre aucun de vûë. Quand ils furent

arrivez

arrivez dans l'Isle les habitans leur demanderent la paix, & les receurent fort bien : mais on sceut qu'ils avoient des troupes cachées pour massacrer les Espagnols pendant la nuit. Ce que le Gouverneur ayant appris il attaqua les Indiens, les défit, & prit prisonnier le principal Cacique. Le lendemain ils se rendirent maître du camp des ennemis qui étoit défendu par plusieurs gens de guerre. Le Gouverneur & ses freres monterent à cheval, & avec beaucoup de courage & de promptitude ils posterent leurs soldats dans tous les endroits où il étoit nécessaire, & envoyerent du secours aux vaisseaux qui étoient près de terre; parce que les Indiens les attaquoient avec leurs barques plattes. Enfin les Espagnols combattirent avec tant de résolution & de courage qu'ils defirent les ennemis, & en tuerent & blesserent plusieurs. Il y eut seulement deux ou trois Espagnols tuez dans cette occasion, & quelques autres fort blessez, particulierement Gonzale Pizarre qui le fut dangereusement à un genou. Après cette action le Capitaine Fernand de Soto arriva venant de Nicaragua avec un renfort considerable d'infanterie & de cavalerie ; mais parce que les Indiens

ſe tenoient avec leurs barques plattes derriere ces arbres nommez Manglares qui avoient le pied dans l'eau, & qu'ainſi il étoit difficile de les y attaquer, le Gouverneur réſolut de retourner à Tumbez, d'autant plutôt que l'air eſt fort mal ſain dans cette Iſle, parce qu'elle eſt près de la Ligne Equinoxiale; il fit donc le partage de tout l'or qu'il en avoit pû tirer, & abandonna le lieu.

CHAPITRE III.

Comment le Gouverneur paſſa à Tumbez, & des Conquêtes qu'il fit juſques à ce qu'il établit une colonie à ſaint Michel.

DAns cette Iſle de Puna dont nous venons de parler, il y avoit plus de ſix cens perſonnes en priſon, des habitans de Tumbez tant hommes que femmes, & même un des principaux du lieu: le Gouverneur Pizarre les mit tous en liberté & leur fournit des barques pour ſe rendre chez eux. Puis quand il s'embarqua dans ſes navires pour aller auſſi luy-même à Tumbez il mit avec quelques-uns de ces Indiens qu'il venoit de délivrer, trois Chrétiens ſur une même

barque, qui arriva à Tumbez plûtôt que ses vaisseaux. Les Indiens payerent d'une noire ingratitude le bienfait qu'ils venoient de recevoir de luy qui les avoit délivrez d'une dure captivité : car ils ne furent pas plûtôt arrivez qu'ils sacrifierent ces trois Espagnols à leurs Idoles. Peu s'en fallut que le Capitaine Fernand de Soto n'eût le même sort : il étoit avec quelques Indiens sur une autre barque accompagné d'un seul valet, & déja ils étoient entrez dans la riviere de Tumbez, lors qu'il fut apperceu par Diegue d'Aguero & Rodrigue Lozan qui étoient déja débarquez, & marchoient le long de la riviere en remontant, ils firent donc arrêter la barque qui le portoit luy donnerent le moyen d'en sortir, & de se sauver d'une mort qui sans doute luy étoit inévitable, s'il fût allé alors jusqu'à Tumbez. On peut aisément juger par ce que les Indiens venoient de faire, qu'ils étoient mal disposez à fournir des barques pour la descentes des troupes, ainsi on n'en trouva point pour débarquer ni les hommes ni les chevaux : il n'y eut donc que le Gouverneur, Fernand Pizarre, & Jean Pizarre son frere, l'Evêque Dom Vincent de Valverde, le Capitaine Soto & les

deux autres Espagnols dont on vient de parler, qui purent prendre terre ce soir là. Ils passerent toute la nuit à cheval, & fort moüillez, parce que comme la mer étoit agitée & qu'ils n'avoient point d'Indiens pour leur aider, la barque dont ils se servoient pour leur débarquement, & que les Espagnols ne sçavoient pas bien gouverner, tourna & se renversa lorsqu'ils voulurent en sortir. Fernand Pizarre demeura sur le bord de la mer pour faire débarquer les troupes, & cependant le Gouverneur s'avança plus de deux lieuës en terre sans pouvoir trouver aucun Indien à qui il pût parler; parce qu'ils s'étoient retirez en armes sur les petites hauteurs des environs, Comme il retournoit du côté de la mer, il rencontra les Capitaines Mena & Jean de Salzedo qui le cherchoient, ils étoient suivis de quelque Cavalerie qui venoit de débarquer. Le Gouverneur ayant donc assemblé tout ce qu'il put de ses gens, se campa à Tumbez : pendant qu'il y étoit le Capitaine Benalcazar arriva, il avoit demeuré dans l'Isle attendant le retour des vaisseaux, parce que toutes les troupes n'y pouvant contenir on avoit été obligé de faire à deux fois ce qu'on avoit pû faire à une seule, les navires étoient donc retournez pour le

prendre luy & tous ceux qui étoient demeurez avec luy qui eurent toûjours à ſoutenir la guerre contre les Indiens de cette Iſle, tandis qu'ils y furent. Le Gouverneur demeura plus de vingt jours à Tumbez, & fit tout ce qu'il put pour engager le Seigneur du pays à entendre à la paix luy ayant fait faire pluſieurs meſſages ſur ce ſujet, ſans jamais en pouvoir venir à bout : au contraire il faiſoit toûjours aux nôtres tout le mal qu'il pouvoit, particulierement aux valets & aux autres gens qui alloient pour chercher des vivres, ſans que les Eſpagnols luy en puſſent faire; parce qu'il ſe tenoit avec les ſiens de l'autre côté de la riviere. Enfin le Gouverneur fit préparer ſecrétement & ſans que les Indiens l'appriſſent, trois barques plates qu'il avoit fait venir de la côte, & un ſoir il ſe mit deſſus, & paſſa la riviére avec ſes fréres Jean Pizarre, & Gonzale Pizarre, les Capitaines Soto & Benalcazar, & plus de cinquante Cavaliers. Ils fatiguérent beaucoup pendant la nuit; parce que le chemin étoit fort montueux, & tout plein de ronces & de buiſſons. Le matin vers la pointe du jours ils attaquérent le camp des Indiens, & leur firent tout le mal qu'il leur fut

possible, continuans ainsi pendant quinze jours à leur faire une cruelle guerre, & mettre tout à feu & à sang pour vanger la mort des trois Espagnols que ces barbares avoient sacrifié. Le principal Seigneur de Tumbez, pressé par toutes ces hostilitez, demanda la paix & fit quelques présens d'or & d'argent. Aussitôt après le Gouverneur partit avec la plus grande parrie de ses troupes, laissant le reste dans ce lieu-là avec le Maître des Comptes Antoine Navarre, & le Trésorier Alonse Requelme. Etant arrivé à la riviere de Pœchos, à trente lieuës de Tumbez, il ne fit point la guerre aux peuples ni aux Caciques qui habitoient sur les bords, & qui voulurent bien vivre en paix avec lui : mais il passa outre pour découvrir le port de Payta qui est le meilleur de toute cette côte. Il envoïa aussi le Capitaine Fernand de Soto, vers les peuples, & les Caciques qui habitoient sur les bords de la riviere, qui après quelques légéres rencontres lui demandérent la paix qu'il leur accorda. Dans ce lieu le Gouverneur recut quelques envoïez de Cusco, de la part de Guascar qui n'étoit pas encore prisonnier, & qui lui faisoit savoir la révolte de son frére Atabaliba, lui deman-

dant du secours & le priant de favoriser sa juste défense. Le Gouverneur envoïa Fernand Pizarre à Tumbez, pour en retirer les troupes qu'il y avoit laissé; puis à son retour en ce lieu-là il peupla la Ville de S. Michel, située dans un pays nommé Tangarara sur le bord de la riviere de Chira près de la mer, afin que les vaisseaux qui viendroïent de Panama comme il en étoit déja venu quelques-uns, trouvassent un port assuré: après ayant partagé l'or & l'argent qui se trouva là, il ne laissa dans la Ville que les seuls habitans: Le Gouverneur partit avec tout le reste pour la Province de Caxamalca, parce qu'il apprit qu'Atabaliba y étoit.

CHAPITRE IV.

Comment le Gouverneur alla à Caxamalca & ce qui lui arriva dans ce lieu-là.

LE Gouverneur étant parti pour Caxalmaca, ils souffrirent beaucoup en chemin lui & toute son armée par la soif: parce qu'il leur falut faire vingt lieuës par un pays désert sur des sables secs & brûlans où ils ne trouvoient ni eau ni mê-

me aucun arbre qui leur donnât quelque ombrage pour se rafraîchir. Ce desert est depuis la ville de Saint Michel jusqu'à la Province de Motupe, où ils commencerent à trouver quelques vallons bien peuplez, & où ils eurent l'agrément de la fraîcheur, & trouverent des vivres en abondance pour se consoler des fatigues passées & réparer leurs forces. De là montant sur la Montagne il rencontra en chemin un Envoyé d'Atabaliba qui luy apportoit des souliers peints & des manchettes d'or, & qui luy dit que quand il paroîtroit devant son Prince, il falloit qu'il chausſât ces souliers, & portât aussi ces manchettes, afin d'en être reconnu. Le Gouverneur le receut fort bien, promit de faire ce qu'on luy demandoit, & luy dit d'assurer de sa part Atabaliba qu'il ne venoit pas pour luy faire du mal, & ne luy en feroit aucun en effet, à moins qu'il ne luy en donnât un juste & legitime sujet : ajoûtant que l'Empereur son maître Roy d'Espagne dont il suivoit les ordres dans ce voyage, ne permettoit jamais qu'on fist aucun outrage à personne sans sujet & sans raison. Quand cet Envoyé fut parti le Gouverneur le suivit de près marchant avec beaucoup de précaution,

parce qu'il craignoit que les Indiens l'attaquassent par le chemin : en arrivant à Caxamalca il trouva un autre Messager, qui venoit luy dire de n'entreprendre point de loger dans ce lieu, sans attendre les ordres d'Atabaliba. Le Gouverneur ne luy répondit rien, & cependant il fit son logement, & après l'avoir fait il envoya le Capitaine Soto avec vingt Cavaliers au Camp d'Atabaliba qui n'étoit éloigné que d'une lieuë, pour luy faire sçavoir sa venuë. Quand Soto arriva au camp en présence d'Atabaliba il poussa son cheval, ce qui ayant fait peur à quelques Indiens, ils s'éloignerent avec précipitation : Atabaliba punit cruellement leur timidité, car il les fit tuer sur le camp. Ce Prince n'avoit encore voulu faire aucune réponse positive à Soto, ni même parler à luy directement, il parloit à un Cacique, ce Cacique à l'Interprete, & l'Interprete à Soto : là-dessus arriva Fernand Pizarre que le Gouverneur avoit envoyé avec quelques Cavaliers aussi-tôt après le départ de Soto : ce dernier Envoyé s'adressa directement à Atabaliba par le moyen d'un Interprete & luy dit : *Que le Gouverneur son frere venoit vers luy de la part de sa Majesté leur Roy pour*

luy faire entendre la volonté de leur Maître ; & qu'ainsi il souhaitoit de le voir, ajoûtant qu'il vouloit être de ses amis. Atabaliba répondit : *Qu'il recevroit avec plaisir l'offre de son amitié, pourvû qu'il rendît aux Indiens ses Sujets tout l'or & l'argent qu'il avoit pris dans son pays, & qu'il en sortît incontinent après : & que pour regler toutes choses il iroit le lendemain voir le Gouverneur au Palais de Caxamalca.* Fernand Pizarre ayant veu le camp des Indiens qui sembloit une grande Ville par le nombre prodigieux de tentes & d'hommes qui y étoient, il retourna trouver le Gouverneur, & luy ayant fait un rapport fidele & exact de ce qu'il avoit veu, & de ce qu'Atabaliba luy avoit répondu, cela le fit un peu craindre & luy causa quelque inquietude ; parce que pour un Chrétien il y avoit plus de * cent ou même jusqu'à deux cens Indiens. Neanmoins comme le Gouverneur & la plûpart de ceux qui l'accompagnoient, étoient des gens d'un grand cœur & d'une grande résolution, ils s'animérent & s'encouragérent encore les uns les autres pendant la nuit faisans des réflexions sur le secours qu'ils

* L'édition d'Anvers de 1555. dit deux cens, & celle de Seville de 1577. dit seulement cent.

devoient attendre de Dieu qui ne manqueroit pas de leur accorder ſa protection, pourvû que de leur côté ils fiſſent leur devoir en gens d'honneur, comme ils y étoient obligez. Ils paſſerent toute la nuit ſans dormir, faiſans ſoigneuſement la garde autour de leur camp, & mettans leurs armes en bon état.

CHAPITRE V.

Pizarre commbat l'armée des ennemis, les met en déroute & prend Atabaliba priſonnier.

LE lendemain dès le matin, le Gouverneur mit ſes gens en ordre, il partagea ſa Cavalerie en trois petits corps de vingt Cavaliers chacun; afin qu'ils puſſent plus aiſément ſe tenir cachez, il en donna le commandement à ſes trois fréres Fernand, Jean & Gonzale Pizarre accompagnez des Capitaines Soto & Benalcazar : pour luy il ſe poſta d'un autre côté avec l'Infanterie, défendant abſolument que perſonne fiſt aucun mouvement ſans ſa permiſſion, ou juſques à ce que l'Artillerie eût com-

mencé à joüer. Atabaliba employa une grande partie du jour à mettre aussi ses troupes en ordre & ranger toute son armée en bataille ; il marqua les endroits par où chaque Commandant devoit attaquer les ennemis, & commanda à un de ses Officiers nommé Ruminagui avec cinq mille Indiens, de se rendre par un détour secret au lieu par où les Chrétiens étoient entrez sur la montagne & d'occuper tous les passages, avec ordre de tuer tous les Espagnols qui chercheroient à se sauver de ce côté là par la fuite. Après avoir ainsi donné ces ordres par tout, Atabaliba fit marcher son armée si lentement qu'elle fut plus de quatre heures à faire un petite lieuë. Il étoit dans sa litiére porté selon la coûtume sur les épaules de ses principaux Seigneurs, & devant luy marchoient trois cens Indiens, tous vêtus de la même livrée, qui ôtoient les pierres & les embarras du chemin, jusques aux moindres ne fussent que des pailles. Après luy marchoient les Caciques, & tous les autres Seigneurs aussi dans des Litiéres ou Brancars où ils se faisoient porter, comptans les Chrétiens pour si peu de chose à cause de leur petit nombre, qu'ils s'imaginoient les prendre

tous sans combat, & sans qu'ils osassent faire aucune résistance. En effet, un Gouverneur Indien avoit envoyé dire à Atabaliba que non seulement le nombre des Espagnols étoit fort petit: mais encore qu'ils étoient si paresseux, si effeminez & si lâches, qu'ils ne pouvoient marcher tant soit peu à pied sans se lasser, c'est pourquoy ils montoient sur de grandes brebis qu'ils nommoient des chevaux. Atabaliba entra ainsi dans un grand clos, qui est devant le Tambos ou Palais de Caxamalca, & voyant que les Espagnols étoient en si petit nombre, & tous à pied; parce que la Cavalerie étoit cachée comme on l'a déja dit, il crut qu'ils n'oseroient paroître devant luy ni l'attendre: s'étant donc levé sur sa litiére il cria à ses troupes: Nous tenons ces gens là, ils veulent sans doute se rendre. Tous luy répondirent qu'ils n'en doutoient pas. Là dessus l'Evêque Frere Dom Vincent de Valverde tenant son Breviaire à la main s'avança & s'adressant à Atabaliba il luy dit en substance. « Qu'il y a un seul Dieu en trois Personnes qui a créé le Ciel & la Terre & « toutes les choses qui y sont, & qui « forma de terre Adam le premier hom- « me du monde, puis d'une de ses côtes «

„ il fit Eve sa femme : que tous les hom-
„ mes generalement sont venus de là, &
„ que par la désobéïssance de nos pre-
„ miers parens, Adam & Eve, nous
„ sommes tous devenus pécheurs, in-
„ dignes par conséquent de la grace &
„ de l'amour de Dieu, & hors d'état de
„ pouvoir esperer d'entrer dans le Ciel,
„ jusques à ce que Jesus-Christ nôtre
„ Redempteur étant né d'une Vierge, ait
„ souffert la mort pour nous acquerir le
„ salut & la vie. Que ce Jesus après être
„ mort honteusement sur une Croix,
„ ressuscita glorieusement, & ayant de-
„ meuré quelque peu de temps sur la Ter-
„ re, monta au Ciel, laissant S. Pierre à sa
„ place pour être son Vicaire, & après
„ luy ses Successeurs qui demeurent à
„ Rome & que les Chrétiens appellent
„ Papes. Il ajoûta que c'étoient les Suc-
„ cesseurs de S. Pierre qui avoient parta-
„ gé tous les pays du Monde aux Rois &
„ aux Princes Chrétiens donnans à cha-
„ cun la charge d'en conquerir quelque
„ portion : que ce pays du Perou étoit
„ é heu à sa majesté Imperiale le Roy
„ Dom Carlos, & que ce grand Monar-
„ que avoit envoyé en sa place le Gou-
„ verneur Dom François Pizarre pour
„ luy faire sçavoir de la part de Dieu &

de la sienne tout ce qu'il venoit de « luy dire. Que s'il vouloit croire ce « qu'il luy disoit, reçevoir le baptême « & obéïr à l'Empereur, comme faisoit « la plus grande partie de la Chrétienté, « ce Prince le protegeroit & le défen- « droit, maintenant le pays en paix, & « y faisant observer la justice; qu'il luy « conserveroit aussi tous ses droits & « une entiere liberté comme il avoit ac- « coutumé d'en user avec les Rois & les « Seigneurs qui se soumettoient volon- « tairement à luy sans se hazarder de « luy faire la guerre. Que si luy à qui « il parloit en usoit autrement, le Gou- « verneur luy déclaroit qu'il alloit l'at- « taquer, & mettre tout à feu & à sang, « qu'il étoit tout prêt ayant déja les ar- « mes à la main. Qu'enfin, à l'égard de « la foy en Jesus-Christ, & de la Loy « Evangelique, si après en être bien in- « struit il la vouloit embrasser de tout « son cœur il auroit tout ce qui étoit « nécessaire pour le salut éternel de son « ame; mais que s'il ne le vouloit pas, « on ne luy feroit aucune violence là- « dessus. Après qu'Atabaliba eut enten- « du ce discours, il répondit: Que ce « pays & tout ce qu'il contenoit avoit « été conquis par son Pere & par ses «

» Ayeux qui l'avoient laiſſé par droit de
» ſucceſſion à ſon frere Guaſcar Ynga,
» que luy qui parloit ayant vaincu ce
» frere, & le tenant alors priſonnier,
» en étoit donc maintenant le legitime
» poſſeſſeur, & qu'il ne ſçavoit pas
» comment Saint Pierre l'avoit pû don-
» ner à qui que ce fût, & qu'après tout
» s'il l'avoit donné à quelqu'un, luy qui
» s'y trouvoit intereſſé ne conſentoit en
» aucune maniere à ce don. Qu'à l'égard
» de ce qu'il diſoit de Jeſus-Chriſt, qui
» avoit créé le Ciel & les hommes, &
» toutes choſes, il ne ſçavoit rien de
» cela, ni que perſonne eût créé qui que
» ce ſoit, ſi ce n'eſt le Soleil qu'ils te-
» noient pour Dieu, tenans auſſi la Ter-
» re pour mere, & honorans leurs Gua-
» cas : qu'au reſte c'étoit Pachacama qui
» avoit créé tout ce qu'on voyoit dans
» ces lieux-là : qu'à l'égard de ce qu'il
» avoit dit du Roy d'Eſpagne, il igno-
» roit tout cela & ne le connoiſſoit point
» ne l'ayant jamais veu. » Enfin il deman-
da à l'Evêque d'où il avoit appris tout
ce qu'il venoit de luy dire & quelle aſ-
ſurance il avoit que tout cela fût veritable,
ou comment il pourroit le luy prouver.
L'Evêque luy répondit que cela étoit
écrit dans le Livre qu'il tenoit entre ſes
mains

mains qui étoit la parole de Dieu. Atabaliba le luy demanda, & aussi-tôt qu'il l'eut, il l'ouvrit & se mit à tourner les feuillets d'un côté & d'autre; puis en disant que ce livre ne luy parloit point & ne luy faisoit pas entendre un seul mot, il le jetta par terre. Alors l'Evêque se tournant vers les Espagnols leur cria aux armes, aux armes. Le Gouverneur de son côté jugeant que s'il attendoit que les Indiens le vinssent attaquer les premiers ils pourroient aisément le défaire, s'avança, & envoya dire à Fernand Pizarre, qu'il fist ce qu'il devoit faire selon qu'ils l'avoient arrêté. En même temps il donna ordre qu'on fist joüer l'Artillerie, & que la Cavalerie attaquât les Indiens par trois endroits; tandis que luy-même les attaqueroit avec l'infanterie du côté que venoit Atabaliba. Il poussa bien-tôt jusqu'aux litiéres, & ils commencerent à attaquer, & à tuer ceux qui les portoient; mais à peine un étoit-il mort que plusieurs autres se presentoient à l'envy pour remplir sa place. Le Gouverneur jugeant que si le combat tiroit en longueur, ils seroient infailliblement vaincus luy & ses gens; parce qu'il perdoit plus en perdant un seul de ses soldats, qu'il ne gagnoit en

faiſant périr un grand nombre d'Indiens. Cela l'obligea à pouſſer avec furie juſqu'à la litiére d'Atabaliba, & le prenant par les cheveux qu'il portoit longs, il le tira ſi rudement qu'il l'entraîna, & le fit tomber à terre. En même temps les ſoldats Chrétiens frappans à grands coups de ſabre ſur la litiére qui étoit d'or, il arriva que le Gouverneur en fut bleſſé à la main, il ne laiſſa pas ſa priſe pour cela; mais nonobſtant le grand nombre d'Indiens qui venoient à la charge pour ſecourir leur Seigneur, l'ayant enfin porté par terre il s'en rendit maître & le prit. Quand les Indiens virent leur Roy priſonnier, & ſe virent eux-mêmes attaquez par tant d'endroits, ſur tout par la Cavalerie qu'ils craignoient extrêmement, ils tournerent le dos & commencerent à fuir de toute leur force avec tant de frayeur & de précipitation, que ſans plus penſer à ſe ſervir de leurs armes, ils s'entrepouſſoient & ſe renverſoient les uns les autres : étans arrivez en fort grand foule à un coin du Clos ou du Parc où ſe donna cette bataille, en ſe pouſſans les uns les autres ils abbatirent la muraille & y firent une grande bréche par où pluſieurs ſe ſauverent : la Cavalerie les pourſuivit

de tous côtez jusques à la nuit qui l'obligea de cesser sa poursuite & de retourner à ses gens. Ruminagui entendant le bruit de l'artillerie, & ayant veu un Chrétien précipiter du haut d'un rocher, un Indien qu'on avoit mis en sentinelle pour l'avertir quand il seroit temps qu'il avançât, jugea aisément que les Espagnols avoient vaincu; ainsi il s'enfuit avec tous ceux qu'il commandoit, & n'osa s'arrêter en aucun lieu pour y faire quelque séjour, jusques à ce qu'il fut arrivé à la Province de Quito qui est à plus de deux cens cinquante lieuës du lieu où se donna cette bataille.

CHAPITRE VI.

Comment Atabaliba fit tuer Guascar, & comment Fernand Pizarre alla pour découvrir le Pays.

Atabaliba étant ainsi prisonnier, & toute son armée en déroute, le lendemain dès le matin les Espagnols allérent piller son camp : ils y trouverent une quantité surprenante de vaisseaux d'or & d'argent, de fort riches tentes, des étoffes, vétemens, meubles & au-

tres choses de fort grand prix. La seule vaisselle d'or qu'Atabaliba faisoit porter avec luy valoit près de soixante mille pistoles. Plus cinq mille femmes, de celles qui étoient dans l'armée des ennemis se vinrent volontairement rendre aux Espagnols. Après que tout fut fait & qu'on eut ainsi ramassé toutes les richesses qu'on trouva dans le camp des Indiens, Atabaliba dit au Gouverneur que puis qu'il étoit son prisonnier, il le prioit de le bien traiter, luy promettant de luy donner pour sa rançon une grande chambre pleine de vaisseaux & de pieces d'or; & tant d'argent qu'il ne le sçauroit faire tout emporter. Le Gouverneur s'étonnant de cela, & ne le pouvant croire, ce Prince ajoûta qu'il luy en donneroit encore plus qu'il ne disoit; sur quoy Pizarre luy ayant promis qu'il le traiteroit fort bien, Atabaliba en parut fort content. Il envoya incontinent des messagers par tout le pays, & particulierement à Cusco pour faire assembler tout l'or & l'argent qu'il avoit promis pour sa rançon. Il en avoit promis une si grande quantité qu'il sembloit impossible qu'il pût jamais accomplir ses promesses: car il en devoit remplir une longue sale qui étoit à Caxamalca jus-

ques à la hauteur où Atabaliba luy-même pouvoit joindre de la main en se tenant debout, & pour cela on fit marquer cette hauteur par une ligne de couleur qu'on fit tirer tout autour de la sale. Après cela bien qu'il arrivât tous les jours de l'or & de l'argent en grande abondance, cela ne paroissoit point suffisant aux Espagnols pour remplir les promesses qu'on leur avoit fait : il leur sembloit même que cela en étoit si éloigné qu'ils commencerent à murmurer & à témoigner leur mécontentement, disant que le temps qu'Atabaliba avoit pris pour l'accomplissement de ses promesses étoit passé, & qu'on ne voyoit pourtant encore rien qui approchât de ce qu'on avoit esperé : d'où ils concluoient que ce retardement n'étoit qu'un artifice pour avoir le temps d'assembler de grandes troupes, & venir les attaquer à l'improviste & les exterminer. Comme Atabaliba avoit de l'esprit, il s'apperçut aussi-tôt du mécontentement des Chrétiens, & en demanda la cause au Marquis, qui ne la luy eut pas plûtôt dite, qu'il repliqua promptement qu'on avoit tort de se plaindre du retardement, puis qu'il n'avoit pas été tel qu'il pût donner aucun juste sujet de soupçon : qu'ils de-

voient conſiderer que le lieu d'où on devoit tirer la plus grande partie de cet or, étoit la ville de Cuſco éloignée de Caxamalca de près de deux cent grandes lieuës d'un chemin fort difficile. Il ajoûta que tout cela devant être apporté ſur les épaules des Indiens, ils ne devoient pas prendre pour un grand retardement le temps qui s'étoit écoulé. Enfin il dit qu'avant de rien entreprendre contre luy, il étoit juſte qu'en ſe contentans eux-mêmes, ils s'aſſuraſſent s'il pouvoit accomplir ſes promeſſes ou non, & que ſi une fois ils en avoient bien connu la poſſibilité, ils devoient regarder comme fort peu de choſe, un retardement d'un mois plus ou moins : qu'ils pouvoient donc choiſir une ou deux perſonnes d'entr'eux, & les envoyer à Cuſco avec ſes ordres, afin qu'on leur fiſt voir les choſes, & qu'ils puſſent leur en rapporter des nouvelles certaines. Les ſentimens furent fort partagez dans l'armée ſur cette propoſition d'Atabaliba pour ſçavoir ſi on l'accepteroit ou non : pluſieurs regardoient comme une choſe fort périlleuſe de ſe fier aſſez aux Indiens pour ſe mettre en leur puiſſance & à leur diſcretion. Atabaliba en rioit, diſant qu'il ne comprenoit pas pourquoy les

Eſpagnols n'oſoient ſe fier en luy, ny aller à Cuſco ſur ſa parole, tandis que non ſeulement ils le tenoient luy-même enchaîné ; mais qu'ils avoient de plus entre leurs mains comme autant d'otages, ſes femmes, ſes enfans & ſes freres. Là-deſſus le Capitaine Fernand de Soto, & Pierre de Barco ſe réſolurent à faire ce voyage : ainſi ils ſe mirent ſuivant les ordres d'Atabaliba chacun dans une de ces litiéres ou brancars que deux hommes portent ſur leurs épaules avec un nombre ſuffiſant d'Indiens pour les porter. De cette maniere ils allerent preſqu'auſſi vîte que s'ils avoient couru la poſte : parce qu'il n'eſt pas permis à ceux qui portent ces litiéres d'aller lentement, bien qu'ils ne ſoient que deux porteur à chacune : il eſt vray qu'ils ſont pluſieurs, & juſqu'à cinquante ou ſoixante qui la portent tour à tour en ſe relayant les uns les autres ; ils courent tous & d'eſpace en eſpace à une diſtance à peu près réglée ils changent ; les deux qui viennent de porter ſe déchargent du fardeau ſur les épaules des deux autres, ce qu'ils font avec beaucoup d'adreſſe ſans aucun retardement, & ſans s'arrêter le moins du monde. A quelques journées de Caxamalca, Fer-

nand de Soto & Pierre de Barco rencontrerent ſur la route de Cuſco qu'ils ſuivoient, les Capitaines & les troupes d'Atabaliba, qui conduiſoient priſonnier ſon frere Guaſcar : ce Prince ayant appris qui ils étoient, ſouhaita de leur parler, à quoy ils conſentirent : il s'informa d'eux fort ſoigneuſement de toutes les particularitez qu'il déſiroit ſçavoir. Quand ils luy dirent que l'intention de ſa Majeſté Imperiale, & celle du Marquis Dom François Pizarre qui agiſſoit en ſon nom, étoit de faire exactement obſerver la juſtice tant à l'égard des Indiens qu'à l'égard des Chrétiens, & de faire rendre à chacun ce qui luy appartenoit : alors il commença à leur faire ſes plaintes. » Il leur conta donc le » different qu'il y avoit entre luy & ſon » frere qui non ſeulement vouloit luy » ravir le Royaume qui luy appartenoit » légitimement, & par droit de ſucceſ» ſion comme étant le fils aîné de Guay» nacava : mais qui auſſi pour en venir à » bout luy avoit fait la guerre, & le te» noit maintenant priſonnier à deſſein » de le faire mourir : qu'ainſi il les prioit » de retourner vers le Marquis qui les » avoit envoyez, & luy dire de ſa part » les juſtes ſujets de la plainte qu'il avoit

contre

contre ſon frere Atabaliba, le ſup- «
pliant tres humblement que puis qu'ils «
étoient l'un & l'autre en ſa puiſſance, «
& qu'ainſi il étoit maître du pays, il «
les jugeât & leur fiſt juſtice en jugeant «
le Royaume à celuy à qui il apparte- «
noit legitimement; puis qu'ils diſoient «
que c'étoit-là ſon intention & ſon «
principal deſſein. Il ajoûta que ſi le «
Marquis faiſoit cela, non ſeulement «
luy qui parloit s'engageoit de faire ce «
que ſon frere avoit promis, ſçavoir «
de remplir le lieu marqué à Caxamalca «
de vaiſſeaux d'or au deſſus de la hau- «
teur d'un homme: mais même de le «
remplir juſqu'au toît, ce qui étoit le «
triple plus: qu'ils s'informaſſent de «
ce qu'il leur diſoit, & qu'ils appren- «
droient qu'il pouvoit plus aiſément «
accomplir ſes promeſſes, que ſon fre- «
re ne pouvoit tenir les ſiennes: puis «
qu'Atabaliba pour exécuter ce qu'il «
avoit promis ſeroit obligé de dépoüil- «
ler le Temple du Soleil à Cuſco, en fai- «
ſant ôter les planches d'or & d'argent «
dont il étoit lambriſſé, n'ayant point «
d'autre moyen de leur tenir ſa parole: «
qu'il n'en étoit pas de même de lui qui «
avoit en ſa puiſſance tous les tréſors «
& toutes les pierreries de ſon Pere «

» avec quoy il pouvoit aiſément faire
» non-ſeulement ce qu'il leur promet-
» toit, mais même beaucoup plus. Ce qu'il diſoit étoit vray, il avoit en effet en ſa puiſſance tous les tréſors de ſon Pere : mais il les avoit cachez en terre dans un lieu qui n'étoit connu de perſonne. Auſſi depuis ſa mort on n'a jamais pû les trouver : parce que lors qu'il alla pour les faire enterrer il fut veritablement obligé de les faire porter par pluſieurs Indiens; mais auſſi-tôt que tout fut caché comme il le ſouhaitoit il tua tous ceux qui l'avoient ſervi dans cette occaſion, de peur qu'ils le diſſent à quelqu'un, & que la choſe ſe pût ainſi découvrir. Aprés que les Eſpagnols furent maîtres paiſibles du pays, ils firent chercher ces tréſors avec beaucoup d'empreſſement, & ils cherchent encore tous les jours avec grand ſoin, creuſans en divers endroits où ils ſoupçonnent qu'on pourroit les avoir mis ; mais juſqu'icy ils n'ont encore rien pû trouver. Fernand de Soto & Pierre de Barco répondirent à Guaſcar qu'ils ne pouvoient interrompre leur voyage ni retourner en arriere, mais que puis qu'il étoit de ſi bonne volonté ils ſe ſouviendroient de luy. Ils continuerent donc

leur chemin ; mais cette avanture fut cause de la mort de Guascar, & de la perte du grand trésor qu'il leur promettoit : parce que les Capitaines qui le conduisoient prisonnier, firent incontinent sçavoir à Atabaliba tout ce qui s'étoit passé dans l'entrevûë que ces Envoyez avoient eu avec son frere. Atabaliba avoit assez de pénetration d'esprit pour juger que si cela venoit à la connoissance du Gouverneur, il pourroit aisément se trouver disposé à rendre justice son frere Guascar : sur tout en considerant la grandeur de ses promesses, & la prodigieuse quantité d'or qu'il faisoit esperer. Il avoit fort bien remarqué l'amour & l'empressement que les Chrétiens avoient pour ce métail, ainsi il craignoit qu'ils luy ôtassent le Royaume pour le donner à son frere, & que même pour ôter tout sujet de dispute on le fist mourir comme un injuste usurpateur, qui s'en étoit emparé contre tout droit. Ces réflexions luy firent former le dessein de faire tuer Guascar : une chose l'embarrassoit & luy donnoit de la crainte, c'est qu'il avoit oüi dire plusieurs fois aux Chrétiens qu'une de leurs loix qu'ils observoient le plus exactement, étoit de punir de mort

ceux qui s'étoient rendus coupables de meurtre, en tuant eux-mêmes ou faisant tuer quelqu'un par d'autres. Il prit donc la résolution de sonder le Gouverneur pour tâcher de découvrir quelles seroient ses pensées sur ce sujet, ce qu'il exécuta avec beaucoup d'adresse, & un profond artifice. Il feignit un jour une trés-grande tristesse pleurant & sanglottant, sans vouloir ni boire ni manger ni parler à personne. Le Gouverneur luy demanda la cause de sa tristesse, & le pressa fort de la luy dire; il se fit beaucoup solliciter pour mieux couvrir son jeu, & enfin il dit » qu'il avoit reçû » nouvelle qu'un de ses Capitaines le » voyant prisonnier avoit tué son frere » Guascar, dont il se sentoit vivement » touché ayant toûjours eu pour luy une » affection tendre & respectueuse: parce » qu'il le regardoit non seulement com- » me son frere aîné, mais en quelque » sorte comme son Pere. Que s'il l'a- » voit fait prendre prisonnier ce n'avoit » jamais été avec intention de luy faire » aucun mal ni aucun outrage en sa per- » sonne, ni même à l'égard de son » Royaume, dont il n'avoit pas eu des- » sein de le dépoüiller; mais seulement » de l'obliger à luy laisser la possession &

la joüiſſance paiſible de la Province de « Quito, ſuivant la diſpoſition, & la « derniere volonté de leur Pere commun, « qui avoit conquis cette Province qui « ſe trouvoit ainſi hors des bornes de « ſon Empire hereditaire, & dont par « conſéquent il avoit pû légitimement « diſpoſer en ſa faveur comme il avoit « fait. Le Gouverneur le conſola en luy « diſant qu'il ne devoit pas s'affliger ni « ſe tourmenter ſi fort, puis que la « mort étoit une choſe naturelle à tous « les hommes, & qu'ils avoient peu d'a- « vantage les uns ſur les autres à cet « égard, puis que mourir un peu plû- « tôt ou un peu plus tard, étoit à peu « près la même choſe : qu'au reſte il « l'aſſuroit que quand la paix, & la tran- « quillité ſeroient bien rétablies dans le « pays, il feroit faire une information « exacte de ceux qui avoient eu part à « ce crime, pour les faire punir comme « ils le méritoient. « Atabaliba voyant que le Marquis prenoit la choſe ſi doucement, & en parloit avec tant de modération, ſe détermina entierement à l'exécution de ſon deſſein, & envoya inceſſamment ordre aux Capitaines qui amenoient Guaſcar priſonnier, de le faire mourir incontinent. Ces ordres

furent exécutéz avec tant de promptitude, qu'à peine peut-on s'assurer depuis si ces grandes marques de douleur, & d'affliction, qu'Atabaliba avoit feint, avoient précedé ou suivy la mort de Guascar. La plûpart des Soldats attribuoient la faute de ce mauvais succez à Fernand de Soto & à Pierre de Barco, ne considerant pas assez l'obligation où se trouvent ceux qui reçoivent quelques ordres de la part de leurs superieurs, & sur tout à la guerre, de les exécuter ponctuellement, & conformément à leurs instructions, sans se donner à eux mêmes la liberté d'y rien changer, bien que le temps, & les affaires semblassent l'éxiger; à moins qu'ils ayent un pouvoir exprès & formel de le faire. Les Indiens rapportent que Guascar se voyant massacrer, dit ces paroles. *J'ay été peu de temps Seigneur & Roy de ce pays; mais mon traître de frere par les ordres duquel je meurs, bien que je fusse son légitime Seigneur, ne le sera pas plus long-temps que moy.* Cette espece de prédiction fit croire depuis aux Indiens quand ils virent tuer Atabaliba que Guascar étoit fils du Soleil, puisqu'il avoit si positivement & si exactement prophétizé la mort de son frere. Le mê-

me Guaſcar diſoit auſſi que quand ſon Pere luy dit adieu, il l'avertit qu'il viendroit en ce pays-là, une ſorte de gens blancs, & portant la barbe longue, & luy commanda de ſe faire de leurs amis; parce qu'ils ſe rendroient les maîtres du Royaume. Il n'eſt peut-être pas impoſſible que Guaynacava ait eu quelque connoiſſance d'un avenir qui n'étoit pas éloigné, & cela par le moyen des Démons, d'autant plus aiſément qu'avant ſa mort Pizarre étoit déja arrivé ſur les côtes du Perou, & avoit commencé à y faire des conquêtes.

Pendant le ſéjour que le Gouverneur fit à Caxamalca, il envoya Fernand Pizarre ſon frere avec quelque Cavalerie pour découvrir le pays. Celuy-cy alla juſques à Pachacama qui eſt à cent lieuës de là: il rencontra au pays de Guamacucho un frere d'Atabaliba nommé Illeſcas qui conduiſoit pour ſa rançon, une grande quantité d'or, la valeur de deux ou trois millions pour le moins ſans compter l'argent qui étoit en grande abondance. Enfin aprés avoir paſſé par pluſieurs endroits fort dangereux, & pluſieurs ponts difficiles, il arriva à Pachacama, où il apprit qu'à quarante lieuës de là, étoit ce Capitaine d'Ataba-

liba dont on a parlé cy-devant nommé Cilicuchima avec une grande armée : il l'envoya prier de le venir voir, ce que l'Indien ayant refusé de faire, Fernand Pizarre se résolut de l'aller trouver, il y alla donc en effet & luy parla. On regarda comme une imprudence & une temerité blâmable à Fernand Pizarre, de s'être ainsi mis entre les mains & à la discretion d'un ennemy barbare & puissant. Cependant cela luy réüssit, car il luy representa, & luy promit tant de choses qu'enfin il l'obligea à congedier son armée, & à aller avec luy à Caxamalca pour voir Atabaliba. Pour avancer leur voyage, ils prirent un chemin plus court; mais plus difficile par des montagnes couvertes de neige où ils penserent périr par le froid. Quand ils furent arrivez & que Cilicuchima fut prêt d'entrer dans le lieu où étoit Atabaliba, il se déchaussa, & en luy offrant son present selon la coûtume, il luy dit en pleurant que s'il avoit été auprés de sa personne, les Chrétiens ne l'auroient jamais pris comme ils avoient fait. Atabaliba luy répondit qu'il reconnoissoit que c'étoit par une punition des Dieux qu'il avoit été pris, parce qu'il ne les honoroit & ne les respectoit pas comme

il auroit dû faire : mais que la principale cause de sa prison & de la défaite de son armée, avoit été la fuite du Capiteiné Ruminagui avec les cinq mille hommes qu'il commandoit qui avoit fuy lâchement, au lieu de faire son devoir & d'accourir à son secours dans son pressant besoin.

CHAPITRE VII.

On fait mourir Atabaliba, parce qu'on l'accusoit d'avoir voulu faire massacrer tous les Chrétiens. Dom Diegue d'Almagro va pour la seconde fois au Perou.

TAndis que le Gouverneur Dom François Pizarre étoit en la Province de Poecho, avant qu'il allât à Caxamalca, il receut une lettre sans signature, qu'on apprit depuis avoir été écrite de Panama par un Secretaire de Dom Diegue d'Almagro. Par cette lettre on l'avertissoit que Dom Diegue avoit équipé un grand vaisseau & quelques autres moindres pour s'y embarquer avec le plus grand nombre de gens qu'il luy seroit possible ; afin de passer plus

loin que luy & se mettre en possession de la meilleure partie du pays, qui étoit au delà des bornes du Gouvernement de Dom François, qui selon les termes des provisions qu'il avoit obtenu de Sa Majesté, ne s'étendoit qu'à deux cens cinquante lieuës de long, du Nord au Sud à compter depuis la Ligne Equinoxiale. Le Gouverneur n'avoit voulu faire voir ses Patentes à personne. On disoit donc & on croyoit effectivement que Dom Diegue s'étoit embarqué à Panama & avoit mis à la voile pour se rendre au Perou, dans le dessein qu'on vient de marquer; mais qu'étant arrivé à Porto Vieio, & y ayant appris les bons succez du Gouverneur, & la grande quantité d'or & d'argent qu'il avoit acquis, cela luy fit changer de dessein, s'il est vray qu'il eût celuy qu'on a dit: parce qu'il compta que la moitié de ces grands trésors luy appartenoit par un droit légitime, & que sans doute on ne luy contesteroit pas. Le Secretaire qui avoit donné au Gouverneur l'avis dont on a parlé, en fut puni: car Dom Diegue son maître l'ayant appris, le fit pendre: puis avec tous ses gens il alla joindre le Gouverneur à Caxamalca. Il trouva en y arrivant qu'on y avoit déja

To. 1. P. 133.





apporté la plus grande partie de la rançon d'Atabaliba, & ils regardoient tous avec beaucoup d'étonnement & d'admiration, les prodigieux monceaux d'or & d'argent qu'ils voyoient devant leurs yeux, ne croyant pas qu'on en eût jamais tant veu ensemble en aucun endroit du monde. Aussi lors qu'on fit fondre l'or & l'argent de ce qu'on appelle la Compagnie, & qu'on en fit l'épreuve, on trouva que l'or se montoit à plus de six cens millions de Maravedis, c'est-à-dire plus de quatre millions cinq cens mille livres. Cependant on fit cette épreuve de l'or avec beaucoup de précipitation & seulement avec les * pointes ou piecettes; parce qu'on n'avoit pas d'eau forte pour faire cette épreuve d'une maniere plus exacte; ainsi il arriva que cet or étoit estimé deux ou trois carats au dessous de son veritable titre comme on le reconnut dans la suite, ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de Maravedis, qui font sept cens cinquante mille livres. Il y eut aussi de l'argent en grande quanti-

* Le mot Espagnol, *Puntas*, qui se trouve icy, signifie un instrument composé d'onze petites pieces d'argent ou d'or, avec quoi on éprouve ces métaux : mais avec peu d'exactitude.

té, enſorte que le quint qu'on en levoit pour Sa Majeſté, ſe monta à trente mille marcs d'argent trés-fin, dont la plus grande partie ſe trouva dans la ſuite être à peu près comme de l'or de trois ou quatre carats. Le quint de l'or pour Sa Majeſté ſe trouva monter à ſix vingt millions de Maravedis, ou neuf cens mille livres. Chaque Cavalier eut pour ſa part en or douze mille peſos, ſans compter l'argent, c'eſt-à-dire deux cens quarante marcs d'or qui valent quatre-vingt mille francs ou plus : les Cavaliers avoient un quart en montant plus que les fantaſſins : il faut ajoûter que toutes ces ſommes enſemble ne faiſoient pas la cinquiéme partie de ce qu'Atabaliba avoit promis de donner pour ſa rançon. Les gens qui étoient venus avec Dom Diegue d'Almagro conſiderables par leur nombre & par leurs qualitez n'avoient ce ſemble en bonne juſtice aucun droit de prétendre quelque part à cet argent qu'Atabaliba payoit pour obtenir ſa liberté, puis qu'ils n'avoient eu aucune part à ſa priſe : neanmoins le Gouverneur voulut qu'ils euſſent chacun mille peſos ou vingt marcs pour recompenſe de leurs peines. Il n'oublia pas d'envoyer en Eſpagne, pour donner

onnoiſſance à Sa Majeſté des heureux
uccez qu'ils avoient eu, il y envoya
onc Fernand Pizarre : & comme lors
u'il partit on n'avoit point encore fait
ondre ni éprouvé les métaux, & qu'ain-
on ne pouvoit pas ſçavoir exactement
e qui pourroit appartenir à Sa Ma-
ſté pour ſon droit, on mit à part à peu
rés ce qu'on jugea convenable, ſçavoir
ent mille peſos ou deux mille marcs
'or & vingt mille marcs d'argent, & on
e manqua pas de choiſir les plus belles
les plus groſſes pieces; afin qu'elles
onnaſſent plus dans la vûë & fuſſent
lus eſtimées en Eſpagne. On choiſit
onc pluſieurs grands vaiſſeaux de di-
erſes eſpeces & propres à divers uſa-
es, comme auſſi des figures d'hommes
de femmes juſques au poids & à la
leur qu'on vient de marquer. Fer-
ad Pizarre s'embarqua donc avec cet
& cet argent. Atabaliba fut fort
fligé de ſon départ, parce qu'il l'ai-
oit beaucoup, & avoit une grande
nfiance en luy, ne craignant point de
y communiquer tous ſes ſecrets : en
voyant prêt à partir lors qu'il alla
endre congé de luy, ce Prince luy dit:
*ous vous en allez, Capitaine, j'en ſuis
rt affligé : car je ne doute pas qu'en vô-*

tre absence ce gros ventre, & ce borgne ne me fassent tuer. Il vouloit parler de Dom Diegue d'Almagro qui avoit perdu un œil, comme on l'a déja dit cy-devant, & d'Alfonse de Requelme Tresorier de Sa Majesté, lesquels il avoit vû murmurer contre luy par la raison qu'on marquera dans la suite. La chose ne manqua pas d'arriver comme il avoit prévû: car aussi-tôt aprés le départ de Fernand Pizarre on commença à déliberer de la mort d'Atabaliba sur le rapport d'un Indien nommé Philipin qui avoit été en Espagne avec le Gouverneur, & qui depuis servoit d'interprete aux Espagnols. Cet homme rapporta qu'Atabaliba avoit comploté secrettement de les faire tous périr, & que pour cela il tenoit grand nombre de gens cachez en divers endroits pour exterminer tous les Espagnols, quand ils trouveroient le temps propre pour l'exécution de leur entreprise. L'examen du fait & des preuves qu'on en pouvoit avoir se faisant, par le canal & par l'entremise du même Filipin, il donnoit aux choses tel tour que bon luy sembloit, & interprétoit tout conformément à ses intentions. On n'a jamais pû découvrir parfaitement la verité sur ce sujet, ni pénétrer exactement

les motifs qui le faisoient agir de la sorte. Quelques-uns ont crû que cet Indien étant amoureux d'une des femmes d'Atabaliba, & ayant un commerce criminel avec elle, il avoit prétendu s'assurer de la joüissance paisible de sa maîtresse par la mort de ce Prince. On a dit qu'Atabaliba même avoit eu connoissance de cette amourette, & qu'il en avoit fait ses plaintes au Gouverneur en luy disant « Qu'il étoit plus sensible à cet « outrage qu'à sa prison, & à tous ses « autres malheurs quand même ils de- « vroient être suivis de la perte de sa vie. « Qu'il ne pouvoit souffrir sans un cha- « grin mortel de se voir traité avec tant « de mépris par un Indien si vil, & de si « basse naissance, qui avoit l'insolence « de luy faire un tel outrage, & un « affront si sensible, bien qu'il ne pût « ignorer la Loy du pays dans un pareil « cas, qu'il sçavoit sans doute que cette « Loy ordonnoit que celuy qui se trou- « veroit coupable d'un tel crime, ou qui « se seroit seulement mis en devoir de « le commettre fût brûlé vif avec la « femme si elle s'en trouvoit aussi cou- « pable. Que même pour faire d'autant « mieux paroître avec quelle horreur « on detestoit un tel attentat contre le «

» respect dû à la Majesté de son Sou-
» verain, on faisoit ordinairement mou-
« rir le pere & la mere, les enfans, les
» freres, & tous les proches parens d'un
» tel adultere. Que de plus on faisoit
» aussi périr tout son bétail, & qu'on
» dépeuploit & désoloit entierement le
» lieu de sa naissance, qu'on y semoit
» du sel, qu'on en coupoit les arbres &
» qu'on en démolissoit les maisons.
» Qu'enfin on faisoit tout ce qu'on ju-
» geoit capable de donner de l'horreur
» pour un tel crime, & de couvrir de
» honte & rendre à jamais infame la mé-
» moire de celuy qui s'en étoit rendu
» coupable. D'autres disent que les sollicitations & les artifices de ceux qui étoient venus avec Dom Diegue d'Almagro furent la principale cause de la mort d'Atabaliba: parce qu'ils croyoient que sa vie étoit préjudiciable à leurs interêts. En effet les Soldats de Pizarre qui s'étoient trouvez à la bataille où ce Roy avoit été pris, soutenoient que non seulement ceux de Dom Diegue ne devoient avoir aucune part à l'or & à l'argent qui avoit été donné jusques-là pour sa rançon : mais que même ils ne pouvoient justement rien prétendre à celuy qui viendroit dans la suite

jusques à ce que les promesses d'Atabaliba fussent entierement accomplies. Mais il sembloit que c'étoit attendre l'impossible que d'attendre qu'elles le fussent, puisque peut-être tout l'or du monde ne suffiroit pas pour cela. *Tous ces Tresors qui procedent de la rançon de ce Prince*, disoient ces Soldats de Pizarre, *sont le fruit de nos soins, de nos veilles, & de nos travaux, sans que ceux qui suivent Dom Diegue ayent partagé avec nous ni la peine ni les périls : ainsi il n'est pas juste qu'ils partagent non plus les avantages qui nous en reviennent.* Ces derniers jugerent donc qu'il étoit de leur interêt d'avancer la mort d'Atabaliba : parce que tandis qu'il seroit vivant on prétendroit toûjours que tout l'or qui viendroit, seroit pour sa rançon, & qu'ainsi ils n'y auroient jamais aucune part. Quoy qu'il en soit on condamna ce Prince à la mort dont il parut fort surpris, disant qu'il n'avoit jamais eu la moindre pensée de ce dont on l'accusoit : qu'on pouvoit le mettre dans une prison plus étroite & plus resserrée & redoubler ses gardes, ou même le faire conduire dans leurs navires. Puis s'adressant au Gouverneur & aux principaux Officiers il leur dit « Je ne sçay comment vous «

» pouvez-vous mettre dans l'esprit que
» j'aye si peu de sens & que je sois si dé-
» pourvû de jugement, que d'oser dans
» l'état où je suis, entreprendre de vous
» trahir. En effet comment pouvez-vous
» croire que ces troupes qu'on dit qui
» sont assemblées, le soient par mon
» consentement ou par mes ordres, puis
» que je suis en vôtre puissance, prison-
» nier & enchaîné, & qu'il vous est aisé
» de me faire couper la tête dès le mo-
» ment que ces prétenduës troupes pa-
» roîtront, ou que vous apprendrez
» qu'elles viennent ? D'ailleurs si vous
» vous imaginez qu'elles viennent sans
» mon consentement, ou contre ma vo-
» lonté, il faut que vous soyez bien mal
» informez & de l'autorité avec laquelle
» je commande à tous mes Sujets, & de
» la parfaite obéïssance qu'ils font gloire
» de me rendre : puis que pour ainsi dire
» ni les oiseaux n'oseroient voler, ni
» même les feüilles des arbres se mou-
» voir dans ce pays, si je n'y donne mon
» consentement. Tout cela ne luy servit
de rien, non plus que les offres qu'il fit
de donner des ôtages considerables pour
le premier Espagnol qui seroit tué en ce
pays-là, afin de les mettre tous en sû-
reté. Outre les soupçons dont on vient

de parler, & qu'on allégua contre Atabaliba, on ajoûta aussi l'accusation de la mort de son frere Guascar; ainsi on le condamna à mourir, & on exécuta la sentence sans delai. Dans ses plaintes il avoit toûjours à la bouche le nom de Fernand Pizarre, disant que s'il étoit present on ne le feroit pas ainsi périr malheureusement. Peu avant sa mort il receut le Baptême à la persuasion du Gouverneur & de l'Evêque.

CHAPITRE VIII.

Ruminagui Capitaine d'Atabaliba étant arrivé à Quito tâche de s'y établir, & de s'y rendre puissant. Le Gouverneur va à Cusco.

CE Capitaine d'Atabaliba nommé Ruminagui qui s'en étoit fui de Caxamalca avec cinq mille hommes, comme on l'a déja dit, étant arrivé à la Province de Quito, se rendit maître des enfans d'Atabaliba, & s'empara du pays, s'y faisant reconnoître & obéïr, comme s'il en eût été le legitime Seigneur. Atabaliba peu de temps avant sa mort, envoya son frere Yllescas dans cette Pro-

vince pour en retirer ſes enfans ; mais Ruminagui ne voulut point les luy rendre, au contraire il les fit mourir. Depuis après la mort d'Atabaliba quelques-uns de ſes Capitaines ſuivant les ordres que ce Prince leur avoit donné en mourant tranſporterent ſon corps à Quito pour l'enterrer auprés de ſon pere Guaynacava. Ruminagui les receut fort honorablement, & avec de grandes marques d'affection & de reſpect, & fit enterrer le corps avec beaucoup de ſolemnité & de pompe ſelon la coûtume du pays. Aprés cela il fit un grand feſtin à tous ces Capitaines, & quand ils furent yvres, il les fit tous tuer : ce fut auſſi dans ce même temps, & dans la même occaſion qu'il fit mourir Ylleſcas frere d'Atabaliba, dont on a déja parlé. Il le fit écorcher vivant, puis il fit faire un tambour de ſa peau, ayant fait attacher ſa tête par dedans le tambour. Pour revenir maintenant au Gouverneur Pizarre, après qu'il eut fait le partage de tout l'or & de tout l'argent qui ſe trouva à Caxamalca ; ayant appris qu'un des Capitaines d'Atabaliba nommé Quizquiz avoit aſſemblé quelques troupes, & tâchoit d'exciter quelques mouvemens dans le pays, il marcha contre luy,

Cet homme n'osa l'attendre dans la Province de Xauxa où il étoit : mais il se retira plus loin ; le Gouverneur le suivit, faisant marcher devant le Capitaine Soto avec quelques Cavaliers, & luy se tenant à l'arriere garde. Comme ils arriverent dans la Province de Vilcacinga, le Capitaine Soto fut attaqué à l'improviste par un si grand nombre d'Indiens qu'il se vit bien près d'être entierement défait. Cinq ou six Espagnols furent tuez dans cette occasion : mais la nuit étant survenuë les Indiens se retirerent à la Montagne, & le Gouverneur envoya cependant Dom Diegue d'Almagro avec quelque Cavalerie au secours de ses gens. Le lendemain dès le matin, le combat recommença : les Chrétiens firent semblant d'avoir peur, & de fuir, tant pour attirer les Indiens dans la plaine, que pour se garantir des pierres qu'ils leur tiroient de dessus les montagnes. Les Indiens ayant connu la ruse, ne décendirent point : mais ils continuerent à combattre de dessus leurs hauteurs, sans s'appercevoir du secours qui étoit arrivé aux nôtres à cause que l'air étoit fort nébuleux ce matin-là : cependant les Chrétiens combattirent avec tant de courage & de résolution que

nonobstant l'avantage du lieu qu'avoient les ennemis, ils les mirent en déroute & en tuerent plusieurs. Peu de temps aprés le Gouverneur arriva avec toute l'arriere-garde. Dans ce lieu-là un frere de Guascar & d'Atabaliba nommé Paul Ynga vint trouver Pizarre pour luy faire des propositions de paix; aprés la mort de ses freres, on l'avoit reconnu Roy du pays, & on luy avoit fait prendre les ornemens Royaux, c'est-à-dire, cette bande à frange qui leur servoit de Diadême & de Couronne. Il dit au Gouverneur qu'à Cusco il y avoit un grand nombre de gens de guerre qui l'attendoient pour suivre ses ordres: ils marcherent donc de ce côté là, & aprés plusieurs journées étant arrivez près de la Ville, ils en virent sortir une fumée si épaisse qu'ils crurent que les Indiens y avoient mis le feu & la vouloient brûler. Le Gouverneur envoya promptement quelques Capitaines de Cavalerie suivis de plusieurs Cavaliers pour s'y opposer, & l'empêcher s'il leur étoit possible. Ils ne furent pas plûtôt arrivez assez près de la Ville, qu'il en sortit un grand nombre d'Indiens qui les attaquerent vigoureusement leur jettant une prodigieuse quantité de pierres, & se

ſervans de javelines & d'autres armes; ſi bien que les Eſpagnols ne ſe trouvant pas en état de ſoutenir le choc d'une ſi grande multitude, furent obligez de ſe retirer fort vîte juſqu'à plus d'une lieuë de là dans une vallée où ils ſe rejoignirent au gros de leurs gens qui étoient avec le Gouverneur. Il envoya incontinent ſes fréres Jean Pizarre, & Gonzale Pizarre avec la plus grande partie de la Cavalerie pour attaquer les Indiens, ce qu'ils firent avec beaucoup de réſolution & de courage, ils les attaquerent par le côté de la montagne, les mirent en déroute, & les pourſuivant vigoureuſement ils en tuerent pluſieurs. La nuit étant venuë le Gouverneur fit aſſembler tous les Eſpagnols & les fit tenir ſous les armes. Le lendemain ils croyoient trouver beaucoup de réſiſtance & d'oppoſition à leur entrée dans la Ville : mais ils ne trouverent perſonne qui leur en fiſt la moindre, ils y entrérent donc fort paiſiblement, & aprés y avoir demeuré vingt jours, ils apprirent que Quizquiz avec pluſieurs gens de guerre pilloit & ſaccageoit une Province nommée Condeſugo. Le Gouververneur envoya le Capitaine Soto avec cinquante Cavaliers pour s'y oppoſer;

Quizquiz ne les attendit pas ; mais avant qu'ils fussent arrivez, il prit la route de Xauxa pour attaquer les Espagnols qu'il apprit qui y étoient demeurez à la garde du bagage & du Tresor Royal dont le Tresorier Alfonse de Requelme avoit la charge. Les Chrétiens ayant été avertis de sa venuë, se postérent dans un lieu commode & fort, & s'y défendirent fort courageusement, bien qu'ils fussent en trés-petit nombre. Ainsi Quizquiz passa outre tenant la route de Quito. Le Gouverneur envoya encore une fois aprés luy le Capitaine Soto avec de la Cavalerie : puis peu de temps après il envoya encore ses freres pour secourir & soûtenir Soto en cas de besoin. Les uns & les autres suivirent Quizquiz plus de cent lieuës, & ne l'ayant pû joindre ils retournerent à Cusco. Ils y trouverent un butin en or & en argent qui n'étoit pas moins grand ni moins considerable que ce qu'ils en avoient eu à Caxamalca : le Gouverneur en fit le partage & la distribution à ses Soldats : puis il fit aussi un établissement dans cette Ville, qui étoit la Capitale du pays tandis que les Indiens en étoient les maîtres, & le fut encore long-temps depuis que les Chrétiens s'en furent emparez.

Il fit aussi la répartition des Indiens à tous ceux qui voulurent bien demeurer dans ce lieu, dont le nombre ne fut pas fort grand : parce que plusieurs aimerent mieux retourner en Espagne pour y joüir en repos des trésors qu'ils avoient acquis à Caxamalca & à Cusco que de demeurer plus long temps au Perou.

CHAPITRE IX.

Le Capitaine Benalcazar va à la Conquête de Quito.

NOus avons déja dit cy-devant que peu de temps après que le Gouverneur fut arrivé au Perou, il peupla la ville de Saint Michel dans la Province de Tangarara près du port de Tombez : afin que ceux qui viendroient d'Espagne trouvassent un port assuré pour pouvoir commodément débarquer. Après la prise d'Atabaliba tandis que le Gouverneur étoit encore à Caxamalca, se souvenant qu'il avoit laissé fort peu de Cavalerie à Saint Michel, il jugea à propos d'y envoyer le Capitaine Benalcazar avec dix Cavaliers. Il ne fut pas plûtôt arrivé dans ce lieu-là que les Cagnares luy vinrent

porter leurs plaintes de ce que Ruminagui, & les Indiens de Quito leur faiſoient une guerre continuelle. Cela ſe rencontra dans une conjoncture favorable, juſtement dans le temps qu'il venoit arriver de Panama, & de Nicaragua un grand nombre de gens. Benalcazar en choiſit deux cens hommes, entre leſquels il y avoit quatre-vingt Cavaliers, & ſe mit en marche pour aller à Quito, tant pour défendre les Cagnares qui s'étoient déclarez amis des Eſpagnols, que parce qu'il avoit appris qu'Atabaliba avoit laiſſé une grande quantité d'or à Quito & que cet or y étoit encore. Quand Ruminagui apprit la venuë de Benalcazar, il s'avança au devant de luy pour s'oppoſer à ſon paſſage, & tâchant de ſe ſervir de l'avantage des lieux, il le combattit en pluſieurs endroits difficiles: il étoit ſuivy de plus de douze mille Indiens avec leſquels il ſe retranchoit, & ſe mettoit à couvert le mieux qu'il luy étoit poſſible. Benalcazar de ſon côté joignit auſſi la ruſe à ſon courage, & à ſa prudence: car tandis qu'il amuſoit les ennemis par de fréquentes eſcarmouches, & leur tenoit tête, il envoyoit ſecrettement un Capitaine avec cinquante ou ſoixante Ca-

valiers qui pendant la nuit occupoient quelque poste commode & avantageux au dessus ou au dessous des ennemis, & ainsi le matin venu il se rendoit aisément maître du passage qu'ils luy vouloient défendre. De cette maniere il les poussa peu à peu jusques dans la plaine où ils n'oserent l'attendre à cause de la Cavalerie qu'ils craignoient beaucoup, & qui leur faisoit aussi beaucoup de mal. Il est vray qu'en quelques endroits ils faisoient bonne mine comme s'ils avoient voulu attendre les ennemis de pied ferme; mais ce n'étoit que pour les faire plus aisément tomber dans les pieges qu'ils leur avoient tendu : car ils faisoient des fossez larges & profonds dans lesquels ils mettoient des pieux pointus, & des chevilles aussi fort pointuës, puis ils recouvroient cela de gazon & d'herbe, le tout étant seulement soutenu par quelques roseaux foibles & déliez à peu près comme ce que Cesar rapporte dans le septiéme livre de ses Commentaires que firent autrefois ceux d'Alexia ou d'Alise pour la défense de leur Ville. Tout ce que ces Indiens tenterent pour surprendre Benalcazar, & le faire tomber dans les piéges qu'ils lui tendoient, leur fut entierement inuti-

le, il les évita tous, ne les attaquant jamais par le côté qu'ils s'imaginoient, & où ils tâchoient de l'attirer en luy faisant tête; mais souvent il prenoit plûtôt un détour de plus de deux lieuës pour les surprendre, & les attaquer par le flanc ou par le derriere, prenant toûjours soigneusement garde de ne passer sur aucune herbe ni sur aucune terre qui ne fussent dans leur état naturel, & qui n'eussent point été remuées. Les Indiens voyant que leurs ruses leur avoient été inutiles, ne se rebutérent pourtant pas; mais ils en tenterent encore une autre qui fut de faire des trous en terre fort près les uns des autres, & à peu près de la largeur du pied d'un cheval, par tous les endroits où ils jugeoient que la Cavalerie pouvoit passer pour les venir attaquer. Neanmoins tous leurs artifices & tous leurs stratagêmes leur furent entierement inutiles, & ils ne pûrent jamais ni tromper ni surprendre Benalcazar qui les poussa toûjours jusques à la Ville Capitale de Quito. Quand il y fut arrivé il apprit que Ruminagui avoit dit un jour à ses femmes qui étoient en grand nombre: Vous aurez bien-tôt le plaisir de voir venir les Chrétiens avec lesquels vous pourrez

vous divertir. Elles crurent qu'il leur disoit cela par raillerie, ainsi elles se mirent à rire: mais il leur en coûta cher, car il les fit presque toutes décapiter. Aprés cela il résolut d'abandonner la Ville, ayant premierement mis le feu dans une salle toute remplie de vêtemens & de meubles précieux qui y étoient dès le temps de Guagnacava. Il s'enfuit donc après avoir encore une fois tenté de surprendre les Espagnols en les attaquant pendant la nuit sans avoir pû reüssir à leur faire aucun mal, & ainsi Benalcazar se rendit aisément maître de la Ville. Dans le même temps que cela se passoit à Quito le Gouverneur envoya Dom Diegue d'Almagro avec quelques troupes vers la côte de la mer & à la Ville de Saint Michel, pour s'informer d'une nouvelle qu'on luy avoit dit, & sçavoir s'il étoit vray, comme on luy en avoit fait le rapport, que Dom Pedro d'Alvarado Gouverneur de Guatimala s'étoit embarqué pour le Perou avec une armée considerable composée de beaucoup de Cavalerie & d'Infanterie, comme on le dira dans le Chapitre suivant. Quand Dom Diegue fut arrivé à Saint Michel, n'y apprenant aucunes nouvelles certaines de ce qui faisoit

le ſujet de ſon voyage, & ayant ſceu que Banalcazar attaquoit Quito, & la réſiſtance que luy faiſoit Ruminagui, il réſolut d'aller au ſecours de ce Capitaine Eſpagnol, ainſi il fit ſix vingt lieuës de chemin & ſe rendit à Quito où il ſe joignit à Benalcazar : il prit le commandement des troupes, & ſe rendit maître de quelques Bourgades, & de quelques Palanques qui s'étoient defenduës juſques là ; mais n'ayant trouvé en ce pays ni l'or ni les richeſſes qu'il avoit eſperé d'y trouver ſur le rapport qu'on luy en avoit fait, il s'en retourna à Cuſco laiſſant Benalcazar Maître & Gouverneur de Quito comme il l'étoit avant ſa venuë.

CHAPITRE X.

Comment Dom Pedro d'Alvarado paſſa au Perou, & ce qui luy arriva.

APrès que Dom Fernand Cortez, Marquis du Val, eut conquis la nouvelle Eſpagne, & qu'il y eut rétabli la tranquillité, on luy parla d'un pays voiſin & contigu nommé Guatimala : il envoya pour le découvrir un de ſes Ca-

pitaines qui s'appelloit Dom Pedro d'Alvarado. Cet Officier avec les troupes qu'il commandoit après beaucoup de peines, de fatigues & de périls se rendit enfin maître de ce pays-là, & Sa Majesté en récompense de ses travaux luy en donna le Gouvernement. Etant là il eut quelque connoissance du Perou, & fit supplier l'Empereur de luy permettre de travailler à la Conquête d'une partie de ce pays-là, ce qui luy fut accordé. Après que ses affaires & les conditions sous lesquelles on luy accordoit sa demande furent reglées, il envoya en conséquence des concessions de Sa Majesté un Gentilhomme originaire de Caceres dans l'Estramadure, nommé Garcias Holgun, avec deux navires le long de la côte du Perou, pour découvrir & prendre langue. Sur le rapport de Holgun, de la prodigieuse quantité d'or que le Gouverneur Dom François Pizarre avoit trouvé en ce pays-là, Dom Pedro d'Alvarado résolut d'y passer. Il se flattoit que tandis que Pizarre & ses gens étoient occupez à Caxamalca, il pourroit aisément en remontant le long de la côte, gagner la ville de Cusco, qu'il regardoit comme étant au delà des deux cens cinquante lieuës qui devoient faire

les bornes du Gouvernement de Dom François Pizarre, ainsi qu'il l'avoit oüy dire. Pour mieux executer son dessein craignant que de Nicaragua on envoyât quelque secours à Pizarre, il s'approcha une nuit de cette place & prit par force deux grands navires qui étoient à la côte & qu'on équipoit en effet exprès pour envoyer un renfort d'hommes & de chevaux au Perou au secours du Gouverneur. Dans ces deux vaisseaux & dans ceux qu'il amenoit de Guatimala il embarqua cinq cens hommes tant Cavalerie qu'Infanterie, & après avoir vogué quelque temps il mit pied à terre dans la Province de Puerto Vieio. De là il prit le chemin de Quito étant presque toûjours à la hauteur de la Ligne Equinoxiale, & marchant par les pentes des montagnes qu'on nomme * *Arcabucos*, où le chemin étoit pourtant assez plein & assez uni. Dans ce voyage ses gens souffrirent beaucoup tant par la faim que par la soif: mais beaucoup plus par la soif, parce qu'ils ne trouvoient ni fontaines ni ruisseaux qui leur pussent fournir de l'eau pour boire. Il est vray qu'ils trou-

* *Arcabucos* en Espagnol signifie des bocages épais & toufus.

verent quelque ſoulagement à la ſoif qui les preſſoit, par le moyen de certaines Cannes auſſi groſſes que la jambe d'un homme, qui étoïent creuſes par dedans & remplies d'eau douce & fort bonne à boire, ils en tiroient ordinairement plus d'une pinte de chacune. On croid que cette eau qui ſe trouve dans ces cannes vient de la roſée qui tombe ſur elles pendant la nuit, & qui s'aſſemblant en gouttes d'eau, tombe peu à peu dans cette concavité de la Canne: quoy qu'il en ſoit cela eſt d'un fort grand ſecours dans un pays, où comme on vient de le dire, on ne trouve point de fontaine ni aucune autre eau qui ſoit bonne à boire. Ce fut donc un fort grand ſoulagement pour l'armée de Dom Pedro, tant pour les hommes que pour les chevaux que ces Cannes qui ſe trouvent pendant un aſſez long eſpace de chemin: neanmoins la faim les preſſoit auſſi beaucoup, & les contraignit de manger pluſieurs de leurs chevaux dont la chair ſe vendoit à un fort haut prix: enſorte qu'un cheval mort & diſtribué par morceaux revenoit à beaucoup plus qu'ils ne ſe vendent vivans pour s'en ſervir aux uſages ordinaires. Ils furent auſſi incommodez pendant la plus grande partie de leur chemin,

par des cendres menuës & chaudes qui tomboient ſur eux : on apprit dans la ſuite qu'elles venoient d'un Volcan qui eſt près de Quito, & qui brûle avec tant de violence qu'il pouſſe ſouvent des cendres à plus de quatre-vingt lieuës avec des bruits & des tonnerres ſi prodigieux qu'on les peut quelquefois entendre de cent lieuës. Dans tous les lieux où Dom Pedro d'Alvarado paſſa avec ſes gens ſous la Ligne Equinoxiale, ils trouverent des émeraudes en quantité. Après un chemin ſi pénible où ils étoient le plus ſouvent obligez de s'ouvrir le paſſage en coupant les broſſailles & les bocages avec la hache & le ſabre, ils rencontrerent une chaîne de montagnes toutes couvertes de neige qu'il leur fallut paſſer ; il y neigeoit continuellement & y faiſoit fort grand froid. Ils prirent leur temps le mieux qu'il leur fut poſſible pour franchir un paſſage ſi difficile par un chemin étroit qu'ils y virent : plus de ſoixante hommes y périrent par le froid, chacun vêtoit tout ce qu'il avoit d'habits, & ils couroient autant qu'il leur étoit poſſible ſans s'attendre ni ſe ſecourir les uns les autres. Il arriva qu'un Eſpagnol qui avoit ſa femme & deux petites filles, les voyant s'aſſeoir

de laſſitude, & hors d'état de pouvoir marcher, & ne pouvant auſſi de ſon côté ni les porter ni les ſecourir comme il auroit ſouhaité, aima mieux demeurer avec elles que de les abandonner & ſe ſauver ſeul, ce qu'il auroit pû faire; ils gelerent donc tous quatre, & périrent par le froid. Enfin après beaucoup de peine & de danger, ils ſe virent avec une extrême joye de l'autre côté de ces montagnes. Il eſt vray que dans la Province de Quito ils en trouverent d'autres: car cette Province en eſt toute environnée, & qui même ſont fort hautes & fort couvertes de neiges; mais entre les montagnes on trouve des vallées fort temperées, & d'une agréable fraîcheur, qui ſont habitées & cultivées. Dans ce temps-là il ſe fondit une ſi grande quantité de neige ſur quelques-unes de ces montagnes qu'il en tomba des torrens d'eau avec tant d'impetuoſité, & en ſi grande abondance que le pays & le village qu'on nomme la Contiega en furent inondez, & entierement abîmez. Ces torrens entraînoient même des pierres d'une grandeur prodigieuſe auſſi aiſément que ſi ce n'euſſent été que des pieces de liége.

CHAPITRE XI.

Comment Dom Diegue d'Almagro, & Dom Pedro d'Alvarado se rencontrent & ce qui se passa entr'eux.

NOus avons déja dit comment Dom Diegue d'Almagro n'ayant rien pû apprendre de la venuë de Dom Pedro d'Alvarado, laissa pour Gouverneur dans la Province de Quito, le Capitaine Benalcazar, & prit la résolution de retourner à Cusco. A son retour il se rendit maître de quelques rochers & de quelques forts où les Indiens s'étoient retirez comme en des lieux de sureté : il luy fallut employer à cela un temps assez considerable: si bien que tandis qu'il y étoit occupé, Dom Pedro d'Alvarado eut la commodité de se rendre dans la Province de Quito sans que Dom Diegue en pût rien sçavoir: parce qu'il y a une grande distance, & que d'ailleurs il n'y a aucun commerce ni des Indiens ni des Chrétiens d'un de ces lieux à l'autre. Il en eut la premiere nouvelle étant occupé à la conquête d'une Province nommée Liribamba, & voicy comment. Il passa à




RPJCB

gué une grande riviere avec beaucoup de peine & de danger : parce que les Indiens en avoient brûlé les ponts, & l'attendoient en grand nombre de l'autre côté pour le combattre : il les vainquit, mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine, parce que les femmes combattoient fort vigoureusement aussi bien que les hommes, & qu'elles tiroient fort adroitement des pierres avec leurs frondes. Dans ce combat le principal Seigneur des Indiens fut pris, & ce fut luy qui apprit à Almagro que Dom Pedro d'Alvarado étoit dans le pays, & qu'il n'étoit même qu'à quinze lieuës de là, occupé à l'attaque d'un fort où un Capitaine Indien nommé Zopazopagui s'étoit retiré. Dom Diegue ayant appris cela envoya sept Cavaliers à la découverte pour en avoir plus de certitude, & en sçavoir mieux la verité & les circonstances ; ils furent tous pris par les gens de Dom Pedro qui pourtant les remit en liberté quelque temps après, & qui cependant s'avança jusqu'à cinq lieuës près du camp de Dom Diegue. Celuy-cy l'ayant appris & considerant le grand avantage que l'ennemy avoit sur luy par le nombre, prit la résolution de retourner à Cusco avec vingt-cinq Cavaliers seule-

ment, laiſſant le reſte de ſes troupes avec le Capitaine Benalcazar pour la défenſe du pays. Dans ce temps-là ce Trucheman Indien nommé Filipin dont on a parlé cy-devant, & qui fut cauſe de la mort d'Atabaliba, craignant le châtiment qu'il connoiſſoit bien avoir juſtement merité, s'enfuit du camp de Dom Diegue, & ſe rendit à celuy de Dom Pedro, emmenant avec luy un des principaux Caciques. Ils avoient concerté avec la plûpart de ceux qui ſuivoient Dom Diegue, qu'au premier avertiſſement qu'ils leur donneroient, ils ſe tiendroient prêts pour abandonner ſon camp & ſe rendre à celuy de Dom Pedro. Filipin ne fut pas plûtôt arrivé auprés de ce Commandant qu'il luy offrit de contribuer à le rendre Seigneur paiſible de tout le pays : il luy apprit auſſi le deſſein qu'avoit Dom Diegue de ſe retirer à Cuſco, l'aſſurant que s'il vouloit promptement luy courre ſus, il s'en rendroit aiſément maître, & pourroit ſans peine le prendre priſonnier : parce qu'il n'avoit en tout qu'environ deux cens cinquante hommes, ſçavoir quatre-vingt-dix Cavaliers, & le reſte Fantaſſins. Sur cet avis Dom Pedro d'Alvarado partit incontinent pour aller attaquer Almagro

qu'il trouva à Liribamba bien résolu de se défendre vigoureusement, & de mourir en combattant plûtôt que de fuir devant son ennemi. Alvarado mit ses gens en bataille, & marchant enseignes déployées ils s'avancerent pour attaquer les ennemis. Dom Diegue s'étoit mis à couvert derriere quelques retranchemens, & avoit partagé tous ses gens en deux bandes s'étant mis à la tête de l'une & ayant laissé le commandement de l'autre au Capitaine Benalcazar. Comme ils furent en vûë & en presence les uns des autres prêts à commencer le combat, on fit quelques propositions de paix, & pour en regler les conditions on convint d'une tréve pendant le reste de ce jour & toute la nuit suivante. Les conférences réüssirent, & l'accord fut fait par l'entremise d'un Licentié nommé Caldera : ils convinrent donc que Dom Diegue d'Almagro donneroit à Dom Pedro d'Alvarado cent mille Pesos ou deux mille marcs d'or pour la dépense qu'il avoit faite tant pour les navires que pour les chevaux, & pour les autres frais de son armement, & qu'ils iroient ensemble au lieu où étoit le Gouverneur Pizarre, pour l'exécution de ce traité & le payement de cette somme. On tint la

chose fort secrette de peur que ceux qui accompagnoient Dom Pedro d'Alvarado, parmy lesquels il y avoit plusieurs Gentils hommes, & personnes de consideration ne fussent fâchez de voir qu'on n'avoit en aucun soin de leurs interêts, & qu'on n'avoit rien menagé pour eux. On publia donc qu'ils étoient convenus seulement d'aller de compagnie visiter le pays, & qu'après cela Dom Pedro d'Alvarado se rembarqueroit avec son armée sur ses vaisseaux pour continuer son dessein & faire quelque découverte. On accorda de plus liberté à tous ceux qui le souhaiteroient, de pouvoir demeurer à Quito avec le Capitaine Benalcazar; puis qu'ils étoient tous non-seulement compatriotes; mais aussi maintenant amis & camarades. Il y en eut donc plusieurs de ceux qui étoient venus avec Dom Pedro qui demeurerent à Quito, pendant que les autres le suivirent luy & Dom Diegue à Pachacama où ils apprirent que le Gouverneur étoit venu pour les recevoir étant parti de Xauxa exprès pour cela. Dom Diegue avant son départ de Quito, fit brûler vif le Cacique qui s'en étoit fui pendant la nuit, il vouloit aussi faire souffrir le même supplice

plice à Filipin & l'auroit fait sans doute sans l'intercession de Dom Pedro d'Alvarado qui obtint sa grace.

CHAPITRE XII.

Dom Diegue d'Almagro & Dom Pedro d'Alvarado rencontrerent Quizquiz. Ce qui se passe dans cette occasion.

DOm Diegue d'Almagro & Dom Pedro d'Alvarado étant en marche pour aller de Quito à Pachacama, le Cacique des Cagnares leur dit que Quizquiz Capitaine d'Atabaliba venoit avec une armée de plus de douze mille Indiens, & qu'il avoit ramassé & emmenoit avec luy tout ce qu'il avoit trouvé sur sa route depuis Xauxa tant le peuple que le bétail. Ce Cacique ajoûtoit que s'ils vouloient l'attendre, il feroit ensorte de le faire tomber entre leurs mains. Dom Diegue ne jugea pas à propos de se fier à cela & continua sa route sans s'arrêter. En arrivant à la Province nommée Chaparra ils rencontrerent à l'improviste plus de deux mille Indiens commandez par un Capitaine nommé Sotaurco : ils marchoient deux ou trois

journées devant Quizquiz qui tenoit cet ordre dans sa marche d'envoyer ainsi cet Officier devant lui, & en même temps un autre marchoit à sa gauche avec trois mille Indiens, afin de tirer des peuples d'alentour des vivres pour la subsistance de ses troupes : son arriere-garde composée de trois ou quatre mille autres Indiens marchoit deux journées après luy : il conduisoit luy-même le corps de bataille avec tout le bétail, & les gens qu'ils emmenoient avec eux comme prisonniers ; si bien que de cette maniere son armée occupoit quinze lieuës de terrain ou plus. Sotaurco s'avançoit pour occuper un passage par où il croyoit que les Espagnols devoient venir : mais Dom Pedro d'Alvarado le prévint, occupa ce poste & prit même Sotaurco prisonnier. Il apprit de luy tout l'ordre de la marche de Quizquiz, & s'avança pour le rencontrer marchant pour cela toute la nuit avec la Cavalerie qui le put suivre : il est vray que dans une grande décente près d'une riviere qu'il leur falloit passer, la plûpart de leurs chevaux se déferrerent, parce qu'il y avoit quantité de pierres & de cailloux. On travailla le plus promptement qu'il fut possible à les referrer à la lumiere du feu & de la

chandelle : ainſi ils continuerent leur route à grand hâte, de peur que quelqu'un de ceux qu'ils rencontroient par tout le chemin n'allât avertir Quizquiz de leur venuë. Ils marcherent donc ſans s'arrêter juſques au lendemain vers le ſoir qu'ils arriverent à la vûë du camp ennemi. Auſſi-tôt que Quizquiz les vit il ſe retira à part avec toutes les femmes, & les gens inutiles pour le combat & poſta d'un autre côté dans un lieu de difficile accès, un frere d'Atabaliba nommé Guaypalcon avec tous les gens de guerre. Dom Diegue d'Almagro s'avança par la pente d'une montagne pour les aller attaquer, nonobſtant que ſes chevaux fuſſent ſi fatiguez qu'à peine ils pouvoient monter, bien qu'on les menât en main : d'ailleurs les Indiens faiſoient rouler d'enhaut quantité de grandes pierres & des pieces de rochers, de maniere que quand elles avoient une fois acquis du mouvement en roulant elles entraînoient tout ce qui ſe rencontroit en leur chemin : ainſi il arrivoit ſouvent qu'une ſeule de ces pierres en détachoit en roulant plus de trente autres, de ſorte que leur nombre alloit toûjours en ſe multipliant juſqu'à ce qu'elles fuſſent arrivées tout au bas.

Nonobſtant toutes ces difficultez les Eſpagnols trouverent moyen d'attaquer Guaypalcon dans ſon fort, & de le prendre en flanc par un autre côté de la pente de la montagne. Quand il ſe vit preſſé & environné de toutes parts il ſe retira avec ſes gens entre des rochers eſcarpez, où ils ſe défendirent juſqu'à la nuit. Enfin Dom Diegue & Dom Pedro ayant raſſemblé tous les Eſpagnols pour attaquer les Indiens dans leur fort, ceux-cy ſe retirerent à la faveur des ténebres, & s'en allerent trouver Quizquiz. On apprit quelque temps après que les trois mille Indiens qui marchoient à a main gauche avoient coupé la tête à quatorze Eſpagnols qu'ils avoient ſurpris. Nos gens continuans leur marche rencontrerent l'arriere-garde de Quizquiz. Les Indiens firent ferme au paſſage d'une riviere, & empêcherent les Eſpagnols de la pouvoir paſſer tout ce jour-là : de plus ils occuperent une hauteur fort élevée au deſſus du lieu où étoient les Eſpagnols, en ſorte que ceux-cy ne pouvoient attaquer leurs ennemis ſans beaucoup de deſavantage, & ſans s'expoſer à faire une perte conſiderable de leurs gens : en effet il y en eut pluſieurs de bleſſez, parce qu'ils

ne pouvoient pas aisément se retirer par la difficulté du chemin & des passages. Le Capitaine Alfonse d'Alvarado receut dans cette occasion une blessure à la cuisse qu'il eut percée de part en part ; un autre Officier de consideration Commandeur de l'Ordre de Saint Jean y fut aussi blessé, & pendant toute la nuit les Indiens firent fort bonne garde. Le matin venu on trouva qu'ils avoient abandonné le poste qu'ils occupoient sur le bord de la riviere, & qu'ils en avoient laissé le passage libre s'étant retiré dans un lieu fort vers le haut de la montagne, où on les laissa en paix; parce que Dom Diegue d'Almagro ne vouloit pas s'arrêter long-temps là. Les Indiens en se retirant avoient fait brûler toutes les hardes & le bagage qu'ils n'avoient pû emporter avec eux ; mais on trouva dans leur camp plus de quinze mille brebis, & plus de quatre mille Indiens & Indiennes de ceux que Quizquiz avoit emmenez par force, & qui se rendirent volontairement aux Espagnols. Quand nos gens furent arrivez à Saint Michel, Dom Diegue d'Almagro envoya le Capitaine Diegue de Mora à Puerto vieio pour prendre possession de sa part, des vaisseaux de Dom Pe-

dro d'Alvarado qui y envoya aussi de son côté Garcias de Holgun; afin que la chose se pût executer sans aucune difficulté comme ils en étoient convenus. Dom Diegue ayant donné à Saint Michel tous les ordres qu'il jugea necessaires & fourni des armes, de l'argent, & des vêtemens tant à ses gens qu'à ceux de Dom Pedro d'Alvarado, ils en partirent ensemble & continuerent leur chemin pour se rendre à Pachacama. En passant il laissa le Capitaine Martin Astete dans la ville de Truxillo pour la peupler suivant les ordres du Gouverneur Dom François Pizarre. Dans le même temps à peu près Quizquiz étant arrivé près de Quito, un Capitaine de Benalcazar attaqua son avant-garde & la défit. Quizquiz fut fort sensible à cette derniere perte, & en fut extrémement affligé, ne sçachant plus que faire ni quel parti prendre : ses Capitaines luy conseilloient de demander la paix à Benalcazar; mais il n'en peut souffrir la proposition, & les menaça de les faire mourir s'ils luy en parloient davantage; leur commandant de se préparer pour retourner en arriere. Mais comme ils manquoient de vivres, & n'esperoient pas d'en trouver en suivant ses ordres, quel-

ques Capitaines à la tête desquels étoit Guaypalan luy remontrerent qu'il valoit mieux mourir en gens de cœur en combattant contre les Chrétiens que de retourner comme il le vouloit, pour mourir de faim dans un pays désert. Quizquiz ne leur répondant pas là-dessus comme ils souhaittoient, Guaypalan luy donna un coup de lance dans sa poitrine, & en même temps les autres Capitaines à coups de massuës & de haches le mirent en pieces : puis ils congedierent les troupes laissant chacun en liberté de se retirer où bon luy sembleroit.

CHAPITRE XIII.

Le Gouverneur paye à Dom Pedro d'Alvarado les cent mille Pesos qu'on luy avoit promis. Dom Diegue veut se faire recevoir pour Gouverneur à Cusco.

QUand Dom Diegue & Dom Pedro furent arrivez à Pachacama, le Gouverneur qui étoit venu de Xauxa, les receut fort bien & paya à Dom Pedro les deux mille marcs d'or dont on étoit convenu, & qu'on devoit luy

donner pour ses vaisseaux. Ce n'est pas qu'il n'y eût des gens qui étoient d'avis qu'on ne luy donnât point cette somme, disant que toute sa flote n'en valoit pas la moitié, & que Dom Diegue avoit fait cet accord par necessité & par crainte; parce que Dom Pedro avoit un grand avantage sur luy par le nombre de ses troupes: Ils conseilloient donc qu'au lieu de le payer, on l'envoyât prisonnier en Espagne pour être presenté à l'Empereur & luy rendre compte de sa conduite. Le Gouverneur auroit pû le faire fort aisément & sans aucun péril: mais il aima mieux tenir la parole de Dom Diegue d'Almagro son Compagnon: ainsi il paya à Dom Pedro les deux mille marcs d'or en bonne monnoye, & le laissa paisiblement retourner à son Gouvernement de Guatimala. Après cela il s'occupa à peupler la Ville de los Reyes, & à y faire un bon établissement, y faisant venir la Colonie qu'il avoit auparavant établie à Xauxa; parce que los Reyes luy parut un lieu beaucoup plus agréable & plus propre pour le commerce étant un port de mer. De là Dom Diegue avec un grand nombre de gens s'en alla à Cusco, & le Gouverneur décendit à Truxillo pour reformer

former & mettre en bon ordre la Colonie qui étoit là, & faire le partage du pays & des terres des environs. Tandis qu'il y étoit, il receut nouvelle que Dom Diegue d'Almagro avoit voulu se rendre maître de la Ville de Cusco : parce qu'il avoit appris que sur le rapport de Fernand Pizarre, qui comme on l'a déja dit, étoit allé en Espagne, Sa Majesté avoit accordé à Almagre un Gouvernement de cent lieuës d'étenduë au delà des bornes de celuy de Dom François qui finissoit, disoit-on, avant la Ville de Cusco. Jean & Gonzale Pizarre freres du Gouverneur avec plusieurs gens qui se joignirent à eux, s'opposerent vigoureusement à Dom Diegue & au Capitaine Soto qui avoit pris son party, & tous les jours ils en étoient aux lances baissées. Enfin pourtant Almagre ne put réüssir dans son dessein; parce que la plus grande partie des Senateurs ou Conseillers prirent le parti du Gouverneur & de ses freres. Aussi-tôt que Dom François Pizarre eut appris cette nouvelle il prit la poste pour se rendre à Cusco, où il rétablit le calme par sa presence : il pardonna à Dom Diegue qui avoit beaucoup de honte & de confusion d'avoir fait si légerement une telle entreprise

ſur un ſimple oüi-dire, ſans avoir aucun titre valable pour cela. Ils renoüerent donc alors leur amitié, & renouvellerent leur ſocieté à cette condition, que Dom Diegue d'Almagro iroit pour découvrir le pays du côté du Sud, & que s'il en trouvoit quelqu'un qui fût bon, ils en demanderoient pour luy le Gouvernement à Sa Majeſté: que s'il ne trouvoit rien qui l'accommodât, ils partageroient entr'eux deux le Gouvernement de Dom François. Cet accord fut fait d'une maniere ſolemnelle, & ils prêterent ſerment ſur l'hoſtie conſacrée de ne rien entreprendre à l'avenir l'un contre l'autre. Quelques-uns rapportent qu'Almagro jura qu'il n'entreprendroit jamais rien ni ſur Cuſco, ni ſur le pays qui eſt par delà juſques à cent trente lieuës de diſtance, quand même Sa Majeſté luy en donneroit le Gouvernement. On ajoûte que s'adreſſant au Saint Sacrement il prononça ces paroles. *Seigneur, ſi je viole le ſerment que je fais maintenant, je veux que tu me confondes & me puniſſes, & dans mon corps & dans mon ame.* Aprés cet accord ſolemnel Dom Diegue prépara toutes choſes pour ſon départ, & partit effectivement avec plus de cinq cens hommes qui le ſui-

virent. Le Gouverneur de ſon côté retourna à la Ville de los Reyes, & envoya Alfonſe d'Alvarado pour conquerir le pays des Chachapoyas qui eſt dans la Montagne à ſoixante lieuës de Truxillo. Cet Officier & ceux qui le ſuivirent eurent beaucoup à ſouffrir dans cette entrepriſe, & ce ne fut pas ſans beaucoup de peine & de travail qu'ils en vinrent à bout : mais enfin après qu'ils y eurent fait des établiſſemens, & rétably la paix, on en accorda le Gouvernement & la direction à Alvarado qui en avoit fait la conquête.



LIVRE TROISIE'ME.

Où il est parlé du voyage de Dom Diegue d'Almagro au Chili, de ce qui se passa cependant au Perou, & comment les Indiens du pays se souleverent.

CHAPITRE PREMIER.

Dom Diegue d'Almagro part pour le Chili.

DOm Diegue d'Almagro partit pour la découverte, & la conquête qu'il se proposoit avec cinq cens soixante & dix hommes tant Cavalerie qu'Infanterie tous en bon équipage. Quelques uns de ceux qui avoient déja des établissemens laisserent leurs maisons, & les Indiens qui leur appartenoient, pour le suivre dans cette expedition par l'esperance des grands trésors qu'ils s'attendoient de trouver. Dom Diegue en-

voya devant Jean de Sayavedra origi-
naire de Seville avec cent hommes : ce-
luy-cy rencontra dans la Province qu'on
nomma depuis les Charcas quelques In-
diens qui venoient du Chili pour rendre
leurs hommages à l'Ynga. Almagre que
nous nommerons à l'avenir le President
ou grand Sénechal, ayant pris avec soy
deux cens hommes tant Cavalerie qu'In-
fanterie, fit une route de deux cens cin-
quante lieuës en faisant toûjours des
conquêtes jusques à la Province de Chi-
coana. Là il apprit que cinquante au-
tres Espagnols le suivoient commandez
par le Capitaine Noguerol d'Ulloa, il
leur manda de le venir joindre, & con-
tinua sa route & ses conquêtes avec eux
jusques au pays de Chili qui est encore
à trois cens cinquante lieuës par delà. Il
s'arrêta là avec la moitié de ses troupes
& envoya Gomez d'Alvarado avec l'au-
tre moitié pour découvrir plus avant ;
celuy cy s'avança encore soixante lieuës
plus loin : mais les pluyes de l'hyver &
le mauvais temps l'obligerent à retour-
ner trouver le President. Dans le temps
qu'ils étoient partis de Cusco, Mango
Ynga avoit comploté avec Villaoma son
frere de massacrer en un certain jour
marqué tous les Chrétiens qui étoient

au Perou, & luy s'étoit chargé en son particulier de l'exécution de ce dessein sur Dom Diegue & les siens; mais il ne le pût exécuter comme il l'avoit entrepris, & son frère fit ce qu'on dira dans la suite. Ce Truchement Indien nommé Filipin ou Dom Filipe dont on a déja parlé cy-devant, s'en étoit fui du camp de Dom Diegue, parce qu'il sçavoit cette conspiration: on le fit suivre & ayant été attrapé, le President le fit écarteler: il avoüa un peu avant sa mort qu'il avoit été cause qu'on avoit injustement fait mourir Atabaliba, & que le motif qui l'avoit poussé à cela n'étoit autre que la passion de pouvoir joüir en liberté de la femme de ce Prince. Il y avoit deux mois que le President étoit au Chili quand un de ses Capitaines nommé Ruydias l'y vint trouver avec cent hommes de renfort: il luy dit que tous les Indiens du Perou s'étoient révoltez & avoient massacré la plûpart des Chrétiens qui y étoient. Almagre fut fort touché de cette nouvelle, & résolut de retourner pour attaquer les Indiens révoltez: & ramener s'il luy étoit possible tout ce pays-là à l'obéïssance de Sa Majesté: à dessein pourtant quand il auroit fait ce qu'il souhaitoit, de renvoyer un

de ſes Capitaines au Chili avec du monde pour y faire quelque établiſſement. Il partit donc & en chemin il reçut des lettres de Rodrigue Orgognos qui marchoit ſur ſes traces, & le venoit trouver avec vingt-cinq hommes. Peu de temps après il fut encore joint par Jean d'Herrada qui venoit à ſon ſecours avec cent hommes, & luy apportoit des proviſions ou Lettres Patentes de Sa Majeſté par leſquelles il étoit étably Gouverneur de deux cens lieuës de pays au delà des bornes du Gouvernement du Marquis Dom François Pizarre. Ce Gouvernement luy étoit accordé ſous le nom de la nouvelle Tolede, & celuy du Marquis s'appelloit la nouvelle Caſtille. Quand on a dit au commencement de ce chapitre que Dom Diegue avoit emmené avec luy en partant de Cuſco cinq cens ſoixante & dix hommes, il faut remarquer qu'il ſe l'étoit ainſi propoſé; mais qu'à la verité il n'y en eut que deux cens qui partirent avec luy, après quoy il receut les ſecours dont on a parlé, qui pouvoient bien à peu près accomplir ce nombre.

CHAPITRE II.

Les peines & les fatigues qu'eurent à supporter Dom Diegue d'Almagro, & ses gens dans la découverte du Chili.

DAns le voyage que Dom Diegue & ses gens firent au Chili ils souffrirent beaucoup en chemin tant par la faim que par la soif, & outre leurs autres fatigues, ils eurent souvent à combattre contre des Indiens de fort grande taille, qui leur tiroient des fléches, ce qu'ils faisoient avec beaucoup de force & d'adresse : ils étoient vêtus de peaux de loups ou veaux marins. Mais une des choses qui les incommoda le plûs, & leur causa le plus de mal pendant ce voyage, fut l'extréme froid qu'ils eurent à souffrir sur tout en passant quelques montagnes couvertes de neige. Il arriva à un des Capitaines qui suivoient Dom Diegue, qui s'appelloit Ruydias, que plusieurs de ses Soldats & de ses chevaux demeurerent en chemin transis par le froid, & gelez sans que leurs vêtemens pûssent les en garantir ni empêcher qu'ils en fussent penetrez & glacez.









En effet le froid eſt ſi violent ſur ces montagnes, que cinq mois après, lors que Dom Diegue retourna à Cuſco, il trouva en pluſieurs endroits les corps de ceux qui étoient morts & avoient demeurez glacez à ſon premier paſſage, debout appuyez contre quelques rochers, & tenant encore entre leurs mains la bride de leurs chevaux qui étoient gelez auſſi bien qu'eux, & dont la chair étoit auſſi fraîche & auſſi exempte de corruption que s'il n'y avoit eu que quelques momens qu'ils fuſſent morts. Auſſi au retour on ſe ſervit pour nourriture de la chair de ces chevaux qu'on trouvoit ainſi gelez ſur le chemin. Parmy ces deſerts dans les lieux où il n'y avoit point de neige, ils manquoient d'eau. Pour ſuppléer à ce manquement ils firent des outres de peaux de brebis, qu'ils rempliſſoient d'eau & les faiſoient porter à d'autres brebis vivantes : car il faut remarquer que ces brebis du Perou étant fort grandes comme elles ſont, ſervent de bêtes de ſommes : elles reſſemblent aſſez au chameau dans leur taille, ſinon qu'elles n'ont pas de boſſes ſur le dos comme cet animal, elles peuvent porter une charge de cent livres ou plus, ce que les Eſpagnols ont

éprouvé, & même ils s'en sont servis comme de chevaux pour se faire porter eux mêmes, & ils pouvoient faire quatre ou cinq lieuës dessus dans un jour. Quand elles se trouvent fatiguées elles se couchent à terre, & il n'y a aucun moyen de les faire lever ni en les frappant ni en les voulant aider, il faut nécessairement les décharger. Quand il y a un homme dessus & qu'elles sont lasses, si on les presse de marcher elles tournent la tête vers celuy qui les monte, & luy envoye des exhalaisons, & une espece de rosée de trés-mauvaise odeur qui vient apparement de ce qu'elles ont dans l'estomach. Cet animal est d'un grand usage & apporte beaucoup de profit à ses maîtres; parce que la laine en est trés-bonne & trés-fine, particulierement celle de cet espece de ces brebis qu'ils nomment Pacos qui en portent de fort longue : elles font fort peu de dépense pour leur nourriture en travaillant, pourvû qu'on leur donne un peu de Maïz, & elles peuvent demeurer quatre ou cinq jours sans boire. Leur chair est fort saine, de fort bon goût & aussi bonne à manger que celle des moutons gras qu'on a en Castille. Il y a presentement boucherie publique

dans tous les endroits du Perou où l'on vend de la chair de ces animaux. Au commencement que les Espagnols y furent il n'en étoit pas ainsi: mais quand quelqu'un tuoit une de ces brebis, ses voisins en demandoient & en prenoient autant que chacun en avoit besoin: puis ils en faisoient tuer à leur tour, & en donnoient aussi aux autres. En quelques endroits du Chili il y a des Campagnes unies où on trouve des Autruches: pour les prendre quelques Cavaliers se mettoient en embuscade, tandis que d'autres les poursuivoient, & les poussoient du côté où étoient leurs camarades: car bien que ces oiseaux ne s'élevassent point haut en l'air pour faire un grand vol; neanmoins partie en courant à pied, partie en faisant de petits vols près de terre, ils alloient si vîte qu'un homme à cheval ne les pouvoit attraper à la course: ainsi il falloit user de cette adresse pour les prendre. Il y a aussi dans ce pays là des rivieres qui courent pendant le jour, & s'arrêtent durant la nuit, sans qu'on y voye une goute d'eau, ce qui paroît fort surprenant à ceux qui en ignorent la cause, & ne sçavent pas que cela vient de ce que la chaleur du Soleil fait fondre quelques neiges sur les mon-

tagnes pendant le jour, & qu'ainsi l'eau qui en procéde coule, & forme des rivieres ou des torrens qui s'arrêtent pendant la nuit, parce que la fraîcheur arrête aussi la fonte de ces neiges. Passé cinq cens lieuës le long de la côte du Perou qui sont environ trente degrez par delà la Ligne Equinoxiale tirant vers le Sud, il pleut, & les vents n'y sont plus si reglez; mais ils soufflent tantôt d'un côté tantôt de l'autre à peu près comme en Espagne & en plusieurs autres pays de nôtre Europe. Le Chili est un pays assez bien peuplé, on y peut, comme au Perou, distinguer deux parties, la plaine & les montagnes, mais les Golfes & Baïes que la mer y fait, sont cause qu'il y a des langues de terre qui regardent divers Rumbs ou diverses plages du monde. Neanmoins generalement parlant on peut dire que cette côte est située du Nord au Sud, ou du Midy vers le Septentrion, s'étendant depuis la Ville de los Reyes jusques au quarantiéme degré de Latitude Meridionale. Le pays est fort temperé, on y a un Eté & un Hyver à peu près comme en Espagne: mais dans des temps opposez, l'Hyver étant au Chili quand on a l'Eté en Castille, & au contraire. Le Pole

u'on a en ce pays-là, & qui eſt oppoſé
lirectement à nôtre Pole Arctique, ne
: connoît d'ordinaire que par une peti-
e nuée blanche qui paroît vers le ſoir
près le coucher du Soleil vers l'endroit
ù on juge vray-ſemblablement que
loit être ce Pole que les Aſtronomes
nt nommé le Pole Antarctique. On voit
uſſi de ce côté-là comme une croix com-
oſée de quatre étoiles ſuivies de trois
utres qui font ſept en tout, comme les
ept qui tournent autour de nôtre Pole
eptentrional, & que les Aſtronomes
ppellent la petite Ourſe. Ces ſept étoi-
es qui ſont vers le Pole Meridional ſont
peu près ſituées entr'elles comme le
ont celles du nôtre; avec cette diffe-
ence ſeulement que les quatre qui font
a croix ſont plus proches les unes des
utres que celles de nôtre Hemiſphere.
On perd entierement de vûë nôtre Pole
un peu moins de deux cens lieuës de
Panama ſous la Ligne Equinoxiale ou
ort peu par delà, & de là on peut voir
ces deux Conſtellations, lors qu'elles
ſe trouvent un peu élevées au deſſus
des Poles. Il eſt vray que du côté du
Pole Antarctique on ne voit que les qua-
tre qui font la croix par leſquelles les
Pilotes ſe guident, juſques à ce qu'on

ſoit arrivé au trentiéme degré de Latitude Meridionale: car alors on peut voir les ſept. La difference de la longueur des jours & des nuits eſt à peu près au Chili comme elle eſt en Caſtille, avec cette difference ſeulement que quand on a les plus longs jours dans un de ces deux endroits, c'eſt alors qu'on a les plus courts dans l'autre. Au Perou & dans la Province qu'on nomme la Terre Ferme, & en general dans tous les lieux qui ſont proches de la Ligne Equinoxiale, les jours & les nuits ſont toûjours égaux tout le long de l'année ou peu s'en faut. En effet dans la Ville de los Reyes & en quelques autres endroits où il y a un peu de difference, elle eſt ſi petite qu'elle n'eſt preſque pas remarquable. Les Indiens du Chili ſont à peu près vêtus comme ceux du Perou, & ont une nourriture fort ſemblable juſques vers le trente-huitiéme degré de Latitude Meridionale. Les habitans de ce pays-là tant hommes que femmes ſont aſſez agréables de viſage. Il y a deux grands Seigneurs qui ſe font la guerre l'un à l'autre & qui peuvent mettre en Campagne chacun deux cens mille combattans. L'un d'eux s'appelle Leuchengorma, il poſſede une Iſle qui n'eſt

qu'à deux lieuës de la Terre-Ferme ou du Continent, & qui est consacrée à ses Idoles, dans laquelle il y a un Temple servi par deux mille Prêtres. Les Indiens Sujets de ce Leuchengorma dirent aux Espagnols qu'à cinquante lieuës plus loin il y avoit entre deux rivieres une grande Province qui n'étoit habitée que par des femmes lesquelles ne souffroient point d'hommes parmy elles qu'en de certains temps pour en avoir des enfans, & que quand elles mettoient au monde des fils, elles les envoyoient à leurs Peres; mais si c'étoient des filles, elles les élevoient parmy elles. Ils ajoûtoient que ces femmes étoient Sujetes de Leuchengorma, & que leur Reine se nommoit Guaboymilla, ce qui en leur langue veut dire Ciel d'or: parce qu'en ce pays là on trouve une grande quantité d'or, qu'elles font de fort riches étoffes, & du tout payent un certain tribut à Leuchengorma. Quoy qu'on ait souvent oüi assurer toutes ces choses comme fort certaines, on n'a pourtant encore pû aller découvrir ce pays-là: parce que Dom Diegue d'Almagro ne fit aucun établissement au Chili. Il est vray que depuis Pedro de Valdivia y fut envoyé pour y établir quelques Co-

lonies; mais il n'eut jamais un aſſez grand nombre de gens pour pouvoir faire ni les découvertes ni les établiſſemens qu'il auroit ſouhaité. Ce Capitaine en fit ſeulement un dans un lieu qui eſt à trente-trois degrez de la Ligne Equinoxiale du côté du Midy. Toute cette côte eſt fort bien peuplée juſques à la hauteur de plus de quarante degrez, ce qu'on a appris par un vaiſſeau de la flotte qu'envoya Dom Gabriel de Carvajal Evêque de Plaiſance : ce vaiſſeau entra par le détroit de Magellan, & de là côtoyant toûjours la terre, & faiſant route du Sud au Nord il ſe rendit au port de la Ville de los Reyes. Dans ce navire ſe trouverent les premiers rats qu'on eût jamais veu au Perou, & depuis ils y ont ſi bien multiplié qu'on en trouve dans toutes les Villes : on juge qu'il faut qu'il s'en ſoit trouvé de petits dans les caiſſes & balots de marchandiſe qu'on tranſporte d'un lieu à l'autre. Les Indiens les appellent dans leur langue Ococha, ce qui ſignifie une choſe qui eſt venuë de la mer.

CHAPITRE

To.2.P.185.





CHAPITRE III.

Fernand Pizarre retourne au Perou. Les dépêches & les ordres qu'il y apporte. Les Indiens se soulevent.

APrès que Dom Diegue d'Almagro fut party de Cusco, Fernand Pizarre retourna d'Espagne. Sa Majesté l'avoit fait Chevalier de l'Ordre de Saint Jacques, & luy avoit accordé d'autres avantages. Il avoit aussi obtenu quelque agrandissement d'une étenduë reglée pour le Gouvernement de son frere Dom François Pizarre, & enfin comme on l'a déja dit, il avoit aussi apporté les provisions pour un nouveau Gouvernement en faveur de Dom Diegue d'Almagro. Dans ce temps-là Mango-Ynga Seigneur du Perou étoit prisonnier dans la forteresse de Cusco, pour la conjuration dont nous avons parlé, qu'il avoit fait avec Paul Ynga, & avec Villaoma pour exterminer tous les Chrétiens. Il écrivit à Jean Pizarre le priant de donner ordre qu'on le mît en liberté, & que Fernand Pizarre à son arrivée ne le trouvât point prisonnier. Jean Pizarre qui

étoit alors dans le Collao occupé à l'attaque d'un lieu fort dans les rochers où quelques Indiens s'étoient retirez, envoya ordre pour sa liberté. Après cela quand Fernand Pizarre fut arrivé à Cusco, il lia amitié avec cet Ynga & le traitoit fort bien ; mais il le faisoit pourtant toûjours garder. On croid que cette amitié avoit pour but de tirer de l'Indien quelque or pour Sa Majesté ou pour Fernand luy-même. Deux mois après son arrivée à Cusco l'Ynga luy demanda permission d'aller au pays d'Yncaya pour la célebration d'une certaine fête : avec promesse de retourner & de luy appo ter à son retour une statuë au naturel de son pere Guaynacava, laquelle, disoit-il, étoit d'or massif. On luy permit d'aller, mais sa fête fut la conclusion du complot qu'ils avoient concerté dès le temps que Dom Diegue partit pour le Chili : en effet il fit incontinent massacrer quelques gens qui faisoient travailler aux mines, & d'autres gens de service qui étoient sur les chemins tant pour les affaires de la Campagne que pour celles des mines. Il envoya aussi un Capitaine avec des troupes considerables, qui se rendit brusquement & par surprise maître de la

forterefſe de Cuſco : les Eſpagnols la reprirent avec beaucoup de peine, & furent ſix ou ſept jours avant d'en pouvoir venir à bout. Jean Pizarre fut tué dans cette occaſion d'un coup de pierre par la tête : parce qu'il n'avoit pû mettre ſon caſque à cauſe d'une bleſſure. Cette mort fut une grande perte pour les Eſpagnols en ce pays-là : parce que Jean Pizarre étoit brave, & fort entendu dans la maniere de faire la guerre aux Indiens, & que de plus il étoit fort aimé & fort cheri de tout le monde. L'Ynga vint cependant avec toutes ſes forces attaquer la Ville de Cuſco qu'il tint aſſiegée plus de huit mois durant : à tous les pleins de Lune il faiſoit faire des attaques en divers endroits : mais Fernand Pizarre & ſes freres défendoient vigoureuſement la place, & étant fort bien ſecondez par pluſieurs braves & vaillans Cavaliers & Capitaines, comme Gabriel de Roias, Fernand Ponce de Leon, Dom Alfonſe Enriquez, le Treſorier Requelme, & pluſieurs autres. Ils étoient obligez d'être preſque continuellement ſous les armes tant la nuit que le jour. Comme ils avoient appris le ſoulevement general des Indiens, ils ne doutoient pas qu'ils n'euſſent déja

maſſacré le Gouverneur & tous les autres Eſpagnols : ainſi ils ſe défendoient comme des gens qui n'avoient plus aucune eſperance de ſecours humain, & qui ne pouvoient plus rien attendre que de la bonté & de la miſericorde de Dieu, & de leur propre courage. Leur nombre diminuoit tous les jours : car il ne s'en paſſoit preſque point que les Indiens ne leur tuaſſent ou bleſſaſſent quelques-uns de leur gens. Pendant ce ſiege Gonzale Pizarre avec vingt Cavaliers s'avança juſqu'au Marais ou Lac de Chinchero qui n'eſt qu'à cinq lieuës de Cuſco. Il fut attaqué dans ce lieu-là par un ſi grand nombre d'Indiens que quelque vigoureuſe réſiſtance qu'il pût faire, il n'auroit pû s'empêcher de tomber entre leurs mains & d'être pris, ſi Fernand Pizarre & Alfonſe de Toro, ne fuſſent venus à ſon ſecours avec quelque Cavalerie. On le blâmoit de s'être engagé trop avant parmi les ennemis avec plus de courage que de prudence, veu le peu de gens qu'il avoit.

CHAPITRE IV.

Dom Diegue d'Almagro arrive à Cusco & prend prisonnier Fernand Pizarre.

NOus avons déja dit comment Dom Diegue d'Almagro prit la résolution de retourner au Perou, & se rendre maître de la Ville de Cusco, aprés que Jean d'Herrada luy eut apporté au Chili les provisions de Sa Majesté pour un Gouvernement au delà de celuy de Dom François Pizarre. Les principaux de ceux qui étoient avec luy le sollicitoient fortement, & d'une maniere pressante à le faire, particulierement Gomez d'Alvarado frere du Gouverneur Dom Pedro d'Alvarado, Dom Diegue d'Alvarado son Oncle, & Rodrigue Orgognos, les uns par le désir de posseder les pays & terres du Perou, les autres pour demeurer les maîtres du Chili. Pour venir à bout de leur dessein, & persuader plus aisément Almagre, ils employerent les Truchemens leur faisant dire que le Gouverneur Pizarre, & la plûpart des Espagnols qui étoient demeurez au Perou, avoient été tuez par les Indiens révol-

tez : car le bruit de cette révolte étoit déja parvenu jusqu'au Chili. Dom Diegue pressé par tant de sollicitations prit donc la résolution de partir, & partit en effet. Etant arrivé à six lieuës de Cusco, sans avoir fait sçavoir sa venuë à Fernand Pizarre, il fit faire quelques propositions d'accommodement à l'Ynga, luy promettant de luy pardonner tout le passé, s'il vouloit être de ses amis, & le favoriser dans le dessein qu'il avoit de se rendre maître de la Ville de Cusco, qui étoit de son Gouvernement. L'Ynga luy fit frauduleusement proposer une entrevûë, à quoy Dom Diegue consentit sans soupçonner aucune supercherie : il laissa donc une partie de ses troupes avec Jean de Sayavedra, menant les autres avec luy. L'Ynga ayant pris son temps au mieux qu'il luy fut possible attaqua Dom Diegue avec une extréme furie, & luy causa une perte considerable. Cependant Fernand Pizarre ayant appris la venuë de Dom Diegue d'Almagro, & comment Jean de Sayavedra étoit demeuré au village de Hurcos avec les troupes : il sortit de Cusco avec cent soixante & dix hommes bien armez. Jean de Sayavedra en fut averti, & eut le temps de

mettre ses gens qui étoient au nombre de trois cens Espagnols, en état de combattre, & de les poster dans un lieu avantageux. Quand ils furent près les uns des autres Fernand Pizarre envoya demander une entrevûë tête à tête à Jean de Sayavedra pour chercher ensemble quelque voye d'accommodement Jean de Sayavedra accepta la proposition, ils se virent, & on dit que dans cette entrevûë Fernand Pizarre luy offrit une grande quantité d'or, pourvû qu'il luy remît entre les mains les troupes qu'il commandoit. Sayavedra ne le voulut point faire, & aussi ne devoit-on pas attendre autre chose d'un Gentilhomme d'honneur & de mérite comme il étoit. Comme cela se passa secrettement entr'eux deux, il est difficile de rien assurer là-dessus, que ce qu'ils jugerent à propos d'en dire eux-mêmes, & pour le reste on ne peut tout au plus avoir que quelques conjectures, & quelques soupçons appuyez peut-être sur des fondemens assez legers, & sur l'opinion du peuple. Dom Diegue d'Almagro étant de retour de la rencontre qu'il avoit eu avec l'Ynga, & s'étant joint luy & ses gens avec Jean de Sayavedra & les siens, ils mar-

cherent enſemble vers Cuſco. Sur ſ
chemin il fit prendre quatre Cavalier
par une embuſcade qu'il leur dreſſa
parce qu'il avoit ſçu qu'ils étoient en-
voyez pour l'obſerver : il apprit pa
eux fort au long ce qui s'étoit paſſé au
Perou par le ſoulevement des Indien
qui avoient tué plus de ſix cens Eſpa-
gnols, & brûlé une grande partie de l
Ville de Cuſco. Il parut ſenſiblemen
touché de cette nouvelle, & envoy
incontinent ſes proviſions aux Senateur
du Conſeil Royal de Cuſco, les prian
de le recevoir pour Gouverneur de cet
te Ville, puiſque les bornes du Gouver
nement du Marquis ne s'étendoient pa
juſques-là : & que même il s'en falloi
beaucoup. Le Conſeil luy fit dire là-
deſſus pour réponſe à ſa demande, qu'i
n'avoit qu'à faire exactement meſurer l
juſte étendrë du Gouvernement du Mar-
quis, & que ſi cette Ville ſe trouvoi
hors de ſes limites, ils étoient tou
prêts à ſatisfaire à ſa demande, & de
le recevoir pour Gouverneur. On tenta
bien dès lors, & on l'a encore tenté
depuis, de marquer les juſtes bornes
de ce Gouvernement, & pluſieurs gens
habiles & experts en cela y travaillerent;
mais ſans pouvoir jamais convenir de
la

la maniere dont la chofe devoit être reglée : parce que quelques-uns difoient qu'il faloit mefurer les lieuës marquées dans les provifions de Dom François pour l'étenduë de fon Gouvernement, en fuivant la côte de la mer, ou en fuivant le grand chemin Royal, & mettant en ligne de compte tous les détours de l'une ou de l'autre route. De l'une ou de l'autre de ces deux manieres le Gouvernement du Marquis finiffoit non feulement avant la Ville de Cufco : mais même au fentiment de quelques-uns avant celle de los Reyes. Le Marquis de fon côté prétendoit qu'il faloit mefurer en droite ligne fans aucun circuit, & fans aucun détour, & qu'on le pouvoit faire par le moyen d'une corde, ou en comptant fi on vouloit les degrez de Latitude, & affignant un certain nombre de lieuës à chaque degré. Pour retourner au fil de nôtre narration, Fernand Pizarre envoya dire à Dom Diegue que s'il vouloit il lui laifferoit libre quelque quartier de la Ville où il pût fe loger en fureté luy & fes gens : & que cependant on envoyeroit au Gouverneur Dom François Pizarre qui étoit à los Reyes, pour luy faire fçavoir ce qui fe paffoit : afin qu'on pût trouver

quelque voye d'accommodement entre eux puis qu'ils étoient amis & associez dans leur entreprise. Quelques-uns disent que sur ces propositions on convint d'une tréve, afin de pouvoir plus aisément négocier cette affaire, & que sur la confiançe de la tréve Fernand Pizarre donna la liberté à tous les habitans & à tous les soldats de se retirer dans leurs logemens pour s'y reposer : parce qu'ils étoient extrêmement fatiguez, ayant passé plusieurs jours & plusieurs nuits sans quitter les armes, & sans avoir le temps de se délasser ni de se rafraîchir ni par le repos ni par le sommeil. On ajoûte que Dom Diegue ayant été averti de la chose, attaqua la place pendant l'obscurité de la nuit qui étoit encore augmentée par un grand broüillard qui survint. Cependant Fernand & Gonzale Pizarre éveillez par le bruit, s'armerent promptement, & comme leur maison fut la premiere attaquée, ils se défendirent vigoureusement avec leurs domestiques, jusques à ce que les ennemis y ayant mis le feu en divers endroits, ils furent obligez de se rendre. Le lendemain sans plus long délay Dom Diegue se fit reconnoître pour Gouverneur par le Senat, & fit mettre

en priſon Fernand Pizarre & ſon frere. Pluſieurs luy conſeilloient d'aſſurer ſon repos & ſa conquête par leur mort, mais il ne le voulut pas faire, & il en fut principalement empêché par les preſſantes ſollicitations de Dom Diegue d'Alvarado, qui luy répondoit d'eux. On aſſure qu'Almagro viola la tréve dont on étoit convenu, par les inſtances & ſur le rapport de quelques Indiens & de quelques Eſpagnols, qui luy dirent que Fernand Pizarre avoit fait rompre les ponts, & ſe fortifioit dans Cuſco. On allegue pour preuve de cela qu'en entrant dans la Ville, & voyant les ponts dans leur entier, il s'écria tout haut, on m'a trompé. Cependant le Gouverneur ne ſçavoit encore rien de tout ce qui ſe paſſoit, & ne le ſçut même que pluſieurs jours aprés. Dom Diegue d'Almagro donna la bande à frange, ou le diadême Royal à Paul Ynga : parce que ſon frere Mango Ynga ayant vû ce qui s'étoit paſſé, s'enfuit avec un grand nombre de gens de guerre dans des montagnes fort rudes & de fort difficile accez, qu'on appelle les Andes.

CHAPITRE V.

Les Indiens défont plusieurs secours que le Gouverneur envoyoit à ses freres à Cusco.

ENtre les autres choses que le Gouverneur Dom François Pizarre supplioit Sa Majesté de luy accorder, en recompense des services qu'il luy avoit rendu dans la conquête du Perou, il luy demandoit particulierement qu'il luy plût luy donner à perpetuité pour luy & pour ses décendans, vingt mille Indiens dans une Province nommée les Atabillos, avec tous les revenus, impôts, droits & jurisdictions, & de plus le titre de Marquis de la même Province. Sa Majesté luy accorda le titre de Marquis de la Province comme il souhaitoit; mais à l'égard des Indiens il répondit que quand il seroit mieux informé de la nature & des qualitez du pays, & des inconveniens qui pourroient suivre de cette concession, il pouvoit s'assurer qu'il feroit en sa faveur tout ce qui se pourroit raisonnablement faire. L'Empereur luy-même dans la lettre

qu'il écrivoit là-dessus à Pizarre luy donnoit le titre de Marquis, & ordonnoit en même temps qu'à l'avenir on le nommât ainsi : c'est pourquoy dans la suite de cette Histoire nous le désignerons ordinairement par ce titre. Le Marquis ayant donc appris le soulevement des Indiens par eux-mêmes ; ne croyant pourtant pas que ses affaires fussent dans un état si perilleux, commença à envoyer peu à peu quelque secours de monde à Fernand Pizarre à Cusco, tantôt dix, tantôt quinze hommes ensemble, selon que les circonstances & la commodité le luy pouvoient permettre. Les Indiens sçachant cela firent occuper les passages étroits & difficiles par plusieurs gens de guerre pour empêcher de passer ces secours que le Marquis envoyoit, si bien qu'en plusieurs occasions, ils les défirent & les tuerent tous, ce qu'ils n'auroient pas pû faire si aisément, & peut-être même ne l'auroient osé tenter, si au lieu de les envoyer ainsi séparément, on les eût envoyez tous ensemble. Etant allé visiter les Villes de Truxillo & de St. Michel, il envoya de là un nommé Diegue Pizarre avec soixante-dix Cavalier pour ce secours. Mais les Indiens les tuerent tous dans un passage difficile

qu'on nomme la montagne de Parcos, à cinquante lieuës de Cuſco : ils en firent de même à un de ſes beaux-freres qui s'appelloit Gonzale de Tapia, qu'il envoya enſuite avec quatre-vingt Cavaliers. Ils défirent auſſi le Capitaine Morgoveio, & le Capitaine Gaete avec les troupes qu'ils avoient pu raſſembler. De tous ces differens partis il ne ſe ſauva preſque pas un ſeul homme, & ceux qui ſuivoient n'apprenoient rien de la défaite de ceux qui les avoient précedez : parce que les ennemis les laiſſoient engager dans quelque valée étroite & profonde : puis ils en faiſoient occuper l'entrée & la ſortie par un grand nombre d'Indiens, & du haut des montagnes ils faiſoient rouler ſur nos gens de groſſes pierres & des pieces de rochers, de ſorte qu'ils les faiſoient ainſi périr miſerablement, ſans pouvoir combattre, & ſans être preſque jamais eux-mêmes obligez d'en venir aux mains. Ils firent donc périr de cette maniere plus de trois cens Cavaliers, & profiterent de leurs dépoüilles, joyaux, armes & vêtemens de ſoyes. Le Marquis voyant qu'aucun de ſes ſecours ne réüſſiſſoit comme il auroit ſouhaité, & qu'il n'en avoit aucunes nouvelles, envoya encore François de Godoy

originaire de Caceres avec quarante cinq Cavaliers : celuy-cy rencontra deux de ceux qui avoient ſuivy Gaete, qui s'étoient ſauvez : il apprit par eux ce qui ſe paſſoit, & cela l'obligea à retourner promptement ſur ſes pas : il eut bien de la peine à ſe ſauver ; parce que les Indiens avoient déja occupé les paſſages par où il étoit entré ; ils le ſuivirent plus de vingt lieuës, le harcellant continuellement, tantôt par devant, tantôt par derriere, de ſorte qu'il ne pouvoit marcher que la nuit : enfin pourtant il ſe rendit à la Ville de los Reyes. Dans le même temps il y arriva auſſi le Capitaine Diegue d'Aguero avec quelques autres qui s'étoient ſauvez à courſe de cheval ; parce que les Indiens avoient voulu les exterminer dans leurs habitations. Le Marquis ayant appris qu'il y avoit un grand nombre d'Indiens en armes qui pourſuivoient Diegue d'Aguero, envoya un nommé Pierre de Lerma avec près de quatre-vingt chevaux & pluſieurs Indiens amis à la rencontre des troupes de l'Ynga, contre leſquels ils combattirent une bonne partie du jour, juſques à ce que les ennemis ſe retirerent dans un lieu fort, parmi des rochers eſcarpez, où les Eſpagnols les environne-

rent de toute part. Ce jour-là le Capitaine Lerma y perdit les dents, & plusieurs autres Espagnols y furent blessez; mais il n'y eut qu'un seul Cavalier tué. Les Indiens étoient si pressez, & si fort les uns sur les autres dans ces rochers où ils s'étoient retirez, qu'ils n'étoient nullement en état de combattre; ainsi on peut dire que les Chrétiens auroient vrai-semblablement mis fin à la guerre ce jour-là, si le Marquis ne leur avoit envoyé ordre de se retirer. Quand les Indiens virent que leurs ennemis se retiroient, ils rendirent graces au Ciel de se voir échappez d'un si grand péril, & ils firent des oraisons, & des sacrifices; puis se retirant incontinent de là, ils allerent se poster sur une haute montagne qui est près de la Ville de los Reyes, la riviere entre deux, combattant sans cesse contre les Espagnols. Le Chef de ces Indiens étoit un Seigneur nommé Tyzoyopangui, & avec luy un frere de l'Ynga que le Marquis avoit envoyé avec Gaete. Tandis que les Indiens furent là près faisant ainsi tous les jours la guerre à la Ville de los Reyes, il arriva souvent que plusieurs de ceux de la même nation qui étoient au service des Espagnols, & qu'on appelle Yanaconas,

alloient le jour ſe joindre à leurs Compatriotes & tiroient quelque ſolde, puis la nuit ils venoient ſouper & dormir chez leurs maîtres.

CHAPITRE VI.

Le Marquis envoye demander du ſecours en divers endroits. Le Capitaine Alvarado va pour le ſecourir.

LE Marquis voyant les Indiens en ſi grand nombre autour de la Ville de los Reyes, crut qu'infailliblement Fernand Pizarre, & tous les Eſpagnols de Cuſco étoient morts, & que ce ſoulevement étoit ſi general, que ceux du Chili auroient auſſi exterminé Dom Diegue & les ſiens. Là-deſſus afin que les Indiens ne s'imaginaſſent pas qu'ils retenoient leurs navires pour s'enfuir : afin auſſi que les Eſpagnols ne ſe flattaſſent pas de l'eſperance de s'en pouvoir ſervir pour ſe ſauver par la mer, & qu'ainſi ils combattiſſent moins courageuſement, il envoya tous ſes vaiſſeaux à Panama. En même temps il envoya auſſi avertir le Viceroy de la Nouvelle Eſpagne, & tous les Gouverneurs des In-

des, de l'état où il étoit, les priant d
luy envoyer du ſecours, & leur repreſen
tant le grand peril dans lequel il ſe trou
voit, dans des termes qui marquoien
un peu moins de fermeté & de confianc
qu'à ſon ordinaire. Il eſt vray que ce n
fut pas de ſon propre mouvement qu'i
ſe ſervit de ſemblables termes; mais à l
ſollicitation, & par les perſuaſions d
quelques perſonnes de peu de courag
qui luy en donnerent le conſeil. Il en
voya auſſi ordre à ſon Lieutenant à Tru
xillo d'abandonner la Ville, & de fair
embarquer dans un navire qu'il luy en
voyoit pour cela, leurs femmes, leur
enfans & tous leurs effets, & les envoye
en ſeureté dans la Province de Terre
Ferme; mais que tous les hommes ave
leurs armes & leurs chevaux marchaſ
ſent à ſon ſecours. Il donna ces ordres
parce qu'il ne doutoit pas que les Indien
n'allaſſent auſſi-tôt attaquer Truxillo, &
qu'il ne ſe trouvoit point du tout e
état de l'aller ſecourir; qu'ainſi il valloi
mieux qu'ils fuſſent tous réünis pou
pouvoir plus aiſément leur réſiſter. I
ajoûtoit à cela qu'il falloit neanmoin
que leur venuë fût ſecrete autant qu'i
leur ſeroit poſſible: afin que les Indien
n'en ſçachant rien, ſe partageaſſent, &

qu'une partie allât pour attaquer Truxillo. Les habitans de cette Ville, suivant les ordres qu'ils avoient reçus, se préparoient à partir lorsque le Capitaine Alfonse d'Alvarado y arriva avec les troupes qu'il avoit mené pour la découverte du pays des Chachapoyas : car le Marquis luy avoit envoyé ordre d'abandonner cette conquête pour venir à son secours. Alvarado laissa une partie de ses troupes pour la défense de la Ville de Truxillo, & avec le reste il alla trouver le Marquis à los Reyes. En arrivant il fut fait Lieutenant General du Gouverneur, à la place de Dom Pedro de Lerma qui l'avoit été jusqu'alors : ce qui causa le chagrin, & la rebellion de ce dernier dont on parlera dans la suite. Le Marquis se voyant ainsi fortifié par un assez bon nombre de troupes, il jugea à propos de pourvoir à ce qui paroissoit le plus pressant, & d'envoyer du secours aux lieux qui se trouvoient le plus en péril, & qui sembloient par consequent en avoir le plus grand besoin. Il dépêcha donc le Capitaine Alfonse d'Alvarado avec trois cens Espagnols tant Cavalerie, qu'Infanterie, qui pillerent & saccagerent plusieurs endroits sans trouver beaucoup de résistance ; mais à quatre

lieuës de la Ville de Pachacama, ce Ca-
pitaine eut à ſoutenir un rude choc con-
tre les Indiens, il les défit pourtant &
en tua pluſieurs : puis il continua ſa mar-
che vers Cuſco. Ils ſouffrirent beau-
coup en paſſant une grande étenduë de
pays qui étoit deſert, & il y eut plus de
cinq cens de ſes Indiens de ſervice qui
périrent par la ſoif : on dit que ſi les Ca-
valiers n'avoient couru ça & là pour
chercher de l'eau & l'apporter à l'Infan-
terie, ils ſeroient preſque tous morts de
la même maniere, tant ils étoient fati-
guez. En ſuivant ſa route il fut joint
dans la Province de Xauxa par Gomez de
Tordoya, qui étoit de Villeneuve de
Barca, il avoit été envoyé après lui avec
deux cens hommes Cavalerie & Infan-
terie. Alfonſe d'Alvarado ſe trouvant
donc alors avec cinq cens hommes, s'a-
vança juſques au pont de Lumichaca où
un grand nombre d'Indiens l'environne-
rent de toutes parts : il les combattit,
les vainquit, & en tua pluſieurs ; ils ne
laiſſerent pourtant pas de continuer à le
ſuivre en le harcellant toûjours juſques
au pont d'Abancay où il apprit la priſon
de Fernand & de Gonzale Pizarre, &
tout ce qui étoit arrivé à Cuſco. Cela
luy fit prendre la réſolution de ne paſſer

as outre jusques à ce qu'il eût reçû des
rdres plus précis de ce qu'il auroit à
aire. Dom Diegue d'Almagro ayant
té informé de la venuë d'Alfonse d'Al-
arado envoya au devant de luy Diegue
'Alvarado avec sept ou huit Cavaliers,
our luy notifier sa commission & ses
rovisions pour la charge de Gouver-
eur. D'abord Alfonse d'Alvarado les
it, puis les ayant regardées, il répon-
it qu'il falloit les faire notifier au Mar-
uis : parce qu'à son égard il n'étoit pas
rtie competente pour traiter de cette
faire. Comme Dom Diegue vit que
eux qu'il avoit envoyez ne retour-
oient point ; craignant qu'Alfonse
'Alvarado les eût retenus, & s'avan-
t cependant par une autre route pour
trer dans Cusco, il y retourna à
and'hâte, s'en étant déja éloigné de
ois lieuës. Quinze jours après il en
 sortir ses troupes, & les fit marcher
ontre Alfonse d'Alvarado : parce qu'il
oit appris le mécontentement de Pier-
 de Lerma, & sçavoit qu'il étoit
isposé à se jetter dans son party avec
lus de quatre-vingt hommes. Lors
ue Dom Diegue fut arrivé près d'Al-
onse d'Alvarado, ses coureurs prirent
ans une embuscade qu'ils dresserent,

Pierre Alvarez Holguin qui alloi
devant à la découverte. Alfonſe d'Al
varado l'ayant appris voulut faire ar
rêter Pierre de Lerma : parce qu'il l
ſoupçonnoit fort ; mais il apprit qu'i
s'en étoit fui cette même nuit, empor
tant avec luy les ſignatures de tou
ceux qui étoient de ſon complot. A
près cela Dom Diegue s'approcha pen
dant la nuit du pont ; parce qu'il ſçu
que Gomes de Tordoya, & un fils d
Colonel Villalva l'attendoient : il en
voya auſſi une grande partie de ſes trou
pes à un gué où il apprit que ceux qu
étoient de la conſpiration de Pierre d
Lerma avoient la garde : en effet ceux
cy receurent ſes gens comme amis &
les encourageoient même à paſſer ſan
crainte. On ſçut que quelques-uns d
ces conjurez étoient entrez dans c
party avec tant d'empreſſement & d
chaleur, qu'ayant la garde cette nuit-
là, ils attaquerent plus de cinquant
lances d'Alfonſe d'Alvarado, & les fi
rent tomber dans la riviere. Puis
quand ce General voulut attaquer les
ennemis, ceux qui étoient de la conſ-
piration, l'abandonnerent, & plu-
ſieurs autres gens de ſon armée ne trou-
vant pas leurs lances, ne vinrent pas non

plus à temps : ainſi Dom Diegue le défit fort aiſément ſans qu'il y eût aucun Eſpagnol de tué : Rodrigue Orgognos eut ſeulement les dents rompuës d'un coup de pierre. Après la priſe d'Alfonſe d'Alvarado on pilla ſon camp ; puis on retourna à Cuſco en faiſant pluſieurs mauvais traitemens aux vaincus. Auſſi cette victoire rendit les partiſans d'Almagre ſi fiers & ſi orgueilleux, qu'ils diſoient hautement que les Pizarres n'avoient plus que faire au Perou, & que le Marquis & ſes freres n'avoient qu'à s'en aller gouverner les Manglares ſous la Ligne Equinoxiale.

CHAPITRE VII.

Le Marquis s'avance pour aller au ſecours des ſes freres à Cuſco : mais ayant ſçu la priſe d'Alfonſe d'Alvarado il retourne à los Reyes.

LEs victoires qu'Alfonſe d'Alvarado avoit remportées ſur les Indiens tant à Pachacama qu'à Lumichaca ſur la route de Cuſco, avoient obligé l'Ynga, & Tizogopangui à ſe retirer auprès de la Ville de los Reyes qu'ils tenoient com-

me aſſiegée. Le Marquis ſe voyant donc libre, & avec un aſſez bon nombre de troupes, partit pour aller à Cuſco au ſecours de ſes freres emmenant avec luy plus de ſept cens hommes tant Cavalerie qu'Infanterie. Il comptoit de les aller ſecourir contre les Indiens: car il ne ſçavoit encore rien du retour de Dom Diegue d'Almagro, ni de tout ce qui étoit arrivé en conſéquence. La plûpart des troupes qu'avoit le Marquis, luy avoient été envoyées par Dom Alfonſe de Fuenmayor Archevêque & Preſident de l'Iſle de Saint Domingue, avec Dom Diegue de Fuenmayor ſon frere; outre cela le Licentié Gaſpar d'Eſpinoſa en avoit auſſi tiré une partie de Panama, & un nommé Diegue d'Agala que le Marquis avoit envoyé à Nicaragua, en étoit auſſi de retour avec quelque ſecours. Le Marquis étant en marche avec ſon armée, & ſuivant la route de la plaine, comme il fut arrivé dans la Province de Naſca à vingt-cinq lieuës de los Reyes, il apprit la nouvelle du retour de Dom Diegue, & de tout ce qui s'étoit paſſé depuis; il en fut extremement touché comme la choſe le méritoit, & conſiderant que ſes troupes étoient diſpoſées & préparées à combattre

tre non contre des Eſpagnols, mais contre des Indiens, il jugea à propos de retourner à los Reyes pour y prendre de nouvelles meſures. Il y retourna donc en effet, & envoya cependant le Licentié Eſpinoſa pour tâcher de trouver quelque moyen d'accommodement entre Dom Diegue & luy. Eſpinoſa étoit chargé de repreſenter à Almagre que ſi Sa Majeſté ſçavoit ce qui ſe paſſoit entr'eux, & qu'elle vînt à apprendre l'état où leurs démêlez réduiſoient les choſes, ſans doute qu'elle les rapelleroit l'un & l'autre, & envoyeroit quelqu'autre à leur place qui joüiroit du fruit de leurs travaux : que ſi Dom Diegue ne vouloit pas écouter ſes remontrances ni entendre à un accommodement, qu'au moins il mît en liberté les freres du Marquis, & demeurât à Cuſco ſans rien entreprendre davantage juſques à ce qu'on eût pû conſulter Sa Majeſté & recevoir ſes ordres pour déterminer & fixer les bornes de leurs Gouvernemens, afin qu'il n'y eût plus aucun ſujet de démêlé ni de diviſion entr'eux. Le Licentié Eſpinoſa partit donc avec ces ordres, mais il ne put jamais trouver aucun moyen d'accommodement, & mourut ſans avoir rien pû conclure dans cette affaire.

Dom Diegue décendit avec ses troupes dans la plaine, laissant pour son Lieutenant à Cusco le Capitaine Gabriel de Roias : il y laissa aussi à sa garde, & en sa disposition Gonzale Pizarre, & Alfonse d'Alvarado prisonniers ; mais il emmena avec luy Fernand Pizarre : ainsi il continua sa marche jusques à la Province de Chincha qui n'est qu'à vingt lieuës de los Reyes, il établit aussi là une Colonie dans un lieu qui sans difficulté étoit dans l'étenduë du Gouvernement du Marquis.

CHAPITRE VIII.

Le Marquis leve de nouvelles troupes & se fortifie. Alfonse d'Alvarado & Gonzale Pizarre se sauvent de prison. Ce qui leur arrive.

LE Marquis ne fut pas plûtôt de retour à la Ville de los Reyes, qu'il fit battre le tambour pour faire de nouvelles levées, & grossir ses troupes, disant ouvertement que c'étoit pour se défendre de Dom Diegue qui venoit, disoit-il, pour usurper son Gouvernement. Dans peu de jours il assembla

plus de ſept cens hommes tant Cavale-
rie qu'Infanterie, parmy leſquels il y
avoit pluſieurs Arquebuſiers ; parce
qu'un Capitaine nommé Pedro de Ber-
gara, à qui nous avons dit cy-devant
qu'avoit été commiſe la découverte des
Bracamoros, étoit venu avec Diegue de
Fuenmayor, & avoit apporté de Flan-
dres, dont il étoit originaire, un grand
nombre d'Arquebuſes avec toutes les
munitions néceſſaires : car juſques-là on
n'en avoit pas eu aſſez au Perou pour
former des Compagnies entieres d'Ar-
quebuſiers, & en faire ainſi des troupes
reglées. Le Marquis en fit alors deux
Compagnies & nomma pour Capitaine
de l'une ce même Bergara, donnant le
commandement de l'autre à Nugno de
Caſtro : il nomma auſſi pour Capitaine
de Piquiers Diego d'Urbina Neveu du
Meſtre de Camp Jean d'Urbina, & pour
Capitaine de Cavalerie Diegue de Roias,
Peranzures, & Alfonſe de Mercadil-
lo, pour Meſtre de Camp Pedro de
Valdivia, & pour Sergent Major An-
toine de Vilalva, fils du Colonel Vilal-
va. Dans ce temps-là Gonzale Pizarre
& Alfonſe d'Alvarado, qui comme on
l'a remarqué, étoient demeurez priſon-
niers à Cuſco, ſe ſauverent de priſon,

& vinrent trouver le Marquis avec plus
de ſoixante & dix hommes, emmenant
avec eux priſonnier Gabriel de Roias
Lieutenant de Dom Diegue. Leur venuë
fut trés-agréable au Marquis, tant par-
ce qu'il étoit fort aiſe de les voir
hors de péril, que parce que cela ſer-
vit beaucoup à encourager ſes troupes.
Il fit Gonzale Pizarre ſon Lieutenant
General, & Alfonſe d'Alvarado Meſtre
de Camp General de toute ſa Cavalerie.
Quand Dom Diegue apprit que ces pri-
ſonniers s'étoient ſauvez, & qu'il ſçut
les grandes forces que le Marquis avoit,
il réſolut de tenter s'il y auroit quelque
moyen d'en venir à un accommodement
avec luy; il luy envoya donc Alfonſe
Henriquez: Fator Diego Nugnez de
Mercado, & le Treſorier Jean de Guſ-
man pour luy propoſer une entrevuë,
afin qu'ils y puſſent regler leurs affaires.
Aprés pluſieurs negociations le Marquis
remit par un compromis tous ſes interêts
entre les mains de Frere François de
Bovadilla Provincial de l'Ordre des
Moines de la Mercy en ce pays là, Dom
Diegue de ſon côté fit auſſi la même
choſe: ainſi Frere François, en vertu
de ſes pouvoirs, prononça ſon juge-
ment & donna un reglement entr'eux

par une ſentence dans les formes. Il ordonnoit que préalablement & avant toutes choſes, Fernand Pizarre ſeroit remis en liberté : enſuite que Cuſco ſeroit remis entre les mains, & en la puiſſance du Marquis comme il y étoit auparavant : qu'on ſépareroit les armées de part & d'autre, envoyant les Compagnies dant l'état où elles ſe trouvoient, pour découvrir le pays de divers côtez : qu'on donneroit connoiſſance du tout à Sa Majeſté, afin qu'elle en ordonnât ce qu'elle jugeroit à propos & convenable pour ſon ſervice. Après cela il menagea une entrevuë du Marquis & de Dom Diegue, afin qu'ils puſſent conférer enſemble de leurs affaires ; il fut donc arrêté qu'ils ſe verroient dans un village nommé Mala qui étoit entre les deux armées, & qu'ils ſeroient accompagnez chacun de douze Cavaliers. Ils partirent chacun de ſon côté pour cette entrevuë ; mais Gonzale Pizarre ne ſe fiant pas ſur la tréve ni ſur la parole de Dom Diegue partit auſſi tôt après avec toutes les troupes, & s'alla poſter ſecrettement aſſez près du village de Mala, donnant ordre au Capitaine Caſtro, avec quarante Arquebuſiers, de ſe mettre en embuſcade dans des roſeaux qui étoient ſur le

chemin par où devoit passer Dom Diegue : afin que s'il étoit accompagné d'un plus grand nombre de gens de guerre que ne portoit leur convention, il fît faire une décharge par laquelle Gonzale fût averti, & pût y accourir promptement & arriver à temps.

CHAPITRE IX.

Les deux Gouverneurs se voyent. Fernand Pizarre est mis en liberté.

DOm Diegue en partant de Chincha pour aller à Mala avec ses douze Cavaliers, donna ordre à Rodrigue Orgognos, qui étoit son Lieutenant General, d'être toûjeurs bien sur ses gardes, & tenir ses troupes toutes prêtes : afin que si le Marquis menoit avec luy un plus grand nombre de gens que ne portoit leur convention, il accourût incontinent & fît le même traitement à Fernand Pizarre qu'il verroit qu'on lui feroit à luy. En s'abordant le Marquis & Dom Diegue s'embrasserent fort affectueusement, & après quelques discours qui ne regardoient pas leur affaire principale, un Cavalier de ceux du

Marquis s'approcha de Dom Diegue, & luy dit à l'oreille : *Monsieur, vous ferez fort bien de vous retirer, je vous en avertis comme vôtre serviteur.* Il parloit ainsi parce qu'il avoit connoissance de la venuë de Gonzale Pizarre. Là-dessus Dom Diegue donna ordre qu'on luy amenât promptement son cheval : quelques Cavaliers voyant qu'il se vouloit retirer, voulurent persuader au Marquis de le faire arrêter ; puis qu'il le pouvoit aisément par le moyen des Arquebusiers que Nugno de Castro tenoit en embuscade. Le Marquis ne le voulut jamais permettre : parce qu'ayant donné sa parole, il la vouloit tenir exactement; il ne pouvoit même se persuader que Dom Diegue se voulût retirer sans avoir premierement conclu quelque chose sur ce qui avoit fait le sujet de leur entrevuë. Cependant Almagre s'en allant & ayant vû l'embuscade, regarda l'avis qu'on luy avoit donné comme une verité indubitable, & étant arrivé dans son camp il se plaignit du Marquis comme s'il l'eût en effet voulu faire arrêter prisonnier, sans vouloir en aucune maniere écouter les raisons par lesquelles le Marquis se justifioit. Depuis cela, par le moyen & par l'intercession de

Diegue d'Alvarado, Almagre mit en liberté Fernand Pizarre ſous certaines conditions dont ils convinrent : qui furent que le Marquis luy fourniroit un navire & un port ſûr pour envoyer des dépêches en Eſpagne & en recevoir, & que cependant en attendant les ordres de Sa Majeſté, ils vivroient en paix & n'entreprendroient rien l'un contre l'autre. Rodrigue Orgognos s'oppoſoit fort à la délivrance de Fernand Pizarre, parce qu'il avoit été témoin des mauvais traitemens qu'on luy avoit fait dans la priſon, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne cherchât à s'en vanger quand il ſeroit une fois en liberté : ainſi ſon avis étoit qu'on luy fît couper le cou. Neanmoins l'avis de Diegue d'Alvarado fut ſuivi préferablement à l'autre ſur la confiance qu'on eut dans le traité qu'il avoit negocié. Fernand Pizarre fut donc mis en liberté, & Dom Diegue l'envoya au Marquis le faiſant accompagner par ſon propre fils, & par quelques autres Cavaliers & Gentils-hommes. Cependant à peine étoit-il parti, que Dom Diegue ſe repentit de ce qu'il venoit de faire, & on croid qu'il l'auroit fait ramener en priſon ſi Pizarre ne s'étoit ſi fort preſſé de ſortir de ſon pouvoir, qu'il

qu'il fit en trés-peu de temps la plus grande partie du chemin qu'il avoit à faire, marchant avec une extrême diligence jusques à ce qu'il se crût tout-à-fait en seureté par la rencontre de plusieurs des principaux Officiers du Marquis qui venoient au devant de luy pour le recevoir.

CHAPITRE X.

Le Marquis marche contre Dom Diegue, qui se retire à Cusco.

DEs lors qu'on fit l'accord dont on vient de parler dans le Chapitre précedent, & que Fernand Pizarre fut mis en liberté, le Marquis avoit receu par Pierre Anzures des ordres provisionels de la part de Sa Majesté, qui portoient que les deux Gouverneurs, demeureroient chacun dans le pays qu'ils auroient découvert & conquis, & où il auroit fait des établissemens dans le temps que ce réglement provisionel leur seroit notifié : sans qu'aucun d'eux pût rien entreprendre dans les limites du Gouvernement de l'autre, jusques à ce que Sa Majesté eût reglé la chose au

fond, & ordonné là-dessus ce qu'elle jugeroit conforme à la justice. Après que le Marquis vit son frere hors des mains & du pouvoir de Dom Diegue, il luy envoya notifier ce reglement provisionel, le priant de se retirer selon les ordres de Sa Majesté, hors du pays qu'il avoit découvert, & où il avoit fait des établissemens. Dom Diegue répondit qu'il étoit prêt d'obéïr aux ordres de l'Empereur, & de se tenir exactement dans les termes du réglement qu'il leur avoit envoyé, qui étoient que chacun demeurât en possession du pays, & des établissemens dans lesquels ils se trouveroient, & selon la forme & maniere dont ils seroient au temps que ce réglement leur seroit notifié, & qu'ainsi conformément à cela il demandoit au Marquis de le laisser en repos, & dans la paisible joüissance de ce qu'il possedoit alors jusques à ce qu'il eût plu à Sa Majesté d'en ordonner autrement, protestant d'obéïr exactement & pleinement de son côté à tout ce qui leur seroit ordonné de sa part dans la suite. Le Marquis repliqua qu'il avoit le premier occupé la Ville de Cusco & le pays des environs, que c'étoit luy qui en avoit fait la découverte & y avoit fait des établis-

ſements, & que Dom Diegue l'en avoit dépoſſedé par force & par violence: qu'ainſi conformément aux ordres de Sa Majeſté il eût à en ſortir, ſinon qu'il luy déclaroit qu'il l'en chaſſeroit par force: puis que tous les accords & conventions qu'ils avoient fait enſemble, étoient finis, & abrogez par ce nouveau réglement de Sa Majeſté. Dom Diegue n'en voulant rien faire, le Marquis marcha contre luy avec toutes ſes forces. Almagre ſe retira du côté de Cuſco, & ſe fortifia ſur une haute montagne nommée la montagne de Guaytara rompant tous les paſſages du chemin par où on pouvoit aller à luy, qui etoit déja fort difficile de luy-même. Fernand Pizarre le ſuivoit avec quelques troupes & une nuit il trouva moyen de monter ſur la Montagne par un chemin ſecret, & avec ſes Arquebuſiers il força les paſſages, & s'en rendit maître, ſi bien que Dom Diegue fut obligé de fuir, & comme il étoit malade il prit les devans, laiſſant Rodrigue Orgognos à l'arriere-garde pour ſe retirer en ordre. Celuy-cy ayant ſçu de deux Cavaliers du Marquis qu'il avoit pris une nuit, que les ennemis le ſuivoient en queuë, hâta ſa marche: la

plûpart des gens de son armée disoient qu'il falloit tourner tête pour aller attaquer ceux qui les poursuivoient : parce qu'on sçavoit par experience que ceux qui de la Plaine passoient sur la Montagne étoient attaquez les premiers jours de maux de cœur & de vomissemens à peu près comme on l'est sur la mer lors qu'on n'y est pas accoutumé. Rodrigue Orgognos ne le voulut pas faire pour n'aller pas contre les ordres de son Gouverneur : cependant on croid que cela luy auroit réüssi, s'il l'eût fait; parce qu'effectivement les gens du Marquis étoient fort incommodez de ce mal qu'on vient de dire, & souffroient aussi beaucoup par les neiges où il leur falloit passer : ce qui luy fit prendre la résolution de retourner avec son armée dans la plaine. Dom Diegue s'en alla à Cusco, faisant par tout rompre les ponts après luy : parce qu'il croyoit que les ennemis le suivoient. Il demeura à Cusco plus de deux mois, levant du monde, assemblant les munitions, préparant des armes d'argent & de cuivre, faisant fondre de l'artillerie, & en un mot ne négligeant rien pour faire tous les préparatifs qu'il jugeoit nécessaires.

CHAPITRE XI.

Fernand Pizarre va à Cuſco avec ſon armée. La bataille des Salines ſe donne. Dom Diegue d'Almagro eſt pris priſonnier.

LE Marquis étant ainſi de retour dans la plaine avec ſon armée, on délibera ſur ce qu'il y avoit à faire, & les avis furent differens ; mais enfin on conclut que Fernand Pizarre, que le Gouverneur avoit fait ſon Lieutenant General, marcheroit avec l'armée du côté de Cuſco, & qu'il meneroit avec luy Gonzale Pizarre ſon frere pour commander ſous luy. On publia qu'on s'avançoit ainſi vers Cuſco avec l'armée pour faire rendre juſtice à pluſieurs habitans de cette Ville qui s'étoient plains au Gouverneur, que Dom Diegue d'Almagro retenoit par force, & par violence leurs biens, occupoit leurs maiſons, & s'étoit abſolument rendu maître contre tout droit, & de leurs Indiens, & generalement de tout ce qui leur appartenoit dans la Ville de Cuſco. Les troupes partirent donc pour y aller,

& cependant le Marquis retourna à la Ville de los Reyes. Quand Fernand Pizarre fut arrivé près de Cusco, le soir tous ses Capitaines vouloient qu'on décendît dans la plaine pour y passer la nuit; mais il s'y opposa absolument, & voulut camper sur la Montagne. Le lendemain dès qu'il fut jour on vit Rodrigue Orgognos avec toute l'armée de Dom Diegue qu'il commandoit, rangée en bataille. François de Chaves, Jean Tello, & Vincent de Guevara commandoient la Cavalerie: & du côté de la montagne il y avoit quelques Espagnols avec un grand nombre d'Indiens armez, pour se servir d'eux dans le combat. Cependant on avoit fait mettre prisonniers dans la citadelle de Cusco, tous les amis & serviteurs du Marquis qui se trouverent dans la Ville: ils étoient en si grand nombre, & les lieux où on les avoit enfermez, si étroits qu'il y en eut quelques-uns qui furent étouffez. Le jour suivant après avoir oüi la Messe Gonzale Pizarre & ses gens décendirent dans la plaine, & s'étant rangez en bon ordre, ils s'avancerent du côté de la Ville à dessein de se poster sur une hauteur qui commandoit à la citadelle. Ils croyoient que Dom Diegue voyant

leurs forces & le nombre de leurs troupes n'oseroit entreprendre de les combattre : & ils souhaittoient extrémement de n'être point obligez à en venir à une bataille pour épargner le sang & la perte de plusieurs Chretiens qui auroient dû être unis pour leurs interêts communs plûtôt que de travailler à se détruire les uns les autres. Rodrigue Orgognos, qui occupoit avec toutes ses troupes, & son artillerie, tout le grand chemin, avoit d'autres pensées, & il avoit occupé ce poste, parce qu'il croyoit que les ennemis ne pourroient entrer dans Cusco par un autre côté, à cause d'un marais bourbeux qui y étoit, & qu'ainsi il faudroit necessairement en venir à un combat. Fernand Pizarre n'eut pas plûtôt découvert l'ennemi, qu'il donna ordre au Capitaine Mercadillo de s'avancer avec sa Cavalerie dans un lieu propre, tant pour combattre les Indiens, s'ils venoient pour l'attaquer, que pour donner du secours dans les endroits où il seroit necessaire pendant le combat. Avant que ce choc commençât, les Indiens qui étoient dans les deux partis, escarmouchérent les uns contre les autres. La Cavalerie de Pizarre tenta le passage par le marais, & cependant les

Arquebuſiers s'avançant promptement, paſſerent devant elle & firent une décharge ſur un Eſcadron des ennemis qui le fit reculer : ce que Pierre de Valdivia Meſtre de Camp du Marquis ayant vû, il aſſura les ſiens de la victoire. Ceux de Dom Diegue firent une décharge d'une piéce d'artillerie qui emporta cinq hommes des gens du Marquis. Quand Fernand Pizarre, & ſes troupes eurent une fois paſſé le marais & un ruiſſeau qui étoit là près, ils marcherent en bon ordre contre les ennemis; car il avoit marqué fort exactement à chaque Capitaine ce qu'il auroit à faire en commençant le combat, & il avoit encouragé autant qu'il avoit pû tous les Soldats. Remarquant que les Piquiers de Dom Diegue tenoient leurs piques hautes, il donna ordre à ſes Arquebuſiers de tirer auſſi un peu haut, ſi bien qu'en deux décharges ils couperent plus de cinquante piques. Rodrigue Orgognos voyant cela, commanda à ſes Capitaines de commencer le combat, & de charger les ennemis. Voyant qu'ils tardoient, il s'avança lui-même avec le corps de bataille, & attaqua du côté, où il voyoit Fernand Pizarre, qu'on pouvoit fort aiſément reconnoître à la

tête de ſes Eſcadrons. Orgognos en s'avançant s'écria à haute voix : O ! Dieu tout puiſſant, me ſuive qui voudra, je vai faire mon devoir, & chercher la mort. Gonzale Pizarre, & Alfonſe d'Alvarado voyant qu'Orgognos leur montroit le flanc, attaquerent vigoureuſement les ennemis, & en mirent plus de cinquante ſur le carreau. Rodrigue Orgognos fut bleſſé d'un coup d'Arquebuſe à la tête, la balle ayant percé ſon caſque : nonobſtant ſa bleſſure il tua deux hommes avec ſa lance, & donna un coup d'épée dans la bouche à un valet de Fernand Pizarre, qu'il prenoit pour ſon maître : parce qu'il étoit fort bien vétu. Le combat fut rude, les troupes ſe mêlerent, & combattirent vigoureuſement de part & d'autre : mais enfin les gens du Marquis firent tourner le dos à ceux de Dom Diegue, & en tuerent & bleſſerent pluſieurs. Almagre voyant ſes gens fuir de deſſus une hauteur où il s'étoit retiré, ſans aller au combat, parce qu'il étoit malade, s'écria : Seigneur, je croyois que nous fuſſions venus pour combattre en braves gens, non pour fuir. Deux Cavaliers menant Rodrigue Orgognos priſonnier, il en vint un troiſiéme qui en avoit reçû

quelque outrage qui luy fit ſauter la têt
il y en eut encore quelques uns de ceu
qui s'étoient rendus, qui furent tuez
ſans que Fernand Pizarre ni ſes Officier
le puſſent empêcher, quelque ſoin qu'il
priſſent pour cela. Les Soldats d'Alfon
ſe d'Alvarado honteux, & chagrins d
leur déroute au pont d'Avancay, cher
choient à s'en vanger autant qu'ils pou
voient: juſques - là que le Capitain
Ruydiaz emmenant un priſonnier e
croupe, il vint un Cavalier qui le tu
derriere luy d'un coup de lance. Do
Diegue voyant ſes gens en fuite, &
la bataille perduë, s'enfuit auſſi luy
même dans la Citadelle de Cuſco, o
Alfonſe d'Alvarado, & Gonzale Pizar
qui le pourſuivoient le prirent priſon
nier. Les Indiens voyant le combat fi
parmi les Chrétiens, ceſſerent auſſi d
leur côté, & ſe mirent les uns & les au
tres à dépoüiller les morts, parmi leſ
quels ils en dépoüillerent auſſi plusieur
qui étoient encore vivans: mais ho
d'état de ſe défendre à cauſe de leur
bleſſures. Comme les vainqueurs étoien
occupez à pourſuivre leur victoire,
étoit facile à ces Indiens de faire ce qu'
leur plaiſoit ſans que perſonne les e
empêchât, ſi bien qu'ils dépoüilleren

generalement tous ceux qu'ils trouverent sur le champ de bataille. Les Espagnols vainqueurs & vaincus, se trouvant en general affoiblis par ce combat couroient risque d'être facilement défaits, si les Indiens avoient eu le courage de les attaquer comme ils l'avoient résolu. Cette bataille fut donnée le vingt-sixiéme jour d'Avril de l'an mil cinq cens trente-huit.

CHAPITRE XII.

Ce qui se passa après la bataille des Salines. Fernand Pizarre va en Espagne.

APrès cette victoire Fernand Pizarre fit tout ce qu'il pût pour gagner les bonnes graces des Capitaines de Dom Diegue, qui s'étoient sauvez du combat, & les attirer à son parti : n'en pouvant venir à bout, il en chassa plusieurs hors de Cusco. Puis voyant qu'il ne luy étoit pas possible de contenter tous ceux qui l'avoient servi ; parce que chacun faisoit si fort valoir ses services, qu'à peine le Gouvernement leur eût paru une recompense suffisante. Cela luy fit prendre la résolution de séparer l'armée & d'envoyer les troupes de divers côtez,

pour faire de nouvelles découverte
dans des lieux dont on avoit déja que
que connoissance. Il faisoit par ce moye
deux choses qui luy étoient avantageu
ses, l'une qu'il récompensoit ses amis
l'autre qu'il éloignoit ses ennemis. Ain
il envoya le Capitaine Pierre de Candi
avec trois cens hommes, tant des sien
que de ceux de Dom Diegue, à la con
quête d'un pays où le bruit commu
étoit qu'il y avoit de fort grandes riches
ses. Pierre de Candie n'ayant pû entre
dans ce pays par le côté qu'il avoit pris
à cause de la difficulté des chemins, i
retourna vers le Collao avec toutes se
troupes presque mutinées : parce qu'u
nommé Mesa qui avoit été Commissair
de l'Artillerie du Marquis, avoit di
qu'il passeroit par le Collao, quelqu
chagrin que cela pût faire à Fernan
Pizarre. Il l'entreprit donc en effet su
la confiance de la faveur que luy por
toient les gens de Dom Diegue qu
étoient de cette expedition, & dont le
chagrins n'étoient point encore entiere
ment dissipez, ni l'union telle qu'o
l'auroit dû souhaitter entr'eux & ceu
qui avoient été du parti opposé. Là-
dessus Pierre de Candie fit arrêter pri-
sonnier ce Mesa, & l'envoya avec le

nformations, & les preuves qui étoient
ontre lui, à Fernand Pizarre. Cela joint
quelques autres conſpirations qui ſe
:ent en divers lieux à deſſein de tirer
om Diegue hors de priſon, & le ren-
'e maître de la Ville de Cuſco, fit ju-
er à Pizarre que le pays ne ſeroit ja-
ais bien en repos, tandis qu'Almagre
roit vivant. Il crut donc qu'il étoit
ſolument neceſſaire de le faire mou-
:, & qu'on pourroit aiſément faire
nnoître à tout le monde la juſtice de
mort, en faiſant voir qu'il étoit cou-
ble de tous les deſordres paſſez; puis
'il en avoit été la premiere & la prin-
pale cauſe, ayant le premier commen-
la guerre, fait pluſieurs actes d'hoſti-
é, occupé de ſon autorité privée la
lle de Cuſco, fait mourir pluſieurs
rſonnes de ceux qui s'étoient oppoſez
es injuſtes entrepriſes, & enfin mar-
é avec ſon armée, enſeignes déployées
ns la Province de Chincha qui étoit
is conteſtation du Gouvernement du
arquis: pour toutes ces raiſons il le
ndamna donc à la mort. Dom Diegue
tendant prononcer ſa ſentence, il dit,
fit tout ce qu'il put pour émouvoir
compaſſion de Fernand Pizarre, afin
'on luy ſauvât la vie: « Il luy repre-

» ſentoit que luy & ſon frere luy étoient
» en quelque ſorte redevables de toute
» la grandeur, & de l'élevation dans
» laquelle ils ſe trouvoient alors: puis
» qu'il étoit celui qui avoit le plus fourni
» à la dépenſe neceſſaire pour la décou-
» verte du Perou dont ils étoient main-
» tenant les maîtres: il le faiſoit ſou-
» venir auſſi que lors qu'il étoit lui-mê-
» me ſon priſonnier il l'avoit remis gra-
» tuitement en liberté, ſans vouloir ſui-
» vre le conſeil & les ſollicitations de ſes
» Capitaines qui lui conſeilloient de le
» faire mourir. Il ajoûtoit que ſi Pizarre
» avoit reçu quelques mauvais traite-
» mens dans la priſon, ce n'avoit été ni
» par ſon ordre, ni de ſa connoiſſance:
» qu'enfin il conſiderât ſon âge fort avan-
» cé qui bien-tôt le conduiroit au tom-
» beau, ſans qu'on abrégeât ſes jours par
» une mort flétriſſante en le condamnant
» au ſupplice. Fernand Pizarre lui répon-
» dit, que ce n'étoient pas là des diſcours
» & des ſentimens de ſon grand cœur:
» qu'il devoit revenir à lui-même, &
» faire paroître plus de fermeté, & que
» puis que ſa mort étoit arrêtée, & qu'il
» ne la pouvoit éviter, il falloit qu'il ſe
» ſoumît humblement à la volonté de
» Dieu, & qu'il mourût avec conſtance

omme doit faire un bon Chrétien, «
un Gentilhomme de cœur & d'hon- «
eur. Dom Diegue lui repliqua, qu'il «
e devoit pas être surpris de le voir «
raindre la mort étant homme & pe- «
heur; puis que Jesus-Christ lui-même «
avoit craint. « Enfin Fernand Pizarre
n exécution de sa sentence lui fit cou-
er la tête. Aussi-tôt après il partit pour
rendre au Collao; il fit punir Mesa
ui avoit été auteur des mouvemens
éditieux dont on a parlé : puis il envoya
Capitaine Pedro Angurez avec les
ois cens hommes pour passer au pays
ù il avoit voulu les envoyer d'abord
vec le Capitaine Candie; ils prirent un
hemin où ils penserent tous mourir de
im, dans les boües, & les endroits
fficiles & marécageux où il leur faloit
asser. Cependant lui-même demeura
ans le Collao pour y faire des conquê-
s : c'est un païs plain & uni, où il
a plusieurs mines d'or : mais comme
y fait froid on n'y recueille point de
aïz. Les Indiens qui y habitent man-
ent des racines qu'ils nomment Papas,
ui sont à peu près de la forme & du
oût des truffes. Il y a en ce pays là une
és grande quantité de ces brebis dont
ous avons parlé & fait la description

Puis ſur la nouvelle que Fernand Pizarre eut que le Marquis ſon frere étoit venu à Cuſco, il y retourna pour le voir, laiſſant en ſa place pour continuer ſes conquêtes, Gonzale Pizarre. Celui-cy s'avança juſqu'à la Province des Charcas où il fut attaqué par pluſieurs Indiens armez, qui l'enfermerent de toutes parts, & le mirent en grand péril : ſon frere Fernand Pizarre fut obligé de partir de Cuſco, avec pluſieurs Cavaliers pour l'aller ſecourir ; & afin que ce ſecours fît une plus grande diligence, & marchât ſans aucun retardement, le Marquis feignit de vouloir y aller en perſonne, & s'avança effectivement juſqu'à deux ou trois journées de la Ville. Fernand Pizarre étant arrivé au lieu où étoit Gonzale il trouva qu'il s'étoit déja tiré d'affaire par lui-même, & qu'il avoit défait & chaſſé ſes ennemis. Ils continuerent enſemble leurs conquêtes en ce pays-là où ils eurent pluſieurs rencontres avec les Indiens, juſqu'à ce qu'enfin ils prirent leur chef nommé Tizo : après quoy ils retournerent à Cuſco où ils furent fort bien reçûs par le Marquis qui donna dequoi ſubſiſter, & vivre à leur aiſe dans le pays, à tous ceux qu'il put : il en envoya quelques autres pour
faire

faire des conquêtes avec les Capitaines Vergara & Porcel, & il envoya aussi d'un autre côté les Capitaines Alfonse Mercadillo, & Jean Perez de Guevara. Enfin, il envoya le Mestre de Camp Pedro de Valdivia au pays de Chili où Dom Diegue d'Almagre avoit déja été auparavant. Après que tout cela fut fait & qu'on eut rétabli le repos & la tranquillité dans le pays, & dispersé les Espagnols en divers endroits, Fernand Pizarre partit pour l'Espagne, afin d'aller rendre compte à Sa Majesté de tout ce qui s'étoit passé. Il y avoit plusieurs personnes qui ne lui conseilloient pas d'y aller : parce qu'il ne sçavoit point comment on y auroit pris la mort de Dom Diegue. Avant son départ il conseilla au Marquis son frere, de ne se point fier à aucun de ceux qui avoient été au service d'Almagre qu'on appelloit ordinairement ceux du Chili, & de ne permettre point qu'ils se joignissent plusieurs ensemble, se pouvant assurer qu'à peine seroient-ils sept ou huit qu'ils ne fissent quelque complot contre sa vie.



CHAPITRE XIII.

Le Capitaine Valdivia va au Chili. C qui lui arrive dans ce voyage. Son retour

PEdro de Valdivia étant arrivé au Chili avec ſes gens, ſes Indiens le reçûrent fort paiſiblement : mais c'étoi par artifice & par ruſe, afin de pouvoi commodément recueillir leurs blez & leurs ſemences : car c'en étoit le temps En effet, ils n'eurent pas plûtôt acheve leur récolte que tout le pays ſe ſouleva ils attaquerent des Eſpagnols qui s'étoient éloignez du lieu de leur habitation & en tuerent quatorze. Valdivia partit pour aller au ſecours de ſes gens : mais comme il étoit en marche, il y en eut à qui cette expédition ne plaiſoit pas, qui voulurent ſe ſoulever contre lui : ce qui étant venu à ſa connoiſſance, il en fit pendre quelques-uns, & en particulier le Capitaine Pedro Sancho de Hoſz qui l'avoit accompagné dans ce voyage preſque comme ſon égal. Pendant qu'il étoit en Campagne plus de ſept mille Indiens vinrent d'un autre côté attaquer la Ville. Les Eſpagnols

qui étoient demeurez dedans en petit nombre, ſe trouverent fort embaraſſez auſſi bien les Capitaines François de Villagran, & Alfonſe de Monry que les Soldats: ils n'avoient que trente Cavaliers qui ſortirent, & combatirent vigoureuſement contre les Archers Indiens depuis le matin juſques à la nuit qui fit ceſſer le combat, tous étant fort fatiguez & pluſieurs bleſſez. Les Indiens ſe retirerent: parce qu'ils avoient e jour-là fait une perte fort conſiderable, ayant eu un grand nombre de leurs ens tuez & bleſſez. Depuis, la guerre ontinua plus de huit années conſécutiv es, & ſans aucun relâche: neanmoins 'aldivia & ſes gens réſiſterent vigoueuſement pendant tout ce tems-là ſans ouloir abandonner le pays. Il obligeoit s Soldats à cultiver & enſemencer la erre, afin d'avoir dequoi ſe nourrir: r il ne pouvoit ſe ſervir des Indiens our cela. Il ſe ſoutint de cette maniere ſques à ce qu'il retourna au Perou ans le temps que le Licentié de la Gaſca voit des troupes contre Gonzale Piarre, en quoi il l'aida, & lui rendit rvice, comme on le dira dans la ſuite.

LIVRE QUATRIE'ME

Où il eſt parlé du voyage que Gon
zale Pizarre fit pour la décou
verte de la Province de la Canel
& de la mort du Marquis.

CHAPITRE PREMIER.

Gonzale Pizarre fait ſes préparatifs pou le voyage de la Canela.

APrès ce qu'on vient de réciter dan le Livre précedent, on apprit au Perou que du côté de Quito tirant vers l'Orient, on avoit découvert un nouveau pays fort riche, & où il croiſſoit une grande quantité de Canelle, c'eſt pourquoi on le nomme ordinairement la Canela ou le pays de la Canelle. Le Marquis réſolut d'y envoyer Gonzale Pizarre ſon frere pour y faire des conquêtes & des établiſſemens : & comme il faloit y aller par la Province de

Quito, où il devoit se pourvoir de toutes les choses necessaires pour bien réüssir dans son entreprise, le Marquis renonça en sa faveur au Gouvernement de cette Province sous le bon plaisir de Sa Majesté qu'il esperoit qui voudroit bien approuver sa démission en faveur de son frere. Gonzale Pizarre partit donc avec un assez bon nombre de gens qu'il avoit levé pour cette expedition. En chemin il luy falut combattre contre les Indiens de la Province de Guanuco, qui l'attaquerent, & le presserent si fort, que le Marquis fut obligé d'envoyer à son secours François de Chaves. Après cela Gonzale Pizarre se rendit heureusement à Quito. Alors le Marquis envoya Gomez d'Alvarado pour conquerir la Province de Guanuco & y faire quelque établissement : parce que quelques Caciques nommez les Conchucos étoient sortis de cette Province avec plusieurs gens de guerre, & étoient allez attaquer la Ville de Truxillo, tuant tous les Espagnols qu'ils rencontroient, pillant & saccageant par tout où ils passoient, sans épargner les Indiens leurs voisins non plus que les autres : puis ils faisoient des offrandes à un Idole qu'ils portoient avec eux, &

qu'ils nommoient la Cataquilla, tant de ceux qu'ils avoient massacrez, que de tout ce qu'ils avoient pillé. Ils continuerent toûjours ces barbares hostilitez jusques à ce que Michel de la Cerna habitant à Truxillo en sortit avec tout ce qu'il pût ramasser de gens, & que s'étant joint avec François de Chaves, ils combattirent ensemble les Indiens, & enfin les vainquirent & les défirent entierement.

CHAPITRE II.

Gonzale Pizarre part de Quito, il se rend à la Canela. Ce qui lui arrive en chemin.

GOnzale Pizarre ayant fait tous les préparatifs necessaires pour son voyage, partit de Quito suivi de deux cens Espagnols bien équipez dont la moitié étoit de Cavalerie, & outre cela de plus de quatre mille Indiens amis. Il menoit aussi pour provision trois mille pieces de betail, brebis & pourceaux. Après avoir passé un lieu qu'on appelle Ynga, il arriva au pays de Quixos qui étoit la borne des conquêtes qu'avoit

ſait Guaynacava du côté du Septentrion. Les Indiens de ce pays firent la guerre à Gonzale Pizarre : mais une nuit ils diſparurent tous ſans qu'on en pût prendre aucun. Après que nos gens ſe furent reposez quelques jours dans les habitations des Indiens, il ſurvint un grand tremblement de terre, & une furieuſe tempête de pluye accompagnée d'éclairs, & de grands tonnerres : la terre s'ouvrit en pluſieurs endroits, & engloutit plus de cinq cens maiſons : une riviere qui étoit auprès s'enfla auſſi de telle maniere qu'on ne la pouvoit plus paſſer, ce qui fit que nos gens ſouffrirent par la faim : parce qu'ils ne pouvoient plus aller chercher des vivres au delà de la riviere où on en pouvoit trouver. Après qu'ils furent partis de là, ils paſſerent des montagnes fort hautes, & où il faiſoit extrêmement froid ; ſi bien que pluſieurs des Indiens qui les accompagnoient y gelerent. Comme ce pays manquoit de vivres, on ne s'arrêta point juſqu'à ce qu'on fût arrivé dans une Province nommée Zumaco qui eſt dans le voiſinage, & ſur la pente d'un Volcan. Comme ils trouverent en ce lieu des vivres en abondance, les troupes s'y reposerent, & cependant Gonzale Pizarre accompagné de

quelques-uns de ses gens entra dans l
bois épais qu'il y avoit là pour y cher-
cher quelque route. Comme il n'
trouva point, il s'en alla à un lieu qu'i
nommerent de la Coca, & de là il e
voya pour faire venir quelques-uns
ses gens qui étoient demeurez à Zumac
Pendant deux mois qu'ils furent en
pays, il plut incessamment jour & nui
sans qu'ils pussent seulement avoir
tems de faire sécher les habits qu'ils po
toient sur eux. Dans cette Province
Zumaco, & à cinquante lieuës aux en
virons on trouve les arbres qui porte
la Canelle qui sont grands, & ont
feüille faite comme celle du Laurier
leur fruit vient par grapes dont les grai
sont fort menus, & toute la grape e
enfermée dans une côque à peu près fai
comme celle du gland de Liége; ma
plus grande. Le fruit, les feüilles, l'é
corce, & les racines de cet arbre o
l'odeur & le goût de Canelle, & en so
en effet; mais la meilleure & la plus pa
faite est cette écorce ou coque dans l
quelle le fruit est enfermé. On trouv
par tout en ce pays-là beaucoup de ce
arbres dans la campagne, qui y vienne
& y portent du fruit sans aucun soin &
ans aucune culture des hommes: mai
le

les Indiens en ont aussi plusieurs dans leurs heritages qu'ils soignent & cultivent, & ceux-cy portent de la Canelle plus fine que celle des autres : elle est fort estimée par les naturels du pays, qui l'échangent avec les peuples voisins pour des vivres, des étoffes, & toutes les autres choses dont ils ont besoin pour leur subsistance.

CHAPITRE III.

Des peuples & pays par où passa Gonzale Pizarre, jusques à ce qu'il arriva dans un lieu où il fit bâtir un Brigatin.

GOnzale Pizarre laissant au pays de Zumaco la plus grande partie de ses gens, s'avança avec ceux qui étoient les plus sains, & les plus victorieux, suivant le chemin que les Indiens, qu'il prenoit pour guide, luy marquoient. Il lui arriva plus d'une fois que ces peuples pour l'éloigner de leur pays luy disoient des choses fausses des lieux qui étoient par de-là : c'est ainsi qu'en userent ceux de Zumaco, qui lui dirent, que plus avant il y avoit un pays fort peuplé, & fort abondant en vivres. Il trouva

par experience que cela étoit abſolument faux, & que le pays étoit fort peu habité, & fort ſterile, n'y ayant preſque aucun endroit où on pût trouver dequoi ſubſiſter. De-là il arriva à ce pays de la Coca qui étoit voiſin d'une grande riviere : il y demeura un mois & demi, attendant ceux de ſes gens qu'il avoit laiſſez à Zumaco, & il y demeura fort paiſiblement, parce que le Seigneur du pays rechercha, & entretint fort bien la paix avec lui. De-là après s'être rejoints tous enſemble, ils marchérent en ſuivant le cours de la riviere juſques à ce qu'ils arrivérent dans un endroit où elle fait une caſcade de plus de deux cens toiſes, ſes eaux tombant avec un ſi grand bruit qu'on l'entend de plus de ſix lieuës. Puis à quelques journées de là ils trouvérent que l'eau de cette riviere ſe raſſembloit dans un canal ſi étroit qu'il n'avoit pas d'un bord à l'autre plus de vingt pieds : & de deſſus les Rochers qui faiſoient les bords de la riviere juſques à l'eau, la hauteur n'étoit pas moindre que celle de la caſcade, y ayant de côté & d'autres des Rochers eſcarpez. Nos gens firent cinquante lieuës de chemin le long de cette riviere, ſans trouver aucun endroit où il la puſſent paſſer,

finon en ce lieu-là où les Indiens s'oppofoient à leur paffage ; jufqu'à ce qu'enfin les Arquebufiers les ayant chaffez, on fit un pont de bois fur lequel tous pafférent furement. Après être paffez ils marchérent à travers les bois jufqu'au pays qu'ils nommérent de Guema, qui étoit fort plat & plein de marais bourbeux, avec quelques rivieres : mais où ils ne trouvoient d'autres vivres que quelques fruits fauvages qu'ils étoient obligez de manger faute d'autre nourriture : jufqu'à ce qu'ils arrivérent dans un autre pays médiocrement peuplé, où ils trouvérent quelques vivres. Les Indiens de ce dernier lieu étoient vétus de coton : mais ceux des autres endroits où ils avoient paffé, alloient nuds, foit à caufe de l'extrême & continuelle chaleur du pays, foit pour n'avoir pas d'étoffes pour fe vêtir. Les hommes avoient feulement quelques cordes de coton liées au prépuce, qui leur paffant entre les jambes alloient s'attacher à des ceintures qu'ils portoient autour des reins, où les femmes portoient auffi quelques haillons fans aucun autre vétement. Gonzale Pizarre fit bâtir la un Brigantin, tant afin de pouvoir paffer commodément la riviere pour chercher des vivres,

que pour faire porter par eau les hardes & le bagage, aussi bien que les malades: De plus, le pays est si couvert de bois, & si inondé qu'ils ne pouvoient souvent s'y ouvrir le chemin, ni avec leurs coutelas, ni avec leurs haches, & qu'ils étoient obligez de se mettre tous sur l'eau. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'ils achevérent ce Brigantin: parce qu'il leur falut bâtir des fournaises pour y faire chauffer le fer dont ils avoient besoin, afin de le mettre en œuvre. Ils se servirent des fers de chevaux morts; parce qu'ils n'en avoient point d'autre, & ils furent aussi obligez d'accommoder des fourneaux pour y faire du charbon. Gonzale Pizarre obligeoit tout son monde sans aucune distinction à travailler, & pour donner exemple & courage aux autres il travailloit aussi lui-même, & de la hache & du marteau. Au lieu de poix, & de goudron ils se servirent d'une gomme qui distilloit de quelques arbres, & au lieu d'étoupes & de filasse ils employérent les vieilles mantes des Indiens, & les chemises usées & pourries des Espagnols, chacun contribuant de tout son pouvoir à avancer l'ouvrage: si bien qu'enfin ils en vinrent à bout, & mirent leur Brigantin en

état de voguer, & de pouvoir commodément porter tout leur bagage: ils firent de plus quelques Canots, qui suivoient le Brigantin.

CHAPITRE IV.

François d'Orellana s'en va avec le Brigantin. Cela cause de grandes peines à Gonzale Pizarre.

QUand Gonzale Pizarre vit son Brigantin achevé, & en état de voguer, il se crut à peu près hors d'embarras, & en état de faire toutes les découvertes qu'il souhaitoit. Il continua donc son chemin, faisant marcher ses troupes par terre à travers les lieux marécageux, & les bouës qui étoient sur les bords de la riviere. Ils trouvoient aussi sur leur route des bois, ou des brossailles fort épaisses, & des lieux pleins de canes ou de roseaux, qui leur donnoient beaucoup de peine à couper avec leurs coutelas, leurs sabres & leurs haches, ce qu'il falloit pourtant nécessairement faire, pour s'ouvrir le chemin, & se faire passage. Quand il leur étoit trop difficile de suivre leur route du côté de

la riviere où ils se trouvoient, ils passoient de l'autre côté par le moyen de leur Brigantin : ils regloient leur marche de maniere que ceux qui étoient sur la riviere & ceux qui alloient par terre s'arrêtoient toûjours dans les mêmes lieux, pour y prendre quelque repos par le sommeil, & ainsi demeurer toûjours joints & unis pour être en état de se secourir mutuellement. Quand Gonzale Pizarre vit qu'ils avoient déja fait plus de deux cens lieuës, suivant le cours de la riviere en descendant, & qu'ils ne trouvoient rien à manger que quelques fruits sauvages, & quelques racines, il donna ordre à un de ses Capitaines nommé François d'Orellana, avec cinquante hommes de prendre les devants sur la riviere pour leur chercher des vivres, avec ordre que s'il en trouvoit, il en chargeât le Brigantin, laissant le bagage qui y étoit, dans un endroit où ils avoient appris que se joignoient deux grandes rivieres à quatre-vingt lieuës de-là, & de lui laisser aussi deux canots dans une riviere traversante qu'il leur faudroit passer, afin qu'ils le pussent faire. Orellana étant parti, le courant l'entraina en peu de temps jusques au lieu marqué où les deux rivieres se joi-

gnoient : mais il n'y trouva point de vivres, & confiderant la peine qu'il auroit à remonter à caufe de la rapidité de l'eau, & qu'il ne feroit peut-être pas en un an ce qu'il avoit fait en trois jours en defcendant, il prit la réfolution de s'abandonner au cours de la riviere pour aller où fa bonne fortune le conduiroit. Il auroit fans doute mieux fait, ne pouvant entierement fuivre fes ordres pour remonter, de prendre un parti moyen, qui auroit été d'attendre en ce lieu-là. Il ne le voulut pas faire : mais il paffa outre, fans même laiffer les canots par un emportement féditieux, & une rebellion prefque ouverte, & declarée : irrité particulierement de ce que plufieurs de ceux qui l'accompagnoient, luy demandoient avec inftance de n'outrepaffer point les ordres de fon General : fur tout Frere Gafpar de Carvajal de l'Ordre des Prédicateurs infiftoit làdeffus plus qu'aucun autre, ce qui fit qu'Orellana le maltraitta fort, & de parole & de fait. Il continua donc fa route, mettant quelquefois pied à terre, & combattant contre les Indiens qui s'y oppofoient : parce que fouvent eux-mêmes l'alloient attaquer fur la riviere avec leurs canots, & qu'il n'étoit pas facile

aux Eſpagnols de ſe bien défendre dans leur Brigantin, à cauſe qu'ils y étoient trop preſſez. Après cela il fit bâtir une autre Barque dans un lieu où il trouva toutes les commoditez neceſſaires pour cela : parce que les Indiens recherchérent la paix, & lui fournirent des provisions, & les autres choſes dont il avoit beſoin. Dans une Province plus avancée il combattit contre les Indiens, & les vainquit. Puis il apprit d'eux qu'à quelques journées plus avant il y avoit un pays qui n'étoit habité que par des femmes qui ſçavoient combattre, & faire la guerre, & ſe défendroient fort bien contre leurs voiſins. Avec ces connoiſſances, ſans trouver dans tout le pays, ni or, ni argent ni aucune marque qu'il y en eût, il ſuivit toûjours le cours de la riviere juſqu'à ce qu'il arrivât à ſon embouchure dans la mer du Nord, à trois cens vingt-cinq lieuës de l'Iſle de Cubagua. Cette riviere s'appelle Marangnon ou Marannon : parce que le premier qui la découvrit par mer fut un Capitaine qui portoit ce nom : elle prend ſa ſource au Perou dans la pante des montagnes de Quito. Son cours à le meſurer en droite ligne, eſt de ſept cens lieuës : mais à en ſuivre tous les détours

depuis sa source jusqu'à la mer il y a plus de dix-huit cens lieuës : elle en a quinze de largeur à son embouchure, & en plusieurs endroits de son cours elle en a jusques à trois ou quatre. Après cela Orellana s'en alla en Espagne, où il donna connoissance à Sa Majesté de cette découverte, publiant qu'elle avoit été faite à ses frais, & par ses soins : il disoit encore qu'il y avoit de ce côté-là un pays fort riche où habitoient des femmes, ce qui fait qu'on l'appelle communément le pays des Amazones. Il supplia donc Sa Majesté de lui accorder le Gouvernement de ce pays, & le pouvoir d'en faire la conquête : ce qui lui étant accordé, il assembla plus de cinq cens hommes presque tous nobles, gens choisis, & bien faits : il s'embarqua avec eux à Seville : mais leur navigation n'ayant pas été heureuse, & ayant beaucoup souffert par la disette des vivres, la plupart de ses gens se débandérent dès les Canaries, & peu après il se trouva presque abandonné de tout son monde. Il mourut dans ce voyage, & tous ses gens se dispersérent dans les Isles, allant les uns d'un côté, les autres d'un autre sans qu'aucun suivît leur premier dessein. Cependant Gonzale Pizarre se plaignoit

fort d'Orellana, tant de ce qu'il l'avo mis dans un grand embarras, & dans u grand péril par la disette des vivres, & la difficulté de passer les rivieres, qu parce qu'il luy avoit emmené son Brigan tin, où il y avoit beaucoup d'or & d'ar gent, & des émeraudes, dont il s'éto servi, tant pour aller faire sa demand que pour faire ensuite ses préparatifs.

CHAPITRE V.

Gonzale Pizarre retourne à Quito av beaucoup de peine.

GOnzale Pizarre étant arrivé ave ses gens au lieu où il avoit donn ordre à Orellana de lui laisser les canot pour passer quelques rivieres qui se jet toient dans la grande, & ne les trou vant point, il fut fort embarrassé, & contraint de faire avec beaucoup de pei ne d'autres canots, afin de passer so monde. Après cela, quand ils furen arrivez au lieu où se joignoient les deux grandes rivieres, & où Orellana le de voit attendre, il ne l'y trouva poin non plus : mais voicy ce qu'il apprit pa un Espagnol qu'Orellana avoit laissé là

parce que cet homme s'oppoſoit à la continuation du voyage, & qu'il vouloit que ſuivant les ordres on attendit en ce lieu leur General. C'eſt qu'Orellana vouloit faire des découvertes en ſon propre nom, & de ſa propre autorité, non plus comme Lieutenant de Gonzale Pizarre, & pour cela il avoit renoncé à ſa Charge, & s'en étoit démis : puis il s'étoit tout de nouveau fait élire pour Capitaine par ceux qui l'accompagnoient. Gonzale Pizarre & ſes gens ſe voyant donc privez de leur Brigantin, & par là de toute commodité & de tout moyen de ſe pourvoir de vivres, ſur tout n'ayant preſque plus, ni miroirs, ni ſonnettes, ni autres ſemblables bagatelles pour en recouvrer des Indiens par échange : ils furent ſi accablez de triſteſſe, & ſi découragez, qu'ils prirent la réſolution de retourner à Quito dont ils étoient éloignez de plus de quatre cens lieuës. Le chemin étoit ſi difficile, ſi empli de bois & de broſſailles, & ſi deſert en pluſieurs endroits, qu'ils n'avoient que très-peu d'eſperance de s'y pouvoir jamais rendre, & ne doutoient preſque pas qu'il ne leur fallût mourir de faim dans les montagnes qu'ils avoient à paſſer. Il y en eut auſſi plus de qua-

rante qui y moururent en effet, san
qu'on pût les secourir : en demandant
manger ils s'apuyoient contre quelqu
arbre, & y tomboient morts par un
défaillance qui leurs étoit causée par l
faim, & le manquement de nourriture
Après donc s'être recommandez à l
grace de Dieu, ils se mirent en chemi
pour retourner, & parce que celui qu'il
avoient suivi en allant étoit plein d
mauvais pas, & qu'on n'y trouvoit poin
de vivres, ils en prirent un autre a
hazard, qui se trouva n'être pas meilleu
que le premier. Ils furent donc obligez
de tuer leur chevaux qui leur restoient
pour se nourrir de leur chair, ils mangérent aussi quelques levriers, & autres
sortes de chiens qu'ils menoient avec
eux : ils se servirent encore de certaines
petites cordes ou filets à peu près semblables à ceux qui viennent aux branches
de la vigne qui avoient le goût d'ail.
Un chat sauvage se vendoit jusqu'à vingt
francs & plus, une poule de même, &
un de ces Alcatraz ou grosses poules de
mer, dont nous avons parlé cy-devant
& dont la chair est si mauvaise & si malfaisante, se vendoit un écu ou plus.
Gonzale Pizarre continua donc son chemin pour se rendre à Quito, où quelque

emps avant qu'il arrivât on avoit eu
ouvelle de ſon retour : ſi bien que les
Habitans de Quito avoient fait aſſez
onne proviſion de pourceaux & de
rebis pour aller au devant de lui, &
ournir de la nourriture à lui & à ceux
ui l'accompagnoient. Ils menoient auſſi
vec eux quelques chevaux, & portoient
uelques habits pour Gonzale Pizarre,
: pour ſes Capitaines. Ce ſecours s'a-
ança au devant d'eux plus de cinquante
euës, & on peut aiſément juger avec
ombien de joye il fut reçû, particulie-
ment les vivres. Ils étoient tous fort
uds, auſſi-bien le General & les Offi-
ers que les moindres Soldats : parce
ue les pluyes continuelles qu'ils avoient
ouffert, & les autres difficultez de leur
oyage, avoient entierement pourri, &
échiré tous leurs habits : ils n'avoient
onc que quelques morceaux de peaux de
êtes devant & derriere, quelques bas &
uelques bonnets de même, & quelques
eux haude-de-chauſſes pourris. Leurs
pées étoient ſans fourreaux, & toutes
ongées par la roüille. Ils étoient tous
pied, pleins d'égratignures, & de dé-
hirures aux bras & aux jambes par les
onces, les épines, & les broſſailles
u'il leur avoit fallu traverſer ; enfin, ſi

changez, ſi pâles, & ſi défaits qu'à peine étoient-ils connoiſſables. Ils diſoient, qu'une des choſes dont ils avoient autant ſenti la diſette étoit le ſel, n'en ayant pû trouver le moins du monde pendant plus de deux cens lieuës de chemin. Quand ils ſe virent arrivez dans le pays de Quito, & qu'ils eurent reçû le ſecours, les vivres, & les rafraîchiſſemens qu'on leur apportoit, ils baiſérent la terre en ſigne de reconnoiſſance, rendant graces à Dieu de les avoir tirez de tant de dangers, & mis en état de trouver quelque ſoulagement à tant de peines, & de fatigues qu'ils avoient enduré. Ils ſe jettoient ſur les vivres avec tant d'empreſſement, & mangeoient avec une ſi grande avidité, qu'il fut abſolument neceſſaire de les regler & ne leur donner à manger que peu à peu juſques à ce que leur eſtomac fût par là racoutumé à la digeſtion des viandes. Gonzales Pizarre & ſes Capitaines voyant qu'il n'y avoit d'habits, & de chevaux que pour eux ſeuls, ne voulurent ſe ſervir ni des uns ni des autres, pour garder une parfaite égalité, & ſupporter la fatigue entiere, & juſqu'au bout comme les moindres Soldats: afin de les conſoler un peu, & gagner leur affection par-là. Ils

ntrérent dans la Ville de Quito le matin, & d'abord ils allérent droit à l'Eglise pour ouïr la Messe, & rendre graces à Dieu de les avoir délivrez de tant de maux. Après cela chacun se remit, & s'accommoda de son mieux selon son pouvoir & ses commoditez. Ce pays où vient la Canelle est sous la Ligne Equinoxiale dans une situation, & à une hauteur pareille à celles des Isles Molucques; d'où on tire la Canelle dont on se sert ordinairement en Espagne, & dans les autres pays de l'Europe.

CHAPITRE VI.

Les amis & partisans de Dom Diegue d'Almagro qu'on appelloit ordinairement ceux de Chili complotent la mort du Marquis.

Lorsque Fernand Pizarre fit mourir à Cusco le Président Dom Diegue d'Almagro, on envoya à la Ville de Los Reyes un fils qu'il avoit eu d'une Indienne, & qu'on nommoit du même nom que lui Dom Diegue d'Almagro. Ce jeune homme étoit bien fait, adroit, & de beaucoup de cœur; il avoit sur

tout une adresse particuliere à monter à
cheval, & y faire plusieurs tours avec
beaucoup de grace, & de dexterité : il
sçavoit aussi parfaitement bien lire, &
écrire, ce qu'on peut dire qu'il faisoit
mieux que sa profession ne sembloit le
demander. Jean d'Herrada dont on a
parlé cy-devant, avoit le soin & la charge
de ce jeune homme en qualité de son
Gouverneur à qui son Pere Dom Diegue
l'avoit fort recommandé. Ils demeuroient
donc dans la même maison à Los
Reyes, & cette maison étoit le rendez-vous
de quelques amis, & partisans
d'Almagro qui étoient errans & vagabonds
dans le pays : parce que peu de
gens les vouloient recevoir chez eux,
ni avoir guere de commerce avec eux.
Jean d'Herrada voyant que Fernand Pizarre
étoit allé en Espagne, & Gonzale
Pizarre à la découverte du pays de la
Canelle, & que Dom Diegue d'Almagro
& lui, qui jusques-là avoient été tenus
comme prisonniers, venoient d'être mis
en pleine liberté par le Marquis, il crut
que le temps étoit propre pour travailler
à l'execution d'un dessein qu'ils avoient
formé. Ils commencérent donc à faire
provision d'armes, & à préparer tout ce
qu'il leur paroissoit necessaire pour y
réüssir,

réüssir, & vanger, comme ils l'avoient projetté, la mort d'Almagro Pere du jeune Dom Diegue. Ils étoient encore animez à la vangeance par la consideration de la mort de plusieurs de leurs amis & de leurs partisans, dont ils conservoient cherement la memoire dans le cœur, avec une douleur accompagnée d'un grand ressentiment. Le Marquis avoit souvent fait son possible pour gagner leur amitié par la douceur, & les bons traitemens qu'il leur faisoit : mais il n'avoit jamais pû y réüssir d'une maniere dont il fût content. Cela l'obligea d'ôter au jeune Dom Diegue quelques Indiens qu'il avoit : afin que par ce moyen il ne fût pas en état d'entretenir les gens qui se voudroient joindre à lui. Toutes ces précautions furent inutiles : car les partisans d'Almagro étoient si bien unis entr'eux, que tous leurs biens étoient en quelque sorte communs, & qu'ils se secouroient très bien les uns les autres : de maniere que tout ce qu'ils pouvoient gagner, soit au jeu, soit par quelque autre moyen, ils le mettoient entre les mains de Jean d'Herrada pour fournir à leur dépense commune. Leur nombre grossissoit donc tous les jours, aussi-bien que leur amas d'armes, & de

tout ce qu'ils jugeoient neceſſaire pour l'execution de leur entrepriſe. Pluſieurs perſonnes en avertirent le Marquis, mais il étoit là-deſſus ſi peu défiant, & vivoit avec tant de ſecurité, parce qu'étant plein d'honneur, de bonne foy & de conſcience, il jugeoit des autres par lui-même, qu'il répondit à tout cela, qu'il falloit laiſſer en repos ces pauvres malheureux qui étoient aſſez punis par la honte de leur défaite, par la haine publique, & par la miſere qui les talonnoit. Dom Diegue & ſes gens de plus en plus raſſurez par cette indulgence, & cette patience du Marquis en devenoient tous les jours plus hardis, juſques-là que ſouvent les principaux de ce parti paſſoient devant lui ſans le ſalüer ni lui faire aucune honnêteté. Ils eurent même une nuit l'impudence d'attacher au gibet trois cordes, dont l'une alloit delà à la maiſon du Marquis, l'autre à celle de ſon Lieutenant, & la troiſiéme à celle de ſon Secretaire. Le Marquis avoit encore aſſez de bonté pour excuſer cela comme un effet de leur miſere, & du chagrin qu'ils avoient de leur triſte état. Eux de leur côté ne manquoient pas de profiter de ſa bonté, & de ſon indulgence pour avancer leurs pernicieux deſ-

ſeins : ils s'aſſembloient preſque ouver-
tement, & quelques-uns de ce parti qui
étoient errans & vagabonds dans le pays,
venoient de deux cens lieuës pour cela.
Ils arrêtérent donc de tuer le Mar-
quis, & de ſe ſoulever pour ſe rendre
maîtres du païs : mais ils vouloient avant
de rien executer, attendre des nouvelles
de ce qu'on jugeroit en Eſpagne contre
Fernand Pizarre qui y étoit priſonnier,
& pourſuivi en Juſtice pour la mort de
Dom Diegue d'Almagro : car le Capi-
taine Diegue d'Alvarado y étoit allé
exprès pour l'accuſer, & c'étoit à ſa re-
quête & par ſes pourſuites qu'il avoit
été mis en priſon. Quand après cela les
Conjurez ſçûrent que Sa Majeſté avoit
envoyé au Perou le Licentié Vaca de
Caſtro pour s'informer exactement, &
prendre connoiſſance de tous les mouve-
mens paſſez, ſans traiter le fait parti-
culier de la mort d'Almagro avec toute
la rigueur, & la ſeverité qu'ils auroient
bien voulu, ils conclurent qu'il falloit
executer ce qu'ils avoient entrepris. Ils
auroient pourtant fort ſouhaité de ſça-
voir plus particulierement les intentions
de Vaca de Caſtro : parce que la réſolu-
tion d'aſſaſſiner le Marquis n'étoit pas
du ſentiment univerſel de tous ceux du

parti : il y avoit plusieurs Gentilshommes, qui, bien qu'ils eussent été fort sensibles à la mort du Président Almagro ne se proposoient pourtant pas de la venger que par des voyes juridiques, & d'une maniere conforme à la volonté & au service de Sa Majesté. Les Principaux s'assemblérent donc dans la Ville de Los Reyes, qui furent, Jean de Sayavedra, Dom Alfonse de Montemayor, le Maître des Comptes Jean de Gusman, le Tresorier Manuel d'Espinar, l'Agent Diegue Nugnez de Mercado, Dom Christoval Ponce de Leon, Jean d'Herrada, Pero Lopez d'Ayala, & quelques autres. Dans cette Assemblée ils élurent Dom Alfonse de Montemayor pour aller de la part de tous salüer Vaca de Castro, & ils firent ce choix à cause du rang, du mérite, & de la capacité de ce Gentilhomme. Aussi-tôt qu'il eut reçû ses Lettres de créance & ses dépêches, il partit pour aller chercher Vaca de Castro, ce fut au commencement du mois d'Avril de l'an mil cinq cens quarante & un. Après qu'il l'eut trouvé, & lui eut fait son Ambassade, & avant qu'il fût de retour vers ceux qui l'avoient envoyé, arriva la mort du Marquis : ce qui fit que Dom Alfonse & quelques autres qui ne

s'étoient point trouvez à cette mort, demeurérent auprès de Vaca de Castro, le suivirent & l'accompagnérent toûjours jusques à ce qu'il vanquit Dom Diegue d'Almagro le jeune dans la bataille qui se donna en la Vallée de Chupas. Dom Alfonse & quelques autres, bien qu'ils eussent été fort attachez au parti du Président, & fort affectionnez à sa personne, & le fussent encore à sa memoire; neanmoins ils suivirent dans cette bataille l'Etendart Royal, & préferérent le service, & les interêts de Sa Majesté, au nom de qui Vaca de Castro agissoit, à tous leurs ressentimens particuliers.

CHAPITRE VII.

Le Marquis est averti de la Conspiration formée contre sa vie.

LE bruit étoit si public dans la Ville de Los Reyes de la Conspiration faite pour assassiner le Marquis, que plusieurs personnes l'en avertirent. Il répondoit, que les têtes des autres garderoient la sienne, & disoit à ceux qui lui conseilloient de se faire accompagner

par des Gardes, qu'il ne vouloit pas qu'on eût quelque prétexte de le soupçonner, ou de l'accuser qu'il prenoit des précautions contre le Juge que Sa Majesté envoyoit au Perou. Un jour Jean d'Herrada se plaignit au Marquis, que le bruit couroit qu'il les vouloit tous faire périr : le Marquis lui protesta qu'il n'avoit jamais eu cette intention ; & comme l'autre insistoit, lui disant, que ce qui sembloit leur devoir donner de grands soupçons, & les confirmer dans la pensée, qu'il avoit formé le dessein de les perdre, étoit de lui voir faire, comme il faisoit, un grand amas de lances & d'autres armes : le Marquis tâcha de le rassurer avec des termes pleins de douceur & d'honnêteté, en lui protestant, qu'il n'avoit nullement acheté ces armes pour les employer contre eux. Il accompagna ces assurances d'un présent : car il cueïllit lui-même quelques Oranges qu'il donna à Jean d'Herrada, & qui pour être des premieres étoient fort estimées : puis il lui dit à l'oreille, que s'il avoit besoin de quelque chose, il pouvoit librement lui découvrir ses necessitez, & qu'il y pourvoiroit. Jean d'Herrada lui baisa humblement les mains, & le remercia : puis il prit congé

de lui, ravi de le voir si plein de confiance, & sans qu'il parût avoir le moindre soupçon de leur complot. Après cela il se retira chez lui, où les principaux conjurez se trouvérent, & ils concertérent ensemble de tuer le Marquis le Dimanche suivant, puisqu'ils ne l'avoient pû faire le jour de la Saint Jean, ainsi qu'ils l'avoient auparavant résolu. Le Samedy immédiatement précedent un des Conspirateurs découvrit la chose en confession au Curé de la grande Eglise; ce Curé alla le soir même le dire à Antoine Picado Secretaire du Marquis, le priant de le faire parler à lui. Ce Secretaire mena le Curé en la maison de François Martin, frere du Marquis, qui y soupoit ce soir-là avec ses enfans. Quand on lui dit de quoy il s'agissoit, il se leva de table, & le Curé lui conta tout ce qu'il avoit appris de la Conspiration: le Marquis en fut un peu troublé d'abord; mais un moment après il se remit, & dit à son Secretaire, qu'il ne pouvoit croire la chose, parce qu'il n'y avoit que fort peu de jours que Jean de Herrada étoit venu le trouver, & lui avoit parlé avec beaucoup d'humilité, & qu'ainsi il falloit apparemment que l'homme qui avoit donné cet avis, eût

quelque chose à lui demander, & qu'i
eût inventé cela pour s'en faire un me-
rite auprès de lui. Neanmoins il envoya
appeller le Docteur Jean Velasquez son
Lieutenant, qui ne put venir, parce qu'i
étoit indisposé, ce qui obligea le Mar-
quis à l'aller trouver chez lui dès le
même soir, accompagné seulement de
son Secretaire, & de deux ou trois au-
tres personnes avec un flambeau qu'on
portoit devant eux. Il trouva son Lieu
tenant au lit, à qui il conta ce qui se
passoit: celui-cy ne pouvant croire la
chose, rassura de plus en plus le Mar
quis, en luy disant, qu'il ne devoit rien
craindre, & que tandis que lui qui parloi
tiendroit entre les mains ce Bâton, en
montrant son Bâton de commandement
personne n'oseroit branler ni se révolter
dans le pays. On peut dire qu'il tint en
quelque sorte sa parole: parce que depuis
quand on vint pour tuer le Marquis, ce
Lieutenant s'enfuyant, & se jettant par
une fenêtre pour se sauver, prit son Bâton
de commandement dans sa bouche pour
se servir plus commodément de ses mains.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

La mort du Marquis Dom François Pizarre.

NOnobstant toutes ces assurances, le Marquis ne pouvoit s'empêcher l'être fort inquiet, si bien que le lendemain Dimanche il ne voulut pas sortir pour aller oüir la Messe à l'Eglise : nais afin d'être plus en sureté, il la fit lire dans sa maison. Le Docteur Jean Veasquez, & le Capitaine François de Chaves, qui étoient alors les principaux lu pays après le Marquis, l'allerent voir vec plusieurs autres en sortant de l'Elise. Après leur visite faite, la plûpart e retirerent chez eux : mais le Docteur François de Chaves demeurerent à îner avec lui. A peine étoient-ils hors e table, entre midy & une heure, toue la Ville étant tranquille, & les gens u Marquis étant allez dîner, que Jean 'Herrada, & dix ou douze autres qui accompagnoient, sortirent de sa maion qui étoit éloignée de celle du Maruis de plus de trois cens pas, y ayant ntre deux la plus grande partie d'une

ruë & toute la place. En sortant de l
maison ils tirerent leurs épées, & les te
nant ainsi nuës à la main ils s'avancerent
en criant à haute voix : *Meure le Tyran*
meure le Traître qui a fait tuer le Juge qu
Sa Majesté avoit envoyé. La raison qu
les obligea d'en user de cette maniere
fut afin de faire croire à tout le mond
que leur parti étoit fort considerable
puisqu'ils agissoient si ouvertement, &
marchoient à si grand bruit, & qu'ain
personne n'osât branler, ni se déclare
contre eux dans la Ville. De plus ils ju
geoient bien qu'on ne pouvoit, quelqu
diligence qu'on fît, arriver à tem
pour empêcher l'exécution de leur en
treprise, & qu'ils en seroient venus
bout, ou seroient morts en la tentant
avant que ceux qui voudroient veni
au secours pussent être arrivez. Ils s
rendirent donc à la maison du Marqui
& un de la troupe demeura à la port
avec son épée nuë & sanglante à la main
criant à haute voix : *le Tyran est mort*
le Tyran est mort. Cela produisit l'effe
qu'ils desiroient : car quelques habitan
qui couroient au secours, entendant c
que cet homme disoit avec tant d'assu
rance, ne douterent pas que la chose n
fût veritable, & se retirerent dans leur

maiſons. Cependant Jean d'Herrada s'avançoit promptement par les degrez avec ſes gens, ce que le Marquis ayant appris par quelques Indiens qui étoient à ſa porte, il commanda à François de Chaves de fermer la porte du Salon & celle de la Salle tandis qu'il alloit s'armer. Chaves fut ſi troublé & ſi éperdu, que ſans fermer ni l'une ni l'autre il s'avança dans l'eſcalier, demandant que vouloit dire tout ce grand bruit. Là-deſſus un des Conjurez lui donna un coup d'épée: ſe ſentant bleſſé, il tira la ſienne, en diſant: Quoy, on en veut auſſi aux amis? & en même-tems il fut percé de plusieurs coups & tomba mort. Les Conjurez coururent alors impétueuſement juſques à la Salle, & dix ou douze Eſpagnols qui y étoient, s'enfuirent avec précipitation, ſautant dans la cour par les fenêtres: le Docteur Jean Velaſquez fut du nombre, tenant, comme on l'a dit, ſon bâton de commandement dans la bouche, afin de pouvoir ſe ſervir de ſes mains pour deſcendre par la fenêtre avec moins de péril. Le Marquis étoit dans ſa chambre occupé à prendre ſes armes, avec ſon frere François Martin, deux autres Gentilshommes, & deux grands pages, l'un nommé Jean de Vargas fils de

niez de Tordoya, & l'autre Efcandon
voyant alors que fes ennemis étoient f
près, il n'acheva pas d'attacher les cour
royes de fa cuiraffe: mais avec fon épé
& fon bouclier il s'avança promptemen
vers la porte, où lui & ceux qui l'accom-
pagnoient fe défendirent vaillamment,
& avec beaucoup de courage pendant u
affez long-tems, fans que ceux qui l'atta-
quoient puffent forcer le paffage: le Mar-
quis crioit à haute voix: Courage, mo
frere, il faut faire périr ces traîtres. En-
fin ceux du Chili firent tant qu'ils tue-
rent François Martin; mais auffi-tôt u
des pages prit fa place. Leurs ennemi
voyant donc qu'ils fe défendoient ave
tant de réfolution & d'opiniâtreté, qu'i
pourroit leur venir du fecours & qu'eux-
mêmes fe trouveroient peut-être enfer-
mez, & attaquez par devant & par der-
riere, réfolurent de hazarder tout. Ils fi-
rent donc avancer un des leurs qui étoi
le mieux armé, & qui fe jetta dans l
porte, fi bien que tandis que le Marqui
étoit occupé à fe défaire de celui-là, le
autres eurent moyen d'entrer, & tous f
mirent à le charger avec tant de furie
qu'il ne pouvoit pas parer tous les coup
étant même fi las, qu'à peine pouvoit-i
mouvoir fon épée. Ainfi ils en vinren

à bout, & acheverent de le tuer d'une
estocade dans la gorge : en tombant il
demanda à haute voix confession ; & ne
pouvant plus parler, il fit à terre une
figure de croix qu'il baisa, & ainsi il
rendit son ame à Dieu. Les deux pages
du Marquis moururent aussi avec lui,
& du côté de ceux du Chili, il y en eût
quatre de tuez, & les autres furent bles-
sez. Quand la nouvelle de cette mort
fut sçuë dans la Ville, plus de deux cens
hommes qui étoient en attente de l'é-
venement, se déclarerent hautement en
faveur de Dom Diegue, n'ayant osé le
faire plûtôt dans l'incertitude de ce qui
arriveroit : mais alors ils coururent har-
diment de tous côtez, arrêtant & desar-
mant ceux qui paroissoient favorables
au parti du Marquis. Les meurtriers
sortant de sa maison avec leurs épées san-
glantes, Jean d'Herrada fit incontinent
monter Dom Diegue à cheval, & se
promener ainsi par la Ville, en disant,
qu'il n'y avoit dans tout le Perou, ni
d'autre Gouverneur, ni d'autre Roy qui
fût au-dessus de lui. On pilla la maison
du Marquis, celle de son frere, & celle
d'Antoine Picado : après quoy on fit
assembler le Conseil de la Ville, & on
l'obligea de reconnoître pour Gouver-

neur Dom Diegue, ſous prétexte des conventions faites avec Sa Majeſté au temps de la découverte du pays, par leſquelles, diſoient-ils, Dom Diegue d'Almagro devoit être Gouverneur de la nouvelle Toledé, & après luy ſon fils, ou quelqu'autre qu'il luy plairoit de nommer. Ces meurtriers tuerent auſſi quelques gens qu'ils ſçavoient être des créatures & des ſerviteurs du Marquis. C'étoit un objet fort digne de compaſſion de voir la deſolation, les pleurs & les ſanglots des femmes, & des familles de ceux qu'on avoit maſſacrez, & dont on avoit pillé les maiſons. Quelques miſérables porterent ou traînerent comme ils purent le corps du Marquis à l'Egliſe, & perſonne n'oſoit l'enterrer, juſques à ce que Jean Barbaran habitant de Truxillo, qui avoit été autrefois à ſon ſervice, aidé par ſa femme, les enſevelit, luy & ſon frere, le mieux qu'il pût, en ayant premierement obtenu la permiſſion de Dom Diegue. Cet homme & cette femme ſe preſſoient ſi fort en rendant au Marquis ces derniers devoirs, qu'à peine eurent-ils le loiſir de lui mettre le Manteau de l'Ordre de Saint Jacques, & de luy attacher les Eperons, ſelon la maniere d'enterrer les

Chevaliers de cet Ordre : & cela, parce qu'on les avoit avertis que ceux du Chili venoient à grand hâte pour couper la tête du Marquis, & l'attacher au gibet. Jean de Barbaran l'enterra donc faiſant ſeul toutes les céremonies, & tous les honneurs des funerailles, & fourniſſant de ſes propres deniers tous les frais, & toute la dépenſe neceſſaire pour cela. Après l'avoir mis dans le tombeau, ils penſerent à mettre en ſureté ſes enfans qui étoient errans, & ſe cachant où ils pouvoient dans la Ville, dont ceux du Chili étoient les maîtres. On voit dans cet accident un bel exemple de la varieté & de l'incertitude des choſes du monde, & de l'inconſtance de la fortune, comme on parle. Dans trés-peu de temps un ſimple Gentilhomme, qui n'avoit aucune Charge conſiderable avoit découvert une tres-grande étenduë de pays, & de puiſſans Royaumes dont il s'étoit rendu maître, & en avoit été fait Gouverneur avec une tres-grande autorité : il avoit poſſedé des richeſſes prodigieuſes, il avoit diſtribué à pluſieurs perſonnes des biens & des revenus ſi conſiderables, qu'on ne trouveroit peut-être pas dans toute l'Hiſtoire, qu'aucun des plus riches & des plus

puissans Princes du monde en ait autant distribué en si peu de temps. Puis dans un moment tout cela change : il meurt sans avoir le temps de se confesser, ni de se préparer à la mort, ni de mettre aucun ordre à ses affaires ou à sa succession : il est massacré en plein jour par une douzaine de gens, au milieu d'une Ville dont tous les habitans étoient ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis, ou ses soldats : il leur avoit donné à tous dequoy vivre commodément, & même largement, cependant personne ne vient à son secours dans son plus pressant besoin : ses domestiques, & ceux qui étoient dans sa maison, fuyent & l'abandonnent. Après cela il est enterré pauvrement : toute sa grandeur & toutes ses richesses s'évanoüissent, & on n'en trouve pas pour payer des bougies pour son enterrement. Enfin, ce qui paroît surprenant, & qui doit faire admirer les voyes secretes de la Providence divine, c'est qu'après tant d'avertissemens qu'on luy avoit donné, & tant de legitimes sujets de soupçon, il n'ait point pris les précautions qu'il pouvoit aisément prendre, & qui auroient mis sa vie en sureté contre les attentats de ses ennemis. Cette mort arriva le vingt-

ſixiéme jour de Juin de l'an mil cinq cens quarante-un.

CHAPITRE IX.

Les mœurs, les manieres, & les qualitez du Marquis Dom François Pizarre, & du Preſident Dom Diegue d'Almagro.

PUiſque cette Hiſtoire, & la découverte du Perou, dont elle traite, tirent leur origine des deux Capitaines, dont nous avons parlé juſqu'à preſent, & ſont dûës à leurs ſoins : il me ſemble qu'il eſt à propos de faire leur portrait, & de dire quelque choſe de leurs manieres & de leurs qualitez, en les comparant l'un avec l'autre, comme fait Plutarque quand il écrit les actions, & les faits héroïques de ceux qui ont quelque reſſemblance entr'eux. Ces deux Capitaines dont je veux parler, ſont le Marquis Dom François Pizarre, & le Préſident ou grand Sénéchal Dom Diegue d'Almagro. Nous avons déja dit dès le commencement ce qu'on a pû apprendre de leur origine, & de leur naiſſance : maintenant il faut dire à leur honneur

qu'ils avoient l'un & l'autre beaucoup de cœur & de fermeté, qu'ils ſupportoient le travail, & la peine avec une grande patience; ils étoient d'une conſtitution forte & robuſte; ils aimoient à faire plaiſir à tout le monde, bien qu'il leur en coûtât. Ils furent aſſez ſemblables dans leurs inclinations, & leurs manieres de vivre: car ils ne ſe marierent ni l'un ni l'autre, quoique celui des deux qui mourut le plus jeune fût âgé de ſoixante-cinq ans. Tous deux aimoient la profeſſion des armes & la guerre: mais lorſque les occaſions ne s'en préſentoient pas, le Préſident ſe donnoit volontiers, & de bonne grace aux ſoins du ménage, & des affaires domeſtiques. Tous deux entreprirent la découverte, & la conquête du Perou, étant déja avancez en âge: ils travaillerent & fatiguerent beaucoup dans cette entrepriſe, comme on l'a remarqué cy-devant; mais le Marquis ſur tout y courut de grands riſques, & fut fort ſouvent expoſé à de grands périls, plus que le Préſident qui demeura long-temps à Panama, occupé à pourvoir à toutes les choſes neceſſaires pour bien réüſſir dans leur deſſein, tandis que ſon Compagnon travailloit actuellement à la découverte & à la conquête de la

plus grande partie du pays. Tous deux avoient l'ame grande, toûjours remplie de vastes desseins, & de grandes entreprises, & cependant ils étoient toûjours fort doux, fort humains, & fort accessibles à leurs gens. Ils furent l'un & l'autre également libéraux en effet, bien que le Président le fût le plus en apparence; parce qu'il aimoit à faire paroître ses liberalitez, & étoit bien aise qu'on les publiât. Le Marquis au contraire, prenoit soin de cacher les siennes, & témoignoit n'être pas bien aise qu'on le sçut, & qu'on en fît bruit, comme ayant plûtôt dessein de satisfaire aux besoins, & la necessité de ceux à qui il donnoit, que de se faire honneur de ses présens. En voicy un exemple assez remarquable. Il apprit qu'un Cavalier avoit perdu un cheval qui lui étoit mort: il descendit de sa maison au Jeu de Paume, où il croyoit trouver ce Cavalier, ayant pris sur soy un lingot d'or qui pesoit dix * Marcs

* Dix Marcs. L'Edition in folio qu'on a suivi icy, comme plus vrai-semblable, dit cinq cens pesos qui font dix Marcs, comme on l'a mis: mais l'Edition d'Anvers in 8. met dix livres, ce qui feroit une somme fort considerable, & feroit un grand poids pour le tenir caché en joüant à la Paume; comme il est dit dans la suite.

pour le lui donner de sa propre main. N'ayant point trouvé celui qu'il cherchoit, il s'engagea à joüer une partie de Paume sans se dépoüiller, parce qu'il ne vouloit pas faire paroître son lingot qu'il tenoit caché sous son juste-au-corps. Il demeura ainsi pendant plus de trois heures, jusques à ce qu'enfin voyant paroître celui à qui il vouloit faire ce présent, il le tira à part, & le lui donna, en lui disant, qu'il aimeroit mieux lui en donner trois fois autant, que de souffrir ce que ce poids lui avoit fait endurer en l'attendant. On pourroit apporter plusieurs semblables exemples des liberalitez secrettes du Marquis, qui faisoit presque tous ses présens de sa propre main, afin qu'ils fussent moins connus, & fissent moins d'éclat. Cela faisoit que le Président passoit communément pour être plus libéral, parce que ses présens paroissoient beaucoup plus : neanmoins je croi qu'on peut justement les égaler sur cet article. D'autant plus, comme le Marquis le disoit lui-même, que leur societé & la communauté de tous leurs biens dans laquelle ils s'étoient mis, faisoit qu'aucun d'eux ne pouvoit rien donner où son compagnon n'eût son droit, & sa moitié;

insi celui qui consentoit au présent qui
ui étoit connu, ne marquoit pas moins
a liberalité que celui qui donnoit lui-
nême. Il ne faut pas d'autre preuve
our montrer qu'ils méritent l'un &
'autre la loüange d'avoir été fort libé-
aux que celle-cy. C'est qu'ayant pen-
lant leur vie été fort riches, tant en
rgent qu'en fonds & grands revenus,
: s'étant trouvez en état de faire des
résens fort considerables, & de con-
erver encore de grands trésors pour
ux-mêmes, plus qu'aucun Prince sans
Couronne qui ait paru depuis long-
emps; ils sont neanmoins morts si pau-
res, qu'on ne sçauroit montrer, ni
résors, ni grandes terres qu'ils ayent
issé après eux : puisqu'à peine trouva-
-on dans leurs biens dequoy faire les
rais de leurs funerailles, comme on
écrit de Caton & de Sylla, & de quel-
ues autres Capitaines Romains qui
urent enterrez au dépens du public.
Tous deux aimoient beaucoup à faire
u bien à leurs serviteurs, & à leurs
réatures, à les élever, les enrichir, &
es délivrer du péril quand ils le pou-
voient. On peut dire que le Marquis
lloit dans l'excès sur ce dernier article :
En voicy un exemple remarquable. Il lui

arriva un jour en passant la riviere de l
Barranca, que la rapidité extrême d
l'eau entraîna un de ses serviteurs In
diens qu'on appelle Yanaconas : le Mar
quis se mit à la nage après lui, le pri
par les cheveux, & le sauva ; s'exposan
ainsi lui même à un péril si manifeste
cause de l'impetuosité prodigieuse d
courant, qu'à peine se seroit-il trouv
entre les plus vigoureux de son armé
quelqu'un qui eût osé en faire autant
Quelques Capitaines lui représentan
là-dessus qu'il s'exposoit trop & qu'i
devoit mieux se ménager, il leur ré
pondit, qu'ils ne sçavoient pas ce qu
c'étoit d'aimer bien un serviteur. L
Marquis joüit plus long temps & plu
tranquillement de l'autorité du Gou-
vernement, & Dom Diegue qui n'e
joüit presque pas, fit paroître plus d'am-
bition, & un desir plus ardent de com
mander & de gouverner. Ils n'aimoien
ni l'un ni l'autre à changer de mode e
matiere de vêtement, si bien qu'ils s'ha-
billerent presque toûjours de la mêm
maniere dans leur âge avancé comm
dans leur jeunesse : sur tout le Marqui
portoit ordinairement un juste-au-corp
de drap noir fort long, & qui descen
doit presque jusqu'à la cheville du pied

large par en bas, étroit & juste par en haut pour faire paroître la taille : des souliers blancs, un chapeau gris, & son épée & son poignard à l'antique. Quelquefois les jours de Fête il vêtoit, par les sollicitations & les instances de ses serviteurs, une robe de Martre que le Marquis du Val lui avoit envoyé de la nouvelle Espagne: mais en sortant de l'Eglise il la quittoit d'ordinaire, & demeuroit en chemise ou en camisole avec un mouchoir autour du cou, dont il se servoit à s'essuyer le visage qu'il avoit souvent moüillé de sueur; parce qu'il passoit le reste du jour, en temps de paix, à joüer à la Boule ou à la Paume. Ces deux Capitaines supportoient avec beaucoup de patience la peine, le travail, la faim, la soif, & les autres incommoditez, sur tout le Marquis qui le faisoit souvent paroître dans ces jeux d'exercice, dont nous venons de parler; de maniere qu'il y avoit fort peu de jeunes gens des plus vigoureux qui pussent tenir aussi long-temps que lui. Il aimoit plus le jeu en general que ne faisoit le Président : si bien que quelquefois il passoit des journées entieres à joüer à la Boule, sans se mettre en peine avec qui il joüât, fut-ce un matelot ou

un meunier, & ſans permettre qu'ils amaſſaſſent ſa Boule, ni qu'ils fiſſent aucune ceremonie pour marquer le reſpect qui étoit dû à ſa dignité. Peu d'affaires étoient capables de lui faire quitter le jeu, ſur tout quand il perdoit, ſi ce n'étoit qu'on l'avertît de quelque nouveau ſoulevement des Indiens : car alors il quittoit promptement tout, prenoit ſa cuiraſſe, ſa lance & ſon bouclier, & s'avançoit ſans perdre un moment du côté qu'on lui avoit fait entendre qu'il y avoit quelques mouvemens ſéditieux, courant ainſi par la Ville, ſans attendre ſes gens qui étoient le plus ſouvent obligez de courir à toute bride pour le joindre. Ces deux Capitaines, dont nous parlons, le Marquis & Dom Diegue d'Almagro étoient ſi braves, & ſi experimentez dans la maniere de faire la guerre aux Indiens, qu'un d'eux ne faiſoit point de difficulté de les attaquer, & de pouſſer ſon cheval contr'eux quand ils auroient été cent. Ils avoient naturellement l'un & l'autre beaucoup d'eſprit, de bon ſens & de jugement pour bien prendre leurs meſures, & faire à propos ce qu'il falloit, tant dans les affaires de la guerre, qu'en celles du gouvernement ; & cela eſt d'autant plus

remarquable,

emarquable, qu'ils n'avoient ni l'un ni
autre aucune teinture des Sciences, ne
achant ni lire ni écrire, non pas mê-
ie pour ſigner. On ne ſçauroit nier
ie ce ne fût-là un fort grand défaut en
ıx, & un inconvenient fort conſidera-
le pour les affaires importantes qu'ils
voient à traiter. Les Anciens auroient
egardé cela comme une preuve certaine
'une naiſſance baſſe : mais il faut pour-
nt dire à leur honneur qu'à cela près
s paroiſſoient en tout des perſonnes
en nées & avoient des manieres gran-
es & nobles. Le Marquis avoit beau-
oup de confiance en ſes ſerviteurs & en
s amis : de ſorte que dans toutes les dé-
êches, tant pour les affaires du gou-
ernement que pour la repartition des
diens, il faiſoit ſeulement deux traits
ec la plume comme une eſpece de
raphe, au milieu deſquels Antoine
cado ſon Secretaire ſignoit le nom de
ançois Pizarre. On pourroit peut-
re les excuſer, en diſant d'eux ce
i'Ovide diſoit de Romulus ſur le ſujet
l'Aſtronomie, que s'il n'y étoit pas
avant, il falloit lui pardonner : parce
i'il étoit mieux inſtruit dans les armes
ie dans les Sciences, & qu'il donnoit
s principaux ſoins à remporter de

glorieuſes victoires ſur ſes voiſins. Tous deux étoient ſi affables & ſi familiers, qu'ils alloient ſouvent ſeuls ſans aucune ſuite viſiter leurs Concitoyens, allant de maiſon en maiſon, & mangeant familierement chez le premier qui les convioit. Ils étoient l'un & l'autre fort ſobres dans leur manger & dans leur boire, & aſſez moderez dans leurs galanteries, ſur tout ils étoient fort retenus à l'égard des femmes Eſpagnoles: parce qu'il leur ſembloit qu'ils ne pouvoient avoir aucun commerce galant avec elles ſans faire outrage à leurs Compatriotes dont elles étoient ou femmes ou filles. A l'égard des Indiennes du Perou le Préſident ſemble avoir été le plus retenu; car on ne lui a point vû d'attachement, ni ſçu qu'il ait eu aucune galanterie avec elles, ou qu'il ait eu des enfans d'aucune, ce fils qu'il laiſſa étant né d'une Indienne de Panama. Le Marquis au contraire eut plus d'un attachement au Perou avec les femmes du pays: car il en eut un fort public avec une Dame Indienne, ſœur d'Atabaliba, dont il eut un fils nommé Dom Gonzale, qui mourut âgé de quatorze ans, & une fille nommée Dona Franciſca: il eut encore un fils nommé Dom François d'une

ûtre Indienne de Cuſco. Ils reçurent
un & l'autre de Sa Majeſté des recom-
enſes glorieuſes de leurs travaux. Dom
rançois en obtint le titre de Marquis, ce-
ui de Gouverneur de la nouvelle Caſtil-
e, & l'Ordre de Chevalerie de Saint
acques : Dom Diegue d'Almagro le ti-
re de Préſident ou grand Sénéchal, &
e Gouvernement de la nouvelle Tolede.
e Marquis témoigna toûjours un grand
eſpect pour le nom de Sa Majeſté, &
eaucoup de zele pour ſon ſervice, &
e déference pour ſes ordres, juſques-là
u'en bien des choſes qu'il auroit pû
ire ſans paſſer les bornes de ſon auto-
té, il ne laiſſoit pas de s'en abſtenir,
iſant qu'il ne vouloit pas qu'on le pût
ccuſer de s'étendre le moins du monde
u-delà des bornes qui lui étoient preſ-
rites. Il lui arriva ſouvent, ſe trouvant
ans les lieux où on fondoit les métaux
e ſe lever de ſon ſiége pour ramaſſer
e petits morceaux d'or ou d'argent
ui ſautoient en coupant les pieces qui
toient pour le quint de Sa Majeſté, &
 diſoit là deſſus, qu'il le faudroit faire
vec la bouche ſi on ne le pouvoit avec
s mains. Enfin, ces deux Officiers qui
voient été ſemblables en bien des cho-
es pendant leur vie, eurent auſſi quel-

que reſſemblance dans la maniere de leur mort : puiſque le Préſident fut fait mourir par le frere du Marquis, & lui à ſon tour par le fils du Préſident. Le Marquis avoit beaucoup d'empreſſement, & employoit beaucoup de ſoins pour faire valoir le pays, en faiſant ſoigneuſement labourer & cultiver la terre. Il fit bâtir une belle Maiſon dans la Ville de los Reyes, & ſur la riviere il fit conſtruire deux Moulins : il employoit à cela la plus grande partie du temps qu'il pouvoit dérober à ſes autres occupations, inſtruiſant lui-même les Ouvriers & les Maîtres, & leur montrant comment il falloit faire, & comment il vouloit que les choſes fuſſent. Il apporta ſur tout beaucoup de ſoins à faire bâtir la grande Egliſe de la Ville, & les Monaſteres de Saint Dominique & de la Mercy, à qui ils donna des Indiens, tant pour avoir le moyen de vivre & de s'entretenir, qu'afin de pouvoir auſſi entretenir les bâtimens, & y faire les réparations neceſſaires.



CHAPITRE X.

Dom Diegue d'Almagro leve des troupes. Il fait mourir quelques Gentilshommes. Alfonse d'Alvarado se déclare pour Sa Majesté.

APrès que Dom Diegue ſe fut rendu maître de la Ville de los Reyes, qu'il eut ôté aux Magiſtrats les marques le leur dignité, & qu'il les leur eut redonné de ſa main pour exercer leurs Charges en ſon nom, & en ſon autorité, il fit prendre le Docteur Velaſquez Lieutenant du Marquis, & Antoine Picado ſon Secretaire: il nomma enſuite pour Capitaines Jean Tello qui étoit de Seville, un nommé François de Chaves & encore un autre appellé Sotelo. Au bruit de cette révolution & de ces levées, tout ce qu'il y avoit dans le pays de vagabonds, de faineans & de libertins vinrent pour s'enrôler, par l'eſperance de piller, & de vivre avec licence. Pour payer ſes troupes, Dom Diegue prit le quint qui appartenoit à Sa Majeſté: il prit auſſi les biens de ceux qu'on avoit maſſacrez, & les revenus de ceux

qui étoient abſens. Il ne ſe paſſa pas long-temps qu'on ne vît naître des diviſions, & des démêlez entre les gens qui avoient pris ſon parti; parce que les principaux par un mouvement d'envie & de jalouſie voulurent tuer Jean d'Herrada, voyant que c'étoit lui qui faiſoit tout & diſpoſoit de tout, & que Dom Diegue n'avoit que le nom de Gouverneur & de Capitaine General. Leur deſſein fut découvert, on en fit mourir quelques-uns, du nombre deſquels fut François de Chaves: on fit auſſi couper la tête à Antoine d'Orihuela qui étoit de Salamanque; parce qu'étant nouvellement arrivé d'Eſpagne, il avoit dit franchement qu'ils étoient des Tyrans. On envoya des Députez dans toutes les Villes, afin de faire reconnoître Dom Diegue pour Gouverneur pas les Sénateurs & les Magiſtrats des lieux, ce qui fut effectivement fait en pluſieurs endroits par la crainte qu'on avoit de lui. Neanmoins dans la Province de Chachapoyas, où Alfonſe d'Alvarado étoit Lieutenant, il fit prendre les Députez qu'on y envoya, ſe déclara pour Sa Majeſté, & contre Dom Diegue comme contre un rebelle, il fut enhardi à le faire par la confiance qu'il avoit de pouvoir ſe

défendre avec cent hommes qu'il com-
nandoit dans une forteresse qui étoit en
ce pays, où il se fortifia le mieux qu'il
ui fut possible. Dom Diegue fit tout ce
qu'il put pour le gagner, tant par pro-
messe que par menaces qu'il lui faisoit
par lettres : mais tout fut inutile, il ré-
pondoit toûjours que jamais il ne le re-
connoîtroit pour Gouverneur jusques à
ce qu'il vît pour cela un commandement
exprès de Sa Majesté, & qu'il esperoit,
avec l'aide de Dieu, & le secours de ces
braves Gentilshommes qui l'accompa-
gnoient, de vanger la mort du Marquis,
& de punir les injures & les outrages
qu'on avoit fait à Sa Majesté, & le mé-
pris qu'on avoit fait de son autorité dans
tout ce qui s'étoit passé. Cela fit que
Dom Diegue envoya le Capitaine Gar-
cias d'Alvarado avec de la Cavalerie & de
l'Infanterie, pour l'aller attaquer avec
ordre de passer en allant par la Ville de
Saint Michel, & d'ôter les chevaux &
les armes à tous les habitans de cette
Colonie : puis d'en faire de même à ceux
de la Ville de Truxillo, & aprés cela
marcher avec toutes ses troupes contre
Alfonse d'Alvarado. Garcias d'Alvarado
partit donc, & alla par mer jusqu'au
Port de Janta qui est à quinze lieuës de

Truxillo : là il trouva le Capitaine Alfonſò Cabrera qui venoit en fuyant avec tous les habitans de Guanuco pour ſe joindre avec ceux de la ville de Truxillo contre Dom Diegue : Garcias le prit prisonnier avec quelques-uns de ceux qui l'accompagnoient, & en arrivant à la Ville de Saint Michel, il fit couper la tête, & à lui & à Voz Mediana, & à Villegas qui venoient avec lui.

CHAPITRE XI.

La Ville de Cuſco ſe déclare pour Sa Majeſté & choiſit pour Chef & pour Capitaine Pedro Alvarez Holguin. Ce qu'il fit.

QUand les Députez & les ordres de Dom Diegue arriverent à Cuſco ; Diego de Silva fils de Feliciano de Silva, & François de Curvajal, qui depuis fut Meſtre de Camp de Gonzale Pizarre ; étoient les principaux Magiſtrats de cette Ville. Ils réſolurent avec tous les autres Magiſtrats & Conſeillers, de ne le point recevoir, ni le reconnoître pour Gouverneur. Ils n'oſerent pourtant ſe déclarer ouvertement juſques à ce qu'ils euſſent bien

bien examiné s'ils avoient du monde, des provisions & des munitions suffisantes pour se défendre en cas qu'ils fussent attaquez. Ils répondirent donc avec adresse aux Députez de Dom Diegue, qu'il en envoyât d'autres avec un pouvoir plus ample & mieux en forme, & qu'alors ils le reconnoîtroient. Gomez de Tordoya étoit un des principaux du Conseil Royal de Cusco, & il n'étoit pas en ville lorsque les Envoyez de Dom Diegue y avoient apporté ses ordres, il étoit allé à la chasse ce jour-là ; on lui fit incessamment sçavoir ce qui se passoit. Il trouva même les Envoyez auprès de la Ville comme il y retournoit ; & ayant appris l'état des choses, il tordit le cou à un fort beau Faucon qu'il tenoit sur le poing, en disant, qu'il falloit desormais penser à combattre plûtôt qu'à chasser. Il entra le soir dans la Ville, & après avoir consulté fort secretement avec ceux du Conseil sur ce qu'il y avoit à faire dans la conjoncture présente, il en sortit la même nuit, & s'en alla au lieu où étoit le Capitaine Castro ; ils envoyerent des Messagers à Pedro Anzurez, qui étoit Lieutenant dans la Province de Charcas ; il se déclara incontinent pour Sa Majesté. En même temps

Gomez de Tordoya partit auſſi lui-même pour ſuivre le Capitaine Pedro Alvarez Holguin, qui avec plus de cent hommes avoit marché contre quelques Indiens. L'ayant rencontré, il lui dit ce qui ſe paſſoit, le ſuppliant inſtamment de les aſſiſter dans leur legitime deſſein, & de ſe charger d'une entrepriſe ſi juſte & ſi honorable, en prenant le commandement des troupes qu'il pourroit aſſembler pour leur défenſe. Pour l'engager d'autant mieux, il lui dit, qu'il vouloit lui-même être du nombre de ſes Soldats, & le premier à obéïr exactement à ſes ordres. Pedro Alvarez accepta cet employ, & ſe déclara pour Sa Majeſté: puis ils aſſemblerent les habitans de la Ville d'Arequipa, & tous enſemble ils ſe rendirent à Cuſco, où il y avoit déja pluſieurs perſonnes qui s'étoient déclarées pour Dom Diegue. En effet, quand on y apprit la venuë de Holguin & de Tordoya, il y eut plus de cinquante hommes qui avoient déja pris ſon parti, qui ſortirent de la Ville. On envoya après eux le Capitaine Caſtro, & Fernand Bachiaco avec quelques Arquebuſiers: ils les joignirent, les attaquerent pendant la nuit, les prirent & les ramenerent à Cuſco.

Tous les Conſeillers & Sénateurs de cette Ville, ſuivant l'exemple des Capitaines étrangers, reçûrent non ſeulement Pedro Alvarez Holguin pour leur Commandant; mais ils le nommerent auſſi pour Capitaine General & premier Officier de tout le Perou, prêtant ſerment de lui obéïr en cette qualité, juſques à ce qu'on eût reçû d'autres ordres de Sa Majeſté. Incontinent après il déclara la guerre à Dom Diegue, & la fit publier. Les Habitans de Cuſco pour témoigner leur zéle s'obligerent à payer tout ce que Pedro Alvarez Holguin auroit été obligé de prendre des effets, & des revenus du Roy pour le payement, & l'entretien des Soldats en cas que Sa Majeſté n'en voulût pas approuver & alloüer la dépenſe. D'ailleurs, tous les Habitans de Cuſco, de Charcas, & d'Arequipa offrirent de trés-bonne volonté pour cette guerre, & leurs biens & leurs perſonnes. En peu de temps on aſſembla donc plus de trois cens cinquante hommes, entre leſquels il y avoit cent cinquante Cavaliers, cent Arquebuſiers & cent Piquiers. Après cela Pedro Alvarez ayant ſçû que Dom Diegue avoit plus de huit cens hommes, il n'oſa l'attendre à Cuſco: mais

il jugea plus à propos de s'avancer par la Montagne pour ſe joindre avec Alfonſe d'Alvarado qu'il ſçavoit qui s'étoit déclaré pour Sa Majeſté. Il jugeoit auſſi que ſur ſon chemin pluſieurs des amis, & des ſerviteurs du Marquis qui étoient cachez en divers endroits ſur les Montagnes ſe pourroient joindre à lui. Il marcha donc en ordre, & bien réſolu de combattre Dom Diegue s'il le rencontroit ſur ſa route. En ſortant de Cuſco il y avoit laiſſé pour la garde & la défenſe de la Ville le nombre de gens qu'il avoit jugé neceſſaire, & avoit nommé pour Meſtre de Camp Gomez de Tordoya, & pour Capitaines de Cavalerie Garcilaſo de la Vega, & Pedro Anzurez : il avoit donné le commandement de l'Infanterie au Capitaine Caſtro, & avoit fait Enſeigne pour porter l'Etendard Royal Martin de Robres.



CHAPITRE XII.

Dom Diegue va chercher Pedro Alvarez, & ne le pouvant joindre, il va à Cuſco.

DOm Diegue ayant appris ce qui s'étoit paſſé à Cuſco, & comment Pedró Alvarez en étoit ſorti avec ſes troupes : il jugea d'abord qu'il prendroit ſa route par la Montagne pour ſe joindre à Alfonſe d'Alvarado : car avec le peu de gens qu'il avoit on ne pouvoit pas croire qu'il eût deſſein de chercher Dom Diegue pour l'attaquer. Celuy cy prit donc la réſolution de marcher au devant de lui pour lui couper le paſſage: il ne put pourtant faire toute la diligence convenable pour cela : parce qu'il attendoit Garcias d'Alvarado à qui il avoit envoyé ordre de le venir joindre en toute diligence, ſans s'arrêter à pourſuivre ſon premier deſſein d'aller attaquer Alfonſe d'Alvarado. Dèſlors que Garcias paſſa par Truxillo, il vouloit deſcendre pour attaquer Alfonſe : il en fut empêché par ceux de Levanto, qui eſt une Bourgade de la Province des

Chachapoyas. Auſſi-tôt donc qu'il fut de retour à la Ville de los Reyes, Dom Diegue ſe mit en marche contre Pedro Alvarez avec trois cens Cavaliers, cent Arquebuſiers, & cent cinquante Piquiers. Avant de partir il chaſſa du pays les enfans du Marquis, & fit couper le cou à Antoine Picado, après lui avoir premierement fait ſouffrir beaucoup de mal par une cruelle torture, pour l'obliger à déclarer en quel lieu le Marquis tenoit ſes tréſors. A peine Dom Diegue étoit-il parti, & éloigné de los Reyes d'environ deux lieuës, qu'il y arriva quelques ordres ſecrets de la part du Licentié Vaca de Caſtro qui les envoyoit de Quito: ils étoient adreſſez à frere Thomas de Saint Martin, Provincial des Dominicains, & à François de Barrionuevo à qui il commettoit la conduite & la direction des affaires publiques, & du Gouvernement en attendant ſa venuë. Là-deſſus le Conſeil de la Ville s'aſſembla ſecretement dans le Convent des Dominicains, & reçut ces ordres, reconnoiſſant le Licentié Vaca de Caſtro pour Gouverneur, & Jerôme d'Aliaga premier Secretaire du Gouvernement pour ſon Lieutenant: car les ordres & les proviſions

qu'on envoyoit, étoient pour lui. Après que cela fut fait, les Conſeillers, & pluſieurs autres Habitans avec eux, ſe retirerent à Truxillo, ce qui ne ſe put faire ſi ſecretement que Dom Diegue ne le ſçût dès la nuit même. Il vouloit retourner pour piller, & ſaccager la Ville: mais il en fut empêché par la crainte qu'il eut que Pedro Alvarez ne paſſât cependant, & qu'ainſi il le manquât: de plus, il craignoit encore que la cauſe de ſon retour, & la nouvelle d'un nouveau Gouverneur envoyé par Sa Majeſté, ne vînt à la connoiſſance de ſes gens: il jugea donc plus à propos de continuer ſa marche en toute diligence, & ſans aucun retardement. Nonobſtant toutes ſes précautions, la nouvelle de ce nouveau Gouverneur étant ſçûë dans ſon Camp, fit que pluſieurs l'abandonnerent, & s'en retirerent ſecretement, comme le Provincial des Dominicains, Diegue d'Aguero, Jean de Sayavedra, Gomez d'Alvarado, & le Commiſſaire Yllan Surez de Carvajal. Quelque envie que Dom Diegue eût de faire diligence, il ne put s'empêcher d'être retardé dans ſa marche: parce que Jean d'Herrada tomba malade de la maladie dont il mourut; ainſi Pedro

Alvarez eut le temps de paſſer la Vallée de Xauxa, où l'ennemi qui le cherchoit, avoit réſolu de l'attendre. Dom Diegue ſçachant qu'il étoit paſſé, le ſuivit avec beaucoup de diligence, ſi bien qu'il le joignit. Pedro Alvarez ſe voyant ainſi preſſé, & ne ſe ſentant pas aſſez fort pour combattre Dom Diegue, dont les troupes étoïent beaucoup plus nombreuſes que les ſiennes, il s'aviſa d'un ſtratagême qui lui réüſſit. Il envoya pendant la nuit vingt Cavaliers pour faire une attaque à l'avantgarde de Dom Diegue, avec ordre de prendre quelques priſonniers, s'il étoit poſſible, puis ſe retirer. Ils exécuterent fort bien leurs ordres, & en prirent trois : Pedro Alvarez en fit pendre deux ſur le champ, & promit au troiſiéme non-ſeulement de lui accorder la vie & la liberté, mais encore de lui donner une ſomme conſiderable juſqu'à mille écus d'or & plus, s'il vouloit aller au Camp de Dom Diegue, & avertir quelques-uns de ſes amis qu'il attaqueroit le Camp la nuit ſuivante à la droite. On fit prêter ſerment à ce Soldat, avec promeſſe ſolemnelle qu'il garderoit le ſecret, ce qu'on eſperoit de lui, diſoit-on, témoignant beaucoup de confiance en lui pour l'exécu-

tion de la commiſſion qu'on lui donnoit. C'étoit un jeune homme qui étoit fort ſenſible à l'eſperance d'une ſomme ſi conſiderable pour lui : il partit donc incontinent pour ſe rendre au Camp de Dom Diegue, où il alloit avec beaucoup d'aſſurance, parce qu'il étoit du nombre de ſes Soldats. Dom Diegue le voyant de retour, & apprenant que ſes camarades avoient été pendus, ſans voir d'ailleurs aucune raiſon pourquoy on avoit fait grace à celui-cy plûtôt qu'aux autres, il ſoupçonna d'abord la verité. Sur ce ſoupçon il fit donner la queſtion à ce Soldat, qui avoüa incontinent, & ſans ſe faire beaucoup preſſer, tout ce qu'on avoit exigé de lui, ce qu'on lui avoit avoit fait promettre, & ce qu'on lui avoit promis à lui-même pour recompenſe. Dom Diegue crut donc là-deſſus que Pedro Alvarez vouloit effectivement le ſurprendre & l'attaquer la nuit, comme le Soldat l'avoit confeſſé ; ainſi il ſe prépara pour le bien recevoir, & mit la plus grande partie de ſes troupes du côté où l'Eſpion avoit dit que l'attaque ſe devoit faire. Pedro Alvarez qui avoit un deſſein fort oppoſé, penſoit cependant à ſe retirer pour ſe mettre en ſureté : ainſi dès le moment qu'il eut dépê-

ché ce Soldat, pendant l'obſcurité de
nuit il décampa, & marcha avec le pl
de diligence qu'il lui fut poſſible, lai
ſant les ennemis l'attendre inutileme
tandis qu'il s'éloignoit d'eux, fort ai
que ſa ruſe eût bien réüſſi. Dom Diegı
ayant connu la ſupercherie qu'on l
avoit faite le pourſuivit le plus dilig
ment qu'il put, ce que Pedro Alvar
ayant ſçû, il envoya un Courier à A
fonſe d'Alvarado pour le prier de v
nir à ſon ſecours. Alvarado s'avan
incontinent avec tous ſes gens, & que
ques-uns de ceux de Truxillo, ſi bi
qu'en peu de jours ces deux Capitain
ſe joignirent. Quand Dom Diegue q
étoit déja fatigué d'une longue march
ſçut qu'ils étoient joints, il ceſſa de l
pourſuivre & s'en alla à Cuſco. Cepe
dant Pedro Alvarez, & Alfonſe d'A
varado envoyerent à Quito pour fai
ſçavoir à Vaca de Caſtro tout ce q
ſe paſſoit, lui conſeillant de s'avanc
promptement, moyennant quoy ils
faiſoient forts de le rendre maître d
pays, les affaires prenant un aſſez bo
tour. Alors Jean d'Herrada mourut
Xauxa, & Dom Diegue envoya u
partie de ſon Armée par la plai
pour raſſembler ceux de ſes gens qui

ient à Arequipa. Les Capitaines qu'il
nvoyoit étant arrivez dans cette Ville,
pillerent entierement, & creuserent
ar tout dans le Monastere de Saint Do-
inique : parce qu'on leur avoit dit,
ue plusieurs habitans de la Ville avoient
ché leurs effets en terre dans ce Cou-
ent.

CHAPITRE XIII.

aca de Castro se rend au Camp de Pedro Alvarez, & d'Alfonse d'Alvarado : il y est reçû comme Gouverneur. Ce qu'il y fit.

VAca de Castre étoit arrivé au Perou
avec beaucoup de peine & de fa-
gue : sa navigation depuis Panama
voit été fort fâcheuse, & le vaisseau
ui le portoit avoit perdu ses ancres.
étant enfin rendu au port de la Bonne-
vanture, il étoit de-là allé par terre
isqu'aux frontieres du Gouvernement
e Benalcazar par où il entra au Perou.
avoit beaucoup souffert en faisant ce
hemin, tant par la longueur du voyage
ue par la disette des vivres : & sur
out parce qu'il étoit malade, & n'é-
oit pas accoutumé à de semblables fati-

gues. Cependant, comme on ſçav
déja au Popayan la mort du Marqui
& la plûpart de ce qui s'étoit paſſé
Perou, Caſtro continua ſon chemin ſa
s'arrêter : pour tâcher ſur ſa préſenc
d'apporter queque remede aux deſo
dres de ce pays-là. Il faut ſçavoir, q
bien que le Licentié Vaca de Caſtro al
au Perou principalement pour s'y i
former, & y prendre une connoiſſan
exacte de la mort de Dom Diegue d'A
magro, & de tout ce qui s'étoit pa
en conſéquence, ſans avoir ordre
priver le Marquis de ſon Gouverneme
ni même de le ſuſpendre : neanmoins
avoit auſſi un Brevet ſecret, qui po
toit, qu'au cas que pendant ſon voya
ou ſon ſéjour en ce pays, le Marq
vînt à mourir, il prendroit le Gouve
nement, & en feroit toutes les fonctio
juſqu'à ce que Sa Majeſté en eût autr
ment ordonné. En vertu de ce Brevet,
fut reçû & reconnu pour Gouverne
par Pedro Alvarez, & Alfonſe d'Alva
rado quand il arriva à leur Camp.
étoit accompagné par pluſieurs perſon
nes qui l'avoient reçû à ſon arrivée a
Perou : en particulier il menoit avec l
le Capitaine Lorenço d'Aldana qui étoi
Gouverneur de Quito pour le Marquis

l avoit envoyé devant le Capitaine
dro de Puelles, pour commencer à
re les préparatifs necessaires pour la
erre. Il envoya aussi à Cusco Gomez
Royas avec ses ordres, pour s'y faire
evoir, & reconnoître en son nom:
ui-cy usa de beaucoup d'adresse, &
diligence & réüssit fort bien dans sa
nmission: car il se rendit à Cusco, la
ifia & la fit recevoir avant que Dom
gue y pût arriver. Comme Vaca de
stro passoit sur les frontieres de la
vince de Bracamoros, le Capitaine
lro Vergara qui étoit occupé à la
iquête de cette Province, l'étoit ve-
joindre, & pour le suivre il avoit a-
idonné un lieu où il avoit déja fait un
blissement, & où il s'étoit fortifié
ir n'être pas obligé de reconnoître &
recevoir Dom Diegue d'Almagro.
iand Vaca de Castro fut arrivé à la
le de Truxillo, il y trouva Gomez
Tordoya qui avoit quitté le Camp
ir quelques paroles qu'il avoit eu
ec Pedro Alvarez; il étoit accompa-
é de Garcilaso de la Vega & de quel-
es autres Gentilshommes. Ainsi quand
ca de Castro partit de Truxillo pour
rendre au Camp de Pedro Alvarez,
ivoit déja assemblé plus de deux cens

hommes bien équipez qui étoient to
prêts à ſuivre ſes ordres. Auſſi-tôt qu
fut arrivé au Camp, Pedro Alvarez,
Alfonſe d'Alvarado le reçûrent fort bi
& avec de grandes démonſtrations
joye : il leur fit voir ſon Brevet, & ſ
ordres, & incontinent ils lui remire
entre les mains leurs Etendarts, & tou
tes les marques de leur autorité, qu
rendit auſſi-tôt à ceux qui les avoie
auparavant, à l'exception de l'Etenda
Royal qu'il retint pour lui-même.
fit Meſtre de Camp general, Ped
Alvarez Holguin, & l'envoya avec l'A
mée à Xauxa, avec ordre de l'y atte
dre juſqu'à ce qu'il eût été faire un to
à la Ville de los Reyes, pour y mett
quelque ordre, & en tirer ce qu'il pou
roit d'hommes, d'armes & de mun
tions. Il donna auſſi ordre que le Cap
taine Diegue de Royas marchât to
jours avec trente Cavaliers, vingt lieu
devant Pedro Alvarez pour découvri
& faire des courſes dans le pays.
envoya encore à Truxillo le Capitai
Diegue de Mora en qualité de Lieut
nant du Gouverneur dans cette Vill
Ainſi il pourvut avec beaucoup de ſo
& de prudence, à tout ce qui étoit n
ceſſaire pour ſon entrepriſe : comme

endant toute sa vie il n'eût fait d'autre
étier que celui de la guerre.

CHAPITRE XIV.

Dom Diegue étant à Cusco, il y fait tuer Garcias d'Alvarado : puis il en sort avec ses troupes pour marcher contre Vaca de Castro.

NOus avons déja dit comment Dom Diegue n'ayant pû joindre Pierre lvarez s'en alla à Cusco. En y arriant il trouva que Christoval de Sote-, qu'il avoit envoyé devant, avoit éja pris possession de la Ville, & y avoit is des Magistrats de sa main, en déosant de leurs Charges ceux qui y voient été établis de la part de Vaca de astro. Aussi-tôt que Dom Diegue fut rivé lui-même dans cette Ville, il ommença à faire soigneusement traailler pour se munir d'artillerie & de oudre. On peut aisément faire l'un & autre au Perou : parce qu'à l'égard de artillerie, on trouve abondamment du étail propre pour cela, & Dom Dieue avoit aussi des Maîtres Européens ort entendus à la fondre. Pour la pou-

dre, on trouve par tout ce pays tan
de salpêtre, qu'il est tres aisé d'en fair
en grande quantité. Il fit aussi fair
des armes pour ceux de ses gens qui n'e
avoient pas: on mêloit de l'argent &
du cuivre, dont on faisoit de tres-bon
nes cuirasses. Il avoit aussi ramassé tou
tes les armes qu'il avoit pû trouver dan
le pays: de sorte que celui de ses gen
qui étoit le moins bien armé, avoit tou
au moins une cotte d'armes, & une cui-
rasse ou corselet, & un casque de cett
matiere, dont nous venons de parler
Les Indiens sçavoient fort bien fair
toutes ces sortes d'armes de la mêm
me façon, & à l'imitation de celles d
Milan. De cette maniere Dom Diegu
équipa fort bien, & mit en fort bon or-
dre deux cens Arquebusiers: il fit auss
quelques Compagnies de Gendarmes;
car jusqu'à présent au Perou, on n'a poin
encore vû de Cavalerie legere, ou a
moins fort rarement, & fort peu. Le
choses étant dans ces termes, il survin
quelque different entre les Capitaine
Garcias d'Alvarado, & Christoval de
Sotelo: ils se battirent, & Christova
fut tué. Ces deux Capitaines avoien
chacun de son côté plusieurs amis, &
plusieurs partisans dans l'armée, de sorte
que

que cet accident y causa de grands troubles, & pensa les mettre aux mains les uns contre les autres ; & si Dom Diegue ne les eût un peu appaisé avec beaucoup de moderation & d'adresse, il en seroit infailliblement arrivé quelque grand mal, & ils se seroient égorgez les uns les autres. Cependant Garcias d'Alvarado remarquant fort bien que la mort de Sotelo tenoit fort au cœur à Dom Diegue qui l'avoit beaucoup aimé, & qu'il feroit sans doute dans la suite tout ce quil pourroit pour la vanger : il prenoit non seulement des précautions pour sa propre conservation, mais aussi des mesures pour se défaire de Dom Diegue. Pour cela, il le convia un jour à aller manger chez lui, résolu de le tuer pendant le repas. Dom Diegue ayant quelque soupçon de la verité, après avoir accepté le convié, s'en excusa sous prétexte de se trouver indisposé. Garcias d'Alvarado voyanat cela, & toutes ses affaires étant bien disposées, & dans l'état où il les souhaitoit pour l'exécution de son dessein, il résolut d'aller lui-même bien accompagné de plusieurs de ses amis pour presser Dom Diegue de venir. En allant, il trouva sur le chemin un nommé Martin

Carillo, à qui il dit où il alloit : celu
cy lui répondit, que s'il vouloit suivr
son conseil, il n'iroit pas; parce qu'
étoit persuadé qu'il s'exposeroit beau
coup, & qu'infailliblement on le fero
tuer : un autre Soldat lui dit encore
peu près la même chose: mais nonobstan
tout il continua son chemin. En arri
vant au logis de Dom Diegue, il l
trouva couché sur un lit de repos,
dans une chambre voisine il y avoit de
gens armez, qu'on y avoit secretemen
postez à dessein. Garcias d'Alvarad
étant entré avec ceux qui le suivoient
dans la chambre de Dom Diegue,
lui dit : *J'espere que vôtre indisposition
ne sera rien, Monsieur ; il faut faire u
peu d'effort, & vous lever pour tâcher a
vous divertir, cela ne peut que vous êtr
bon & utile pour vôtre santé; vous man
gerez si peu qu'il vous plaira : mais a
moins vous nous servirez de Chef, &
nous aurons le plaisir de vous avoir à nôtr
tête.* Dom Diegue répondit, qu'il l
vouloit, puisqu'il témoignoit le sou
haiter si fortement; & s'étant levé in
continent il se fit donner un manteau
ayant déja sa cotte d'armes, son épée, &
son poignard. Ils se mirent donc en de
voir de sortir, Garcias d'Alvarado mar

chant devant Dom Diegue : alors Jean d'Herrada qui étoit auſſi du complot, accompagné de pluſieurs autres, tenant la porte, la ferma, & ſe jettant ſur Garcias d'Alvarado, il lui cria : Vous êtes pris, Monſieur. Dom Diegue en même-temps tira ſon épée, en donna un coup à Garcias & le bleſſa, en diſant, qu'il ne falloit point le prendre priſonnier, mais le tuer : incontinent Jean Balſa, Alfonſe de Sayavedra, Diegue Mendez, frere de Rodrigue Orgognos & pluſieurs autres qui étoient dans l'embuſcade, en ſortirent, & le percerent de tant de coups, qu'il mourut ſur le champ. La nouvelle en étant ſçûë en ville, y cauſa des murmures, & quelques mouvemens qui auroient pû avoir des ſuites fort fâcheuſes, ſi Dom Diegue ne s'étoit incontinent rendu à la Place, où il appaiſa le peuple autant qu'il lui fut poſſible ; ſa préſence fit que quelques amis de Garcias d'Alvarado ſe retirerent : & incontinent, pour donner de l'occupation à ſes troupes, il les fit ſortir de Cuſco pour marcher contre Vaca de Caſtro, dont il avoit appris la jonction avec Pierre Alvarez, & Alfonſe d'Alvarado. Dom Diegue étoit accompagné dans cette expedition par Paul,

frere de l'Ynga, que le Préſident ſo
pere avoit fait Ynga, & ſon ſecours dan
cette occaſion étoit de grande impor
tance : que bien qu'il marchoit devan
l'armée, & que bien qu'il ne fût accom
pagné que par un aſſez petit nombr
d'Indiens, neanmoins il obligeoit ceu
de toutes les Provinces par où il avoi
à paſſer, de fournir des vivres pour l'ar
mée, & des hommes pour porter le
charges, & de rendre tous les autre
ſervices dont on avoit beſoin.

CHAPITRE XV.

Vaca de Caſtro va de los Reyes à Xauxa. Ce qu'il y fit.

VAca de Caſtro étant arrivé à la Ville de los Reyes, fit faire plu-ſieurs Arquebuſes par les Maîtres qu'il trouva en ce lieu, & fit auſſi tous les au-tres préparatifs qu'il jugeoit neceſſai-res. Il emprunta des Habitans & des Marchands de la Ville cinq à ſix cens mille livres : parce que Dom Diegue avoit pris & épuiſé tout le Tréſor Royal. Puis partant de los Reyes, il y laiſſa pour ſon Lieutenant, François de Bar-

rionevo, & pour Commandant de la
Marine, Jean Perez de Guevara, emmenant avec lui le plus de gens qu'il lui
fut poſſible. Il prit la route de Xauxa,
ayant donné ordre à tous les habitans de
los Reyes, qu'au cas que Dom Diegue,
comme on le diſoit, y vînt cependant
par un autre chemin, ils ſe retiraſſent
avec leurs femmes & leurs effets dans les
navires, juſqu'à ce qu'il retournât lui-même à la ſuite de Dom Diegue. En arrivant à Xauxa, il trouva Pierre Alvarez
qui l'y attendoit avec ſes troupes & une
bonne proviſion d'armures & de Piques,
& ſur tout une grande quantité de poudre qu'on y avoit fait. Vaca de Caſtro
diſtribua les Cavaliers qui l'accompagnoient, & les incorpora dans les Compagnies de Pierre Alvarez, de Pierre
Anzurez, & de Garcilaſo de la Vega,
qui étoient Capitaines de Cavalerie: &
à l'égard des gens de pied qui le ſuivoient auſſi, il en diſtribua une partie
dans les Compagnies de Pierre de Vergara & de Nugno de Caſtro, qui étoient
Capitaines d'Infanterie. Il fit auſſi deux
nouvelles Compagnies, l'une de Cavalerie, dont il donna le commandement
à Gomez d'Alvarado, & l'autre d'Arquebuſiers, dont il fit Capitaine le

Bachelier Jean Velez de Guevara. C'
toit un homme de Lettres, ce qui n'en
pêchoit pas qu'il ne fût fort bon Solda
extrêmement adroit & induſtrieux,
avoit lui-même beaucoup contribué
faire, comme il faut, les Arquebuſ
des Soldats de ſa Compagnie. Av
cela, il ne laiſſoit pas d'être auſſi fo
habile dans les Lettres: ce qui fit q
dès le temps dont nous parlons maint
nant, puis encore dans la ſuite pendan
les révolutions qui arriverent ſous Gon
zale Pizarre, & dont on parlera cy
après, il exerça une Charge de jud
cature. Juſqu'à midy il étoit vêtu e
homme de Lettres fort honnêtemen
il tenoit ſes audiences, & expedioit le
affaires qui ſe préſentoient. Après cela
il ſe vêtoit en habit de Cavalier ave
un haut-de-chauſſe & un pourpoint d
de couleur en broderie d'or fort magn
fique, ſon colet de buffe, une plum
à ſon chapeau, ſon Arquebuſe ſur l'é
paule faiſant faire l'exercice à ſa Com
pagnie, s'exerçant auſſi lui-même
tirer. Vaca de Caſtro diſpoſa donc ain
ſon armée compoſée en tout de ſep
cens hommes, entre leſquels il y avo
trois cens ſoixante-dix Cavaliers & cen
ſoixante-dix Arquebuſiers. Il fit Ser

gent-Major le Capitaine François de
Carvajal, le même qui depuis fut Meſtre
de Camp General de Gonzale Pizarre.
C'étoit lui qui régloit preſque tous les
mouvemens de l'armée: parce qu'il avoit
beaucoup d'experience dans les affaires
de la guerre, dont il faiſoit le métier
depuis plus de quarante ans, ayant été
ſimple Soldat, puis Lieutenant dans
les guerres d'Italie. Dans ce temps-là
Vaca de Caſtro reçut quelques Envoyez
de la part de Gonzale Pizarre qui étoit
depuis peu de retour à Quito de ce
voyage ſi pénible, dont nous avons fait
la deſcription: il faiſoit ſçavoir à ce
Gouverneur qu'il marchoit à ſon ſecours
avec les troupes qu'il avoit pû lever.
Vaca de Caſtro lui écrivit, en le remer-
ciant honnêtement de ſa bonne volonté,
et lui mandant qu'il demeurât à Quito,
et ne vînt point à l'armée: parce qu'il
eſperoit toûjours de faire quelque ac-
commodement avec Dom Diegue, &
qu'il ne recherchoit, & ne ſouhaitoit
que de pouvoir rétablir la paix dans le
pays. Il en uſoit encore ainſi pour
mortifier un peu la préſomption de Gon-
zale Pizarre: il eſt vray auſſi qu'il
craignoit que la vangeance qu'il recher-
cheroit ſans doute avec beaucoup d'em-

preſſement de la mort du Marquis ſo
frere, ne fût un obſtacle invincible q
empêcheroit toûjours Dom Diegue d
ſe ſoumettre par un accommodement
parce qu'il n'oſeroit jamais ſe mettr
entre les mains d'un homme auprès d
qui ſeroit Gonzale Pizarre, qui ſa
doute ne manqueroit pas d'avoir beau
coup de crédit dans l'armée par le gran
nombre d'amis qu'il y auroit. D'autre
diſent que Vaca de Caſtro craignoit qu
ſi Gonzale Pizarre étoit à l'armée, o
ne le choiſiſt pour General : parce qu'
étoit fort aimé, & que d'ailleurs il n
ſembloit pas qu'il y eût rien à craindr
de ſon reſſentiment particulier: puiſqu
la guerre ſe faiſoit plûtôt d'une manier
fort juſte & fort équitable que par u
eſprit de vengeance. Outre cela il en
voya auſſi ordre à ceux qui avoient l
ſoin & la charge des enfans du Mar
quis de demeurer dans les lieux où il
étoient, dans les Villes de ſaint Miche
& de Truxillo, ſans venir à los Reye
juſques à ce qu'il en eût autrement di
poſé. Il alleguoit pour raiſon, ce qu
au fond n'étoit qu'un prétexte ſpecieux
c'eſt que ſes enfans étoient plus en ſu
reté dans ces lieux-là qu'ils ne ſeroien
à Lima.

CHAPITR

CHAPITRE XVI.

Vaca de Castro s'avance avec son armée de Xauxa à Guamanga. Il tâche d'engager Dom Diegue à se soumettre, & entendre à quelque accommodement.

APrès que Vaca de Castro eut fait ses préparatifs, & mis ses gens en bon ordre à Xauxa, il se mit en marche, & prit la route de Guamanga : à cause qu'il avoit eu nouvelle que Dom Diegue venoit à grand hâte pour entrer dans cette Ville, ou pour occuper le passage d'une riviere qui étoit fort important, & donnoit un grand avantage sur l'ennemi à celui qui l'occuperoit le premier : parce que la Ville est entourée de profondes valées, & de précipices qui la rendent de difficile accès, & lui servent de fortifications naturelles. Le Capitaine Diegue de Royas qui marchoit devant l'armée pour découvrir, étoit déja entré dans cette Ville, où ayant appris la diligence avec laquelle Dom Diegue s'avançoit, il s'étois fortifié de son mieux, pour se pouvoir défendre jusques à ce que Vaca-

de Caſtro fût arrivé. Cela obligea donc ce Gouverneur à partir promptement, & faire auſſi de ſon côté toute la diligence poſſible : il fit de plus prendre les devans au Capitaine Caſtro avec ſes Arquebuſiers, pour ſe ſaiſir d'un paſſage difficile qui eſt près de Guamanga nommé la Côte ou la Montagne de Parcos. Vaca de Caſtro étant arrivé un ſoir à deux lieuës de Guamanga, on lui dit que Dom Diegue entroit cette même nuit dans la Ville, ce qui le chagrina fort : parce que toutes ſes troupes n'étoient pas encore arrivées, & ne pouvoient pas même arriver ſi promptement. Alfonſe d'Alvarado retourna pour les raſſembler toutes, & les faire marcher inceſſamment en bon ordre : il y en eut des derniers qui firent ce jour-là cinq grandes lieuës, équipez & armez comme ils étoient, ce qui ne ſe put faire ſans beaucoup de peine, ſur tout, parce que le chemin étoit fort difficile, plein de rochers & de précipices. Ils paſſerent par la Ville, & demeurerent toute la nuit en armes de l'autre côté: parce qu'ils n'avoient aucune nouvelle des ennemis, & ne ſçavoient s'ils n'étoient point fort près d'eux. Le lendemain pourtant ils formerent leur Camp, & prirent quel-

ne repos, ayant ſçû par leurs Coureurs
ui avoient été à la découverte juſqu'à
lus de ſix grandes lieuës, que les enne-
nis n'étoient pas ſi près qu'ils l'avoient
ru. En effet, on apprit que Dom Die-
ue étoit à neuf lieuës de là, & là-deſ-
us Vaca de Caſtro lui écrivit par Fran-
ois de Diaquez, frere d'Alfonſe de
Diaquez Secretaire du Roy, qui étoit
enu du Camp de Dom Diegue, *le ſom-
ant de la part de Sa Majeſté de venir
ranger ſous l'Etendart Royal, & cor-
édier ſon armée, moyennant quoy il ob-
endroit le pardon de tout le paſſé : mais
ue s'il refuſoit de le faire, on procederoit
ntre lui à toute rigueur comme contre un
jet rebelle à ſon Prince, & criminel de
éze-Majeſté.* Dans le même-temps
u'on envoya ces Lettres, on envoya
ſſi par un autre côté un fantaſſin qui
nnoiſſoit fort bien le pays, vêtu en
dien, avec des lettres pour pluſieurs
entils-hommes de l'armée de Dom
iegue. Cet homme, quelque adroit
'il fût, ne put s'empêcher d'être dé-
uvert, on remarqua ſa piſte dans
elques endroits couverts de neige;
n le ſuivit, on le prit, & on l'amena
Dom Diegue qui le fit pendre. Il fit
ême là-deſſus de grandes plaintes de

Vaca de Caſtro, de ce qu'en même-tems qu'il lui faiſoit faire d'un côté des propoſitions d'accommodement, il envoyoit de l'autre des Eſpions pour débaucher ſes gens. Puis en préſence des Envoyez, il fit ranger ſon armée en bataille, donnant ordre à tous ſes Officiers de ſe préparer pour le combat, & promettant à quiconque tueroit quelqu'un des Habitans qui étoient établis dans le pays, qu'il lui donneroit les Indiens, les biens & la femme du mort. Dom Diegue répondit enſuite à Vaca de Caſtro par le même Diaquez, & par Dom Diegue de Mercado: » Qu'il ne lui » obéïroit en aucune maniere tandis » qu'il ſeroit accompagné de ſes enne- » mis, qui étoient Pierre Alvarez Hol- » guin, Alfonſe d'Alvarado, & quel- » ques autres ſemblables à eux. Qu'à » l'égard de ſon armée, il ne la conge- » dieroit point, à moins qu'il ne vît une » amniſtie en forme ſignée de la propre » main de Sa Majeſté, non de celle du » Cardinal de Sevile Dom Fra Garcia » de Loayſa qu'il ne reconnoiſſoit point, » ignorant qu'il eût aucun ordre ni au- » cun pouvoir de la part de Sa Majeſté » pour les affaires des Indes. Qu'en- » fin il ſe trompoit fort dans ſes eſpe-

» rances, s'il s'imaginoit qu'aucun de
» ceux de ſon armée l'abandonnât pour
» ſe rendre à lui, & que ceux qui avoient
» voulu le lui perſuader l'abuſoient:
» qu'il pouvoit donc ſe préparer à le re-
» cevoir, puiſqu'il alloit partir pour le
» combattre, & qu'il étoit fort aſſuré
» d'être vigoureuſement ſecondé par
» tous les ſiens, qu'ainſi il étoit réſolu
» de défendre le pays juſqu'au dernier
» ſoupir.

CHAPITRE XVII.

Vaca de Caſtro ſe prépare pour donner bataille.

VAca de Caſtro ayant reçu la ré-
ponſe de Dom Diegue, & voyant
ſon opiniâtreté, fit marcher ſon armée
& la fit poſter dans un lieu plein & uni
qu'on nomme Chupas, la faiſant un peu
éloigner de Guamanga, parce que le
terrein y eſt trop rude, & trop difficile
pour pouvoir commodément y donner
bataille. Il demeura trois jours à Chu-
pas; & comme c'étoit au milieu de
l'Hyver, il ne ceſſa de pleuvoir pendant
tout ce temps là, & cependant les trou-

pes furent toûjours obligées de se ten
en état, & sous les armes: parce qu
l'ennemi étoit proche. Vaca de Castr
se résolut donc au combat, puisqu
ne voyoit aucun moyen d'accommode
ment: mais ayant remarqué que plu
sieurs de ceux qui le suivoient, étoien
scandalisez de la bataille des Salines
& disoient que Sa Majesté ne l'avo
point approuvée: puisqu'elle tenoit Fe
nand Pizarre prisonnier à cause de cela
il jugea à propos d'observer quelqu
formalité, tant pour justifier sa propr
conduite que pour contenter ses trou
pes. Il prononça donc une Sentenc
dans les formes contre Dom Diegue, &
la signa en présence de toute son armée
Par ce jugement juridique il le déclaro
traitre & rebelle aux ordres de Sa Ma
jesté, & comme tel le condamnoit à
mort & à la confiscation de tous ses bien
tant lui que tous ceux qui le suivoien
Après avoir prononcé cette Sentence, i
somma tous les Officiers, & leur com
manda de lui prêter aide, & faveur pou
la mettre en exécution. Le lendemai
Samedy à l'heure de la Messe, les Cou
reurs donnerent l'allarme: parce que le
ennemis étoient fort près: ils avoien
couché à deux petites lieuës de là, & i

marchoient par un chemin détourné à la gauche du Camp, prenant leur route par quelques petites colines assez commodes, pour éviter un marais qui étoit au devant de l'armée de Vaca de Castro. Leur dessein étoit de se rendre maîtres de la Ville de Guamanga avant que de donner bataille : au reste, ils ne doutoient nullement de la victoire à cause de la grande quantité d'artillerie dont ils étoient si bien munis. S'étant approchez de si près que les troupes avancées des deux partis, étoient à la portée de l'Arquebuse, & se pouvoient parler, Vaca de Castro détacha le Capitaine Castro avec cinquante Arquebusiers pour escarmoucher tandis que ses troupes monteroient par une pante de montagne, par où il leur falloit necessairement passer, ce qui ne se faisoit pas sans crainte : parce que si Dom Diegue avoit sçu prendre son temps, il auroit pû leur faire beaucoup de mal avec son artillerie. En effet, toute l'infanterie fut quelquefois obligée de faire alte en montant, afin de marcher en ordre : ce que François de Carvajal Sergent Major ayant remarqué, afin d'éviter le retardement, & faire que toutes les troupes eussent bien-tôt gagné la hauteur, il

ordonna que chaque Compagnie mon-
teroit l'une après l'autre ſans garder
un ordre exact dans cette marche diffi-
cile, juſqu'à ce qu'étant arrivez au haut
ils ſe remettroient en bon ordre. Il en
uſa ainſi pour éviter le retardement
d'une marche qui eût été fort périlleuſe
ſi les ennemis avoient ſçu bien prendre
leur temps pour en profiter. Ils gagne-
rent donc la hauteur dans le temps que
les Arquebuſiers de Caſtro eſcarmou-
choient avec l'arriere-garde de Dom
Diegue qui ne laiſſa pas de continuer
toûjours ſa marche, juſqu'à ce qu'il
eût pris ſon poſte, & ſe fût rangé en
bataille.

CHAPITRE XVIII.

Vaca de Caſtro fait avancer ſes troupes contre Dom Diegue pour donner combat.

TOutes les troupes étant montées, de ſorte qu'il n'y avoit plus au-deſſus d'elles qu'une fort petite coline, Vaca de Caſtro donna ordre au Sergent Major de les ranger en bataille, ce qu'il fit. Après cela ce Gouverneur les ex-

hortant à bien faire leur devoit, leur dit: » Qu'ils devoient ſoigneuſement » conſiderer qui ils étoient, d'où ils » venoient & pour qui ils combattoient: » que le ſort du Perou étoit entre leurs » mains, & dépendoit de leur courage: » que s'ils étoient vaincus, ni lui ni eux » ne pouvoient éviter la mort: mais » que s'ils remportoient la victoire, ou- » tre le ſervice important qu'ils ren- » droient à leur Roy, comme ils y étoient » obligez en bons & fideles ſujets, ils » demeureroient par ce moyen dans la » poſſeſſion & la joüiſſance de tous leurs » effets, & de tous leurs biens, ajoû- » tant, qu'à ceux qui n'en avoient pas, » il leur en donneroit au nom & de la » part de Sa Majeſté, qui ne ſouhaitoit » la poſſeſſion de ce pays que pour le » donner & le diſtribuer à ceux qui la » ſerviroient fidellement. Qu'au reſte, » il voyoit bien qu'il n'avoit pas beſoin » d'un long diſcours ni de grandes ex- » hortations pour les encourager: puiſ- » qu'il parloit à des Gentilshommes » pleins de cœur & d'honneur, & à de » braves Soldats, de qui il ſe propoſoit » de ſuivre l'exemple plûtôt que d'en- » treprendre de le leur donner, & que » pour leur faire connoître qu'il vouloit

» veritablement être l'imitateur de le
» bravoure, il marchereit à leur tête
» & romproit la premiere lance. Ils l
» répondirent tous fort courageuseme
» qu'ils feroient leur devoir, & qu'i
» se feroient hacher en pieces plût
» que de se laisser vaincre : parce qu'i
» regardoient cela comme leur interê
» & leur affaire propre. Les Officie
prierent avec beaucoup d'instance Va
de Castro de ne se point mettre à l'a
vant-garde, lui protestant qu'ils s'y o
poseroient toûjours, & que ce ne sero
jamais de leur consentement : mais qu
devoit plûtôt demeurer à l'arriere-ga
de avec trente Cavaliers: afin de donn
du secours dans les endroits où il ve
roit que cela seroit necessaire. Il
donc ce qu'ils souhaitoient; & voya
qu'il n'y avoit plus qu'environ u
heure & demie de jour, il vouloit qu'o
remît le combat au lendemain : mais
Capitaine Alfonse d'Alvarado lui d
que c'étoit se perdre de differer,
qu'il étoit necessaire de donner la ba
taille dès ce soir même, puisque tou
leurs gens y étoient si bien résolus,
que peut-être la nuit pourroit fai
changer de sentiment à quelques un
Vaca de Castro suivit ce sentiment : bie

que la nuit fût fort proche, disant seulement là-dessus, qu'il voudroit avoir le pouvoir de Josué pour arrêter le Soleil. En même temps l'artillerie de Dom Diegue commença à joüer : & parce que pour l'attaquer on ne pouvoit descendre en droite ligne sans s'exposer à en souffrir beaucoup, à cause qu'on auroit été directement en bute à son canon ; cela obligea le Sergent Major & Alfonse d'Alvarado de prendre à main gauche, où ils trouverent un passage seur qui descendoit dans une Valée, par où ils pouvoient aller aux ennemis, sans que leur artillerie leur fist aucun mal : parce que tous les boulets passoient par-dessus leur tête. Les troupes marcherent donc dans cet ordre. Alfonse d'Alvarado à la droite avec sa Compagnie, & l'Etendart Royal porté par Christoval de Barientos, originaire de Ville Rodrigue & Habitant de Truxillo: à la gauche marchoient les quatre Capitaines, Pierre Alvarez Holguin, Gomez d'Alvarado, Garcilaso de la Vega, & Pierre Anzurez, conduisant chacun sa Compagnie en bon ordre, & marchant à la tête. Au milieu des deux Escadrons de Cavalerie, marchoient les Capitaines, Pierre de Vergara, & Jean Velez de

Guevara avec l'Infanterie : Nugno d
Caſtro marchoit devant avec ſes Arqu
buſiers pour commencer la charge, &
engager le combat, puis ſe retirer
temps à ſon gros. Vaca de Caſtro de
meura à l'arriere-garde avec ſes trent
Cavaliers, un peu éloigné de ſes gens
de maniere qu'il pouvoit aiſément re
marquer les endroits où il étoit plu
neceſſaire d'envoyer du ſecours, ce qu'
ne manquoit pas de faire à propos.

CHAPITRE XIX.

De la Bataille de Chupas, & de ce qu s'y paſſa.

PEndant que les troupes de Vac de Caſtro marchoient aux ennemis ceux-cy faiſoient un feu continuel de leur artillerie : mais comme tous leurs coups étoient inutiles, parce qu'ils paſſoient trop haut, Dom Diegue ſoupçonna que le Capitaine Candie, qui en avoit la charge, avoit été gagné, & que c'étoit exprès qu'il faiſoit ainſi tirer haut. Il alla donc à lui tout en colere, & le tua de ſa propre main : puis il pointa lui-même une piece de canon,

: y mit le feu donnant dans un Escaron, où il tua quelques gens. Carvajal vant vû cela, & considerant que l'arllerie qu'ils avoient de leur côté ne ouvoit pas leur être d'un grand usage, fit prendre la résolution de la laisser sans s'en servir, & de hâter un peu pas. Alors Dom Diegue & ses Capiines, Jean Balsa, Jean Tello, Diegue lendez, Malavez, Diegue de Hoces, lartin de Bilbao, Jean d'Ollo, & la ûpart des autres étoient postez de aniere que toute leur Cavalerie étoit artagée en deux Escadrons au milieu esquels étoit placé leur Infanterie. Leur tillerie étoit au devant pointée du oté que Vaca de Castro pouvoit les ire attaquer. Ils crurent que c'étoit arquer trop de timidité d'attendre urs ennemis en cet état, & qu'il falit leur épagner la peine d'une partie u chemin, & s'avancer à leur rencone. Ils firent donc marcher leurs troues, & avancer leur artillerie du côté ue venoit Vaca de Castro. Ce mouement se fit contre le sentiment de ierre Suarez leur Sergent Major, qui ant homme fort entendu, & fort experimenté à la guerre, n'étoit pas de cet vis; ainsi en leur voyant changer de

cette maniere leur artillerie, il jugea qu'ils se perdoient : parce qu'au-devant du lieu où elle étoit premierement postée, il y avoit une campagne d'assez grande étenduë que les ennemis n'auroient pû traverser pour en venir aux mains, sans que le canon leur fist beaucoup de mal : au lieu que les gens de Dom Diegue, s'avançant comme ils faisoient, & accourcissant cet espace, ils perdoient une belle occasion qu'ils avoient de leur nuire, & se privoient eux-mêmes du moyen de le faire. Nonobstant ces remontrances, ils avancerent toûjours, & se posterent près d'une coline sur laquelle devoit paroître l'armée de Vaca de Castro, de sorte que jusqu'à ce qu'elle fût en effet arrivée sur cette coline qui la couvroit, l'artillerie de Dom Diegue ne pouvoit leur faire aucun mal, & y étant une fois arrivez, ils se trouvoient si près des ennemis que le canon ne pouvoit pas longtemps leur nuire ni les empêcher d'en venir aux mains. Pierre Suarez Sergent Major voyant donc qu'on méprisoit son avis, poussa son cheval, & se rendit à l'armée de Vaca de Castro. Dans le même temps Paul, frere de l'Ynga, avec un grand nombre d'Indiens, atta-

ıa les troupes de Caſtro à la gauche
ı leur tirant une grande quantité de
erres & de fléches : mais comme les
rquebuſiers en tuerent quelques-uns,
s autres prirent incontinent la fuite,
artin Cote, qui commandoit une
ompagnie d'Arquebuſiers de Dom
iegue, s'avança alors de ce côté-là
ec ſa Compagnie, & ſes gens com-
encerent à eſcarmoucher avec ceux du
ıpitaine Caſtro. Alors les troupes du
ouverneur marchant au petit pas au
n des Tambours & des Trompettes,
mmencerent à paroître ſur la hauteur:
ils firent alte, afin de prendre leur
mps pour charger : parce que l'artille-
, qui tiroit inceſſamment, ne leur
donnoit pas le temps : au reſte quoi-
'ils en fuſſent aſſez près, elle ne leur
ſoit pas beaucoup de mal, à cauſe
e la plûpart des boulets paſſoient par-
ſſus leur tête : mais s'ils euſſent été
ngt pas plus avancez, ils en euſſent
trêmement ſouffert, parce qu'elle leur
roit donné à plomb. Il eſt vray pour-
nt que l'Infanterie de Vaca de Caſtro
ſouffrit beaucoup, & en reçut bien
ı mal, à cauſe qu'elle étoit dans un
u plus élevé, où les boulets don-
ient directement, ſi bien qu'un ſeul

emporta toute une file, & fit ouvrir l
bataillon : mais les Capitaines le firen
promptement remettre en ordre en cou
rant l'épée à la main, & menaçant d
tuer ceux qui ne ſe rangeroient pas
ainſi il ſe referma. Cependant le Sergen
Major François de Carvajal retenoit le
Capitaines & les empêchoit de donner
attendant que la fureur de l'artilleri
diminuât un peu. Alors la Cavaleri
étant montée un peu plus haut ſur l
coline, les Arquebuſiers de Dom Die
gue tuerent Pedro Alvarez Holguin, &
Gomez de Tordoya, & leurs déchar
ges en bleſſoient & tuoient toûjour
quelques autres. Là-deſſus le Capitain
Pedro de Vergara ſe voyant bleſſé d'u
coup d'Arquebuſe, commença à crie
hautement contre la Cavalerie, diſant
qu'ils devoient donner s'ils ne vouloien
bien-tôt voir périr toute l'Infanteri
qui étoit expoſée à tout le feu des en-
nemis. Incontinent les Trompettes ſon-
nerent la charge, & les Eſcadrons d
Vaca de Caſtro s'avancerent : ceux d
Dom Diegue faiſant auſſi de leur côt
le même mouvement, les reçûrent ave
beaucoup de courage, ſi bien qu'ils ſ
joignirent; le choc fut rude, preſqu
toutes les lances de côté & d'autres fu
ren

ent rompuës, & plusieurs Cavaliers
e l'un & de l'autre parti tomberent
norts ou blessez. Puis ils mirent l'épée
la main, & commencerent un sanglant
ombat à coups de sabre, de massuë &
e hache: il y avoit des Cavaliers qui
se servoient de coignées comme celles
u'on a pour fendre le bois, qu'ils te-
oient des deux mains, & en donnoient
e si grands coups, que ni casque, ni
utre armure n'étoit capable d'y résister.
s combattirent ainsi quelque tems avec
eaucoup de furie, jusqu'à ce qu'étant les
ns & les autres hors d'haleine, ils pri-
nt un peu de relâche. Là-dessus l'In-
nterie de Vaca de Castro s'avanca con-
e celle de Dom Diegue, Carvajal mar-
ant à la tête, & les encourageant au-
nt qu'il lui étoit possible, & par ses pa-
les & par son exemple. Ne craignez
int l'artillerie, leur disoit-il, je suis
ssi gros que deux de vous ensem-
e, & cependant je ne la crains point,
vous voyez combien de boulets paf-
nt auprès de moy sans me toucher: puis
n qu'on ne s'imaginât pas qu'il se fioit
r ses armes, qui étoient bonnes, il ôta
cotte de maille & son casque, & les
ta par terre, demeurant avec un sim-
e pourpoint de toile. Il s'avança de

cette maniere marchant droit à l'artil
rie, tous les autres le ſuivirent ſi bi
qu'ils la gagnerent & s'en rendirent
maîtres, ayant tué pluſieurs de ce
qui la gardoient : puis ils la pointer
contre leurs ennemis : cela fut po
avec tant de vigueur, & réüſſit ſi h
reuſement, qu'on attribua à cette
tion la plus grande partie de la victoi
Cependant le jour manquoit, & la n
devenoit obſcure, ſi bienqu'ils ne ſe c
noiſſoient preſque plus les uns
autres que par la voix. La Cavale
après quelques momens de relâc
avoit recommencé le combat, & d
la victoire panchoit du côté de Vaca
Caſtro, lorſqu'il vint lui-même à
charge avec ſes trente Cavaliers de
ſerve, il attaqua à la main gauche o
y avoit deux Compagnies de Dom D
gue qui faiſoient encore ferme, quoi
la plûpart des autres commençaſſen
plier. En attaquant, il cria, victoi
victoire, ce qui n'empêcha pas que
combat ne fût encore opiniâtré &
goureux de part & d'autre dans cet
droit : il y eut quelques Cavaliers,
nombre de ſes trente qui furent bleſ
& renverſez par terre ; & le Capita
Ximenez, N. de Montalve, qui ét

de Medina del Campo, & quelques autres Cavaliers y furent tuez. Enfin, ceux de Vaca de Caſtro s'opiniâtrerent avec tant de réſolution, que les gens de Dom Diegue tournerent le dos & prirent la fuite en deſordre. On les pourſuivit, & on en tua & bleſſa pluſieurs. Il y eut deux de leurs Capitaines, l'un nommé Bilbao, & l'autre Chriſtoval de Soſa, qui, quand ils virent tourner le dos à leurs gens, furent ſi penetrez de douleur & de rage, qu'ils ſe jetterent comme des deſeſperez au travers des ennemis frappant à droit & à gauche, & criant l'un & l'autre de toute leur force. *Je ſuis un el qui ay tué le Marquis.* Ce qu'il continuerent juſqu'à ce qu'on les eût mis en pieces. Pluſieurs des gens de Dom Diegue ſe ſauverent à la faveur de l'obſcurité de la nuit, & quelques-uns pour n'être pas reconnus, & ſe ſauver plus aiſément, jetterent leurs écharpes, & en prirent de celles des ennemis qu'ils trouvoient morts : car les écharpes des uns & des autres étoient fort differentes, celles des troupes de Vaca de Caſtro étant rouges, & celles des gens de Dom Diegue blanches. La victoire demeura donc à Vaca de Caſtro, bien qu'avant d'en venir aux mains il eût perdu beau-

coup plus de monde que ſon ennemi, d
ſorte qu'alors Dom Diegue ſe croyoi
aſſuré d'être vainqueur. Les fuyard
qui penſoient ſe ſauver par la Vallée
furent tous tuez par les Indiens, & cen
cinquante Cavaliers qui s'enfuïrent
Guamanga, diſtante de deux lieuës o
s'étoit donnée la bataille, y furent dé-
ſarmez, & pris par le petit nombre d'ha-
bitans qui étoient demeurez dans cett
Ville. Dom Diegue s'enfuit à Cuſc
où Rodrigue de Salazar de Tolede
qui y étoit ſon Lieutenant, & Antoin
Ruiz de Guevara un des Magiſtrats le
firent prendre priſonnier, & avec lui
Diegue Mendez, compagnon de ſa fuite.
Ainſi finit l'autorité & le Gouverne-
ment de Dom Diegue, qui s'étant vû
un jour Seigneur & maître du Perou,
ſe vit le lendemain arrêter priſonnier
par des Officiers créez & établis de ſa
main qui en uſerent ainſi de leur propre
mouvement, & ſans en avoir reçû l'or-
dre de perſonne. Cette bataille fut
donnée le ſeiziéme jour de Septembre
de l'an mil cinq cens quarante-deux.



CHAPITRE XX.

Vaca de Castro donne des loüanges à ses troupes, & leur rend graces de la Victoire qu'il venoit de remporter par leur courage.

UNe grande partie de la nuit se passa avant qu'on pût rassembler l'armée victorieuse: parce que les Soldats étoient occupez à piller les tentes des gens de Dom Diegue, où ils trouverent beaucoup d'or & d'argent, & tuerent quelques Soldats qui s'y étoient cachez, ou qui étant blessez n'avoient pû fuir. Après qu'on l'eut enfin rassemblée, on se tint encore sur ses gardes, & on fit demeurer en ordre, & sous les armes tant l'Infanterie que la Cavalerie: parce qu'on craignoit que les troupes de Dom Diegue se ralliassent. Vaca de Castro passa la plus grande partie de la nuit à donner des loüanges, & faire des caresses à toute son armée en general, & rendre graces à chaque Soldat en particulier d'avoir si bien fait son devoir. Il y eut dans cette bataille plusieurs Officiers & plusieurs Soldats de l'un & de

l'autre parti qui se signalerent beau-
coup: Dom Diegue en particulier s'
distingua fort, & fit paroître beaucou
de courage & de valeur, faisant plu
qu'il ne sembloit qu'on dût attendr
de son âge, qui n'étoit que de vingt
deux ans : il étoit animé par la conside
ration de la mort de son pere, dont
croyoit la vengeance juste : il y eut auf
quelques-uns de ceux de son armée qu
l'imiterent fort bien. Du côté de Vac
de Castro, ils étoient animez par le desi
de vanger la mort du Marquis, pour l
memoire duquel ils conservoient u
amour & une fidelité inviolable, si bie
qu'aucun péril n'étoit capable de le
étonner, ni les empêcher de faire leu
devoir pour en venir heureusement
bout. Il mourut des deux côtez envi
ron trois cens hommes, parmi lesquel
il y avoit plusieurs Officiers & person
nes de marque, comme Pedro Alvare
Holguin & Gomez de Tordoya, qu
pour se faire distinguer dans cette oc-
casion, étoient vêtus de velours blan
en broderie d'or par-dessus leurs armes
ce qui les faisoit aisément remarquer
& fut cause qu'ils furent tuez par le
Arquebusiers, comme on l'a dit. Alfons
d'Alvarado se signala aussi beaucoup

Carvajal tout de même, qui ſans craindre aucun péril, marcha droit à l'artillerie des ennemis, bien qu'elle tirât continuellement, & que les Arquebuſiers qui la gardoient, fiſſent de leur côté un ſi grand feu, qu'il ſembloit impoſſible d'éviter qu'il n'y eût quelque bale qui l'atteignît. On eût dit que ce mépris de la mort la faiſoit fuir de lui : comme en effet, il arrive ſouvent dans les plus grands périls que celui qui les brave s'en ſauve, & que ceux qui les craignent le plus y périſſent. Cela ſe vit dans cette bataille, où un jeune homme qui n'oſa s'expoſer aux coups, & s'alla cacher de peur derriere un Rocher, y eut la tête caſſée par un éclat de pierre qu'un boulet de canon en fit ſauter, & fut ainſi tué dans le lieu où il croyoit s'être mis en ſureté. Les principaux de ceux qui ſe ſignalerent dans cette bataille, & dans les diſpoſitions & les affaires qui la concernent pour la faire réüſſir heureuſement, comme elle fit, furent, le Licentié Carvajal, François de Godoy, Diegue d'Aguilera, Nicolas de Ribera, Jerôme d'Aliaga, Jean de Barbaran, Michel de la Cerna, Lope de Mendoze, Diegue Centeno, Melchior Verdugo, Chriſtoval de Bar-

rientos, Gomez d'Alvarado, Gaſpa
Rodriguez, Dom Gomez de Luna
Pedro de Hinoioſa, François de Carva
jal, Dom Pedro Porto Carrero, Alfonſ
de Caceres, Diegue Ortis de Guſman
Sebaſtien de Merlo, François d'Ampue
ro, & pluſieurs autres. Outre ceux là
il y en eût quelques-uns qui avoient ét
du parti d'Almagre, & qui, comme o
l'a dit, ſuivirent Vaca de Caſtro, parc
qu'il agiſſoit au nom de Sa Majeſté
leſquels ſe ſignalerent auſſi beaucoup
dont les principaux furent, Pedro Alva-
rez Holguin, Dom Alfonſe de Monte-
mayor, Jean de Sayavedra, Martin de
Robles, Lorenço d'Aldana, Dom Chri-
ſtoval Ponce de Leon, Pablo de Mene-
ſes, Vaſco de Guevara, le Maître des
Comptes Jean de Guſman, Diegue
Nugnez de Mercado, Peto Lopez
d'Ayala, Diegue Bezerra, Diegue Mal-
donad, Jean Garcia, Diegue Gallego,
François Gallego, Pero Ortiz, Alfonſe
de Meſa, Denis de Bouadilla, Loüis
Garcias de ſaint Mamez, Garci Gutier-
rez d'Eſcobar, Marc d'Eſcobar, Jean
d'Horbaneja, Diegue d'Ocampo, &
pluſieurs autres. Vaca de Caſtro leur
donna à tous, ou au moins à la plûpart,
dequoy vivre, lorſqu'il fit le partage du
pays,

ays, ajoûtant à ſes liberalitez cette
oüange qu'ils les avoient tres bien mé-
itées : puiſqu'ils avoient abandonné
eurs interêts & leurs reſſentimens par-
iculiers, pour ſuivre les ordres de Sa
Majeſté, & ſe ſacrifier pour ſon ſer-
ice.

CHAPITRE XXI.

Vaca de Caſtro fait punir quelques-uns de ceux qui avoient ſuivi Dom Diegue, & pardonne aux autres.

LA nuit de cette victoire il géla bien fort, de ſorte que le froid fit mou-
ir pluſieurs de ceux qui étoient bleſſez.
l n'y eut que le ſeul Gomez de Tordoya
ui n'étoit pas encore mort, & Pedro
nzurez qui étoit bleſſé & qu'on ne put
ancer, parce que le bagage n'étoit pas
ncore arrivé. Le lendemain dès le ma-
n Vaca de Caſtro fit ſoigner les bleſſez
ui étoient au nombre de plus de qua-
e cens, & fit auſſi enterrer les morts :
fit tranſporter les corps de Pedro Al-
arez & de Gomez de Tordoya, à la vil-
de Guamanga, où ils furent enſuite en-
errez avec beaucoup de magnificence.

Dès le même jour, il fit couper la têt
à quelques-uns des prisonniers qu
avoient eu part à la mort du Marquis
& le jour suivant étant allé à Guamanga
il trouva que le Capitaine Diegue d
Royas avoit fait souffrir le même sup
plice à Jean Tello & à quelques autre
Capitaines. Vaca de Castro donna or
dre au Licentié de la Gama de faire fair
justice des autres, en les faisant puni
comme ils le méritoient : celui-cy, sui
vant ses ordres, en fit pendre quelques
uns, & couper la tête à d'autres, jus
qu'au nombre de quarante en tout, d
ceux qui étoient les plus coupables ; i
en bannit quelques autres, & pardonn
à tout le reste, si bien qu'il y eut envi
ron soixante personnes en tout qui fu
rent punies par justice. Après cela o
donna permission à tous ceux qui étoien
domiciliez de se retirer dans leurs mai
sons. Vaca de Castro s'en alla ensuite
Cusco, où il fit faire le procès à Don
Diegue, & quelques jours après lui fi
couper la tête. Diegue de Mendez &
deux autres prisonniers, se sauveren
de prison, & s'en allerent trouver l'Yng
qui s'étoit retiré dans ces Montagnes
qu'on nomme les Andes, qui sont com
me inaccessibles, & où il est impossibl

l'attaquer ceux qui s'y ſont retirez par
a difficulté des paſſages. L'Ynga le re-
ut avec joye, & témoigna être ſenſi-
lement touché de la mort de Dom
Diegue, dont il étoit fort ami. Il le lui
voit témoigné en lui envoyant plusieurs
ottes de maille, corſelets, cuiraſſes &
utres armes de celles qu'il avoit pris
ux Eſpagnols qu'il avoit vaincu, &
ué lorſqu'ils alloient par ordre du Mar-
uis au ſecours de Gonzale Pizarre & de
ean Pizarre à Cuſco : il avoit auſſi
oûjours eu ſoin de tenir ſecretement
les Indiens en divers endroits, afin d'ê-
re promptement inſtruit du ſuccès de
a bataille.

CHAPITRE XXII.

Vaca de Caſtro envoye des gens de divers côtez pour découvrir le pays.

APrès la mort de Dom Diegue, &
la diſſipation entiere de ſon parti,
a paix ſe trouvant par là rétablie dans
out le pays : il ſembla à Vaca de Caſtro
u'il ne pouvoit honnêtement congé-
ier ſes troupes, n'ayant pas dequoy
es recompenſer comme il auroit ſou-
aité: il prit donc le parti de les envoyer

faire des conquêtes & des découverte dans le pays. Ainsi il fit retourner le Capitaine Vergara avec ses gens à la conquête des Bracamoros, d'où il l'avoit tiré. Il envoya les Capitaines Diegue de Royas, & Philippe Gutierrez avec plus de trois cens hommes vers l'Orient pour découvrir le pays, où ils firent depuis des établissemens du côté de la riviere de la Plata. Il envoya aussi un nommé Monroy au Chili pour mener quelque secours au Capitaine Pedro Valdivia. Il donna ordre au Capitaine Jean Perez de Guevara d'aller à la conquête du pays de Mullobamba qu'il avoit découvert. Ce pays est fort montueux, & il y a deux grandes rivieres qui prennent leur source dans la pante de ces montagnes, & qui coulent de-là vers la mer du Nord. L'une de ces rivieres est le Marannon dont nous avons déja parlé, & l'autre la riviere de la Plata. Les Habitans de ce pays sont les Caribes qui sont Antropophages. Le pays est fort chaud, si bien qu'ils vont nuds, ou peu s'en faut n'ayant que quelques haillons autour du corps. Jean Perez eut en ces lieux connoissance d'un grand pays qui est par de-là les Montagnes vers le Septentrion, où il y a de riches mines


To. 1. P. 340


RPJCB

d'or ; où on trouve des chameaux, & des poules comme celles de la nouvelle Espagne : on y trouve aussi des brebis beaucoup plus petites que celles du Perou. Il faut arroser tout ce qu'on sème en ce pays-là, parce qu'il y pleut fort rarement. Il y a un Lac dont les bords sont fort peuplez. Dans toutes les rivieres il y a certains poissons qui ont de la forme & de la grandeur des plus grands chiens, qui tuent & mangent les Indiens qui entrent dans les rivieres, ou même qui passent auprès ; car ces animaux sortent aussi de l'eau & marchent sur la terre. Ce pays est borné du côté du Septentrion par le Marannon, à l'Orient par le Bresil que les Portugais possedent, au Midy par la riviere de la Plata : on dit aussi que c'est en cet endroit que sont ces Amazones dont Orellana oüit parler. Vaca de Castro après avoir ainsi envoyé ses Capitaines en divers endroits demeura plus de dix-huit mois à Cusco, faisant le partage des Indiens qui n'avoient point d'occupation, en les distribuant comme il le jugeoit à propos : mettant toutes choses en bon ordre dans le pays, & faisant des réglemens, & des ordonnances fort utiles pour la conservation des

Indiens. Dans ce temps même on dé
couvrit dans le voisinage de Cusco le
plus riches mines d'or dont on ait oü
parler dans nos jours, particulieremen
dans une riviere qu'on nomme Cara
baya, où un Indien en recueillit dans u
jour la valeur d'un Marc. Tout le pay
étoit donc alors fort tranquille : les In
diens étoient protegez, & remis de
grandes fatigues qu'ils avoient souffer
pendant la guerre : alors Gonzale Pizar
re vint à Cusco ; car jusques là il n'e
avoit pû obtenir la permission : & aprè
y avoir demeuré quelques jours, il s'e
alla dans le pays des Charchas s'occupe
à son menage, & à ses affaires de cam
pagne, jusques à ce que le Vicero
Blasco Nugnez Vela vint au Perou
comme on le dira dans la suite.

CHAPITRE XXIII.

Ordonnances de Sa Majesté pour le Gou vernement des affaires des Indes. Blasc Nugnez Vela va au Perou, en quali de Viceroy pour les faire executer.

DAns ce temps-là, & même un pe
auparavant, quelques Religieu
meus ce leur sembloit par un bon zele

allerent informer Sa Majesté, & les Seigneurs de son Conseil, des grandes charges que les Espagnols en general imposoient sur les Indiens, & des cruautez qu'ils exerçoient contre eux : les maltraittant dans leurs personnes, même jusqu'à les tuer : leur enlevant tous leurs biens, par les impositions excessives dont ils les chargeoient, & les contraignant de travailler aux mines & à la pesche des perles où ils périssoient tous, de maniere que le nombre en diminuoit si fort, & il étoit déja si petit, qu'en peu de temps il n'en demeureroit aucun de reste ni dans la nouvelle Espagne, ni dans le Perou, ni dans les autres lieux où il y en avoit encore : mais qu'ils périroient tous, comme cela étoit arrivé dans les Isles de saint Domingue, de Cuba, de saint Jean de Porto-rico, de la Jamaique, & dans quelques autres, où il n'y avoit plus, pour ainsi dire, ni trace ni memoire des Indiens autrefois Habitans naturels de ces lieux. Pour persuader mieux cela à Sa Majesté, ils y ajoûtoient le récit de quelques cruautez particulieres que les Espagnols avoient exercé contre les Indiens, & ils y en joignoient d'autres dont les faits n'étoient point averez & qu'on n'a jamais été assu-

ré qui fuſſent veritables. Qu'une des principales cauſes de ce mal & de la deſtruction de ces pauvres peuples venoit des grands fardeaux qu'on faiſoit porter à ces Indiens, ſans garder en cela ni l'équité ni la moderation qui euſſent été neceſſaires. Qu'au reſte, ceux qui avoient pouſſé les choſes dans un plus grand excès étoient les Gouverneurs & leurs Lieutenans, les Officiers de Sa Majeſté, les Evêques, les Religieux, & les autres perſonnes favoriſées & privilegiées, qui ſe fiant ſur leur autorité & leurs privileges, s'aſſuroient qu'il n'y auroit aucunes peines contre eux pour cela, ce qui leur faiſoit commettre tous ces excès avec d'autant plus de liberté & de hardieſſe. Celui qui preſſa & qui inſiſta le plus ſur ces remontrances, fut un Religieux de l'Ordre de ſaint Dominique, nommé Frere Barthelemy de las Caſas, que Sa Majeſté pourvut de l'Evêché de Chiapa. L'Empereur ayant donc oüi toutes ces choſes, & deſirant d'y apporter quelque remede à quoi il ſe croyoit obligé en conſcience, ainſi qu'on le lui avoit fait entendre : ſur les informations qu'on lui préſenta là-deſſus, il fit aſſembler non ſeulement tous ceux qui étoient de ſon Conſeil des

ndes, mais auſſi pluſieurs autres perſon-
ıes éclairées gens de Lettres & de pro-
ɔité. Dans cette aſſemblée on examina
ɔigneuſement les choſes, & après plu-
eurs conſiderations faites ſur la matie-
e, on dreſſa quelques réglemens par
eſquels on eſperoit de remedier aux
ıaux, & aux inconveniens qui avoient
té repréſentez par Frere Barthelemy. Ce
églement portoit qu'on ne pourroit for-
er aucun Indien de travailler aux mi-
es ni à la peſche des perles : qu'on ne
ur imposeroit point de charges exceſ-
ves, & que même on ne les obligeroit
porter les fardeaux que dans les lieux
ı on ſeroit deſtitué des moyens de faire
ıtrement : qu'on les payeroit de leur
avail, & qu'on fixeroit les tributs qu'ils
roient obligez de payer aux Eſpagnols:
ıe tous les Indiens qui demeureroient
ɔres par la mort des maîtres à qui ils
ɔpartenoient, ſeroient après cela au
oy. L'Ordonnance portoit encore,
ı'on remettroit en liberté tous les In-
iens qui étoient dans la poſſeſſion & le
artage de tous les Evêques des Indes,
es Monaſteres & des Hôpitaux : comme
ıſſi de ceux qui ſeroient Gouverneurs,
ı leurs Lieutenans ou Officiers de Sa
laјeſté, ſans qu'ils les puſſent retenir,

quand même ils protesteroient là-dessus d'aimer mieux quitter leurs charges. On ordonnoit que cela auroit lieu particulierement, & seroit exactement observé au Perou, par tous ceux qui avoient eu quelque part dans les mouvemens, & les troubles qui y étoient arrivez entre Dom François Pizarre, & Dom Diegue d'Almagro, & que tous ces Indiens qui d'une maniere ou de l'autre seroient remis en liberté, comme aussi tous les tributs qu'ils payoient appartiendroient à l'avenir à Sa Majesté. Il est évident que cette derniere clause faisoit qu'il n'y avoit personne dans tout le Perou qui pût retenir ses Indiens. En effet, il est aisé de voir par toute cette Histoire, qu'il n'y avoit aucun Espagnol ni grand ni petit, qu'il n'eût eu quelque attachement pour l'un des deux partis, même avec autant de passion que s'il y fût allé de leurs biens & de leur vie. Cela s'étoit même étendu jusqu'aux Indiens du pays, à qui il arriva souvent d'avoir des démêlez, des disputes & des querelles les uns contre les autres, jusqu'à en venir aux mains pour ces deux partis: les uns tenant pour ceux du Chili, comme ils appelloient les partisans de Dom Diegue, & les

utres pour ceux de Pachacama, appel-
ant ainſi ceux qui ſuivoient le parti du
Marquis. Entre pluſieurs autres choſes,
outre celles qui étoient portées par le
églement, dont on vient de parler, &
qu'on avoit jugé convenables pour le
gouvernement de ces Provinces éloi-
gnées, il y en avoit une qui regardoit
e Perou en particulier. On conſideroit
que ce pays étoit le plus riche & le plus
conſiderable de ceux qui appartenoient
à Sa Majeſté dans l'Amerique, & qu'il
dépendoit de l'Audience Royale réſiden-
e dans la Ville de Panama, où il n'y a-
voit que deux Auditeurs, ce qui faiſoit
que les affaires ſouffroient de grands re-
tardemens, & ne ſe pouvoient preſque
expédier à propos : le Perou étant, com-
me il étoit, fort éloigné de Panama, &
ſur tout encore, parce que, comme on
l'a déja remarqué cy-devant, la plus
grande partie de l'année on ne pouvoit
y aborder. On diſoit donc là-deſſus que
c'étoit ſans doute la raiſon qui avoit em-
pêche qu'on ne pût apporter les remedes
convenables aux maux & aux inconve-
niens dont on vient de parler, & qu'à
l'avenir on ne pourroit non plus reme-
dier à ceux qui ſurviendroient : c'eſt
pourquoy on jugeoit à propos de caſſer

l'Audiencede Panama, & d'en établir un
nouvelle ſur les frontieres de Guatimal
& de Nicaragua, dont le Licentié Maldo
nat qui étoit Auditeur de Mexique fut le
Préſident, & du Reſſort de laquelle ſe-
roit la Province de Terre-ferme. Qu'à
l'égard du Perou, on y établiroit une
nouvelle Audience, compoſée de quatre
Auditeurs, & d'un Préſident qui por-
teroit le titre de Viceroy & de Capi-
taine General : parce qu'on jugeoit cela
abſolument neceſſaire à cauſe de l'im-
portance des affaires de ce pays. Ces
réglemens furent faits & publiez dans
la Ville de Madrid l'an mil cinq cens
quarante-deux, & incontinent on en
envoya des copies en divers endroits
des Indes : ils chagrinérent beaucoup
tous ceux qui y avoient fait des con-
quêtes, & particulierement au Perou,
où le préjudice qu'on en recevoit étoit
plus general ; puiſqu'il n'y avoit aucun
de ceux qui y étoient établis qui ne per-
dît par là à peu près tout ce qu'il poſſè-
doit, & qui ne ſe trouvât par conſequent
dans la neceſſité de chercher de nou-
veaux moyens pour ſubſiſter & pour vi-
vre. On diſoit là-deſſus que ſans doute
Sa Majeſté avoit été mal informée tou-
chant ce qui s'étoit paſſé : puiſque ceux

ui avoient ſuivi ſoit le parti d'Almagre,
it celui de Pizarre, ne l'avoient fait
ue comme bons & fideles ſujets de Sa
Iajeſté, qui ſe propoſoient de lui obéïr
n obéïſſant à ceux qu'ils regardoient
omme Gouverneurs, agiſſant en ſon
om & par ſon autorité. Que de plus
s s'étoient trouvez dans une neceſſité
bſoluë de leur obéïr de gré ou de force;
qu'ainſi ils n'étoient coupables d'au-
un crime, ou qu'au moins s'il y avoit
uelque faute, elle ne méritoit aſſuré-
ent pas qu'on les dépoüillât ainſi de
urs biens. Ils ajoûtoient encore, que
ans le temps qu'ils découvrirent à leurs
ropres frais le Perou, on étoit expreſſé-
ent convenu avec eux, qu'on leur
onneroit les Indiens pour toute leur
e, & que même après leur mort ils
roient à leur fils aîné, ou à leurs fem-
es, au cas qu'ils mouruſſent ſans
iſſer d'enfans. Qu'en confirmation &
n conſéquence de cela même, peu de
mps après Sa Majeſté avoit envoyé
rdre à tous ceux qui avoient eu part
cette conquête, de ſe marier dans un
ertain temps marqué, ſous peine de
erdre leurs Indiens, en quoy la plûpart
voient obéï: & qu'ainſi il n'étoit pas
uſte qu'à préſent qu'ils étoient vieux &

cassez, & qu'ils avoient leurs femme & leurs familles, on les dépoüillât d leurs biens & des moyens de subsister dans le temps qu'ils croyoient goûte quelque repos & joüir du fruit de leur travaux : d'autant plûtôt qu'ils étoier avancez en âge, & n'avoient plus asse de santé ni assez de force pour alle chercher de nouveaux pays & entreprer dre de faire de nouvelles découverte Il y en eut donc plusieurs qui se rendi rent de divers endroits à Cusco pou représenter toutes ces choses au Licen tié Vaca de Castro qui y étoit. Il leur di là-dessus, qu'il étoit fortement persuad que si Sa Majesté étoit bien informée d la verité des choses, elle y apporteroi sans doute quelque remede : qu'ainsi jugeoit à propos que les Procureu ou Syndics de toutes les Villes s'assem blassent, & nommassent quelques - un d'entr'eux pour aller pardevers Sa Ma jesté & son Conseil Royal, afin de leu représenter le vray état des choses, les supplier trés-humblement d'y vou loir apporter le remede convenable pa la révocation ou le changement de ce ordonnances qui les réduisoient à de fâcheuses extrêmitez. Que pour fac liter de sa part leur assemblée, & fai

que tous s'y pussent plus aisément trouver, il se rendroit à la Ville de los Reyes comme étant plus dans le centre, & vers le milieu des autres Villes, tant de la plaine que de la montagne, & qu'ainsi il partageroit de bon cœur la peine, & leur épargneroit une partie du chemin, pour traiter ensemble de cette affaire. Il partit donc en effet de Cusco pour se rendre à los Reyes, menant avec lui les Syndics de toutes les Villes de ce voisinage, & étant accompagné de plusieurs Gentilshommes, & autres personnes considerables.

CHAPITRE XXIV.

De la Commission & du Voyage de Blasco Nugnez Vela, Viceroy du Perou, & des Auditeurs, & autres Officiers qui l'accompagnerent.

L'An mil cinq cens quarante-trois, à peu près dans le même-temps que ce dont on vient de parler dans le Chapitre précedent se passoit au Perou : Sa Majesté en conséquence, & pour l'exécution du réglement qu'on a rapporté, nomma pour Viceroy & Président de ce

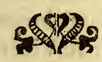
pays-là, Blaſco Nugnez Vela, de l
Ville d'Avila, qui étoit alors Commiſ
ſaire general des Doüanes de Caſtille
parce qu'il l'avoit connu pour un hom
me de capacité & d'experience, tan
dans cette Charge qu'en d'autres em
plois qu'il avoit exercé auparavant dan
les Villes de Malaga & de Cuenca: & d
plus pour un homme droit, qui rendoi
exactement juſtice ſans aucun égard pou
perſonne, exécutant les ordres du Ro
ponctuellement & ſans aucun détour
Sa Majeſté nomma auſſi pour Auditeur
le Licentié Cepeda de la Ville de Tor-
deſillas, qui étoit alors Auditeur dans
les Iſles Canaries, le Docteur Liſon de
Texada de la Ville de Loyronne, qu
étoit Préteur des Nobles de l'Audience
Royale de Vailladolid, le Licentié Alva-
rez, Avocat en la même Audience, & le
Licentié Pedro Ortiz de Zarate de la
Ville d'Ordugna, qui étoit grand Pré-
vôt de Segovie: & pour Maître des
Comptes, tant du pays du Perou que
de la Province de Terre-ferme, Au-
guſtin de Zarate Secretaire de ſon Con-
ſeil Royal; car depuis la découverte
de ces Provinces, on n'avoit point
fait rendre compte aux Treſoriers, ni
aux autres Adminiſtrateurs des revenus
Royaux.

Royaux. Tous ceux qu'on vient de nommer, s'embarquerent & mirent à la voile au Port de ſaint Lucar de Barrameda le premier jour du mois de Novembre de l'an mil cinq cent quarante-trois: ils arriverent heureuſement au Port de la Ville nommée (a) *Nombre de Dios*, où ils firent quelque ſéjour, pour faire les préparatifs qui leur étoient neceſſaires pour leur navigation de quelques jours par la mer du Sud. Le Viceroy ſe preſſoit fort, il s'embarqua dans un vaiſſeau qu'il avoit fait équiper, & mit à la voile à la my-Février de l'an mil cinq cens quarante-trois, ſans vouloir attendre aucun des Auditeurs, bien qu'on l'en priât. Ils ne purent s'empêcher d'en avoir quelque reſſentiment: outre qu'il s'étoit déja paſſé entr'eux quelques petites choſes, qui, quoiqu'elles ne fuſſent pas de grande importance, n'avoient pas laiſſé de faire quelque impreſſion dans leurs eſprits, & de faire à peu près connoître les ſentimens qu'ils avoient les uns pour les autres. Avant que le Viceroy partît de ce lieu, il commença à mettre en exécution un des réglemens qu'il portoit,

(a) *Nom de Dieu Ville de l'Amerique.*

par lequel il étoit ordonné que les Indiens auroient la liberté de retourner dans le pays de leur naissance, s'ils en étoient hors par quelque occasion que ce pût être : ainsi il commença à rassembler tous les Indiens qui se trouvoient dans cette Province, & qui étoient originaires du Perou. Le grand commerce entre ces deux Gouverneurs faisoit que le nombre de ces Indiens étoit fort considerable : il les fit tous embarquer dans son navire aux dépens de leurs maîtres. Il se rendit heureusement, & en peu de temps au Perou, débarqua au Port de Tumbez : faisant de-là son voyage par terre, & commençant à faire executer les ordres qu'il portoit dans tous les lieux qui se trouvoient sur son passage. A l'égard des uns, il regloit & fixoit les charges & les impositions qu'ils pouvoient mettre sur les Indiens & les tributs qu'ils en pouvoient tirer : aux autres, il leur ôtoit entierement tous les Indiens qu'ils avoient pour les mettre au rang de ceux qui apartenoient à Sa Majesté Cela fut cause que quelques particuliers qui s'y trouvoient fort interessez & en general tous les Habitans des Villes de saint Michel & de Truxillo comparurent devant lui, le

ſuppliant tres-humblement, & avec
de grandes inſtances, qu'au moins
il voulût bien ſurſeoir l'exécution de ces
réglemens ſi rigoureux, juſques à la ve-
nuë des Auditeurs, & qu'alors ils ſe
rendroient à Lima pour demander juſti-
ce ſur leur tres-humble ſupplication.
Ils alleguoient encore pour appuyer
leur demande, qu'il y avoit un article
des réglemens qui portoit, qu'ils ſe-
roient mis en exécution par le Viceroy,
& les Auditeurs conjointement : &
qu'ainſi il n'étoit pas en droit d'en preſ-
ſer, comme il faiſoit, l'exécution ſe trou-
vant ſeul. Toutes leurs raiſons & toutes
leurs remontrances furent inutiles, il
ne voulut point s'y rendre, diſant,
que les ordres qu'il portoit étoient
des Loix generales faites pour le bien
du Gouvernement, qui ne pouvoient
ſouffrir de retardement par leurs re-
quêtes ni leurs ſupplications. Il conti-
nua donc toûjours à faire executer les
réglemens juſques à ce qu'il fût arrivé à
la Province de Guavra, qui eſt à dix-
huit lieuës de la Ville de los Reyes.



CHAPITRE XXV.

Ce qui se passa dans la Ville de los Reye à la reception du Viceroy.

AUssi-tôt que le Viceroy fut arrivé au Port de Tumbez, il envoya devant lui à grand hâte pour notifier ses pouvoirs, & son autorité au Licentié Vaca de Castro : afin qu'il se desistât du Gouvernement. On apprit donc tant par le messager qui apporta ces ordres, que par d'autres personnes qui vinrent après lui, la rigueur avec laquelle le Viceroy faisoit executer les ordonnances dont il étoit chargé, sans écouter là dessus ni supplication ni requête. Pour irriter encore plus le monde contre le procedé du Viceroy, on ajoûtoit le recit de quelques rigueurs qu'on disoit qu'il avoit exercées, qui ne lui étoient jamais venuës dans l'esprit. Ces nouvelles causerent tant d'émotion, & de murmures dans l'esprit de ceux qui accompagnoient Vaca de Castro, que quelques-uns d'eux lui conseilloient de ne point recevoir le Viceroy : mais plûtôt de protester contre les ordonnances

& contre sa commission,& de ne le reconnoître en aucune maniere, puisqu'il s'étoit rendu indigne du Gouvernement, en refusant de rendre justice aux fideles sujets de Sa Majesté, & d'écouter favorablement leurs remontrances, faisant paroître une rigueur excessive dans l'exécution des ordres qu'il apportoit. Vaca de Castro les appaisoit autant qu'il lui étoit possible, leur disant, qu'ils devoient s'assurer qu'après l'arrivée des Auditeurs, & lorsque l'Audience seroit une fois formée, ils ne seroient pas plûtôt informez de la verité, qu'ils écouteroient sans doute favorablement les supplications qu'on leur feroit. Qu'au reste à son égard, il ne pouvoit pas s'empêcher d'obéir aux ordres de Sa Majesté. En effet, étant près de la Province de Guadachili, qui est à vingt lieuës de la Ville de los Reyes, où les provisions du Viceroy lui furent notifiées, il se désista incontinent de la Charge de Gouverneur : seulement avant de le faire, il donna à quelques personnes quelques repartitions d'Indiens qui étoient vacans, dont une partie étoit en son nom. Les principaux de ceux qui venoient avec lui voyant donc qu'ils l'importunoient inutilement & qu'il ne vouloit point absolument

leur accorder ce qu'ils lui demandoient
ils retournerent à Cuſco, diſant pou
colorer leur retour, qu'ils n'oſeroien
attendre le Viceroy tandis qu'il étoi
ſeul : mais que quand les Auditeurs ſe
roient arrivez, alors ils retourneroient
Nonobſtant toutes ces raiſons, & ce
prétextes ſpecieux, il n'étoit pas difficil
à connoître qu'ils s'en alloient fort ému
& fort chagrins, & n'étoient pas bien
intentionnez. Ils le firent clairemen
connoître peu de jours après; car étan
arrivez à la Ville de Guamanga, ils y
exciterent un grand tumulte, & ſe ren
dirent, malgré Vaſco de Guevara, maî
tres de toute l'artillerie que le Licenti
Vaca de Caſtro avoit laiſſé en ce lieu
après la victoire qu'il remporta ſur Dom
Diegue : ils la firent après cela mener à
Cuſco, ayant aſſemblé pour cet effet un
grand nombre d'Indiens Vaca de Caſtro
continua cependant ſon chemin, & ſe
rendit à los Reyes où il trouva tout en
trouble, & en confuſion, cette Ville
étant fort émuë ſur la queſtion, ſi on
devoit reconnoître le Viceroy. Les uns
diſoient que Sa Majeſté par les Provi
ſions, n'ordonnoit point qu'il ſeroit re-
connu juſqu'à ce qu'il vint lui-même en
perſonne. Les autres diſoient que quand

nême il viendroit, vû les ordonnances
ju'il apportoit, & la rigueur avec la-
juelle il les faiſoit executer, ſans avoir
gard ni à requête ni à ſupplication, il
ie falloit point le recevoir ni le recon-
ioître. Neanmoins Yllan Suarez Com-
iiſſaire de Sa Majeſté & Juge de Police
e cette Ville, fit tant par ſes raiſons &
s exhortations, que la réſolution fut
riſe de recevoir le Viceroy, & d'ad-
iettre ſes Proviſions qu'on fit publier
vec beaucoup de ſolemnité. Inconti-
ent après pluſieurs des Habitans & des
lagiſtrats de la Ville allerent à Guavra
our l'y recevoir & lui baiſer les mains,
iis de-là ils l'accompagnerent juſqu'à
s Reyes, où il fut reçu avec beaucoup
pompe & de magnificence, marchant
us un Dais de drap d'or. Les Ma-
ſtrats marchoient en ordre avec les
arques de leurs dignitez, vêtus de
ngues robes de ſatin cramoiſi doublées
damas blanc : ils le conduiſirent ainſi
l'Egliſe, puis à ſon Hôtel. Comme
apprit les murmures & les mouvemens
ceux qui s'en étoient allez à Cuſco,
fit dès le lendemain prendre le Licen-
é Vaca de Caſtro, & le fit mettre en
priſon publique, le ſoupçonnant d'a-
oir quelque part à ces mouvemens

ſéditieux : & d'en être même le premie
auteur. Les Habitans de la Ville, quoi
qu'ils ne fuſſent pas tout-à-fait bien ave
Vaca de Caſtro, ſupplierent pourtai
tres-humblement le Viceroy de ne per
mettre pas qu'une perſonne de conſide
ration, comme lui, qui étoit du Con
ſeil de Sa Majeſté, & avoit été leur Go
verneur, fût mis en la priſon publique
puiſque quand même il auroit mérit
la mort, & qu'on lui devroit faire cou
per la tête dès le lendemain, on le pou
voit neanmoins mettre dans une priſo
plus honnête, & qui ne ſeroit pas pou
cela moins ſure. Le Viceroy ſe rendit
ces remontrances, & le fit mettre dan
la Maiſon Royale, moyennant la cau
tion des Bourgeois pour une ſomme con
ſiderable, puis il fit mettre tous ſes bien
en ſequeſtre. Les Habitans de Lim
voyant toutes ces rigueurs, étoient fo
chagrins & fort mécontens, ils conf
roient quelquefois ſecrettement enſem
ble, & pluſieurs ſortoient de la Ville l
uns après les autres prenant le chemi
de Cuſco où le Viceroy n'avoit pas ét
reconnu.

Fin du Tome premier.

HISTOIRE
DE LA
DÉCOUVERTE
ET DE LA
CONQUÊTE
DU
PEROU.

Traduite de l'Espagnol

D'AUGUSTIN DE ZARATE,

Par S. D. C.

TOME SECOND.



A PARIS, RUE S. JACQUES,
Chez MICHEL GUIGNARD, près la Fontaine S. Severin, à l'Image S. Jean.

M. DCCXVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TABLE DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

LIVRE CINQUIE'ME.

De ce qui se passa au Perou sous le Viceroy Nugnez Vela.

LIVRE SIXIE'ME.

u Voyage de la Gasca au Perou. De la défaite de Pizarre & du rétablissement de la Paix.

LIVRE SEPTIE'ME.

Contenant la défaite de Pizarre & le rétablissement de la tranquillité publique.

HISTOIR



HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU PEROU.

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE I.

Gonzale Pizarre va à Cusco. On le nomme pour Procureur General du pays.



Ans ce tems-là Gonzale Pizarre, frere du Marquis Dom François Pizarre, étoit comme on l'avoit déja dit, dans la Province des Charcas occupé à son ménage de campagne. Il y étoit accompagné de dix ou douze de ses amis : Et ayant appris la nouvelle de l'arrivée du Viceroy, & les raisons de sa venuë,

avec les reglemens qu'il apportoit & qu'il faisoit executer rigoureusement, il prit la résolution d'aller à Cusco sous prétexte d'y apprendre des nouvelles d'Espagne, & de mettre quelque ordre aux affaires de Fernand Pizarre son frere, suivant les dépêches qu'il lui envoyoit pour cela. Comme il étoit occupé à faire quelque provision d'argent pour son voyage, il recevoit des lettres de toutes parts, tant des Magistrats que des particuliers, qui tâchoient de lui persuader que c'étoit à lui de paroître, & d'agir pour les interêts communs dans cette occasion & de se charger de protester contre les ordonnances, en demandant quelque délay pour leur exécution, ou y cherchant quelque autre remede : puisqu'il y étoit particulierement interessé, comme celui à qui le Gouvernement du pays appartenoit de droit. Quelques-uns lui offroient leurs biens & leurs personnes : d'autres lui mandoient que le Viceroy avoit dit publiquement qu'il lui feroit couper la tête : Ainsi on tâchoit par toutes sortes de moyens de l'irriter, & de l'obliger de se rendre à Cusco pour s'opposer à l'entrée du Viceroy dans cette Ville. Considerant donc tout cela qui s'accommodoit fort bien au desir qu'il avoit toû-

ſours eu d'être Gouverneur du Perou : il
ımaſſa une ſomme conſiderable, tant de
ſes propres revenus, que de ceux de Fer-
ıand Pizarre, & ſe rendit à Cuſco ac-
compagné de vingt perſonnes. Tous les
Habitans de cette Ville allerent au de-
vant de lui, & le reçurent avec de
grandes démonſtrations de joye. Il arri-
voit chaque jour à Cuſco des gens qui
fuyoient de la Ville de los Reyes, parce
que le Viceroy y exerçoit tous les jours
quelque nouvelle rigueur, irritant ainſi
le plus en plus les Habitans. Il ſe faiſoit
plusieurs aſſemblées dans la Maiſon de
Ville de Cuſco, tant des Magiſtrats, que
le tous les Habitans en general. On exa-
minoit ce qu'il faudroit faire quand le
Viceroy viendroit; s'il faudroit le rece-
voir, ou non. Les uns étoient d'avis
qu'on le reçût, & qu'à l'égard des Or-
donnances on envoyât des Députez par-
devers Sa Majeſté pour la ſupplier tres-
humblement d'apporter quelque remede
u mal qu'elles cauſoient & de les chan-
ger. D'autres diſoient, que ſi une fois
n le recevoit, preſſant comme il faiſoit
toute rigueur l'exécution de ces régle-
mens, il commenceroit par leur ôter
tous leurs Indiens; & que quand une fois
cela ſeroit fait, de quelque ſorte que les

choſes ſe paſſaſſent dans la ſuite, ils au-
roient bien de la peine à les ravoir. Enfin
on ſe determina & Gonzale Pizarre fut
élu par la Ville de Cuſco pour Procureur
General, & Diegue Centeno qui étoit
là de la part de la Ville de Plata, pour
ſon Subſtitut. Il fut auſſi réſolu que Pi-
zarre en cette qualité iroit à la ville de
los Reyes, pour y faire devant l'Au-
diance Royale, les remontrances conve-
nables ſur le ſujet des Réglemens. Les
ſentimens furent aſſez partagez au com-
mencement, pour ſçavoir s'il iroit ac-
compagné par des troupes, & en état de
ſe défendre en cas de beſoin, ou non;
mais enfin on conclut pour l'affirmative.
Pour colorer & pour appuyer cette ré-
ſolution on alleguoit pluſieurs raiſons:
» Premierement, que le Viceroy avoit
» fait battre le tambour à los Reyes,
» ſous prétexte de vouloir châtier ceux
» qui s'étoient emparez de l'artillerie:
» De plus, que c'étoit un homme d'une
» rigueur & d'une dureté exceſſive,
» qui exécutoit les Ordonnances ſans
» aucun égard aux ſupplications & aux
» remontrances qu'on lui pouvoit fai-
» re, & ſans vouloir attendre l'Audian-
» ce Royale, à qui il n'appartenoit pas
» moins qu'à lui de déliberer & de

conclure sur l'exécution ou la suspen- «
sion de ses Réglemens. Enfin on ajoû- «
toit que le Viceroy avoit dit plusieurs «
fois, qu'il avoit ordre de Sa Majesté «
de faire couper la tête à Gonzale Pi- «
zarre, à cause des troubles passez, & «
de la mort de Dom Diegue. D'autres «
qui parloient avec un peu plus de modération & de retenuë, pour trouver un pretexte honnête de faire accompagner Gonzale Pizarre par des troupes, disoient, *que pour se rendre à la Ville de los Reyes, il lui falloit passer par des lieux où l'Ynga étoit en armes, & qu'ainsi pour se défendre contre lui il faloit aussi necessairement être armé.* Il y en avoit enfin quelques-uns qui parloient plus franchement, & plus ouvertement, & ne craignoient pas de dire, *qu'il étoit necessaire d'avoir des troupes pour se défendre du Viceroy, qui étoit un homme roide & inflexible, & qui ne se tenoit pas toûjours dans les bornes de la justice & de l'équité; si bien qu'il n'étoit pas fort seur de n'avoir auprès de lui d'autre garand qu'elle.* On ne manqua pas de gens éclairez & habiles pour mettre ces raisons dans tout leur jour, & en faire une espece de manifeste, par lequel on prétendoit montrer, *qu'il n'y avoit rien en cela qui bleßât le respect dû à l'autorité*

Souveraine : mais que c'étoit une chose qu'on pouvoit faire de plein droit; puisque la justice permet de repousser la force par la force, & se mettre ainsi à couvert d'une injuste violence qu'on nous veut faire, & qu'enfin on peut resister par des voyes de fait à un Juge qui agit plûtôt par voyes de fait que par forme de justice. On conclut donc que Gonzale Pizarre leveroit des troupes, & pour cela plusieurs habitans de Cusco offroient, & leurs biens & leurs personnes, & quelques-uns disoient hautement qu'ils exposeroient gayement leur vie pour cette cause. A l'égard du voyage de Gonzale Pizarre, pour faire les supplications & les remontrances dont on a parlé, on lui donna le titre de Procureur General du Pays; & pour se défendre contre l'Ynga, on le nomma pour commander l'Armée en qualité de General. On dressa des Actes de toutes ces résolutions comme on fait ordinairement pour donner quelque couleur à de semblables affaires : ainsi donc on commença à lever des troupes, prenant pour les payer les deniers de la Caisse Royale, les biens des défunts, & quelques autres dépôts sous couleur de prêt. Après cela on envoya le Capitaine François d'Almendras avec quelques gens pour garder les passa-

ges; afin qu'on ne pût apprendre leurs résolutions, ni la disposition de leurs affaires dans la ville de los Reyes. Paul frere de l'Ynga pourvut fort bien de son côté par le moyen de ses Indiens, à ce que personne ne pût passer pour en aller donner avis. Le Conseil de Cusco écrivit à celui de la ville de Plata, pour lui representer les grands inconveniens qui arriveroient si les Ordonnances étoient mises en exécution, & le préjudice extrême qu'ils en recevroient tous. Ils ajoûtoient que cela les avoit obligé à prendre des mesures pour y pourvoir, & qu'ils les prioient tres-humblement d'approuver leurs résolutions; puisqu'aussibien leur autorité y étoit intervenuë par le moyen du Capitaine Diegue Centeno, qui étoit leur Député, & y avoit consenti en leur nom; & qu'ainsi ils leur demandoient, & leur approbation & leur secours, les priant de se rendre tous à Cusco, avec leurs armes & leurs chevaux. Outre cela Gonzale Pizarre écrivit en son particulier à tous les Habitans de cette ville pour leur faire les mêmes sollicitations. Il y avoit alors en la ville de Plata pour Lieutenant de Vaca de Castro, en qualité de Gouverneur du Perou, un Habitant de la même Ville,

nommé Loüis de Ribera, & pour Juge ordinaire un autre Habitant du lieu, nommé Antoine Alvarez, lesquels ayant appris ce qui se passoit à Cusco, revoquerent incontinent les pouvoirs, & la commission de Diegue Centeno, & répondirent au nom de toute la Justice de la Ville à la Régence de Cusco, que quand il y iroit de leurs biens & de leur vie ils étoient résolus d'obéïr aux ordres de Sa Majesté; disant que leur ville lui avoit toûjours été fidele contre tous ceux qui s'étoient détournez de son service, & qu'ils vouloient encore continuer dans la même fidelité. Qu'à l'égard de Diegue Centeno, ils ne lui avoient donné d'autre pouvoir, que de consentir en leur nom à ce qui seroit jugé utile pour le service de Sa Majesté, le bien & l'avantage de ces Royaumes, & la conservation des Habitans naturels du pays; & qu'ainsi puisqu'en l'élection de Gonzale Pizarre & en tout ce qu'on avoit arrêté de plus, ils ne voyoient rien qui tendît à cela, on ne pouvoit pas justement dire que le consentement que Centeno y avoit fondé, fût donné dans son pouvoir legitime, ni qu'il les liât ou les engageât en aucune sorte à le ratifier; puisque tout ce qui s'étoit passé étoit con-

raire à ses ordres. Cette Lettre ne fut
ourtant pas écrite d'un consentement
niversel, parce que Gonzale Pizarre
voit aussi des amis dans cette ville, qui
âchoient de gagner des gens en sa fa-
eur, & de les engager à son service: Ils
rirent même plus d'une fois la résolu-
on de tuer Loüis de Ribera & Antoine
lvarez : mais ils n'en purent venir à
out, parce que l'un & l'autre se précau-
onnoient soigneusement, en attendant
s provisions du Viceroy, qui n'avoient
ncore pû parvenir jusqu'à eux, à cause
u'ils étoient fort éloignez. Ils ordon-
erent cependant sous de grandes pei-
es, que personne n'eût à sortir de la
ille. Ce qui n'empêcha pourtant pas
ue plusieurs n'en sortissent, & ne s'en
llassent à Cusco.

CHAPITRE II.

e que le Viceroy fit à los Reyes ayant appris les mouvemens & les troubles qui étoient dans le Pays.

LE Viceroy ayant fait son entrée en la ville de los Reyes, & y ayant té reçu en pompe dans le mois de May e l'an mil cinq cens quarante-quatre,

personne n'osoit lui parler de suspendr
l'exécution des Ordonnances, parce qu
tous les Magistrats lui en ayant déja par
en Corps, & lui ayant fait là dessus le
supplications & les remontrances conv
nables, accompagnées de plusieurs ra
sons qui faisoient voir la necessité de ce
te suspension, tout cela avoit été inutil
Il leur promettoit seulement qu'apr
leur exécution, il en écriroit à Sa Ma
jesté, pour lui faire connoître qu'il éto
de son interêt que ces Réglemens fusse
révoquez & qu'il y alloit, & de so
service, & de l'interêt meme des Hab
tans naturels du Païs; puisqu'il recon
noissoit & avoüoit franchement, qu'i
étoient préjudiciables, tant aux interê
de Sa Majesté, qu'au bien de ces Pays
là: Et que sans doute si ceux qui les a
voient dressez avoient eu une connoi
sance exacte de l'état des choses, jama
ils n'auroient conseillé à sa Majesté de le
faire. Il ajoûtoit à cela, qu'il falloit qu
de tous les endroits du Royaume on lu
envoyât des Deputez, & qu'il écriro
conjointement avec eux à Sa Majest
ce qui seroit convenable; ne doutan
point qu'il ne reçût après cela des Or
dres de sa part pour remedier à c
mal: Mais qu'il ne pouvoit pas de lu

ême ſuſpendre l'exécution ; & qu'il
lloit de neceſſité qu'il continuât com-
e il avoit commencé; puiſque ſon pou-
oir & ſes Ordres ne s'étendoient pas à
tre choſe. Dans ce tems-là les Licen-
z Cepeda & Alvarez, & le Docteur
exada, trois des Auditeurs arriverent
los Reyes, ayant laiſſé le Licentié Za-
te malade à Truxillo. Incontinent le
iceroy donna ordre qu'on formât
Audience ; & pour cela on fit tous les
éparatifs neceſſaires pour la reception
lemnelle du Sceau Royal, comme dans
n Tribunal qui ſe formoit nouvelle-
ent en ce pays-là. On mit donc ce Sceau
ns une caſſette portée ſur un cheval
perbement enharnaché, & couvert
une houſſe magnifique de toile d'or,
archant ſous un dais de drap d'or: Les
agiſtrats de la Ville portoient le dais
n robes longues de velours cramoiſi de
même ſorte qu'on fait en Eſpagne
ur la reception de la perſonne du Roy:
an de Leon tenoit la bride du cheval:
étoit nommé pour faire dans cette oc-
ſion la fonction de Chancelier à la pla-
du Marquis de Camaraſa, Préſident
Cazorla qui avoit les Sceaux. On
rma auſſi-tôt l'Audience, & on com-
ença à déliberer ſur les affaires. Dès

les premiers jours il arriva une cho
qui renouvella les dissentions qui
voient déja commencé à paroître ent
le Viceroy & les Auditeurs. Voici ce q
c'est. Le Viceroy arrivant au Tambo
Palais de Guavra, où nous avons
qu'il étoit tandis qu'on déliberoit sur
réception à los Reyes, il trouva écrit s
une des murailles de ce Tambo, des p
roles à peu près de ce sens icy. *Quicon
que voudra me dépoüiller de ma maison
de mes biens, je tâcheray de le dépoüill
lui-même de la vie, & de l'ôter
monde.* Le Viceroy ayant lû cela, di
simula pour un tems : mais dans la sui
étant persuadé que celui qui avoit écr
ou fait écrire ces paroles, étoit Antoi
de Solar, habitant de Medina del Car
po, à qui appartenoit ce pays de Gua
vra, & qu'il sçavoit n'être pas bien i
tentionné pour lui; ce qu'il avoit conn
parce que quand il arriva dans ce lieu
là, il avoit trouvé le Tambo desert, sa
qu'il y eût dedans ni Chrétien ni Indie
Il ne doutoit donc nullement que tou
cela n'eût été fait par les ordres d'A
toine de Solar : Ainsi après avoir diss
mulé & caché son ressentiment pendan
quelque temps, peu de jours après qu'
eut été reçu à los Reyes, il fit appelle

ar, & lui parlant tête à tête ſur le
et de ces paroles qu'on avoit trouvé
ites ſur la muraille du Tambo de
ivra, il lui reprocha outre cela de
avoir parlé à lui-même avec beau-
ip d'inſolence. Enſuite le Viceroy
nmanda qu'on fermât les portes du
ais, & fit venir un de ſes Chapelains
ir confeſſer Solar, le voulant faire
dre à un pilier d'une galerie qui re-
doit ſur la place. Solar ne voulut pas
onfeſſer, & la conteſtation dura tant,
le bruit s'en répandit dans la ville.
rs l'Archevêque & quelques autres
ſonnes de qualité vinrent & ſupplie-
t tres-humblement le Viceroy de
ferer cette exécution. Au commence-
nt on ne pouvoit rien obtenir de lui;
s enfin il accorda de la differer juſ-
au lendemain, faiſant mettre cepen-
t Solar dans la priſon, avec les fers
pieds & aux mains. Le lendemain
u la colere du Viceroy ſe trouva un
moderée; de ſorte qu'il ne voulut
faire pendre le priſonnier, mais il le
int ainſi étroitement gardé pendant
ix mois, ſans faire aucunes informa-
ns ni procedures pour l'inſtruction du
cès. Là-deſſus les Auditeurs viſitant
Samedy la priſon, & étant bien inſ-

truits du fait par des requêtes qu'on leu
avoit présentées sur ce sujet, ils voulurer
voir Solar, & ils lui demanderent pour
quoi il étoit là prisonnier ? Il répond
qu'il n'en sçavoit rien. Ayant examiné l
chose, ils ne trouverent aucunes proce
dures faites contre lui, & ni le Prevôt n
les Greffiers ne leur pûrent dire autr
chose, sinon que le Viceroy l'avoit fa
prendre & avoit donné ordre qu'on l
mît dans la prison où il étoit. Le Lund
suivant les Auditeurs en parlerent a
Viceroy, lui dirent qu'ils ne trouvoier
aucunes procedures faites contre Solar
& par consequent qu'ils ne sçavoier
point les raisons pour lesquelles il éto
prisonnier ; mais que seulement on leu
avoit dit que c'étoit par ses ordres
qu'ainsi s'il n'y avoit point d'informa
tions contre lui pour faire voir la justic
de sa détention, ils ne pouvoient s'em
pêcher selon les Loix & le Droit, d'or
donner qu'il seroit mis en liberté. L
Viceroy leur répondit que c'étoit lu
qui l'avoit fait arrêter, & même avo
voulu le faire pendre, tant pour ces pa
roles qu'on avoit trouvées écrites sur l
muraille du Tambo, que pour des inso
lences qu'il lui avoit dit à lui-même
dont il n'avoit pû avoir de témoins

ais qu'il croyoit qu'il avoit justement
à le faire arrêter de sa propre autorité,
n qualité de Viceroy, & même qu'il
ouvoit le faire mourir sans être obligé
e leur rendre compte pourquoi il le fai-
it. Les Auditeurs lui répondirent,
ue son autorité ne pouvoit s'étendre
'autant que la Justice & les Loix du
oyaume le permettoient. Ils en demeu-
rent là sans pouvoir convenir ni s'ac-
rder là-dessus; si bien que le Samedy
ivant les Auditeurs visitant la prison
donnnerent que Solar en seroit mis
rs, en lui donnant sa maison pour
ison; & dans une autre visite ils le
rent en pleine liberté. Le Viceroy
fort sensible à cet affront, & cher-
oit occasion de se vanger des Audi-
urs. Voicy celle qu'il crut trouver fa-
rable, & qu'il prit. Ils logeoient tous
ois séparément chacun chez un des
urgeois de la Ville, qui étoient trois
s plus riches, lesquels leur donnoient
manger, & leur fournissoient tout ce
i leur étoit necessaire, tant pour eux,
e pour leurs Valets. Au commence-
ent cela s'étoit fait du consentement
Viceroy: ce qui ne dura guéres,
isque tandis qu'ils cherchoient, ou
soient préparer & meubler des mai-

ſons pour ſe loger s'étant paſſé un pet
de temps, le Viceroy leur fit dire
„ qu'il ne ſembloit pas tout-à-fait hon
„ nête qu'ils vécuſſent comme ils fai
„ ſoient aux dépens des Bourgeois, &
„ que ſans doute cela ne ſeroit pas agréa
„ ble à Sa Majeſté: Qu'ainſi il étoit à
„ propos qu'ils cherchaſſent des maiſons
„ pour ſe loger en leur particulier, puiſ
„ qu'autrement la choſe ſonneroit toû-
„ jours mal: Il ajoûtoit qu'il ne trou-
„ voit pas non plus de bonne grace qu'il
„ marchaſſent par les ruës comme ils fai
„ ſoient, accompagnez par les Bourgeoi
„ & les Negocians. Les Auditeurs ré-
pondoient à cela „ qu'on ne pouvoi
„ pas trouver en tout tems des maiſon
„ à loüer, & qu'il falloit neceſſairemen
„ attendre que les baux de quelques-une
„ fuſſent finis: Qu'au reſte à l'avenir il
„ mangeroient à leurs propres dépens
„ ſans vouloir en aucune ſorte être à
„ charge aux Sujets de Sa Majeſté: mai
„ qu'à l'égard de marcher par les ruë
„ dans la compagnie des Bourgeois, ils n
„ croyoient pas que ce fût une choſe n
„ criminelle ni défenduë ni même en au
„ cune maniere contraire à la bienſéanc
„ d'autant plus qu'ils avoient ſouvent v
„ en Eſpagne les Conſeillers de Sa Ma
jeſt

ſté dans quelque Tribunal que ce fût «
n uſer de la ſorte. Ils ajoûtoient que «
ela même avoit ſon uſage & ſon utili- «
:parce que les Negocians en allant & «
enant informoient les Auditeurs de «
urs affaires, ou les en faiſoient ſouve- «
ir. « A la verité on peut dire que le Vi-
eroy & les Auditeurs ne furent jamais
ien enſemble, & que leur méſintelli-
ence parut toûjours dans toutes les oc-
aſions qui s'en préſenterent. Ainſi on
apporte que le Licentié Alvarez fit un
ur prêter ſerment à un Procureur ſur ce
ue cet homme avoit donné de l'argent
Alvarez de Cueto, beau-frere du Vi-
eroy, pour avoir ſes ſollicitations, &
btenir par ce moyen l'Office qu'il ſou-
aitoit. Ce procedé d'Alvarez chagrina
it-on, beaucoup le Viceroy.

CHAPITRE III.

Le Viceroy fait des préparatifs pour la Guerre.

PEndant tout ce tems là les paſſages pour aller à Cuſco étoient ſi bien
ardez, que ni par le moyen des Indiens
i par celui des Eſpagnols on ne pou-
oit avoir aucune nouvelle de ce qui s'y

paſſoit. On avoit ſeulement appris q
Gonzale Pizarre étoit venu dans cet
Ville, & que tous ceux qui s'en étoie
fuis de los Reyes, & de pluſieurs autr
endroits s'y étoient auſſi rendus ſur
bruit de la guerre. Là-deſſus le Vicer
& les Auditeurs conjointement expedi
rent des Mandemens par leſquels ils o
donnoient à tous les habitans de Cuſc
& à ceux des autres Villes, qu'ils euſſe
à reconnoître & recevoir Blaſco Nu
gnez pour Viceroy & à ſe rendre à la vil
de los Reyes avec leurs armes & leu
chevaux, pour lui offrir leur ſervic
Tous ces Mandemens ſe perdirent pa
les chemins : neanmoins celui qui éto
pour la ville de la Plata y fut enfin ap
porté : en vertu duquel Loüis de Riber
& Antoine Alvarez conjointement ave
les autres Officiers du lieu, reçuren
Blaſco Nugnez pour Viceroy avec beau
coup de ſolemnité & de démonſtratio
de joye : Puis pour témoigner leur ſou-
miſſion & leur obéïſſance aux ordre
qu'ils avoient reçu, on équipa tres-bie
vingt-cinq Cavaliers, autant que cett
ville en pouvoit faire, pour les envoye
au Viceroy. Celui qui les conduiſoit é-
toit le Capitaine Loüis de Ribera : Ils
prirent donc le chemin de los Reyes,

marchant par des lieux deserts & écartez, de peur que Gonzale Pizarre ne leur fist couper les passages & ne les fist arrêter en chemin. Il y eut aussi quelques particuliers habitans de Cusco qui reçurent ces Mandemens, en consequence desquels quelques-uns se rendirent auprès du Viceroy pour lui offrir leurs services, comme on le dira cy après. Comme les choses en étoient-là, le Viceroy eut des nouvelles certaines de ce qui se passoit à Cusco. Cela l'obligea à employer tous ses soins pour augmenter promptement le nombre de ses troupes, en faisant de nouvelles levées : ce qu'il pouvoit aisément faire, ayant bien de l'argent; parce que le Licentié Vaca de Castro avoit fait embarquer plus de cent mille écus qu'il avoit tiré de Cusco pour envoyer à sa Majesté; dont le Viceroy se saisit, & les employa au payement des Troupes. Il fit Capitaine de Cavalerie Dom Alfonse de Montemayor, & Diegue Alvarez de Cueto, son beau frere : & Capitaines d'Infanterie Martin de Robles, & Paul de Meneses, d'Arquebusiers, Gonzale Diaz de Pignera. Il donna le Commandement General de toutes les Troupes à Vela Nugnez, son frere, & fit Diegue d'Urbina Mestre de Camp ge-

neral, & Jean d'Aguire Sergent Majo
Le nombre de ſes Troupes étoit de ſ
cens hommes de guerre, ſans compt
les Bourgeois. Il y avoit cent Cavalier
deux cens Arquebuſiers, & le reſte
toient des Piquiers. Il fit faire une gra
de quantité d'arquebuſes tant de fe
que de la fonte de quelques cloches qu'
ôta pour cela de la grande Egliſe. Il fa
ſoit auſſi fort ſouvent faire l'exercice
ſes troupes, & faiſoit quelquefois do
ner de fauſſes alarmes pour s'aſſurer d
la diſpoſition où étoient les eſprits; pa
ce qu'on croyoit que la plûpart ne ſu
voient pas ſes ordres de bon cœur & n'
toient pas fort bien intentionnez po
ſon ſervice. Il eut alors quelque ſoupço
que le Licentié Vaca de Caſtro à qui
avoit depuis peu donné la Ville po
priſon, avoit quelque intelligence & en
tretenoit quelque négociation ſecrett
avec ſes créatures & les gens qui lui é
toient affectionnez. Un jour donc
l'heure du dîné, il fit donner une fauſſ
alarme, faiſant dire que Gonzale Pizarr
venoit, & qu'il étoit déja fort près : E
comme les troupes furent aſſemblées ſu
la place, il envoya Diegue Alvarez d
Cueto ſon beau-frere, qui prit priſon
nier Vaca de Caſtro. En même tems il fi

aussi prendre par des Huissiers Dom Pedro de Cabrera, son beau-pere Hernan Mexia de Gusman, le Capitaine Laurent d'Aldona, Melchior Ramirez & son frere Baltasar Ramirez, & les fit tous transporter du côté de la mer, les faisant mettre sur un vaisseau dont il nomma pour Capitaine Jerôme de Zurbano qui étoit de Bilbao. Peu de jours après il fit mettre en liberté Laurent d'Aldana, & envoya Dom Pedro & Fernand Mexia à Panama, Melchior & Baltazar Ramirez à Nicaragua; & pour Vaca de Castro il le laissa prisonnier dans le vaisseau, sans que jamais on déclarât à aucun d'eux de quoy ils étoient accusez, sans informations & sans aucunes procedures juridiques.

CHAPITRE IV.

Alfonse de Caceres & Jerôme de la Cerna se saisissent de deux navires à Arequipa, & les amenent au Viceroy.

QUand ces mouvemens & ces troubles commencerent au Perou, il venoit d'y arriver au port d'Arequipa deux navires chargez de marchandises. Gonzale Pizarre les fit retenir, & même

les acheta à deſſein de s'en ſervir, pour faire plus commodément tranſporter toute ſon artillerie, à cauſe des grandes difficultez qu'il y avoit de la mener par terre, vû la longueur du chemin. Mais ſur tout pour ſe rendre par ce moyen maître du port de los Reyes, & ſe ſaiſir des vaiſſeaux que le Viceroy y avoit. Il comprenoit fort bien une choſe qui eſt certaine & indubitable: Que quiconque eſt maître de la mer le long de cette côte du Perou, on peut dire qu'il eſt maître du pays, y pouvant faire tout le mal qu'il lui plaît, en débarquant dans les lieux dépourvûs de monde pour les garder, ſans qu'on puiſſe l'en empêcher, à cauſe de la grande étenduë de ces côtes. Il faut ajoûter encore qu'il a la commodité de pouvoir aiſément ſe pourvoir d'armes & de chevaux par le moyen des vaiſſeaux qui viennent au Perou pour y en amener, & qu'il peut empêcher d'y aborder tous les bâtimens qui viennent de Caſtille & apportent des étoffes ou d'autres marchandiſes. Le Viceroy ayant apris l'achat des deux navires & le deſſein de Gonzale Pizarre, cela lui cauſa beaucoup d'inquietude, & luy faiſoit craindre un mauvais ſuccès dans ſes affaires, parce qu'il ne ſe trouvoit point en état de réſiſter

par mer à des vaisseaux bien pourvus
l'artillerie, comme le devoient être
eux dont il craignoit la venuë. Il prit
eanmoins pour cela les meilleures me-
ures qui lui fut possible, & il fit autant
u'il put tous les préparatifs qu'il jugea
ecessaires pour une bonne défense. Il fit
onc équiper & armer un des vaisseaux
ui étoient dans le port, faisant mettre
essus huit pieces de canon de fonte, &
uelques autres de fer, avec des arque-
uses & des arbalêtes, pour s'opposer à
ux qu'il attendoit, & qu'il craignoit,
faire au moins toute la résistance qui
i seroit possible. Il nomma pour Capi-
ine de ce vaisseau Jerôme de Zurbano,
i étoit de la ville de Bilbao en Bis-
ye. Toutes ces précautions n'étoient
s necessaires au Viceroy, parce qu'il
oit arrivé heureusement pour lui, que
Capitaines Alfonse de Caceres & Je-
me de la Cerna de la ville d'Arequipa
ant sçu le dessein de Gonzale Pizarre,
oient entrez une nuit dans ces deux na-
res qui attendoient l'arrivée de l'artil-
ie, & ayant payé largement le Maître
quelques Matelots qu'ils trouverent
ssus, ils s'en étoient emparez & aban-
nnant leurs biens, leurs maisons &
rs Indiens, avoient mis à la voile pour

ſe rendre à la ville de los Reyes. Quand ils arriverent au port le Viceroy fu d'abord averti de leur venuë par l moyen de quelques ſentinelles qu il a voit fait mettre dans une Iſle voiſine Ne doutant pas qu'ils ne vinſſent comm ennemis, il s'avança vers le Port avec d la Cavalerie, & cependant Jerôme Zu bano fit faire une décharge de ſon artil lerie contre les deux navires qui d'abor amenerent les voiles en ſigne de paix puis quelques uns de ceux qui étoien deſſus ſe mirent dans une chaloupe, & vinrent trouver le Viceroy, à qui ils re mirent les vaiſſeaux : Ce qui lui fut tres agréable, & lui fit un plaiſir ſingulier auſſi-bien qu'à toute la Ville; parce qu'i ſe voyoient par-là à couvert d'un dange qu'ils avoient fort craint.

CHAPITRE V.

Ce que faiſoit alors Gonzale Pizarre Cuſco.

GOnzale Pizarre étoit cependant Cuſco, où il levoit des Troup qu'il payoit fort ſoigneuſement, & faiſo tous les autres préparatifs neceſſair pour la guerre. Il aſſembla juſqu'à cin

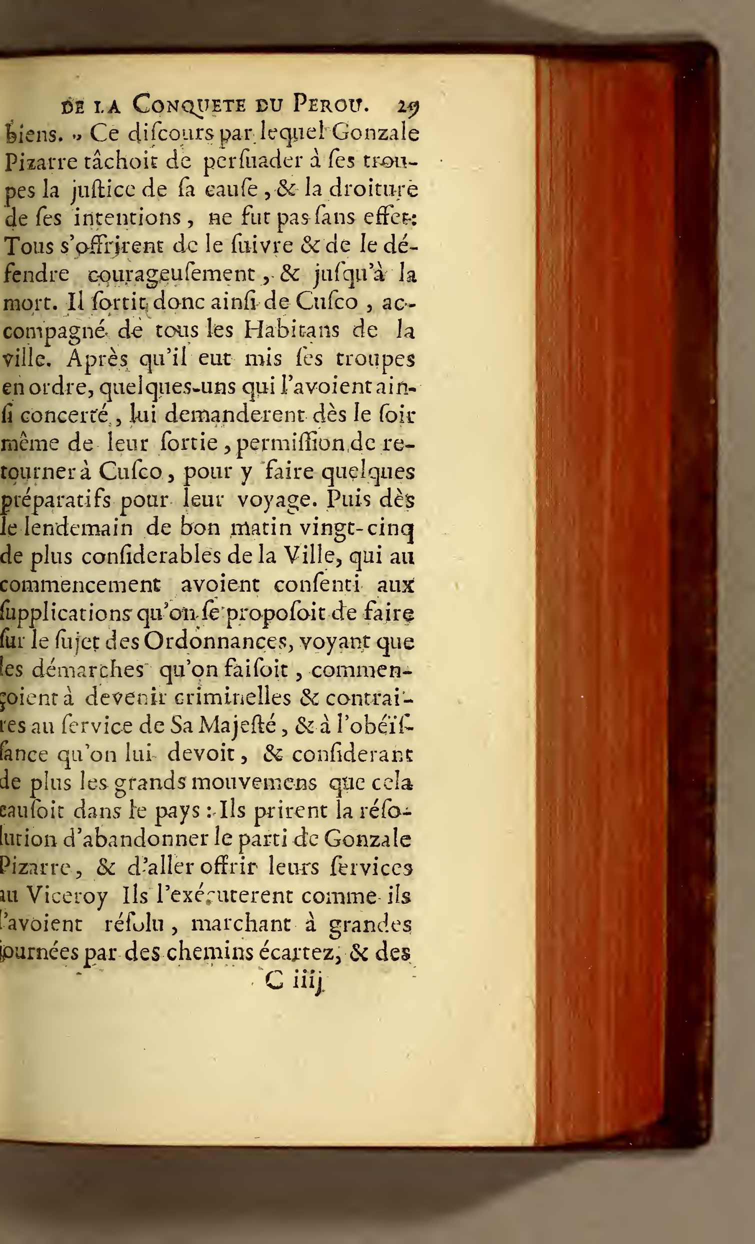
ce

tens hommes, dont il fit Meſtre de camp
general le Capitaine Alfonſe de Toro :
Il fit Capitaine de Cavalerie Dom Pedro
de Porto Carrero , retenant une partie
des Cavaliers ſous ſon étendart , pour
en former une Compagnie dont il é-
toit en particulier le Commandant ,
bien qu'il fût auſſi le General de toute
l'Armée : Il nomma pour Capitaines de
Piquier , Gumiel , & le Bachelier Jean
Velez de Guevara , & pour Capitaine
d'Arquebuſiers Pierre Cermeno. Il avoit
fait faire trois étendards , un où étoient
les armes du Roy , qui étoit celui de
Dom Pedre de Porto Carrero , & un au-
tre où étoient les armes de la Ville de
Cuſco qui fut confié à Antoine Altami-
rano , Juge de Police de cette Ville, qui
étoit de Hontiveros , & à qui depuis
Gonzale Pizarre fit couper la tête , com-
me étant dans les interêts de Sa Majeſté.
Le troiſiéme étendard où étoient ſes ar-
mes , étoit porté par ſon Enſeigne: mais
après il le donna au Capitaine Pierre de
Puelles. Il nomma pour commander
l'artillerie Fernand Bachicao, qui aſſem-
bla & fit mettre en état vingt pieces de
campagne, toutes fort bonnes , avec les
munitions neceſſaires , de poudre , de
boulets & de toutes les autres choſes

dont on pouvoit avoir besoin, pour se servir utilement & avantageusement du canon. Gonzale Pizarre ayant donc ainsi levé des troupes, & les ayant assemblé à Cusco en qualité de General, il tâcha de les bien disposer en sa faveur, en couvrant ses desseins des plus specieux pretextes qu'il put trouver : & justifiant son entreprise criminelle par toutes les raisons que son esprit lui pouvoit dicter. Il leur représentoit donc : » Que lui & » ses freres avoient découvert ce Pays, » l'avoient conquis & rangé sous la do- » mination de Sa Majesté à leurs propres » frais & que déja ils lui en avoient en- » voyé des sommes tres-considerables » d'or & d'argent, comme tout le mon- » de le sçavoit tres-bien. Que cependant » après la mort du Marquis, non seule- » ment le Roy n'en avoit point donné le » Gouvernement ni à son fils, ni à lui » qui parloit, bien que cela eût dû se » faire suivant les promesses & les con- » ventions faites dès le commencement » de la découverte ; mais que de plus il » envoyoit à cette heure un homme cruel » & infléxible pour les dépoüiller de tous » leurs biens ; puisqu'il étoit évident » qu'il n'y avoit personne dans tout le » Pays, qui d'une maniere ou d'autre ne

fût compris dans les Ordonnances. «
Que Blaſco Nugnez Vela à qui on en «
avoit commis l'exécution, la faiſoit «
faire avec la derniere rigueur, n'écou- «
tant ni requêtes ni ſupplications, & di- «
ſant même à ceux qui lui vouloient «
faire avec toute ſorte d'humilité quel- »
ques remontrances, des paroles dures »
& injurieuſes : Qu'ils étoient eux mê- «
mes témoins de ce qu'il diſoit, & de «
pluſieurs autres choſes de même natu- «
re. Qu'enfin on diſoit publiquement «
que le Viceroy avoit ordre de lui «
faire couper la tête, à lui qui n'avoit «
jamais rien fait contre le ſervice de Sa »
Majeſté; mais au contraire lui avoit «
toûjours été fidele, comme cela étoit «
de notorieté publique. Que pour tou- «
tes ces raiſons il avoit réſolu du con- «
ſentement de la ville de Cuſco, d'aller «
lui-même à celle de los Reyes, pour «
repréſenter leurs griefs, & faire leurs «
très-humbles ſupplications ſur le ſu- «
jet des Ordonnances, devant l'Au- «
diance Royale : puis envoyer des «
Députez au nom de tout le Royau- «
me à Sa Majeſté, afin de l'informer «
du veritable état des choſes, & de «
ce qui sembloit neceſſaire dans les «
conjonctures où elles ſe trouvoient, ne «

» doutant pas que Sa Majesté en étant
» bien informée n'y apportât les remedes
» convenables : que si neanmoins elle ne
» le faisoit pas, après avoir fait de leur
» côté toutes leurs diligences, ils obéï-
» roient à ses ordres avec une soumission
» pleine & entiere & sans aucune reserve.
» Qu'à l'égard de son voyage & de sa
» comparution devant le Viceroy ; les
» menaces de ce Ministre, & les troupes
» qu'il avoit assemblées, faisoient assez
» clairement connoître qu'il n'y avoit
» aucune seureté pour lui, ni pour ceux
» qui iroient avec lui, à moins qu'ils ne
» fussent en état de se défendre contre sa
» violence : Qu'ainsi on avoit jugé à
» propos qu'il levât de son côté des
» troupes pour l'accompagner, sans
» qu'il eût pour cela la moindre inten-
» tion du monde, de faire aucun mal à
» personne, à moins qu'on l'attaquât.
» Qu'il les prioit donc de le suivre dans
» ce voyage, & d'observer exactement
» dans leur marche, les régles & les or-
» dres de la Guerre : Qu'enfin lui & ces
» Gentilshommes qui étoient avec lui,
» les recompenseroit liberalement de
» leurs peines, comme de braves Sol-
» dats qui leur auroient aidé à travailler
» utilement à la conservation de leurs



biens. » Ce diſcours par lequel Gonzale Pizarre tâchoit de perſuader à ſes troupes la juſtice de ſa cauſe, & la droiture de ſes intentions, ne fut pas ſans effet: Tous s'offrirent de le ſuivre & de le défendre courageuſement, & juſqu'à la mort. Il ſortit donc ainſi de Cuſco, accompagné de tous les Habitans de la ville. Après qu'il eut mis ſes troupes en ordre, quelques-uns qui l'avoient ainſi concerté, lui demanderent dès le ſoir même de leur ſortie, permiſſion de retourner à Cuſco, pour y faire quelques préparatifs pour leur voyage. Puis dès le lendemain de bon matin vingt-cinq de plus conſiderables de la Ville, qui au commencement avoient conſenti aux ſupplications qu'on ſe propoſoit de faire ſur le ſujet des Ordonnances, voyant que les démarches qu'on faiſoit, commençoient à devenir criminelles & contraires au ſervice de Sa Majeſté, & à l'obéïſſance qu'on lui devoit, & conſiderant de plus les grands mouvemens que cela cauſoit dans le pays: Ils prirent la réſolution d'abandonner le parti de Gonzale Pizarre, & d'aller offrir leurs ſervices au Viceroy Ils l'exécuterent comme ils l'avoient réſolu, marchant à grandes journées par des chemins écartez, & des

lieux deſerts ; parce qu'ils ne doutoient pas que Gonzale Pizarre ne les fiſt ſuivre, comme il fit en effet. Les principaux de ce concert étoient Gabriel de Roias, Gomez de Roias ſon neveu, Garcilaſo de la Véga, Pierre de Barco, Martin de Florence, Jerôme de Soria, Jean de Sayavedra, Jerôme Coſtilla, Gomez de Leon, Loüis de Leon, & Pierre Manjares. Ils étoient 25. en tout comme on l'a déja dit, qui partirent enſemble de Cuſco, n'ayant pas oublié de prendre avec eux les mandemens qu'ils avoient reçu de la part de l'Audiance Royale, par leſquels il leur étoit enjoint, ſur peine d'être déclarez rebelles, de ſe rendre inceſſamment à los Reyes. Quand Gonzale Pizarre apprit cette nouvelle le lendemain, & qu'il vit que toute ſon armée en paroiſſoit émuë, & comme ébranlée, il fut ſur le point d'abandonner ſon entrepriſe & de s'en retourner dans le pays des Charcas avec 50. Cavaliers de ſes amis, & de s'y fortifier le mieux qu'il lui ſeroit poſſible. Neanmoins après y avoir bien penſé, il jugea que le parti le moins périlleux pour ſa vie, étoit de ſuivre ſon premier deſſein & continuer ſon premier voyage. Ayant donc pris ſa réſolution, il tâcha d'encourager ſes gens, en leur diſant, que ſi ces

Cavaliers s'en étoient ainsi allez, c'étoit sans doute pour avoir été mal informez du veritable état des affaires à los Reyes; qu'il avoit reçu des Lettres des principaux habitans de cette ville, qui l'assuroient qu'avec cinquante Cavaliers seulement il pouvoit s'assurer d'une heureuse issuë & d'une favorable conclusion dans les affaires qui le menoient, sans qu'il y courût aucun risque; parce que tout le monde étoit dans les mêmes sentimens que lui là-dessus. Il continua donc son voyage, mais fort lentement, à cause de la peine & de l'embarras qu'il avoit à faire mener son artillerie. En effet il étoit obligé de la faire porter sur les épaules des Indiens avec des léviers: Il avoit fallu pour cela l'ôter de dessus les afuts, & il falloit douze Indiens pour porter chaque piece, qui ne pouvoient marcher qu'environ cent pas chargez d'un tel fardeau: Puis douze autres entroient en leur place, & de cette maniere il y avoit trois cens Indiens assignez à chaque piece. La difficulté des chemins extrêmement raboteux, étoit cause qu'on ne les pouvoit mener sur les afuts: Ainsi il falloit plus de six mille Indiens pour l'artillerie seule avec ses munitions.

CHAPITRE VI.

Gaspard de Roias & quelques autres de l'Armée de Gonzale Pizarre, voulant passer au service du Viceroy, lui envoyent demander un Sauf-conduit.

PLusieurs Gentilshommes, & autres personnes considerables qui accompagnoient Gonzale Pizarre, commençoient à se repentir de s'être engagez dans cette affaire. Dans le commencement, ils avoient à la verité été d'avis qu'on fist des remontrances & des supplications sur le sujet des Ordonnances, & pour cela ils avoient offert, & leurs biens & leurs personnes : mais voyant le tour que les affaires prenoient & comment Gonzale Pizarre s'emparoit peu à peu d'un empire, qui ne leur paroissoit pas tout à-fait juste, & se rendoit maître absolu de tout, ayant déja, avant qu'ils partissent de Cusco, rompu la caisse de Sa Majesté, & pris l'argent qui y étoit, sans le consentement, & même contre l'avis & la volonté des Magistrats, ils étoient fâchez de l'engagement où ils s'étoient mis. Ils souhaitoient donc fort de se retirer du mauvais pas où

s ſe trouvoient embaraſſez, d'autant
ûtôt qu'il leur ſembloit déja voir des
gnes tout aſſurez d'un mauvais ſuccès.
: principal de ceux qui avoient ces ſen-
mens, étoit Gaſpard Rodriguez de
hamp-rond, frere du Capitaine Pedro
nzurez, de qui les Indiens lui avoient
é commis après ſa mort. Lui donc &
ıelques autres des principaux de l'Ar-
ée concerterent enſemble d'abandon-
:r Gonzale Pizarre, & de paſſer au ſer-
ce du Viceroy: Sa ſeverité les em-
ırraſſoit, & les faiſoit un peu héſiter,
aignant qu'encore qu'ils ſe rendiſſent
lui, & lui allaſſent offrir leurs ſervices
ne laiſſât pas neanmoins de les faire
ınir pour ce qui s'étoit paſſé, & où ils
oient eu part. Ils réſolurent donc de
endre des meſures pour executer ſure-
ent leur deſſein, en prévenant les in-
nveniens qu'ils craignoient. Pour cela
envoyerent par des chemins fort ſe-
ets & fort écartez, un Prêtre nommé
ltaſar de Loayſa, qui étoit de Madrid
ur porter des lettres & des dépêches
: leur part au Viceroy & à l'Audiance
oyale, par leſquelles ils demandoient
ı'on leur accordât le pardon du paſſé,
un ſauf conduit; moyennant quoi ils
omettoient de ſe rendre inceſſamment

auprès d'eux : Ajoûtant que comme
tenoient quelque rang dans l'Armée
Pizarre, étant du nombre de ses Cap
taines, on pouvoit à peu près s'assur
que tous leurs amis & leurs domestiqu
les imiteroient bien-tôt après, & q
peut-être l'Armée de Gonzale Pizarre
déseroit & se dissiperoit ainsi d'elle m
me. Les principaux qui écrivirent ce
furent Gaspard Rodriguez, Philip
Gutierrez, Arias Maldonat, & Pier
de Ville Castin : Ils étoient en to
vingt-cinq qui avoient fait cette part
Baltasar de Loaysa se rendit à los Rey
avec beaucoup de diligence ; & pour
mieux cacher il ne voulut point se joi
dre avec Gabriel de Roïas, Garcilas
& les autres que nous avons dit qui s'
étoient fuis de Cusco. Etant donc arri
fort secretement à los Reyes, il ren
ses dépêches au Viceroy & aux Aud
teurs ; & on lui fit incontinent expedi
le sauf conduit qu'il demandoit : Ma
le bruit en fut bien-tôt répandu par to
te la ville. Plusieurs des Habitans,
autres personnes qui panchoient un p
en secret du côté de Gonzale Pizarr
parce qu'il soûtenoit un parti conform
à leur interêt & à leurs avantages, a
prenant la chose, ne pûrent s'empêch

en avoir quelque chagrin; parce qu'ils doutoient presque pas que par le dé-
rt de ces Gentilshommes, son Armée se dissipât, & qu'ainsi le Viceroy ne
uvant plus aucune opposition, ne fist écuter les Réglemens avec la derniere
ueur.

CHAPITRE VII.

rre de Puelles, Lieutenant de Guanuco, prend le parti de Gonzale Pizarre; & après lui les gens que le Viceroy envoyoit à sa poursuite, font la même chose.

QUand le Viceroy fut reçu en la ville de los Reyes, Pierre de Puel-
qui étoit de Seville, lui vint baiser les ins & lui faire ses soumissions. Il étoit rs Lieutenant du Gouverneur Vaca de stro dans la ville de Guanuco. Comme avoit long-tems qu'il étoit dans les les, on l'estimoit beaucoup par l'expe- nce qu'il avoit des affaires de ce pays. Le Viceroy le confirma donc dans employ de Lieutenant de Guanuco une nouvelle commission de sa part, le renvoya dans cette ville, en lui nnant ordre de tenir prêts tous les

habitans ; afin qu'en cas de beſoin
fuſſent en état de ſe rendre auprès de
avec leurs armes & leurs chevaux , au
tôt qu'ils en recevroient l'ordre de
part. Pierre de Puelles fit ce que le Vi
Roy lui avoit ordonné : & non ſeu
ment il tint prêts & en état les gens
la ville , mais il retint même quelqu
ſoldats qui y étoient venus de la Pr
vince de Chachapoyas avec Gomez
Soliz & Bonifaz. Il attendoit ainſi
ordres du Viceroy, „ qui quand il cr
qu'il étoit tems , lui envoya Jerôme
Villegas de Burgos, avec une lettre po
Pierre de Puelles , par laquelle il lui o
donnoit de le venir inceſſamment tro
ver avec tous ſes gens. Quand Villeg
fut arrivé à Guanuco , ils conſultere
enſemble ſur cette affaire : Et après l'
voir bien examinée , ils crurent que s'i
alloient trouver le Viceroy, & prenoie
ſon parti , ils pourroient faire panch
entierement la balance de ſon côté,
le faire reüſſir heureuſement dans
qu'il entreprenoit ; & qu'après cc
quand il auroit vaincu & défait Gonza
Pizarre , ne trouvant plus d'oppoſition
il feroit executer les Ordonnances à to
te rigueur ; ce qui leur ſeroit à tous d'u
préjudice extrême , puiſque ſi on ôto

Indiens à ceux qui en avoient, non
ement les Bourgeois à qui ils appar-
oient, en recevroient du préjudice,
s aussi les soldats : puisque quand on
oit ôté les Indiens aux Bourgeois qui
avoient, ils ne seroient plus en état
fournir, comme ils faisoient à la sub-
nce des gens de guerre. Ils convin-
donc tous de passer au service de
nzale Pizarre, & partirent inconti-
t pour l'aller trouver en quelque lieu
l fût, & se rendre à lui. Le Viceroy
aussi-tôt averti de la chose par un
itaine Indien, nommé Yllatopa : Il
rda cela comme un fâcheux contre-
s, & en eut beaucoup de chagrin.
r tâcher d'en prévenir le mal, après
voir pensé, il crut qu'on pourroit
per chemin à ceux qui l'abandon-
nt ainsi, pour se jetter dans le parti
es ennemis, en faisant occuper les
ages de la vallée de Xauxa par où ces
erteurs devoient necessairement pas-
Il donna donc ordre à Vela Nugnez
frere de prendre quarante hommes
ez à la légere & de s'avancer prom-
ment pour couper le passage à Pierre
lles & à ses gens: Il envoya aussi avec
a Nugnez, Gonzale Diaz, Capitaine
rquebusiers; & des quarante hom-

mes il y en avoit trente de sa Comp
gnie, les dix autres furent des parens
des amis de Vela Nugnez, qui voul
rent bien l'accompagner dans ce voyag
Afin qu'ils fussent en état de faire pl
de diligence, le Viceroy fit acheter d
deniers Royaux trente-cinq mulets, q
coûterent plus de douze mille ducats.
partirent donc de los Reyes tous en b
équipage, & firent vingt lieuës de ch
min jusqu'à Guadachili. Là on appr
qu'ils avoient formé le dessein de tu
Vela Nugnez, & de se rendre à Gonza
Pizarre. Voicy comment la chose se d
couvrit. Quelques Coureurs qui a
loient devant, rencontrerent à quat
lieuës de Guadachili en la Province
Pariacaca, Frere Thomas de S. Marti
Provincial des Dominicains, que le V
ceroy avoit envoyé à Cusco pour vo
s'il y auroit quelque moyen d'accomm
dement avec Gonzale Pizarre. Un sold
Espagnol qui étoit d'Avila, voyant
Provincial, le tira à part, & lui dit
secret le complot qu'on avoit fait cont
Vela Nugnez, afin qu'il l'en avertît,
qu'il pût prendre ses précautions; par
qu'autrement ils le tueroient infaillibl
ment la nuit suivante. Le Provinci
ayant reçu cet avis se pressa fort po

ncer chemin, ramenant avec lui les
ureurs qu'il avoit rencontrez; parce
'il leur apprit que toute leur diligence
oit inutile & que Pierre de Puelles,
ses gens avoient passé par Xauxa il y
oit déja deux jours, & qu'ainsi il leur
oit impossible de les joindre. Quand
furent arrivez à Guadachili il dit la
me chose à tous les autres, les assu-
t qu'il ne leur serviroit de rien de
tinuer leur route: Puis il avertit Vela
gnez en particulier du péril qui le me-
oit, afin qu'il se mît en seureté. Nu-
z ayant reçu cet avis, en fit part à
tre ou cinq de ses amis & de ses pa-
s qui l'accompagnoient dans cette
rse: Si bien que le soir ils firent sor-
leurs chevaux comme pour les me-
à l'abreuvoir, puis ils se jetterent
mptement dessus, & se sauverent à
aveur de l'obscurité, ayant le Pro-
cial pour conducteur & pour guide.
and on sçut qu'ils s'en étoient allez,
n de la Tour, Pierre Hita, George
ego & les autres soldats qui étoient
complot, s'en allerent pendant la nuit
corps de garde; & mettant à tous les
lats qui y étoient l'arquebuse dans la
trine, ils les obligeoient à leur pro-
ttre de s'en aller avec eux. Presque

tous le promirent & l'executerent, & e
particulier le Capitaine Gonzale Dia
On lui fit le même traitement qu'aux au
tres & même on le traita plus rigoureu
sement en apparence, comme si on eû
craint quelque chose de sa part; car o
lui lia les mains: cependant on croit qu
étoit du complot & que même il en éto
le Chef. La plûpart des gens à los Rey
ne doutoient presque pas qu'il ne fist c
qu'il fit en effet, parce qu'il étoit ger
dre de Pierre de Puelles contre qui o
l'envoyoit; & on ne voyoit guére d'ap
parence qu'étant bien avec son beau-pe
re il voulût servir d'instrument pour l
faire prendre. Ils partirent donc ain
tous montez sur les mulets qui avoien
coûté si cher & s'en allerent se rendre
Gonzale Pizarre qu'ils trouverent prè
de Guamanga. Pierre de Puelles avec s
gens y étoit arrivé deux jours avant eu
& y avoit trouvé tout le monde si éton
né & si découragé par la froideur qu
Gaspard Rodriguez & ceux de son part
commençoient à faire paroître, que s'i
eût tardé trois jours à venir, vraisembla
blement toute l'armée de Pizarre se se
roit dissipée. Mais Puelles tant par le ren
fort qu'il leur amenoit, que par ce qu'i
leur dit, leur fit reprendre cœur & les fi
résoudr

ſoudre à continuer leur voyage ; les
ſurant que ſi Gonzale Pizarre avec ſes
oupes ne vouloit pas aller , il iroit lui
ul avec les ſiennes , & qu'il eſperoit
re aſſez fort pour prendre le Viceroy,
le chaſſer du pays , tant il y étoit haï.
erre de Puelles étoit accompagné
e près de quarante Cavaliers , & de
ngt Arquebuſiers. Les uns & les au-
es acheverent de ſe confirmer dans
réſolution de continuer leur voyage ,
ır l'arrivée de Gonzale Diaz & de ſa
ompagnie. Velà Nugnez cependant ſe
ndit à los Reyes , & fit ſçavoir au
iceroy ce qui s'étoit paſſé : Il en fut
uché , comme la choſe le meritoit ,
oyant que ſes affaires commençoient à
rendre un aſſez méchant tour. Le len-
emain Rodrigue Nigno , fils de Fer-
and Nigno , Juge de Police de Tolede,
trois ou quatre autres qui n'avoient
as voulu ſuivre Gonzale Diaz , ſe ren-
irent à los Reyes. On leur avoit fait
ille avanies , parce qu'ils n'avoient pas
oulu ſuivre les autres , on leur avoit ôté
eurs armes , leurs chevaux , & juſqu'à
eurs habits : Ainſi Rodrigue Nigno ſe
endit avec un méchant pourpoint , &
n vieux haut-de-chauſſe , ſans bas ,
'ayant que de méchans ſouliers de cor-

de dans les pieds, & un bâton à la mai
étant venu à pied dans ce bel équipag
Le Viceroy le reçut avec beaucoup d'a
fection, loüant sa fidelité & sa constan
ce, & lui disant qu'il paroissoit plu
grand & plus noble, couvert de ces me
chans haillons, quand on consideroit
raison pourquoi ils les portoit, que n'au
roient pû le faire paroître sans cela le
habits les plus magnifiques.

CHAPITRE VIII.

*Quelques gens poursuivent Baltasar d
Loaysa, pour lui ôter ses dépêches. Yl
lan Suarez de Carvajal est tué par le
gens du Viceroy. Le Viceroy peu aprè
est lui-même arrêté prisonnier.*

APrès qu'on eut expedié les dépê-
ches de Baltasar de Loaysa, &
qu'on les lui eut mis entre les mains, il
partit incontinent pour se rendre à l'ar-
mée de Gonzale Pizarre. Son départ
étant sçu dans la ville de los Reyes, &
la plûpart jugeant que par les ordres
qu'il portoit les Troupes de Pizarre
pourroient aisément se dissiper d'elles-
mêmes; & qu'ainsi le Viceroy demeu-
reroit maître paisible & absolu de tout,

ſi bien qu'il feroit executer les Ordonnances à toute rigueur, & que leur entiere ruine ſeroit par là inévitable. Quelques habitans & quelques ſoldats prirent la réſolution de pourſuivre Loayſa ; & quand ils l'auroient joint, de lui ôter ſes dépêches. Loayſa étoit parti un Samedy au ſoir dans le mois de Septembre de l'an mil cinq cens quarante-cinq, & avec lui le Capitaine Fernand de Zavallos, chacun ſur un mulet, ſans autre compagnie, & ſans aucun embarras qui les pût tarder. Le lendemain Dimanche quand il fut nuit, vingt-cinq Cavaliers ſortirent de la ville pour les ſuivre, réſolus de ne s'arrêter ni jour ni nuit juſqu'à ce qu'ils euſſent atteint Loayſa. Les principaux de ceux qui firent cette entrepriſe, étoient Dom Baltaſar de Caſtro, fils du Comte de la Gomera, Lorenço Mexia, Rodrigue de Salazar, Diegue de Carvajal, qu'on nommoit le galant, François d'Eſcovedo, Jerôme de Carvajal, & Pierre Martin de Cecilia, accompagnez par d'autres juſqu'au nombre de vingt-cinq en tout, comme on l'a dit. Ils ſe mirent donc en chemin faiſant une extrême diligence, ſi bien qu'à un peu moins de quarante lieuës de la ville de los Reyes, ils joignirent Loayſa & Za-

vallos, qu'ils trouverent dormans dans un Tambo: Ils prirent leurs lettres & leurs dépêches, qu'ils envoyerent à Gonzale Pizarre, par un ſoldat qui marcha le plus diligemment qu'il lui fut poſſible par des routes & des chemins abregez qui lui étoient connus. Cependant les porteurs des paquets demeurerent priſonniers,& bien gardez avec Pierre Martin & ſes compagnons qui continuerent leur chemin, s'informant du camp de Gonzale Pizarre;lequel de ſon côté ayant reçu des dépêches que le ſoldat lui apportoit, les communiqua fort ſecretement au Capitaine Carvajal, qu'il avoit fait depuis peu de jours ſon Meſtre de Camp General, à cauſe de la maladie d'Alfonſe de Toro, qui avoit cette Charge à leur ſortie de Cuſco. Après cela il communiqua auſſi cette affaire aux autres Capitaines, & aux principaux de ſon armée qui n'avoient point eu de part au deſſein de l'abandonner, ni à la demande du ſauf-conduit. Quelques-uns pouſſez par des motifs de haine & d'inimitiez particulieres, d'autres par des mouvemens d'envie;& d'autres enfin par l'eſperance de profiter de quelques Indiens qui appartenoient aux accuſez, conſeilloient à Gonzale Pizarre d'en faire un

xemple,& de les punir rigoureuſement,
our empêcher qu'à l'avenir d'autres ne
uſſent aſſez hardis pour former de ſem-
'ables entrepriſes. Après quelque dé-
beration la réſolution fut priſe, que de
ous ceux qui paroiſſoient clairement par
ſauf-conduit avoir eu part à cette af-
ire, on feroit mourir le Capitaine Gaſ-
ard Rodriguez, Philippe Gutierrez,
's d'Alfonſe Gutierrez, Tréſorier de ſa
lajeſté, qui demeuroit à Madrid, &
n Gentilhomme de Galice nommé Arias
laldonat, qui avoit demeuré avec Phi-
ppe Gutierrez, une ou deux journées
rriere dans la ville de Guamanga,
us prétexte d'y faire quelques prépa-
tifs pour le voyage. Gonzale Pizarre
nvoya donc Pierre de Puelles avec
uelques Cavaliers qui les prit à Gua-
anga & leur fit couper la tête. Gaſpard
odriguez étoit au camp où il comman-
oit près de deux cens Piquiers. On n'o-
executer ouvertement ce qu'on avoit
ſolu à ſon égard, parce qu'il étoit un
mme des plus conſiderables de l'ar-
ée, riche & fort aimé. Voici donc ce
'on fit pour ſe défaire de lui. Gonzale
zarre fit tenir prêts cent cinquante Ar-
ebuſiers de la Compagnie de Cerme-
, il fit auſſi mettre l'artillerie en état :

puis il fit assembler tous les Capitain
dans sa Tente, disant qu'il avoit à le
communiquer quelques dépêches qu
avoit reçu de los Reyes. Tous s'y éta
rendus, & Gaspard Rodriguez auss
quand il y vit la Tente environnée c
soldats, & l'artillerie en état auprès
il voulut se retirer, feignant d'avo
quelque affaire pressée. Alors en pr
sence de tous les Capitaines, le Mest
de camp Carvajal s'approcha de lui con
me sans dessein, & sans faire sembla
de rien, il trouva moyen de saisir l'épé
de Rodriguez à la garde, & de la tir
du fourreau; puis il lui dit de se conf
ser à un Prêtre qu'on avoit fait ven
pour cela, parce qu'on alloit le fai
mourir sans délay. Gaspard Rodrigue
eut beau reculer, & faire tout son po
sible pour éviter la mort, offrant de s
justifier clairement de toutes les accusa
tions qu'on pourroit lui faire, tout cel
lui fut inutile, il fallut se résoudre
mourir, on lui fit en effet couper la tête
Ces exécutions étonnerent assez tout l
monde, parce qu'elles furent les pre
mieres que Gonzale Pizarre eut entre
pris depuis le commencement de sa ty
rannie: mais sur tout elles épouvante
rent beaucoup ceux qui sçavoient bie

n leur conſcience qu'ils avoient eu part
u deſſein pour lequel on avoit fait mou-
ir Rodriguez & les autres. Peu de
ours après Dom Baltaſar & ſes Com-
agnons arriverent au camp avec leurs
riſonniers Baltaſar de Loayſa, & Fer-
and de Zavallos. Le jour même qu'ils
riverent on dit que Gonzale Pizarre
voit envoyé ſon Meſtre de Camp Car-
ajal, ſur le chemin par lequel il croyoit
u'ils devoient venir, avec ordre, s'il
s rencontroit, de faire étrangler Loay-
& Zavallos : mais heureuſement pour
x, ceux qui les emmenoient, s'éloi-
erent du grand chemin & prirent un
tour; ſi bien que Carvajal les manqua.
près cela quand on les préſenta à Gon-
le Pizarre, il y eut tant de gens qui
ercederent pour eux, qu'il leur accor-
la vie. Il chaſſa Loayſa hors de ſon
mp, & l'envoya à pied & ſans aucune
oviſion; mais il emmena avec lui Fer-
nd de Zavallos, & plus d'un an après
nt en la Province de Quito, il l'éta-
t Commiſſaire ſur ceux qui travail-
ent aux mines d'or : Puis ſur ce qu'on
rapporta qu'il s'étoit exceſſivement
ichi dans cet emploi, & qu'ainſi il
loit bien qu'il eût volé ; il le crut aiſé-
nt par la haine qu'il lui portoit à

cause de ce qui s'étoit passé, & le f
pendre.

Pour revenir maintenant à la suite d
nôtre Histoire, il faut voir ce qui se pa
soit à los Reyes. Le départ de Don
Baltasar de Castro & de ses compagnon
pour aller à la poursuite de Loaysa, n'a
voit pû être si secret, qu'il ne fût ven
à la connoissance du Capitaine Diegu
d'Urbina, Mestre de Camp General d
Viceroy, qui faisant la ronde par l
ville, & étant allé à la demeure d
quelques-uns de ceux qui s'en étoien
fuis, & n'y ayant trouvé ni eux, ni leu
armes, ni leurs chevaux, ni leurs In
diens, ni leurs valets, cela lui fit soup
çonner la verité. Il alla donc trouver l
Viceroy qui étoit au lit, & l'assura q
la plûpart des habitans de la ville s'e
étoient fuis, parce que lui même
croyoit en effet ainsi. Le Viceroy e
fut ému comme la chose le méritoit,
se leva promptement, fit battre le tam
bour; & ayant fait venir ses Capitaine
il leur donna ordre de visiter prompt
ment toutes les maisons de la ville : C
qui ayant été fait, on reconnut ceux q
manquoient. On trouva que Diegue d
Carvajal, Jerôme de Carvajal, & Fra
çois Escovedo, neveux du Commissai

Yllan Suarez de Carvajal étoient du nombre des absens. Le Viceroy le soupçonnoit déja d'être partisan de Gonzale Pizarre, & de le favoriser dans ses entreprises: Il ne douta donc pas que ses neveux ne fussent partis par ses ordres; ou tout au moins, qu'il n'eût eu connoissance de leur départ: d'autant plutôt qu'ils demeuroient dans la même maison que lui, bien qu'à la verité ils pussent sortir par une porte differente & éloignée de la principale sortie de cette maison. Pour s'éclaircir de ses soupçons, le Viceroy envoya Vela Nugnez son frere, avec quelque Arquebusiers, pour prendre le Commissaire, & le lui amener. En arrivant chez lui ils le trouverent au lit, ils le firent habiller, & l'emmenerent au logis du Vice-Roy, qu'ils trouverent vétu & armé, couché sur un lit de repos, parce qu'il n'avoit presque pas dormi de toute la nuit. Quelques-uns qui étoient présens disent, qu'à peine le Commissaire étoit entré dans la chambre, que le Viceroy se leva brusquement, & lui dit ces paroles. *Traître, tu as donc envoyé tes neveux au service de Gonzale Pizarre.* Le Commissaire lui répondit: *Ne m'appellez point traître, Monseigneur; car à la*

verité je ne le suis pas. Le Viceroy repliqua en jurant : *Tu es traître au Roy.* Le Commissaire repliqua aussi de son côté, en faisant le même jurement: *Monseigneur, je suis aussi bon & aussi fidele Serviteur du Roy, que vous.* Le Viceroy en colere de la hardiesse & de la liberté avec laquelle cet homme lui repondoit, mit l'épée à la main, & s'approcha de lui : Quelques-uns disent qu'il lui en donna un coup dans la poitrine, & le blessa. Le Viceroy a toûjours soutenu qu'il ne l'avoit point frapé, mais que ses Valets & ses Halebardiers voyant l'insolence de ce Commissaire, & la fierté avec laquelle il répondoit à leur Maître, ne l'avoient pû souffrir, & l'avoient tué sur le champ à coups de halebardes & de pertuisanes, sans lui donner le temps de se confesser ni proferer une seule parole. Aussi tôt après le Viceroy fit emporter le corps pour l'enterrer : mais comme ce Commissaire étoit fort aimé, il n'osa le faire passer par la grande cour de son Hôtel, où il y avoit toutes les nuits cent soldats de garde, craignant que cela ne causât quelque bruit & quelque scandale : Il le fit donc descendre par une galerie qui donnoit sur la place, où quelques Indiens & quelques Négres

ſe reçurent & l'enterrerent dans une E-
gliſe voiſine, ſans l'enſevelir & ſans au-
cune cérémonie ; mais tout ainſi qu'il
étoit vétu d'une longue robe d'écarlate.
Trois jours après quand les Auditeurs
prirent le Viceroy priſonnier, comme
on le dira bien-tôt, une des premieres
choſes qu'ils firent, fut d'examiner les
circonſtances de la mort du Commiſſai-
re. Ils commencerent donc les informa-
tions & les procedures par-là : On veri-
fia qu'à la minuit on l'avoit enlevé de
chez lui, & conduit au logis du Viceroy
& que depuis il n'avoit plus paru : Puis
on fit déterrer le corps & viſiter les bleſ-
ſeures. Quand le bruit de cette mort fut
épandu par la ville, tout le monde en fut
ſcandaliſé, parce qu'il n'y avoit per-
ſonne qui ne ſçût que le Commiſſaire
avoit toûjours favoriſé les affaires du
Viceroy ; & ſur tout qu'il avoit em-
ployé ſa peine & ſes ſoins, afin qu'on le
reçût dans la ville de los Reyes, contre
le ſentiment de la plûpart des Magiſtrats
du lieu. La mort du Commiſſaire arriva
la nuit du Dimanche au Lundy le trei-
ziéme jour du mois de Septembre de
l'an mil cinq cens quarante-quatre. Le
lendemain dès le matin, le Viceroy en-
voya Dom Alfonſe de Montemayor avec

trente Cavaliers, à la pourſuite de Dom Baltazar & des autres qui avoient couru après Loayſa & Zavallos : Mais Montemayor & ſes gens après avoir fait une journée ou deux, apprirent que ceux qu'ils pourſuivoient étoient déja ſi loin, qu'il leur ſeroit impoſſible de les atteindre : ainſi ils s'en retournerent. En revenant ils apprirent que Jerôme de Carvajal un des neveux du Commiſſaire, s'étoit égaré de ſa Compagnie pendant la nuit, & que ne pouvant trouver le chemin pour rejoindre ſes Camarade il s'étoit caché dans des roſeaux. Ils le chercherent ; & l'ayant trouvé ils l'emmenerent priſonnier pour le mettre entre les mains du Viceroy, qu'ils trouverent lui-même priſonnier à leur retour ; ce qui fut ſans doute fort avantageux à Carvajal, qui ſans cela couroit grand riſque.

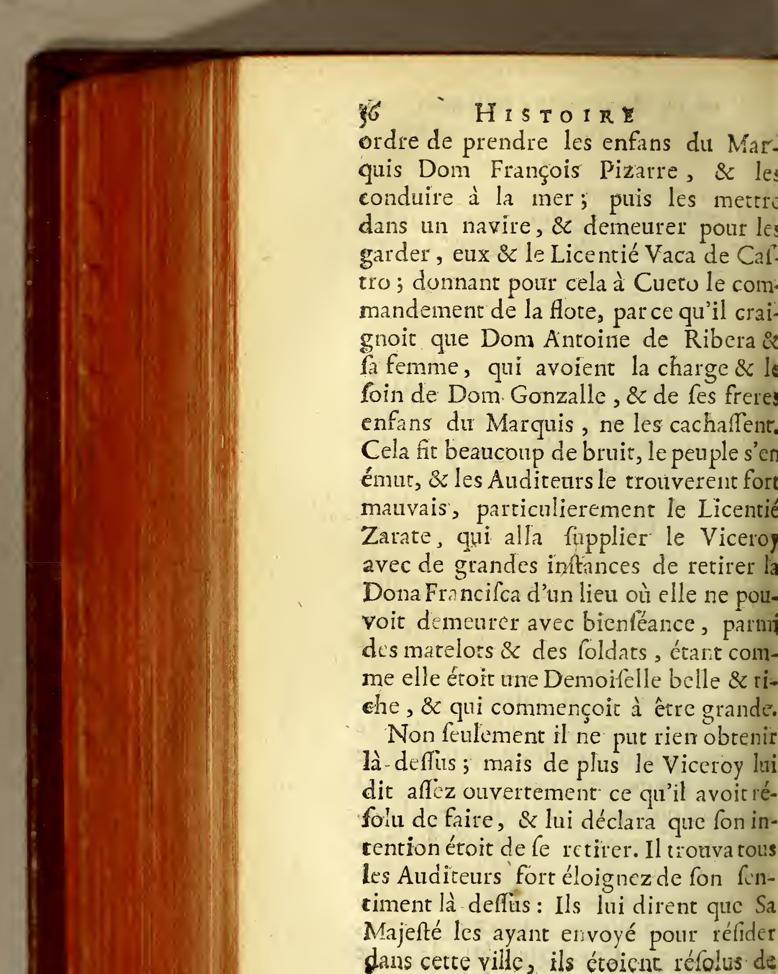
Après que le chagrin du Viceroy fut un peu diſſipé, & ſa colere paſſée, il prenoit grand ſoin de ſe juſtifier autant qu'il pouvoit ſur le ſujet de la mort du Commiſſaire: il en expliquoit les raiſons à tous ceux qui lui parloient, appuyant ſur les juſtes ſoupçons qu'il avoit eu, & faiſant un recit aſſez étendu de toutes les circonſtances de l'affaire & de la ma-

niere de la mort. Il fit même faire par le Licentié Cepeda quelques informations sur les crimes dont il accusoit ce Commissaire. Le principal fondement de toutes les accusations étoit, « que vraisemblablement il avoit eu connoissance de « la fuite de ses neveux ; puisqu'ils de- « meuroient dans la même maison que « lui. On ajoûtoit qu'en plusieurs choses « que le Viceroi lui avoit recommandé « touchant les affaires de la guerre, il « ne s'employoit pas avec tout le soin & « toute la diligence qui eussent été ne- « cessaires. On appuyoit fort aussi sur ce « que le Commissaire se trouvoit inte- « ressé en son particulier par l'exécution « des Ordonnances Royales ; parce que « si elles étoient exactement observées, « il seroit obligé aussi-bien que les « autres de quitter les Indiens qu'il te- « noit, comme Officier de Sa Majesté ; ce « qu'il s'étoit empêché de faire jusques- « là, à cause des troubles qui étoient « dans le pays. Enfin le Viceroy se « plaignoit de ce que lui ayant donné « dès le commencement des mouvemens « quelques dépêches pour les envoyer « au Licentié Carvajal son frere, qui « étoit alors à Cusco, afin d'apprendre « par son moyen ce qui s'y passoit, il ne «

» lui avoit jamais rendu aucune réponse
» là-dessus, bien qu'il lui fût sans doute
» tres-facile d'avoir commerce avec son
» frere, par le moyen des Indiens, tant
» des deux freres, que de Sa Majesté qui
» tous étoient sur le chemin de Cusco,
» & étoient à la disposition & en la puis-
» sance du Commissaire. Il faut avoüer
que toutes ces accusations, outre qu'elles
paroissoient assez foibles ne furent jamais bien prouvées.

Le Viceroy voyant donc que toutes ces affaires lui avoient mal réüssi, & que la mort du Commissaire étoit cause que tout le monde faisoit paroître beaucoup de froideur & de mécontentement; cela lui fit changer le dessein qu'il avoit eu jusques-là d'attendre Gonzale Pizarre à los Reyes qu'il avoit fait fortifier pour cela même de quelques bastions & de quelques remparts. Il résolut de se retirer à quatre-vingt lieuës de là dans la ville de Truxillo, & de dépeupler entierement celle de los Reyes, faisant conduire par mer les vieillards, les impotens, les femmes, & tous les effets, meubles & bagage; parce qu'il avoit des vaisseaux suffisamment pour cela: Et à l'égard de ceux qui pouvoient porter les armes, les faisant aller par terre, em-

menant les habitans de tous les lieux de la plaine par où il pafferoit & envoyant les Indiens fur la Montagne. Le but que le Viceroy fe propofoit en cela, & la raifon principale qui l'obligeoit à prendre une telle réfolution, c'étoit afin que Gonzale Pizarre arrivant à los Reyes, & trouvant la ville déferte & deftituée de tous les rafraîchiffemens qu'il auroit efperé d'y trouver, après la fatigue d'une fi longue route, & un fi grand embarras d'artillerie & de bagage, cela rebutât fes troupes, & les obligeât de fe débander. Il ne doutoit prefque pas que la chofe n'arrivât ainfi, quand ceux qui fuivoient Pizarre confidereroient alors qu'il leur refteroit encore un fi long chemin à faire jufqu'à Truxillo par un pays defert & fans aucuns vivres. De plus il fe croyoit prefque réduit à la neceffité de prendre ce parti, quand il confideroit qu'il ne fe paffoit prefque point de jour que plufieurs de fes gens n'allaffent trouver fon ennemi pour fe rendre à lui à mefure qu'on croyoit qu'il approchoit. Voulant donc executer cette réfolution, dès le Mardy quiziéme de Septembre, deux jours après la mort duCommiffaire il commanda Diegue Alvarez de Cueto, avec quelque Cavalerie, lui donnant



ordre de prendre les enfans du Mar-
quis Dom François Pizarre, & les
conduire à la mer; puis les mettre
dans un navire, & demeurer pour les
garder, eux & le Licentié Vaca de Caſ-
tro; donnant pour cela à Cueto le com-
mandement de la flote, par ce qu'il crai-
gnoit que Dom Antoine de Ribera &
ſa femme, qui avoient la charge & le
ſoin de Dom Gonzalle, & de ſes freres
enfans du Marquis, ne les cachaſſent.
Cela fit beaucoup de bruit, le peuple s'en
émut, & les Auditeurs le trouverent fort
mauvais, particulierement le Licentié
Zarate, qui alla ſupplier le Viceroy
avec de grandes inſtances de retirer la
Dona Franciſca d'un lieu où elle ne pou-
voit demeurer avec bienſéance, parmi
des matelots & des ſoldats, étant com-
me elle étoit une Demoiſelle belle & ri-
che, & qui commençoit à être grande.
Non ſeulement il ne put rien obtenir
là-deſſus; mais de plus le Viceroy lui
dit aſſez ouvertement ce qu'il avoit ré-
ſolu de faire, & lui déclara que ſon in-
tention étoit de ſe retirer. Il trouva tous
les Auditeurs fort éloignez de ſon ſen-
timent là-deſſus: Ils lui dirent que Sa
Majeſté les ayant envoyé pour réſider
dans cette ville, ils étoient réſolus de

en point ſortir que par un nouvel or-
e de la même part, & qu'ainſi il pou-
ɔit compter que toutes ſes inſtances ſur
ſujet ſeroient inutiles. Le Viceroy
yant cela, forma le deſſein de ſe ſaiſir
Sceau Royal, & de l'emporter avec
i à Truxillo; afin que ſi les Auditeurs
le vouloient pas ſuivre, ils demeu-
ſſent à los Reyes comme perſonnes
ivées, ſans pouvoir tenir Audiance,
expedier aucunes affaires Les Audi-
urs ayant eu avis de cela, envoyerent
pеller le Chancelier, lui ôterent le
eau, & le mirent entre les mains du
centié Cepeda, comme le plus ancien
tous. Cela ſe fit par trois des Audi-
urs en l'abſence du Licentié Zarate. Le
ir du même jour ils s'aſſemblerent tous
atre en la maiſon du Licentié Cepe-
, & réſolurent de faire préſenter une
equête au Viceroy, afin qu'il retirât
s enfans du Marquis de deſſus les na-
res où il les avoit fait mettre. Après
e cet arrêté fut couché ſur le Regiſ-
e, le Licentié Zarate ſe retira chez lui,
rce qu'il étoit indiſpoſé. Les autres
uditeurs demeurerent pour conſulter
ſemble ſur les moyens de ſe défendre
s entrepriſes du Viceroy, en cas
'il voulût exécuter ſa réſolution, &

les embarquer eux-mêmes par force
comme on publioit qu'il le prétendo
faire. Ils convinrent de dresser un Ac
par lequel ils ordonnoient au nom & e
l'autorité du Roy, à tous les habitan
de la ville, & aussi aux Capitaines a
aux soldats: *Qu'au cas que le Vicero
les voulût faire embarquer & les arrach
de cette ville par force & par violence con
tre leur volonté, ils les secourussent & leu
aidassent à s'opposer à l'exécution d'une tel
entreprise: comme à une chose injuste, c
une voye de fait contraire aux Ordres expr
de Sa Majesté, comme il paroissoit cla
rement par les nouvelles Ordonnances & pa
les Provisions mêmes de leurs Charge.*
Après que cet Acte fut dressé & exp
dié, ils le communiquerent secretemen
au capitaine Martin de Robles, l
priant de se tenir prêt avec ses gens
pour acourir à leur secours au premie
avertissement qu'il en recevroit de leu
part. Martin de Robles leur promit d
le faire, n'étant pas bien avec le Vice
roy, quoiqu'il fût un de ses Capitaines
quelques autres personnes des plus con
siderables de la ville, à qui ils commu
niquerent leur résolution, leur promi
rent aussi la même chose. Ce soir là don
tout le monde étoit en attente, & cha

ſe tenoit prêt: Cependant ce qui s'é-
paſſé ne put être ſi ſecret que le
eroy ne le ſçût, ou n'en eût au
ins de grands ſoupçons. Preſque
i-tôt qu'il commença à faire obſcur,
rtin de Robles étant allé à la maiſon
Licentié Cepeda, lui dit qu'il pensât
n à ce qu'ils avoient commencé; &
s'ils differoient plus long-tems d'ap-
ter un remede convenable au mal qui
réparoit contr'eux, il pourroit leur
coûter la vie à tous: parce que le
eroy ſçavoit déja toute l'affaire.
ontinent Cepeda envoya appeller le
entié Alvarez & le Docteur Texada:
prirent tous enſemble la réſolution de
défendre ouvertement du Viceroy,
entreprenoit de les faire prendre.
deſſus quelques-uns de leurs amis,
quelques ſoldats de la Compagnie de
rtin de Robles, qui ſe tenoient tout
ts, ſe rendirent auprès d'eux. Le
ſtre de Camp Diegue d'Urbina, qui
te nuit-là faiſoit la Ronde, ayant ren-
ntré quelques-uns de ces ſoldats ſoup-
nna la verité: Il alla donc trouver le
eroy, & lui dit ce qui ſe paſſoit,
es ſoupçons qu'il avoit là-deſſus, afin
on y pût apporter quelque remede.
Viceroy lui répondit qu'il ne de-

voit rien craindre, puiſqu'ils avoi
affaire à des Docteurs qui n'auroie
pas le courage de rien entreprend
Diegue d'Urbina s'en retourna do
pour continuer à faire ſa Ronde : Il re
contra en chemin quelques Cavaliers c
alloient vers la maiſon de Cepeda ; il r
tourne encore chez le Viceroy, le pre
avec de grandes inſtances d'apport
quelque remede au mal, tandis qu
étoit encore temps. Le Viceroy s'arr
& fit ſonner l'allarme, puis il ſe rendit
la place avec les cent ſoldats qui étoie
cette nuit de garde dans la cour de ſ
Palais, & ſes domeſtiques, réſolu d'a
ler à la maiſon de Cepeda, ſe ſaiſir d
Auditeurs, châtier les mutins, & rét
blir le calme dans la ville. Quand il f
dans la place, étant encore près de
porte, il vit qu'il ne pouvoit arrêter l
ſoldats qui paſſoient par là, & qui to
prenoient le chemin de la maiſon de C
peda, parce que la Cavalerie qui rem
pliſſoit les ruës, les pouſſoit de ce côt
là. Cependant ſi le Viceroy eût ſui
ſon premier deſſein, il n'y auroit p
trouvé apparemment grande difficulté
ni beaucoup de réſiſtance ; parce qu
ceux qui l'accompagnoient étoient e
beaucoup plus grand nombre que ceu

étoient alors auprès de Cepeda. Il
fut empêché par Alfonse Palomino,
e de Police de la ville, qui lui dit
tous les gens de guerre étoient àla
ison de Cepeda, prêts à le venir atta
r; qu'ainsi le parti qu'il avoit à pren-
étoit de se fortifier dans son Palais
qu'il pouvoit aisément faire : mais
il n'avoit pas assez de monde pour
r attaquer les Auditeurs. Le Vice-
crut ce que Palomino lui disoit,
e retira dans son Hôtel avec les Ca-
ines Vela Nugnez son frere, Paul
Meneses, Jerôme de la Cerna, Al-
se de Caceres, Diegue d'Urbina,
autres de ses serviteurs, parens &
is. Il laissa à la grande porte qui don-
sur la ruë, les cent hommes de sa gar-
ordinaire, avec ordre de ne laisser
rer personne.

Dans ce même temps on rapporta aux
diteurs que le Viceroy étoit dans la
ce résolu de marcher contre eux, &
attaquer. Comme ils avoient peu de
nde, ils prirent le parti de sortir de
maison, parce qu'ils consideroient que
Viceroy les y venoit assieger, fai-
t occuper toutes les avenuës, il em-
cheroit par ce moyen qu'il ne pût ve-
un plus grand nombre de gens à leur

ſecours. Ils s'avancerent donc du c
de la place; & alors avec ceux qui ſe j
gnirent à eux ſur le chemin, ils avoi
environ deux cens hommes Pour juſti
leur conduite ils firent publier l'A
qu'ils avoient dreſſé; mais il fut enten
de fort peu de gens, à cauſe du gra
bruit qui ſe faiſoit. Ils arriverent à
place que le jour commençoit à paroît
Alors on commença à tirer quelq
coups d'arquebuſe de deſſus le Corrid
du Viceroy, & d'occuper tout le dev
de la place. Cela chagrinant fort
ſoldats qui accompagnoient les Au
teurs, ils réſolurent d'attaquer le Pal
du Viceroy, d'y entrer par force,
de tuer tous ceux qui leur feroient r
ſiſtance. Les Auditeurs les appaiſeren
& les retinrent; puis ils envoyerent F
re Gaſpard de Carvajal, Superieur d
Dominicains, & Antoine de Roble
frere de Martin de Robles, pour dire
leur part au Viceroy, qu'ils ne dema
doient autre choſe de lui, ſinon qu'il
les fiſt point embarquer par force,
contre les ordres de Sa Majeſté; & q
ſans ſe mettre en défenſe il ſe rendît
la grande Egliſe, où ils alloient l'att
dre : parce qu'autrement il mettroit
péril & lui-même & tous ceux qui l'a

npagnoient. Pendant que ces Enyez s'acquitoient de leur commiſſion, cent ſoldats de la garde du Viceroy ſſerent dans le parti des Auditeurs: Si n que l'entrée de la cour étant libre tout le monde, pluſieurs ſoldats s'y terent & pillerent les chambres de Officiers, qui donnoient ſur cette ur. Dans ce tems-là le Licentié Zae ſortit de ſa maiſon pour aller trou- le Viceroy: Il rencontra en chemin autres Auditeurs; & voyant qu'il lui it impoſſible de paſſer pour ſuivre premier deſſein, il s'en alla avec eux Egliſe.

Le Viceroy ayant oüi ce qu'on lui it envoyé dire, & voyant que ſon ais étoit plein de ſoldats, & que les ns même en qui il ſe fioit, l'avoient ndonné, il ſe réſolut d'aller à l'Egli- & ſe remettre entre les mains des diteurs qui l'y attendoient. Ils le meent armé comme il étoit de ſa cotte de illes & de ſa cuiraſſe, à la maiſon du centié Cepeda. Là voyant le Licentié rate avec les autres Auditeurs, il lui : *Quoy, vous auſſi que je croyois ſi fort mes amis, & en qui j'avois tant de fiance, vous contribuez à me faire pren- priſonnier.* Zarate répondit, que *qui-*

conque lui avoit dit cela mentoit, & q
personne n'ignoroit qui ètoient ceux qui l'
voient fait prendre, & si lui qui parl
y avoit eu quelque part, ou non. Aussi-t
après on donna ordre de faire emba
quer le Viceroy pour l'envoyer en E
pagne; parce que si Gonzale Pizarre a
rivant à los Reyes, le trouvoit priso
nier, il ne manqueroit pas de le fai
mourir. Ils craignoient de plus, q
quelques parens & amis du Commissai
pour vanger sa mort, ne tuassent le V
ceroy; & qu'après tout s'il étoit tué,
quelque maniere que la chose arrivât
leur en imputeroit tout le blâme. A
reste ils étoient fort embarrassez, &
sçavoient guéres ce qu'ils devoient fai
pour le mieux, S'ils l'embarquoient seu
ils craignoient que cela ne tournât ma
& qu'il ne revînt bien-tôt en état de l
attaquer: Il sembloit donc qu'ils étoie
fâchez de ce qu'ils avoient fait. Enfin i
élurent pour Chef & Capitaine Gener
le Licentié Cepeda, & tous ensemb
conduisirent le Viceroy à la mer po
le faire mettre dans un navire.

Ils ne purent executer la chose comm
ils se l'etoient proposé, parce que Di
gue Alvarez de Cueto qui commando
les vaisseaux, voyant le grand nombre
ge

ens qui venoient, & ſçachant auſſi
u'ils tenoient le Viceroy priſonnier,
nvoya Jerôme Zurbano, Capitaine de
aiſſeau, dans une chaloupe, avec quel-
ues Arquebuſiers, & quelques pieces
'artillerie pour aſſembler toutes les
haloupes & tous les bateaux qui étoient
, & les amener au bord de l'Amiral,
vec ordre d'aller enſuite trouver les Au-
iteurs, pour leur demander qu'ils miſ-
nt le Viceroy en liberté. On ne voulut
as ſeulement l'écouter; mais on lui tira
uelques coups d'arquebuſe de deſſus
erre, à quoi il répondit de ſon côté de
même maniere, puis ſe retira. Les Au-
iteurs envoyerent dire à Cueto qu'il
ur remît la flote & les enfans du Mar-
uis, & qu'ils lui remettroient le Viceroy
ans un navire, parce qu'autrement il
ourroit riſque de perdre la vie. Le Vice-
oi lui-même conſentit à cette ambaſſade
ui fut faite par le Frere Gaſpard de Car-
ajal, il ſe rendit à la flote; & étant mon-
é ſur le vaiſſeau du Commandant Die-
ue Alvarez de Cueto, il lui fit ſa com-
iſſion, & lui expoſa l'état des choſes
n préſence du Licentié Vaca de Caſtro,
ui étoit priſonnier ſur ce vaiſſeau. Cue-
 conſiderant le péril où étoit le Vice-
oy, envoya à terre les enfans du Mar-

quis avec Dom Antoine & sa femme, le
faiſant mettre dans la même chaloup
qui avoit amené Carvajal à ſon bord
Les Auditeurs n'accomplirent pas en
core de leur côté ce qu'ils avoient pro
mis & menaçoient de faire couper la têt
au Viceroy, ſi on ne vouloit pas leur re
mettre la flote. Le Capitaine Vela Nu
gnez, frere du Viceroy fit pluſieurs al
lées & venuës pour cela; mais jamais le
Capitaines des vaiſſeaux n'y vouluren
conſentir : les Auditeurs furent don
obligez de retourner à la ville avec le Vi
ceroy ſous bonne garde. Deux jours a
près ceux qui étoient ſur les vaiſſeaux
apprirent que les Auditeurs & les Capi
taines qui étoient de leur parti, avoien
réſolu de mettre un grand nombre d'Ar
quebuſiers dans des chaloupes pour en-
trer dans les navires & s'en rendre maî-
tres On auroit peut-être pû obliger Cue
to à les remettre volontairement; mai
bien qu'on eût fait faire là-deſſus de
grandes offres à Jerôme Zurbano, il a-
voit été abſolument impoſſible de le flé
chir, & il étoit plus maître ſur la flote a
cet égard que Cueto: parce qu'il avoit là
deſſus à ſa diſpoſition tous les ſoldats &
tous les matelots qui étoient fort parti-
ſans du Viceroy. Les Capitaines des na-

ires prirent donc la résolution de sortir
u port de los Reyes & de croiser le long
es côtes, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu
es ordres de la part de Sa Majesté, de
e qu'ils auroient à faire. Ils conside-
oient qu'il y avoit dans la ville & dans
out le Royaume, plusieurs amis & servi-
eurs du Viceroy, avec un grand nombre
'autres personnes qui n'avoient eu au-
une part à sa prison, & que tous les
urs plusieurs de ceux qui étoient affec-
onnez au service de Sa Majesté se ve-
oient rendre à eux. Leurs navires é-
oient passablement armez, & assez bien
ourvûs : Il y avoit dessus dix ou douze
nons de fer, & trois ou quatre pieces
e fonte, avec plus de quarante quintaux
e poudre : Ils avoient aussi plus de qua-
e cens quintaux de biscuit, cinq cens
es de Maïz & une grande quantité de
air salée ; ce qui étoit des provisions
ffisantes pour long-temps. Pour l'eau,
n ne pouvoit pas les empêcher d'en
endre par tout où il leur plairoit le
ng de la côte. Ils n'avoient que vingt-
nq soldats ; & considerant aussi qu'ils
avoient point assez de matelots pour
x navires qui étoient en leur puissance
que d'ailleurs il n'étoit pas seur pour
x d'en laisser quelques-uns dans le

port, de peur qu'on s'en servît pour l
poursuivre : dès le lendemain de la pri
son du Viceroy ils firent brûler quat
des plus petits navires qu'ils ne pou
voient emmener, & deux barques de p
cheurs qui étoient échoüées, & avec l
six autres vaisseaux qui leur restoient, i
mirent à la voile. Les quatre où ils a
voient mis le feu, furent entieremen
consumez ; parce qu'on ne put y entre
pour l'éteindre ; les deux barques fu
rent sauvées avec peu de dommage. L
navires s'en allerent moüiller au port d
Guavra, qui est à dix-huit lieuës au-des
sous de celui de los Reyes. Ils firent dan
ce lieu provision d'eau & de bois don
ils manquoient : Ils emmenoient ave
eux le Licentié Vaca de Castro, & il
résolurent d'attendre là à Guavra quell
seroit la suite de la prison du Viceroy
Les Auditeurs ayant appris cela, & con
siderant que les navires ne s'éloigne
roient sans doute pas beaucoup de c
port, par l'attachement que ceux qu
les montoient avoient pour le Viceroy
qu'ils voyoient en danger de perdre l
vie : ils résolurent d'envoyer des gen
par mer & par terre pour tâcher de s'e
rendre maîtres à quelque prix que ce fût
Pour cela ils donnerent ordre à Diego

Garcias d'Alfaro, habitant de los Reyes, qui étoit fort entendu dans les choses qui regardent la marine, de faire radouber & équiqer les deux barques qui étoient échoüées. Après que cela fut fait, & qu'on les eut mis en état, Alfaro lui-même se mit dessus avec trente Arquebusiers, suivant la côte en descendant. On envoya aussi par terre Dom Jean de Mendoze & Ventura Beltran, avec quelques soldats. Les uns & les autres ayant appris que les navires étoient à l'ancre devant Guavra Diegue Garcias se mit la nuit avec ses deux barques, derriere un fanal qui étoit dans le port, fort près des navires; ensorte pourtant qu'il ne pouvoit en être vû : En même tems ceux qui étoient sur terre, commencerent à tirer. Ceux des vaisseaux crurent que c'étoient quelques amis du Viceroy, qui cherchoient à s'embarquer; ainsi ils envoyerent Vela Nugnez à terre avec une chaloupe pour s'informer de ce qui se passoit. Il approcha de terre sans pourtant sortir de sa chaloupe : Alors Diegue Garcias s'étant approché fit faire feu, & pressa si fort Nugnez, qu'il fut obligé de se rendre. On envoya incontinent faire sçavoir à Cueto ce qui se passoit, en l'assurant que s'il ne vouloit pas re-

mettre la flote entre les mains des Aud
teurs, on feroit mourir le Viceroy &
Vela Nugnez. Cueto craignant qu'o
n'executât effectivement cette menace
remit la flote contre le sentiment de Je
rôme Zurbano, qui n'y auroit jamai
consenti, s'il eût été présent : Mais deu
jours avant que Diegue Garcias arrivât
il avoit mis à la voile avec le vaissea
qu'il commandoit, & s'en étoit allé d
côté de Terre Ferme ; parce que Cuet
lui avoit donné ordre de suivre la côt
en descendant, & se saisir de tous le
vaisseaux qu'il rencontreroit, afin qu
les Auditeurs ne s'en pussent servir. Aus
si-tôt que la flote fut partie de los Reye
on craignit que les parens & amis du
Commissaire ne tuassent le Viceroy
comme ils avoient en effet dessein de l
faire : c'est pourquoi on résolut de l
transporter dans une Isle qui est à deux
lieuës de là. On le mit donc sur une de
ces barques faites de roseaux secs, que
les Indiens nomment Henea, avec vingt
hommes pour le garder, après cela quand
les Auditeurs sçurent ce qui s'étoit passé
à l'égard de la flote, & comment ils en
étoient les maîtres, ils prirent la résolu-
tion d'envoyer le Viceroy à Sa Majesté,
avec une information dressée contre

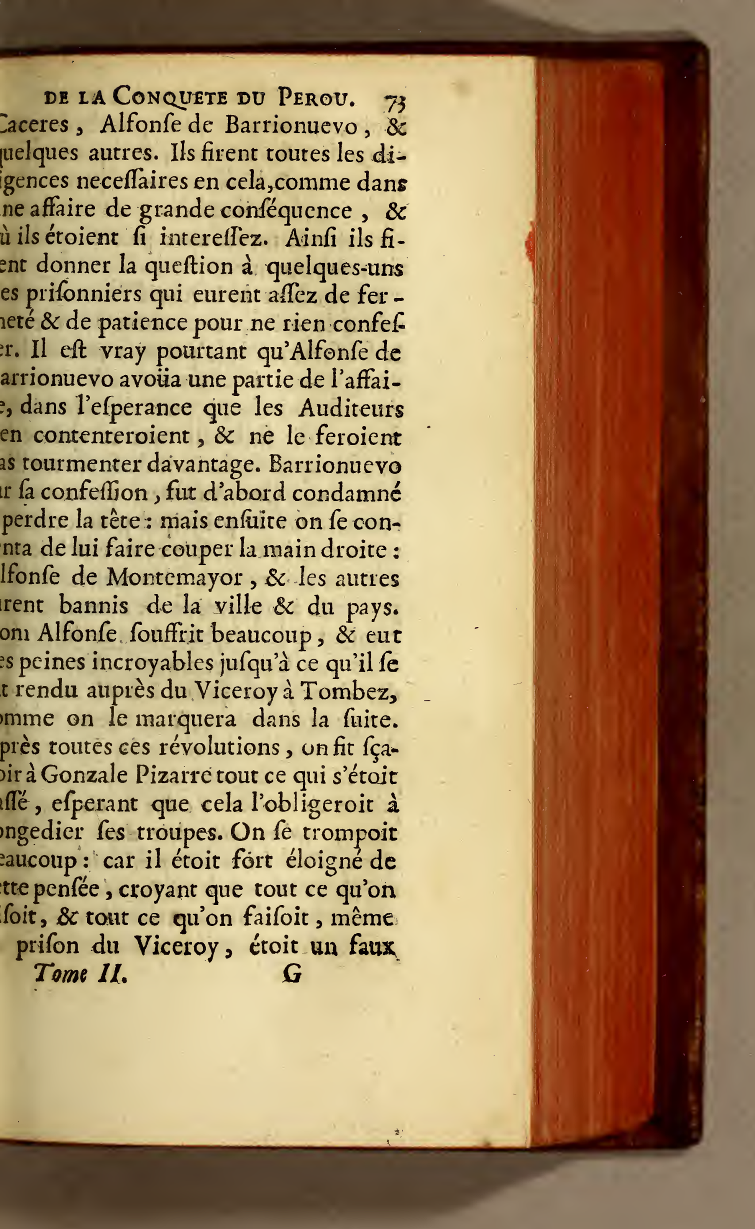
i. Ils convinrent donc avec le Licen-
é Alvarez qui étoit un des quatre
uditeurs, qu'il emmeneroit le Vice-
y prisonnier en Espagne : on lui don-
pour cela huit mille écus. On fit donc
utes les dépêches necessaires que le
centié Zarate ne signa point. Alvarez
n alla par terre jusqu'à Guavra, où on
conduire le Viceroy par mer dans
e des barques de Diegue Garcias, &
on le lui mit entre les mains. Il mit
ssi-tôt à la voile avec trois navires s ns
endre les dépêches de l'Audiance qui
toient pas encore arrivées. On reme-
le Licentié Vaca de Castro toûjours
sonnier sur le même vaisseau, au port
los Reyes.

CHAPITRE IX.

*se fait un complot à Lima, pour déli-
vrer le Viceroy. Ce qui se passa
là-dessus.*

T Andis que le Viceroy étoit dans
l'Isle dont on a parlé, Alfonse de
ontemayor, & ceux qui étoient allez
ec lui à la poursuite de Loaysa retour-
rent à los Reyes. Les Auditeurs les
ent arrêter & desarmer & les envoye-

rent prisonniers avec quelques Capita
nes du Viceroy, & ceux qui étoie
venus de Cusco, en la maison du Ca
taine Martin de Robles, & dans cell
de quelques Bourgeois de la ville. C
prisonniers étoient persuadez que si
Viceroy étoit en liberté, il seroit en ét
de s'opposer à la venuë de Gonzale P
zarre, & d'empêcher les desordres &
mal qu'on en craignoit, tant au préjud
ce des interêts de sa Majesté, qu'au dor
mage du pays. Ils concerterent do
entr'eux de s'assembler, de prendre l
armes; de retirer le Viceroy de l'I
où il étoit encore alors, lui rendre
liberté, & le rétablir dans sa Charg
Et de plus, s'il se trouvoit qu'il fût n
cessaire pour l'exécution de ce dessei
de faire arrêter les Auditeurs, ou au c
qu'on ne le pût, de les tuer : ils résol
rent de le faire, puis prendre possessio
de la ville au nom de sa Majesté. Il leur c
été facile par les moyens qu'ils avoie
concerté d'executer la chose selon le
projet, si un soldat ne l'eût découvert
Cepeda, qui sans perdre le temps,
concert avec les autres Auditeurs fit pre
dre les principaux auteurs de ce cor
plot, qui étoient Alfonse de Mon
mayor, Pablo de Meneses, Alfonse
Cacere



Caceres, Alfonſe de Barrionuevo, & quelques autres. Ils firent toutes les di-igences neceſſaires en cela, comme dans ne affaire de grande conſéquence, & ù ils étoient ſi intereſſez. Ainſi ils fi-ent donner la queſtion à quelques-uns es priſonniers qui eurent aſſez de fer-neté & de patience pour ne rien confeſ-er. Il eſt vray pourtant qu'Alfonſe de arrionuevo avoüa une partie de l'affai-e, dans l'eſperance que les Auditeurs en contenteroient, & ne le feroient as tourmenter davantage. Barrionuevo ir ſa confeſſion, fut d'abord condamné perdre la tête : mais enſuite on ſe con-nta de lui faire couper la main droite : lfonſe de Montemayor, & les autres rent bannis de la ville & du pays. om Alfonſe ſouffrit beaucoup, & eut es peines incroyables juſqu'à ce qu'il ſe t rendu auprès du Viceroy à Tombez, omme on le marquera dans la ſuite. près toutes ces révolutions, on fit ſça-oir à Gonzale Pizarre tout ce qui s'étoit aſſé, eſperant que cela l'obligeroit à ongedier ſes troupes. On ſe trompoit eaucoup : car il étoit fort éloigné de tte penſée, croyant que tout ce qu'on ſoit, & tout ce qu'on faiſoit, même prison du Viceroy, étoit un faux

bruit, ou un jeu joüé pour l'obliger à congedier ses troupes, & après cela le prendre, & le faire punir quand ils le verroient seul: il marchoit donc toûjours en ordre & même avec plus de précaution qu'auparavant.

Cependant le Licentié Alvarez avoit mis à la voile, emmenant le Viceroy & ses freres. Dès le premier jour de leur navigation, il alla trouver le Viceroy dans sa chambre, pour lui témoigner qu'il étoit fâché de tout ce qui s'étoit passé & qu'il souhaitoit de se reconcilier avec lui. Cet Auditeur avoit veritablement été le principal promoteur de tout ce qui s'étoit fait contre le Viceroy & celui qui avoit le plus contribué à sa prison & à la punition de ceux qui cherchoient à le rétablir dans sa liberté & dans son Gouvernement. Alvarez lui dit donc, *que quand il avoit accepté la charge de l'emmener, il ne l'avoit fait que dans le dessein de lui rendre service, & pour le tirer de mains de Cepeda, & l'empêcher de tomber en celles de Gonzale Pizarre, qu'on attendoit dans peu à los Reyes. Pour lui mieux persuader la sincerité de ses intentions, il lui déclara que dès ce moment il étoit en pleine liberté: Que de plus il lui remettoit le commandement du*

iſſeau, & ſe mettoit lui-même entre ſes ains, & en ſa puiſſance, le ſuppliant tres-ımblement de lui pardonner tout ce qui ètoit paſſé, tant à l'égard de ſa priſon, ıe de toutes les autres choſes qui étoient ar-vées depuis, d'autant plutôt qu'il lui aſ-roit alors la liberté & la vie. En même ms il commanda à dix hommes qu'on i avoit donné pour la garde du Vice-y, de lui obéir au lieu de le tenir iſonnier. Le Viceroy lui ſçut fort on gré de la faveur qu'il lui faiſoit: il ccepta & prit le commandement du iſſeau; mais il ne fut pas long-tems à altraiter Alvarez de paroles. Ils con-uerent cependant leur route le long la côte juſqu'à Truxillo, où il leur riva ce qu'on dira cy-après.

CHAPITRE X.

s Auditeurs envoyent une Ambaſſade à Gonzale Pizarre pour l'obliger à con-gedier ſes Troupes. Ce qui ſe paſſe là-deſſus.

DEs que le Licentié Alvarez mit à la voile, on jugea à los Reyes qu'il oit de concert avec le Viceroy, tant r quelques indices qu'il en donna a-

vant de s'embarquer, que parce qu'
partit sans attendre les dépêches que l
Auditeurs lui devoient envoyer le len
demain,& qui avoient été retardées d'u
jour, à cause que Zarate n'y donnoit p
son consentement. Les Auditeurs furen
fort sensibles à cela, sur tout quand i
pensoient qu'Alvarez avoit été le pre
mier auteur de la prison du Viceroy, c
lui qui y avoit le plus contribué,& do
né tous les ordres necessaires pour cel
Tandis qu'ils étoient encore là-dessus e
quelque incertitude, & en attente po
sçavoir la verité du fait, ils jugerent
propos d'envoyer vers Gonzale Pizarr
pour lui faire sçavoir ce qui s'étoit pass
*Ils lui représentoient aussi qu'en consequen
ce de leurs provisions, & des ordres expr
qu'ils avoient de la part de Sa Majesté,
faire ce qui seroit convenable pour l'adm
nistration de la justice, & pour mettre
bon ordre dans le pays, ils avoient suspend
l'exécution des Ordonnances, comme on
demandoit, & même envoyé le Viceroy
Espagne, qui étoit plus qu'on n'avoit j
mais demandé, & plus qu'on ne pouv
raisonnablement prétendre. Qu'ainsi ne r
tant plus aucun prétexte aux mouveme
commencez, ils lui ordonnoient de cong
dier incontinent ses Troupes, & que*

*ouloit venir à la Ville de los Reyes, sa
enuë fût en homme pacifique, & sans
ucun appareil de guerre. Qu'au reste s'il
ouloit pour la sureté de sa personne être
ccompagné de quelques gens, on lui ac-
rdoit la liberté de pouvoir amener avec lui
uinze ou vingt Cavaliers.* Après que ces
rdres furent expediez, les Auditeurs
oulurent obliger quelques Habitans de
ville de les porter à Gonzale Pizarre,
ans le lieu où ils pourroient apprendre
u'il seroit: Mais on ne trouva personne
ui se voulût charger de cette commis-
on, à cause du péril qu'on y trouvoit.
onzale Pizarre & sesCapitaines, disoit-
n, nous reprocheront que nous nous
pposons à leurs justes desseins, quoy-
u'ils ne marchent que pour les interêts
u bien public, & que ce qu'ils font soit
our nous aussi bien que pour eux. Les
uditeurs voyant cela donnerent ordre
Augustin, Trésorier General de Sa Ma-
sté dans ce Royaume du Perou, con-
intement avec Dom Antoine de Libe-
, Habitant de los Reyes, d'aller faire
notification dont il s'agissoit. Ils leur
onnerent leurs lettres de créance en
rme; après quoy ils partirent & se ren-
rent dans la vallée de Xauxa où étoit
ors campée l'armée de Gonzale Pizar-

re : il avoit été averti de cette ambaſſac
qu'on lui devoit faire ; & il craigno
que ſi les Envoyez lui venoient faire pu
bliquement leur notification, cela ne fi
mutiner ſes troupes, qui avoient une fo
te paſſion d'aller à Lima en corps d'a
mée pour être en état de piller la vil
ſur le premier prétexte qu'ils en trou
veroient. Voulant donc pourvoir à cel
il envoya ſur le chemin par où les Dépu
tez devoient venir, un de ſes Capitain
nommé Jerôme de Villegas avec tren
Arquebuſiers à cheval. Celui-cy l
ayant rencontrez, laiſſa paſſer Dom An
toine de Ribera pour continuer ſa rou
juſqu'au camp : mais il prit Auguſtin d
Zarate ; lui ôta les dépêches qu'il por
toit, & le remena par le même chemi
par lequel il étoit venu juſqu'à la Pro
vince de Pariacaca : où il le tint di
jours priſonnier, ſes gens faiſant tou
leur poſſible pour l'intimider, afin qu'
ne s'acquitât point de ſa commiſſion.
demeura donc là juſqu'à ce que Gonza
Pizarre ŷ fût arrivé, qui alors le fit ven
devant lui pour lui dire le ſujet de
venuë. Zarate avoit été averti qu'il
alloit de ſa vie, s'il entreprenoit d'exe
cuter ponctuellement ſes ordres, & d
notifier la proviſion dans les forme

Aprés donc qu'il eut parlé en particulier à Gonzale Pizarre, & lui eut dit tout ce qu'on lui avoit ordonné de dire, Pizarre le fit mener à une tente où tous ses Capitaines étoient assemblez, & lui commanda de dire les mêmes choses qu'il venoit de lui dire à lui-même. Zarate ayant compris son intention, parla veritablement à tous ces Officiers de la part des Auditeurs; mais il usa d'adresse & se servit du pouvoir assez étendu que lui donnoit sa lettre de créance qu'on lui avoit ôtée. Il ne leur parla donc point de congedier les troupes, qui étoit le point délicat;mais seulement de certaines choses qui regardoient le service de S. M. & le bien du pays; leur représentant, *que puisque le Viceroy étoit embarqué & la demande qu'on faisoit de suspendre l'exécution des Ordonnances accordée, il étoit juste que comme ils l'avoient promis par leurs lettres, ils payassent ce que le Viceroy Blasco Nugnez Vela avoit pris des revenus de Sa Majesté; qu'ils pardonnassent aux Habitans de Cusco qui avoient quitté leur Camp pour passer au service du Viceroy: puisqu'on ne pouvoit pas nier qu'ils n'eussent eu de bonnes raisons pour le faire; qu'ils envoyassent de leur part à Sa Majesté pour s'excuser & se disculper touchant ce qui*

s'étoit passé. Il ajoûta encore quelques autres choses de même nature, à quoy ceux à qui il parloit ne répondirent autre chose, sinon qu'il diroit aux Auditeurs *qu'il étoit necessaire pour le bien du pays, qu'ils en fissent Gouverneur Gonzale Pizarre, moyennant quoy on pourvoiroit incontinent à tout ce qu'il leur avoit représenté : mais que si on refusoit de faire ce qu'ils disoient, ils mettroient la Ville au pillage.* Zarate auroit bien voulu ne se point charger d'une pareille réponse, s'il avoit pû s'en empêcher: mais ne pouvant faire autrement il retourna, & la rapporta aux Auditeurs, à qui elle donna beaucoup de chagrin & d'inquietude. Pizarre n'avoit pas encore déclaré si ouvertement ses sentimens, n'ayant jusques là témoigné prétendre autre chose, sinon que le Viceroy s'en allât du pays, & que l'exécution des Ordonnances fût suspenduë. Les Auditeurs après quelque déliberation envoyerent dire aux Officiers de l'Armée qu'ils ne pouvoient leur accorder ce qu'ils demandoient, ni même en déliberer, à moins qu'il parût quelqu'un qui en fist la demande dans les formes ordinaires. Là-dessus tous les Procureurs ouDéputez des villes qui étoient à l'Armée, prirent les devans, & ceux

e quelques autres villes qui étoient à
s Reyes, s'étant joints à eux, ils pré-
nterent une Requête en forme; par
quelle ils demandoient par écrit la mê-
e chose qu'on avoit auparavant de-
andé de bouche. Les Auditeurs consi-
erant que c'étoit-là une affaire fort dé-
cate, & qu'ils n'étoient point en droit
accorder ce qu'on leur demandoit:
ais qu'ils se trouvoient encore moins
état de le refuser; parce que Gonzale
zarre étoit alors fort près de la ville,
avoit fait occuper tous les passages,
n que personne n'en pût sortir: ils pri-
nt la résolution de communiquer cette
faire aux personnes les plus considera-
es de la ville, pour sçavoir leurs sen-
mens, & avoir leurs avis là-dessus. Ils
esserent un Acte en forme de leur dé-
beration, pour être communiqué à
om Frere Jerôme de Loaysa, Archevê-
ue de los Reyes, à Dom Frere Jean
lano, Archevêque de Cusco, à Dom
arci Dias, Evêque de Quito, à Frere
homas de Saint Martin, Provincial
s Dominicains, à Augustin de Zarate,
Trésorier, au Maître des comptes &
Contrôleur de Sa Majesté; afin qu'ils
ssent ce que les Procureurs de toutes
s villes du Royaume demandoient, &

qu'ils leur difent franchement leurs fe
timens là-deffus. Ils leurs expliquoie
ouvertement, & affez au long les raiso
qui les obligeoient à demander leur av
sur ce sujet, avoüant sans détour, q
ce n'étoit pas pour s'y conformer & po
le suivre; parce qu'il n'étoit plus en le
liberté ni des uns ni des autres, de fai
autre chose que ce que Gonzale Pizar
& ses Capitaines voudroient leur pre
crire: mais qu'ils en usoient ainsi po
avoir en eux des témoins de l'oppressio
sous laquelle ils gémiffoient les uns
les autres. Pendant que cela se passoit
los Reyes, Gonzale Pizarre s'approch
si près de la ville, qu'il n'en étoit qu
un quart de lieuë: il s'y campa, & f
mettre son artillerie en état. Le jour s'
tant passé sans qu'on lui envoyât les Pro
visions pour le Gouvernement en form
comme il les avoit demandées: il envoy
dès la nuit suivante son Mestre de Cam
général avec trente Arquebusiers, q
prit jusqu'à vingt-huit personnes de ceu
qui étoient venus de Cusco, & des au
tres dont Pizarre se plaignoit, parc
qu'ils avoient favorisé le Viceroy. D
nombre de ces prisonniers, furent Ga
briel de Roias, Garcilaso de la Vega
Melchior Verdugo, le Licentié Carva

al, Pierre de Barco, Machin de Floren-
e, Alfonſe de Caceres, Pierre de Man-
ares, Loüis de Leon, Antoine Ruyz de
Guevara, & quelques autres des plus
onſiderables du pays. Il les fit mettre
lans la priſon publique dont il ſe rendit
naître, en ayant ôté les clefs au Con-
ierge. Les Auditeurs voyoient tout cela
ans pouvoir s'y oppoſer, & ſans oſer
nême y contredire, parce qu'en toute la
ille il n'y avoit pas cinquante hommes
le guerre, tous les ſoldats du Viceroy
& des Auditeurs étoient paſſez au camp
le Gonzale Pizarre qui avec ceux qu'il
voit auparavant, ſe trouvoit alors ac-
ompagné de douze cens hommes bien
rmez. Le lendemain quelques Capitai-
nes de Gonzale Pizarre entrerent dès le
natin dans la ville, & dirent aux Audi-
eurs qu'ils euſſent à dépêcher les provi-
ions ſans aucun délai, ou qu'autrement
on alloit mettre la ville à feu & à ſang, &
qu'on commenceroit par eux. Les Audi-
eurs s'excuſerent autant qu'ils pûrent,
liſant qu'ils n'avoient aucun pouvoir ni
aucun droit de faire ce qu'on leur de-
nandoit. Là-deſſus le Meſtre de Camp
Carvajal fit ſortir de la priſon en leur
préſence quatre de ceux qu'il y avoit fait
nettre, & en fit ſur le champ pendre

trois à un arbre, qui furent Pierre d
Barco, Machin de Florence, & Jean d
Sayavedra. Il ne leur donna pas une de
my-heure de tems pour se confesser, &
se préparer à la mort, & il ajoûtoit l'in
sulte & la moquerie à sa cruauté, en
leur faisant des railleries, particuliere-
ment à Pierre de Barco qui fut le der-
nier executé, à qui il disoit, que com-
me il avoit été un brave Capitaine des
plus considerables & des plus riches du
pays, & qui y avoit fait plusieurs con-
quêtes, il vouloit qu'il fût distingué dans
sa mort comme dans sa vie, & qu'il lui
accordoit comme un grand privilege &
une marque singuliere d'honneur, de
choisir lui même à quelle branche de
l'arbre il vouloit qu'on l'attachât. Loüis
de Leon en échapa par l'intercession de
son frere qui étoit soldat de Gonzale Pi-
zarre, & qui demanda comme une gra-
ce singuliere qu'on lui accordât la vie.
Les Auditeurs voyant cela, & le Mestre
de camp les menaçant de faire pendre de
la même maniere tous les autres prison-
niers, & de faire piller la ville, s'ils
ne dépêchoient promptement les provi-
sions qu'on leur demandoit : ils firent
prier ceux à qui il avoient auparavant
communiqué l'affaire, d'en dire leur sen-

ment : ce qu'ils firent, étant tous una-
imement d'avis qu'on accordât la de-
ande. Les Auditeurs expedierent donc
s provisions en faveur de Gonzale Pi-
rre, par lesquelles ils l'établissoient
ouverneur du Pays, jusqu'à ce que Sa
Iajesté en eût autrement ordonné ; sans
réjudice de l'autorité & des droits de
Audiance Royale, à qui il prêteroit
rment de renoncer à cette charge tou-
fois & quantes qu'il plairoit à Sa Ma-
sté & aux Auditeurs de le lui ordon-
er : promettant aussi de se représenter
our obéïr à justice lorsqu'il y auroit des
aintes contre lui. Après que cette
ommission fut expediée, & qu'elle eut
é remise entre les mains de Pizarre,
entra dans la ville, faisant marcher
utes ses troupes en ordre. Le Capitai-
e Bachicao conduisoit l'Avantgarde
ec l'artillerie qui consistoit en vingt
ieces de campagne, & plus de six mille
ndiens, qui, comme on l'a déja dit, la
ortoient sur leurs épaules avec toutes
s munitions necessaires, & qui occu-
oient ainsi toutes les ruës par où ils pas-
ient: Il avoit trente Arquebusiers pour
garde de l'artillerie & cinquante ca-
onniers. Après lui marchoit la Compa-
ie du Capitaine Diegue de Gumiel,

où il y avoit deux cens piquiers. Ensuit
venoit la Compagnie du Capitaine Gue
vara, composée de cent cinquante Ar
quebusiers: puis celle du Capitaine Pier
re Cermeno, qui étoit de deux cens
Après ces trois Compagnies d'Infanteri
qui marchoient devant Gonzale Pizarr
comme si ses Estafiers, il paroissoit lui
même monté sur un grand cheval
n'ayant que sa cotte de maille, & pa
dessus une espece de juste-au-corps d
drap d'or. Après lui marchoient troi
Capitaines de Cavalerie, Dom Pedro d
Porto Carrero au milieu, portant l'éten
dart de sa Compagnie, où étoient le
armes du Roy : A sa main droite mar
choit Antoine Altamirano avec l'éten
dart de la ville de Cusco ; & à sa gauch
Pierre de Puelles, portant celui où é
toient les armes de Gonzale Pizarr
Après eux marchoit toute la Cavaleri
en ordre de bataille. Dans cet ordre il
s'avancerent vers la maison de l'Audi
teur Zarate, où les autres Auditeurs é
toient assemblez : il avoit fait le malad
afin de ne se pas trouver à l'Audianc
pous y recevoir Pizarre, qui laissa tout
sa Cavalerie en ordre dans la place, &
s'en alla trouver les Auditeurs qui le re
çurent, & lui prêterent serment. De

il alla à la Maiſon de Ville, où tous
s Magiſtrats étoient aſſemblez, & où
; le reçurent avec les ſolemnitez accou-
mées en pareilles occaſions; puis de-là
ſe rendit à ſon logement. Son Meſtre
: Camp general fit loger la Cavalerie,
l'Infanterie dans les divers quartiers
: la ville chez les Bourgeois, avec or-
e à eux de donner à manger à ces nou-
aux hôtes. Cela ſe paſſa dans la fin du
ois d'Octobre de l'an mil cinq cens
arante-quatre, quarante jours après la
iſon du Viceroy. Dans la ſuite Gonza-
Pizarre demeura dans cette ville de
ma, exerçant ſon autorité dans toutes
s choſes qui concernoient la guerre &
Commandement des troupes, ſans
mêler de l'adminiſtration de la juſtice
'il laiſſoit entierement aux Auditeurs
i s'aſſembloient pour tenir leur ſcéan-
s, dans la maiſon du Tréſorier Alfon-
Riquelme. Auſſi-tôt qu il eut com-
encé les fonctions de ſa Charge de
ouverneur, il envoya à Cuſco Alfonſe
Toro en qualité de ſon Lieutenant,
erre de Fuentes à Arequipa, & Fran-
is d'Almendras dans la ville de Plata,
ns la même qualité, & d'autres de
ême dans les autres Villes.

CHAPITRE XI.

L'âge & les qualitez de Gonzale Pizarr & de son Mestre de Camp. Ce que fi rent les Habitans de Charcas qui ve noient pour servir le Viceroy.

COmme on aura beaucoup à parle dans la suite de cette Histoire, d Gonzale Pizarre, & de son Mestre d Camp general, jusqu'à ce qu'ils fussen vaincus, & qu'on les eût fait mourir les lecteurs ne seront peut-être pas fâ chez qu'on leur fasse ici en abregé le por trait de ces deux hommes, & qu'on mar que leur âge & leurs qualitez. Quan Gonzale Pizarre s'empara ainsi par usur pation & par force de l'autorité du Gou vernement, il étoit âgé d'environ qua rante ans, grand & de belle taille, for bien proportionné dans tous les mem bres, le teint fort brun, la barbe noire & fort longue. Il avoit beaucoup d'inclina tion pour la guerre; il suportoit le trava & la peine avec une extrême patience; étoit fort bon homme de cheval, tiroi tres-bien de l'arquebuse; & quoyqu'i n'eût pas un grand génie, & s'exprimâ d'une maniere un peu grossiere, & en de terme

ermes mal polis, il ne laiſſoit pas de
aire bien entendre ſes penſées, & d'ex-
liquer clairement ſes intentions. Il ne
ſçavoit point garder un ſecret, ni s'em-
êcher de le découvrir; ce qui lui fut
ouvent d'un grand préjudice dans ſes
ffaires & dans ſes guerres. Il n'étoit
as liberal, & n'aimoit pas à donner; ce
ui lui fut auſſi préjudiciable. Il étoit
xtrémement abandonné aux femmes,
nt aux Indiennes qu'aux Eſpagnoles.
Le Capitaine Carvajal étoit d'auprès
'Arevala d'un village nommé Ragama,
étoit d'aſſez baſſe naiſſance, & d'une
mille de Gabeleurs. Il avoit été long-
mps ſoldat en Italie dès le temps du
omte Pierre Navarre. Il étoit à la ba-
lle de Pavies, où le Roy de France fut
ris priſonnier De-là il retourna en Eſ-
gne avec une femme de bonne famille
ommée Dona Catalina de Leyton: ils
iſoient qu'ils étoient mariez; mais la
ûpart des gens croyoient que cela n'é-
it point, & quelques-uns aſſûroient
u'il avoit été Moine, & même Profès.
tant de retour en Eſpagne, il demeura
uelque temps dans la Commanderie
'Heliche en qualité d'Econome; de-là
paſſa dans la nouvelle Eſpagne avec
ette perſonne qu'il appelloit ſa femme.

Le Viceroy de ce pays lui donna u
Charge, par le moyen de laquelle
ſubſiſta quelque temps, juſqu'à ce q
les Indiens du Perou s'étant ſouleve
le Viceroy du Mexique l'envoya av
le ſecours dont on a parlé cy-deva
Comme il étoit arrivé dans une conjo
ture favorable pour obtenir aiſéme
quelque choſe, le Marquis Dom Fra
çois Pizarre lui donna quelques Indie
à Cuſco, où il demeura juſqu'à la ven
du Viceroy Blaſco Nugnez Vela. Alo
il étoit ſur le point de retourner en E
pagne avec une ſomme conſiderable qu
avoit acquis par le moyen de ſes I
diens : mais n'ayant pû trouver de co
modité pour s'embarquer, il demeu
dans le pays. Il étoit âgé de quatr
vingt ans à ce qu'il diſoit, dans le ten
dont nous parlons, lorſque Gonzale P
zarre entra à Lima avec ſon armée.
étoit de taille médiocre pour la ha
teur : mais il étoit fort gros, le viſa
plein, & fort haut en couleur. Il ente
doit bien la guerre, & étoit habile e
cela, parce qu'il en avoit fait fort long
temps le mêtier. Il ſupportoit le travail
& la peine avec plus de facilité que ſo
âge ne ſembloit le pouvoir permettre
Car il ne quittoit preſque jamais ſes ar-

nes ni le jour ni la nuit ; & quand il étoit tant soit peu necessaire il ne se couchoit point, ni ne dormoit, sinon quelques momens assis sur un siége, & la tête appuyée sur sa main. Il aimoit fort le vin, si bien que quand il n'en trouvoit pas de celui qu'on apportoit d'Espagne, il buvoit de ce breuvage fort que les Indiens font, plus qu'aucun autre Espagnol qu'on ait vû. Il étoit fort cruel, & il lui arriva souvent de tuer diverses personnes pour des sujets fort légers, & quelques-uns même sans aucun sujet, sinon le prétexte de faire observer exactement la discipline militaire. Il n'étoit touché d'aucune compassion pour ceux qu'il faisoit mourir : mais dans le temps même qu'il les faisoit mener au supplice, il les railloit, leur disoit des plaisanteries, & leur faisoit des complimens. Il étoit fort mauvais Chrêtien & fort impie : ce qu'il faisoit assez paroître dans toutes ses paroles & dans toutes ses actions. Il avoit beaucoup de passion & d'avidité pour s'enrichir ; ce qui fit qu'il pilla le bien de plusieurs personnes, en les menaçant, leur faisant craindre la mort, puis leur accordant la vie pour de l'argent : Aussi lui-même finit la sienne fort miserablement & avec

peu d'esperance de son salut, comme o
le dira dans la suite.

Pour retourner maintenant à nôtr
Histoire, il faut se souvenir de ce qu
nous avons dit du Capitaine Loüis d
Ribera, Lieutenant du Gouverneur dan
la ville de Plata, d'Antoine Alvarez
Juge ordinaire de la même ville, qu
avec tous les Habitans du lieu, s'étoien
mis en campagne pour aller trouver l
Viceroy. Ils marcherent long-tems pa
des lieux deserts, sans apprendre aucu-
ne nouvelle de ce qui se passoit. Enfi
pourtant ils apprirent la prison du Vice
Roy, & les heureux succez de Gonzal
Pizarre. Loüis de Ribera & Antoine Al-
varez, comme les principaux, après plu
sieurs déliberations sur ce qu'il y avoit à
faire dans cette occasion, n'oserent re-
tourner à Plata: Ils prirent donc le parti
de s'en aller sur les montagnes parmi les
Indiens: quelques-uns neanmoins de
ceux qui les accompagnoient, retourne-
rent dans cette ville dont ils étoient par-
tis, & les autres se rendirent à los Reyes
où Gonzale Pizarre leur pardonna: mais
il se rendit maître de leurs Indiens & de
leurs terres & envoya François d'Almen-
dras pour en prendre possession en son
nom pour le remboursement des frais de

 guerre. Almendras étant arrivé dans
 Province des Charcas, pardonna à
uelques-uns des fuyards, qui retourne-
ent dans la ville dont ils étoient ſortis
uelque tems auparavant. Ils y vivoient le
ieux qui leur étoit poſſible, quoyque
époſſedez de leurs biens & même aſſez
altraitez par Almendras, juſqu'au
hangement qui arriva dans la ſuite,
omme on le dira.

Retournons maintenant au Viceroy.
près que le Licentié Alvarez l'eut mis
 liberté, les deux autres navires ſur
ſquels étoient ſes freres, & pluſieurs
 ſes ſerviteurs & de ſes amis qu'on
aſſoit du Perou auſſi bien que lui, ſe
ignirent au vaiſſeau ſur lequel il étoit.
 continuerent ainſi leur route juſqu'à
 qu'ils arriverent au port de Tumbez:
 le Viceroy & Alvarez ſe mirent à
rre laiſſant dans les navires des gens
ur les garder. Auſſi-tôt qu'ils furent
ns ce lieu, ils commencerent à tenir
diance, & à dépêcher des Commiſ-
ns de tous côtez; par leſquelles le Vi-
roy après avoir fait une relation de ſa
iſon, de la venuë de Gonzale Pizarre,
de tout ce qui étoit arrivé, ordon-
it à tous les fideles ſerviteurs de Sa
ajeſté de le venir trouver. Il envoya

ces ordres à Quito, à Saint Michel,
Puerto Vieio & à Truxillo, Il nomm
aussi des Capitaines pour aller de diver
côtez : entre les autres il donna charg
à Jerôme de Pereira d'aller dans la Pr
vince de Bracamoros. Toutes ces dil
gences ne furent pas sans effet, il veno
de divers endroits plusieurs personn
se rendre auprès de lui : Ainsi il se fort
fioit de son mieux, faisant amas autan
qu'il pouvoit de toutes les provisions
les munitions qui lui étoient necessaire
Il donnoit aussi ordre qu'on tirât de l'a
gent de toutes les Caisses Royales ;
qui s'executoit avec beaucoup de dil
gence, puisque de divers endroits on l
apportoit tout ce qui se trouvoit dans
Caisse. Ce n'est pas que ses ordres
fussent reçus fort differemment par l
Habitans des lieux où il les envoyoi
Les uns s'enfuyoient & alloient trouv
Gonzale Pizarre, à qui ils rapportoie
ce qui se passoit ; les autres abandonna
leurs maisons se sauvoient dans les mo
tagnes. Gonzale Pizarre sçut bien-t
que le Viceroy étoit à Tumbez, &
qu'il faisoit, le bruit de ses prépar
tifs étant parvenu dans peu de temps
los Reyes : Pizarre vit même plusieu
des Mandemens & des Commissions

/iceroy. Il ne negligea pas de donner
à-dessus tous les ordres qu'il jugea ne-
cessaires, ordonnant aux Capitaines
Gonzale Diaz, Jerôme Villegas, & Fer-
and d'Alvarado qui étoit son Lieute-
ant à Truxillo d'assembler tout ce qu'ils
ourroient de soldats en ces quartiers-
, pour empêcher qu'ils n'allassent trou-
er le Viceroy, & se jettassent dans son
arti; comme aussi pour être en état de
ii donner de l'occupation & de l'in-
uietude, & l'empêcher par ce moyen
e pouvoir travailler à ses préparatifs
/ec tant de commodité & tant de loisir.
epedant il leur défendoit en même
mps de lui donner bataille, quand
ême ils se croiroient assez forts, &
urs troupes assez nombreuses pour le
ouvoir faire avec avantage.



CHAPITRE XII.

Gonzale Pizarre & ses Capitains pr… nent la résolution d'envoyer l'Audite… Texeda en Espagne pour rendre comp… à Sa Majesté de l'état des choses. Le … centié Vaca de Castro se sauve avec … navire dans lequel il étoit prisonnier, … qui étoit celui sur lequel le Capitaine … chicao devoit transporter Texada à T… re Ferme. Bachicao s'embarque, il … rend maître des vaisseaux que le Vicer… avoit à Tumbez. Le Viceroy se ret… avec ses gens à Quito; & Bachicao … rend à Terre Ferme.

IL y avoit déja quelque temps qu'… proposoit d'envoyer des Deputez à … Majesté au nom de Gonzale Pizarre, … de tout le Royaume, pour lui rend… compte de ce qui s'étoit passé. Quelqu… uns souhaitoient fortement qu'on … cette démarche comme étant absolume… necessaire pour justifier leur conduit… D'autres, particulierement le Mestre … Camp, & le Capitaine Bachicao étoie… d'un avis contraire & disoient qu'il ét… plus à propos d'attendre que Sa Maje… envoyât pour sçavoir d'où venoit qu'…

ne lui envoyoit point d'argent comme à l'ordinaire, & qu'alors on l'informeroit de tout. Ils ajoûtoient qu'on ne devoit pas douter que le Viceroy n'eût déja amplement instruit Sa Majesté là-dessus, & que sans doute on ajoûteroit plus de foy à son récit qu'à tout ce qu'ils pourroient dire de leur côté. Cette réflexion faisoit qu'on étoit fâché de n'avoir pas dès le commencement pris les Auditeurs pour les envoyer en Espagne, rendre compte à Sa Majesté de la prison du Viceroy. Enfin après plusieurs délibérations on se détermina à envoyer le Docteur Texada au nom de l'Audiance, tant pour cela que pour faire à Sa Majesté la relation de ce qui étoit arrivé depuis. On prit aussi la résolution d'envoyer avec Texada Francois Maldonat Maître d'Hôtel de Gonzale Pizarre, avec des lettres de son maître, sans lui donner aucun titre, créance, ni pouvoirs. On consideroit qu'en faisant ce qu'on vient de dire on faisoit deux choses qu'on regardoit comme utiles & avantageuses: l'une, c'est qu'on envoyoit des Députez pour contenter ceux qui étoient de ce sentiment: l'autre, c'est que par ce moyen on rompoit l'Audiance, parce qu'envoyant, comme ils le prétendoient faire, le Do-

ςteur Texada un des Auditeurs, le Li-
centié Zarate ne pouvoit pas tenir seu
l'Audiance. On communiqua cette ré-
solution à Texada, qui y consentit
moyennant qu'on lui donnât six mill
écus pour les frais du voyage : & incon-
tinent le Licentié Cepeda & lui, firen
toutes les dépêches necessaires qu'ils si
gnerent eux deux seuls. Après que tou
cela fut fait, on résolut de se servir pou
faire ce voyage, d'un vaisseau qui étoi
dans le port, sur lequel le Licentié Vac
de Castro étoit prisonnier. Le Docteu
Texada, & François Maldonat s'y de
voient embarquer, & Fernand Bachica
devoit commander ce vaisseau bien pou
vû d'artillerie, & de soixante & di
hommes d'équipage, avec ordre d
prendre tous les vaisseaux qu'ils trouve
roient le long de la côte. Cela étant ain
arrêté, toutes choses mises en état, &
Docteur Texada prêt à s'embarquer,
Licentié Vaca de Castro fit si bien par
moyen d'un de ses amis, nommé Garci
de Montalve qui l'étoit allé visiter, qu'
gagna les matelots, les uns par caresse
& par flateries & les autres en partie pa
force, si bien qu'il se rendit maîtr
du vaisseau, & le fit incontinent mett
à la voile. Quand cela fut sçu par Go

zale Pizarre, il en eut beaucoup de chagrin, tant parce que c'étoit un obſtacle au voyage de Texada, que parce qu'il ſoupçonnoit quelques perſonnes d'avoir aidé à Caſtro, ſans quoi il ne croyoit pas que la choſe eût pû ſe faire. Auſſitôt on fit mettre les ſoldats ſous les armes, & on commença à faire prendre priſonniers tous les Cavaliers & Gentilshommes contre qui on avoit des ſoupçons; tant de ceux qui avoient fui de Cuſco, lorſque Gonzale Pizarre y étoit, que de ceux des autres lieux qui ne s'étoient point rendus auprès de lui. On les fit tous mettre dans la priſon publique, & parmi les autres le Licentié Carvajal, à qui François de Carvajal, Meſtre de Camp General envoya dire qu'il eût à ſe confeſſer & faire ſon teſtamment, parce que ſa mort étoit réſoluë. Il fit ce qu'on lui diſoit, & ſe prépara à la mort avec beaucoup de fermeté & de courage: Cependant on le preſſoit d'expedier promptement, le Bourreau étoit préſent avec des cordes pour lier & pour étrangler le priſonnier, qu'on ne doutoit pas qui ne fût arrivé à ſa derniere heure: d'autant plûtôt qu'en conſiderant ſon rang & ſa qualité, on ne pouvoit s'imaginer qu'on en fût venu juſqu'à-là, pour

le laisser vivre, & ne lui faire que la
peur. On jugeoit aussi que la mort du
Licentié Carvajal seroit suivie de celle
de la plûpart des autres prisonniers, ce
qu'on regardoit comme une grande per
te; parce qu'ils étoient des principau
du pays, & de ceux qui avoient témoi
gné le plus d'affection & le plus de zel
pour le service de sa Majesté. Les chose
étant dans ces termes & le Licenti
Carvajal dans un péril si pressant d'un
mort présente, quelques personnes sage
allerent parler en sa faveur à Gonzale P
zarre. On le prioit de considerer qu
Carvajal étoit un des principaux d
pays; que le Viceroy avoit déja fa
mourir son frere injustement, & mal
propos, comme cela étoit alors conn
de tout le monde: puisqu'une des prin
cipales raisons du Viceroy, pour se di
culper de la mort du Commissaire Ca
vajal, étoit que son frere le Licent
Carvajal accompagnoit Gonzale Pizarr
ce qui pourtant n'étoit pas vray, comm
Pizarre le sçavoit tres-bien par des le
tres du Commissaire même, qui lui ap
prenoit que son frere le Licentié éto
venu pour offrir ses services au Vice
roy. Ils disoient donc que tout bie
consideré, il n'étoit pas à propos de

faire mourir, pour ne pas renouveller dans l'esprit de plusieurs personnes, les mécontentemens que la mort du Commissaire Carvajal son frere y avoit fait naître. Ils ajoûtoient qu'on pouvoit justement esperer de bons services du Licentié Carvajal, quand ce ne seroit que pour vanger la mort de son frere. Qu'à l'égard de la fuite de Vaca de Castro, ni lui ni les autres prisonniers n'y avoient sans doute eu aucune part : mais qu'on voyoit bien qu'il ne falloit que le moindre prétexte pour les accuser, parce qu'ils étoient suspects & odieux. Gonzale Pizarre étoit fatigué de toutes ces sollicitations, il ne vouloit plus qu'on lui en parlât ; & c'est ce qu'il disoit d'abord à tous ceux qui le vouloient encore faire. Le Licentié Carvajal & ses amis voyant cela penserent à prendre une autre voye pour se tirer d'affaire : ils donnerent au Mestre de Camp un lingot d'or du poids de quarante marcs & lui promirent outre cela secretement de lui en donner beaucoup davantage: si bien qu'ils le fléchirent, il accepta les offres qu'on lui fit, suspendit l'exécution, & fit tant auprès de Gonzale Pizarre que le Licentié Carvajal & les autres furent mis en liberté. Aussi-tôt après on pensa à pré-

ſer le départ de Fernand Bachicao, & juſtement dans ce temps-là, il arriva au port un Brigantin d'Arequipa, ſur lequel avec quelques autres qu'on avoit équipez, on mit beaucoup d'artillerie, de celle que Gonzale Pizarre avoit tiré de Cuſco; & Bachicao s'y embarqua avec le Docteur Texada, François Maldonat & ſoixante Arquebuſiers qui furent tous ce qu'on en put trouver qui vouluſſent bien faire ce voyage. Ils ſuivirent la côte, ſur l'avis qu'ils avoient eu que le Viceroy étoit au port de Tumbez. Ils arriverent à ce port un matin de fort bonne heure; & les gens du Viceroy ne les eurent pas plutôt aperçus, qu'ils crierent aux armes & ſe mirent en défenſe. Le Viceroy croyant que ce fût Gonzale Pizarre lui-même, qui vînt accompagné de beaucoup de troupes, ſe retira fort à la hâte avec cent cinquante hommes, & prit la route de Quito. Neanmoins quelques-uns de ſes gens ne le voulurent pas ſuivre dans ſa fuite, & aimerent mieux ſe rendre à Bachicao, qui prit auſſi deux navires qu'il trouva dans ce port. De là il alla à Porto-Vieio, & en d'autres endroits, où il raſſembla juſqu'à cent cinquante hommes qu'il fit embarquer ſur ſes vaiſſeaux. Cependant le Viceroy

marcha à grand hâte, & ſans s'arrêter juſqu'à Quito.

CHAPITRE XIII.

Bachicao arrive à Panama. Ce qu'il y fit.

BAchicao s'étant emparé, comme on vient de le dire, de la flote du Viceroy, ſuivit ſa route pour ſe rendre au port de Panama : il paſſa à Porto-Vieio, où il fit quelques ſoldats qui voulurent bien le ſuivre : Entre les autres furent Barthelemy Perez & Jean Dalmos, habitant de Porto-Vieio. Tandis qu'il étoit occupé à prendre quelques rafraîchiſſemens dans l'Iſle des perles, à 20. lieuës de Panama, les Habitans de cette ville furent avertis de ſa venuë, & lui envoyerent deux Députez pour ſçavoir ſes intentions, & le prier de n'entrer point avec des gens de guerre dans l'étenduë de leur Juriſdiction. Il répondit que s'il venoit accompagné par des ſoldats, ce n'étoit que pour être en état de ſe défendre du Viceroy, & qu'il n'avoit à leur égard aucun deſſein de leur faire ni mal ni déplaiſir ; qu'il conduiſoit le Docteur Texada, Auditeur de Sa Majeſté, lequel par ordre & par commiſſion de l'Au-

diance Royale, lui alloit rendre compte de tout ce qui s'étoit passé au Perou qu'au reste s'il mettoit pied à terre, ce seroit seulement pour se pourvoir des choses necessaires, & se rembarquer aussi-tôt : ainsi il les rassura, si bien qu'ils ne s'opposerent plus à son entrée, & ne se mirent point du tout en état de l'empêcher. Comme il arrivoit au port deux navires qui y étoient mirent à la voile pour en sortir, l'un fut pris par un des Brigantins, qui le ramena au port avec le Maître & le Contre-maître du vaisseau pendus aux Vergues; ce qui fâcha beaucoup ceux de Panama, qui purent aisément juger par là, que les intentions ne répondoient pas aux paroles mais comme ils jugerent qu'il étoit trop tard pour penser à se mettre en défense ils n'entreprirent point de le faire. Ils demeurerent donc ainsi avec beaucoup de crainte & d'inquietude, soumis, eux & tout ce qu'ils possedoient à la discretion de Bachicao, qui n'étoit pas moins cruel que le Mestre de Camp Carvajal, s'il ne l'étoit même plus, grand jureur, & grand blasfémateur, en qui parmi tant de vices on ne voyoit réluire aucune étincelle de vertu. Il entra donc dans la ville où le Capitaine Jean de Gusman, qui y

toit faiſant des ſoldats pour le Viceroy,
'oſa l'attendre, ſi bien que s'étant reti-
é, tous ſes ſoldats paſſerent au ſervice
e Bachicao, qui ſe rendit auſſi maître
e l'artillerie que Vaca de Caſtro avoit
mené dans le vaiſſeau ſur lequel il s'é-
oit ſauvé. Cet homme emporté & bru-
al ſe voyant donc ainſi maître de la ville
e Panama, commença à y exercer une
ruelle tyrannie, diſpoſant à ſa fantaiſie
es biens & des facultez de tous les ha-
itans, violant impunément le droit &
a juſtice, opprimant la liberté publique
tenant tout le monde dans une telle
ontrainte, que perſonne n'oſoit faire
ue ce qui plaiſoit à ce Tyran. Il fit pu-
liquement couper la tête de ſa propre
utorité à deux de ſes Capitaines qui a-
oient fait deſſein de le tuer; il fit enco-
e d'autres ſemblables actes de juſtice,
ins autre formalité que de faire publier
ar un crieur public : *Le Capitaine Fer-
and Bachicao ordonne qu'une telle choſe
e faſſe*: uſurpant ainſi une autorité ſouve-
aine & abſoluë, ſans aucun égard aux
oix ni aux formes de la juſtice. Le Licen-
ié Vaca de Caſtro qui étoit dans ce tems
à à Panama, n'apprit pas plûtôt la venuë
le Bachicao, qu'il s'enfuit à Nombre de
Dios, où il s'embarqua ſur la mer du

Nord avec Diegue Alvarez de Cueto,
Jerôme Zurbano. Le Docteur Texada
François Maldonat se rendirent aussi a
même lieu, où ils s'embarquerent tou
ensemble pour l'Espagne. Le Docteu
Texada mourut en chemin dans le can
de Bahama. Aussi tôt qu'ils furent arr
vez en Espagne, François Maldonat,
Diegue Alvarez de Cueto prirent la po
te pour l'Allemagne, où étoit alors
Roy, afin de lui rendre compte chacun
son ambassade. Le Licentié Vaca de Ca
tro demeura à la Tercere l'une des Azo
res, d'où il se rendit à Lisbonne, puis
là à la Cour. Il disoit qu'il n'avoit osé v
nir par Seville à cause du pouvoir &
credit qu'y avoient les freres & les p
rens & amis du Capitaine Jean Tello,
qui, comme nous l'avons dit, Cast
avoit fait couper le cou dans le ter
qu'il vainquit Dom Diegue d'Almag
le fils. Il ne fut pas plûtôt arrivé à la Co
qu'on le mit en arrêt dans sa maison p
ordre des Seigneurs du Conseil des In
des: on lui fit quelques accusations,
quoy on lui intenta procès; & penda
qu'on l'instruisoit, & qu'on examino
l'affaire, on le retint toûjours prisonni
dans la citadelle d'Arevalo pendant pl
de cinq ans: depuis on lui assigna u

na iſon àSimancas, où il devoit demeu-
er ſans en ſortir : après quoy par le
hangement qui arriva à la Cour, on lui
onna pour priſon la ville de Valladolid
vec ſon territoire, juſques à ce que l'af-
aire fût jugée définitivement.

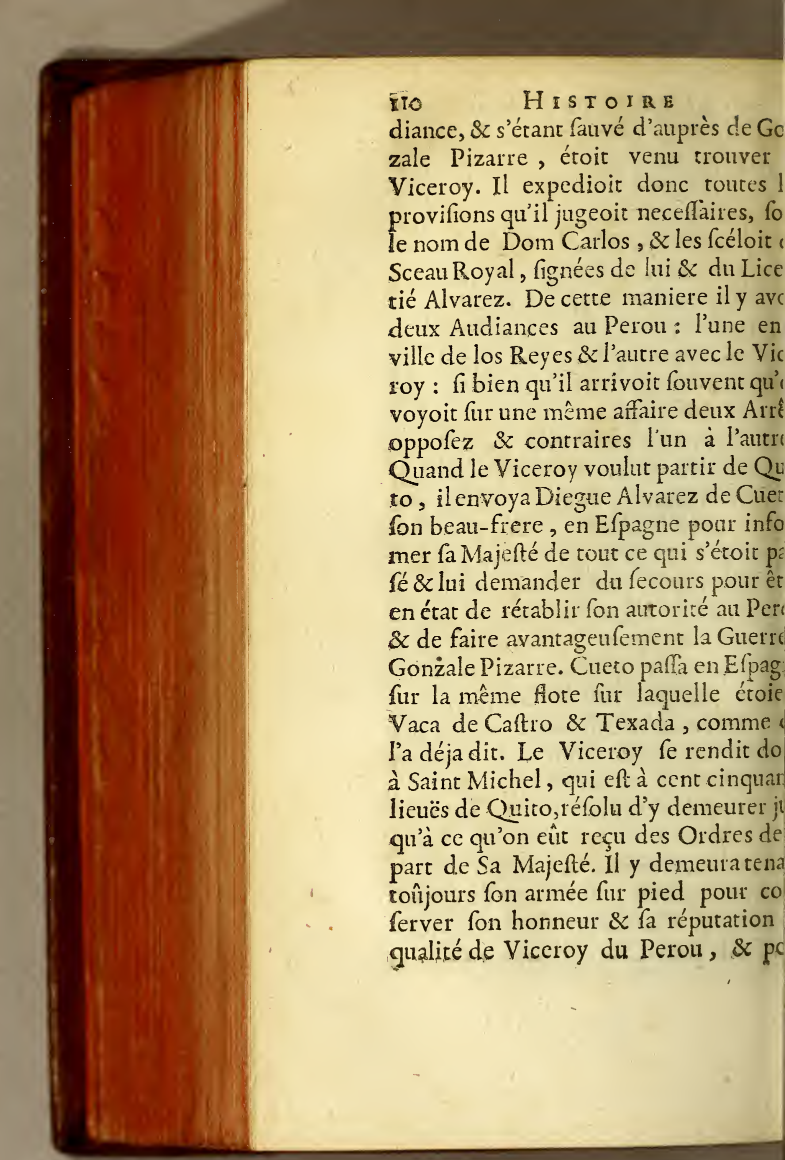
CHAPITRE XIV.

Le Viceroy arrive à Quito, il aſſemble ſon Armée & ſe met en marche prenant la route de Saint Michel.

LE Viceroy étant ſorti de Tumbez avec environ cent cinquante hom-
nes dans le temps que Bachicao y arriva
t lui prit ſa flote, ſe rendit avec eux à
Quito où on le reçut de bonne volonté.
Là il augmenta ſes troupes juſqu'au nom-
bre de deux cens hommes, avec leſquels
l demeuroit en ce païs-là fertile & abon-
dant en vivres, dans la réſolution d'y
attendre les Ordres de Sa Majeſté ſur ce
qui ſe paſſoit au Perou, après qu'elle en
auroit été inſtruite par Diegue Alvarez
de Cueto. Il tenoit cependant de bonnes
gardes ſur les paſſages, & des eſpions ſur
les chemins : afin de pouvoir être inſ-
truit des démarches que feroit Gonzale

Pizarre à los Reyes, éloigné de Qui
de plus de trois cens lieuës, comme
l'a déja remarqué cy-devant. Dans
tems-là quatre soldats de Gonzale Piza
re pour quelque mécontentement qu'
en reçurent, prirent secretement u
barque dans laquelle ils s'enfuirent v
gant le long de la côte à force de r
mes, depuis le port de los Reyes jusqu
ce qu'ils fussent arrivez dans un lieu
ils pussent débarquer, pour se rend
commodément par terre à Quito. Quar
ils y furent arrivez, ils rapporterent
Viceroy, » combien les habitans de l
» Reyes & des autres lieux, étoient m
» contens de Gonzale Pizarre, pour l
» grandes vexations qu'il leur faisoi
» chassant les uns de leurs maisons, & l
» dépoüillant de leurs biens; ensor
» qu'ils demeuroient à la charge des au
» tres: leur imposant de plus à tous d
» charges si pesantes, qu'ils ne les pou
» voient plus supporter, & en étoient
» las, que s'ils voyoient quelqu'un q
» vînt au nom & de la part de Sa Majes
» ils seroient ravis de se pouvoir joind
» à lui, pour sortir d'une si cruelle op
» pression, & se délivrer de la violen
» & de la tyrannie de cet usurpateu
Par ce discours & plusieurs autres sem

ables que ces quatre ſoldats firent au
iceroy, ils lui firent naître l'envie, &
rmer la réſolution de ſortir de Quito,
de prendre la route de Saint Michel.
avoit pour ſon General un Habitant
Quito, nommé Diegue d'Ocampo;
quel dès que le Viceroy arriva à Tum-
z, étoit allé lui offrir ſes ſervices, &
voit en effet fort bien ſervi, & de ſa
rſonne, & de ſon bien dans tous ſes
ſoins; en ſorte qu'il avoit dépenſé
ur cela des ſommes conſiderables. Le
centié Alvarez accompagnoit auſſi toû-
urs le Viceroy, ſi bien qu'avec lui
ul, il tenoit l'Audiance, en vertu d'un
rdre de Sa Majeſté qu'il avoit par de-
rs lui; lequel portoit que lorſque le
iceroy ſeroit arrivé à los Reyes il pour-
it tenir l'Audiance, avec un ou deux
s Auditeurs les premiers qui ſeroient
rivez, en attendant les autres & tout
même en cas que deux ou trois d'eux
inſſent à mourir. Pour cela il avoit
it graver un nouveau ſceau qu'il a-
oit commis à Jean de Leon, Juge de
olice de la ville de los Reyes, lequel
ar la nomination du Marquis de Cama-
aſa Adelantado, ou Préſident de Cazor-
a & Grand Chancelier des Indes avoit
té choiſi pour Chancelier de cette Au-



diance, & s'étant ſauvé d'auprès de Go
zale Pizarre, étoit venu trouver
Viceroy. Il expedioit donc toutes l
proviſions qu'il jugeoit neceſſaires, ſo
le nom de Dom Carlos, & les ſcéloit
Sceau Royal, ſignées de lui & du Lice
tié Alvarez. De cette maniere il y av
deux Audiances au Perou: l'une en
ville de los Reyes & l'autre avec le Vi
roy: ſi bien qu'il arrivoit ſouvent qu'
voyoit ſur une même affaire deux Arrê
oppoſez & contraires l'un à l'autr
Quand le Viceroy voulut partir de Qu
to, il envoya Diegue Alvarez de Cuet
ſon beau-frere, en Eſpagne pour info
mer ſa Majeſté de tout ce qui s'étoit pa
ſé & lui demander du ſecours pour êt
en état de rétablir ſon autorité au Per
& de faire avantageuſement la Guerr
Gonzale Pizarre. Cueto paſſa en Eſpag
ſur la même flote ſur laquelle étoie
Vaca de Caſtro & Texada, comme
l'a déja dit. Le Viceroy ſe rendit do
à Saint Michel, qui eſt à cent cinquan
lieuës de Quito, réſolu d'y demeurer ju
qu'à ce qu'on eût reçu des Ordres de
part de Sa Majeſté. Il y demeura tena
toûjours ſon armée ſur pied pour co
ſerver ſon honneur & ſa réputation
qualité de Viceroy du Perou, & po

re dans un lieu qui luy paroiſſoit com-
odement ſitué pour y pouvoir aiſé-
ent recevoir les Troupes qui pour-
ient venir d'Eſpagne, & de divers en-
roits des Indes. En effet il faut neceſ-
irement paſſer par ce lieu-là, quand on
par terre, ſur tout quand on mene
es chevaux ou d'autres bêtes : il eſpe-
it donc que par ce moyen ſon armée
groſſiroit, & qu'il deviendroit de jour
jour plus fort, & mieux en état de
ire la guerre. Les habitans de S.Michel
çurent le Viceroy le mieux qu'il leur
t poſſible, & luy fournirent ſelon leur
uvoir les choſes dont il avoit beſoin.
étoit donc dans ce lieu - là, occupé à
ſembler des hommes, des chevaux &
es armes ; ſi bien qu'en peu de temps il
t juſqu'à cinq cens hommes paſſable-
ent équipez : quelques-uns pourtant
anquoient d'armes défenſives, & tâ-
oient de ſe pourvoir de leur mieux de
elques corſelets de fer ou de cuir bien
c & bien dur.

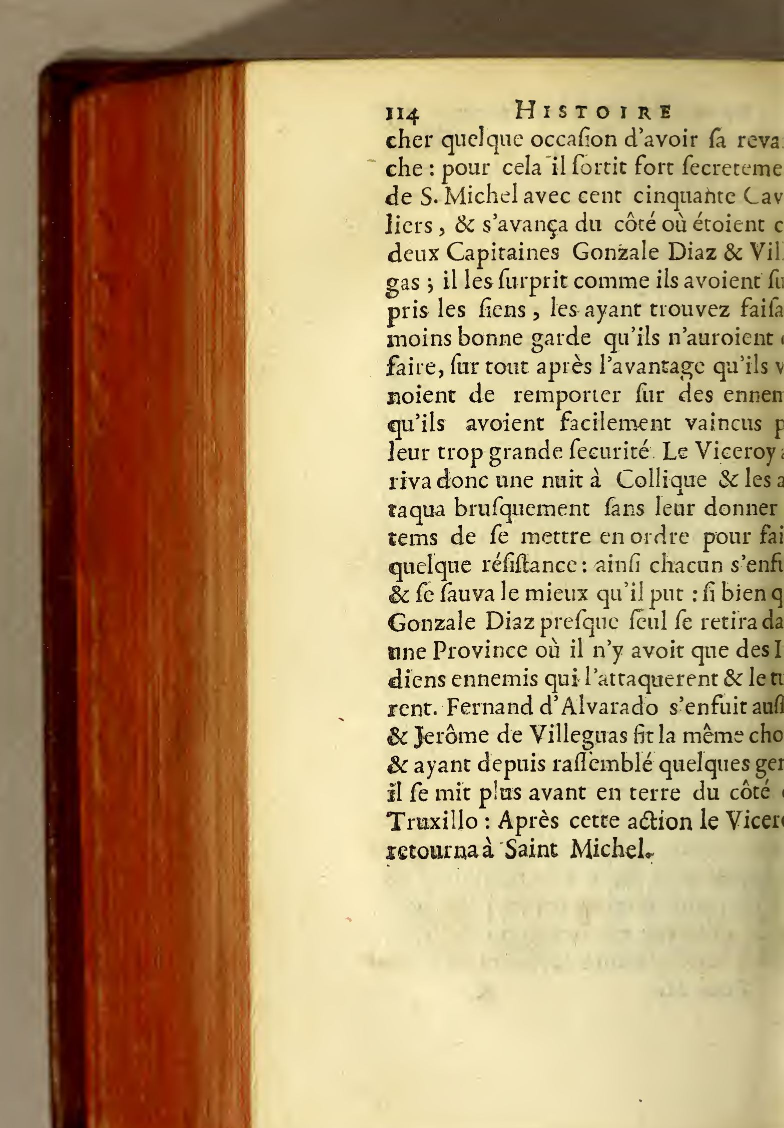


CHAPITRE XV.

Gonzale Pizarre envoye quelques Capitai nes pour assembler des troupes, afin d'ob server le Viceroy, & être en état d s'opposer à ses desseins.

LOrsque Gonzale Pizarre envoya l Capitaine Bachicao avec les Brigan tins pour prendre la flote du Viceroy il dépêcha aussi en même tems deux d ses Capitaines; l'un nommé Gonzal Diaz de Pinera, & l'autre Jerôme d Villegas, pour aller rassembler tous le gens de guerre qu'ils trouveroient dan les Villes de Truxillo & de Saint Mich & se mettre en état de faire tête au Vice roy, & s'opposer à ses desseins. Ce deux Capitaines avec environ quatre vingt hommes qu'ils purent rassembl demeurerent à Saint Michel, jusqu'à c qu'ils aprirent la venuë du Viceroy: ma ne se trouvant pas assez forts ils n'oserer l'y attendre, ils s'avancerent donc dan le pays du côté de Truxillo, & se post rent dans une Province qu'on appel Collique, qui est à quarante lieuës c Saint Michel. De là ils firent sçavoir Gonzale Pizarre la venuë du Viceroy

comment ſes Troupes groſſiſſoient
us les jours, en ſorte qu'il étoit à pro-
s de penſer ſerieuſement à y apporter
remede convenable; parce que le péril
loit toûjours en croiſſant, & qu'ainſi il
oit temps d'y pourvoir. Ces deux Ca-
taines apprirent auſſi alors, que le
iceroy avoit envoyé un des ſiens,
mmé Jean de Pereira dans la Province
s Chachapoyas, pour aſſembler tout
qu'il pourroit de gens de ces côtez-là;
il n'y a pas beaucoup d'établiſſemens
Eſpagnols. Ils crurent aiſément que
ereira & ceux qui le ſuivoient ne pen-
roient point en eux: ainſi ils réſolu-
nt de leur couper chemin; & une nuit
ant ſurpris leurs ſentinelles; ils les at-
querent à l'improviſte, les ſurprirent
rmant avez beaucoup de ſecurité, &
nſi les défirent; & s'en rendirent les
aîtres ſans peine. Ils firent couper la
te à Pereira & à deux des principaux
e ceux qui l'accompagnoient, & force-
nt les autres qui étoient au nombre
'environ ſoixante Cavaliers, de s'enga-
er au ſervice de Gonzale Pizarre en les
enaçant de la mort, s'ils refuſoient de
faire : puis ils retournerent à leur poſ-
. Le Viceroy eut beaucoup de cha-
rin de cette avanture & réſolut de cher-

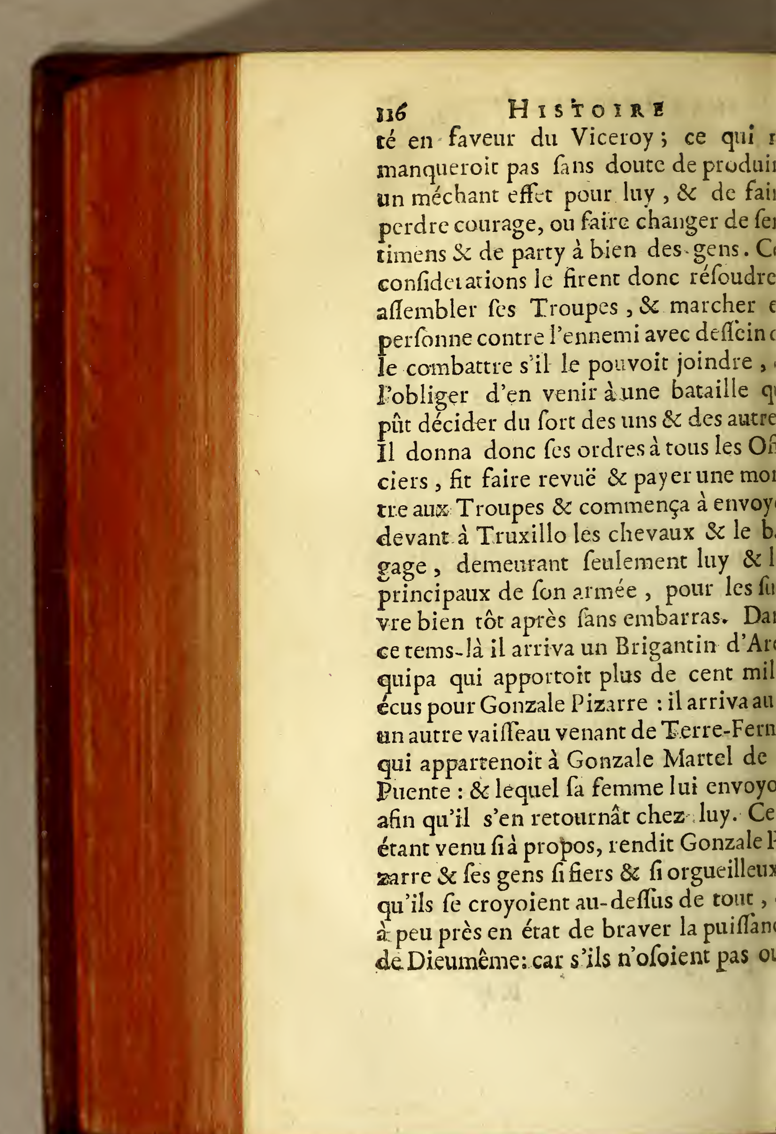


cher quelque occasion d'avoir sa reva
che : pour cela il sortit fort secreteme
de S. Michel avec cent cinquante Cav
liers, & s'avança du côté où étoient c
deux Capitaines Gonzale Diaz & Vil
gas ; il les surprit comme ils avoient su
pris les siens, les ayant trouvez faisa
moins bonne garde qu'ils n'auroient
faire, sur tout après l'avantage qu'ils v
noient de remporter sur des ennem
qu'ils avoient facilement vaincus p
leur trop grande securité. Le Viceroy a
riva donc une nuit à Collique & les a
taqua brusquement sans leur donner
tems de se mettre en ordre pour fai
quelque résistance : ainsi chacun s'enfu
& se sauva le mieux qu'il put : si bien q
Gonzale Diaz presque seul se retira da
une Province où il n'y avoit que des I
diens ennemis qui l'attaquerent & le tu
rent. Fernand d'Alvarado s'enfuit aussi
& Jerôme de Villeguas fit la même cho
& ayant depuis rassemblé quelques ger
il se mit plus avant en terre du côté
Truxillo : Après cette action le Vicer
retourna à Saint Michel.

CHAPITRE XVI.

onzale Pizarre avec ſon Armée marche contre le Viceroy Blaſco Nugnez Vela. Ce qu'il fait en chemin. Le Viceroy apprend ſa venuë, & ſort de Saint Michel pour ſe retirer avec ſes gens. Pizarre le ſuit plus de cent lieuës, & dans cette pourſuite luy prit plus de trois cens hommes.

GOnzale Pizarre voyant que ſon ennemi ſe fortifioit de jour en jour, : groſſiſſoit le nombre de ſes Troupes : ais ſur tout ayant appris la défaite de s Capitaines par le Viceroy, il réſolut : marcher contre luy avec toute la digence poſſible, pour empêcher qu'il : ſe fortifiât davantage, l'attaquer & le éfaire, s'il le pouvoit joindre. Il ſçaoit tres-bien qu'il ne ſe paſſoit preſque s de jour qu'il n'arrivât au Viceroy es ſoldats, des chevaux & des armes ui venoient d'Eſpagne & de divers enoits des Indes, & qui étoient preſque eceſſairement obligez de débarquer au ort de Tumbez, comme on l'a déja dit. craignoit auſſi qu'il n'arrivât bien-tôt uelque dépêche de la part de ſa Majeſ-



té en faveur du Viceroy ; ce qui n
manqueroit pas ſans doute de produi
un méchant effet pour luy , & de fai
perdre courage, ou faire changer de ſe
timens & de party à bien des gens . C
conſiderations le firent donc réſoudre
aſſembler ſes Troupes , & marcher e
perſonne contre l'ennemi avec deſſein
le combattre s'il le pouvoit joindre ,
l'obliger d'en venir à une bataille q
pût décider du ſort des uns & des autre
Il donna donc ſes ordres à tous les Of
ciers , fit faire revuë & payer une mo
tre aux Troupes & commença à envoy
devant à Truxillo les chevaux & le b
gage , demeurant ſeulement luy & l
principaux de ſon armée , pour les ſu
vre bien tôt après ſans embarras. Da
ce tems-là il arriva un Brigantin d'Ar
quipa qui apportoit plus de cent mil
écus pour Gonzale Pizarre : il arriva au
un autre vaiſſeau venant de Terre-Fern
qui appartenoit à Gonzale Martel de
Puente : & lequel ſa femme lui envoyo
afin qu'il s'en retournât chez luy. Ce
étant venu ſi à propos, rendit Gonzale P
zarre & ſes gens ſi fiers & ſi orgueilleux
qu'ils ſe croyoient au-deſſus de tout ,
à peu près en état de braver la puiſſan
de Dieu même: car s'ils n'oſoient pas ou

vertement prononcer un tel blasfême, il s'en falloit peu qu'ils ne le pensassent. Ils mirent sur les navires une grande quantité d'arquebuses, de piques & de munitions & équipages de guerre : puis plus de cent cinquante hommes des principaux s'y embarquerent, emmenant avec eux pour donner plus de crédit à leurs affaires & les autoriser mieux, l'Auditeur Cepeda & Jean de Caceres, Trésorier de Sa Majesté. Par le départ de Cepeda Gonzale Pizarre trouvoit moyen de rompre l'Audiance; parce qu'il ne demeuroit plus dans la ville de los Reyes, que le seul Licentié Zarate qu'il comptoit pour peu de chose, parce qu'il étoit malade: De plus Blas de Soto son frere avoit épousé une fille de Zarate : il est vray que ce mariage s'étoit fait contre le sentiment & la volonté du pere, mais c'étoit toûjours un lien. Nonobstant donc cette alliance & les raisons qu'il y avoit de s'assurer de cet Auditeur, Pizarre pour plus grandes sureté, & par le conseil de quelques-uns de ses Capitaines, emporta le Sceau Royal. Il s'embarqua pour aller par mer, laissant pour son Lieutenant dans la ville de los Reyes le Capitaine Lorenço d'Aldana, avec quatre-vingt soldats de garnison, qui luy

parurent ſuffiſans pour garder la ville
y conſerver la tranquillité, & empêche
qu'il ne ſe fiſt aucun mouvement contr
ſon ſervice ; d'autant plûtôt que la pluſ
part des habitans de cette ville l'accom
pagnoient dans ſon expedition: Il s'em
barqua dans le mois de Mars de l'an mi
cinq cens quarante-cinq, & alla par me
juſqu'au Port de Santa, qui eſt à quinz
lieuës de Truxillo, il y débarqua, & ſ
trouva le jour des Rameaux à Truxillo
Il y attendit quelque temps que toute
ſes troupes l'y vinſſent joindre : il a
voit envoyé pour cela ſes ordres d
divers côtez : mais voyant qu'elles tar-
doient, il fit ſortir ſon Armée de l
ville, & s'en alla dans la Province d
Collique, où il demeura quelques jours
juſqu'à ce que ceux qu'il attendoit fuſſen
arrivez. Ayant fait la revuë de ſes trou
pes, il trouva qu'il avoit plus de ſix cen
hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie
Le Viceroy en avoit bien à peu prè
autant, ainſi il n'y avoit pas grand avan-
tage ni de part ni d'autre pour le nom
bre : mais Pizarre en avoit un grand, e
ce que ſes gens étoient beaucoup mieu
armez, & mieux fournis de tout ce qu
leur étoit néceſſaire, que ceux de ſon en
nemi ; & ſur tout en ce que c'étoien

tous de vieux ſoldats fort aguerris qui s'étoient trouvez en pluſieurs occaſions périlleuſes, & en pluſieurs combats, qui de plus connoiſſoient fort bien le pays & tous les paſſages difficiles. Ceux du Vice-roy au contraire étoient la plûpart des nouveaux venus d'Eſpagne, gens peu accoutumez à la guerre, mal armez, & ayant de méchante poudre. Gonzale Pizarre prit grand ſoin de faire des proviſions de vivres, & de toutes les choſes neceſſaires pour ſon armée: ſur tout parce qu'il avoit à paſſer par un pays déſert depuis la Province de Motupe, juſqu'à la ville de Saint Michel, qui eſt un chemin de vingt-deux lieuës, où on ne trouve aucunes habitations, point d'eau ni aucuns rafraîchiſſemens, mais par tout des sables brûlans, & une extrême chaleur. Comme on ne pouvoit donc faire ce chemin ſans beaucoup de peine, d'incommodité & de péril, il prit toutes les précautions qu'il jugea neceſſaires & eut grand ſoin de faire les proviſions convenables d'eau & de toutes les autres choſes dont on pourroit avoir beſoin. Il donna auſſi ordre à tous les Indiens des environs, d'aporter une grande quantité de cruches & de vaiſſeaux propres à porter de l'eau. Les ſoldats laiſſerent là tout

le bagage & les vêtemens qui ne leur é-
toient pas necessaires, afin que les In-
diens les leur portassent : sur tout on eu
grand soin qu'ils prissent une quanti
suffisante d'eau, tant pour les chevau
& les bêtes, que pour les personnes
Ainsi ils chargeoient les Indiens pour s
décharger eux-mêmes, & avoir dequo
boire, & se rafraîchir par le chemi
Quand tout fut en état, & qu'ils furen
prêts à partir, Gonzale Pizarre envoy
devant vingt cinq Cavaliers par la rou
ordinaire qu'on avoit accoutumé de su
vre dans ce desert; afin que les espion
du Viceroy les voyant, luy rapporta
sent, & luy fissent aisément croire qu
venoit par là : cependant il fit prend
une autre route à son Armée par le mên
desert & ils marcherent le plus diligen
ment qu'il leur fût possible, portant s
leurs chevaux les vivres qui leur étoie
necessaires. Le Viceroy n'apprit la ven
de cette Armée, que lorsqu'elle f
fort près de luy : Aussi-tôt il fit sonn
l'alarme, disant qu'il alloit à la re
contre des ennemis pour les combattre
mais dès que ses troupes furent assen
blées, & hors de la ville, il prit u
route toute opposée du côté de la mo
tagne de Caxas, marchant avec tou

a diligence possible. Environ quatre
heures après Gonzale Pizarre apprit sa
retraite, si bien que sans s'arrêter dans
la ville de S. Michel, ni prendre d'au-
tres provisions que celles qu'il avoit déja,
il prit seulement des guides pour le con-
duire par le chemin que le Viceroy
suivoit dans sa fuite. Ils firent cette nuit
à huit lieuës, & prirent en chemin quel-
ques-uns de ceux qui avoient demeuré
derriere. Après cela ils continuerent à
poursuivre les ennemis, en prirent plu-
sieurs, & tout le bagage de leur armée.
Pizarre faisoit pendre quelques-uns des
prisonniers, selon qu'il le jugeoit à pro-
pos, & ceux que bon luy sembloit, &
continuoit cependant à marcher avec
beaucoup de diligence par des lieux ter-
ribles & difficiles, où on ne trouvoit
point de vivres, & prenant pourtant
toûjours quelques-uns des ennemis. Il
envoyoit aussi par le moyen des Indiens,
des lettres aux principaux de l'armée du
Viceroy, les sollicitant de le tuer, &
leur promettant non seulement de leur
pardonner tout le passé, mais encore de
leur donner de grandes recompenses. De
cette maniere ils firent fort prompte-
ment plus de cinquante lieuës, si bien que
les chevaux étoient si fatiguez, qu'ils ne

pouvoient plus porter leurs charges, & les hommes de leur côté ne pouvoient plus les suivre, tant par leur extrême lassitude que par le manquement de vivres. Ils arriverent enfin à Ayabaca, où ils se reposerent & se rafraîchirent cessant de poursuivre le Viceroy avec tant de précipitation, non seulement pour se délasser: mais aussi parce qu'ils voyoient bien qu'ils ne le pourroient joindre, tant i avoit fait grande diligence & étoit loin devant eux: De plus Gonzale Pizarr avoit eu quelques avis de la part de quelques-uns des principaux de ceux qui accompagnoient le Viceroy, qui luy promettoient de le tuer, ou de luy mene prisonnier. Cela fut cause que dans la suite le Viceroy fit mourir plusieurs Gentilshommes & Officiers de son Armée. Cependant Pizarre ayant pris à Ayabaca les provisions dont il avoit le plus de besoin, continua sa marche & sa poursuit en bon ordre: il est vray que quelques-uns de ses gens cesserent de le suivre le uns par lassitude, les autres par mécontentement. Nous les laisserons pour quel que tems ainsi, le Viceroy se retirant grand'hâte vers Quito & Gonzale Pizarre le poursuivant pour reciter ce qui se passoit pendant ce tems là en d'autre lieux.

CHAPITRE XVII.

Il y a quelques murmures, & quelques troubles dans la ville de los Reyes. Lorenço d'Aldana Lieutenant dans cette ville les apaise le mieux qu'il peut, sans se déclarer entierement pour Sa Majesté: Cependant les partisans de Pizarre le tiennent pour suspect.

GOnzale Pizarre ne voulut mener avec luy presque aucun de ces soldats du Viceroy qu'il avoit pris en le poursuivant, tant à cause qu'il ne se fioit guere en eux, que parce qu'il trouvoit déja n'avoir que trop de monde, vû le petit nombre des ennemis. Il y avoit encore une autre raison plus considerable. C'est que dans cette poursuite ils manquoient de vivres, & n'en trouvoient presque point sur la route; parce que le Viceroy enlevoit autant qu'il luy étoit possible toutes les provisions des lieux par où il passoit. Pizarre envoyoit donc ceux qu'il prenoit en divers endroits du pays à Truxillo, à los Reyes & en d'autres lieux où ils vouloient aller: Cependant il en fit pendre quelques-uns des principaux dont il croyoit avoir le plus de sujet

de se plaindre. Ces soldats donc du Viceroy ainsi épars en divers endroits commencerent à tenir plusieurs discours en sa faveur & contre la tyrannie de Gonzale Pizarre : il se trouvoit assez de gens qui les écoutoient favorablement, tant parce que ce qu'ils disoient leur paroissoit juste & raisonnable qu'à cause que la plûpart des Espagnols qui sont au Perou, sont autant ou plus amis des nouveautez qu'on le sçauroit être en aucun lieu du monde : mais sur tout les soldats & tous les gens oisifs & sans occupation. A l'égard des bons bourgeois & des principaux habitans des Villes, ils souhaitent presque toûjours la paix comme une chose qui leur est avantageuse & necessaire pour leur repos, & pour la conservation de leurs biens ; parce que pendant la guerre ils sont tourmentez & rançonnez en diverses manieres, & sont souvent plus exposez que les soldats qui vont aux coups, le moindre prétexte suffisant à ceux qui gouvernent pour les faire mourir ; afin d'avoir leur bien, & en gratifier les partisans de leur tyrannie, & de leurs injustices, Tous ces discours, & toutes ces menées dont on vient de parler ne se purent faire si secretement. que la chose ne vînt à la connoissance de

Lieutenans de Gonzale Pizarre, qui chacun dans l'étenduë de sa jurisdiction, en firent le châtiment & la punition, selon qu'ils le jugerent à propos, & selon la disposition où ils étoient à l'égard de tout ce qui se passoit. Dans la ville de los Reyes, où la plûpart de ceux dont nous parlons, s'étoient rendus, le Prévôt du lieu nommé Pierre Martin de Cecilia, grand partisan de Gonzale Pizarre, en fit pendre plusieurs. A l'égard de Lorenço d'Aldana, Lieutenant du Gouverneur dans la même ville, il fut toûjours fort retenu, & se ménagea extrêmement, ne voulant rien faire qui pût dans la suite luy attirer des reproches de part ou d'autre; il empêchoit autant qu'il luy étoit possible, qu'on ne fist mourir personne & même qu'on ne fist ni de tort ni d'outrage à personne. Ce fut la conduite qu'il garda pendant tout le tems qu'il fut là: car bien qu'il y tînt la place de Gonzale Pizarre, il ne voulut jamais rien faire de considerable en sa faveur, c'est pourquoi les partisans de Pizarre le regardoient comme un homme gagné, d'autant plûtôt qu'il recevoit bien tous ceux qui étoient affectionnez au Viceroy. Cela faisoit que de tous les endroits du pays, ils se rendoient dans ces lieux où Aldana

commandoit, parce qu'ils s'y croyoient plus en ſeureté qu'ailleurs. Les partiſans de Gonzale Pizarre en faiſoient de grandes plaintes, & particulierement un Juge de Police de la ville nommé Chriſtova de Burgos, qui en parloit ſi hautement, que Lorenço d'Aldana ſe crut obligé de luy en faire des reproches en public, de le maltraiter de paroles, & même de le faire mettre en priſon pour quelque tems. On ne manquoit pas d'écrire à Gonzale Pizarre tous les ſoupçons qu'on avoit contre Aldana, & on luy perſuadoit aiſément qu'ils étoient bien fondez : mais quoiqu'il les crût veritables il ne témoigna jamais aucune défiance de lui: parce qu'étant ſi éloignez, comme ils l'étoient il ne jugea pas qu'il pût entreprendre ſans péril de luy ôter ſon employ; dautant plûtôt qu'Aldana étoit accompagné de pluſieurs gens de guerre, & qu'il étoit fort aimé par les principaux habitans de la Ville. Voyons maintenant ce qui ſe paſſoit alors dans la Province des Charcas.

CHAPITRE XVIII.

Diegue Centeno & quelques autres habitans du pays des Charchas tuent le Lieutenant de Gonzale Pizarre en ce pays-là, & se déclarent en faveur de Sa Majesté.

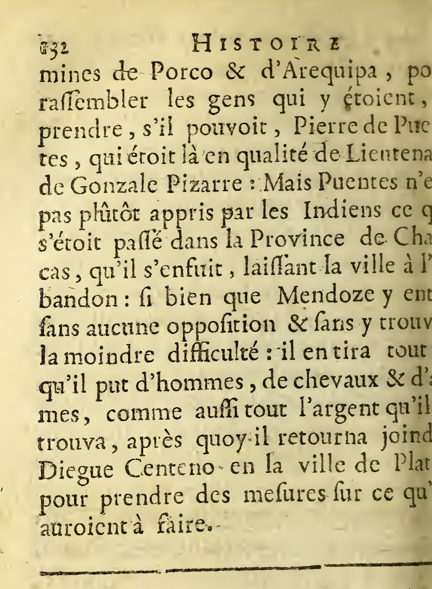
NOus avons déja dit cy-devant comment plusieurs habitans de la ville de Plata ayant reçu les ordres du Viceroy, s'étoient mis en chemin pour luy aller offrir leurs services ; mais qu'ayant appris sa prison sur la route, ils retournerent dans leurs maisons. Gonzale Pizarre en conserva toûjours beaucoup de ressentiment & envoya pour son Lieutenant dans cette ville un des plus cruels ministres de sa tyrannie, nommé François d'Almendras, homme rude, brutal, & sans conscience : il luy recommanda sur toutes choses de se défier de ceux qui s'étoient mis en devoir d'aller servir le Viceroy, & de leur faire même connoître dans toutes les occasions qui s'en présenteroient, les sujets de plainte qu'il avoit contr'eux. Almendras suivant ses instructions, avoit ôté aux principaux leurs Indiens, & leur faisoit payer de-

gros impôts pour fournir aux frais de l
guerre : & outre cela pour mieux exe
cuter ses ordres là-dessus, il les maltra
toit dans toutes les occasions qui s'e
présentoient, & même pour des sujet
tres-legers: En voicy un exemple. Un de
principaux nommé Dom Gomez de Lun
avoit dit dans sa maison qu'il n'étoit pa
possible qu'à quelque heure, le Roy n
fût le maître & ne regnât en ce pays-là
Almendras le fait prendre pour cela seu
& le fait mettre dans la prison publique
là-dessus les Magistrats de la ville l'alle-
rent suplier de remettre en liberté Dor
Gomez, ou tout au moins de le mettr
dans une prison plus honnête & plus con
forme à sa qualité; comme il ne leur dor
noit là-dessus aucune réponse satisfaisar
te, un d'eux lui dit hautement, que s'i
ne vouloit pas remettre Gomez en liber-
té, ils l'y mettroient malgré luy. Le Lieu
tenant dissimula sur l'heure: mais la nui
suivante vers la minuit, il alla à la prisor
fit lier Dom Gomez, & l'ayant fait con-
duire dans la place publique, luy fit cou-
per la tête. Tous les habitans de la ville
furent fort émûs de cette cruauté; il leur
sembloit qu'il y alloit de leur interêt, &
que cet outrage les regardoit tous : mais
sur tout un nommé Diegue Centen

qui étoit de Ville-Rodrigue, en fut vivement touché ; parce qu'il étoit fort des amis de Dom Gomez. Centeno dans le commencement avoit ſuivi Gonzale Pizarre, & l'avoit accompagné depuis Cuſco juſqu'à los Reyes, comme un des principaux de ſon party, en qualité de Procureur & de Député de la Province des Charcas. Enſuite connoiſſant la mauvaiſe intention de Pizarre, & voyant bien que ſes deſſeins ne ſe bornoient pas à ce qu'il en avoit publié dans le commencement, Centenó luy demanda congé, & retourna dans ſa maiſon. Il y étoit donc dans le tems de la mort de Dom Gomez, qu'il réſolut de venger le mieux qu'il luy ſeroit poſſible ; tant parce qu'il étoit fort de ſes amis, qu'à cauſe du peu de ſureté qu'il voyoit pour leur vie de tous, ſous la domination d'un homme ſi violent, ſi emporté & ſi cruel qu'étoit ce François d'Almendras qui n'avoit ni pitié ni conſcience. Centeno forma donc le deſſein de ſe défaire de ce méchant homme, & de remettre ce pays ſous l'obéïſſance de Sa Majeſté : il communiqua ſa penſée aux principaux habitans du lieu & particulierement à Lope de Mendoze, Alfonſe Perez d'Eſquivel, Alfonſe de Camargo, Fernand Nugnez de Segura,

Lope de Mendieta, Jean Ortiz de Zara
te ſon frere, & à quelques autres qu'
crut bien intentionnez. Il les trouva tou
dans les diſpoſitions qu'il ſouhaitoit,
bien qu'ils prirent enſemble la réſolutio
d'executer ce qu'il leur avoit propoſé
ils choiſirent pour cela un Dimanch
matin, qu'ils allerent, ſelon leur coutu
me, trouver le Lieutenant à ſa maiſo
pour l'accompagner à l'Egliſe. Quand i
ſe virent tous enſemble, bien que Fran
çois d'Almendras eût beaucoup de ga
des, Diegue Centeno s'approcha de lu
comme s'il eût voulu luy parler de que
que affaire, & lui ayant donné quelqu
coups de poignard, ils le prirent &
traînerent à la place, où ils luy firent p
bliquement couper la tête, comme à u
traître: puis ils ſe déclarerent hauteme
pour ſa Majeſté, ſans avoir aucune pei
à appaiſer le peuple; parce que Franço
d'Almendras étoit fort haï. Ainſi tou
les habitans ſe déclarerent en faveur d
Sa Majeſté & ſe mirent en état de ſou
tenir le party qu'ils avoient pris, & d
s'employer de tout leur pouvoir au réta
bliſſement de l'autorité Royale dans
pays. C'eſt ainſi qu'ils parloient de leu
entrepriſe & qu'ils juſtifioient leurs de
ſeins. Ils choiſirent donc Diegue Cent

pour les commander en Chef, & luy
e ſon côté nomma des Capitaines de
avalerie & d'Infanterie, & commença
lever des Troupes qu'il payoit de ſes
ropres deniers : car il étoit alors un des
us riches de tout le pays : les autres
abitans lui aidoient auſſi, & contri-
roient de leur côté à la dépenſe. Die-
ue Centeno étoit de tres-bonne famil-
, il deſcendoit du fameux Hernan Cen-
eno ſi renommé en Caſtille : il pouvoit
voir alors trente-cinq ans ou environ,
omme fort agréable & fort libéral, qui
voit beaucoup de merite, & étoit fort
rave de ſa perſonne. Il poſſédoit dans
e tems-là plus de trente mille écus de
ente : mais environ deux ans après, lors
u'on eut découvert les mines de Potoſi,
devint par le moyen de ſes Indiens,
iche de plus de cent mille écus de rente,
arce qu'il ſe trouva fort voiſin de ces
ines. Après qu'il eut aſſemblé des trou-
es, il s'appliqua ſoigneuſement à les
ien pourvoir d'armes & de toutes les
hoſes neceſſaires : il mit des gardes ſur
es paſſages, afin qu'on ne ſçût pas ce qui
'étoit paſſé, juſqu'à ce que ſes affaires
uſſent en bon ordre, & tout ſon monde
n état : il envoya auſſi un de ſes Capi-
ines, nommé Lope de Mendoze, aux



mines de Porco & d'Arequipa, po rassembler les gens qui y étoient, prendre, s'il pouvoit, Pierre de Pue tes, qui étoit là en qualité de Lieutena de Gonzale Pizarre : Mais Puentes n'e pas plûtôt appris par les Indiens ce q s'étoit passé dans la Province de Cha cas, qu'il s'enfuit, laissant la ville à l' bandon : si bien que Mendoze y ent sans aucune opposition & sans y trouv la moindre difficulté : il en tira tout qu'il put d'hommes, de chevaux & d' mes, comme aussi tout l'argent qu'il trouva, après quoy il retourna joind Diegue Centeno en la ville de Plat pour prendre des mesures sur ce qu' auroient à faire.

CHAPITRE XIX.

Diegue Centeno acheve d'assembler ses tro pes. Le discours qu'il leur fit.

QUand Lope de Mendoze fut de r tour, ils se trouverent dans la vi de Plata jusqu'à deux cens cinquan hommes bien équipez. Diegue Cente leur expliqua ses intentions, & leur r présenta ce qui s'étoit passé dans l'entr

ſe de Gonzale Pizarre. Vous ſçavez, «
r dit-il, que Pizarre ſortit de Cuſ- «
ſous prétexte d'aller ſeulement faire «
tres-humbles remontrances, ſur le «
et des Reglemens que ſa Majeſté en- «
yoit. Vous n'ignorez pas qu'il fit «
ourir par le chemin le Capitaine Gaſ- «
rd de Roias, Philippe Gutierrez & «
ias Maldonat, & qu'auparavant il «
oit traité avec les Auditeurs & quel- «
es-uns des habitans de los Reyes, «
ur faire prendre le Viceroy; ce qui «
oit été executé puiſqu'on l'avoit pris «
ectivement & embarqué. Enſuite «
and Pizarre fut arrivé aux portes de «
ville, avant que d'y avoir été reçu, «
y fit entrer ſon Meſtre de Camp, qui «
préſence des Auditeurs, fit arrêter «
mettre priſonniers juſqu'à vingt- «
q des plus conſiderables & des plus «
hes du pays, ſeulement parce qu'ils «
toient rendus auprès du Viceroy; «
fit pendre ſans aucune forme de pro- «
s Pierre de Barco, Machin de Flo- «
nce, & Jean de Sayavedra. Aprés «
la Pizarre rompit l'Audience, en- «
yant les Auditeurs, l'un d'un côté, «
utre de l'autre, les ayant contraint «
paravant par force & par violence, «
lui envoyer des proviſions de Gon- «

„ verneur. Vous ſçavez encore combi
„ il a fait mourir de gens outre ce
„ qu'on vient de nommer, ſur des ſimpl
„ ſoupçons qu'ils étoient bien intentio
„ nez pour le Viceroy & diſpoſez à pre
„ dre ſon party. Que non content de ce
„ il a pris tout l'or & l'argent qui éto
„ dans les Caiſſes de Sa Majeſté, impo
„ des tributs exceſſifs ſur le Royaum
„ juſqu'à la ſomme de cent cinquan
„ mille ducats qu'il exigeoit rigoureuſ
„ ment des bourgeois & des habitans p
„ des taxes qu'il regloit à ſa fantaiſ
„ Qu'après cela ajoûtant toûjours cri
„ ſur crime, il avoit une ſeconde fo
„ levé des troupes contre le ſervice
„ Sa Majeſté dans la ville de los Reye
„ marché contre le Viceroy, & ſoul
„ vé, & mis en trouble le Royaume
„ divers endroits; qu'il avoit même ſo
„ fert qu'on tînt publiquement des d
„ cours contraires au reſpect & à l'obé
„ ſance qu'on devoit à Sa Majeſté. Ap
cela pour les toucher auſſi par des in
rêts particuliers, Centeno leur rep
„ ſenta combien de départemens ou
„ partitions d'Indiens, Pizarre avoit
„ à pluſieurs à qui ils appartenoient le
„ timement, pour ſe les appliquer à l
„ même. Il leur repréſenta encore p

eurs autres choses qui seroient un peu
ngues à rapporter, « n'oubliant pas de
ur mettre devant les yeux l'obliga- «
on où ils étoient, comme bons & fi- «
eles sujets, de faire tout ce qui dé- «
endroit d'eux pour le service de leur «
ouverain, & pour ne s'attirer pas le «
ste reproche d'être des sujets infide- «
s, traîtres, & rebelles à leur Roy. «
ar toutes ces raisons & plusieurs autres
u'il leur représenta, il les disposa si bien
faire ce qu'il souhaitoit & obéïr à ses
rdres en tout ce qu'il leur commande-
oit, & aller par tout où il luy plairoit;
u'ils s'offrirent tous de le faire de tout
ur cœur. Après cela Diegue Centeno
nvoya un Capitaine avec une partie des
oupes pour demeurer à Chicuito qui
ppartient en particulier au Roy, & est
ué entre Orcaza & les Charcas: il don-
a ordre à cet Officier de garder les paf-
ges de ce côté-là, jusqu'à ce que tout
it prêt & en état pour l'execution de
ur principal dessein. Voyons mainte-
nt ce qui se passoit en même temps à
usco, où quelques jours auparavant on
voit appris ce qui étoit arrivé à Plata.

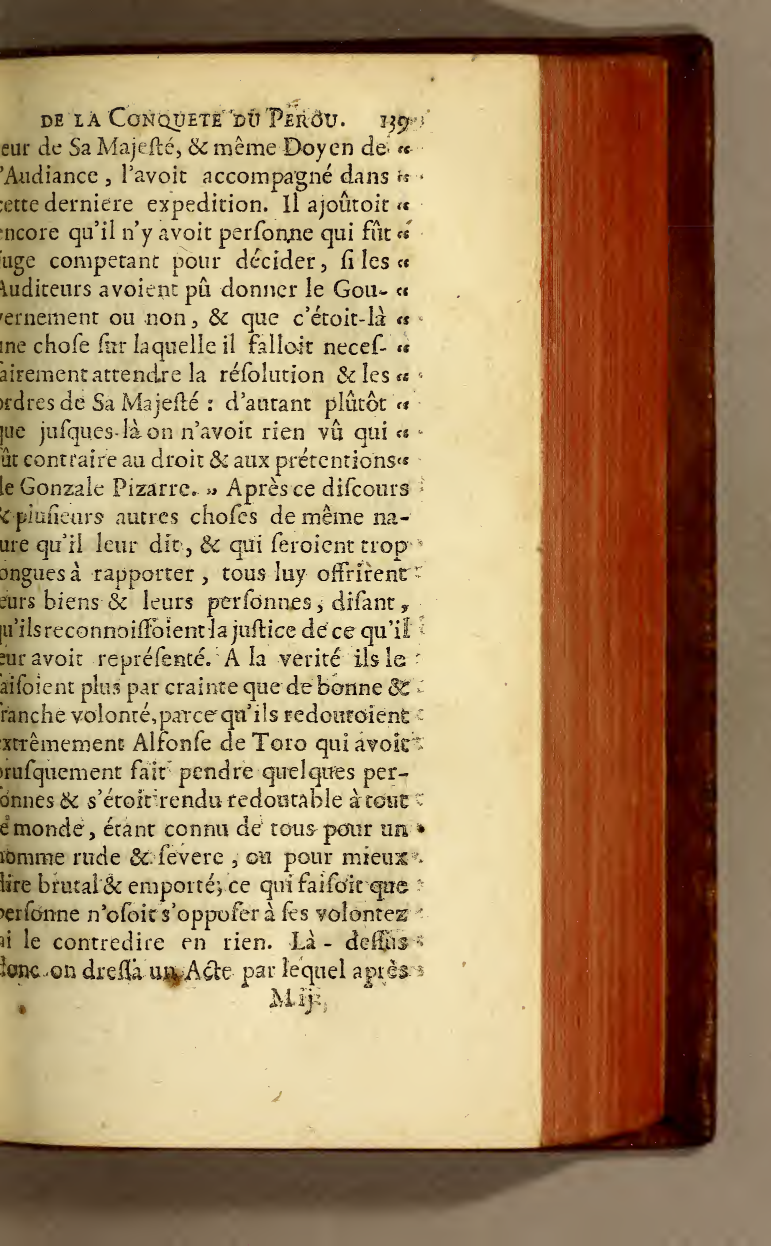
CHAPITRE XX.

Le Capitaine Alfonse de Toro, Lieutenan de Gonzale Pizarre à Cusco assemb tout ce qu'il peut de Troupes pour mar cher contre Diegue Centeno. Le d scou qu'il leur fit.

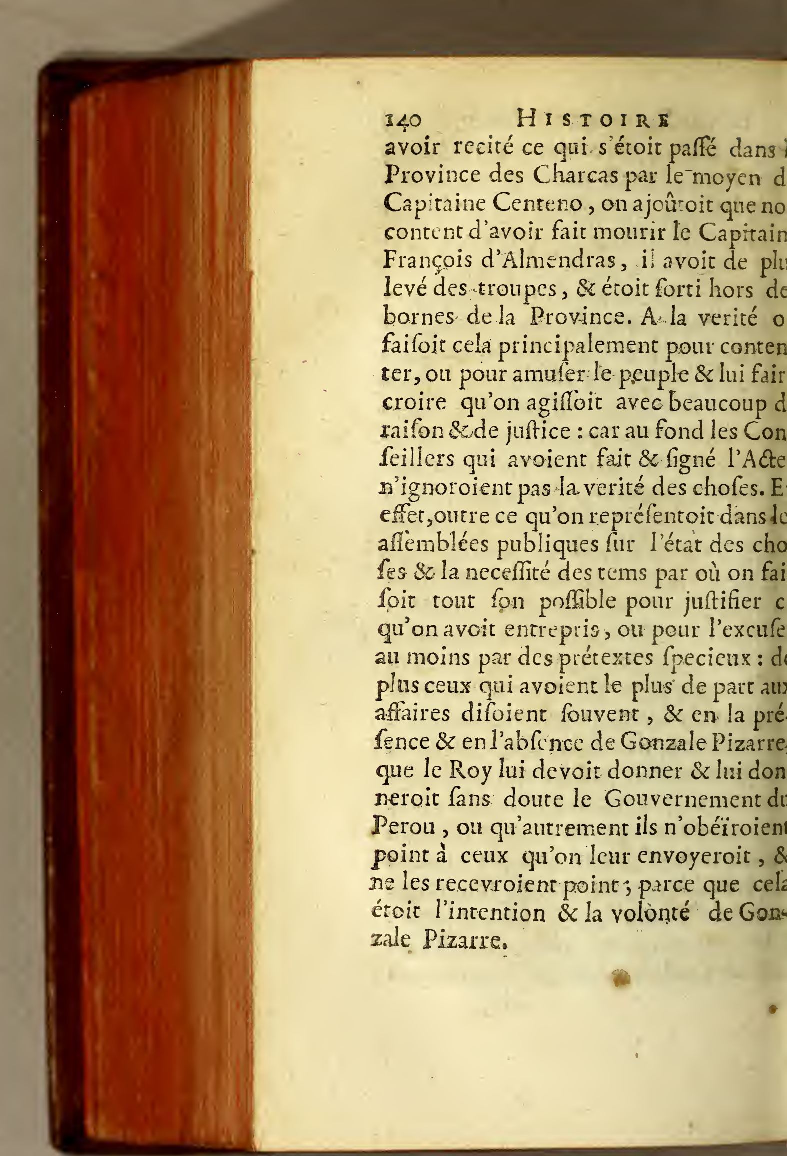
NOnobstant toutes les précautio que put prendre Diegue Centenc & les gardes qu'il mit sur les passages on ne put empêcher, sur tout après voyage de Lope de Mendoze à Arequ pa, que par le moyen des Indiens & d Espagnols même, le bruit de ce qui s' toit passé dans la Province des Charca ne se répandît en divers endroits, qu'on ne sçût même le nombre des tro pes, des arquebuses & des chevaux qu' voit Centeno, & presque toutes les a tres particularitez qu'on auroit pû so haiter de sçavoir. Le Capitaine Alfon de Toro en fut donc informé: quand apprit la chose il étoit hors de Cus avec environ cent hommes; & même en étoit éloigné de cent lieuës pour ga der un passage, parce qu'il croyoit s quelques lettres qu'il avoit reçu de Go zale Pizarre, que le Viceroy étant mo

é sur la Montagne, avoit pris sa route
le ce côté là. Sur les premieres nouvel-
es qu'il apprit de ce qui s'étoit passé à
'lata, il retourna promptement à Cus-
o, où il commença à lever des trou-
es; & ayant fait rassembler les Habitans
: les Magistrats de la Ville, il leur dit
e qu'il avoit appris des Charcas, &
omment le Capitaine Diegue Centeno
'y étoit soulevé: ajoûtant que comme il
avoit à Cusco des hommes & des che-
aux suffisamment pour marcher contre
iy, il étoit résolu de le faire, parce que
i chose luy paroissoit juste. Là-dessus il
eur représenta les raisons qu'il avoit &
ır quoy il se fondoit principalement;
eur disant: « Que Diegue Centeno s'é-
oit soulevé sans aucune cause legitime «
e sa propre autorité, & pour ses inte- «
êts particuliers, sous prétexte du ser- «
ice de Sa Majesté. Que Gonzale Pi- «
arre étoit Gouverneur de ce Royau- «
ne, & devoit être tenu & consideré «
ar eux comme tel, qui les maintenoit «
n paix & en repos, en attendant que «
a Majesté envoyât là-dessus ses ordres; «
quoi on étoit résolu d'obéir; qu'ainsi «
e soulevement de Centeno étant cri- «
ninel, & son entreprise injuste, on «
etoit tres-bien fondé à luy résister & à «

» le châtier comme il le meritoit. Qu
» les prioit de se souvenir, comment Go
» zale Pizarre s'étoit engagé pour l'int
» rêt du bien public, à demander la rév
» cation des Ordonnances : qu'il avo
» exposé en cela ses biens & sa person
» pour leurs interêts communs, puisqu
» c'étoit une verité connuë & indubit
» ble, que si les Réglemens étoient m
» en execution, ils seroient tous entier
» ment dépoüillez de leurs biens. Ma
» qu'outre leur bien & leur avantage q
» Pizarre avoit procuré en cela, dont i
» devoient luy sçavoir gré, & luy en t
» nir compte, il étoit clair qu'il n'avo
» rien fait contre les ordres de Sa M
» jesté, & ne s'étoit en aucune manie
» déclaré contr'elle ; puisqu'allant po
» faire des remontrances, & présent
» Requête sur le sujet des Réglemens
» il avoit trouvé en arrivant à los Reye
» que les Auditeurs avoient déja fa
» prendre le Viceroy, & l'avoient en
» voyé hors du Royaume, dont Gonza
» Pizarre avoit été déclaré Gouverneu
» Qu'au reste s'il avoit marché contre
» Viceroy, il ne l'avoit fait qu'à la re
» quisition & par les ordres même c
» l'Audiance Royale, & que pour preuv
» de cela, le Licentié Cepeda, Aud



eur de Sa Majesté, & même Doyen de «
'Audiance, l'avoit accompagné dans «
:ette derniere expedition. Il ajoûtoit «
:ncore qu'il n'y avoit personne qui fût «
uge competant pour décider, si les «
Auditeurs avoient pû donner le Gou- «
vernement ou non, & que c'étoit-là «
ine chose sur laquelle il falloit neces- «
airement attendre la résolution & les «
ordres de Sa Majesté : d'autant plûtôt «
que jusques-là on n'avoit rien vû qui «
ût contraire au droit & aux prétentions «
le Gonzale Pizarre. » Après ce discours
& plusieurs autres choses de même na-
ure qu'il leur dit, & qui seroient trop
ongues à rapporter, tous luy offrirent
eurs biens & leurs personnes, disant,
qu'ils reconnoissoient la justice de ce qu'il
eur avoit représenté. A la verité ils le
aisoient plus par crainte que de bonne &
ranche volonté, parce qu'ils redoutoient
extrêmement Alfonse de Toro qui avoit
brusquement fait pendre quelques per-
sonnes & s'étoit rendu redoutable à tout
e monde, étant connu de tous pour un
homme rude & severe, ou pour mieux
dire brutal & emporté; ce qui faisoit que
personne n'osoit s'opposer à ses volontez
ni le contredire en rien. Là-dessus
donc on dressa un Acte par lequel après

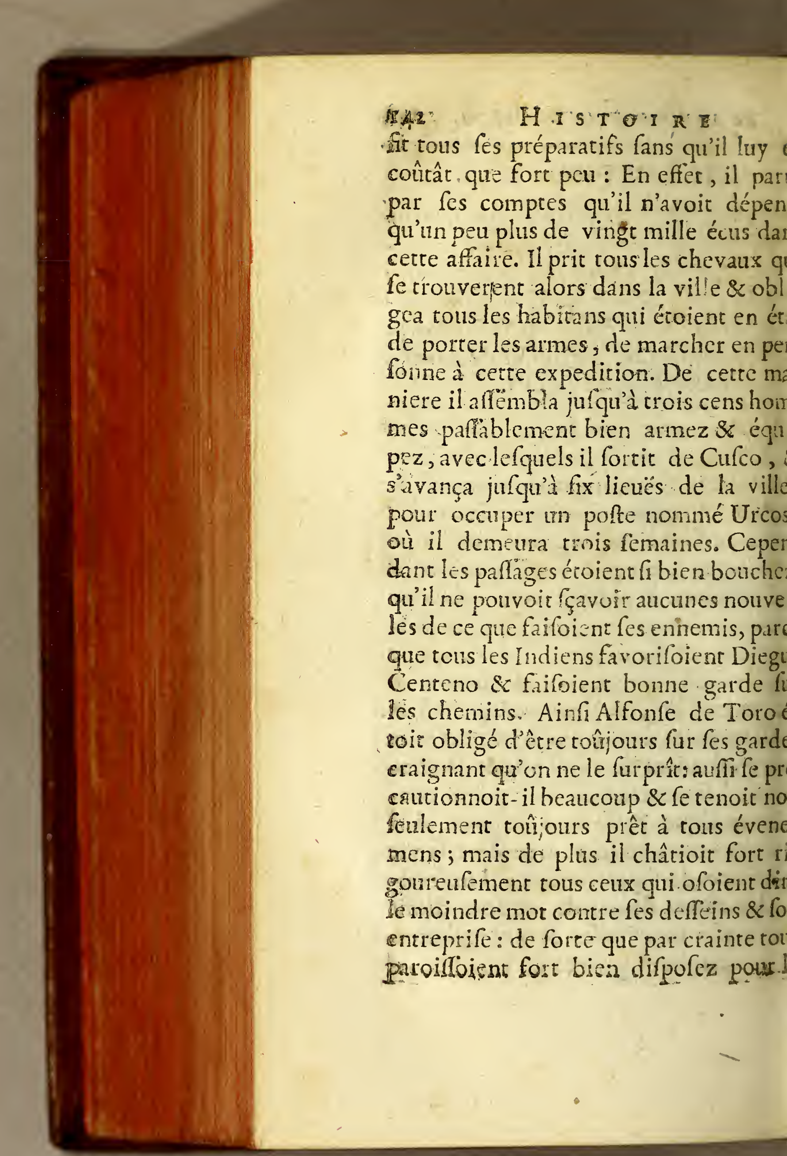


avoir recité ce qui s'étoit passé dans l
Province des Charcas par le moyen d
Capitaine Centeno, on ajoûtoit que no
content d'avoir fait mourir le Capitain
François d'Almendras, il avoit de plu
levé des troupes, & étoit sorti hors de
bornes de la Province. A la verité o
faisoit cela principalement pour conten
ter, ou pour amuser le peuple & lui fair
croire qu'on agissoit avec beaucoup d
raison & de justice : car au fond les Con
seillers qui avoient fait & signé l'Acte
n'ignoroient pas la verité des choses. E
effet, outre ce qu'on représentoit dans le
assemblées publiques sur l'état des cho
ses & la necessité des tems par où on fai
soit tout son possible pour justifier c
qu'on avoit entrepris, ou pour l'excuse
au moins par des prétextes specieux : de
plus ceux qui avoient le plus de part au
affaires disoient souvent, & en la pré
sence & en l'absence de Gonzale Pizarre
que le Roy lui devoit donner & lui don
neroit sans doute le Gouvernement du
Perou, ou qu'autrement ils n'obéïroient
point à ceux qu'on leur envoyeroit, &
ne les recevroient point ; parce que cela
étoit l'intention & la volonté de Gon-
zale Pizarre.

CHAPITRE XXI.

Alfonse de Toro sort de Cusco avec ses troupes pour marcher contre Diegue Centeno. Celuy-cy se retire plus avant dans le pays, & Alfonse de Toro le suit jusqu'à la Ville de Plata : de là il retourne à Cusco, laissant Alfonse de Mendoze à Plata avec quelques soldats.

APrès cela sous le prétexte qu'on vient de dire, Alfonse de Toro ommença à faire des soldats dont il se éclara luy-même Capitaine General & Commandant en Chef, nommant, comme il jugea à propos, les Capitaines & es Officiers. Il agit en tout cela avec eaucoup de rigueur, & fit faire les chores plûtôt par force & par violence, que ar la raison, la douceur, les bons traimens ou l'argent. Il juroit & protestoit ubliquement de faire pendre tous ceux ui refuseroient de consentir & de conibuer à son entreprise: il fit même conuire quelques personnes jusqu'au pied e la potence, ne leur accordant la vie u'à force de supplications: il maltraiit les autres de parole, & leur disoit es choses injurieuses & outrageantes. ar ces manieres pleines de violence, il



fit tous ses préparatifs sans qu'il luy c
coûtât que fort peu : En effet, il par
par ses comptes qu'il n'avoit dépen
qu'un peu plus de vingt mille écus dar
cette affaire. Il prit tous les chevaux q
se trouverent alors dans la ville & obl
gea tous les habitans qui étoient en ét
de porter les armes, de marcher en per
sonne à cette expedition. De cette ma
niere il assembla jusqu'à trois cens hom
mes passablement bien armez & équ
pez, avec lesquels il sortit de Cusco, &
s'avança jusqu'à six lieuës de la ville
pour occuper un poste nommé Urcos
où il demeura trois semaines. Cepen
dant les passages étoient si bien bouchez
qu'il ne pouvoit sçavoir aucunes nouve
les de ce que faisoient ses ennemis, parc
que tous les Indiens favorisoient Diegu
Centeno & faisoient bonne garde su
les chemins. Ainsi Alfonse de Toro é
toit obligé d'être toûjours sur ses garde
craignant qu'on ne le surprît: aussi se pr
cautionnoit-il beaucoup & se tenoit no
seulement toûjours prêt à tous évene
mens; mais de plus il châtioit fort ri
goureusement tous ceux qui osoient dir
le moindre mot contre ses desseins & so
entreprise : de sorte que par crainte tou
paroissoient fort bien disposez pour l

ſuivre. Après le ſéjour que nous venons de dire qu'il fit à Urcos, il prit la réſolution d'en partir pour aller chercher les ennemis ; & s'étant mis en marche, il s'avança juſqu'au village del Rey. Diegue Centeno ſe retira, parce que ſes Troupes étant partagées comme elles étoient, & n'en ayant qu'une partie avec luy, il ſe trouvoit trop foible pour attendre l'ennemi. Ils ſe trouverent campez à douze lieuës les uns des autres, & on envoya des Députez & des ôtages de part & d'autre, pour voir s'il y auroit quelque moyen d'accommodement:mais comme on n'en trouva point, & qu'on ne put convenir de rien, Alfonſe de Toro décampa & s'avança pour combattre ſes ennemis. Ils en furent avertis & ne jugerent pas à propos de tenter le hazard d'une bataille, parce que s'ils étoient vaincus, cela feroit perdre courage à leurs amis, & releveroit le cœur & les eſperances de leurs adverſaires : De plus ils croyoient encore qu'il étoit à propos de ſe ménager, afin qu'en tout cas, & quoiqu'il pût arriver, il y eût toûjours quelques gens bien diſpoſez pour le ſervice de Sa Majeſté. Ces réflexions les obligerent donc à ſe retirer peu à peu prenant grand ſoin d'emmener avec eux

une bonne quantité de ces grands mo
tons chargez de vivres & de provision
& emmenant aussi les principaux Cac
ques de la Province. De cette manie
ils se retirerent au travers d'un pays d
sert de plus de quarante lieuës d'éte
duë, jusqu'à ce qu'ils arrivassent dans
lieu qu'on appelle Casabindo, qui
l'endroit par où Diegue de Roias ent
dans la riviere de la Plata. Alfonse
Toro les suivit jusqu'à la ville de Plat
qui est à cent quatre-vingt lieuës de C
co, il entra dans la place, & la trouva
abandonnée & dépourvuë de toutes
choses necessaires pour y pouvoir subs
ter, & n'ayant pas d'ailleurs les vivr
dont il auroit eu besoin; outre cela
pays étant comme abandonné par l'a
sence des Caciques il résolut de ne pou
suivre pas davantage les ennemis. Il p
donc les devans avec cinquante homm
pour retourner à Cusco, laissant le re
de ses Troupes derriere, avec ordre
le suivre sans se presser. Pour plus gra
de sureté il laissa à l'arriere garde un
ses Capitaines nommé Alfonse de Me
doze, avec trente hommes des mie
montez; afin que si par hazard il appr
noit que Diegue Centeno retournât
pût rassembler toutes les troupes, &
reti

étirer en ordre jusqu'à ce qu'ils eussent
oint leur General.

CHAPITRE XXII.

Diegue Centeno retourne contre Alfonse de Toro, luy prend plusieurs de ses gens : puis rassemble toutes ses Troupes dans la Ville de Plata.

LE départ d'Alfonse de Toro pour retourner à Cusco ne put être si secret que Diegue Centeno n'en fût incontinent averti par le moyen des Indiens. Il ut surpris d'un si prompt changement; & onsiderant qu'Alfonse de Toro se retioit fort à la hâte, sans faire marcher ous ses gens en ordre, il soupçonna que ela pouvoit venir de quelque défiance u'il avoit d'eux, & qu'apparemment il es avoit trouvé mal disposez & de mauaise volonté; ces conjectures firent donc rendre à Centeno la résolution de reourner & de les poursuivre à son tour, ans l'esperance d'en tirer avantage, pare que plusieurs sans doute se rendroient lui sans peine. Il fit incontinent prendre es devans au Capitaine Lope de Mendoe avec cinquante hommes armez à la legere : ce Capitaine arriva dans peu de

tems au Collao, & bien qu'Alfonſe d
Toro & la plûpart de ſes gens fuſſent dé-
ja paſſez outre, il attrapa neanmoins en-
viron cinquante des derniers à qui il pri
quelques chevaux & leurs armes. Nean
moins il les leur rendit après cela & leu
donna même à chacun quelque argent
moyennant quoy ils lui promirent, &
lui jurerent de le ſervir dans l'occaſion
Il en fit pourtant pendre quelques-un
des plus ſuſpects, pour être fort am
d'Alfonſe de Toro. Après cela il retou
na promptement avec ſes gens à la vil
de Plata, pour y attaquer Alfonſe d
Mendoze: mais celuy-cy ayant appris c
qui s'étoit paſſé, en étoit déja parti
grande hâte & avoit pris une autre rou
que celle par où on venoit à luy; af
d'éviter la rencontre des ennemis. Peu d
tems après Diegue Centeno arriva au
à Plata avec le reſte de ſes troupes:
ſe joignirent donc tous enſemble & s'o
cuperent ſoigneuſement à faire tous l
préparatifs qui leur étoient neceſſair
pour ſoutenir la guerre, & particulier
ment ils faiſoient travailler avec ſoin
faire des arquebuſes. Alfonſe de To
ſe retira cependant à Cuſco, craigna
extrêmement qu'on ne le pourſuiv
parce que ſi on l'avoit fait, on auroit

ort aiſément ſe rendre maître de la ville. Mais Diegue Centeno jugea plus à propos alors de demeurer en la ville de Pla-, où il groſſiſſoit tous les jours ſes troupes, & faiſoit proviſion d'argent, qu'il pouvoit facilement faire, à cauſe la quantité qu'il y en a dans cette ovince. Voyons maintenant ce qui ſe ſſoit cependant à los Reyes.

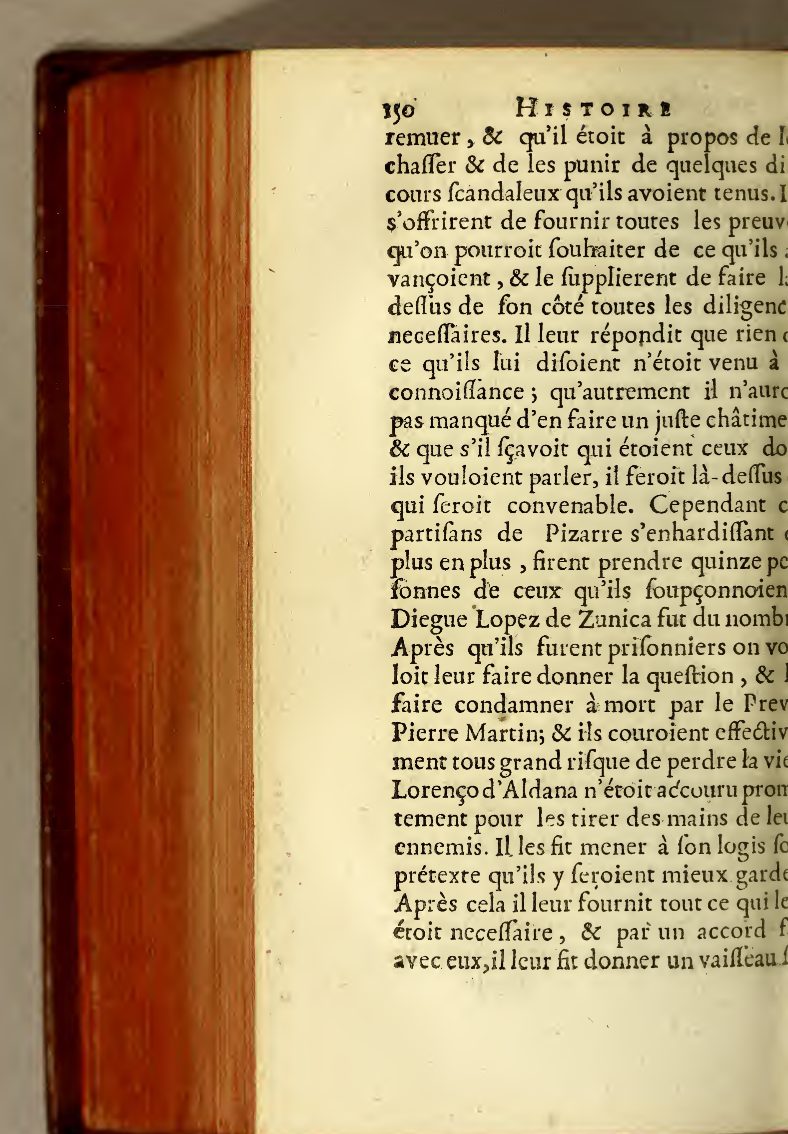
CHAPITRE XXIII.

y a quelques mouvemens, & quelques troubles dans la Ville de los Royes : Lorenço d'Aldana les appaiſe, & y met ordre par ſa prudence.

TOut ce qui s'étoit paſſé dans la Province des Charcas fut bien-tôt ſçû à Reyes, & comme il y avoit dans ce rnier lieu pluſieurs ſoldats du nombre ceux qui étoient affectionnez au Vice-y, ils parloient preſque tout ouvernent d'aller ſe joindre à Diegue Ceno. D'ailleurs quand on conſideroit le u de ſoin que Lorenço d'Aldana preit de les châtier, cela faiſoit ſoupçon- qu'il en fût lui-même le Chef. On oit auſſi les mêmes ſoupçons contre toine de Ribera qu'on ſçavoit fort

bien être affectionné au service de sa Ma-
jesté, comme il le fit paroître dans
suite; bien qu'il fût beau frere de Pizar-
re & qu'il fist semblant, comme plu-
sieurs autres, de suivre son party. Ce
soupçons causoient beaucoup de crain-
& d'inquiétude aux amis de Pizarr
D'un autre côté ceux qui étoient bien i
tentionnez pour le service de Sa Majes
ne jugeoient pas à propos de rien entr
prendre, parce qu'ils étoient persuad
que les choses se feroient beaucou
mieux & avec plus d'ordre par le moy
de Lorenço d'Aldana qu'ils voyoient a
sez clairement qui les favorisoit. (
connoissoit sa capacité, & on ne dout
pas non plus de ses bonnes intention
ainsi on esperoit que par sa conduite
affaires prendroient un bon tour & qu
réüssiroit fort bien en tout ce qu'il e
treprendroit. Cependant il étoit to
jours fort reservé, continuant à bien tr
ter tout le monde : de maniere que pe
sonne ne pouvoit avoir aucune certitu
de sa résolution & de ses desseins. (
apprit alors à los Reyes comment le V
ceroy avec le peu de gens qui le pur
suivre, s'étoit retiré jusqu'à la Prov
ce de Popayan; & comment par le c
min il avoit fait mourir quelques Capi

es & quelques perſonnes conſiderables
e ſon armée, comme Rodrigue d'Ocam-
o, Jerôme de la Cerna, Gaſpard-Gil,
livera & Gomez Eſtacio; les uns parce
u'ils vouloient s'enfuir & l'abandonner;
s autres parce qu'ils entretenoient com-
erce par lettres avec Gonzale Pizarre,
cherchoient l'occaſion de pouvoir tuer
Viceroy. Il fit examiner les faits; &
oyant avoir des preuves ſuffiſantes de
verité, il crut auſſi être bien fondé &
ême obligé par de bonnes raiſons à
ur faire ſouffrir cette peine. Quand ces
ouvelles furent ſçuës à los Reyes, elles
produiſirent des effets differens, ſelon
differente diſpoſition des eſprits : A
gard de ceux qui étoient bien inten-
onnez pour le ſervice de Sa Majeſté,
les les rendirent un peu plus reſervez
plus retenus : mais à l'égard des amis
Gonzalle Pizarre, & des partiſans de
tyrannie, les bons ſuccez qu'il avoit
contre le Viceroy, les rendirent ſi
rs & ſi orgueilleux, qu'ils crurent être
état de s'ouvrir franchement avec Lo-
nço d'Aldana & de lui déclarer tout
vertement leurs ſentimens. Ils allerent
onc le trouver & lui dirent, qu'il y
oit dans la ville des gens ſuſpects &
quiets, qui cherchoient occaſion de



remuer, & qu'il étoit à propos de l
chaſſer & de les punir de quelques di
cours ſcandaleux qu'ils avoient tenus. I
s'offrirent de fournir toutes les preuv
qu'on pourroit ſouhaiter de ce qu'ils a
vançoient, & le ſupplierent de faire l
deſſus de ſon côté toutes les diligenc
neceſſaires. Il leur répondit que rien c
ce qu'ils lui diſoient n'étoit venu à
connoiſſance; qu'autrement il n'auro
pas manqué d'en faire un juſte châtime
& que s'il ſçavoit qui étoient ceux do
ils vouloient parler, il feroit là-deſſus
qui ſeroit convenable. Cependant c
partiſans de Pizarre s'enhardiſſant
plus en plus, firent prendre quinze pe
ſonnes de ceux qu'ils ſoupçonnoien
Diegue Lopez de Zunica fut du nomb
Après qu'ils furent priſonniers on vo
loit leur faire donner la queſtion, &
faire condamner à mort par le Prev
Pierre Martin; & ils couroient effectiv
ment tous grand riſque de perdre la vie
Lorenço d'Aldana n'étoit accouru prom
tement pour les tirer des mains de leu
ennemis. Il les fit mener à ſon logis ſo
prétexte qu'ils y ſeroient mieux garde
Après cela il leur fournit tout ce qui le
étoit neceſſaire, & par un accord f
avec eux, il leur fit donner un vaiſſeau ſ

equel ils s'embarquerent, & se sauve-
ent ainsi du péril qui les menaçoit. Cela
hagrina fort les amis de Pizarre, non
eulement de voir les prisonniers sauvez;
nais sur tout parce que Lorenço d'Alda-
na ne voulut pas permettre qu'on fist là-
dessus ni enquête ni information; ce qui
eur faisoit soupçonner qu'il s'étoit dé-
ouvert, & déclaré à ceux qui s'étoient
insi sauvez par son moyen, & qu'il avoit
ait quelque accord & quelque traité se-
ret avec eux. On ne manquoit pas d'é-
rire tout cela à Gonzale Pizarre, & de
ui donner soigneusement avis de tout
e qui se passoit, afin qu'il y donnât or-
dre: mais il ne voulut rien innover, ni
ien entreprendre là-dessus contre Loren-
o d'Aldana, craignant, comme on l'a
dit, qu'étant éloigné comme il étoit, les
hoses ne luy réüssissent pas bien.

CHAPITRE XXIV.

Gonzale Pizarre envoye le Capitaine Carvajal, son Mestre de Camp General, contre Diegue Centeno.

GOnzale Pizarre ayant apris ce qu'a-
voit fait Diegue Centeno, & tout
e qui s'étoit passé dans la Province des

Charcas, il crut qu'il ne falloit pas diffe-
rer d'y apporter quelque remede, ni lais-
ser le tems aux ennemis de se fortifier
& d'attirer un plus grand nombre de
gens à leur party. Il lui sembloit qu'il ne
lui manquoit plus que de défaire Cente-
no pour être absolument & tranquille-
ment maître de tout le pays. Il consulta
donc là-dessus avec les principaux de son
armée, sur les moyens qu'il falloit em-
ployer pour venir heureusement à bout
de ses desseins à cet égard. Après plu-
sieurs déliberations, comme l'affaire leur
paroissoit de conséquence, & que Gon-
zale Pizarre ne pouvoit pas entreprendre
cette expedition en personne, parce que
tout n'étoit pas fait avec le Viceroy, &
que pourtant il n'y avoit point de tems
à perdre, on conclut enfin que le Capi-
taine Carvajal seroit chargé de cette en-
treprise. On dépêcha donc promptement
au nom & de la part de Gonzale Pizarre
les ordres & les commissions qu'on jugea
necessaires. Ce qu'il y avoit de plus con-
siderable étoit la levée de l'argent & des
troupes; & ce fut aussi ce qui fit accep-
ter cet employ à Carvajal, parce qu'il
crut en pouvoir aisément tirer du pro-
fit. Il partit donc de Quito accompagné
seulement de vingt personnes, en qui il

; fioit fort & qui étoient de ſes amis par-
iculiers. Veritablement il y eut d'autres
notifs que ceux qu'on alleguoit publi-
quement qui firent prendre la réſolu-
ion de charger Carvajal de cette entre-
riſe : C'eſt que les principaux de l'ar-
née de Gonzale Pizarre inſiſterent fort
à-deſſus; les uns pour avoir plus de part
u Gouvernement par ſon abſence, les
utres par la crainte qu'ils avoient de ſon
umeur cruelle & farouche & de ſes em-
portemens brutaux, qui lui faiſoient tuer
e plus legerement du monde ceux con-
re qui il avoit le moindre ſoupçon: cepen-
lant les uns & les autres déguiſoient
eurs veritables ſentimens, & les cou-
roient de prétextes ſpecieux, en diſant
que l'importance de l'affaire demandoit
a capacité & l'experience d'une perſon-
e telle qu'étoit le Meſtre de Camp. Il
partit donc de Quito, & ſe rendit à S.
Michel, où les principaux du lieu alle-
ent au devant de luy pour le recevoir,
& le conduire au logis qu'on luy avoit
préparé. Quand il y fut arrivé, il fit
mettre pied à terre à ſix des plus con-
ſiderables de la ville, & les fit en-
rer avec luy dans la maiſon, ſous
prétexte d'avoir à leur communiquer
quelque choſe de la part du Gou-

verneur: puis quand ils furent entrez, &
qu'on eut fait fermer les portes & pos
des gardes, il leur dit. *Que Gonzale Pi-
zarre se plaignoit extrêmement d'eux, d
ce qu'ils lui avoient toûjours été contraire
dans tout ce qui s'étoit passé; mais princi-
palement de ce qu'ils avoient reçu & favo
risé le Viceroy, & lui avoient fourni ave
empressement tout ce qui étoit necessaire pou
son armée. Que cela lui avoit d'abord fai
prendre la résolution de mettre la Vill
à feu & à sang, sans épargner personne
mais qu'après ayant fait réflexion que ceu
qui avoient fait le mal, étoient les Magistrat
& les principaux du lieu, que le peuple avoi
été obligé de suivre par force ou par crainte
il avoit résolu de châtier ceux qu'il regar
doit comme les coupables, sans faire de ma
aux autres. Ajoûtant encore qu'il y e
avoit même quelques-uns des plus conside
rables avec qui il avoit jugé à propos d
dissimuler pour des raisons qu'il en avoit
mais que pour faire un exemple qui servî
d'avertissement à tout le Royaume, il avoi
choisi les six prisonniers comme les princi-
paux de cette Ville, pour les punir comme il
l'avoient merité.* Il leur fit donc dire d
se confesser, parce que leur derniere heu
re étoit venuë, & qu'il alloit les faire
mourir sur le champ. Ils avoient beau

lleguer des raisons pour se disculper, out étoit inutile: il en fit donc étrangler in dont il se plaignoit particulierement, parce qu'il avoit beaucoup contribué à la gravûre du Sceau Royal, dont le Vice-roy se servoit dans toutes ses dépêches, & que c'étoit lui qui avoit montré comment il le falloit faire, étant fort versé dans cet art. Cependant le bruit de ce qui se passoit se répandit dans la ville; de sorte que les femmes des prisonniers en étant averties, prierent les Prêtres & les Moines du lieu de les vouloir accompagner jusqu'à la maison où leurs maris étoient en si grand péril. Ils s'y rendirent donc tous ensemble & y entrerent par une fausse porte que les gens de Carvajal n'avoient point vû, & où par conséquent ils n'avoient point mis de gardes. Ils entrerent donc tous jusques dans la chambre du Mestre de Camp, & les femmes des prisonniers se jetterent à ses pieds avec beaucoup de larmes & de supplications. Enfin il se laissa fléchir, & leur accorda la vie de leurs maris, en se réservant neanmoins de les punir de telle autre maniere qu'il le jugeroit à propos. Il le fit aussi, car il les bannit de la Province, & les condamna à perdre tous leurs Indiens, & outre cela à payer de

grosses amendes pour les frais de la guerre. Après avoir fait executer tout ce qu'il avoit ordonné, il passa outre, & se rendit à Truxillo, rassemblant sur la route par tout où il passoit, tout l'argent & tous les soldats qu'il pouvoit trouver. Il avoit résolu de faire mourir un Habitant de Truxillo nommé Melchior Verdugo, parce qu'il avoit toûjours été dans le party du Viceroy. Verdugo en ayant été averti, s'étoit retiré dans la Province de Caxamalca, où étoient ses Indiens; le Mestre de Camp étant pressé ne voulut pas s'arrêter à le poursuivre : mais après avoir tiré quelque argent sous prétexte de prêt, il passa outre, & se rendit à los Reyes, assemblant toûjours le plus de gens qu'il pouvoit, sans donner d'argent à aucun; mais seulement des chevaux & des armes qu'il prenoit par tout où il en pouvoit trouver. Il gardoit tout l'argent pour luy, pillant les Caisses Royales, les tombeaux & les dépôts publics. Quand il fut arrivé à los Reyes il y acheva ses préparatifs, & se trouva en état d'en partir avec deux cens hommes bien équipez, & beaucoup d'argent qu'il avoit tiré de par tout: il prit la route de Cusco par la Montagne & se rendit à Guamanga, d'où il tira tout ce qu'il

ut, comme il avoit fait dans les autres
ieux. Sept ou huit jours après qu'il fut
parti de los Reyes, on découvrit dans
cette ville quelques complots, sur quoy
quinze des plus considerables du lieu fu-
rent mis prisonniers, du nombre desquels
étoient Jean Velasquez, Vela Nugnez,
neveu du Viceroy, un autre Gentil-
homme de la maison, nommé François
Giron, & François Rodriguez qui étoit
de Villalpando. On leur fit souffrir de
cruelles tortures par la violence desquel-
les on apprit d'eux, qu'ils avoient
concerté avec Pierre Manxarres, Habi-
tant des Charcas, de tuer Lorenço d'Al-
dana, le Prevôt Pierre Martin & les au-
tres amis & partisans de Gonzale Pi-
zarre : puis de faire déclarer la ville en
faveur de Sa Majesté, ne doutant pres-
que point que la plûpart de ceux qui sui-
voient comme par force le Capitaine
Carvajal, ne se rangeassent incontinent
de leur parti; après quoy ils iroient tous
ensemble trouver le Capitaine Diegue
Centeno. On fit d'abord étrangler Gi-
ron & un autre : on accorda la vie par
l'intercession & les sollicitations de plu-
sieurs personnes à Jean Velasquez; mais
on luy fit couper la main droite, & on
fit souffrir à tous les autres de si cruelles

tortures qu'ils en demeurerent estropiez
pour toute leur vie. Manxarres se sauva
par la fuite, & fut plus d'un an errant &
caché sur les montagnes : mais enfin i
tomba entre les mains des Capitaines d
Gonzale Pizarre, qui le firent pendre; ce
pendant Pierre Martin soupçonnant que
quelques-uns de ceux qui suivoient l
Capitaine Carvajal, étoient de ce com
plot ; il fit donner la question à un de
prisonniers nommé François de Gusman
pour en découvrir la verité. Gusman n
confessant rien, Pierre Martin l'interro-
gea particulierement sur le sujet d'un
soldat qui suivoit Carvajal, nommé Pe
rucho d'Aguirre qui étoit de Talavera
& de quelques autres de ses amis, lu
demandant s'ils sçavoient le complot
Gusman pour se délivrer des tourmens
dit qu'oüy. Après cette confession Pier-
re Martin le condamna par une Sentence
dans les formes, à se faire Moine dan
le Monastere de la Merci : ce qui fut exe
cuté, si bien qu'on luy fit prendre l'ha
bit ; puis il demanda au Greffier de lu
donner par écrit comment par la confes
sion de Gusman il paroissoit que Perucho
d'Aguirre & les autres qu'il luy nomma
étoient du complot. Le Greffier croyant
de bonne foy qu'on luy faisoit cette de

nande pour des raiſons qu'on luy allegua, ſans aucun deſſein de nuire à perſonne, il fit ce qu'on luy demandoit. Pierre Martin n'eut pas plûtôt cet écrit entre les mains qu'il l'envoya par le moyen des Indiens à Carvajal qui arrivoit alors à Guamanga. Carvajal là-deſſus ſans autre examen & ſans autre preuve fit pendre Perucho d'Aguirre & cinq autres avec luy à un même arbre. Peu de tems après le Greffier ayant reconnu la faute qu'il avoit faite de donner le témoignage qu'on lui avoit demandé, envoya promptement au Meſtre de Camp une copie de la confeſſion de Guſman, avec la revocation qu'il en avoit faite, aſſurant qu'il n'avoit chargé Aguirre & les autres que pour ſe délivrer des tortures qu'on lui faiſoit ſouffrir ; mais cela fut inutile & arriva trop tard, parce que l'execution étoit déja faite. Ceux qu'on fit ainſi mourir proteſterent toûjours de leur innocence, & les Confeſſeurs qui les accompagnoient au ſupplice, le dirent au Meſtre de Camp : mais cela ne ſervit de rien.



CHAPITRE XXV.

Carvajal ayant appris la fuite de Diegu Centeno, retourne à los Reyes.

PEndant que ces exécutions se fai soient à Guamanga, le Capitain Carvajal apprit ce que nous avons d cy-devant, que Diegue Centeno n'osai attendre Alfonse de Toro, s'étoit reti par un pays désert jusqu'à la Province d Casabindo. Le Mestre de Camp voyan donc que les affaires de son parti alloien si bien, crut que sa présence n'étoit pa necessaire en ce pays-là & prit la résolu tion de retourner à los Reyes. Il e vray qu'il y eut aussi une autre raison q contribua à luy faire prendre ce parti c'est qu'il y avoit eu autrefois quelqu démêlé entre Alfonse de Toro & luy, d le tems que Gonzale Pizarre partit Cusco avec ses troupes : parce qu'alo Toro avoit la Charge de Mestre de cam General & que s'étant trouvé un peu i disposé sur le chemin, on avoit don cet employ à Carvajal, qui l'avoit toû jours conservé depuis : il craignoit do que Toro retournant victorieux, & pl fort que luy en nombre de soldats, renouvell

nouvellât leur ancien démêlé, & ne
herchât à se venger; ce qui le détermi-
a entierement au retour. Outre cela en-
ore quelques habitans de los Reyes lui
voient écrit, & lui avoient marqué la
oideur de Lorenço d'Aldana pour les
terêts de Gonzale Pizarre, & la neces-
é qu'il y avoit qu'il vînt, s'il lui étoit
ssible, y donner quelque ordre : il re-
urna donc effectivement: mais peu de
urs après qu'il fut arrivé, il apprit le
tour de Diegue Centeno contre Alfon-
de Toro. Sur cette nouvelle il assem-
a ses Troupes, & se prépara à partir
e seconde fois pour marcher contre
y, faisant benir ses étendarts, & n'ou-
iant pourtant pas à faire de nouvelles
actions sur les habitans de los Reyes.
nommoit son armée, *l'heureuse armée*
la liberté contre le Tyran Diegue Cente-
. Il envoya des Messagers à Cusco par
montagne & lui prit cependant le che-
n de la plaine droit à Arequipa, d'où
tira beaucoup d'argent : Il reçut en ce
u des lettres de Cusco, tant de la part
s Magistrats que de celle d'Alfonse de
oro; par lesquelles ils le prioient tous
ec beaucoup d'instance de se rendre «
ns cette ville; puisqu'il sembloit à «
opos qu'étant la Capitale du Royau- «

„ me, l'armée qu'il devoit marcher con
„ tre les rebelles en sortit plûtôt que d'u
„ autre endroit. Ils lui promettoient d
„ plus de lui fournir des secours consi
„ derables d'hommes, de chevaux &
„ d'armes, & que les principaux de l
„ ville l'accompagneroient dans son ex
„ pedition: ils ajoûtoient enfin qu'il éto
„ lui-même un des habitans de cette vi
„ le; & qu'ainsi il étoit juste qu'il lui fi
„ cet honneur. Par ces raisons & quel
ques autres semblables ils luy persuade
rent d'aller à Cusco; il avoit pourtan
toûjours quelque défiance, & quelqu
crainte du Capitaine Alfonse de Toro
parce qu'on lui rapportoit quelques dis
cours qu'il avoit tenus contre luy en so
absence; mais enfin il se détermina à
aller. Quand Alfonse de Toro fut ave
ti de sa venuë, il fit tous les préparatif
qu'il jugea necessaires pour l'entrepris
de Carvajal: Cependant il faisoit toû
jours paroître quelque chagrin, de c
qu'ayant commencé cette guerre y ayan
soutenu de grandes fatigues, & rem
porté quelques avantages, Gonzale Pi
zarre eût neanmoins envoyé un autr
Commandant à qui il fut obligé d'obéi
& qu'encore ce Commandant fût Carva
jal avec qui on n'ignoroit pas qu'il avo

u des démêlez. Il dissimuloit pourtant
utant qu'il lui étoit possible, & cachoit
on ressentiment, disant, qu'il ne sou-
aitoit autre chose, sinon que tout allât
ien & que les affaires réüssissent heureu-
ement, qui que ce pût être qui en eût
conduite. Avec tout cela malgré toute
politique & toutes ses précautions, il
ui échapoit quelquefois des paroles qui
arquoient assez ce qu'il avoit dans le
œur. Les habitans de Cusco qui n'i-
noroient pas cela, esperoient que la
enuë de Carvajal apporteroit quelque
hangement dont ils pourroient tirer
vantage. Les choses en étoient là quand
n apprit que Carvajal entroit le len-
emain dans la ville avec deux censhom-
es, tant Cavaliers qu'Arquebusiers.
lfonse de Toro prit grand soin de faire
rendre les armes à tous ceux qui étoient
n état de les porter; si bien que toutes
es précautions & le soin qu'il prenoit
ue tous gardassent bien leurs rangs, &
llent en bon ordre, joint au chagrin
u'il témoignoit quand ils ne le faisoient
as, firent croire qu'il avoit quelque
auvaise intention, bien qu'il n'en eût
ien dit à personne. Aussi il se posta com-
e dans une espece d'embuscade sur le
hemin par où Carvajal devoit passer.

Carvajal l'ayant appris, fit marcher se
gens en ordre, & leur commanda de
charger à bale. Alfonse de Toro paru
à côté, comme s'il étoit venu pour luy
couper chemin. Ils furent ainsi un peu de
tems à s'observer l'un l'autre; puis voyan
qu'aucun ne commençoit l'attaque, ils se
joignirent comme amis. Carvajal fu
fort irrité de cette maniere d'agir de To
ra; mais il dissimula sur l'heure & jusqu'a
ce qu'il fût entré à Cusco, où il fut for
bien reçu. Peu de jours après il fit pren-
dre un soir quatre des principaux du lieu
& les fit pendre sur le champ, sans en
rien communiquer à Alfonse de Toro
& sans alleguer aucune raison ni aucune
cause de cette cruelle exécution. Quel-
ques-uns de ceux qui furent ainsi traitez
étoient des amis particuliers d'Alfonse
de Toro, qui jugea neanmoins à propos
de dissimuler son ressentiment. Cette
cruauté non attenduë, jetta l'étonnement
& la frayeur dans l'ame de tous les ha-
bitans, si bien qu'aucun n'osa refuser
d'aller avec luy. Il sortit donc de Cusco
avec trois cens hommes bien équipez
& prit le chemin du Collao pour se ren
dre dans la Province des Charcas, où
étoit Diegue Centeno. Comme Cente-
no étoit beaucoup plus fort en nombre

e gens que Carvajal, on croyoit que
elui-cy ne réüssiroit pas dans son entre-
rise, d'autant plûtôt que la plûpart de
eux qui le suivoient le faisoient par for-
e & non de leur bon gré ; parce qu'il ne
ur donnoit aucune paye, & les traitoit
ort mal & fort rigoureusement. Aussi ce
arvajal étoit un homme fort brutal &
ort emporté, ennemi des honnêtes gens,
auvais Chrêtien, blasfémateur, cruel ;
bien qu'on croyoit que ses propres gens
massacreroient infailliblement, pour
délivrer de la tyrannie d'un si méchant
omme. Outre cela la plûpart voyoient
ien que le droit & la justice étoient du
ôté de Centeno, qui d'ailleurs étoit un
omme d'honneur & de vertu & qui de
us avoit de quoy donner à ceux qui
servoient, parce qu'il étoit fort riche.
aissons pour un peu de tems Carvajal
son expedition & voyons cependant
e qui se passoit alors à Quito, & ce qui
riva au Viceroy Blasco Nugnez Vela.



CHAPITRE XXVI.

Ce qu'eurent à souffrir Gonzale Pizarre & ses gens dans la poursuite du Viceroy qui se retire dans la Province de Benal cazar : Gonzale Pizarre demeure cepen dant à Quito pour l'observer.

NOus avons dit dans les Chapitre précedens, comment Gonzale Pi zarre avoit poursuivi le Viceroy depui la ville de Saint Michel, jusqu'à cell de Quito ; c'est-à-dire 150. lieuës d chemin. Cette poursuite se faisoit ave beaucoup d'ardeur & de précipitation; ne se passoit presque point de jour que le Coureurs des deux partis ne se vissent & ne se parlassent. Pendant tout le long d chemin ni les uns ni les autres ne desse lerent point leurs chevaux : Cependan les gens du Viceroy étoient plus alertes car s'ils reposoient quelques momen pendant la nuit, c'étoit toûjours san quitter leurs vêtemens, & tenans leu chevaux par le licou, sans s'amuser à plan ter des piquets, ni faire les autres chose accoutumées pour accommoder les che vaux pendant la nuit. Il est vray qu

ans ces ſables on n'a guere accoutumé
e ſe ſervir de piquets pour attacher les
hevaux, il faudroit les enfoncer trop
vant pour les faire tenir ; & d'ailleurs
omme on n'y trouve point d'arbres en
luſieurs endroits, la neceſſité a enſei-
né une maniere qui équipolle à peu près
l'uſage des piquets ; c'eſt qu'on a des
etits ſacs qu'on remplit de ſable, puis
n y fait un trou aſſez profond, on y jet-
e ce ſac auquel eſt attaché le licou du
heval ; enſuite on recouvre le trou, &
n foule & preſſe le ſable deſſus autant
u'on peut, afin que le ſac tienne aſſez
our n'être pas arraché par le cheval ſans
n effort conſiderable. Les gens du Vice-
oy ne ſe donnoient donc pas même
ette peine; mais ils tenoient eux-mêmes
 licou de leurs chevaux de la main, afin
'être plus prêts à partir à tout moment
n cas de beſoin. Ceux qui pourſuivoient
 ceux qui étoient pourſuivis, ſouffri-
ent beaucoup les uns & les autres par la
iſette des vivres ; mais ſur tout les gens
e Gonzale Pizarre, parce que le Vice-
oy prenoit grand ſoin de faire retirer
ous les Indiens & les Caciques, afin que
on ennemi trouvât toute la route deſer-
e & dépourvûë. Le Viceroy ſe retiroit
onc ainſi avec beaucoup de précipita-

tion : il emmenoit avec lui huit ou di
chevaux des meilleurs qu'il avoit p
trouver dans le pays, que quelques In
diens luy menoient en main : & quan
il y en avoit quelqu'un que la laſſitud
empêchoit de pouvoir ſuivre, il leur fa
ſoit couper les jarrêts, afin que les enne
mis ne puſſent s'en ſervir ou en profite
Sur cette route Gonzale Pizarre fut fo
tifié par le Capitaine Bachicao, qui ve
noit de Terre-Ferme avec trois cens ci
quante hommes & vingt vaiſſeaux, ave
une grande quantité d'artillerie: il s'éto
approché de la côte aſſez près de Quito
il débarqua & ſe trouva ſur la route a
devant de Pizarre. Quand ils furent ar
rivez à Quito, l'armée ſe trouva compo
ſée de plus de huit cens hommes, parm
leſquels on voyoit les principaux du paï
tant Bourgeois & Habitans que ſoldats
Pizarre étoit là dans un repos, & un
tranquillité où à peine aucun Tyran, n
aucun uſurpateur ayent jamais pû ſe trou
ver. En effet cette Province eſt abon
dante en vivres, & on y avoit découver
de riches mines d'or. Gonzale Pizarr
s'étoit auſſi approprié tous les Indien
qui apartenoient aux principaux du païs
parce que les uns avoient ſuivi le Vice
roy, & étoient encore actuellemen
ave

avec luy, & que les autres l'avoient au moins ſuivi, & favoriſé dans le tems qu'il étoit à Quito. Par ce moyen Pizarre amaſſoit beaucoup d'argent : puiſque des ſeuls Indiens du Tréſorier Rodrigue Nugnez de Bonilla, il tira en huit mois de tems près de huit cens marcs d'or, y ayant pourtant d'autres repartitions d'Indiens meilleures que celle-là; & Pizarre en ayant plus de vingt autres auſſi bonnes. Dans ce lieu il ſe ſaiſit auſſi de tous les revenus & de tous les deniers appartenans à Sa Majeſté, il pilla même les tombeaux. Pendant le tems qu'il étoit à Quito, il apprit que le Viceroy étoit à quarante lieuës de là en la ville de Paſto, par où on entre dans le Gouvernement de Benalcazar : il réſolut de l'y aller chercher. Il faut remarquer que ce fut preſque tout d'une ſuite, & ſans prendre que fort peu de repos qu'il pourſuivit le Viceroy juſques-là : Car il demeura d'abord fort peu de tems à Quito, ſi bien que par de là cette ville, il y eut quelque rencontre entre les gens des deux partis, dans un lieu qu'on appelle Rio Caliente. Le Viceroy ayant appris à Paſto la venuë de Gonzale Pizarre, en ſortit promptement, & ſe retira plus loin juſqu'à la ville de Popayan, il

fut pourſuivi par ſon ennemi juſqu'à 20. lieuës par delà Paſto: mais comme après cela il auroit fallu paſſer par un pays déſert & deſtitué de vivres, Pizarre prit la réſolution de retourner à Quito, & y retourna en effet. On peut bien dire qu'on n'a guere vû une pourſuite ſi longue & ſi opiniâtre, puiſqu'on la peut compter dès la ville de Plata, d'où Gonzale Pizarre partit d'abord juſques par delà celle de Paſto; c'eſt-à-dire plus de ſept cens grandes lieuës, qui en vallent plus de mille des lieuës communes de Caſtille. Etant de retour à Quito il étoit ſi fier & ſi orgueilleux de tant d'avantages & d'heureux ſuccès qu'il avoit eu, qu'il luy échapoit ſouvent de parler de ſa Majeſté d'une maniere peu reſpectueuſe; diſant que le Roy ſeroit obligé de gré ou de force de luy accorder le Gouvernement du Perou, alleguant des raiſons qui l'y obligeoient neceſſairement; & témoignant aſſez ouvertement que s'il ne le faiſoit pas, il ne trouveroit point en luy d'obéïſſance. Il eſt vray que quelquefois il déguiſoit, & ſembloit faire profeſſion d'être toûjours prêt à ſe ſoumettre aux ordres de Sa Majeſté: mais tous ſes Officiers étoient fort perſuadez du contraire, & publioient aſſez fran-

chement ſes folles & injuſtes prétentions. Il demeura ainſi pendant quelque tems à Quito, faiſant tous les jours des feſtins & de grandes réjoüiſſances, & s'abandonnant lui & les ſiens à toutes ſortes de licences, & particulierement à la débauche des femmes. On aſſûre qu'il fit tuer un Bourgeois de Quito dont il entretenoit la femme, & qu'il donna pour cela une bonne ſomme d'argent à un ſoldat Hongrois, nommé Vincent Pablo, que les Seigneurs du Conſeil des Indiens firent depuis pendre à Valladolid l'an mil cinq cens cinquante & un. Pizarre ſe voyant donc avec de bonnes troupes qui témoignoient beaucoup d'affection & d'empreſſement pour ſon ſervice, les uns de bonne volonté & les autres par force & par crainte; il lui ſembloit que perſonne ne pouvoit s'oppoſer à ſes deſſeins, ni l'empêcher de joüir tranquillement de ſa grandeur. A l'égard de Sa Majeſté il ne doutoit pas qu'Elle ne fût obligée de garder des meſures & des ménagemens, & d'envoyer des gens pour faire quelque accord & quelque traité avec lui. Ce fut dans le tems qu'il ſe flattoit de ces orgueilleuſes penſées qu'arriva le ſoulevement de Diegue Centeno, contre qui il envoya comme on l'a dit, le Capitaine Carvajal.

CHAPITRE XXVII.

Gonzale Pizarre envoye Pierre Alfonse de Hinoiosa avec sa flote à Terre-Ferme.

GOnzale Pizarre demeura long-tems à Quito de la maniere que noûs venons de dire, ſans y aprendre aucunes nouvelles du Viceroy, ni quelles meſures ou quelles réſolutions il prenoit dans ſes affaires. Les uns diſoient qu'il vouloit s'en retourner en Eſpagne par la voye de Cartagene, les autres qu'il iroit à Terre-ferme pour occuper le paſſage, aſſembler des troupes & faire des proviſions d'armes & d'autres choſes neceſſaires pour executer les ordres qu'il recevroit de Sa Majeſté. D'autres encore diſoient qu'il attendroit ſans doute ces ordres au Popayan où il étoit : mais perſonne ne s'imaginoit qu'il pût trouver moyen dans ce lieu là de lever ni d'équiper des ſoldats pour ſe mettre en état d'entreprendre quelque choſe. Toutes ces refléxions firent que Gonzale Pizarre & ſes Capitaines jugerent à propos qu'il ſe rendît maître de la Province de Terre-Ferme, pour occuper le paſſage ; ce qui ne pouvoit luy être qu'avantageux, quoyqu'il

arrivât. Ainſi, tant par cette raiſon de l'avantage qu'il en eſperoit, que pour empêcher le Viceroy d occuper ce poſte, il fit retourner de ce côté la flote que Fernand Bachicao en avoit amené, nommant pour la commander en qualité de General Pierre Alfonſe de Hinoioſa avec deux cens cinquante hommes. Il lui donna ordre en faiſant ſa route, de cotoyer le pays de la Bonaventura, & la riviere de Saint Jean. Hinoioſa partit incontinent, & de Porto Vieio il envoya un vaiſſeau commandé par le Capitaine Rodrigue de Carvajal, avec ordre d'aller droit à Panama pour rendre à quelques-uns des principaux habitans de cette ville, des lettres de Gonzale Pizarre, par leſquelles il les prioit de le favoriſer dans ſes affaires. Le prétexte qu'il prenoit pour envoyer de nouveau ſa flote de ce côté là, étoit beau & ſpecieux: « Il leur diſoit qu'il avoit appris avec chagrin le « pillage, les exactions & les violences « de Bachicao & le tort qu'il avoit fait « aux habitans de Panama, tandis qu'il y « avoit ſéjourné, leur proteſtant que cela « avoit été fait contre ſes intentions & « contre ſes ordres; puiſqu'il n'en avoit « donné d'autre à Bachicao que de con- « duire dans leur ville le Docteur Texa- «

» da ſans faire aucun tort, ni aucune
» violence à perſonne. Qu'ainſi il leur
» envoyoit maintenant Pierre Alfonſe de
» Hinoïoſa avec de l'argent, pour payer
» ceux à qui on auroit pris quelque cho-
» ſe, & réparer autant qu'il luy étoit
» poſſible le dommage & le préjudice
» qu'ils avoient reçu. Qu'au reſte s'ils
» voyoient Hinoioſa armé, & avec des
» forces conſiderables, ce n'étoit qu'à
» cauſe du Viceroy & de quelques-uns
» de ſes Capitaines, qui, à ce qu'on luy
» avoit rapporté étoient en ces quartiers-
» là & y levoient des Troupes pour le
» ſervice de leur maître. Rodrigue de Carvajal, porteur de ces lettres ayant environ quinze hommes ſur ſon vaiſſeau, arriva près de Panama & aborda à trois lieuës de la ville, dans l'endroit qu'on nomme l'Ancon. Là il apprit par quelques gens qu'il y trouva, qu'il y avoit à Panama deux Capitaines du Viceroy, l'un nommé Jean de Guſman, & l'autre Jean d'Yllanes, qui y étoient venus avec des ordres de ſa part pour lever des troupes & acheter des armes, puis le retourner trouver avec ce ſecours dans la Province de Benalcazar, où il les attendoit; qu'ils avoient déja enrôlé plus de cent ſoldats, & fait bonne proviſion d'armes

& de cinq ou six petites pieces de canon; qu'il y avoit quelque tems que tout cela étoit prêt & que leur premiere intention avoit été de le mener au Viceroy : mais qu'après ils avoient changé d'avis & pris la résolution de demeurer à Panama pour défendre cette ville contre les gens de Gonzale Pizarre, qu'ils ne doutoient pas qu'ils ne fissent ce qu'ils pourroient pour l'occuper & s'en rendre maîtres. Rodrigue de Carvajal instruit de toutes ces particularitez ne jugea pas à propos de débarquer : il envoya seulement secretement & pendant la nuit un de ses soldats pour rendre les lettres de Pizarre à ceux à qui elles étoient adressées. Ce soldat les mit entre les mains de quelques habitans qui en donnerent connoissance aux Magistrats de la ville, & aux Capitaines du Viceroy : le soldat fut pris & on sçut par luy la venuë de Hinoiosa, ses ordres & ses intentions. Aussi-tôt on prit les armes, & on équipa deux Brigantins qu'on envoya pour prendre le vaisseau de Carvajal ; lequel de son côté voyant le retardement de son soldat, soupçonna la verité, & mit à la voile pour aller du côté des Isles des Perles, attendre Hinoiosa pour se rejoindre à lui. Ainsi les Brigantins ne le pouvant join-

dre, s'en retournerent à Panama. Le Gouverneur de la Province nommé Pierre de Caſaos, qui étoit de Seville, alla promprement à la Ville de Nombre de Dios, où ayant amaſſé toutes les armes, ſur tout les arquebuſes qu'il y put trouver & fait équiper tous les habitans du lieu, il les emmena avec lui à Panama, où il fit tous les préparatifs qu'il jugea neceſſaires pour réſiſter à Hinoioſa. Les Capitaines du Viceroy faiſoient auſſi de leur côté la même choſe, & il y eut là-deſſus quelque démêlé pour le commandement entr'eux, & Caſaos: mais enfin on convint que Caſaos commanderoit en qualité de General, & qu'eux ils commanderoient à part leurs gens, & auroient leur Etendard. La neceſſité de leur commune défenſe les obligea à faire cet accommodement; car il y avoit déja quelque tems qu'ils étoient en differend, parce que Caſaos s'oppoſoit à quelques déſordres qu'ils vouloient faire, & leur conſeilloit de ſe retirer avec leurs gens, pour aller ſervir le Viceroy, puiſque c'étoit pour cela qu'ils les avoient levez. Eux de leur côté n'avoient nullement cette intention & comme ils ſe voyoient conſiderablement forts par un aſſez bon nombre de ſoldats, ils ſe mocquoient

ses ordres du Gouverneur, & ne luy
obéïssoient en aucune maniere.

CHAPITRE XXVIII.

Hinoiosa va à Panama. Ce qui luy arrive en chemin.

APrès que Pierre Alfonse de Hinoio-
sa eut envoyé le Capitaine Rodrigue
de Carvajal à Panama de la maniere
qu'on l'a dit, il se mit lui-même à la
voile avec dix vaisseaux & vint en cô-
toyant toûjours la terre jusqu'à la Bue-
naventura, qui est un petit lieu situé à
l'embouchure de la riviere de Saint Jean
par où on entre dans le Gouvernement
de Benalcazar. Son intention étoit d'ap-
prendre en ce lieu-là quelques nouvelles
du Viceroy, & de ce qu'il faisoit, & s'il trouvoit dans ce port quelques vais-
seaux de s'en saisir, afin que le Viceroy
ne pût s'en servir pour retourner au Pe-
rou. Quand Hinoiosa fut arrivé au port,
il fit mettre à terre quelques soldats qui
prirent huit ou dix des habitans du lieu:
on les interrogea sur ce qu'ils sçavoient
du Viceroy, & il y en eut un qui dit,
que le Viceroy étoit au Popayan, fai-
sant des préparatifs & assemblant au-

» tant qu'il pouvoit des hommes,
» des armes pour passer au Perou : Qu
» voyant que Jean d'Yllanes & Jean d
» Gusman, qu'il avoit envoyez à Terr
» Ferme pour faire la même chose, ta
» doient long tems à retourner, il avo
» résolu d'envoyer Vela Nugnez, so
» frere, avec quelques Caporaux, à Pa
» nama, pour achever les levées qu'o
» pouvoit faire en ce pays-là, & les lu
» amener : Qu'il avoit donné cette com
» mission à son frere, afin que les affa
» res allassent mieux entre les mains d'
» ne personne de consideration, & qu
» lui avoit donné tout l'argent qu'il avo
» pû tirer des coffres du Roy. Cet hom
» me ajoûtoit encore, que le Vicer
» avoit mis entre les mains de son fre
» un fils bâtard de Gonzale Pizarr
» âgé d'environ douze ans, qu'il avo
» pris à Quito, & qu'il faisoit mener
» Panama, dans la pensée qu'il se tro
» veroit là quelques Marchands, q
» voyant cet enfant maltraité, le rach
» teroient pour faire plaisir à Gonza
» Pizarre, & acquerir ses bonnes gr
» ces. De plus, disoit encore cet homm
» le Viceroy ne doutant pas que la fl
» te de Bachicao n'eût pris tous l
» vaisseaux qu'elle auroit pû rencontr

dans ce port, & ailleurs, il avoit «
nné ordre que les Indiens coupaſ- «
ıt & préparaſſent le bois qu'il fal- «
t pour bâtir un Brigantin, & qu'a- «
: le goudron, les étoupes; & les au- «
s choſes neceſſaires, ils l'apportaſ- «
ıt à ce port de la Buenaventura; afin «
e les Charpentiers le pûſſent bâtir, «
le mettre à l'eau en trois ou quatre «
ırs de temps. Qu'ainſi Vela Nugnez «
ɔit parti du Popayan avec ces or- «
es & ces diſpoſitions, qu'il étoit à «
e journée de là, & l'avoit envoyé «
vant, luy qui leur parloit, pour «
ier & ſçavoir s'il y auroit ſeureté à «
nir dans ce port. » Hinoioſa inſtruit
toutes ces particularitez, envoya
ux de ſes Capitaines avec quelques
dats, qui prirent deux routes diffe-
ntes, ſuivant l'avis de cet homme qui
ır avoit dit les choſes au vray comme
es étoient: En effet un de ces Capi-
nes rencontra Vela Nugnez & l'au-
: trouva Rodrigue Meria, & Sayave-
a avec le fils de Gonzale Pizarre qu'ils
ımenoient pour le deſſein qu'on a dit.
:s uns & les autres avoient beaucoup
ırgent qui fut pris & pillé par les ſol-
ts de Hinoioſa; puis ils conduiſirent
: priſonniers à ſes vaiſſeaux, où on

fit de grandes réjoüiſſances pour u
heureux ſuccez. En effet ils trouvoi
qu'il leur étoit fort avantageux d'av
pris priſonnier Vela Nugnez, & l'e
pêcher par ce moyen d'aller à Panan
où ſe joignant avec les gens qu'il y av
il pouvoit s'oppoſer à leur entrée,
leur donner beaucoup de peine : m
ils étoient encore plus aiſes d'avoir
couvré le fils de Gonzale Pizarre, pa
ſervice qu'ils luy rendoient en cela,
l'eſperance qu'il leur en auroit beauc
d'obligation, & leur donneroit ſans d
te quelques marques de ſa reconnoiſſ
ce. Ils mirent ainſi à la voile, emn
nant avec eux leurs priſonniers.

CHAPITRE XXIX.

Hinoioſa entre à Panama. Ce qui ſe p ſur ce ſujet.

HInoioſa faiſant route pour ſe r
dre à Panama, rencontra Rodri
de Carvajal, qui lui apprit ce qui ſe p
ſoit dans cette ville, où on n'avoit po
voulu le recevoir, mais où on s'étoit
en état de défenſe pour l'empêcher
entrer. Il luy dit donc qu'il falloit pr
dre ſes meſures là-deſſus, & met

ites choses en bon état sur leur flote.
qui ayant été fait Hinojosa parut de-
nt Panama avec onze vaisseaux, &
ux cens cinquante soldats. Sa venuë
ısa de grands mouvemens dans la vil-
, où on se mit en état de lui résister:
acun se rangea à son poste & tous en-
nble sous la conduite de leur General
erre de Casaos, se rendirent sur le port
ır s'opposer à la descente des ennemis.
y avoit dans cette ville plus de cinq
ıs hommes assez bien armez; mais la
part étoient ou des Marchands ou des
tisans, peu faits à la guerre, & dont
ısieurs ne sçavoient guére se servir
leurs armes, y en ayant beaucoup qui
sçavoient pas tirer une arquebuse. Il
n avoit même plusieurs qui n'avoient
llement dessein de combattre, ni de
pposer à la descente de ces gens qui
noient du Perou, dont ils ne croyoient
s que la venuë leur dût être préjudi-
ble; mais plutôt utile & avantageuse.
s Marchands esperoient d'en débiter
eux leurs denrées, & les Artisans de
gner aussi quelque chose, chacun selon
n métier & sa profession. De plus, les
égocians riches consideroient qu'ils
oient au Perou leurs Associez, leurs
ēteurs, & la plupart de leurs effets, &

que Gonzale Pizarre apprenant l'opp
tion qu'on faiſoit à ceux qui venoient
ſa part, chercheroit ſans doute à s
vanger, & le pourroit aiſément faire,
ſe ſaiſiſſant de leurs effets & maltrait
leurs Aſſociez & leurs Facteurs. Non
ſtant tout cela, ceux qui ne craignoi
rien de ſemblable, & n'avoient auc
interêts de cette nature, firent tant qu
prit les armes & qu'on ſe mit en état
défenſe. Ceux qui commandoient
avoient le plus de part au deſſein de
poſer à la deſcente, étoient le Gen
Pierre de Caſaos, Arias d'Azevedo, J
Fernandez de Rebollido, André Dar
ſa, Jean de Zabala, Jean de Guſm
Jean d'Yllanes, Jean Vendrel, & q
ques autres des principaux de Panar
qui vouloient s'opoſer à l'entrée de H
noioſa dans cette ville; les uns, pa
qu'ils étoient bons & fidéles ſervite
de Sa Majeſté; les autres, parce que
paſſé leur faiſoit craindre l'avenir
qu'il aprehendoient d'être traitez
ce dernier, comme ils l'avoient été
paravant par Bachicao. Hinoioſa voy
la réſiſtance qu'on lui faiſoit, fit déb
quer ſes troupes à deux lieuës de Pa
ma, & les fit marcher vers cette vill
long de la côte, ayant d'un côté des

iers qui le défendoient de la Cavalerie
: faisant voguer près de terre les cha-
ɔupes des navires avec de l'artillerie,
fin de pouvoir plus aisément découvrir
es ennemis s'ils venoient pour l'atta-
uer. Hinoiosa n'avoit que deux cens
ommes, en ayant laissé cinquante sur
s vaisseaux pour les garder, avec ordre
u'aussi-tôt qu'ils verroient le combat
ommencé, ils fissent pendre Vela Nu-
nez & les autres prisonniers. Pierre de
asaos de son côté sortit de la ville, &
avança au-devant de Hinoiosa pour le
ombattre : mais comme ils étoient pres-
ue à la portée de l'arquebuse les uns des
utres & prêts d'en venir aux mains, les
cclesiastiques de la ville, Prêtres &
loines en sortirent avec les croix cou-
ertes & autres marques de douleur &
e deüil, & commencerent à s'entre-
nettre pour empêcher le combat. Ils les
rent d'abord convenir d'une tréve pour
e jour-là; afin de pouvoir trouver quel-
ue moyen d'accommodement, & on
onna des ôtages de part & d'autre pour
 sûreté commune des deux partis. Hi-
oiosa nomma de son côté pour cette né-
ociation, Dom Baltazar de Castille, fils
u Comte de la Gomera, & ceux de Pa-
ama nommerent Dom Pedro de Cabre-

ra. Ceux du parti de Hinoiosa disoien
» qu'ils ne sçavoient pas pourquoy o
» s'opposoit à leur entrée, puisqu'ils n'a
» voient aucune intention de faire ni m
» ni dommage à personne : mais plut
» de réparer le tort & les outrages qu
» les habitans de cette ville avoient re
» çus de Bachicao, & de prendre e
» payant les vivres & les vêtemens do
» ils pourroient avoir besoin. Qu'i
» avoient ordre exprès de Gonzale P
» zarre, de ne faire aucun tort ni aucu
» violence à personne, & de ne fai
» aucun acte d'hostilité, si on ne les
» contraignoit en les attaquant. Qu'i
» ne demandoient donc autre chose qu
» la liberté d'acheter les provisions do
» ils avoient besoin, & de réparer leu
» vaisseaux pour s'en retourner : parc
» que leur principal dessein en venan
» là, avoit été de chercher le Viceroy
» l'obliger à s'en retourner en Espagne
» selon l'intention & les ordres des Au
» diteurs, qui l'avoient fait embarqu
» pour cela : parce qu'il n'apportoit q
» du trouble & du desordre au Perou
» Que puisqu'ils ne le trouvoient poi
» là, ils n'avoient aucune intention d
» faire que peu de séjour, non de s
» arrêter, ou de s'y établir comme c

e l'imaginoit : qu'ainsi ils deman- «
oient qu'on ne les attaquât point, & «
u'on ne les forçât point à en venir à «
n combat qu'ils souhaitoient d'éviter «
ar toutes les voyes de douceur & «
'honnêteté qu'il leur seroit possible, «
our suivre en cela les ordres & les «
ntentions de Gonzale Pizarre : mais «
u'enfin si on les réduisoit à la neces- «
té de combattre ils feroient tous leurs «
fforts pour n'être pas vaincus. » Casaos
: ceux de son parti appuyoient aussi de
ur côté la justice de leur cause par plu-
eurs raisons, disant : « que c'étoit une
hose suspecte & qui leur donnoit de «
ustes sujets de crainte de voir Hinoio- «
entrer dans le pays, les armes & la «
orce à la main : Que quand le Gou- «
ernement de Gonzale Pizarre seroit «
uste, & son autorité legitime & bien «
ondée, comme ils le prétendoient, «
anama n'étoit point de sa jurisdic- «
on, & qu'il n'avoit point droit de se «
iêler de ce qui s'y passoit. Qu'au reste «
achicao : quand il vint dans leur «
ille, sembloit aussi ne respirer que «
paix, & n'avoit aucune mauvaise «
ntention : mais que quand il s'y étoit «
û maître, il y avoit fait tous les «
aux & tous les desordres qu'on fai- «

» ſoit maintenant profeſſion de voulo
reparer. Les Commiſſaires nommez d
part & d'autre, ayant examiné les raiſo
des deux partis, chercherent un tempe
ramment pour accorder aux uns ce qu'i
ſouhaitoient, & prévenir en même ten
les inconveniens que les autres crai
gnoient. On convint donc » que Hinoi
» ſa pourroit entrer dans la ville & y d
» meurer trente jours, & pour ſa ſeur
» té & celle de l'accord, être accompa
» gné de cinquante de ſes ſoldats : ma
» que ſa flote avec les autres s'en iroien
» aux Iſles des Perles où ils pourroien
» trouver les ouvriers & les materiau
» neceſſaires pour la réparation de leu
» vaiſſeaux ; & qu'enfin auſſi-tôt aprè
» les trente jours, Hinoioſa & les ſien
» s'en retourneroient au Perou. Cett
convention étant faite & jurée de pa
& d'autre, avec promeſſe reciproqu
de l'obſerver ponctuellement, & pou
plus grande aſſurance, des ôtages don
nez des deux côtez. Hinoioſa entra dan
la ville avec cinquante hommes ; il
loüa une maiſon, où il donnoit à man
ger à tous ceux qui y alloient, & leu
permettoit de cauſer, de joüer, & de ſ
divertir comme bon leur ſembloit ; ſ
bien que dans fort peu de jours, preſ

ue tous les ſoldats de Jean d'Yllanes &
uſieurs fainéans qui étoient dans la
ille, s'engagerent avec lui. On aſſuroit
ue tous ces gens-là lui avoient déja
romis par lettres de ſe jetter dans ſon
arti pendant le combat, en cas qu'il y
n eût. La principale raiſon qui obligea
s Capitaines de Panama d'entendre à
n accommodement, fut auſſi cette dé-
ance qu'ils avoient de leurs gens, qu'ils
avoient tres-bien qu'ils ne reſpiroient
u'après la commodité de paſſer au Pe-
ou: Il étoit donc aiſé à juger que la trou-
ant commode & avantageuſe, puiſqu'on
s paſſoit, qu'on les nourriſſoit & qu'on
ur donnoit encore quelque paye, ils
e manqueroient pas d'accepter ce parti.
uſſi Hinoioſa ayant de cette maniere
ſſemblé peu à peu un aſſez grand nom-
re de ſoldats, & Jean d'Yllanes & Jean
é Guſman ſe trouvant de leur côté preſ-
ue abandonnez de tous les leurs, &
oyant d'ailleurs qu'on obſervoit mal
accord dont on étoit convenu, ils pri-
ent ſecrettement une barque & s'enfuï-
ent avec quinze hommes qui leur reſ-
oient, prenant la route de Cartagene.
eu après Jean d'Yllanes fut pris par un
apitaine de Hinoioſa qui le ſuivit par
ner: ſe voyant pris, il promit de s'enga-

ger au service de Pizarre ; ce qu'il fit e
effet, & se trouva dans son parti au com
bat qui fut donné à Nombre de Dio
contre Melchior Verdugo, comme on l
dira dans la suite. Hinoiosa demeura ce
pendant tranquillement à Panama, san
que personne osât lui faire la moindr
opposition du monde: il y faisoit subsiste
ses troupes & en augmentoit le nombre
sans permettre qu'elles fissent ni tort n
outrage à personne, & sans se mêler lui
même d'autre chose que de ce qui regar
doit ses soldats. Il avoit trouvé à Panam
Dom Pedro de Cabrera & Herman Me
xia de Gusman son gendre, que le Vice
roy y avoit exilez, il les envoya avec quel
quels soldats à Nombre de Dios, pou
garder ce port & être en lieu commod
pour lui pouvoir donner les avis neces
saires pour sa seureté, tant du côté d'Es
pagne, que des autres endroits.

CHAPITRE XXX.

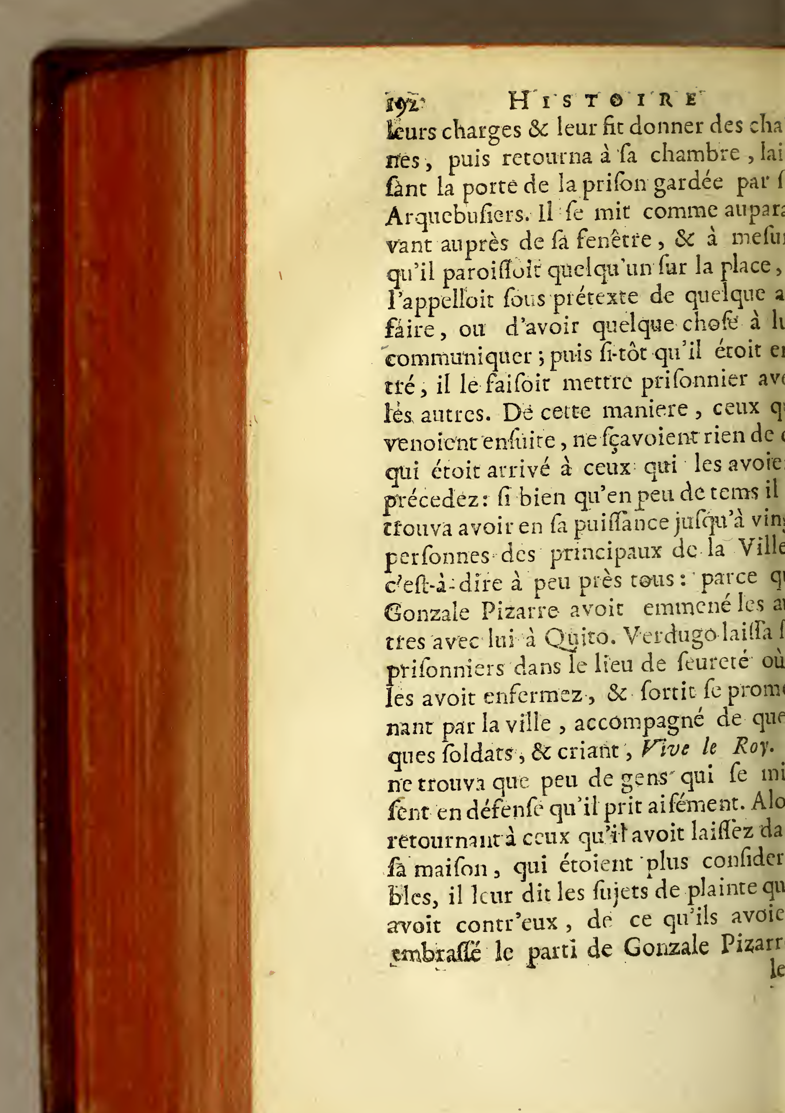
*Melchior Verdugo se déclare pour Sa Ma
jesté à Truxillo. Ce qu'il fait ensuite.*

IL y avoit dans la ville de Truxillo un
homme puissamment riche, à qui ap-
partenoit la province de Caxamalca: il

étoit de la ville d'Avila en Espagne & s'apelloit Melchior Verdugo. Aussi-tôt que le Viceroy Blasco Nugnez Vela fut arrivé au Perou, Verdugo s'engagea à le servir, & à faire tout ce qu'il pourroit en sa faveur, comme étant compatriotes. Pour cet effet, il demeura auprès de lui & à son service dans la ville de los Reyes, jusqu'au tems que le Viceroy prit la résolution de dépeupler cette ville, & de l'abandonner pour se retirer à Truxillo. Alors il envoya devant Melchior Verdugo, pour s'assûrer de la place, & y assembler tous ce qu'il pourroit de soldats & d'armes, luy donnant pour cela les ordres & les commissions necessaires. Verdugo ayant déja fait embarquer ses hardes & son bagage pour aller par mer, le même jour qu'il devoit mettre à la voile arriva la prison du Viceroy & comme on faisoit arrêter tous les vaisseaux, ainsi que nous l'avons marqué ci-devant, il ne put partir. Gonzale Pizarre & ses Capitaines haïssoient Verdugo, à cause de ce qu'on vient de dire, ainsi il fut un des vingt-cinq que Carvajal fit mettre en prison dès le premier soir qu'il fut arrivé à los Reyes, lorsqu'il fit prendre Pierre de Barco & quelques autres. Depuis il courut souvent risque de

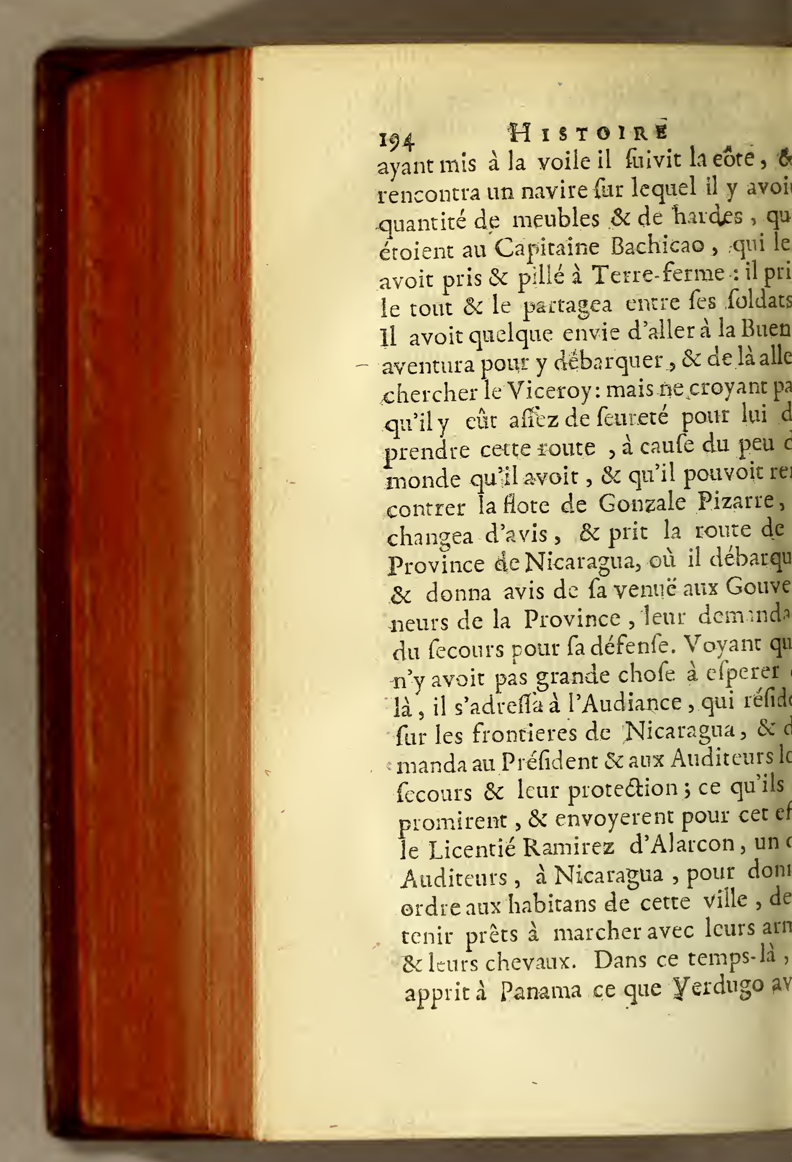
perdre la vie, jusqu'à ce qu'enfin Gonzale Pizarre lui pardonna & le reçut en grace ; ce ne fut pourtant pas sans avoir toûjours des soupcons contre lui : mais il ne trouva pas la commodité de s'en défaire en le faisant mourir, comme il fit quelques autres, jusqu'au tems que Carvajal partit de Quito pour marcher contre Diegue Centeno. Il esperoit en chemin faisant, surprendre Verdugo, si celui-cy en ayant quelque soupçon, ne se fût sauvé; en se retirant parmi ses Indiens à Caxamalca, comme on l'a dit. Après que Carvajal fut passé, Verdugo retourna à Truxillo : mais ne doutant pas que si Gonzale Pizarre le pouvoit avoir en sa puissance, il ne lui fist sentir les effets de sa haine, il résolut de quitter le pays : mais de faire en le quittant quelque chose qui pût chagriner Gonzale Pizarre. En attendant une occasion favorable pour cela, il se mit à faire dans sa maison tous les préparatifs qu'il jugeoit necessaires pour son entreprise: il assembloit chez lui le plus de gens qu'il lui étoit possible; il achetoit secrettement des armes, & faisoit faire à un ouvrier qu'il avoit dans sa maison, des arquebuses, des chaînes de fer, des ceps & des menotes. Pendant qu'il attendoit

ainsi quelque commodité pour l'exécu-
ion de son dessein, il arriva au port de
Truxillo, un vaisseau qui venoit de Li-
na. Aussi-tôt Verdugo fit appeller le Maî-
re & le Pilote de ce bâtiment, sous pré-
exte qu'il vouloit faire charger quel-
ues marchandises, des étoffes & du
Maïz, pour envoyer à Panama. Ils vin-
ent incontinent & ne furent pas plutôt
ntrez chez lui, qu'il les fit mettre dans
ne chambre profonde & obscure prépa-
ée à dessein dans sa maison. Quand ils
furent, il les laissa là, & retourna à son
ppartement, où s'étant fait bander les
mbes, il feignit d'être fort incommo-
é par certaines verruës malignes à quoi il
étoit sujet. La fenêtre de sa chambre
gardoit sur la place où les Magistrats
les principaux Bourgeois de la Ville
voient accoutumé de s'assembler tous
s jours. Quand les Magistrats y furent
enus ce jour-là, il les pria de vouloir
ntrer chez lui, parce qu'il souhaitoit de
ire passer quelques actes en leur pré-
nce, & que son incommodité l'em-
êchoit de pouvoir sortir. Ils ne furent
as plutôt entrez, qu'il les conduisit in-
nsiblement jusqu'au lieu où il avoit fait
ettre le maître & le Pilote dont on a
arlé; là il leur fit ôter les marques de



leurs charges & leur fit donner des cha
nes, puis retourna à sa chambre, lai
sant la porte de la prison gardée par
Arquebusiers. Il se mit comme aupara
vant auprès de sa fenêtre, & à mesu
qu'il paroissoit quelqu'un sur la place,
l'appelloit sous prétexte de quelque a
faire, ou d'avoir quelque chose à lu
communiquer; puis si-tôt qu'il étoit en
tré, il le faisoit mettre prisonnier ave
les autres. De cette maniere, ceux q
venoient ensuite, ne sçavoient rien de
qui étoit arrivé à ceux qui les avoie
précedez: si bien qu'en peu de tems il
trouva avoir en sa puissance jusqu'à vin
personnes des principaux de la Ville
c'est-à-dire à peu près tous: parce q
Gonzale Pizarre avoit emmené les a
tres avec lui à Quito. Verdugo laissa
prisonniers dans le lieu de seureté où
les avoit enfermez, & sortit se prome
nant par la ville, accompagné de que
ques soldats, & criant, *Vive le Roy.*
ne trouva que peu de gens qui se mi
sent en défense qu'il prit aisément. Alo
retournant à ceux qu'il avoit laissez da
sa maison, qui étoient plus consider
bles, il leur dit les sujets de plainte qu
avoit contr'eux, de ce qu'ils avoie
embrassé le parti de Gonzale Pizarr
le

leur déclarant qu'il avoit résolu de sor- «
tir de dessous sa tyrannie & de partir «
pour aller chercher le Viceroy avec «
tout ce qu'il pourroit assembler de «
gens & d'armes : ajoûtant, que pour «
l'exécution de son dessein il avoit be- «
soin d'argent : Qu'ainsi il leur deman- «
doit de lui en fournir chacun selon son «
pouvoir; puisqu'il étoit bien juste qu'ils «
contribuassent quelque chose pour le «
service de Sa Majesté, l'ayant si sou- «
vent fait pour celui de Gonzale Pizar- «
re. Il exigea donc qu'ils écrivissent «
chacun ce qu'il pouvoit fournir, pour «
le donner incontinent & sans délai, ou «
qu'autrement il les emmeneroit pri- «
sonniers avec lui. Chacun donc écrivit & signa pour une certaine somme, qu'ils firent payer aussi tôt. Verdugo après cela traita avec le maître du navire, où il fit mettre l'équipage & les provisions dont il avoit besoin. Il emmena ses prisonniers avec leurs fers, sur des chariots, jusqu'au bord de la mer, puis il s'embarqua avec environ vingt soldats, & une bonne somme d'argent, qu'il avoit tiré, tant des habitans de la ville, que de la Caisse Royale, & de ses propres revenus, étant homme fort riche. Il laissa les prisonniers sur les chariots, &



ayant mis à la voile il ſuivit la côte, &
rencontra un navire ſur lequel il y avoi
quantité de meubles & de hardes, qu
étoient au Capitaine Bachicao, qui le
avoit pris & pillé à Terre-ferme: il pri
le tout & le partagea entre ſes ſoldats
Il avoit quelque envie d'aller à la Buen
aventura pour y débarquer, & de là alle
chercher le Viceroy: mais ne croyant pa
qu'il y eût aſſez de ſeureté pour lui d
prendre cette route, à cauſe du peu c
monde qu'il avoit, & qu'il pouvoit re
contrer la flote de Gonzale Pizarre,
changea d'avis, & prit la route de
Province de Nicaragua, où il débarqu
& donna avis de ſa venuë aux Gouve
neurs de la Province, leur demanda
du ſecours pour ſa défenſe. Voyant qu
n'y avoit pas grande choſe à eſperer
là, il s'adreſſa à l'Audiance, qui réſid
ſur les frontieres de Nicaragua, & d
manda au Préſident & aux Auditeurs le
ſecours & leur protection; ce qu'ils
promirent, & envoyerent pour cet ef
le Licentié Ramirez d'Alarcon, un c
Auditeurs, à Nicaragua, pour don
ordre aux habitans de cette ville, de
tenir prêts à marcher avec leurs arm
& leurs chevaux. Dans ce temps-là,
apprit à Panama ce que Verdugo av

oit à Truxillo, & comment il avoit pris
route de Nicaragua. Si bien que Hi-
ojosa craignant qu'il se fortifiât, & ne
e mît en état de lui donner de la pei-
e, il envoya contre lui le Capitaine
ean Alfonse Palomino, avec deux na-
ires & six vingt Arquebusiers. Palomi-
o étant arrivé sur les côtes de Nicara-
ua, se rendit aisément maître du vais-
eaux de Verdugo qu'il y trouva : mais
oulant descendre à terre, il trouva que
es habitans des villes de Grenade & de
eon, qui sont les principales de cette
rovince, s'étoient assemblez, & que le
icentié Ramirez & Verdugo y étoient,
ui s'opposerent à sa descente. Voyant
onc que les ennemis étoient plus forts
ue lui, tant par le nombre, que parce
u'ils avoient de la Cavalerie: il demeu-
a là quelques jours sans rien entrepren-
re, attendant une occasion favorable
our faire une descente, & rafler quel-
ue chose, s'il ne pouvoit mieux : mais
e l'ayant pu trouver, il fut obligé de
emettre à la voile, & ainsi emmenant
vec lui quelques vaisseaux, & faisant
ettre le feu à d'autres qu'il ne put em-
ener, il retourna à Panama. Melchior
erdugo ayant assemblé jusqu'à cent
ommes bien équipez, & considerant

que presque toutes les forces de Hinoï
sa étoient à Panama : & que s'il avo
quelques gens à Nombre de Dios , i
étoient en petit nombre, & vivoie
dans une grande securité, sans craindr
qu'on les allât attaquer , sur tout par
côté-là : il résolut de les surprendr
Ayant donc fait préparer trois ou qu
tre barques, il s'y embarqua avec
gens, & se rendit par le canal du Lac
Nicaragua dans la mer du Nord. A l'en
bouchûre de la riviere qu'on nomn
Chagre, il rencontra un bateau : il s'i
forma fort soigneusement de ceux q
étoient dedans, de tout ce qui se passo
à Nombre de Dios, des Capitaines q
y étoient, du nombre de leurs solda
& des endroits où ils étoient logez; pu
se faisant conduire par quelques-uns
ces gens, vers la minuit il débarqua,
s'en alla droit à la maison de Jean de Z
bala, où étoient logez les Capitain
Dom Pedro de Cabrera & Hernan M
xia, avec quelques soldats, qui s'éta
réveillez au bruit, se mirent en défen
Les soldats de Verdugo voyant cela, r
rent le feu à la maison, qui se trouva
bien-tôt embrasée, le feu parvint à
escalier que Herman Mexia défend
avec quelques soldats. Ils se virent p

contraints à ſortir, & tâcher à ſe ſau-
r en paſſant au travers des ennemis,
qu'ils firent avec aſſez de peine & de
nger, étant aidez par l'obſcurité de
nuit, qui leur fut favorable en cette
caſion pour la conſervation de leur vie.
prirent le chemin de Panama à pied,
demeurerent quelque tems cachez
ns les bois, juſqu'à ce qu'ils euſſent
ouvé le moyen de ſe rendre dans cette
le. Ils apprirent à Hinoioſa ce qui s'é-
it paſſé, & la peine qu'ils avoient eu
ſauver. Il en eut beaucoup de cha-
in, & réſolut de s'en vanger; il vou-
pourtant donner à ſa vengeance quel-
e couleur de juſtice, pour y réüſſir
utant plus aiſément. Il fit donc porter
s plaintes par quelques habitans de
ombre de Dios, au Docteur Ribera
i en étoit Gouverneur, avec de gran-
s exagerations de l'attentat inſolent
Verdugo contre ſon autorité, ſans a-
ir aucun droit ni même aucun prétexte
faire ce qu'il avoit fait, ayant de ſa
opre autorité levé des deniers, pris
iſonniers les Magiſtrats & mis la ville
trouble & en confuſion. On prioit
nc Ribera de vouloir marcher lui-
ême en perſonne pour châtier une telle
ſolence, & pour cela Hinoioſa s'of-

frir de l'accompagner, & de le secour
avec ses gens, puisqu'il auroit sans dou
besoin d'avoir des troupes pour l'exéc
tion d'un tel dessein. Le Docteur Ribe
prit la résolution de faire ce qu'on l
demandoit & accepta les offres qu'on l
faisoit. Ainsi Hinoiosa & ses Capitain
lui prêterent serment avec promesse d'
béir exactement à ses ordres, le reco
noissant pour leur General dans cette e
pedition : on mit donc les troupes
état, & ils partirent de Panama. Me
chior Verdugo en étant averti, mit au
ses gens en ordre, & fit prendre les a
mes aux habitans de Nombre de Dio
puis les fit tous assembler sur la plac
résolu d'attendre les ennemis : m
après remarquant que les gens de la vi
n'avoient guére envie de combattre,
qu'ainsi si le combat se donnoit sur
place, ils ne manqueroient pas de se
tirer dans leurs maisons, & le lais
roient dans le péril : cela lui fit prend
la résolution de sortir de la ville. Il l'e
cuta comme il l'avoit résolu, se posta
le bord de la mer, dont il fit approch
ses barques, & prenant par force qu
ques bateaux qui étoient sur la plage
attendit Hinoiosa : celui-cy s'étant av
cé, le combat commença, & dès le p

mier choc, il y eut quelques gens tuez, & même des personnes considerables. Les habitans de Nombre de Dios qui étoient avec Verdugo, voyant que le Docteur Ribera leur Gouverneur, commandoit en qualité de General, ceux qui les attaquoient se retirerent du côté d'un bois qui étoit là près, & les soldats de Verdugo les voulant retenir se mirent en desordre; si bien qu'il se vit contraint de se retirer dans ses barques, & de se mettre même dans l'eau pour y entrer. Puis s'étant approché des navires qui étoient là, il prit le plus grand, & y fit mettre l'artillerie des autres pour battre la ville : mais comme elle est située dans un fond, il ne pouvoit faire aucun dommage aux maisons; ce qu'ayant remarqué, & d'ailleurs manquant de provisions, & la plûpart de ses gens étant demeurez à terre, il se retira avec ses barques & ce navire qu'il avoit pris, dans le port de Cartagene, pour y attendre la commodité de faire quelque mal aux ennemis. Le Docteur Ribera & Hinoiosa, après avoir rétabli la tranquillité à Nombre de Dios, & y avoir laissé une garnison un peu plus forte que celle qui y étoit auparavant sous le commandement des mêmes Capitaines, Dom Pedro de

Cabrera, & Fernand de Mexia, s'en retournerent à Panama pour attendre quels feroient les ordres que Sa Majesté envoyeroit d'Efpagne.

CHAPITRE XXXI.

Le Viceroy fait de nouvelles troupes & retourne à Quito. Il donne bataille, est vaincu par Gonzale Pizarre, & tué dans le combat.

APrès que le Viceroy fût arrivé au Popayan, comme on l'a dit, il fit amaffer tout le fer qu'on put trouver dans la Province, fit chercher des ouvriers & préparer des forges, fi bien qu'en peu de tems il fit faire deux cens arquebufes, & d'autres armes offenfives & défenfives, & fe pourvut de toutes les autres chofes neceffaires pour la guerre. De plus, ayant appris que le Gouverneur Benelcazar avoit envoyé un de fes Capitaines, brave & experimenté, nommé Jean Cabrera, avec cent cinquante hommes, pour conquerir une Province d'Indiens avec qui il étoit en guerre : il écrivit à Cabrera, & lui fit porter fes lettres par des meffagers exprez. « Il lui » faifoit une relation affez étenduë de

tout ce qui étoit arrivé depuis sa ve- «
nuë au Perou, du soulevement & de «
la tyrannie de Gonzale Pizarre & com- «
ment il l'avoit chassé du pays. Après «
cela il lui disoit qu'Il étoit résolu quand «
il auroit assemblé des troupes suffisan- «
tes, d'aller chercher son ennemi, & «
qu'ainsi il le prioit instamment qu'aus- «
sitôt qu'il auroit reçu ses lettres, il le «
vînt trouver au Popayan, & lui amena «
les soldats qu'il avoit avec lui, pour les «
joindre aux siens, & prendre ensemble «
la route de Quito & aller chercher & «
combattre le Tyran. Il lui représentoit «
dans des termes forts, le grand & si- «
nalé service qu'il rendroit en cela à «
sa Majesté; & qu'à l'égard des avan- «
tages qu'il devoit esperer en lui ac- «
cordant ce qu'il demandoit, ils étoient «
incomparablement plus grands que «
ceux qu'il pouvoit attendre de l'expe- «
dition qu'il avoit entrepris; puisque si «
les choses réüssissoient en sorte que «
Gonzale Pizarre fût défait, il pattage- «
roit les terres que lui & ses partisans «
possedoient, & qu'il lui promettoit «
de lui donner abondamment dequoy «
vivre à lui & à ses gens dans les meil- «
leurs endroits du pays. Il lui mandoit «
aussi par les mêmes lettres ce qui se «

» passoit à l'autre extrêmité du Perou
» comment Diegue Centeno s'y étoi
» déclaré pour Sa Majesté; le grand nom
» bre de gens qui se joignoient à lu
» tous les jours : Qu'ainsi allant attaque
» Pizarre dans ces conjonctures, il étoi
» presque impossible qu'il pût résister &
» s'empêcher d'être bien-tôt défait
» d'autant plutôt que tous les habitan
» du Perou étoient si las de sa tyrannie
» de ses extorsions & de ses violences
» qu'ils étoient fort disposez à se décla
» rer contre lui; & le feroient sans dout
» à la premiere occasion favorable qu'i
trouveroient. Pour engager encore pl
aisément Cabrera à venir, & afin q
ses gens fussent mieux disposez à le su
vre, le Viceroy lui envoya un ordre
pouvoir prendre jusqu'à la valeur
trente mille pesos d'or de Caisses Roy
les de Carthage, d'Encelme, de Cal
d'Atioche, & de quelques autres lieux
pour en payer ses soldats. Outre cela,
Viceroy fit ensorte que le Gouverne
Benalcazar comme supérieur à Cabrer
& qui l'avoit envoyé à la conquête où
alloit, lui écrivit, & lui ordonna
venir incontinent. Cabrera n'eut pas p
tôt reçu ces dépêches, qu'il prit sa
perdre tems, la somme qu'on lui de

noit ordre de prendre, la distribua à ses soldats, & partit aussi-tôt pour se rendre au Popayan & se joindre au Viceroy, avec cent soldats assez bien équipez. Outre cela le Viceroy avoit aussi envoyé au nouveau Royaume de Grenade, & à la Province de Carthagene des dépêches à peu près semblables à celles qu'il avoit envoyé à Cabrera. Il faisoit ainsi toutes les diligences possibles, demandant du secours de tous côtez, si bien que par ce moyen ses troupes se grossissoient aussi tous les jours. Il apprit alors la nouvelle de la prison de son frere Vela Nugnez, & de la défaite de Jean Yllanes & de ses troupes, de sorte qu'il n'attendoit plus de nouveaux secours d'aucun endroit. Dans ce tems-là Gonzale Pizarre auroit fort souhaité de trouver quelque moyen de faire tomber le Viceroy entre ses mains, ne se tenant pas en seureté, tandis qu'il seroit vivant & auroit des troupes sur pied. Il se servit donc d'une ruse pour engager s'il pouvoit le Viceroy à venir en lieu où il le pût surprendre: c'est qu'il fit courir le bruit qu'il avoit dessein de partir de Quito pour aller vers l'autre extrêmité du Perou dans la Province des Charcas, appaiser par sa présence les troubles que

Diegue Centeno y avoit causez : & de laisser seulement à Quito le Capitaine Pierre de Puelles, avec trois cens hommes, pour faire tête au Viceroy Il se mit en devoir d'executer ce dessein comme si c'eût été sa veritable intention : Il choisit parmi ses troupes ceux qui devoient l'accompagner, & ceux qui devoient demeurer avec Puelles; il fit donner une montre & aux uns & aux autres, & partit en effet après avoir fait faire la revûë de toutes ses troupes. Il fit aussi ensorte que cela vînt à la connoissance du Viceroy, par le moyen d'un espion du Viceroy même, qu'il avoit envoyé pour être averti des démarches de son ennemis. Cet espion trahit celui qui l'avoit envoyé, se découvrit à Pizarre, & lui donna l'explication & l'intelligence du chiffre dont il se servoit. On fit donc écrire au Viceroy par cet homme, tout ce qui vient d'être dit des desseins apparens de Pizarre, & Pierre de Puelles écrivit aussi à quelques amis qu'il avoit au Popayan, leur apprenant comment il demeuroit à Quito avec trois cens hommes, & qu'il esperoit neanmoins être en état de résister au Viceroy, quelque nombre de gens qu'il amenât contre lui. Il envoya ces lettres d'une maniere qu'elles

puissent aisément être surprises par les gens du Viceroy. Outre tout cela encore, on fit publier les mêmes choses par des Indiens qui avoient été présens à la revûë des troupes, & qui virent partir Gonzale Pizarre, & sçurent exactement le nombre des gens qu'il menoit avec lui & de ceux qu'il laissoit. Il partit donc en effet; mais il s'arrêta à deux ou trois journées de Quito, sous prétexte de se trouver incommodé. Le Viceroy ayant reçu tous ces avis, & considerant le grand avantage qu'il avoit sur Pierre de Puelles, qui outre le petit nombre de ses gens, ne pouvoit esperer aucun secours d'ailleurs, résolut de partir du Popayan & de prendre la route de Quito. Sur toute cette route il ne put rien apprendre de Gonzale Pizarre ni de ses gens, par le bon ordre qu'on avoit mis par tout sur les chemins, en faisant occuper les passages tant par des Chrêtiens que par des Indiens. Cependant Pizarre avoit l'avantage de sçavoir toutes les démarches du Viceroy, par le moyen des Indiens Cagnares, qui sont gens fins & rusez. Ainsi quand il jugea qu'il étoit tems, il retourna à Quito, & s'étant joint avec Pierre de Puelles, ils sortirent ensemble de la ville, pour marcher contre le

Viceroy, qui étoit à Oravalo à douz
lieuës de Quito. Gonzale Pizarre pa-
roissoit fort aise de se voir en état d'alle
combattre son ennemi, bien qu'o
l'assurât qu'il avoit huit cens hommes, &
que même à mesure qu'ils s'approchoien
leur nombre alloit toûjours en croissan
Mais Pizarre s'assuroit beaucoup sur l
valeur & l'experience de ses troupes, o
il y avoit beaucoup de personnes des plu
considerables du pays, & des soldat
aguerris, accoutumez aux périls, & en
couragez par plusieurs victoires qu'ils a
voient remportées. Il faisoit tout son po
sible pour bien persuader ses troupes d
la justice de sa cause, & leur répeto
continuellement les raisons qui pou
voient justifier ses desseins, & autorise
son entreprise; leur représentant » com
» ment ses freres & lui avoient conqu
» le Perou, les faisant souvenir des cruau
» tez du Viceroy, qu'il avoit fait pa
» roître tant par la mort du Commissai
» Yllan Suarez, que par celle de plusieu
» de ses propres Capitaines. Qu'ensui
» après avoir été chassé par les Aud
» teurs, afin qu'il allât rendre comp
» de sa conduite à Sa Majesté, non-se
» lement il n'avoit pas voulu y aller: ma
» il cherchoit à troubler le repos &

tranquillité du pays & y causer des sou- «
levemens : qu'il avoit assemblé pour «
cela des troupes en d'autres endroits «
pour les faire passer au Perou, au pré- «
judice & à la ruine de ceux qui y étoient «
établis. Pizarre ajoûtoit plusieurs autres
choses de même nature pour animer ses
gens contre le Viceroy. Aussi ils s'offrirent tous avec empressement de marcher contre lui & de le combattre. Les uns étoient poussez à cela par un motif d'interêt, afin d'empêcher l'execution des ordonnances qui leur étoient préjudiciables : d'autres par un desir de vangeance, & quelques autres enfin par la crainte qu'ils avoient du Viceroy, pour s'être toûjours trouvez dans un parti opposé au sien : mais il faut avoüer que la plûpart agissoient par un motif de crainte, redoutant la severité de Gonzale Pizarre & de ses Capitaines, qu'ils avoient vû faire pendre plusieurs personnes, pour avoir seulement témoigné quelque froideur pour son service. Il fit faire une revûë pour sçavoir exactement le nombre & l'état de ses troupes : on trouva qu'il y avoit cent trente Cavaliers bien armez & bien équipez, deux cens arquebusiers & trois cens cinquante piquiers, ce qui faisoit en tout près de

ſept cens hommes. Il avoit une quan-
tité ſuffiſante de bonne poudre. Ayan
appris que le Viceroy s'étoit campé
deux lieues de Quito, ſur le bord de l
riviere, il ſortit de la ville avec ſe
troupes. Jean d'Acoſta & Jean Velez d
Guevara étoient Capitaines d'Arquebu
ſiers, Hernan Bachicao commandoit le
Piquiers, & Pierre de Puelles & Gome
d'Alvarado commandoient la Cavaleri
il n'y avoit point de Meſtre de Cam
general dans cette bataille. Gonzale Pi
zarre fit marcher ſon étendart avec ſoi
xante & dix Cavaliers qui s'avanceren
pour occuper un paſſage qui étoit ſur l
riviere, où il eſperoit défaire aiſémen
le Viceroy. Ce fut un ſamedi quinzié
me de Janvier de l'an mil cinq cens qua
rante-ſix. De cette maniere ils demeu
rerent là toute la nuit, ſe tenant ſoigneu
ſement ſur leurs gardes. Le Vicero
étoit campé ſi près d'eux, que les plu
avancez des deux partis ſe pouvoien
parler & ſe parloient en effet, s'appel
lant les uns les autres traîtres & rebel
les, chacun de leur côté prétendant êtr
les bons & fidelles ſujets du Roy : il
paſſerent donc ainſi toute la nuit en at
tente. Outre les Capitaines que nou
avons nommé, Gonzale Pizarre étoi
accompagn

accompagné par le Licentié Benoît Suarez de Carvajal, frere du Commissaire Yllan Suarez de Carvajal. Dès le commencement de la guerre, Benoît étoit sorti de Cusco, pour s'éloigner de Gonzale Pizarre & s'aller joindre au Viceroy. Etant arrivé à vingt lieuës de los Reyes, il apprit la mort de son frere: ainsi il n'osa se hazarder d'aller dans cette ville jusqu'à ce que le Viceroy eût été pris & embarqué. Depuis Gonzale Pizarre l'ayant fait prendre prisonnier, fût sur le point de lui faire couper la tête : mais étant prêt à partir pour la guerre de Quito, il le reçut en grace. Carvajal de son côté, voulut bien l'accompagner & le servir contre le Viceroy, pour vanger la mort de son frere le Commissaire : & non-seulement il le servoit de sa personne, mais il étoit suivi par une trentaine de ses parens & de ses amis, qui formoient une compagnie séparée, dont il se nommoit Capitaine.



CHAPITRE XXXII.

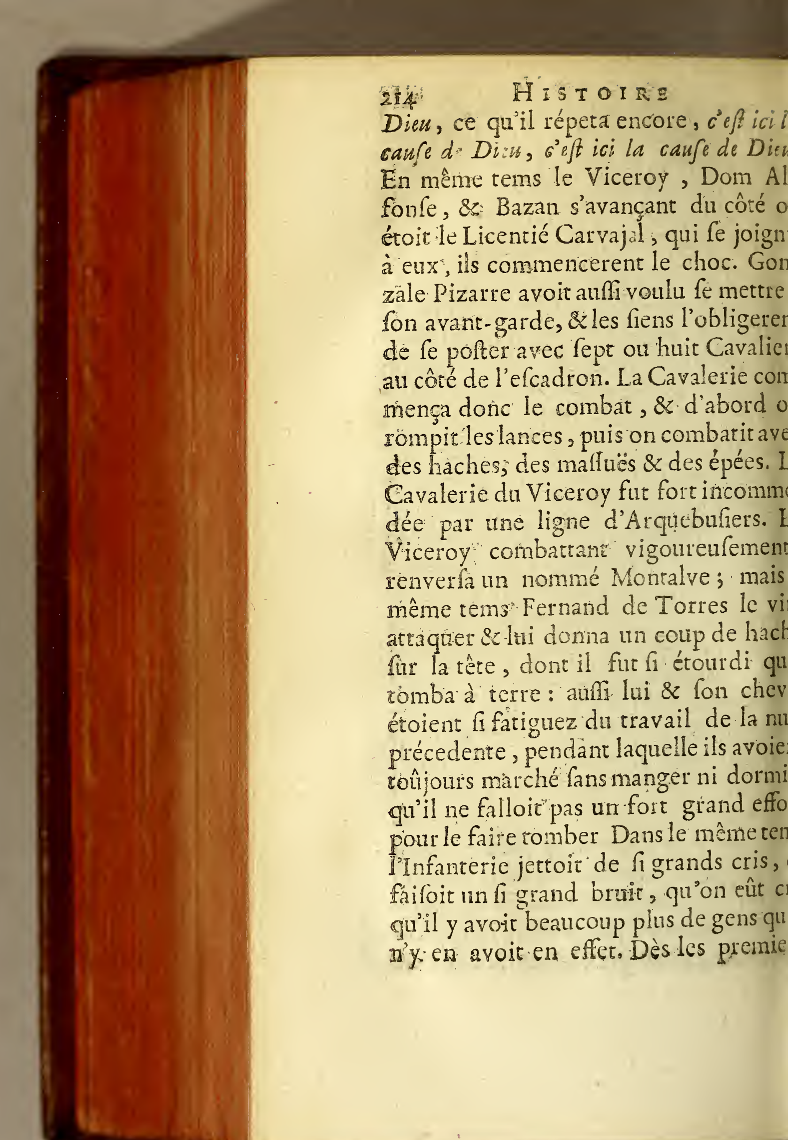
De la bataille de Quito, & comment le Viceroy y est tué.

LE Viceroy étoit dans un village nommé Tuza, à vingt lieuës de Quito, quand il apprit que Gonzale Pizarre étoit dans cette ville, avec une armée d'environ huit cens hommes. Il ne voulut pas que cela fût sçu publiquement; mais il le dit seulement à ses Capitaines, à qui il donna ordre de tenir toutes choses en état de pouvoir donner bataille. Quand il fut arrivé tout prêt des ennemis, au pied de la colline sur laquelle étoit Gonzale Pizarre, il résolut de l'aller prendre par derriere, & marcha pour cela secretement par un chemin different de celui que les ennemis gardoient. Il se flatoit de tirer de là un grand avantage; parce que les Arquebusiers de Pizarre & ses principales forces étoient sur la colline du côté qu'ils croyoient que le Viceroy devoit venir, & à l'arriere-garde étoit la Cavalerie, sans aucun soupçon qu'on vînt commencer l'attaque par elle. C'étoit la raison qui avoit obligé le Viceroy à se venir loger si près des ennemis

comme on a dit qu'il étoit. Dès la premiere nuit qu'il fut là, il quitta son camp, laissant ses tentes comme elles étoient, & y laissant aussi des Indiens & des chiens avec des feux allumez en plusieurs endroits pour tromper les ennemis, & leur faire croire que tout son armée y étoit. Cependant il partit sans bruit avec toutes ses troupes, & prit ce chemin secret par lequel on lui avoit dit qu'il avoit quatre lieuës à faire. Comme ce chemin étoit peu frequenté, & qu'il y avoit long-tems qu'on n'y passoit point, il y trouva tant de difficultez & de mauvais pas, qu'il étoit jour avant qu'il pût faire ce qu'il s'étoit proposé. Il se trouva alors à une lieuë des ennemis, sans esperance de pouvoir les surprendre, comme il en avoit eu le dessein. Cela lui fit prendre la résolution d'aller à Quito, où il pouvoit aisément entrer, parce qu'il n'y avoit que fort peu de gens dans la ville qui n'étoient point en état de s'opposer à son entrée. Il esperoit y trouver quelques fidéles sujets de Sa Majesté qui auroient cherché quelque prétextes, & allegué quelques excuses pour se dispenser de suivre le Tyran. Le Viceroy esperoit aussi d'y trouver quelques armes qu'on y auroit laissé. Quand il fut entré

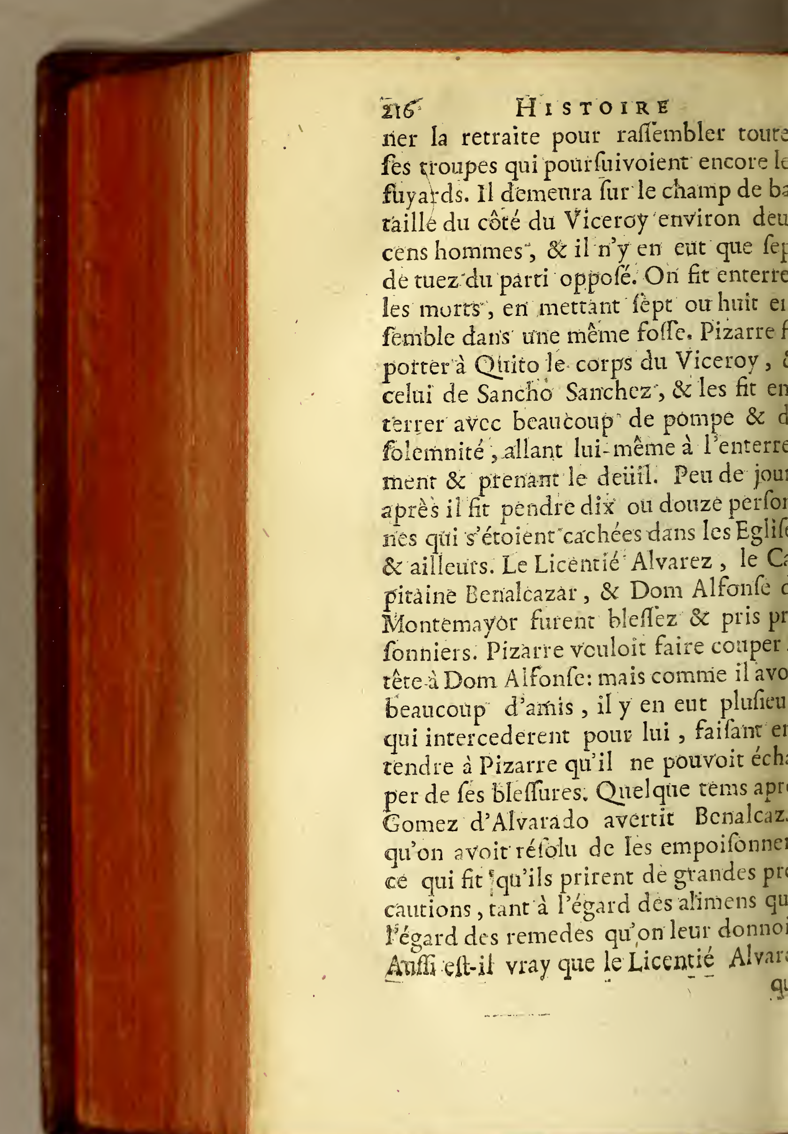
dans cette ville, ſes ſoldats apprirent ce qu'il leur avoit caché ſi ſoigneuſement, qui eſt, que Gonzale étoit là en perſonne avec toutes ſes troupes, qu'il commandoit lui-même. Le matin les coureurs de Pizarre s'étant avancez, & n'entendant pas grand bruit dans le camp du Viceroy, ils y entrerent, & ayant appris des Indiens ce qui ſe paſſoit, ils le firent ſçavoir à Gonzale Pizarre, qui apprit auſſi peu de tems après, que le Viceroy étoit à Quito. Il marcha promptement de ce côté-là, à deſſein de combattre l'ennemi en quelque lieu qu'il le rencontrât. Le Viceroy connoiſſoit bien les avantages que Pizarre avoit ſur lui, neanmoins il prit avec beaucoup de courage la réſolution de le combattre & de s'expoſer au hazard d'une bataille : il ſortit donc de la ville, & marcha droit aux ennemis, avec autant de hardieſſe & de réſolution, que s'il eût été aſſuré de la victoire. Ses Capitaines étoient Dom Alfonſe de Montemayor, qui commandoit la premiere compagnie avec l'Etendart Royal : le Viceroy voulut que tous lui obéïſſent dans cette journée comme à ſon Lieutenant General. Cepeda & Bazan commandoient la Cavalerie ; & Ahumada portoit le grand Etendart ;

Sancho Sanchez d'Avila, François Hernandes Giron, Pierre d'Heredia & Rodrigue Nugnez de Bonilla étoient Capitaines d'Infanterie : Jean de Cabrera en étoit le Mestre de Camp, & combattit à pied. Tous les principaux supplierent le Viceroy de ne combattre point à l'avant-garde, comme il le vouloit faire ; mais de demeurer à l'arriere-garde avec quinze Cavaliers, pour donner du secours où il verroit que le besoin le demanderoit. Neanmoins quand le combat fut sur le point de commancer, & que les troupes s'avancerent pour donner, le Viceroy se mit à côté de Dom Alfonse au devant de l'Etendart. Il étoit monté sur un cheval gris, & portoit un habit d'une toile des Indes blanche, avec de grandes taillades qui laissoient voir une veste de satin cramoisi avec une frange d'or. Comme il se vit tout près des ennemis, il dit à ses gens : *Mes amis, je n'entreprens pas de vous encourager par mes paroles ou par mon exemple ; j'espere de l'être moi-même par le vôtre : je suis persuadé que vous ferez vôtre devoir comme bons & fidéles sujets du Roy, nôtre commun maître, & connoissant comme je fais vôtre inviolable fidelité à son service, je n'ai rien à vous dire, sinon que c'est icy la cause de*



Dieu, ce qu'il répeta encore, *c'est ici l*
cause de Dieu, c'est ici la cause de Die
En même tems le Viceroy, Dom Al
fonse, & Bazan s'avançant du côté o
étoit le Licentié Carvajal, qui se joign
à eux, ils commencerent le choc. Gon
zale Pizarre avoit aussi voulu se mettre
son avant-garde, & les siens l'obligerer
de se poster avec sept ou huit Cavalier
au côté de l'escadron. La Cavalerie com
mença donc le combat, & d'abord o
rompit les lances, puis on combatit ave
des haches, des massuës & des épées. L
Cavalerie du Viceroy fut fort incomm
dée par une ligne d'Arquebusiers. L
Viceroy combattant vigoureusement
renversa un nommé Montalve; mais
même tems Fernand de Torres le vi
attaquer & lui donna un coup de hach
sur la tête, dont il fut si étourdi qu
tomba à terre: aussi lui & son chev
étoient si fatiguez du travail de la nu
précedente, pendant laquelle ils avoie
toûjours marché sans manger ni dormi
qu'il ne falloit pas un fort grand effo
pour le faire tomber Dans le même ten
l'Infanterie jettoit de si grands cris,
faisoit un si grand bruit, qu'on eût c
qu'il y avoit beaucoup plus de gens qu
n'y en avoit en effet. Dès les premie

coups Jean Cabrera fût tué. Sancho Sanchez d'Avila attaqua un Escadron des ennemis, marchant à la tête des siens avec une épée à deux mains, dont il se servoit avec tant de force & d'adresse, qu'il avoit déja rompu & défait la moitié de l'escadron : mais comme ceux du parti de Pizarre étoient en beaucoup plus grand nombre que ceux qui suivoient Avila, il se trouve envelopé de toutes parts, & fut tué lui & la plûpart des siens. Le combat avoit été assez opiniâtré, & la victoire bien disputée par l'Infanterie, jusques à ce qu'on eût vû tomber le Viceroy : mais ceux de son parti commencerent à se relâcher & à perdre cœur, si bien qu'ils furent vaincus & plusieurs tuez. Le Licentié Carvajal courant çà & là sur le champ de bataille, rencontra le Capitaine Puelles qui vouloit achever de tuer le Viceroy, bien qu'il fût déja sans sentiment, & presque mort de sa chute & d'un coup d'arquebuse qu'il avoit reçu. Carvajal lui fit couper la tête, disant *que c'étoit pour vanger la mort de son frere*, & ajoûtant, *que c'étoit là l'unique but qu'il s'étoit proposé en allant à cette expedition, plutôt que le service de Gonzale Pizarre*. Le combat fini, & Pizarre victorieux, il fit son-



ner la retraite pour rassembler toute
ses troupes qui poursuivoient encore le
fuyards. Il demeura sur le champ de ba
taille du côté du Viceroy environ deu
cens hommes, & il n'y en eut que sep
de tuez du parti opposé. On fit enterre
les morts, en mettant sept ou huit en
semble dans une même fosse. Pizarre f
porter à Quito le corps du Viceroy, &
celui de Sancho Sanchez, & les fit en
terrer avec beaucoup de pompe & d
solemnité, allant lui-même à l'enterre
ment & prenant le deüil. Peu de jour
après il fit pendre dix ou douze person
nes qui s'étoient cachées dans les Eglis
& ailleurs. Le Licentié Alvarez, le Ca
pitaine Benalcazar, & Dom Alfonse d
Montemayor furent blessez & pris pr
sonniers. Pizarre vouloit faire couper
tête à Dom Alfonse: mais comme il avo
beaucoup d'amis, il y en eut plusieu
qui intercederent pour lui, faisant en
tendre à Pizarre qu'il ne pouvoit écha
per de ses blessures. Quelque tems apr
Gomez d'Alvarado avertit Benalcaz
qu'on avoit résolu de les empoisonner
ce qui fit qu'ils prirent de grandes pr
cautions, tant à l'égard des alimens qu
l'égard des remedes qu'on leur donnoi
Aussi est-il vray que le Licentié Alvar
qu

qui ne pouvoit pas ſi facilement prendre les mêmes précautions; parce qu'il étoit logé dans la maiſon de Cépéda, mourut peu de tems après : & on ne douta point qu'il n'eût été empoiſonné dans un amandé. Pizarre voyant qu'il n'avoit pû réüſſir comme il ſouhaitoit, à ſe défaire ſecretement de Dom Alfonſé par le poiſon, & déſeſperant d'ailleurs de gagner jamais ſon amitié, il réſolut de l'envoyer en exil au Chili, qui étoit à plus de mille lieuës de là & d'y envoyer auſſi en même temps Rodrigue Nugnez de Bonilla, Tréſorier de Quito, & ſept ou huit autres qui avoient toûjours ſuivi le parti du Viceroy, & s'étoient trouvez en tous les combats qui s'étoient donnez pour ſes interêts. Il ne voulut pas les faire mourir, parce que pluſieurs perſonnes intercederent pour eux, il ne vouloit pas auſſi les retenir auprès de ſoy par la défiance qu'il en avoit : De les envoyer en quelque endroit du Perou que ce pût être, ne lui paroiſſoit pas non plus un bon parti à prendre, parce que par tout ils pouvoient lui nuire. Cela lui fit donc prendre la réſolution de les envoyer au Chili; & pour cet effet il les mit entre les mains d'un de ſes Capitaines, nommé Antoine d'Ul-

loa qu'il y envoyoit avec quelques soldats. Ce Capitaine leur avoit déja fait faire plus de quatre cens lieuës, la plûpart d'eux à pied & sans que leurs blessures fussent entierement guéries, lors que le chagrin de se voir traitez de cette maniere, & le desir de la liberté leur firent prendre la résolution de se tirer de ses mains en l'attaquant lui & les siens, & de mourir ou se sauver de la captivité où ils étoient. Après s'être recommandé à Dieu, ils entreprirent la chose avec tant de courage & de résolution, qu'elle réüssit selon leur desir; ils prirent Antoine d'Ulloa, & la plûpart de ceux qui l'accompagnoient. Dom Alfonse s'étant chargé du soin de garder les prisonniers, envoya quatre de ses Compagnons au port le plus voisin du lieu où ils étoient. Ils y trouverent un navire dont ils se rendirent maîtres par leurs soins & leur adresse, ayant eu bien de la peine à en venir à bout; parce qu'il y avoit sur ce vaisseau quelques soldats & quelques autres personnes qui étoient dans le parti de Gonzale Pizarre, & qui suivoient ses sentimens. Dom Alfonse étant averti de ce qu'avoient fait ses Compagnons, & comment ils étoient maîtres d'un navire, il partit

lui & les autres qui étoient demeurez avec lui ; & laiſſant là leurs priſonniers, ils ſe rendirent au vaiſſeau, & ſe mirent en mer ſans pilote, ſans matelots & ſans qu'aucun d'eux entendît la navigation : ainſi avec beaucoup de peine & de péril ils ſe rendirent à la nouvelle Eſpagne. Pizarre ne ſe contentant pas de témoigner ſa haine à ceux qui étoient tombez entre ſes mains le jour du combat, envoya le Capitaine Guevara à la ville de Paſto, pour y prendre quelques perſonnes contre qui il avoit du chagrin ; il en fit pendre un, & bannit les autres. Il pardonna à Benalcazar, à condition & ſous promeſſe ſolemnelle d'être toûjours de ſon parti & de prendre ſes interêts ; & ainſi il le renvoya dans ſon Gouvernement avec une partie des gens qu'il en avoit amené. Après la bataille il raſſembla auſſi tout ce qu'il pût des ſoldats du Viceroy, qui s'étoient ſauvez, à qui il repréſenta premierement les raiſons qu'il avoit de ſe plaindre d'eux : puis il ajoûta qu'il leur pardonnoit neanmoins, parce qu'il ſçavoit que les uns avoient été trompez, & les autres forcez, pour leur faire faire ce qu'ils avoient fait ; qu'ainſi il leur promettoit, s'ils le vou-

loient suivre, & faire leur devoir, qu'il les considereroit & les traiteroit de la même maniere que les autres qui avoient toûjours été à son service, & qu'ils pourroient attendre de lui les mêmes graces & les mêmes recompenses. Ainsi il les fit demeurer dans son Camp, dêfendant expressément que personne ne les maltraitât ni de fait ni de paroles, bien qu'au fond il les soupçonnât toûjours, & ne se fiât pas beaucoup en eux. Il dépêcha des messagers de tous côtez pour porter la nouvelle de sa victoire, encourager ceux qui tenoient son parti, & affermir par ce moyen de plus en plus sa tyrannie. Il envoya le Capitaine Alarcon à Panama porter cette nouvelle à Hinoiosa; avec ordre d'amener avec luy en retournant Vela Nugnez & les autres prisonniers qui avoient été pris quelque temps auparavant par les gens d'Hinoiosa. Il y avoit quelques-uns de ceux qui accompagnoient Pizarre, qui lui conseilloient d'envoyer sa flote le long des côtes de la nouvelle Espagne & de Nicaragua, pour prendre ou brûler tous les vaisseaux qu'ils y trouveroient, afin qu'on ne pût les venir attaquer par mer, & qu'aprés cela on feroit revenir toute la flote à

los Reyes. *De cette maniere*, disoient-ils, *lorsqu'il viendra quelques dépêches & quelques ordres de la part de Sa Majesté à Terre-Ferme, & qu'on n'y trouvera aucune commodité pour passer de là au Perou, ce sera une raison suffisante pour faire qu'on se trouve obligé, & même dans une necessité indispensable de vous faire un parti avantageux, & de vous accorder à peu près ce que vous souhaiterez.* Gonzale Pizarre ne voulut point suivre ce conseil, & crut que ce seroit faire paroître trop de défiance & de foiblesse, de prendre tant de précautions : Il avoit beaucoup de confiance en Hinoiosa & en ceux qui l'accompagnoient, & croyoit qu'à cet égard il ne falloit que se reposer sur leurs soins & leur vigilance, d'ailleurs il étoit si fier de la victoire qu'il avoit remporté sur le Viceroy, qu'il se croyoit en état d'agir ouvertement, & de résister à tout. Alarcon partit donc, fit heureusement son voyage, amena les prisonniers, & avec eux le fils de Gonzale Pizarre. Quand il fut près de Porto Vieio il fit pendre Sayavedra & Lerma, deux des plus considerables entre les prisonniers, pour quelques paroles qu'on lui rapporta qu'ils avoient dit. Il voulut aussi faire pendre Rodrigue Me-

xia; mais le fils de Gonzale Pizarre lui ſauva la vie par ſes ſollicitations & le témoignage qu'il rendit des bons traitemens qu'il en avoit reçu. Alarcon mena Vela Nugnez à Quito où Gonzale Pizarre luy pardonna le paſſé, en luy recommandant de prendre ſoigneuſement garde à ſa conduite & à ſes démarches à l'avenir, parce que le moindre ſujet de ſoupçon qu'il donneroit lui ſeroit fatal. De cette maniere il le menoit avec lui ſans qu'il fût ni priſonnier, ni auſſi en pleine liberté, & ainſi quand il retourna à los Reyes, Nugnez fut auſſi du voyage. Le Licentié Cépeda un des Auditeurs ſuivit, & accompagna toûjours Gonzale Pizarre dans toute cette expedition. Il avoit tiré cet Auditeur de los Reyes, & l'avoit emmené avec luy pour rompre l'Audiance Royale; parce que de quatre Auditeurs dont elle étoit compoſée, le Licentié Alvarez s'en étoit allé avec le Viceroy; le Docteur Texada étoit parti pour l'Eſpagne. Ainſi Cépeda accompagnant Pizarre, ils ne reſtoit plus des quatre que Zarate, qui ne pouvoit tenir ſeul l'Audiance, d'autant plutôt qu'il étoit infirme & preſque toûjours malade: De plus on avoit un peu moins de défiance de lui qu'on n'avoit

eu autrefois, depuis que Gonzale Pizarre lui avoit pris presque par force une de ses filles, & l'avoit mariée avec Blas Soto son frere. Ce n'est pas qu'à la verité le Licentié Zarate ne fût toûjours bien intentionné pour le service de Sa Majesté, bien qu'il fût obligé par la necessité du tems, & la disposition des affaires de dissimuler, & faire quelques complimens au Tyran.





LIVRE SIXIE'ME.

Où il est parlé du voyage du Licentié de la Gasca au Perou ; comment il vainquit Gonzale Pizarre & établit la paix dans le païs.

CHAPITRE PREMIER.

Le Capitaine Carvajal suit sa route, & marche contre Diegue Centeno, qu'il batit en diverses occasions.

ON a rapporté dans le Livre précédent comment le Capitaine Carvajal étoit parti de Cusco avec trois cens hommes, grand nombre de chevaux, d'arquebuses & d'autres armes. Il passa par le Collao, prenant la route de la Province de Paria où étoit Diegue Centeno avec environ deux cens cinquante hommes, résolu d'attendre son ennemi, & de lui donner bataille. Quand Carvajal fut arrivé à deux lieuës de la ville de Paria, Diegue Centeno se retira un peu, & passa de l'autre côté de la ville, pour se

poster sur le bord de la riviere, où le poste lui parut plus avantageux & plus sûr. Le Capitaine Carvajal se logea avec tous les siens dans le Tambo de Paria, à une lieuë des ennemis. Le lendemain Diegue Centeno envoya quinze Arquebusiers fort bien montez, pour présenter la bataille à Carvajal : Ils s'avancerent jusqu'à un jet de pierre de son camp; de sorte qu'ils se pouvoient parler les uns aux autres. Ils s'adresserent donc à Carvajal, & lui dirent *que Diegue Centeno étoit prêt de combattre pour les interêts de Sa Majesté ; mais que si lui qui avoit vieilli au service du Roy, vouloit penser à lui-même, considerer la mauvaise cause qu'il défendoit, & rentrer dans son devoir, ils feroient tous gloire de lui obéir.* Carvajal étoit à la tête de ses Troupes, & ne faisoit que rire & se mocquer de ce que disoient les gens de Centeno; si bien que de part & d'autre ils commencerent à se dire des injures & à s'appeller mutuellement traîtres & rebelles : les quinze Cavaliers firent leur décharge, puis retournerent à leurs gens, ayant à peu près reconnu le nombre & la disposition des ennemis. C'étoit le Vendredy Saint de l'an mil cinq cens quarante-six. Incontinent Carvajal dé-

campa, & se mit en marche pour alle
attaquer les ennemis. Ils ne jugeren
pas alors à propos de l'attendre, mais il
se retirerent dans un poste avantageux
où il n'étoit pas aisé de les aller atta-
quer, à dessein de ne point hazarder l
bataille, mais de se contenter d'escar
moucher, & faire quelques attaque
pendant la nuit; parce qu'on leur avoi
rapporté le mécontentement de la plû
part de ceux qui suivoient Carvajal, &
qu'ainsi ils esperoient que plusieurs l'a
bandonneroient pour se rendre à eux
en sorte qu'ils vainqueroient de cett
maniere sans peine & sans risque. On
craignoit le succès d'une journée à caus
du grand nombre d'Arquebusiers qu'a
voit Carvajal, bien qu'ils eussent de leu
côté un grand avantage sur luy par l
nombre de leur Cavalerie. A la verit
cette résolution de se retirer avoit ét
contre le sentiment de Centeno, qu
vouloit qu'on attendît les ennemis pou
les combattre: Mais comme tous les ha-
bitans de la ville de Plata qui l'accom-
pagnoient furent d'un avis contraire, i
résolut de s'y conformer, toûjours dan
le dessein pourtant de ne refuser pas l
bataille, si l'occasion s'en présentoit favo
rable. Il se retira donc & fit une marche

e quinze lieuës dans le jour & la nuit. Carvajal le suivit toûjours de près, & se ampa le plus proche qu'il put des ennenis, donnant cette nuit la garde à ceux n qui il se fioit le plus. Sur la minuit Diegue Centeno envoya quatre-vingt Cavaliers faire une attaque au camp des nnemis ; ce qu'ils firent vigoureusenent avec plusieurs décharges de leurs rquebuses. Carvajal de son côté fit nettre ses gens en bataille & les tint oute la nuit en ordre, sans permettre u'aucun quittât son poste, ni sortît des angs ; parce qu'il craignoit aussi que uelques-uns l'abandonnassent, & se angeassent dans le parti de ses ennemis. Ainsi par ses soins & sa vigilance, il mpêcha que la chose n'arrivât & passa oute la nuit sans perdre un seul home. Dès le matin à la pointe du jour Diegue Centeno décampa & fit ce jourà dix lieuës toûjours avec la même diligence. Carvajal le suivit d'assez près c rencontra sur le chemin un soldat qui toit demeuré derriere par la lassitude ui l'avoit empêché de pouvoir suivre; il e fit pendre sur le champ, jurant qu'il en eroit de même à tous ceux qu'il attraperoit. Il continua donc toûjours sa poursuite, & Diegue Centeno étant re-

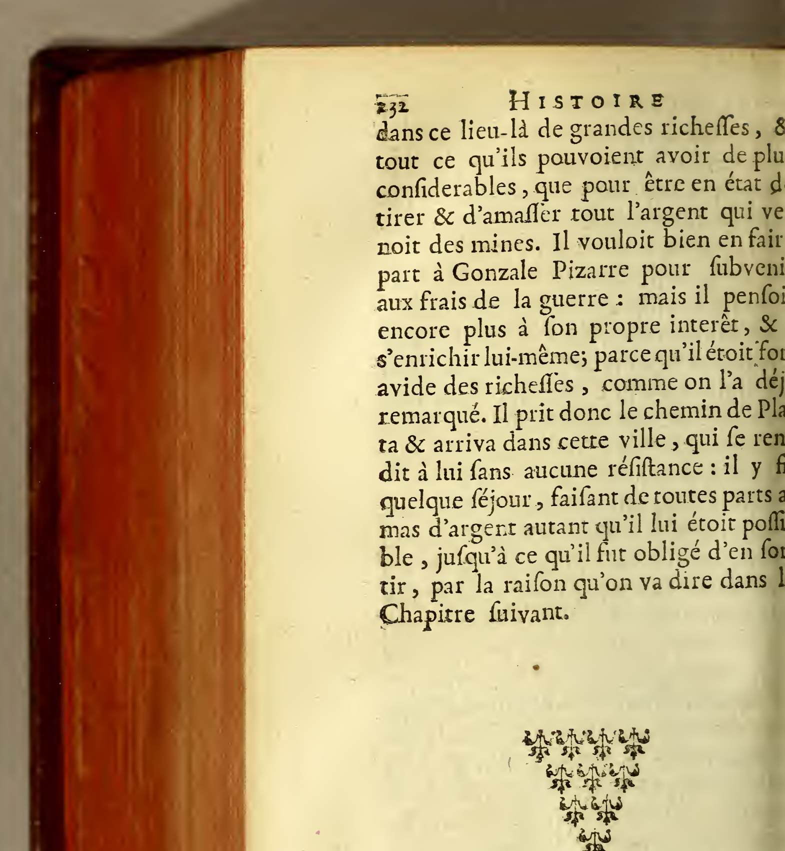
tourné par un autre chemin à Paria,
prit la route du Collao, sans que Car
vajal cessât de le poursuivre avec plus d
précipitation & de diligence qu'il n
semble être possible à des gens de guer
re : En effet il y eut des jours qu'ils firen
jusqu'à douze ou quinze lieuës presqu
toûjours en vûë les uns des autres. Car
vajal étant arrivé à Hayohayo y trouv
douze des soldats de Dom Diegue, qu'i
fit tous pendre, & passa outre. Comm
ils faisoient de si grandes journées, il
eut plusieurs gens de l'un & de l'autr
parti qui demeuroient derriere de fati
gue & de lassitude, & qui se cachoien
le mieux qu'il leur étoit possible. Die
gue Centeno voyant que plus il alloit e
avant, moins il se trouvoit en état de ré
sister à son ennemi, il se plaignoit de se
Capitaines & de ses amis, qui l'avoien
empêché de donner bataille lorsqu'il l
vouloit faire. Il trouvoit que tout le pay
par où il passoit, étoit déclaré pour Gon
zale Pizarre : ainsi il jugea à propos d
marcher vers la côte de la mer, & pri
le chemin d'Arequipa. Il envoya cepen
dant le Capitaine Ribadeneyra, afin
que s'il trouvoit quelque navire le long
de la côte, il s'en rendît maître par ar-
gent ou par adresse & l'amenât à Arequi

a ; & qu'ainsi il le trouvât tout prêt à
'y embarquer dès le moment qu'il se-
oit arrivé dans ce lieu-là. Ribadeneyra
:ouva par hazard un navire qui étoit
rêt à partir pour s'en aller au Chili : la
uit il prit un bateau qui le conduisit au
avire où il entra , & s'en rendit facile-
ient maître, & le trouva fort bien pour-
eu des choses necessaires. Diegue Cen-
:no arriva alors à Arequipa , & un peu
ioins de deux jours après y arriva aussi
'arvajal qui le poursuivoit. Diegue Cen-
:no attendoit avec impatience un vais-
:au : mais voyant qu'il n'en avoit aucu-
es nouvelles , que cependant son enne-
ii s'approchoit , & qu'il ne lui restoit
lus qu'environ quatre-vingt hommes ,
résolut de les congedier , afin qu'ils se
uvassent séparément les uns d'un côté ,
s autres de l'autre le mieux qu'ils pour-
oient. Lui-même se sauva comme il put
ans les montagnes avec deux de ses a-
iis : il demeura caché dans une caverne
ıns pouvoir être découvert quelque
oin qu'on y prît , & cela jusqu'au tems
ue le Licentié de la Gasca vint au Pe-
ou. Le Cacique du pays où étoit Cente-
:no, lui donnoit à manger sans le décou-
rir à personne. Carvajal arriva à la côte
'Arequipa; & ayant appris que Centeno

étoit caché, & ses gens dispersez çà & l
il envoya un Capitaine avec vingt Ar
quebusiers à la poursuite de Lope d
Mendoze, qu'il apprit qu'il n'étoit pa
loin de là avec sept ou huit soldats. Men
doze se retira si diligemment avec so
petit nombre de gens, qu'encore qu'o
le poursuivît à grand'hâte plus de qua
tre-vingt lieuës durant, on ne le put ja
mais joindre ; ainsi ceux qui le poursui
voient s'en retournerent, & lui continu
son chemin, tirant vers l'embouchûr
de la riviere de la Plata, où il lui arriv
ce que nous dirons bien-tôt. Carvajal é
tant cependant entré à Arequipa, on v
paroître à la côte le navire qu'ameno
Ribadeneyra, & Carvajal apprit de que
ques-uns des soldats de Centeno qui é
toient demeurez dans cette ville, la ra
son pourquoy on amenoit ce navire, &
qui étoient ceux qui l'amenoient. Il s'in
forma aussi du signal concerté entre Cen
teno & Ribadeneyra ; & l'ayant sçu,
fit cacher vingt Arquebusiers sur le bor
de la mer, & fit faire le signal, esperan
se rendre maître du navire. Ribadeney
ra crut d'abord que cela se faisoit de
part & de l'ordre de Centeno, & il en
voya la chaloupe à terre, neanmoin
ayant quelque défiance & quelque sou

on de ce qui pouvoit être arrivé, il
lonna ordre à ceux qui étoient dans la
haloupe d'être fort ſur leurs gardes, &
le reconnoître ſoigneuſement s'il n'y a-
oit point quelque ſupercherie, avant
que de hazarder d'aller à terre. Ils le fi-
ent comme il leur avoit recommandé,
& ne voulurent point s'approcher fort
rès du bord qu'on ne leur fiſt voir Die-
ue Centeno : ils connurent donc aiſé-
nent par cette précaution la tromperie
u'on vouloit leur faire;& s'étant promp-
ement retirez à leur navire ils mirent à
a voile & s'en allerent dans la Province
e Nicaragua, laiſſant Diegue Centeno
aché, comme nous avons dit, avec ſes
eux compagnons, & quelques-uns des
ens qui avoient fui. Il y en eut de ceux
ui s'étoient cachez en divers endroits
ur les montagnes, qui y furent tuez par
es Indiens, ſuivant les ordres du Capi-
aine Carvajal qui leur commanda ex-
reſſément de le faire; ſi bien qu'il ne
eſtoit plus perſonne de toute l'armée de
Centeno, qui pût donner le moindre ſu-
et de crainte. Après cela Carvajal prit la
éſolution d'aller demeurer pour quel-
ue tems dans la ville de Plata; tant par-
e qu'il apprit que Diegue Centeno, &
eux qui l'avoient ſuivi, avoient caché

dans ce lieu-là de grandes richesses, &
tout ce qu'ils pouvoient avoir de plu
considerables, que pour être en état d
tirer & d'amasser tout l'argent qui ve
noit des mines. Il vouloit bien en fair
part à Gonzale Pizarre pour subveni
aux frais de la guerre : mais il pensoi
encore plus à son propre interêt, &
s'enrichir lui-même; parce qu'il étoit for
avide des richesses, comme on l'a déj
remarqué. Il prit donc le chemin de Pla
ta & arriva dans cette ville, qui se ren
dit à lui sans aucune résistance : il y f
quelque séjour, faisant de toutes parts a
mas d'argent autant qu'il lui étoit possi
ble, jusqu'à ce qu'il fut obligé d'en sor
tir, par la raison qu'on va dire dans l
Chapitre suivant.



CHAPITR

CHAPITRE II.

ope de Mendoze fuyant Carvajal rencontre quelques gens qui venoient de la riviere de la Plata : Ils se joignent, & retournent tous ensemble contre Carvajal.

LOpe de Mendoze ayant évité de tomber entre les mains du Mestre e Camp, & de ceux qu'il avoit envoyé sa poursuite continua son chemin penant quelque temps le long de la côte, vec cinq ou six habitans de la ville de lata, entre lesquels étoient Alfonse e Camargo & Loüis Pardomo. Come ils virent que Gonzale Pizarre étoit aître paisible de tout le Royaume du erou, & qu'il ne se trouvoit plus personne qui osât s'opposer à luy, ou qui t en état de le faire, & qu'ainsi il n'y oit plus de sureté pour eux en aucun ndroit, ils résolurent de percer plus in jusqu'au Gouvernement de Diegue e Roias. Ils suivirent le chemin que iegue Centeno avoit pris lorsqu'Alfon de Toro le poursuivoit ; tant parce u'ils étoient persuadez qu'ils ne seroient

pas pourſuivis par cette route, qu'à cauſe que les Indiens qui appartenoient à Lope Mendoze & à Diegue Centeno, étoient de ce côté-là, & qu'ils eſperoient d'en recevoir du ſecours, des proviſions & quelques autres choſes qui leur étoient neceſſaires. De cette maniere, comme ils cheminoient par ces lieux déſerts ils rencontrerent Gabriel Vermudez de la ville de Cuellar, qui avoient accompagné Diegue de Roias, quand il alla à la conquête de la riviere de la Plata. Vermudez s'étonnant de trouver là des Eſpagnols, les aborda; & s'étant reconnus les uns les autres, il leur conta
» comment Diegue de Roias, Philippe
» Gutierrez & Pierre d'Heredia allant
» à cette découverte, & combattant en
» chemin contre les Indiens, Diegue de
» Roias avoit été tué. Qu'après ſa mort
» il y avoit eu de grands démêlez entre
» François de Mendoze ſon ſucceſſeur
» & les autres Officiers, à cauſe de quoy
» Philippe Gutierrez avoit été chaſſé &
» banni. Qu'après cela continuant leurs
» découvertes, ils trouverent la riviere
» de la Plata, & apprirent qu'il y avoit
» de grandes richeſſes dans le pays d'a-
» lentour, où il y avoit des Eſpagnols
» qui étoient entrez dans cette riviere

ar la mer du Nord, & avoient fait «
les établiſſemens dans le voiſinage. Il «
ajoûta qu'ils avoient trouvé les forts «
le Sebaſtien Gaboto, ou Gabot; di- «
ant pluſieurs choſes ſurprenantes & «
nerveilleuſes de ce pays-là. Qu'après «
cela, comme ils étoient dans le deſſein «
le paſſer outre, Pierre d'Heredia a- «
voit poignardé François de Mendoze, «
& que cette mort ayant cauſé de gran- «
les diviſions parmi eux, ils s'étoient «
rouvez, tant par cette raiſon, qu'à «
auſe de leur petit nombre, hors d'é- «
at d'entreprendre une conquête ſi im- «
ortante; & qu'ainſi ils avoient pris «
es uns & les autres la réſolution de «
etourner au Perou, afin que Sa Majeſ- «
é, ou ceux qui commandoient en ſon «
om & de ſa part, leur donnaſſent «
our Chef & pour Commandant quel- «
qu'un à qui ils obéïſſent tous d'un «
ommun accord, & qu'ainſi leurs di- «
iſions ne fuſſent plus un obſtacle à «
eur entrepriſe. Qu'ils avoient auſſi «
ſperé que la connoiſſance qu'on au- «
oit de la richeſſe du pays dont ils ve- «
noient, engageroit pluſieurs perſon- «
nes à ſe joindre à eux, & que par ce «
moyen ils ſeroient en état d'entre- «
prendre cette conquête, & d'y réüſſir. «

„ heureusement, & sans beaucoup de
„ peine. Que c'étoient là les raisons de
„ leur retour, après avoir découvert six
„ cent lieuës d'un pays fort plein, fort
„ aisé à traverser, & passablement pour-
„ vû de vivres & d'eau, à compter de-
„ puis la ville de Plata. Que depuis
„ peu de jours il avoit appris par quel-
„ ques Indiens qui avoient commerce
„ dans le pays des Charcas, la révolte
„ du Perou; mais qu'ils n'avoient pu
„ lui en dire la raison, ni ce qui l'avoit
„ causée. Qu'ainsi il avoit pris les de-
„ vans pour s'instruire de ce qui se pas-
„ soit, & sçavoir l'état des choses, &
„ qu'il étoit chargé de la part des Ca-
„ pitaines & des principaux, d'offrir
„ leur secours au parti qui tenoit pour
„ sa Majesté, s'il pouvoit le trouver,
„ & s'y joindre, & que ce secours
„ qu'il avoit à leur offrir, n'étoit pas
„ méprisable, puisqu'ils avoient plu-
„ sieurs bons chevaux, & des armes en
„ quantité. Lope de Mendoze ayant oüi
ce récit, raconta aussi à Vermudez la
révolte du Perou depuis le commen-
cement jusqu'à l'état présent des choses
avec tout ce qui s'étoit passé. Là-des-
sus Vermudez en vertu de sa commis-
sion, luy offrit au nom de tous, de

marcher contre le Mestre de Camp Carvajal ; puis ils s'avancerent ensemble à la rencontre des Troupes qui n'étoient pas fort éloignées. Quand elles eurent appris ce qui se passoit, ils reçurent tous Lope de Mendoze avec des témoignages de joye & d'affection, & confirmerent les offres que Vermudez luy avoit fait de leur part pour le service de Sa Majesté contre Gonzale Pizarre & ses partisans. » Lope de Mendoze les remercia beaucoup, & leur representa « combien il leur seroit honorable & « glorieux de prendre le parti du Roy, « leur légitime Souverain ; mais qu'ou- « tre cela il pouvoit les assurer qu'ils « auroient amplement de quoy vivre à « leur aise ; puisque remettant le pays « sous l'obéïssance de Sa Majesté, Elle « leur accorderoit sans doute des pos- « sessions dans les meilleurs endroits. « Ainsi Mendoze s'étant mis à leur tête, les conduisit jusqu'au Village de Pocona qui est à quarante lieuës de la ville de Plata. De-là il envoya des gens en quelques lieux secrets & retirez, où luy & Diegue Centeno avoient caché en terre plus de mil marcs d'argent en barre : on les luy apporta, & il voulut les distribuer à ceux qu'il avoit si heureusement

rencontré, & qui l'avoient si genereusement suivi; mais la plûpart ne voulurent rien prendre, tant parce qu'ils étoient riches, que parce qu'au Perou dans toutes les guerres dont nous avons parlé jusqu'icy, les soldats n'ont jamais voulu prendre une paye & une solde reglée; & si quelques-uns recevoient de l'argent, c'étoit toûjours, ou sous prétexte de quelque secours présent dont ils avoient besoin, ou pour acheter des chevaux & des armes. La raison qu'on donne de cela, c'est qu'il n'y a point de si misérable soldat qui ne croye meriter par ses services, que ceux à qui il les rend, réüssissant dans leurs desseins, lui doivent faire donner un partage fort avantageux dans les meilleurs endroits du pays, tant les richesses qui s'y trouvent leur font concevoir de grandes esperances. Lope de Mendoze se trouva donc ainsi bien accompagné par ces gens qui venoient de la riviere de la Plata, au nombre de cent cinquante hommes, tous Cavaliers bien armez & bien équipez. Ce fut un malheur que Diegue Centeno se cacha comme il fit, au lieu de prendre le chemin que prit Lope de Mendoze, ainsi qu'il y avoit apparence qu'il le dût faire comme il l'avoit fait

utrefois; parce que s'il l'eût fait effecti-
vement, on ne peut presque douter que
es affaires n'eussent mieux réüssi qu'elles
ne firent.

CHAPITRE III.

Carvajal marche contre Lope de Mendoze & ses gens, les combat, remporte la Victoire & fait mourir les Principaux.

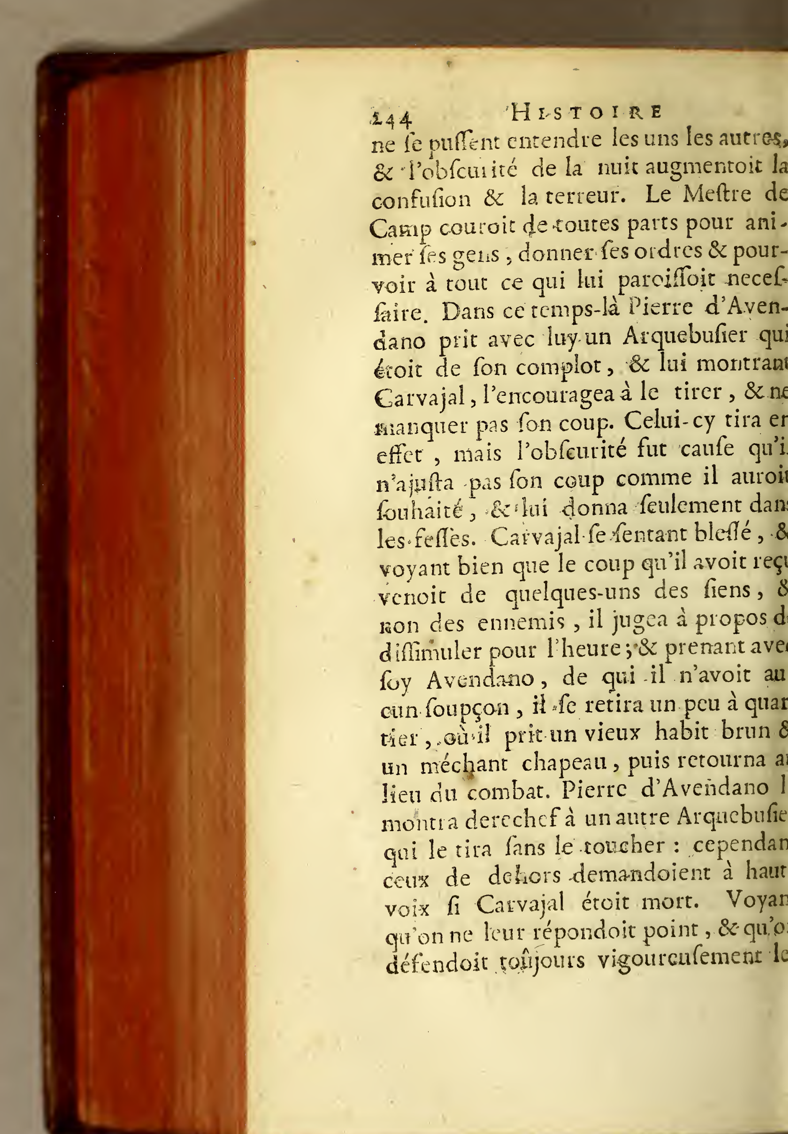
CArvajal étoit en chemin pour aller d'Arequipa à la Ville de Plata avec dessein d'y faire du séjour ; parce qu'il avoit déja appris les heureux succez de Gonzale Pizarre qui ne trouvoit plus aucune opposition dans le pays, & qui lui avoit écrit, & lui avoit mandé sa victoire & la mort du Viceroy. Etant arrivé à Paria il y apprit la nouvelle de ces gens qui venoient de la riviere de la Plata, & comment ils avoient rencontré Lope de Mendoze. Il sçut aussi en même tems qu'ils n'étoient pas tous bien unis ni d'un même sentiment, & qu'ils marchoient séparément, & par petites troupes, sans reconnoître la plûpart ni Capitaine, ni Chef, ni aucun Superieur,

Cela lui fit juger que pour bien réüss
contr'eux, & les combattre à son avan
tage, il falloit user de diligence, &
les attaquer avant qu'ils eussent eu l
temps de prendre quelques mesures pou
se mieux unir, & se mettre en ordr
de gens de guerre avec des Officier
& un Commandant à qui ils obéissen
Ainsi dans deux jours de temps, Car
vajal fit mettre ses troupes en état l
mieux qu'il put, & fut rejoint alors pa
les vingt Arquebusiers qui retournoien
de la poursuite de Lope de Mendoze.
partit donc le plus promptement qu'
luy fut possible, marchant à grand
journées, & encourageant ses gens pa
les assurances qu'il leur donnoit d'un
victoire aisée, sans péril & sans per
d'un seul homme; parce qu'il avoit
leur disoit-il, des lettres des principau
Capitaines des ennemis, qui lui offroien
leurs services; qu'ainsi toute leur pein
consistoit dans la marche qu'ils avoien
à faire pour arriver aux ennemis. D'ail
leurs s'il en connoissoit quelques-un
parmi les siens qui fussent mal dispo
sez, il les intimidoit par des menàce
Il continua donc sa marche, & par l
chemin il joignit trente hommes à ceu
qu'il avoit déja; de sorte qu'il se trou

va en avoir deux cens cinquante en tout. De cette maniere il arriva à Pocona, qui est à quatre-vingt lieuës de Paria ; & un jour vers les quatre heures après midy, il parut en bon ordre avec ses Troupes sur une hauteur. Lope de Mendoze étoit alors occupé à distribuer de l'argent à ceux qui en vouloient : Aussi-tôt qu'il vit Carvajal, de la venuë duquel il avoit déja eu avis, il mit les troupes en ordre ; & considerant que toute leur force consistoit dans la Cavalerie, parce que presque tous les Cavaliers étoient des gens considerables, bien montez & bien armez, il les posta dans une plaine, à la vûë du Village dans lequel ils laisserent tout leur bagage, & Mendoze son argent ; en disant qu'il esperoit de leur valeur qu'ils seroient bien-tôt en état de le reprendre, & d'y joindre même celui de leurs ennemis. Carvajal étant descendu de dessus la colline, se posta dans un lieu que Lope de Mendoze venoit de quitter, qui étoit une grande place enceinte de murailles avec des ouvertures en quelques endroits. Il choisit ce lieu pour y passer la nuit, parce qu'il lui sembla commode pour empêcher que ses ennemis ne luy pussent faire aucun mal avec leur Cavalerie, quand ils vou-

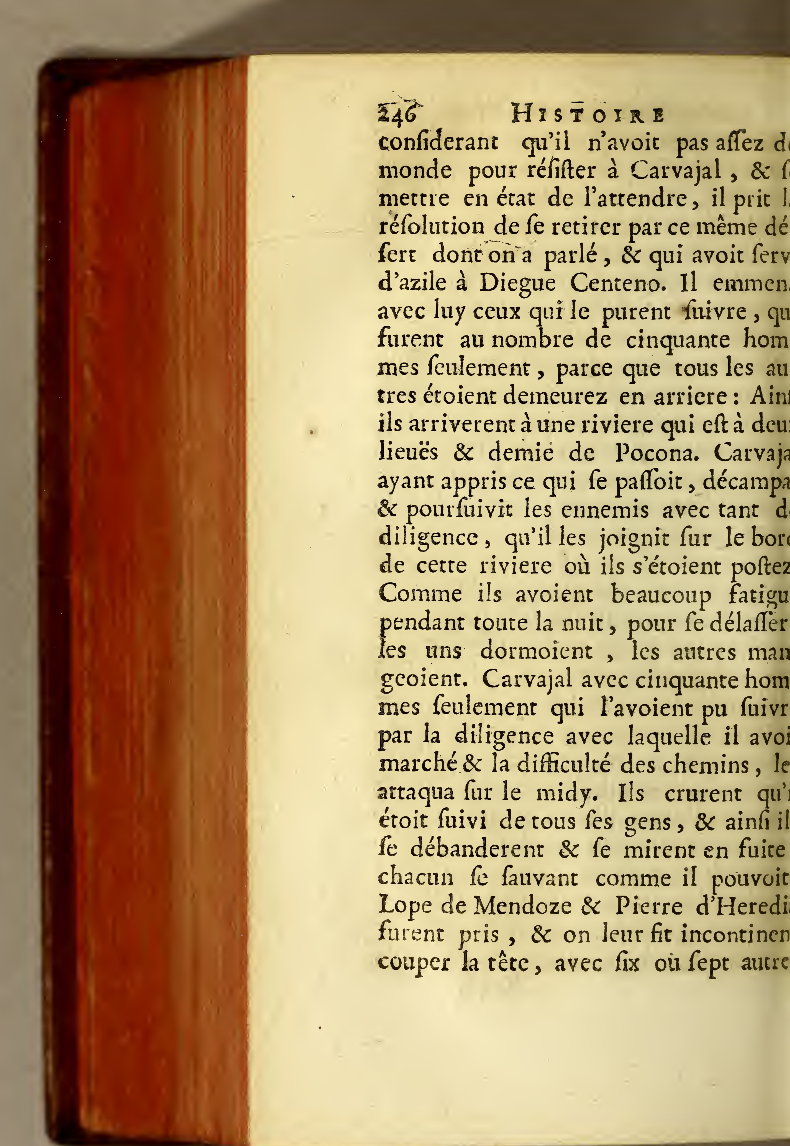
droient tenter de l'attaquer. Ce n'eſt pas qu'auſſi tôt qu'il fut entré dans ce lieu, ſes gens ayant appris que Lope de Mendoze & les ſiens avoient laiſſé tout leur bagage dans la Bourgade, ils ſe débanderent pour l'aller piller; de maniere qu'il ne demeura pas quatre-vingt hommes au camp : enſorte que ſi Lope de Mendoze les eût attaqué alors, il auroit pu les défaire fort aiſément, & auroit eu raiſon de regarder comme une adreſſe & une ruſe de guerre, de laiſſer le bagage exposé à la diſcretion & à l'avidité des ennemis; puiſque ſouvent un ſemblable artifice a fait remporter des victoires ſignalées. Carvajal voyant ce deſordre dans lequel étoient ſes gens fit battre une fauſſe allarme qui ne fut pas ſans effet, la plûpart ſe rendirent au camp; mais l'amour du gain & l'envie de piller étoient ſi forts, que la plus grande partie de la nuit ſe paſſa avant qu'on pût les raſſembler tous. Il y avoit alors quelques complots ſecrets parmi les gens de Carvajal pour le tuer, à cauſe des mauvais traitemens qu'ils en avoient receu dans les guerres paſſées quand il s'étoit vû victorieux. Le chef du complot étoit un nommé Pierre d'Avendano, Secretaire de Carvajal, & en qui il avoit

beaucoup de confiance. Afin de pouvoir plus aiſément mettre ſon deſſein en execution, il envoya un Indien adroit & ruſé à Lope de Mendoze pour l'en avertir & le prier de faire cette nuit-là quelque attaque, qui lui donnât la commodité d'executer ſon entrepriſe. Mendoze avoit eu deſſein de ſe retirer à quatre ou cinq lieuës de-là dans une plaine dont la ſituation lui auroit été fort avantageuſe pour combattre, à cauſe de ſa Cavalerie. Mais ſur cet avis d'Avendano, il fit préparer ſes gens pour attaquer les ennemis après que la lune ſeroit couchée. Il prit cette précaution d'attendre qu'il fiſt obſcur, pour éviter en partie le péril des armes à feu: alors il s'avança en bon ordre vers les ennemis, ayant envoyé devant quelques coureurs qui prirent un des ſoldats de Carvajal; on interrogea cet homme, & après en avoir tiré les éclairciſſemens qu'on jugea à propos, on s'avança vers les entrées du Clos où étoient poſtées les Troupes ennemies. Ces entrées étoient gardées par des Arquebuſiers & par des Piquiers. On les attaqua vigoureuſement & avec beaucoup de courage, ils ſe défendirent de même. Le bruit des arquebuſes & les cris des combatans empêchoient qu'ils



ne se pussent entendre les uns les autres,
& l'obscurité de la nuit augmentoit la
confusion & la terreur. Le Mestre de
Camp couroit de toutes parts pour ani-
mer ses gens, donner ses ordres & pour-
voir à tout ce qui lui paroissoit neces-
saire. Dans ce temps-là Pierre d'Aven-
dano prit avec luy un Arquebusier qui
étoit de son complot, & lui montrant
Carvajal, l'encouragea à le tirer, & ne
manquer pas son coup. Celui-cy tira en
effet, mais l'obscurité fut cause qu'i.
n'ajusta pas son coup comme il auroit
souhaité, & lui donna seulement dans
les fesses. Carvajal se sentant blessé, &
voyant bien que le coup qu'il avoit reçu
venoit de quelques-uns des siens, &
non des ennemis, il jugea à propos d
dissimuler pour l'heure; & prenant ave
soy Avendano, de qui il n'avoit au
cun soupçon, il se retira un peu à quar
tier, où il prit un vieux habit brun &
un méchant chapeau, puis retourna a
lieu du combat. Pierre d'Avendano l
montra derechef à un autre Arquebusie
qui le tira sans le toucher : cependan
ceux de dehors demandoient à haut
voix si Carvajal étoit mort. Voyan
qu'on ne leur répondoit point, & qu'o
défendoit toûjours vigoureusement le

entrées, ſans qu'il leur fût poſſible de les forcer, Lope de Mendoze fit retirer les ſiens, & Carvajal demeura dans le Clos. Le nombre des morts de part & d'autre fut quatorze en tout, & il y eut quelque bleſſez. Carvajal ſe fit pancer ſecretement, diſſimulant pour lors ſa bleſſure; de ſorte qu'elle ne vint point à la connoiſſance de ſes Troupes. Dans ce temps-là un ſoldat de l'armée de Carvajal, nommé Palencia, quitta ſon camp, & s'en alla trouver Lope de Mendoze, à qui il apprit tout ce qui s'étoit paſſé; & de plus lui donna avis que le bagage de Carvajal étoit à cinq ou ſix lieuës de là dans un lieu qu'il lui marqua, & qu'il y avoit quantité d'or & d'argent, quelques chevaux, des arquebuſes & de la poudre. Lope de Mendoze ſur cet avis partit incontinent & marcha pendant la nuit avec ſes gens, étant conduit par le ſoldat qui lui avoit donné cet avis. Il arriva donc à l'improviſte au lieu où étoit ce bagage; & comme la nuit étoit fort obſcure, il y eut plus de ſoixante-dix de ſes gens qui s'égarerent & demeurerent derriere: neanmoins étant arrivé quelque temps avant le jour avec ceux qui le purent ſuivre, il ſe rendit aiſément maître de tout ſans trouver aucune réſiſtance. Après cela,



considerant qu'il n'avoit pas assez d
monde pour résister à Carvajal, & s
mettre en état de l'attendre, il prit l
résolution de se retirer par ce même dé
sert dont on a parlé, & qui avoit serv
d'azile à Diegue Centeno. Il emmen
avec luy ceux qui le purent suivre, qu
furent au nombre de cinquante hom
mes seulement, parce que tous les au
tres étoient demeurez en arriere: Ains
ils arriverent à une riviere qui est à deu
lieuës & demie de Pocona. Carvaja
ayant appris ce qui se passoit, décampa
& poursuivit les ennemis avec tant d
diligence, qu'il les joignit sur le bor
de cette riviere où ils s'étoient postez
Comme ils avoient beaucoup fatigu
pendant toute la nuit, pour se délasser
les uns dormoient, les autres man
geoient. Carvajal avec cinquante hom
mes seulement qui l'avoient pu suivr
par la diligence avec laquelle il avoi
marché & la difficulté des chemins, le
attaqua sur le midy. Ils crurent qu'i
étoit suivi de tous ses gens, & ainsi il
se débanderent & se mirent en fuite
chacun se sauvant comme il pouvoit
Lope de Mendoze & Pierre d'Heredi
furent pris, & on leur fit incontinen
couper la tête, avec six ou sept autre

des principaux qu'on traita de la même maniere. Carvajal prit tout leur bagage, tant celuy qu'il lui avoient enlevé, que celuy qu'ils avoient d'ailleurs, & s'en retourna ainſi à Pocona. Il promit de ne faire aucun mal à tous ceux qui avoient échappé à la premiere furie du ſoldat, & leur fit même rendre leurs armes & leurs chevaux, avec tout le reſte de ce qui leur avoit été pris. Il n'en retint que fort peu auprès de luy, & envoya les autres à Gonzale Pizarre. Après cela il partit avec ſes Troupes, emmenant avec luy Alfonſe de Camargo & Loüis Perdomo, qui ſont ceux que nous avons dit qui avoient fui avec Lope de Mendoze, & auſquels Carvajal accorda la vie, parce qu'ils luy découvrirent beaucoup d'argent que Diegue Centeno avoit caché en terre auprès de Paria. En effet il y trouva plus de cinquante mille écus & s'en alla ainſi avec cet argent & ſes Troupes à la ville de Plata, dans la réſolution d'y faire pendant quelque temps ſa réſidence. Quand il y fut arrivé, il y établit des Juges & des Magiſtrats de ſa main, & envoya des Meſſagers par tout le Royaume pour publier ſes heureux ſuccez. Il demeura cependant à Plata, amaſſant de toutes parts

& avec grand ſoin tout l'argent qu'il
luy étoit poſſible, ſous prétexte d'en-
voyer du ſecours à Gonzale Pizarre;
mais à la verité il en retenoit la plus
grande partie pour lui même.

CHAPITRE IV.

*On découvre les mines de Potoſi : Le Ca-
pitaine Carvajal s'en rend maître.*

LE Capitaine Carvajal ayant ſi bien réüſſi dans toutes ſes entrepriſes, & les évenemens ayant toûjours ſi bien ré-pondu à ſes deſirs, qu'il ne trouvoit plus aucune oppoſition dans le pays où il étoit : il ſemble que la fortune, comme on parle, le voulut mettre au comble du bonheur, par la découverte des plus riches mines dont on eût encore oüy parler. Voicy comment. Quelques In-diens qui appartenoient à Jean de Ville Roel, habitant de la ville de Plata, trouverent à dix-huit lieuës de cette vil-le en voyageant de ce côté-là, une mon-tagne fort haute, & ſeule au milieu d'une plaine dont elle étoit environnée: ils reconnurent par quelques indices qu'il y avoit des mines d'argent : ils en tirerent pour eſſai, & l'ayant fondu &

épuré, ils trouverent que la mine étoit fort bonne & fort riche, parce que tout ce qu'ils en tirerent étoit de l'argent tres-fin, & que là où elle rendoit le moins, ils tiroient d'un quintal quatre-vingt Marcs ; ce qui est plus que tout ce qu'on a vû ou entendu dire d'aucune autre mine. Quand on apprit cela dans la ville de Plata, les Magistrats se transporterent sur le lieu, & firent une répartition entre les habitans de la ville, mettant des bornes pour marquer où chacun auroit à faire travailler ; selon les endroits qui paroissoient plus avantageux à chacun, & qu'ils pouvoient obtenir. Les Indiens Yanaconas (c'est-à-dire qui appartenoient aux Chrêtiens comme leurs serviteurs) qui allerent pour travailler à ces mines, furent en si grand nombre, qu'en peu de tems il s'y en trouva plus de sept mille établis dans le voisinage. Ils travaillerent aussi avec tant de soin & d'industrie, que par accord fait avec leurs maîtres, chaque Indien fournissoit au sien, deux Marcs d'argent par semaine : ce qu'ils faisoient avec tant de facilité, que chacun en pouvoit encore retenir autant, & plus pour lui même. La Mine ou Marcassite qu'on tire des veines de cette montagne est de telle natu-

re, qu'on ne la peut fondre de la ma
niere ordinaire avec les soufflets, com
me on fait les autres tirées d'ailleurs
mais il faut necessairement pour en ve
nir à bout, se servir de ces Guairas, o
petits fourneaux des Indiens, où l'on me
du charbon & de la fiente de brebi
qui s'allument d'eux-mêmes par le vent
sans aucun autre instrument. On nomm
ces mines, les mines de Potosi, parc
que c'étoit le nom de tout ce canton-là
La facilité que les Indiens y trouvoient
& le grand profit qu'ils en retiroien
pour eux-mêmes, outre ce qu'ils en don
noient à leurs maîtres par la convention
faire avec eux, furent cause que quand
ils y étoient une fois entrez, on ne pou
voit plus les obliger à en sortir, pour
les faire travailler ailleurs. En effet il
étoient à couvert dans ce lieu-là de tous
les périls, & exempts de toutes les pei-
nes à quoi ils étoient exposez, & qu'ils
avoient à supporter dans les autres mi-
nes par les soufflets, la fumée & les ex-
halaisons du charbon, & de la matiere
même qui se fond. On ne manqua pas
de faire incontinent porter de ce côté-là
les vivres necessaires; cependant le nom-
bre des gens qui s'y rendoient étoit si
grand, que la necessité s'y fit bien tôt

ſentir ; en ſorte que le ſac de Maïz y valut juſqu'à vingt écus, & le ſac de froment le double, un petit ſac de Coca trente peſos : cela paſſa même plus loin dans la ſuite. La grande richeſſe de ces mines fit abandonner les autres de ce voiſinage, particulierement celles de Porco, d'où Fernand Pizarre avoit pourtant trouvé le moyen de tirer de grandes richeſſes. Tous ceux qui travailloient à tirer de l'or à Carabaya & dans les rivieres, quitterent & ſe rendirent à Potoſi, où ils trouvoient incomparablement plus de profit que dans les autres lieux. Ceux qui ſont entendus en ces ſortes de choſes, croyent par pluſieurs ſignes qu'ils remarquent que cette mine continuera toûjours d'être bonne, & ne s'épuiſera pas aiſément. Carvajal ne manqua pas de profiter d'une occaſion ſi favorable, & commença à amaſſer de l'argent avec beaucoup de ſoin & d'empreſſement. Premierement il s'appropria tous les Indiens Yanaconas qui appartenoient aux Habitans qui lui avoient été contraires, & qui étoient morts, ou s'en étoient fuis: de plus il aſſembla plus de dix mille moutons qui ſervoient à porter des vivres, & qui appartenoient aux Indiens de Sa Majeſté ou aux autres: ſi bien qu'en

peu de tems il amassa près de 20000c
francs sans en faire aucune part aux sol-
dats qui l'avoient suivi. Cela les chagri-
na & les irrita si fort contre luy, qu'il
comploterent de le tuer : Les chefs d
l'entreprise étoient Loüis Pardomo, Al-
phonse de Camargo, Diegue de Balsa-
meda, & Diegue de Luxan, qui ave
plusieurs autres jusqu'au nombre d
trente avoient résolu d'executer la chos
environ un mois, ou un peu plus aprè
que Carvajal fut arrivé à la ville de Pla-
ta. Quelque obstacle qu'ils rencontre-
rent à l'exécution de leur dessein, l
leur fit differer & remettre à un autr
jour que celuy qu'ils avoient pris. O
ne sçait comment cependant la chos
vint à la connoissance de Carvajal, qu
fit mourir cruellement Loüis Pardomo,
Camargo, Orbaneia, Balsameda & di
ou douze autres des principaux, & ban-
nit les autres. Ces exécutions séveres &
cruelles qu'il faisoit sans misericorde e
de pareilles occasions, intimiderent s
fort tout le monde, que personne après
cela n'osoit plus entreprendre rien de
semblable ; parce que non seulement
l'intention & la volonté d'attenter quel-
que chose contre lui, quand elle étoit
connuë, passoit pour un crime irrémissi-

ble: mais ſur les moindres ſoupçons
même, il n'y alloit pas moins que de la
vie: ainſi un frere n'oſoit là-deſſus ſe fier
à ſon frere. On peut par là répondre à
ce que pluſieurs perſonnes conſiderables
ont imputé aux ſerviteurs de Sa Majeſté,
en les accuſant de foibleſſe ou de negligence, de n'avoir pas fait périr Carvajal, comme il le meritoit. En effet, il
ſemble qu'il y avoit aſſez de gens qui avoient interêt à l'entreprendre, pour ſe
tirer d'une ſervitude ſi cruelle & ſi périlleuſe que celle où on étoit avec lui : mais
la ſurpriſe qu'on peut avoir là-deſſus,
doit ceſſer quand on conſiderera qu'il
ſe forma en effet pluſieurs complots contre lui, mais qu'ils vinrent toûjours à ſa
connoiſſance, & que quatre ou cinq qu'il
découvrit, coûterent la vie à plus de cinquante perſonnes. Cela faiſoit donc que
tout le monde étoit intimidé, d'autant
plutôt que donnant de groſſes recompenſes à ceux qui lui découvroient quelque
deſſein formé contre lui, il y en avoit
peu qui oſaſſent ſe hazarder à en former;
on aimoit mieux temporiſer & attendre
un tems & des conjonctures plus favorables pour ſe voir délivrer de ce cruel Tiran. Il demeura donc ainſi paiſible &
tranquille dans la Ville de Plata, fai-

ſant ſouvent ſçavoir des nouvelles de ce
qui ſe paſſoit à Gonzale Pizarre, & lui
envoyant auſſi bonne quantité d'argent,
tant de ce qui lui appartenoit de droit,
que du quint Royal qu'il prenoit, & des
biens de ceux qu'il faiſoit mourir, dont
il prenoit les Indiens & en tiroit les re-
venus, ſous prétexte de les employer
pour les frais de la guerre.

CHAPITRE V.

Gonzale Pizarre part de Quito, & va à los Reyes: ce qu'il y fait, & comment il y agit.

APrès la dèfaite & la mort du Vice-
roy, Gonzale demeura aſſez long-
tems à Quito, dépêchant pluſieurs com-
miſſions pour les gens de guerre qu'il
envoyoit en divers endroits. Il en en-
voya quelques-uns avec l'Adelantado Be-
nalcazar, à qui il pardonna, & qu'il re-
çut en ſes bonnes graces: d'autres avec
le Capitaine Ulloa, qui étoit venu du
Chili de la part de Pierre de Valdivia,
pour demander du ſecours, afin de pou-
voir faire des conquêtes en ce pays-là.
Il en envoya auſſi d'autres en d'autres

eux, ſi bien qu'il demeura avec en-
iron cinq cens hommes, ſe réjoüiſſant
: faiſant des fêtes preſque continuel-
:s, depuis le dix-huit de Janvier de
an mil cinq cens quarante-ſix, jour au-
uel ſe donna la bataille où le Viceroy
it tué, juſqu'à la my-Juillet de la mê-
ie année. On parloit diverſement des
iiſons qui l'obligeoient à faire un ſé-
ɔur ſi conſiderable dans cette ville. Les
ns diſoient que c'étoit pour être plus
romptement informé des nouvelles &
es ordres qui viendroient d'Eſpagne:
s autres penſoient que c'étoit à cauſe
u grand profit qui luy revenoit des
iines d'or qu'on avoit découvertes en
: pays-là : mais il y en avoit auſſi qui
otent perſuadez qu'il étoit retenu par
imour qu'il avoit pour cette femme
ont on a parlé, & dont il avoit fait
ier le mary par ce Vincent Pablo qui
it condamné à mort, & executé pour
: crime à Valladolid. Cette femme ſe
ouva groſſe après la mort de ſon ma-
/, ſon pere fit mourir l'enfant qu'elle
iit au monde, & pour ce crime Pierre
e Puelles le fit pendre. Enfin Gonzale
izarre réſolut de partir de Quito pour
ller à los Reyes, & faire quelque ſé-
ɔur. On diſoit qu'une des principales

raisons qui luy avoit fait prendre cett
résolution, étoit les soupçons qu'il avoi
contre son Lieutenant dans cette Ville
le Capitaine Lorenço d'Aldana qui étoi
si aimé de tout le monde, qu'il se trou
voit à peu près en état de réüssir en tou
ce qu'il auroit voulu entreprendre. Pi
zarre avoit aussi quelques soupçons con
tre son Mestre de Camp Carvajal, qu'i
craignoit qui s'enorgüeillît par tant d
victoires qu'il avoit remporté, & qui s
voyant fort éloigné de lui ; pourroit ai-
sément se mettre dans l'esprit de sécoüe
le joug de son autorité, & se rendre in
dépendant. Il partit donc de Quito,
laissant pour son Lieutenant & Capitai-
ne General Pierre de Puelles, avec troi
cens hommes. Il avoit beaucoup de con-
fiance en lui, parce qu'il l'avoit secour
à propos & dans son grand besoin, lor
qu'il alloit de Cusco à los Reyes, &
que son armée étoit sur le point de s
dissiper & de l'abandonner, si Puelle
n'y fût arrivé à propos pour les encoura
ger tous. Outre cela encore, il lui sem
bloit de voir en ce Capitaine, plusieur
qualitez, qui lui promettoient une entie
re seureté de sa part, & que même si s
Majesté envoyoit quelques gens par l
Gouvernement de Benalcazar, Pierr
d

de Puelles seroit homme à les empêcher de pouvoir entrer dans le pays, & à leur résister vigoureusement. Sur la route, Gonzale Pizarre agissoit, & étoit traité par tout en homme qui joüissoit paisiblement & tranquillement de son autorité de Gouverneur du Perou, & qui sembloit en si grande seureté, qu'il n'avoit aucun revers à craindre, & que Sa Majesté même seroit obligée de lui faire quelque parti avantageux. D'ailleurs ses serviteurs & ses soldats lui obéïssoient & le respectoient, comme des gens qui paroissoient pleinement persuadez qu'ils avoient à dépendre toute leur vie de lui & passer le reste de leurs jours soumis à son autorité. On tenoit pour bonnes & seures les répartitions d'Indiens qu'il faisoit, & on ne doutoit pas qu'elles ne fussent de longue durée. Lui & ses principaux Officiers feignoient & publioient qu'ils recevoient souvent des lettres de plusieurs grands Seigneurs d'Espagne, qui le loüoient & approuvoient ce qu'il avoit fait, le justifiant par les infractions qu'on avoit fait aux privileges & aux droits legitimes dont on joüissoit au Perou, & lui offrant même leur faveur & leur crédit pour appuyer ses interêts. Ce n'est pas que les gens un peu éclairez ne connus-

ſent clairement que ce n'étoit qu'un ar-
tifice, & une choſe inventée à plaiſir &
ſans aucun fondement dans la verité
Quand il fut arrivé à la ville de Sain
Michel, ayant appris qu'il y avoit dan
ce voiſinage pluſieurs Indiens non ſou
mis, il donna ordre qu'on fiſt un nou
vel établiſſement dans la Province d
Garrochamba, afin de pouvoir aiſémen
les attaquer de là: il laiſſa pour Che
de cette entrepriſe le Capitaine Mer
cadillo avec cent trente hommes, re
glant entr'eux par avance le partage d
pays & des conquêtes qu'ils y feroient
Il envoya le Capitaine Porcel avec ſoi
xante hommes, pour continuer ſa con
quête des Bracamoros. En tout cela i
vouloit faire croire qu'il agiſſoit ain
pour le bien & l'avantage du pays: mai
ſon intention principale étoit de teni
toûjours des gens de guerre en état &
en haleine, en cas qu'il vînt à en avoi
beſoin. Outre ce qu'on vient de dir
Gonzale Pizarre avoit envoyé en par
tant de Quito, le Licentié Carvaja
avec quelques ſoldats par mer, dan
les navires que le Capitaine Jean Alon-
ſe Palomino avoit amenez de Nicara-
gua, de la pourſuite de Verdugo, &
luy avoit donné ordre de pourvoir en

chemin faiſant, à tout ce qu'il juge-
roit neceſſaire pour la ſeureté de la cô-
te. Carvajal ſe rejoignit à Pizarre dans
la Ville de Truxillo, & ils allerent en-
ſemble par terre avec deux cens hom-
mes juſqu'à los Reyes. Quand ils furent
arrivez auprès de la Ville, il y eut di-
vers ſentimens ſur les cérémonies qu'on
feroit pour l'entrée & la réception de
Pizarre. Ses Capitaines diſoient qu'il
falloient ſortir au devant de luy avec
le dais, ſous lequel il marcheroit à
la maniere des Rois: d'autres par une
flatterie encore plus outrée, vouloient
qu'on abatît une partie des murailles
de la ville & quelques maiſons, &
qu'on luy fiſt ainſi un nouveau che-
min pour ſon entrée; afin de conſer-
ver d'autant mieux le ſouvenir de ſa
victoire, comme on faiſoit autrefois
à Rome à ceux à qui on accordoit
l'honneur du triomphe. Gonzale Pi-
zarre ſuivit en cela comme il faiſoit
dans toutes les choſes importantes,
le ſentiment & l'avis du Licentié Car-
vajal, qui fut d'entrer à cheval, préce-
dé par ſes Capitaines, qui marchoient
à pied, tenant leurs chevaux par la bri-
de: il avoit à ſes côtez l'Archevêque
de los Reyes, l'Evêque de Cuſco, l'E-

vêque de Quito, & l'Evêque de Bogo
ta, qui étoit venu par la voye de Car
tagéne, pour se faire consacrer au Pe
rou. Pizarre étoit aussi accompagné dan
son entrée, par son Lieutenant Loren
ço d'Aldana, & tous les Magistrats &
les Habitans de la Ville, sans qu'il e
manquât aucun. Les ruës étoient pro
pres & bien ornées, jonchées d'herbe
& de fleurs: les cloches de toutes le
Eglises & de tous les monasteres son
noient, & devant lui marchoit un
musique composée de trompettes, d
tymbales, & de plusieurs autres instru
mens. Pizarre fut conduit ainsi en pom
pe jusqu'à la grande Eglise; puis de l
jusques à sa maison. Depuis ce temps-
il commença à agir avec beaucoup plu
de hauteur, & marquer plus d'orgüe
qu'il n'avoit encore jamais fait, su
vant les grandes idées qu'il s'étoit fa
de soy-même par tous ces dehors, selo
le caractere des petits esprits. Il avo
une garde de quatre-vingt halebardier
outre plusieurs Cavaliers qui l'accom
pagnoient toûjours. Personne n'oso
s'asseoir en sa présence, & il y avoi
fort peu de gens pour qui il se décou
vrît. Toutes ces façons de faire & ce
hauteurs, jointes au paroles desobligean

tes & injurieuses qu'il disoit souvent à plusieurs, mécontenterent tout le monde. Il faut ajoûter encore qu'il donnoit un autre sujet de mécontentement aux gens de guerre, en ne les payant point. Tout cela ne manqua pas de produire son effet dans la suite, comme on le verra, bien qu'on dissimulât sans découvrir ses sentimens, jusques à ce qu'on en trouvât une occasion favorable.

CHAPITRE VI.

Le Licentié de la Gasca reçoit des ordres & commission de Sa Majesté, pour rétablir la paix, & remettre les choses en bon état au Perou: Il s'embarque & arrive à Terre-ferme.

SA Majesté Charles V. Empereur & Roy d'Espagne, étoit en Allemagne avec toute sa Cour, dans le temps qu'il apprit ce qui se passoit au Perou: il étoit alors occupé à ruiner & à détruire le parti des Lutheriens, & des autres qui s'étoient separez de l'Eglise Romaine: pour les réduire & les ramener par la force à la reconnoître & à lui obéïr. Ce Monarque voulut parler luy-même à

Diegue Alvarez de Cueto, beau-frere du Viceroy, & à François Maldonat, envoyé par Gonzale Pizarre : Ils étoient allez l'un & l'autre pour rendre compte à Sa Majesté de ce qui s'étoit passé au Perou : mais on ne sçavoit encore rien à la Cour de la mort du Viceroy Blasco Nugnez Vela, & en effet il étoit impossible qu'on en eût alors pû apprendre la nouvelle. On commença donc à examiner quels remedes il faudroit apporter aux maux qu'on connoissoit : Il est vray que l'affaire tira un peu en longueur, parce que Sa Majesté n'étoit pas en Espagne, & que souvent même il étoit attaqué de maladie. Enfin, la résolution fut prise d'envoyer au Perou le Licentié Pierre de la Gasca, qui étoit alors du Conseil de la sainte & generale Inquisition. C'étoit un homme dont les lumieres & la prudence étoient fort connuës par les diverses experiences qu'on en avoit fait en plusieurs affaires, & particulierement par les bons ordres qu'il avoit mis, & les préparatifs qu'il avoit faits peu d'années auparavant dans le Royaume de Valence contre la flote des Turcs & des Mores qu'on y attendoit : comme aussi dans les autres choses concernant les nouveaux Convertis de ce

Royaume qui se passerent pendant le tems qu'il y étoit occupé à l'expedition de quelques affaires concernant le saint Office, & pour lesquelles Sa Majesté luy avoit donné commission. Le titre qu'on lui donna en l'envoyant au Perou, fut celui de Président de l'Audiance Royale de ce Royaume-là, avec un plein pouvoir pour tout ce qui concernoit le gouvernement du pays ; pour en calmer tous les mouvemens & y rétablir la paix, & pardonner comme il jugeroit à propos toutes les fautes commises avant son arrivée : comme aussi celles qui se commettroient pendant son séjour. Il emmena avec luy pour Auditeurs, le Licentié André de Ganas, & le Licentié Renteria. On lui donna aussi tous les pouvoirs & les ordres necessaires pour lever des troupes en cas de besoin. Il est vray que ses ordres furent secrets, & qu'on ne voulut pas les publier ni en faire bruit ; parce qu'on vouloit tenter les voyes de la douceur, & qu'ainsi il ne parloit que de grace & de pardon, & d'employer tous les moyens les plus doux qu'il lui seroit possible de trouver pour le rétablissement de la paix & de la tranquillité de ce pays-là. Il s'embarqua & mit à la voile dans le mois de May

de l'an mil cinq cens quarante-six, san
emmener avec luy aucuns soldats ; mai
seulement ses valets & les Officiers d
sa maison. En arrivant à Sainte Marthe
il apprit comment Melchior Verdug
avoit été battu & défait par les gens d
Hinoiosa, & qu'avec ce qu'il avoit pu
sauver de sa déroute, il l'attendoit
Cartagéne. Cela lui fit prendre la réso-
lution de passer à Nombre de Dios pou
ne donner aucun soupçon à Hinoiosa &
à ses gens, & ne les éfaroucher point
Il sçavoit qu'ils haïssoient extrêmemen
Verdugo, & que s'il lui parloit ou l'em
menoit avec lui, il ne leur en faudroi
pas davantage pour les empêcher de l
recevoir ou de l'écouter luy-même. I
alla donc moüiller au port de Nombr
de Dios, où Hinoïosa avoit laissé Her-
nan Mexia de Gusman avec cent quatre-
vingt hommes pour garder ce lieu-là
& le voisinage contre Melchior Verdu-
go. Le Président fit mettre à terre le Ma-
réchal de Camp Alfonse d'Alvarado qui
étoit venu avec lui d'Espagne, Alvara-
do parla à Hernan Mexia, & lui fit sça-
voir la venuë du Président, luy appre-
nant qui il étoit, & pourquoy il venoit.
Après plusieurs discours, ils prirent con-
gé l'un de l'autre & se séparerent, sans
s'être

s'être ouverts ni avoir déclaré leurs ſentimens, parce que chacun d'eux avoit ſes ſoupçons & ſe tenoit ſur ſes gardes. Alfonſe d'Alvarado retourna au vaiſſeau & Fernand Mexia envoya ſupplier le Préſident de vouloir débarquer & venir à terre, ce qu'il fit: Mexia étant allé au devant de lui dans une barque avec vingt Arquebuſiers & ayant laiſſé le reſte de ſes troupes en ordre ſur le bord de la mer, il entra dans la chaloupe du Préſident & le conduiſit à terre, où il lui fit faire une ſalve & le fit recevoir avec beaucoup d'honneur. Après cela le Préſident l'ayant tiré à part, lui parla en particulier & lui dit le ſujet & les raiſons de ſa venuë. Mexia de ſon côté lui ouvrit ſon cœur, & lui témoigna « que ſon intention étoit d'obéïr à Sa Majeſté & luy « rendre ſes ſervices: Que pour cela il « y avoit long-tems qu'il deſiroit de voir « venir quelqu'un de ſa part. Qu'heureu- « ſement les choſes ſe trouvoient dans « une diſpoſition tres-favorable pour ſe « découvrir, & faire ce qu'il avoit réſo- « lu, ſans que perſonne s'y pût oppoſer, « parce qu'il ſe trouvoit alors à la tête, « & ſeul Commandant de la plûpart des « troupes de Gonzale Pizarre qui étoient « dans le voiſinage, & dont la plus conſi- «

„ derable partie étoit dans cette ville de
„ Nombre de Dios. Que Hinoiosa & les
„ autres Capitaines étant allez à Panama
„ il se trouvoit en état, si le Président le
„ jugeoit à propos, de se déclarer hau-
„ tement & ouvertement pour Sa Majes-
„ té, & qu'il étoit tout prêt de le faire
„ qu'ils pourroient aller ensemble à Pa-
„ nama, & se rendre aisément maîtres
„ de la flote par les moyens qu'il lui ex-
„ pliqua. Que de plus il jugeoit par de
„ conjonctures assez vraysemblables que
„ Hinoiosa & ses Capitaines étant bien
„ instruits des intentions du Président &
„ du dessein de sa venuë, ne lui feroient
„ aucune opposition; mais le recevroient
„ avec plaisir. » Le Président le remer-
cia de ses bonnes intentions, & lui dit
„ Qu'il falloit autant qu'il seroit possibl
„ prendre les voyes de la douceur; par
„ ce que l'intention de Sa Majesté éto
„ qu'on remît le calme & la tranquillit
„ dans le pays, sans être obligé d'e
„ venir à la guerre, s'il y avoit moyen
„ & qu'ainsi il avoit dessein de faire tou
„ ce qu'il pourroit pour cela, & qu'il é
„ toit bien aise que tout le monde en fû
„ averti. Que personne ne pouvant ign
„ rer qu'une des principales causes de
„ mouvemens & des desordres qu'o

voyoit dans le pays, avoit été la rigueur «
excessive du Viceroy, il étoit juste de «
faire connoître à tous la douceur avec «
laquelle le Roy vouloit qu'on y reme- «
diât. Qu'on pouvoit esperer que cela «
étant connu & publié & chacun trou- «
vant par ce moyen sa seureté dans son «
devoir, il n'y en auroit guére qui ne «
se fissent un plaisir d'y rentrer, & de «
témoigner à Sa Majesté leur respect & «
leur obéïssance par leurs services : plu- «
tôt que de vouloir passer pour des su- «
jets rebelles à leur Souverain. Qu'ainsi «
son intention étoit de ne rien entre- «
prendre, jusques à ce qu'il eût fait con- «
noître à tout le monde ce qu'il venoit «
de dire. Hernan Mexia témoigna au Pré-
sident qu'il étoit prêt de suivre ses or-
dres, & de se soumettre à tout ce qu'il
jugeroit à propos: mais qu'il croyoit être
obligé de l'avertir « Qu'ils se trouvoient
alors maîtres des gens de guerre, & en «
état d'en disposer & de faire réüssir les «
choses comme ils desiroient, sans au- «
cun péril : Qu'il n'en seroit pas de mê- «
me quand ils seroient à Panama, où les «
soldats seroient en la puissance de Hi- «
noiosa & suivroient ses ordres, ce qui «
pourroit rendre le succès plus douteux «
& plus incertain. Cependant le Président

persista dans sa résolution, & Mexia s'y conforma, tenant la chose secrete entr'eux deux, jusques à ce que les affaires eussent pris le tour qu'on dira dans la suite.

CHAPITRE VII.

Ce que fit Hinoiosa ayant appris la venuë du Président & la reception que Fernand Mexia lui avoit fait.

Pierre Alfonse de Hinoiosa, General de Gonzale Pizarre, ayant appris à Panama la reception que Hernan Mexia avoit fait au Président en eut beaucoup de chagrin; tant parce qu'il ignoroit quels étoient les ordres du Président, que parce que Mexia avoit fait la chose sans la lui communiquer. Il lui écrivit donc là-dessus d'une maniere forte & même dure, & quelques amis que Mexia avoit à Panama, lui écrivirent aussi de n'y point aller, parce que Hinoiosa étoit fort mécontent de lui. Nonobstant tout cela, après en avoir conferé avec le Président, pour éviter que le retardement ne fît naître dans l'esprit des soldats quelques soupçons fâcheux sur le sujet de sa

venuë & de ſes deſſeins, ils convinrent que Mexia partiroit incontinent pour Panama, afin de communiquer l'affaire à Hinoioſa. Il ſe mit donc au-deſſus des ſoupçons qu'on vouloit luy donner, & des frayeurs qu'on luy vouloit faire, ſe confiant dans l'amitié de Hinoioſa & dans la connoiſſance qu'il avoit de ſon humeur. Ainſi il partit & ſe rendit à Panama, où il expliqua les raiſons de ſa conduite, & pourquoy il avoit reçu le Préſident; ajoûtant pour ſe mieux diſculper que quelque parti qu'on voulût prendre, ce qu'il avoit fait ne pouvoit être d'aucun préjudice. Hinoioſa fut ſatisfait de ſes raiſons, après quoy Mexia retourna à Nombre de Dios, & le Préſident s'en alla à Panama. Quand il y fut arrivé, il entretint ſéparément ſur le ſujet de ſa venuë, Hinoioſa & tous ſes Capitaines, ce qu'il fit avec tant de prudence & de ſecret, que ſans qu'ils s'entrecommunicaſſent rien les uns aux autres, il les ſçut ſi bien gagner, qu'il ſe mit en état de pouvoir leur parler ouvertement & publiquement à tous, pour les amener à ſes ſentimens & les engager à ſuivre ſes intentions. A l'égard des ſoldats il leur fourniſſoit ce dont ils avoient beſoin, regardant comme un des princi-

paux moyens pour bien réüssir dans ses desseins, la douceur & l'honnêteté qu'il avoit pour tout le monde. Aussi est-il vrai que c'étoit un fort bon moyen pour gagner l'affection des soldats, sur tout en ce pays-là. Neanmoins le Président faisoit cela sans bassesse & sans faire aucun tort à son rang & à son autorité. Le Maréchal Alfonse d'Alvarado lui fut fort utile, & le servit beaucoup dans toutes ces négociations, tant par le grand nombre de ses amis, que parce que ceux mêmes qui n'en étoient pas, voyant un homme de son merite & de son poids, qui étoit depuis si long-tems dans les Indes, & qui avoit eu des liaisons fort étroites d'amitié & d'obligation avec le Marquis & ses freres, prendre alors le parti qu'il prenoit; cela leur paroissoit une raison suffisante pour leur donner au moins de violens soupçons contre celui de Gonzale Pizarre & les disposer à l'abandonner. Hinoiosa ne s'étoit pourtant point encore déterminé ni déclaré pour le Président: Il avoit même mandé sa venuë à Gonzale Pizarre. Il y avoit aussi de ses Capitaines & des principaux de ceux qui l'accompagnoient, qui avoient écrit à Pizarre, même avant que le Président arrivât à Panama, qu'il ne leur sembloit pas

à propos qu'on le laissât entrer au Perou. Dans la suite ils changerent d'avis par les moyens que nous avons dit. Cependant le Président sçut si bien tourner les choses & si bien ménager l'esprit de Hinoiosa qu'il visitoit fort souvent, que de son consentement il envoya un de ceux qu'il amenoit d'Espagne à Gonzale Pizarre pour lui porter des lettres, & luy apprendre sa venuë & ses intentions : Il y en avoit une de Sa Majesté, que le Président accompagna d'une des siennes. Ce fut Pierre Hernandez Paniagua, de la Ville de Plaisance en Castille, qui fut porteur de ces dépêches. On dira dans la suite ce qui luy arriva quand il fut arrivé au Perou : mais il faut auparavant voir ce que fit Gonzale Pizarre quand il apprit la venuë du Président.

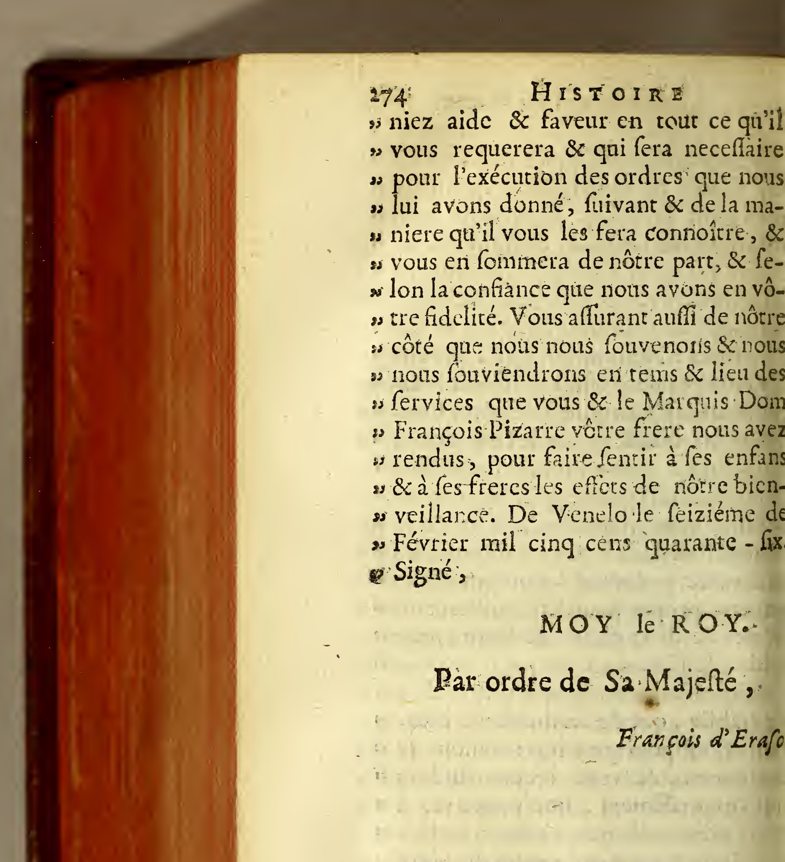


Voicy la Lettre de Sa Majesté à Gonzale Pizarre.

LE ROY.

» GOnzale Pizarre, par vos lettres
» & par quelques relations d'autres
» personnes, nous avons appris les mou-
» vemens du Perou & les desordres qui
» y sont arrivez dans toutes ses Provin-
» ces, après l'arrivée de Blasco Nugnez
» Vela, que nous y avions envoyé en
» qualité de Viceroy, & celle des Audi-
» teurs de l'Audiance Royale, qui y é-
» toient aussi allez avec lui : Nous avons
» donc sçu que tous les inconveniens é-
» toient venus de ce qu'on avoit voulu
» faire executer à la rigueur les nouvel-
» les Loix & les nouveaux Réglemens,
» que nous avions jugé convenables pour
» le bon Gouvernement de ce pays-là,
» & pour le bon traitement que nous de-
» sirons qui soit fait aux habitans natu-
» rels du pays. Nous sommes persua-
» dez que vous & ceux qui vous ont sui-
» vi, n'avez pas eu intention de rien fai-
» re contre nôtre service ; mais seule-
» ment de vous opposer à la rigueur ex-
» cessive & à la dureté inexorable du

Viceroy, qui ne vouloit abſolument «
rien accorder aux ſupplications qu'on «
luy faiſoit & aux requêtes qu'on luy «
préſentoit là-deſſus. Etant donc bien «
informez de tout cela, & ayant oüi là- «
deſſus François Maldonat, en tout ce «
qu'il a voulu nous dire, tant de vôtre «
part, que de celle des habitans de ces «
Provinces : Nous avons jugé à propos «
d'y envoyer pour nôtre Préſident le Li- «
centié de la Gaſca qui eſt de nôtre Con- «
ſeil de la ſainte & generale Inquiſition, «
auquel nous avons donné commiſſion «
& pouvoir de faire ce qu'il jugera con- «
venable pour remettre le repos & la «
tranquillité dans le pays, y diſpoſer les «
affaires & y donner les ordres d'une «
maniere propre pour l'avancement du «
ſervice & de la gloire de Dieu, pour «
le bien & l'avantage du pays, & pour «
l'utilité tant de nos ſujets qui ſont allez «
s'y établir, que de ſes habitans natu- «
rels. C'eſt pourquoy nous voulons & «
entendons, & vous recommandons «
tres expreſſément, que vous ayez à «
obéïr ponctuellement à tout ce que le- «
dit Licentié vous ordonnera de nôtre «
part, comme ſi nous mêmes vous l'or- «
donnions de nôtre propre bouche. «
Que de plus vous l'aſſiſtiez & lui don- «



» niez aide & faveur en tout ce qu'il
» vous requerera & qui sera necessaire
» pour l'exécution des ordres que nous
» lui avons donné, suivant & de la ma-
» niere qu'il vous les fera connoître, &
» vous en sommera de nôtre part, & se-
» lon la confiance que nous avons en vô-
» tre fidelité. Vous assurant aussi de nôtre
» côté que nous nous souvenons & nous
» nous souviendrons en tems & lieu des
» services que vous & le Marquis Dom
» François Pizarre vôtre frere nous avez
» rendus, pour faire sentir à ses enfans
» & à ses freres les effets de nôtre bien-
» veillance. De Venelo le seiziéme de
» Février mil cinq cens quarante - six.
» Signé,

MOY le ROY.

Par ordre de Sa Majesté,

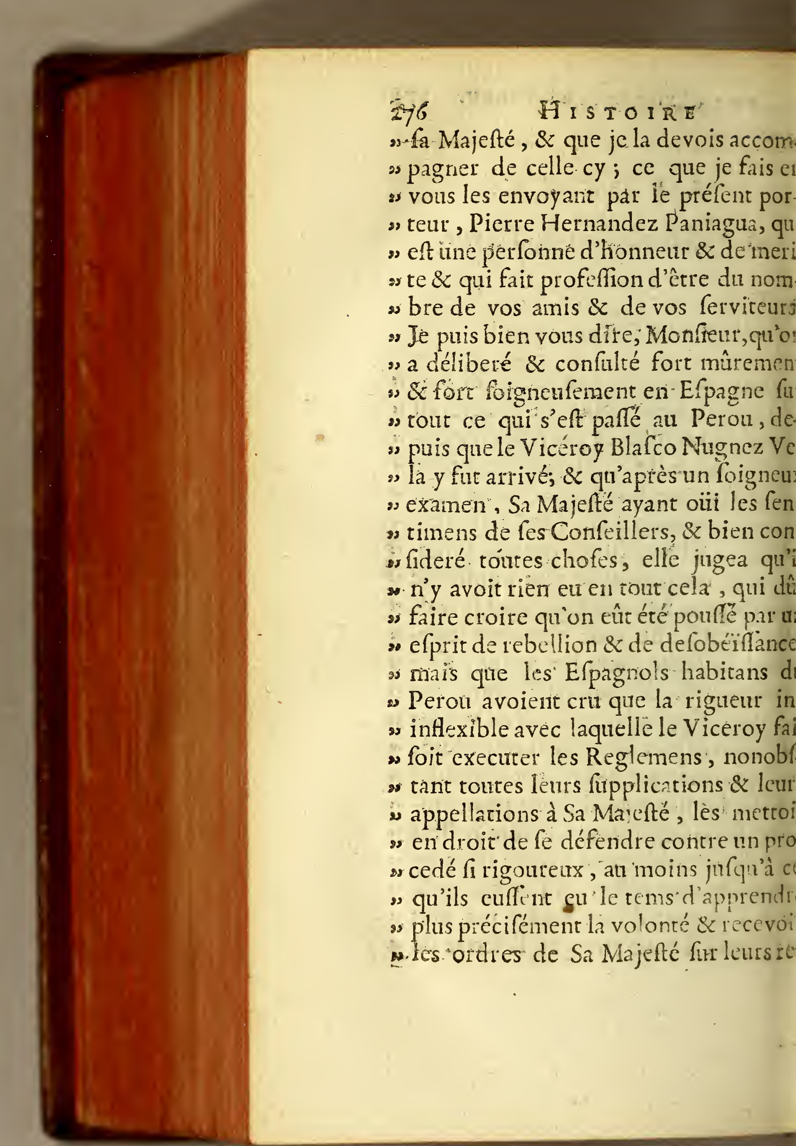
François d'Eraso

LETTRE

du Président à Gonzale Pizarre.

MONSIEUR,

« Dans l'esperance que j'avois de par-
« ir promptement pour me rendre au
« erou, je ne vous ay pas jusqu'icy en-
« oyé la lettre de Sa Majesté Imperiale
« ôtre légitime Souverain, ni ne vous
« y non plus écrit pour vous faire sça-
« oir mon arrivée en ces quartiers; par-
« e qu'il me paroissoit plus conforme
« u respect & à l'obéïssance que je dois
« sa Majesté, de vous remettre moy-
« nême sa lettre entre les mains, sans
« a faire préceder par quelqu'une des
« niennes. Cependant, Monsieur, voyant
« que mon départ de ce lieu est differé,
« x apprenant que vous faites assembler
« Lima les habitans du pays pour con-
« ulter sur les affaires qui se sont passées
« x voir ce qu'il y aura à faire dans les
« onjonctures présentes; j'ay cru qu'il
« toit à propos de ne tarder pas plus
« ong-tems à vous envoyer la lettre de



» sa Majesté, & que je la devois accom-
» pagner de celle-cy ; ce que je fais e
» vous les envoyant par le présent por-
» teur, Pierre Hernandez Paniagua, qu
» est une personne d'honneur & de meri
» te & qui fait profession d'être du nom-
» bre de vos amis & de vos serviteurs
» Je puis bien vous dire, Monsieur, qu'o
» a déliberé & consulté fort mûremen
» & fort soigneusement en Espagne su
» tout ce qui s'est passé au Perou, de-
» puis que le Viceroy Blasco Nugnez Ve
» la y fut arrivé ; & qu'après un soigneu
» examen, Sa Majesté ayant oüi les sen
» timens de ses Conseillers, & bien con
» sideré toutes choses, elle jugea qu'i
» n'y avoit rien eu en tout cela, qui dû
» faire croire qu'on eût été poussé par u
» esprit de rebellion & de desobéïssance
» mais que les Espagnols habitans d
» Perou avoient cru que la rigueur in
» inflexible avec laquelle le Viceroy fai
» soit executer les Reglemens, nonobs
» tant toutes leurs supplications & leur
» appellations à Sa Majesté, les mettoi
» en droit de se défendre contre un pro
» cedé si rigoureux, au moins jusqu'à c
» qu'ils eussent eu le tems d'apprendr
» plus précisément la volonté & recevoi
» les ordres de Sa Majesté sur leurs re

montrances. C'eſt cela même qui pa- «
roît auſſi, Monſieur, par la lettre que «
vous avez écrite à Sa Majeſté, dans la- «
quelle vous lui marquez que la princi- «
pale raiſon qui vous a obligé d'accep- «
ter la Charge du Gouverneur, c'eſt «
parce qu'elle vous a été donnée par «
l'Audiance Royale, au nom & ſous le «
ſceau de Sa Majeſté, comme un employ «
dans lequel vous lui pouviez rendre de «
bons ſervices en l'acceptant, & dont «
elle pouvoit au contraire recevoir «
quelque préjudice ſi vous le refuſiez. «
Que c'étoit donc là le motif qui vous «
avoit fait accepter, juſqu'à ce qu'il «
plût à Sa Majeſte d'en ordonner ce qu'- «
elle jugeroit à propos, à quoy vous é- «
tez réſolu d'obéir en bon & fidéle ſu- «
jet. Ce que ſa Majeſté ayant vû & con- «
ſideré, elle m'a envoyé expreſſément «
pour remettre le calme & la tranquilli- «
té dans le pays, par la revocation des «
Ordonnances en queſtion, avec pou- «
voir de pardonner de ſa part tout le «
paſſé & de prendre les ſentimens & les «
avis des habitans ſur ce qui paroîtra «
plus convenable & plus avantageux «
pour le ſervice & la gloire de Dieu, le «
bien du pays & l'avantage de tous ceux «
qui y habitent. A l'égard des Eſpagnols «

„ qu'on ne pourra pas pourvoir dans
„ pays & à qui on ne pourra pas donn
„ comme aux autres des répartitio
„ d'Indiens, j'ai auſſi ordre pour rem
„ dier aux inconveniens qui en pou
„ roient naître, de leur donner de l'en
„ ploy en les envoyant faire de nouvel
„ découvertes; afin qu'ils y trouvent
„ quoy vivre commodément, & qu'ils
„ acquierent de l'honneur & des riche
„ ſes, comme ont déja fait pluſieurs a
„ tres par ce qui a été découvert & co
„ quis par eux. Je vous ſupplie donc
„ Monſieur, de faire là-deſſus des réfl
„ xions ſérieuſes & de bien conſiderer
„ choſes, premierement en Chrétie
„ puis en Cavalier & en Gentilhom
„ d'honneur, ſage & prudent. Com
„ vous avez toûjours fait paroître bea
„ coup d'affection & d'attachement po
„ le bien & l'avantage de ce pays, &
„ ceux qui y habitent, vous avez aſſu
„ ment grand ſujet de rendre grace
„ Dieu de ce que dans une affaire ſi i
„ portante & ſi delicate, ny ſa Majeſté
„ ceux qui ſont auprès d'elle, n'ont
„ pris ce que vous avez fait comme u
„ rebellion & une révolte contre l'au
„ rité legitime de vôtre Souverain; m
„ plutôt comme une juſte défenſe de

droits & de ceux des autres Espagols « habitans du Perou; en attendant la dé- « cision de Sa Majesté sur vos supplica- « tions & vos requêtes présentées là- » dessus. Ainsi, Monsieur, puisque Sa « Majesté comme un Prince veritable- « ment Catholique qui aime l'équité, « & la justice, vous a accordé à vous & « aux autres ce qui vous appartenoit & « que vous demandiez par vos requêtes, « en vous déchargeant de l'observation « des Reglemens dont vous vous plai- « gniez & que vous disiez vous être si « préjudiciables : Il est juste que de vôtre « côté vous agissiez aussi en bons & fidé- « les sujets, & que vous fassiez paroî- « tre vôtre soumission & vôtre fidelité à « vôtre Souverain, par une respectueuse « obéïssance à ses ordres. En faisant cela, « Monsieur, non-seulement vous agirez « en bon & fidéle sujet; mais aussi en « Chrétien soumis & obéïssant aux or- « dres de Dieu, qui nous ordonne tant « par la loy de la nature que par sa pa- « role écrite, de rendre à chacun ce qui « lui appartient, & en particulier de « rendre aux Rois l'obéïssance qui lui « est dûë, sous peine de mort & de dam- « nation éternelle pour ceux qui ne s'ac- « quitteront pas de ce devoir. Ajoûtez «

„ encore que vous êtes obligé à cela,
„ même en qualité de Cavalier & de
„ Gentilhomme d'honneur, puisque
„ vous sçavez que vos prédecesseurs ont
„ merité & ont acquis ce glorieux titre
„ qu'ils vous ont laissé, par leur fide-
„ lité envers leur Prince & les services
„ qu'ils luy ont rendus, s'avançant &
„ s'élevant par ce moyen beaucoup plus
„ que plusieurs autres qui n'ont pas eu le
„ même zéle & le même attachement à
„ son service. Vous ne voudriez pas sans
„ doute, Monsieur, dégenerer de cette
„ vertu qu'ont fait paroître ceux qui vous
„ ont précedé, & mettre par ce moyen
„ dans vôtre famille une tache qui en
„ obscurcisse la gloire. Après le salut
„ éternel de l'ame, rien ne doit paroître
„ plus considerable ni être plus cher à
„ un honnête homme, que l'honneur,
„ dont la perte le doit plus toucher que
„ celle de toute autre chose, qui ne re-
„ garde pas le salut & la vie à venir. Sur
„ tout, Monsieur, une personne dans
„ l'état & la situation où vous êtes, doit
„ soigneusement prendre garde à ne fai-
„ re point de tort à la gloire de ses pré-
„ decesseurs, ni à l'honneur de ses pa-
„ rens & au sien propre; ce que vous
„ feriez sans doute en manquant à vôtre
devoir

devoir envers vôtre Roy. En effet, un « homme qui manque de fidelité à Dieu « ou à ſon Prince, non-ſeulement ſe fait « tort à lui-même; mais de plus il deſ- « honore en quelque maniere ſa famille « & ſes parens. Faites encore là-deſſus, « Monſieur, les réflexions que la ſeule « prudence humaine vous peut aiſément « ſuggerer : conſiderez la grandeur & la « puiſſance de nôtre Roy, & qu'il vous « ſeroit abſolument impoſſible de luy « réſiſter, quand vous le voudriez entre- « prendre. Bien que vous n'ayez jamais « été à ſa Cour, ni dans ſes armées, & « qu'ainſi vous n'ayez pas vû de vos pro- « pres yeux ſa puiſſance & les moyens « qu'il a de châtier ceux qui le fâchent, « vous n'avez qu'à faire reflexion ſur ce « que vous en avez oüi dire. Repreſen- « tez-vous, par exemple, la puiſſance « du Grand Turc, qui eſt venu en per- « ſonne avec plus de trois cens mille « combattans, & qui quand il s'eſt vû « dans le voiſinage de Vienne auprès de « ſa Majeſté, n'oſa lui donner bataille, « voyant bien qu'il la perdroit infailli- « blement s'il ſe hazardoit à la donner. « Il ſe trouva même ſi preſſé, qu'ou- « bliant ſa grandeur & ſa fierté, il fut « contraint de ſe retirer; & afin de le «

„ pouvoir faire plus ſeurement, il fut
„ obligé de perdre beaucoup de cavale-
„ rie qu'il avoit fait avancer pour occu-
„ per ſa Majeſté ; afin qu'on ne s'apper-
„ çût pas qu'il ſe retiroit avec le reſte
„ de ſon armée. Faites encore reflexion
„ ſur la grandeur & la puiſſance du Roy
„ de France, qui avoit paſſé en Italie
„ avec toutes ſes forces, & ſe trouvoit
„ en perſonne à la tête de ſon armée, ſe
„ flattant de ſe rendre aiſément maître
„ de tout ce que ſa Majeſté poſſedoit en
„ ce pays-là. Cependant après bien du
„ tems & bien des efforts employez aſſez
„ inutilement, l'armée de nôtre Roy
„ commandée, non par lui-même, ſeu-
„ lement par ſes Generaux, donna ba-
„ taille, remporta une glorieuſe vic-
„ toire ſur les François & prit leur Roy
„ priſonnier, qui fut enſuite envoyé en
„ Eſpagne. Conſiderez encore la gran-
„ deur de Rome, & neanmoins combien
„ aiſément l'armée de nôtre Roy y en-
„ tra, s'en rendit maîtreſſe & la pilla,
„ ſe ſaiſiſſant de ceux qui étoient dans la
„ Ville. Dans la ſuite le Sultan des Turcs
„ conſiderant qu'il avoit été obligé de
„ ſe retirer honteuſement ſans oſer don-
„ ner bataille, & le Roy de France ſe
„ trouvant auſſi trop foible de ſon côté

pour pouvoir résister à sa Majesté, ils "
se liguerent ensemble contr'elle, & "
mirent en mer la plus nombreuse flotte "
qu'on ait vû il y a fort long-tems, com- "
posée de galéres, galiotes, fustes & "
autres sortes de vaisseaux. Neanmoins "
nôtre grand Monarque eut assez de "
forces pour résister à deux si puissans "
ennemis joints ensemble, & empêcher "
par sa prudence & par sa valeur qu'ils "
ne pussent prendre sur lui un seul pou- "
ce de terre pendant deux ans que leurs "
armées navales furent jointes. Au con- "
traire la premiere année de leur union "
Sa Majesté prit les Duchez de Guel- "
dres & de Juliers, & quelques Places "
sur les Frontieres de Flandres. Le Roy "
de France dans cette occasion se re- "
connut si bien inferieur, qu'encore "
qu'il se fût avancé avec toutes ses for- "
ces de ce côté-là, il n'osa entrepren- "
dre de secourir les Places que Sa Ma- "
jesté attaquoit, ni même s'en appro- "
cher beaucoup, par la crainte qu'il "
avoit qu'on le forçât à combattre. Il "
est vray que comme la saison fut avan- "
cée, & qu'on se vit en hyver, il fit "
mine de vouloir donner bataille pour "
obliger Sa Majesté à lever le siege de "
devant une place qu'elle avoit attaqué; "

„ mais après cela il n'osa l'attendre, &
„ se retira dans un lieu fort, où il se
„ croyoit à peu près en sureté. Cepen-
„ dant dès la nuit suivante, ayant appris
„ que l'Empereur avoit donné ordre
„ qu'on l'attaquât dans son fort, il l'a-
„ bandonna honteusement, & se retira
„ avec une précipitation qui luy fit peu
„ d'honneur : emmenant avec luy quel-
„ que Cavalerie, & laissant ordre à son
„ fils d'abandonner aussi le lieu peu de
„ temps après, & le suivre avec le reste
„ de son armée. De cette maniere le Roy
„ marcha toute la nuit & tout le jour
„ suivant avec tant de précipitation, que
„ quand il entra dans la Ville de Saint
„ Quentin, il ne se trouva accompagné
„ que de trois Cavaliers, qui étoient les
„ seuls qui avoient pu le suivre. L'année
„ suivante Sa Majesté entra en France &
„ en occupa une grande partie, sans que
„ le Roy osât s'avancer pour le com-
„ battre & s'opposer à ses progrez. Ainsi
„ ces deux puissans Princes, le Grand
„ Turc & le Roy de France, ayant vû
„ que leur ligue & leur confederation
„ n'avoit pas produit de grands effets,
„ & qu'ils n'avoient remporté aucuns
„ avantages sur sa Majesté ; mais qu'au
„ contraire le François avoit eu le desa-

vantage que nous avons marqué ; ils « séparerent leurs flotes : le Turc fit tréve avec sa Majesté, & le Roy de France rechercha la paix. On peut aisément juger que dans l'état où il se trouve, une des choses qu'il souhaite le plus est, que cette paix continuë, & que sa Majesté veuille bien l'entretenir. Je vous ay représenté cela, Monsieur, parce que je sçai qu'il arrive souvent aux hommes de faire grand cas de ce qui se passe en leur présence, & qu'ils voyent de leurs yeux, bien qu'au fond ce soit peu de chose, tandis qu'ils font fort peu d'attention à ce qu'ils n'ont ni vû ni éprouvé, l'estiment peu & le negligent, quelque considerable qu'il soit. Je souhaite de tout mon cœur par un principe de charité chrétienne & par l'amour fraternelle que nous devons avoir les uns pour les autres, que ni vous ni tous les autres qui sont dans ce pays, ne vous abusiez pas & ne vous fassiez pas à vous-mêmes une illusion dangereuse, en vous flattant de vos forces & de vôtre puissance, qui ne sont rien en comparaison de celles de sa Majesté. En effet, s'il lui plaisoit d'arrêter les mouvemens & faire cesser les troubles qui sont dans ce pays, non par

» la voye de la douceur & de la clemen-
» ce qu'il a choisi & qu'il a plû à Dieu
» de lui inspirer ; mais par la rigueur &
» par la force des armes, il auroit plutôt
» besoin de consulter sa prudence & sa
» moderation pour n'y pas envoyer un
» trop grand nombre de Troupes qui
» pourroient ruïner le pays, que de faire
» quelque effort pour se mettre en état
» d'y en envoyer suffisamment. Vous de-
» vez aussi considerer, Monsieur, qu'à
» l'avenir les affaires prendront sans
» doute un tour bien different de celui
» qu'elles ont eu jusqu'à présent. Cy-
» devant ceux qui se joignoient à vous,
» le faisoient de tout leur cœur, poussez
» par leur propre interêt, parce que non
» seulement ils regardoient Blasco Nu-
» gnez comme vôtre ennemi, & sa cause
» comme mauvaise & la vôtre comme
» bonne & juste: mais aussi chacun d'eux
» le regardoit comme son ennemi pro-
» pre, qu'on croyoit qui en vouloit
» non seulement aux biens, mais encore
» à la vie même de ceux qui lui étoient
» contraires, ou ne favorisoient pas ses
» desseins. Ainsi, Monsieur, ceux à qui
» vous étiez si necessaire pour les défen-
» dre de leur ennemi, ne pouvoient
» manquer de s'attacher à vous, & de

uivre constamment vôtre parti ; puis- «
que vôtre cause étoit la leur. En défen- «
dant vos droits & vos interêts, ils dé- «
fendoient les leurs, & cela vous pou- «
voit servir d'assurance suffisante de leur «
fidelité & de leur attachement invio- «
lable pour vous : mais à l'avenir com- «
me leur vie est mise en seureté par le «
pardon & l'amnistie qu'on leur accor- «
de, & que leurs biens y sont aussi mis «
par la revocation des Reglemens : Vous «
devez considerer qu'au lieu d'un en- «
nemi, les Espagnols qui sont au Perou «
verront paroître celuy qui est leur ami «
naturel, leur Protecteur & leur Souve- «
rain legitime, à qui nous sommes tous «
obligez d'obéir & d'être fidéles. En «
effet cette obligation naît avec nous, «
& elle nous vient comme par droit de «
succession de nos peres, de nos ayeux, «
& de tous nos ancêtres, depuis plus «
de treize cens ans qu'ils nous en ont «
donné l'exemple, & ont par là forti- «
fié l'engagement naturel que nous «
avons à nous acquitter de ce devoir. «
Faites sérieusement reflexion là-dessus, «
Monsieur, & pensez bien que dans l'é- «
tat où sont les choses dès-à présent & «
dans le tour qu'elles prendront infail- «
liblement à l'avenir, vous ne pourrez «

« plus vous fier à personne si vous pr
« nez un mauvais parti : il vous faudr
« continuellement être sur vos gardes
« en crainte & en défiance de tout
« monde, & même de vos plus proche
« Nos peres, nos freres & nos plus pa
« ticuliers amis, sont sans doute plu
« obligez de travailler au salut étern
« de leurs ames, en suivant les mouv
« mens d'une bonne conscience, que e
« s'employer à la conservation des bien
« des avantages, ou de la vie même d
« leurs enfans, de leurs freres ou de leu
« plus intimes amis. Ainsi, puisque p
« la rebellion contre l'autorité de so
« souverain legitime, on viole le droi
« on blesse sa conscience & on risque so
» salut, il est évident qu'il n'y a aucu
« lien si étroit de parenté ou d'amit
» qui doive nous obliger à prendre
» parti des rebelles. Aussi, arrive-t-il so
» vent que la consideration de ce devo
» envers son Prince l'emporte sur tou
» autre, comme cela s'est vû dans l
» derniers soûlevemens d'Espagne. Vo
» avez encore un frere, Monsieur, q
» est un homme plein de cœur & qui
» croi a sans doute plus obligé à conse
» ver son honneur & celuy de sa fa
» mille, qu'à suivre vos sentimens, s'i
n

ne sont pas droits ; & on ne peut aisé- «
ment croire que pour donner à son «
Roy des preuves de sa fidelité & effa- «
cer par ce moyen la tache par laquelle «
on auroit terni l'honneur de sa famille «
il deviendroit vôtre plus grand enne- «
mi, & seroit le premier à chercher «
l'occasion de vous punir d'un tel atten- «
tat. Nous avons vû depuis peu un «
exemple remarquable de deux freres «
Espagnols, dont l'un demeuroit à «
Rome, où ayant appris que son frere «
qui étoit en Saxe s'étoit fait Luthé- «
rien, il en fut vivement touché, luy «
semblant que c'étoit-là une tache hon- «
teuse dans sa famille. Il prit donc la «
résolution d'y remedier ; & pour cela «
il partit de Rome & s'en alla en Alle- «
magne, à dessein de convertir son fre- «
re, & s'il ne pouvoit en venir à bout, «
de le tuer. Il executa la chose comme «
il l'avoit résolu : Car après avoir de- «
meuré quinze ou vingt jours avec son «
frere, & employé pendant ce tems-là «
tous ses soins pour le convertir, & ef- «
facer par ce moyen le deshonneur «
qu'il faisoit à leur famille ; n'en pou- «
vant venir à bout * il le tua, sans que «

* Il ne le tua pas lui-même de sa propre main ; mais le fit tuer par un assassin, comme on le voit dans Sleidan, Livre 17. de son Histoire.

» ni les liens du ſang, ni la force de l'a-
» mour fraternelle, ni la crainte qu'il
» devoit avoir d'y perdre lui-même la
» vie, fuſſent capables de le retenir. En
» effet le péril étoit fort grand pour luy
» dans une telle entrepriſe, de maſſacrer
» ainſi ſon frere, parce qu'il étoit Lu-
» thérien dans un pays de Luthériens:
» mais ce deſir de conſerver ſon hon-
» neur eſt ſi fort dans les honnêtes gens,
» qu'il l'emporte non ſeulement ſur tous
» les devoirs de la proximité, mais mê-
» me ſur l'amour de la vie. Penſez donc
» Monſieur, que vôtre propre frere con-
» ſiderant ce qu'il ſe doit à ſoy-même
» pour la conſervation de ſon honneur
» & encore pour le ſalut éternel de ſon
» ame, ſe croira incomparablement plus
» obligé à conſerver ſa vie & ſes biens
» en faiſant ſon devoir, que de s'expo-
» ſer à les perdre en ſuivant vos ſenti-
» mens & vôtre parti. Suppoſant donc
» Monſieur, que vous fuſſiez aſſez mal-
» heureux pour vous révolter contre vô-
» tre Souverain, il ſeroit aiſé à com-
» prendre qu'en vous ſuivant, non ſeu-
» lement on perdroit ſon ame & ſon
» honneur, mais qu'auſſi on ne pourroit
» éviter d'y perdre enfin & ſes biens &
» ſa vie. Il vous faut encore penſer une
» choſe; c'eſt que ceux même qui auroient

eu le plus d'attachement à vôtre parti, «
& qui auroient le plus fait pour vous, «
étant ſans doute conſiderez comme les «
plus coupables, comprendroient aiſé- «
ment que le ſeul moyen d'obtenir gra- «
ce & même quelque recompenſe de la «
part de leur Roy, ſeroit de lui rendre «
quelque ſervice conſiderable à vôtre «
préjudice: non ſeulement en vous a- «
bandonnant & faiſant tout leur poſſi- «
ble contre vôtre parti, mais même «
contre vôtre propre perſonne. De cet- «
te maniere vous auriez ſujet d'être dans «
des inquietudes perpetuelles, puiſque «
vous ne pouriez vous aſſurer en vos «
plus particuliers amis, qui ſeroient «
ceux dont vous auriez peut-être le plus «
à craindre & à vous garder : parce que «
quelque aſſurance qu'ils vous euſſent «
donné de leur fidelité à vôtre ſervice, «
& quelque promeſſe même avec ſer- «
ment qu'ils euſſent pû vous faire & de- «
vant Dieu & devant les hommes, tout «
cela ne pourroit vous être des garands «
ſuffiſans; puiſque de ſemblables pro- «
meſſes contraires à ce qu'on doit à ſon «
Souverain legitime, ſont oppoſées aux «
loix du Chriſtianiſme & que par con- «
ſéquent on fait mal de les faire, & plus «
mal de les garder. Ajoûtez encore à «
Bb ij

„ cela, Monsieur, que non seulement
„ vous auriez tout à craindre de la part
„ de vos amis par les raisons qu'on vient
„ de dire ; mais de plus, que vos grands
„ biens vous deviendroient un nouveau
„ sujet d'inquietude ; parce que l'espe-
„ rance d'en obtenir quelque partie, en-
„ gageroit bien des gens à se déclarer
„ contre vous. Pensez aussi quel sera le
„ péril de ceux qui en petit nombre, se
„ trouveront exceptez du pardon que sa
„ Majesté veut bien accorder aux habi-
„ tans du Perou ; pendant que ceux qui
„ auront accepté ce pardon, vivront en
„ repos sans crainte & sans inquietude.
„ Je vous supplie donc, Monsieur, de
„ bien considerer tout ce que je vous dis
„ & de faire aussi réflexion sur le zéle &
„ l'attachement que vous avez fait paroî-
„ tre pour le bien & l'avantage du pays,
„ & de ceux qui y habitent, comme vous
„ y êtes obligé. En contribuant mainte-
„ nant de vôtre part à faire cesser les
„ troubles & les mouvemens qui ont agi-
„ té & ébranlé ce Royaume, tous ses ha-
„ bitans vous auront l'obligation entiere
„ d'avoir maintenu leurs droits, fait é-
„ couter favorablement leurs requêtes &
„ leurs supplications, empêché l'exécu-
„ tion des Reglemens & fait en sorte que

ſa Majeſté a trouvé bon d'envoyer une «
perſonne exprès pour les oüir & reme- «
dier aux maux & aux inconveniens «
dont ils ſe plaignoient. Au contraire «
ſi vous prenez un autre parti, vous «
perdrez tout le merite de l'obligation «
qu'on ſemble vous avoir pour le paſſé, «
parce qu'en faiſant continuer les trou- «
bles, après avoir obtenu ce que vous «
demandiez comme neceſſaire au bien «
commun de tous, on jugera que ce n'é- «
toit pas cette conſideration du bien pu- «
blic qui vous faiſoit agir, mais plutôt «
vôtre interêt particulier & vôtre ambi- «
tion démeſurée. De cette maniere au «
lieu d'être utile aux Eſpagnols qui habi- «
tent au Perou, vous leur nuiriez beau- «
coup, & ils auroient grande raiſon de «
vous regarder comme leur ennemi; «
puiſque par-là non ſeulement vous leur «
cauſeriez des peines, & des fatigues «
continuelles, mais qu'auſſi vous les «
tiendriez toûjours en inquietude & en «
péril de perdre & leurs biens & leur «
vie, ſans leur laiſſer ni le repos ni la «
commodité neceſſaire pour pouvoir «
joüir & profiter de ces biens que la «
bonté de leur Souverain leur laiſſe. Ils «
auroient donc ſans doute autant & plus «
de raiſon de vous regarder comme leur «

» ennemi, qu'ils en avoient de regarder
» comme tel Blaſco Nugnez Vela ; puiſ-
» que s'ils craignoient de ſa part la perte
» de leurs biens & de leur vie, ils auroient
» ſujet de craindre de la vôtre non ſeule-
» ment la même choſe, mais de plus la
» perte du ſalut éternel de leur ame par la
» deſobéïſſance & la révolte où vous vou-
» driez les engager contre leur legitime
» Souverain. Il faut auſſi que vous con-
» ſideriez, Monſieur, qu'en voulant ſou-
» tenir la guerre, vous ſeriez cauſe qu'il
» faudroit faire paſſer un grand nombre
» de troupes au Perou, & qu'ainſi vôtre
» conſcience ſeroit chargée de tous les
» inconveniens & de tous les maux qui
» en arriveroient par la ruine & la deſo-
» lation du pays & de ſes habitans. Cela
» ſans doute vous attireroit la haine de
» tous, & particulierement des plus con-
» ſiderables, des Marchands & des per-
» ſonnes riches, par les grands domaines
» qu'elles poſſedent. A l'égard de ceux
» mêmes qui n'ont ni biens ni poſſeſſions
» dans le pays, & qui vivent avec beau-
» coup de peine dans une honteuſe oiſi-
» veté, on ne laiſſeroit pas de leur faire
» beaucoup de tort en les employant dans
» ces démêlez : Car ſans parler de ceux
» qui y perdroient la vie, n'eſt-il pas é-

vident que ceux qui s'en ſauveroient, «
ſe trouvant ſi éloignez de leur patrie, «
dans des climats fort differens où leur «
ſanté eſt fort expoſée, s'éloigneroient «
par-là extrêmement du deſſein qui leur «
a fait entreprendre un ſi long voyage, «
qui eſt ſans doute de gagner de quoy «
vivre à leur aiſe, & s'en retourner ri- «
ches dans leur pays natal, ou vivre ho- «
norablement dans celui où ils ſont ve- «
nus. Mais ceux-cy dont on parle n'ont «
de moyen de réüſſir dans ce deſſein, «
qu'en travaillant à de nouvelles décou- «
vertes; puiſqu'ils ne trouvent pas d'oc- «
cupation ni de partage dans celles qui «
ſont déja faites. Ils n'avancent donc «
point vers leur but, mais plutôt ils s'en «
éloignent, & perdent leur tems en ſer- «
vant comme ils font dans ces guerres «
civiles : puiſqu'ils tirent ſi peu de pro- «
fit de leurs ſervices, que s'ils vouloient «
retourner en Eſpagne, la plûpart ſe- «
roient obligez de mendier pour payer «
leur paſſage. Je me ſuis étendu à vous «
repréſenter toutes ces choſes peut-être «
plus au long qu'il n'étoit neceſſaire; «
parce qu'étant Chrêtien comme vous «
êtes, & de plus un Gentilhomme ſage, «
prudent & plein d'honneur, l'affection «
que vous avez pour les habitans de ce «

» pays, & l'interêt que vous prenez en
» leurs affaires, sont sur vôtre esprit des
» motifs plus que suffisans pour vous en-
» gager à faire vôtre devoir. Ne croyez
» pas pourtant, Monsieur, que ce que je
» vous ay dit parte de quelque doute ou
» de quelque défiance de vôtre pieté, de
» vôtre generosité, ou de vôtre fidelité
» envers vôtre Prince: Ce sont là en ef-
» fet des qualitez que j'ai toûjours oüi
» dire que vous possediez: ainsi, Mon-
» sieur, cela m'a engagé à vous parler
» avec liberté & avec franchise; d'autant
» plutôt que je souhaite de tout mon
» cœur vôtre bien & vôtre avantage;
» non seulement en Chrêtien, qui doit
» aimer son prochain; mais aussi comme
» vôtre serviteur & comme un homme
» affectionné au bien du pays & de ses
» habitans en general, & qui voudroit
» par consequent empêcher, s'il lui étoit
» possible, qu'il ne leur arrivât aucun
» mal. Je vous prie donc de recevoir ce
» ce que je vous écris, comme venant
» d'un homme qui ne se propose en cecy
» que l'honneur & la gloire de Dieu, en
» procurant la paix que son Fils nôtre
» Sauveur nous a tant recommandé, l'o-
» béïssance qu'il doit aux ordres de son
» Souverain, & l'utilité & l'avantage

de ſon prochain, tant à vôtre égard en «
particulier, Monſieur, qu'à l'égard de «
tous les autres habitans de ce pays, «
à qui je ſouhaite de pouvoir procurer «
une bonne paix, & un état de repos & «
de tranquillité dans lequel ils puiſſent «
commodement travailler au ſalut de «
leur ame, & à la conſervation de leur «
honneur, de leurs biens & de leur vie; «
puiſqu'en effet dans le trouble & dans «
la guerre, il eſt mal-aiſé de s'employer «
utilement à la conſervation de toutes «
ces choſes. Je puis bien vous dire ſin- «
cerement que ce zéle & cette affection «
que je vous témoigne, m'a rendu vô- «
tre ſolliciteur de tous dans les affaires «
préſentes, & m'a engagé à n'épargner «
ni peines, ni ſoins, ni fatigues pour «
vous rendre ſervice, & à expoſer mê- «
me avec joye ma vie aux dangers d'un «
périlleux voyage, pour mettre les vô- «
tres en ſureté. Auſſi puis-je bien vous «
aſſurer que ſi j'en viens heureuſement à «
bout comme je le ſouhaite, je croiray «
ma peine fort bien employée, & je re- «
tourneray content & ſatisfait en Eſpa- «
gne; ſinon je me conſoleray au moins «
par la penſée d'y avoir fait de mon «
mieux & d'avoir agi en Chrêtien, en «
m'acquittant de mon devoir en bonne «

» conſcience, en fidéle ſujet de ſa Majeſ-
» té qui aura obéï à ſes ordres & en hon-
» nête homme qui aura ſuivi les regles
» de la charité Chrêtienne, en tâchant
» de faire du bien à mes compatriotes.
» Auſſi quand je ſuis parti pour ce voya-
» ge, ma conſolation a toûjours été que
» ſi je venois à y mourir, je mourrois en
» faiſant mon devoir envers Dieu, & en-
» vers mon legitime Souverain, & tâchant
» de procurer le bien & l'avantage de
» mes prochains & de les garentir du mal
» qui les menace. J'oſe donc vous dire,
» Monſieur, que puiſque vous & tous les
» habitans de ce pays, êtes ſi redevables
» à mes bonnes intentions, il eſt juſte
» que vous faſſiez attention à ce que je
» vous dis pour en profiter; puiſque cela
» même eſt la ſeule preuve que je vous
» demande de vôtre reconnoiſſance, &
» le ſeul ſalaire que je deſire de tous mes
» ſoins & de toutes mes peines. Je vous
» vous ſupplie auſſi inſtamment, Mon-
» ſieur, de communiquer ce que je vous
» dis à quelques perſonnes ſages & pieu-
» ſes, zélées pour le ſervice & pour la gloi-
» re de Dieu; puiſque ce ſont ces ſortes
» de perſonnes dont les avis ſont les plus
» sûrs & les meilleurs à ſuivre: parce
» qu'on ne les peut ſoupçonner de les

donner par interêt, ou par quelque « autre mauvais motif. Je prie Dieu qu'il « couvre de sa protection & vous & tous « ceux qui vous accompagnent, Mon- « sieur, & qu'il vous inspire dans cette « affaire les sentimens les plus propres « pour avancer le salut éternel de vos a- « mes, & faire ce qui est convenable à « la conservation de vôtre honneur, de « vôtre vie & de vos biens, & qu'il pren- « ne toûjours en sa garde vôtre illustre « personne. Je suis, Monsieur, &c. Signé, le Licentié Pierre Gasca. De Panama le vingt-six de Septembre de l'an mil cinq cens quarante-six. La suscription de sa lettre étoit en ces termes. A l'Illustre Seigneur Gonzale Pizarre en la Ville de los Reyes.

CHAPITRE VIII.

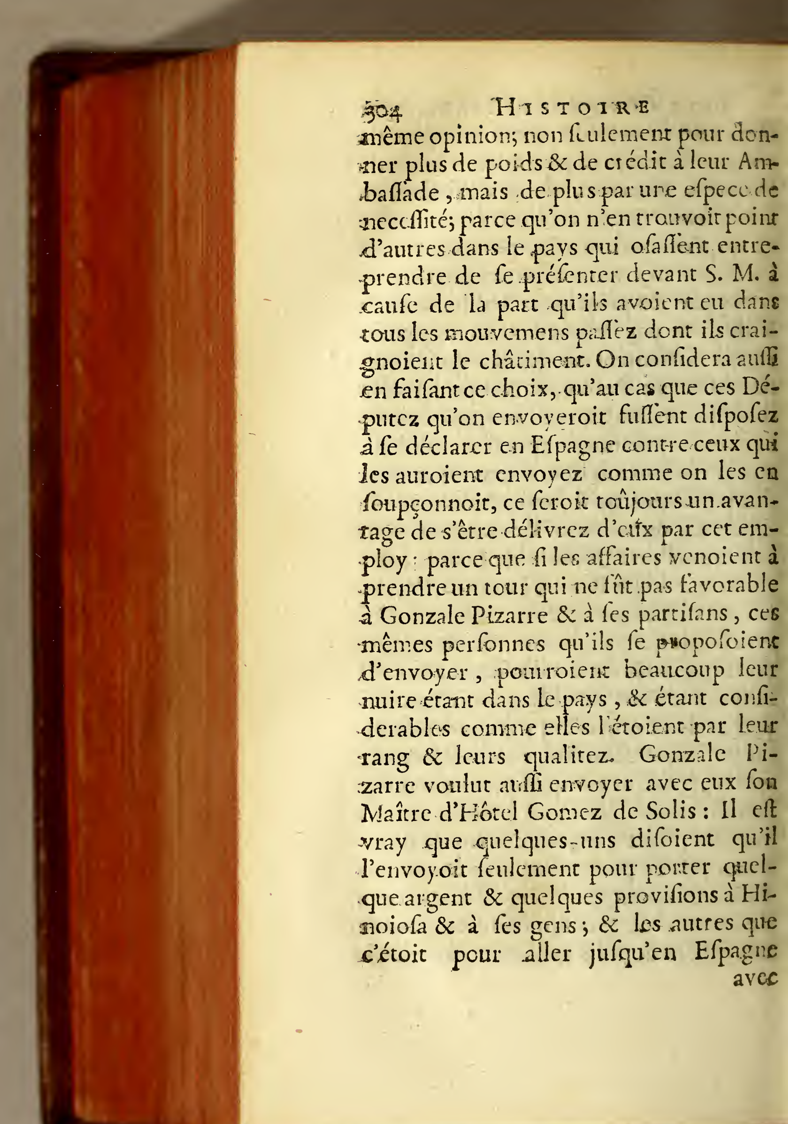
Ce que fit Gonzale Pizarre dans la Ville de los Reyes, après qu'il eut appris la venuë du Président.

GOnzale Pizarre étant arrivé depuis peu à los Reyes, où Lorenço d'Aldana étoit son Lieutenant, lorsqu'il y reçut les premieres lettres que Pierre Alfonse de Hinoiosa luy écrivoit, aussitôt qu'il avoit été informé de la venuë du Président. Ces lettres luy causerent beaucoup de trouble & d'inquietude; il les communiqua à ses Capitaines & aux principaux de ceux qui étoient auprès de luy. Les avis furent fort partagez sur les mesures qu'il faudroit prendre, & sur ce qu'il seroit à propos de faire là-dessus. Les uns disoient qu'il faudroit trouver moyen de se défaire du Président en le faisant tuer, ou tout ouvertement, ou au moins en secret, si on ne vouloit pas le faire d'une autre maniere. Les autres disoient qu'il faudroit l'engager à venir au Perou; parce que quand il seroit une fois, il seroit facile de l'obliger à leur accorder tout ce

qu'ils demanderoient: Mais que quand même il ne le voudroit pas faire, on le pourroit toûjours amuser pendant long-tems, en lui disant, qu'il faudroit assembler des Députez & des Procureurs de la part de toutes les Villes du Royaume, & les faire venir à los Reyes pour déliberer sur le sujet de sa reception, & sçavoir si on devoit le recevoir ou non. Qu'au reste, comme le Perou étoit d'une si grande étenduë, & qu'il y avoit des lieux si éloignez les uns des autres, on pourroit aisément faire traîner cette assemblée pendant plus de deux ans, & que cependant le Président pourroit demeurer en l'Isle de Puna avec des soldats en qui on se fieroit, qui le garderoient; & qu'ainsi on l'empêcheroit d'écrire à sa Majesté qu'il y eût aucune rebellion dans le pays, parce qu'on le tiendroit toûjours en suspend, en lui disant qu'on faisoit cette assemblée pour le recevoir, & que la grande distance des lieux étoit cause que cela ne se pouvoit faire plus promptement. Les avis les plus moderez alloient tout au moins à le renvoyer en Espagne. Dans cette assemblée on remit aussi sur le tapis la proposition d'envoyer à Sa Majesté des Députez de la part de tout le Royaume, pour lui en

expliquer l'état & les besoins, & luy rendre compte de ce qui étoit nouvellement arrivé, sur tout pour excuser la derniere bataille & la mort du Viceroy, en rejettant toute la faute sur luy qui avoit été l'agresseur, & étoit venu les chercher. On entendoit aussi que ces Députez seroient chargez de supplier tres-humblement Sa Majesté, d'accorder le Gouvernement du Perou à Gonzale Pizarre, & que pour cela ils seroient munis de la part des Villes, de tous les pouvoirs qu'on jugeroit leur être necessaires. On vouloit encore qu'en chemin faisant quand ils seroient arrivez à Panama, ils s'informassent soigneusement quels étoient les ordres & les pouvoirs du Président, & le priassent de ne point entrer au Perou jusqu'à ce que Sa Majesté informée par eux de l'état des choses, envoyât de nouveaux ordres de ce qu'il y auroit à faire pour son service ; que si nonobstant cela le Président vouloit passer outre, il falloit s'en rendre maître & le conduire en seureté à los Reyes ; & quelques-uns disoient là-dessus qu'il faudroit le faire mourir en chemin, d'autres qu'il falloit l'empoisonner à Panama même, & tuer Alfonse d'Alvarado. On publioit qu'il s'étoit dit plusieurs autres

choses à peu près de même nature: mais comme tout cela se passoit dans leurs assemblées secretes, il est difficile d'en être assuré. Outre cela on convint que ceux qu'on envoyeroit, porteroient au Président des lettres qui lui seroient écrites par les principaux habitans de la Ville, & par lesquelles ils s'opposeroient fortement au dessein qu'il avoit de passer au Perou, & lui parleroient là-dessus en des termes forts, qu'on pourroit bien justement appeller insolens. Après plusieurs déliberations sur le sujet des personnes qu'il faudroit envoyer en Espagne, on convint de nommer pour cela Dom Frere Jerôme de Loaysa, Archevêque de los Reyes, Lorenço d'Aldana, Frere Thomas de Saint Martin, Provincial des Dominicains, & Gomez de Solis qui étoit de la ville de Caceres. A la verité le Provincial leur étoit fort suspect & ils ne croyoient pas que ses sentimens fussent favorables à leur parti; ce qu'ils jugeoient par quelques unes de ses actions, & par quelques paroles qu'il avoit dit, tant en public dans ses Sermons, qu'en particulier dans la conversation. Neanmoins ils jugerent à propos de donner cette commission & à luy & aux autres dont ils avoient à peu près la



même opinion; non ſeulement pour donner plus de poids & de crédit à leur Ambaſſade, mais de plus par une eſpece de neceſſité; parce qu'on n'en trouvoit point d'autres dans le pays qui oſaſſent entreprendre de ſe préſenter devant S. M. à cauſe de la part qu'ils avoient eu dans tous les mouvemens paſſez dont ils craignoient le châtiment. On conſidera auſſi en faiſant ce choix, qu'au cas que ces Députez qu'on envoyeroit fuſſent diſpoſez à ſe déclarer en Eſpagne contre ceux qui les auroient envoyez comme on les en ſoupçonnoit, ce ſeroit toûjours un avantage de s'être délivrez d'eux par cet employ : parce que ſi les affaires venoient à prendre un tour qui ne fût pas favorable à Gonzale Pizarre & à ſes partiſans, ces mêmes perſonnes qu'ils ſe propoſoient d'envoyer, pourroient beaucoup leur nuire étant dans le pays, & étant conſiderables comme elles l'étoient par leur rang & leurs qualitez. Gonzale Pizarre voulut auſſi envoyer avec eux ſon Maître d'Hôtel Gomez de Solis : Il eſt vray que quelques-uns diſoient qu'il l'envoyoit ſeulement pour porter quelque argent & quelques proviſions à Hinoioſa & à ſes gens ; & les autres que c'étoit pour aller juſqu'en Eſpagne avec

avec les autres Députez. Outre ceux qu'on a nommez, ils prierent aussi l'Evêque de Sainte Marthe de vouloir être du voyage, & fournirent aux uns & aux autres l'argent qui leur étoit necessaire pour le faire. Lorenço d'Aldana s'embarqua incontinent & fort à la hâte pendant que les autres se préparoient. Gonzale Pizarre lui avoit donné ordre de lui faire sçavoir le plus promptement qu'il seroit possible, le tour que les affaires prendroient & le succès de son envoy. Il comptoit que Lorenço d'Aldana, partant comme il faisoit du port de los Reyes dans le mois d'Octobre de l'an mil cinq cens quarante-six, il pouvoit avoir de ses nouvelles de Panama vers Noël, ou au plus tard dans le commencement de l'année suivante : Ainsi il donna ordre qu'on postât en divers endroits des Courriers tant Chrêtiens qu'Indiens ; afin qu'aussi-tôt qu'il seroit arrivé quelque nouvelle à la côte du Perou, on pût la lui porter en fort peu de temps. Les Evêques s'embarquerent peu de jours après Aldana, & se rendirent fort heureusement à Panama.

Nous avons parlé cy-devant de Vela Nugnez frere du Viceroy, qui étoit comme prisonnier auprès de Gonzale Pizar-

re ; mais à qui on donnoit pourtant une assez grande liberté, puisqu'on lui permettoit d'aller à la chasse, & de se promener sur sa mule sans armes, quoiqu'on lui eût aussi d'ailleurs fort recommandé de prendre soigneusement garde à sa conduite & à ses démarches. Dans ce tems-là il lui arriva une avanture qui fut cause de sa mort : voicy comment. Un soldat nommé Jean de la Tour, qui étoit de Madrid, dont nous avons parlé cy-devant, & remarqué qu'il avoit passé du service du Viceroy à celui de Gonzale Pizarre, avec Gonzale Diaz & ses gens, quand on les envoya pour prendre Pierre de Puelles & les habitans de Guanuco. Ce soldat découvrit par son adresse dans la vallée de Hica une certaine fosse, où autrefois il y avoit déja long-tems les Indiens offroient de l'or & de l'argent à une de leurs Idoles. On dit qu'en effet il en tira pour la valeur de plus de soixante mille écus en or, sans compter une grande quantité d'Emeraudes & de Turquoises. Il mit cela entre les mains du Gardien des Moines de Saint François pour le lui garder, & lui dit un jour en confession qu'il avoit dessein de retourner en Espagne pour y joüir en repos des richesses que son bonheur lui avoit procu-

ré, mais que considerant qu'il avoit suivi le parti de Gonzale Pizarre & qu'ainsi il avoit offensé S. M. il souhaitoit avant de partir pour son voyage faire quelque chose de considerable pour le service de son Prince qui pût l'engager à lui pardonner le passé. Voicy donc ce qu'il dit qu'il avoit dessein de faire : c'étoit de s'embarquer avec son argent sur un des navires qui étoient au port & de s'en aller à Nicaragua, où il se proposoit de faire quelques soldats & d'équiper & armer un ou deux vaisseaux pour aller en course contre Gonzale Pizarre & ses partisans ; qu'il mettroit quelquefois pied à à terre, & pilleroit les lieux où il n'y auroit point de troupes & où on ne seroit pas en état de lui faire résistance. Il ajoûta que ne se trouvant ni d'un âge convenable, ni d'une autorité ou d'une capacité suffisante pour une telle entreprise, il vouloit chercher quelqu'un qui eût toutes les qualitez necessaires pour cela, & qui voulût bien en être le Chef & le conducteur. Qu'il avoit jetté les yeux sur Vela Nugnez, qui étoit un Cavalier experimenté dans les affaires de la guerre & qui étoit en quelque sorte obligé de chercher l'occasion de venger la mort du Viceroy son frere, & de tant

d'autres de ſes parens & de ſes amis que Gonzale Pizarre avoit fait mourir; qu'il ſe mettroit entre ſes mains & lui confieroit ſa perſonne & ſon argent, & ſeroit le premier à lui obéïr exactement, & qu'il faudroit que Vela Nugnez parlât à quelques créatures du Viceroy, qui étoient dans la Ville, afin de pouvoir les emmener avec eux. Ce ſoldat pria le Gardien de vouloir communiquer la choſe à Vela Nugnez, ce qu'il fit; & parce que Vela Vugnez ſe tenoit ſur ſes gardes, & craignoit que ce ne fût un artifice pour le ſurprendre & l'engager dans un mauvais pas, Jean de la Tour leva tous ſes doutes, & le ſatisfit pleinement en préſence du Gardien par un ſerment ſolemnel qu'il fit de la ſincerité de ſes intentions, ſur un Autel conſacré. Vela Nugnez accepta donc le parti & commença à traiter avec quelques-uns qui avoient été amis & créatures du Viceroy. On ne ſçait comment la choſe fut découverte; mais elle le fut, ſi bien que Gonzale Pizarre fit prendre Vela Nugnez, lui fit faire ſon procès & lui fit publiquement couper la tête: ſa ſentence portant qu'il étoit condamné comme traître & rebelle au Roy. Comme Vela Nugnez étoit un brave & honnête Gentilhomme, fort aimé

de tout le monde, il fut aussi fort regretté, & on peut dire que sa mort affligea tout le Royaume. Dans le même tems il arriva une avanture tragique à Cusco : Alfonse de Toro qui y étoit Lieutenant du Gouverneur y fut poignardé par son beau pere, pour quelques paroles qu'ils avoient eu ensemble. Gonzale Pizarre en fut fort fâché par le besoin qu'il avoit de lui, & les services qu'il en pouvoit attendre: il nomma en sa place Alfonse de Hinoiosa pour son Lieutenant à Cusco, lequel avoit déja été élu pour cela même par les Magistrats du lieu. De son tems il arriva dans cette Ville quelque tumulte & quelques troubles qui causerent la mort à Lope Sanchez de Valenzuela & à Diegue Perez Bezerra qui en avoient été les promoteurs : Quelques autres qui y avoient aussi eu part, furent bannis par le même Hinoiosa & par le Prévôt Pierre de Villacastin, qui s'employerent soigneusement pour remettre le calme dans la Ville.



CHAPITRE IX.

Ce qui se passe à Panama à l'arrivée des Députez du Perou.

LEs personnes qui devoient aller en Espagne pour les affaires du Perou, étant nommées comme on l'a dit dans le Chapitre précédent, Gonzale Pizarre fit partir incontinent Lorenço d'Aldana, & lui donna les dépêches qu'il jugea à propos. On sçut que Pizarre & quelques-uns de ses Capitaines avoient écrit des lettres fort peu respectueuses, qui pourtant ne parurent point, & on croit que Lorenço d'Aldana, qui étoit bien intentionné, les déchira, ne jugeant pas à propos qu'elles parussent pour ne pas rendre les affaires plus mauvaises. Etant arrivé à Panama il alla loger avec Hinoiosa, parce qu'ils étoient fort amis & qu'il y avoit même quelque parenté entr'eux; & aussi-tôt après son arrivée il alla rendre ses respects au Président, & lui baiser les mains. Dans cette premiere visite on ne parla que de choses generales, sans venir à l'affaire principale dont il s'agissoit; en sorte qu'Aldana ne se découvrit

point pendant les deux premiers jours, agiſſant en homme prudent & ſage, & voulant premierement connoître les ſentimens & les intentions des Capitaines. En effet après qu'il en fut inſtruit, il s'ouvrit au Préſident & s'offrit à lui pour le ſervice de ſa Majeſté. La confiance qu'on eut en lui fit prendre la réſolution de traiter ouvertement de l'affaire avec Hinoioſa : de ſorte que Hernan Mexia l'ayant tiré à part pour l'entretenir en particulier, lui repréſenta tout ce qui s'étoit paſſé, & *comment les choſes ſe trouvoient alors en état qu'on y pût apporter le remede convenable par la venuë du Préſident; pourvu qu'ils vouluſſent tous le favoriſer & lui offrir leurs ſervices, comme ils étoient obligez, parce qu'ils devoient à ſa Majeſté & que s'ils laiſſoient échapper l'occaſion favorable qui ſe préſentoit alors, ils ne la trouveroient peut-être pas telle de longtems.* Hinoioſa répondit *qu'il étoit fort ſerviteur au Préſident, & qu'il lui avoit déja fait connoître clairement ſes ſentimens, qui étoient: que ſi ſa Majeſté après avoir oüi la demande de Gonzale Pizarre, ne jugeoit pas à propos de la lui accorder, lui qui parloit ſeroit toûjours prêt de ſe conformer à la volonté de ſon Souverain, ne voulant en aucune maniere s'attirer le juſte reproche*

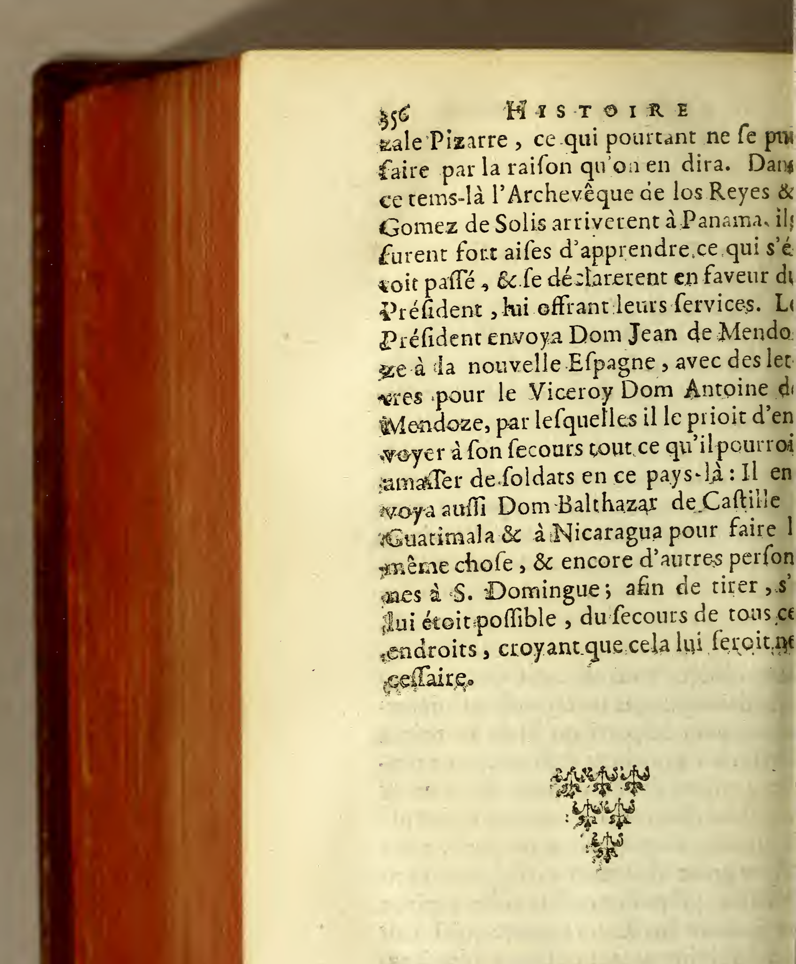
de luy être rebelle. La verité est que Hinoiosa en bon soldat, entendoit bien la guerre, mais peu les affaires du cabinet: il avoit cru bonnement que tout ce qui s'étoit passé n'avoit rien d'injuste ni de criminel, & qu'on avoit été bien fondé à le faire, en conséquence des supplications & des requêtes qu'on avoit présenté, & qui sembloient mettre en droit ceux qui les présentoient, d'employer tous leurs soins & n'oublier aucune diligence pour les faire réüssir. Il ne manquoit pas même des gens éclairez & lettrez, qui appuyoient en cela ses sentimens, & l'y confirmoient: Aussi fut-il toûjours assez retenu, & assez reservé dans l'exercice de sa Charge, pour ne passer point au-delà des bornes du dessein principal sans faire mourir personne, ni ôter le bien à personne, comme faisoient les autres Capitaines. Hernan Mexia voyant l'erreur dans laquelle il étoit, s'ouvrit plus particulierement à lui, & lui dit franchement » que con-
» noissant comme ils faisoient la volon-
» té & l'intention de sa Majesté, par les
» ordres & la commission du Président,
» il n'étoit plus question d'attendre une
» nouvelle déclaration ni une autre ré-
» ponse: Qu'au reste, il vouloit bien

lui dire nettement que toutes les trou- «
pes étoient résoluës de faire ce que le «
Président leur ordonneroit, & que lui «
qui parloit, étoit aussi dans la même ré- «
solution, & seroit le premier à leur en «
donner l'exemple: qu'ainsi il prît garde «
à ne se laisser point tromper, sous le «
prétexte specieux d'être fondé sur le «
sentiment de personnes éclairées: qu'il «
devoit considerer que ces gens de let- «
tres, qui lui conseilloient de demeurer «
ferme dans le parti de Gonzale Pizarre «
étoient sans doute ses partisans déclarez «
qui s'interessoient dans sa cause: mais «
qu'au fond il n'y avoit personne qui ne «
pût aisément connoître la verité, dans «
l'état où étoient les choses, & juger «
quel parti il falloit suivre pour être fi- «
déle sujet à son Prince. Hinoiosa lui «
demanda un jour de temps pour répondre & se déterminer là-dessus, & le lendemain il l'envoya querir, résolu de suivre son conseil, si bien qu'ils allerent ensemble au logis du Président, à qui Hinoiosa offrit ses services, & promit de lui obéïr en consequence des ordres de Sa Majesté. Après cela on fit appeller les Capitaines, qui tous ensemble protesterent & promirent solemnellement d'obéïr au Président, & de garder le se-

cret jusqu'à nouvel ordre. Ils le firent comme ils l'avoient promis : ensorte que les soldats n'apprirent point distinctement ce qui se passoit, & qu'on ne leur dit pas ouvertement les choses ; quoique quelques-uns le conjecturassent sans peine : parce qu'ils voyoient que le Président donnoit ses ordres dans toutes les affaires qui se présentoient, & que les Capitaines alloient & venoient fort souvent chez lui, & le traitoient tant en public qu'en particulier, comme leur Supérieur. Le Président considerant les inconveniens que le retardement pouvoit apporter, résolut de dépêcher promptement le même Lorenço d'Aldana, avec trois ou quatre navires & environ trois cens hommes, pour aller le long des côtes du Perou, & se rendre au port de los Reyes pour y recüeillir & y rassembler ceux qui seroient bien intentionnez pour le service de sa Majesté. On vouloit par ce moyen empêcher, s'il étoit possible, que Gonzale Pizarre apprenant ce qui se passoit, n'eût le tems de mettre à ses affaires tout l'ordre qu'il souhaiteroit, & de faire mourir ceux qu'il auroit pour suspects, & qu'il croiroit favoriser le parti de sa Majesté, comme souvent ses Capitaines avoient déliberé, & presqu

résolu de le faire. On équipa & arma donc en diligence quatre navires, dont on donna le commandement à Lorenço d'Aldana, & on nomma pour Capitaines Hernan Mexia, Jean Alfonse Palomino, & Jean d'Yllanes. Pour cela on fit une revûë generale, & on remit publiquement tous les Drapeaux au Président, qui les rendit incontinent aux mêmes Officiers au nom de sa Majesté & nomma Hinoiosa pour General de toutes les Troupes, comme il l'étoit auparavant. Après cela on fit embarquer les trois cens hommes, en donnant paye à ceux à qui il fut necessaire, & ainsi ils mirent à la voile, emmenant avec eux le Provincial des Dominicains, comme un homme de consideration & de merite, & dont l'autorité paroissoit suffisante, pour obliger tous ceux qui seroient encore dans quelque incertitude à se déterminer pour le parti qu'ils le verroient suivre. Ils portoient aussi avec eux plusieurs copies des Provisions Royales & de l'Amnistie; & ils avoient ordre de n'aborder en aucun lieu du pays, pour n'être point découverts, s'il leur étoit possible, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivez au port de los Reyes; parce qu'il leur paroissoit important de surprendre Gon-

zale Pizarre, ce qui pourtant ne se pu faire par la raison qu'on en dira. Dans ce tems-là l'Archevêque de los Reyes & Gomez de Solis arriverent à Panama, ils furent fort aises d'apprendre ce qui s'étoit passé, & se déclarerent en faveur du Président, lui offrant leurs services. Le Président envoya Dom Jean de Mendoze à la nouvelle Espagne, avec des lettres pour le Viceroy Dom Antoine de Mendoze, par lesquelles il le prioit d'envoyer à son secours tout ce qu'il pourroit amasser de soldats en ce pays-là: Il envoya aussi Dom Balthazar de Castille Guatimala & à Nicaragua pour faire la même chose, & encore d'autres personnes à S. Domingue; afin de tirer, s'il lui étoit possible, du secours de tous ces endroits, croyant que cela lui seroit necessaire.



CHAPITRE X.

Ce qui arriva à Pierre Hernandez Paniagua dans son voyage du Perou pour executer sa commission. Ce que fit de son côté Gonzale Pizarre, quand il soupçonna que sa flote qui étoit à Panama pouvoit avoir été remise entre les mains du Président.

NOus avons dit cy-devant, que le Président avoit envoyé Pierre Herıandez Paniagua pour porter ses lettres ı Gonzale Pizarre. Paniagua arriva au Perou, justement dans le temps que Pizarre attendoit des nouvelles de ce qui e seroit passé à Panama, après l'arrivée le Lorenço d'Aldana. Ce fut vers la mianvier de l'an mil cinq cens quaranteept; il débarqua à Tumbez, & de là e rendit à S. Michel: Aussi-tôt qu'il y ût arrivé, Villalobos qui étoit Lieuteıant dans ce lieu pour Gonzale Pizarre, e fit arrêter, & lui ôta ses dépêches, u'il envoya promptement à los Reyes ar Diegue de Mora, Lieutenant du mêne à Truxillo. Gonzale Pizarre n'eut as plutôt appris la chose, qu'il envoya

une perſonne en qui il ſe fioit, pour lui
amener Paniagua avec ordre de ne le laiſ-
ſer parler à perſonne par le chemin. Cet
ordre fut fort bien executé : on condui-
ſit donc Paniagua à los Reyes, où en
préſence de tous les Capitaines de Gon-
zale Pizarre, il lui remit entre les mains
ſes lettres de créance & ſes dépêches :
Pizarre lui commanda de dire tout ce
dont il étoit chargé, l'aſſurant qu'à cet
égard & pour tout ce qui regardoit ſa
commiſſion, il ne lui ſeroit fait aucun
mal ni aucun outrage : Mais que ſi hors
de là il traitoit avec qui que ce pût être
ſoit publiquement, ſoit en ſecret, d'au-
cune choſe qui concernât le Préſident
il pouvoit compter que la moindre preu-
ve & le moindre indice qu'on auroit
ſuffiroient pour lui faire couper la tête
Paniagua expliqua hardiment le ſujet de
ſon envoy & ſa commiſſion, & quand il
eut achevé de parler, on le fit ſortir
Quelques-uns étoient d'avis qu'on le fiſ
mourir ; parce qu'il communiquoit, di-
ſoient-ils, ſes affaires & ſes ſentimens à
quelques perſonnes en qui il avoit de la
confiance. Gonzale Pizarre ne fit voir
à aucun de ſes Capitaines la lettre que
le Préſident lui écrivoit, ni celle qu'on
lui rendit de la part de ſa Majeſté. Tous

ſes partiſans lui diſoient qu'il ne falloit point laiſſer entrer le Préſident au Perou parlant de lui d'une maniere fort injurieuſe, & même parlant de ſa Majeſté avec fort peu de reſpect; à quoi Pizarre ſembloit prendre plaiſir. Il écrivit alors au Capitaine Carvajal qui étoit à Plata, & lui manda de partir incontinent pour venir à los Reyes, & d'apporter avec lui tout l'or & l'argent qu'il pourroit, comme auſſi les Arquebuſes & les autres armes qu'il auroit. Ces ordres n'étoient pas tant fondez ſur le beſoin qu'on crût avoir de toutes ces choſes pour ſe défendre ou pour attaquer, puiſqu'on ne ſçavoit pas alors ce qui s'étoit paſſé à Panama, & que même on ne le pouvoit encore ſçavoir, que pour remedier aux grandes plaintes qu'il y avoit contre Carvajal, à cauſe de ſes meurtres & de ſes pillages continuels. Quelques-uns diſoient qu'on le faiſoit venir pour le châtier, comme il le meritoit, & le punir en ſa perſonne: d'autres que c'étoit ſeulement pour lui ôter plus de cent cinquante mille écus qu'il avoit pillez dans cette conquête. Dans ce tems-là tout étoit plein de ſoupçons à Lima, perſonne n'oſoit ſe fier à qui que ce fût, ni ouvrir la bouche pour rien dire ſur le ſujet des af-

faires présentes : parce que le moindre mot & les plus legers prétextes suffisoient pour mettre un homme en danger de perdre la vie. Gonzale Pizarre prenoit de fort grandes précautions & étoit fort soigneusement sur ses gardes ; jusques là qu'ayant remarqué en plusieurs occasions, que le Licentié Zarate n'étoit pas bien intentionné pour lui, quoique le frere Pizarre eût épousé la fille de Zarate, & que celui-cy fût malade, on tient pour certain qu'il le fit empoisonner, par le moyen de quelques poudres qu'il luy envoyoit comme un remede; & dans la suite cette opinion fut confirmée par le rapport de quelques gens qui étoient au service de Pizarre, qui soit qu'il fût coupable ou nom de ce crime, se réjoüit beaucoup de la mort de Zarate. Cependant Pierre Hernandez Paniagua commença à faire negocier pour son retour, par l'entremise du Licentié Carvajal, contre le sentiment des autres Capitaines qui ne vouloient point qu'on le laissât partir. Veritablement on peut dire qu'il fut fort heureux d'être parti de los Reyes, quand on y apprit que la flote qui étoit à Panama avoit été remise entre les mains du Président : On ne le sçavoit pas encore alors, neanmoins on

commençoit à avoir de grands ſoupçons, parce qu'on ne recevoit point de nouvelles de ce lieu. Auſſi ces ſoupçons parurent aſſez bien fondez à Gonzale Pizarre, pour l'obliger d'écrire à Pierre de Puelles qui étoit à Quito, & à tous ſes autres Capitaines d'être ſoigneuſement ſur leurs gardes, & ſe tenir toûjours prêts & leurs gens en état. Dans ce temps-là le Capitaine Carvajal arriva venant de la Province des Charcas avec cent cinquante ſoldats, trois cens Arquebuſes, & plus de trois cens mille écus. Le jour qu'il arriva à los Reyes on l'y reçût en pompe; Gonzale Pizarre ſortit lui-même de la Ville avec tous les habitans ſans exception, pour aller au devant de lui avec des inſtrumens de muſique, & de grands ſignes de réjoüiſſance. On reçût auſſi alors des nouvelles de Porto Vieio; qu'on y avoit vû paroître les quatre navires dont on a parlé dans le Chapitre précédent, & qu'après s'être approché aſſez près de terre comme pour reconnoître, ils avoient reviré pour ſe mettre en mer, ſans jetter l'Ancre ni ſe mettre en devoir de prendre aucunes proviſions, comme les autres vaiſſeaux avoient accoutumé de faire: ce qui fut pris pour un mauvais ſigne,

& pour une preuve qu'ils étoient ennemis.

CHAPITRE XI.

Les navires du Président arrivent au Port de Truxillo : Diegue de Mora & quelques autres le reçoivent, & se déclarent pour le parti de sa Majesté.

APrès que Gonzale Pizarre eut reçu la nouvelle que nous venons de dire de ces vaisseaux qui avoient paru à la côte, il fut quelque temps sans pouvoir être bien éclairci de la verité : tant parce qu'ils ne s'approchoient guere de terre ; qu'à cause que Diegue de Mora Lieutenant de Pizarre à Truxillo, retenoit les lettres qu'on écrivoit sur ce sujet. Ainsi on faisoit plusieurs conjectures là-dessus à los Reyes sans pouvoir s'assurer de la verité : Cependant cela donnoit de l'inquietude à Gonzale Pizarre & l'obligeoit à prendre des précautions & à faire faire soigneusement garde, tant le jour que la nuit, par les soldats & par les habitans, qui paroissoient tous le faire avec soin & avec plaisir, comme s'ils l'eussent fait de fort bon cœur. Alors

Lorenço d'Aldana arriva avec ſes navires au port qu'on nomme Mal-abri, qui eſt à cinq ou ſix lieuës de Truxillo. Diegue de Mora avoit appris la venuë de ces vaiſſeaux, par le Meſſager qui avoit apporté la nouvelle qu'ils avoient paru à Porto Vieio : mais il ne pouvoit ſçavoir ni juger certainement qui étoient ceux qui les montoient, ni quel deſſein ils pouvoient avoir. Il s'embarqua à Truxillo avec pluſieurs habitans du lieu dans un navire qui étoit au port, avec des munitions de guerre & de bouche, à deſſein d'aller chercher ces quatre navires, & de les aborder en quelque lieu qu'il les rencontrât:ce qu'il croyoit pouvoir faire ſans aucun peril, de quelque parti qu'ils fuſſent:parce que s'ils étoient de celui de Gonzale Pizarre, il pouvoit leur dire qu'il étoit allé pour apprendre des nouvelles, & pour leur porter des rafraîchiſſemens : & ſi au contraire ils étoient du parti de ſa Majeſté, cela s'accordoit encore mieux avec ſes intentions & il ſe joindroit à eux, lui & ſes gens. Il ſortit donc du port, & fut aſſez heureux pour rencontrer les quatre navires dès le premier jour : ils s'éclaircirent mutuellement les uns les autres de leurs veritables intentions, & ainſi ſe joigni-

rent avec beaucoup de plaisir pour concourir tous au même but. Diegue de Mora fournit à la flote les rafraîchissemens dont elle avoit besoin, & dès la nuit suivante ils se rendirent au port de Truxillo: ils ne jugerent pas à propos de mettre leurs gens à terre; mais on prit seulement la résolution que Diegue de Mora & tous les habitans de Truxillo, se retireroient dansla Province de Caxamalca pour y pouvoir attendre avec plus de sureté le temps qu'on auroit besoin d'eux; & assembler cependant tout ce qu'ils pourroient de gens en faveur du parti qu'ils prenoient. En même temps on envoya des Messagers avec des lettres & des ordres aux Chachapoyas, à Guanuco, à Quito, & aux passages que gardoient Mercadillo & Porcel: afin que tous ceux qui seroient bien intentionnez se pûssent déclarer en faveur de sa Majesté. Les nouvelles de ce qui s'étoit passé à Truxillo furent bien-tôt portées à Gonzale Pizarre par le moyen d'un Moine de la Merci, qui l'avoit toûjours suivi & favorisé: mais cet homme ne pouvoit dire autre chose, sinon le départ de Diegue de Mora & des habitans de Truxillo sans pouvoir rien assurer sur le sujet de leur intelligence & de leur union

avec ceux qui étoient sur la flote. Gonzale Pizarre conjectura sur le rapport de ce Moine, que Diegue de Mora & les habitans de Truxillo, s'en étoient allez à Panama pour se joindre au Président; c'est pourquoi il envoya promptement pour son Lieutenant en cette Ville de Truxillo, le Licentié Garcias de Leon, qu'il avoit toûjours mené avec lui jusqu'alors. Il l'envoya par mer avec quinze ou vingt soldats, à qui il donnoit les Indiens de tous ceux qui s'en étoient allez avec Diegue de Mora. Pizarre envoya aussi avec Garcias de Leon, le Superieur des Moines de la Merci de cette Ville, pour prendre & faire embarquer les femmes de ceux qui s'en étoient fuis, & les emmener à leurs maris à Panama, où il croyoit qu'ils étoient allez: A l'égard des veuves, il envoyoit des gens sortables avec qui elles se pourroient marier, & si elles ne le vouloient pas faire, ses ordres étoient qu'on les emmeneroit avec les autres à Panama. On tâchoit de couvrir cela de plusieurs prétextes specieux: mais la veritable raison étoit, que non seulement Gonzale Pizarre vouloit se rendre maître & disposer à sa fantaisie des Indiens de ceux qui s'en étoient fuis, mais aussi de leurs mai-

ſons & de tous leurs biens, ſans y trouver aucune oppoſition de la part des femmes, qui ne manqueroient pas d'y en faire autant qu'il leur ſeroit poſſible, ſi elles étoient préſentes, & que tout au moins il faudroit nourrir & entretenir, ſi on leur ôtoit leurs biens. Le Licentié Garcias de Leon étant donc parti, rencontra peu de jours après qu'il fut en mer, les quatre navires commandez par Aldana; il ſe joignit à eux, & embraſſa le parti de ſa Majeſté avec tous ceux qui l'accompagnoient: les uns le firent de bonne volonté, parce qu'il y avoit longtemps qu'ils ſouhaitoient d'en trouver l'occaſion: les autres le firent par neceſſité, & par la crainte qu'ils eurent qu'Aldana ne les fiſt punir. On renvoya le Superieur de la Merci par terre à los Reyes avec ordre d'apprendre à Gonzale Pizarre ce qui ſe paſſoit, & la raiſon de la venuë de ces quatre vaiſſeaux ſur les côtes du Perou: on lui avoit auſſi donné ordre de parler ſous ce prétexte à pluſieurs particuliers qu'il connoiſſoit bien intentionnez, & de leur faire ſçavoir, que pourvû qu'ils ſe puſſent rendre au port, ils y trouveroient toûjours des chaloupes prêtes pour les recevoir & les conduire aux vaiſſeaux. Gonzale Pizarre

ayant ſçu la choſe, envoya ordre au Superieur de ſe retirer, avec défenſes expreſſes de parler ni de traiter avec perſonne, ni en public ni en particulier: & faiſant alors de grandes plaintes de Lorenço d'Aldana, pour s'être ainſi moqué de lui, & l'avoir trompé comme il avoit fait: ajoûtant que s'il avoit ſuivi les ſentemens de ſes principaux Officiers, Aldana ne lui auroit pas joüé ce tour, puis qu'il l'auroit fait mourir il y avoit déja long-tems. Auſſi diſoit-on aſſez hautement que Pizarre ne devoit ſe prendre qu'à lui-même, du mal qui lui arrivoit alors d'avoir laiſſé Aldana impuni; quand donc on eut appris ſi certainement la venuë de la flote, & la neceſſité qu'il y avoit de ſe préparer à la guerre, tandis que cette flote s'avançoit de Truxillo à los Reyes, où il faut un tems conſiderable à ſe rendre par mer, bien que la diſtance d'un lieu à l'autre ne ſoit que de quatre-vingt lieuës: Gonzale Pizarre commença à mettre ſes affaires en ordre, & aſſembler ſes troupes, parce que juſqu'alors la ſureté pleine & entiere où il ſe croyoit, lui avoit fait negliger de ſemblables ſoins. Il nomma donc de nouveaux Capitaines à qui il donna le commandement de ſes troupes: nom-

mant pour Capitaines de Cavalerie le Licentié Carvajal & le Licentié Cepeda, comme des personnes qui devoient avoir de l'attachement pour lui par les obligations qu'ils lui avoient. Il fit Capitaines d'Arquebusiers Jean d'Acosta, Jean Velez de Guevara, & Jean de la Tour: & Capitaines des Piquiers Fernand Bachicao, Martin de Robles, & Martin d'Almendras. Il voulut que François de Carvajal fût son Mestre de Camp ou son Lieutenant General, comme il l'avoit été jusques-là, & qu'il eût pour sa garde cent Arquebusiers, de ceux qu'il avoit amenez de la Province des Charcas, qui étoient tous fort bien équipez. On fit battre le Tambour, & publier que tous les habitans de la Ville & tous ceux qui s'y trouvoient alors, de quelque qualité & condition qu'ils pussent être, eussent à prendre les armes & à se ranger sous les Etendarts, pour y recevoir la solde & la paye qu'on leur donneroit. Ces ordres furent publiez sur peine de la vie pour ceux qui n'y obéiroient pas, & on regla la paye de la maniere qui suit. On donna aux deux Capitaines de Cavalerie cinquante mille écus, avec ordre de faire chacun cinquante Cavaliers: mais outre cela plusieurs Marchands & autres personnes

personnes peu propres à la guerre, se rangerent sous leurs Etendarts. On n'ignoroit pas que c'étoit des gens qu'on ne devoit point compter pour le combat ; mais on vouloit en tirer de l'argent, comme on fit, car ils se libererent en fournissant des armes & des chevaux, & ceux qui n'en avoient pas, en donnant de l'argent. On donna à Martin de Robles vingt cinq mille écus pour faire cent trente Piquiers. A Fernand Bachicao aussi vingt mille écus pour cent douze Piquiers. A Jean Velez de Guevara la même somme pour cent quarante Arquebusiers ; & autant encore à Jean d'Acosta pour un semblable nombre. On donna douze mille écus à Jean de la Tour pour cinquante Arquebusiers qui étoient de la garde ordinaire de Gonzale Pizarre. On donna aussi autres douze mille écus à Martin d'Almendras pour faire quarante cinq Piquiers. On nomma pour porter le grand Etendart Antoine Altamirano, un des plus considerables habitans de la Ville de Cusco, en lui donnant le commandement de quatre-vingt chevaux destinez pour la garde de l'Etendart ; & on lui donna douze mille écus, non pour la paye de ceux qu'il commandoit, qui

n'en avoient pas beſoin, étant tous choiſis d'entre les plus riches habitans du pays, mais pour quelques autres beſoins. Auſſi-tôt que tout fut en ordre, on fit aſſembler toutes les troupes pour en faire la revûë. Le Licentié Cepeda fit peindre dans ſon Etendart une image de la Vierge : & le Licentié Carvajal fit mettre ſur le ſien un S. Jacques. Le Capitaine Carvajal retint la même Baniere qu'il avoit porté à la guerre des Charcas. Le Capitaine Guevara fit peindre ſur la ſienne une cuiraſſe avec un chiffre, par lequel il vouloit déſigner le nom de Pizarre. Le Capitaine Bachicao fit mettre ſur ſon drapeau un G, entrelacé avec un P, (ces deux lettres voulant dire Gonzale Pizarre) avec une couronne Royale par deſſus: & ainſi des autres ; chacun choiſiſſant la figure qu'il lui plaiſoit faire mettre ; enſorte qu'il n'y avoit que le grand Etendard où on vît paroître les armes Royales. Auſſi-tôt après on fit la diſtribution des poſtes, & on aſſigna à chacun le ſien, pour faire ſoigneuſement la garde, ſur tout pendant la nuit. Gonzale Pizarre prenoit grand ſoin de ſecourir pluſieurs ſoldats qui n'étoient point ſous les enſeignes, & il faiſoit des préſens à d'autres qui y étoient & qu'il croyoit en

avoir besoin : car outre ce qu'ils avoient déja reçu, il donnoit à quelques-uns des sommes fort considerables, selon qu'il connoissoit qu'ils le meritoient. Il fit faire une revûë generale, & se mit à pied avec l'infanterie. Il avoit assemblé en tout mille hommes, aussi-bien armez & aussi-bien équipez & fournis de tout ce qui leur étoit necessaire, qu'aucunes troupes qu'on ait vû en Italie, dans le temps que les choses y étoient dans la plus grande prosperité. La plûpart outre leurs armes qui étoient bonnes, avoient des hauts-de-chausses & des pourpoints de soye : plusieurs même en avoient de toile d'or & de brocard, d'autres en avoient de brodez & chamarrez d'or & d'argent, avec de la broderie d'or à leurs chapeaux, sur leurs boëtes à poudre, & sur les poches ou étuis de leurs Arquebuses. Il étoit fort bien fourni de poudre, & il donna ordre que tous ses soldats fussent pourvûs de quelques montures; achetant pour cet effet toutes les jumens, mulets, & chevaux qu'il pût trouver, & en prenant plusieurs sans les payer. La dépense qu'il fit pour tous ces préparatifs, se monta à plus de cinq cens mille écus. Il envoya Martin Silvera à la Ville de Plata, pour en tirer

tous les hommes & tout l'argent qu'il y pourroit trouver: Il envoya aussi Antoine de Roblez à Cusco, pour en tirer les troupes qui y étoient sous le commandement d'Alfonse de Hinoiosa Lieutenant de Pizarre dans cette Ville. Il écrivit à Lucas Martin son Lieutenant à Arequipa, lui mandant de le venir incontinent trouver, avec les soldats qui étoient dans ce lieu-là. Il envoya aussi ordre à Pierre de Puelles son Lieutenant à Quito, de le venir joindre avec les troupes de cette Province; & manda de même aux Capitaines Mercadillo & Porcel, de laisser les passages qu'ils gardoient, & se rendre avec leurs gens à Lima. Il envoya les mêmes ordres au Capitaine Sayavedra qui étoit son Lieutenant à Guamanga. De cette maniere on peut dire que Gonzale Pizarre ne negligea rien, & qu'il envoya des Messagers de toutes parts pour assembler des troupes & faire porter à ses Officiers tous les ordres & toutes les Instructions qu'il jugea necessaires. Il leur commandoit sur tout de ne laisser dans les lieux qu'ils abandonnoient, ni armes, ni chevaux, ni rien qui pût donner à ceux qui demeuroient dans ces lieux-là occasion ou moyen d'aller trouver le Président: justifiant autant

qu'il pouvoit sa conduite, pat les raisons les plus specieuses qu'il pouvoit trouver. Il leur représentoit qu'ayant envoyé le Capitaine Lorenço d'Aldana, tant en son nom qu'au nom de tout le Royaume, pour informer Sa Majesté de tout ce qui étoit arrivé dans le pays, Aldana s'étoit ligué avec le Président, & venoit maintenant contre lui avec les mêmes vaisseaux dont il lui avoit confié le commandement, & qui leur avoit couté plus de quatre-vingt mille écus à équiper. Qu'à l'égard du Président, Sa Majesté l'envoyoit pour travailler à rétablir le repos, la paix & la tranquillité dans le Royaume; mais qu'au lieu de s'y employer comme il devoit, il avoit de sa propre autorité assemblé des troupes, & venoit avec tout ce qu'il en avoit pu ramasser, pour punir ceux qui avoient eu quelque part aux mouvemens & aux troubles passez : qu'ainsi puisqu'ils sçavoient les uns & les autres qu'ils y avoient eu part aussi-bien que lui qui leur parloit, ils devoient penser que c'étoit icy une affaire qui les regardoit tous. Qu'au reste il ne falloit pas se flater du pardon & de l'amnistie qu'on disoit que le Président apportoit & qu'il accorderoit à ceux qui le suivroient, qu'on avoit sujet de soup-

çonner en cela de l'artifice & de la fraude : mais que quand on ſuppoſeroit que la choſe fût veritable, & qu'il y eût une amniſtie, toûjours étoit-il certain qu'elle ne pouvoit regarder que le paſſé, & que la bataille donnée contre le Viceroy, & ſa mort n'y pourroient être compriſes ; puiſque cela étoit arrivé depuis que le Préſident étoit parti d'Eſpagne. Qu'ainſi juſqu'à ce que ſa Majeſté fût informée du tout & qu'elle envoyât de nouveaux ordres là-deſſus, il étoit réſolu de s'oppoſer à l'entrée du Préſident dans le pays : d'autant plutôt qu'il étoit bien informé par pluſieurs perſonnes qui le lui avoient écrit d'Eſpagne que ſa Majeſté n'envoyoit pas le Préſident pour lui ôter le Gouvernement du Royaume : mais ſeulement pour préſider dans l'Audiance Royale: Qu'il étoit fort aſſuré de ce qu'il diſoit, parce que François Maldonat qu'il avoit envoyé à ſa Majeſté, le lui avoit écrit : & que le Préſident même n'avoit pû s'empêcher d'avoüer en quelque maniere la choſe dans ſa lettre qu'il avoit reçu par Pierre Hernandez Paniagua : Que depuis à la verité ſes propres Capitaines avoient ſeduit le Préſident, & l'avoient engagé à entrer au Perou à main armée : Que ſans doute ſa Majeſté

ſeroit fort mécontente d'un tel procedé quand elle en ſeroit informée. Pizarre prétendoit donc par ces raiſons & autres ſemblables que le Préſident étoit fort coupable, d'avoir retenu ceux qu'on envoyoit en Eſpagne, & que cela ſeul étoit une raiſon ſuffiſante, pour lui pouvoir juſtement faire la guerre.

CHAPITRE XII.

Le Licentié Carvajal eſt nommé pour aller avec quelques ſoldats le long de la côte : mais après on changea d'avis, & on ne l'envoya pas, parce qu'on le tenoit pour ſuſpect.

DAns ce tems-là Gonzale Pizarre, ſon Meſtre de Camp, & les autres qui étoient de ſon Conſeil, prirent un nouveau tour & de nouvelles meſures, pour juſtifier leur conduite & faire croire aux ſoldats & au peuple que leur cauſe étoit bonne. Ils firent aſſembler tous les gens de lettres qui étoient dans la ville de los Reyes, leur propoſerent le crime dont ils prétendoient que le Préſident étoit coupable, pour avoir retenu leurs navires, & être entré dans le

pays avec des gens de guerre & à main armée, contre la commiſſion & les ordres qu'il avoit de Sa Majeſté : voulant ainſi perſuader à ceux qu'ils avoient aſſemblez, qu'il étoit juſte & raiſonnable de proceder juridiquement contre le Préſident & ſes Capitaines & adhérans, & leur faire leur procès dans les formes. Ces ſçavans aſſemblez n'oſerent contredire Gonzale Pizarre, ni s'oppoſer à ſa volonté; ils s'accorderent donc à ce qu'il diſoit : ainſi on commença à faire des procedures dans les formes, & inſtruire le procès, & peu de jours après on donna un jugement qui portoit en ſubſtance, que *veu les crimes qui réſultoient des informations faites contre le Licentié de la Gaſca & ſes Capitaines, on trouvoit qu'ils étoient coupables, & meritoient d'être condamnez, & qu'ainſi on les condamnoit, ſçavoir le Licentié de la Gaſca à avoir la tête coupée, Lorenço d'Aldana & Hinoioſa à être écartelez.* Ils condamnoient de même les autres Commandans à diverſes ſortes de ſupplices, ſelon qu'ils le jugeoient à propos. On fit ſigner cette ſentence au Licentié Cepeda Auditeur, & on l'envoya après pour la faire de même ſigner à d'autres perſonnes lettrées. Il ſe trouva parmi ceux à qui on propoſa

proposa cette signature un Licentié nommé Polo Hondegardo qui étoit de Valladolid, lequel fut assez franc & assez hardi pour aller trouver Gonzale Pizarre & lui représenter qu'il n'étoit nullement à propos de prononcer un tel jugement, parce qu'il pourroit arriver que ses Capitaines qui étoient alors au service du Président, eussent dans la suite envie de retourner au sien; mais qu'ils ne l'oseroient faire, quand ils auroient une fois appris cette cruelle sentence donnée contre eux: Que de plus, il falloit considerer que le Président étoit une personne sacrée étant Prêtre, & qu'ainsi ceux qui signeroient une telle sentence contre lui encourroient la peine de l'excommunication majeure. Ces raisons empêcherent qu'on ne passât outre, & qu'on ne publiât cette sentence. Gonzale Pizarre apprit alors que les vaisseaux de Lorenço d'Aldana étoient partis de Truxillo, & s'avançoient le long de la côte: Là-dessus il commanda Jean d'Acosta avec cinquante Arquebusiers à cheval, pour courir promptement d'un lieu à l'autre sur le bord de la mer, & empêcher qu'ils ne pussent descendre en aucun lieu pour prendre les choses dont ils pourroient avoir besoin. Acosta alla

jusqu'à Truxillo où il n'osa demeurer qu'un jour, craignant que Diegue de Mora ne vînt de Caxamalca pour l'attaquer, & aussi parce qu'il apprit que les navires étoient au port de Santa & résolut d'y aller. Lorenço d'Aldana fut averti de sa venuë par quelques Espagnols, il lui dressa une embuscade, faisant cacher cent cinquante Arquebusiers dans des roseaux sur le chemin par lequel Jean d'Acosta devoit passer. Celui-cy n'auroit sans doute pas manqué d'y être surpris & défait, si son bonheur ne luy avoit fait rencontrer quelques espions de la flote, qu'il prit & qu'il vouloit faire pendre, s'ils n'eussent trouvé le moïen de sauver leur vie, en l'avertissant de cette embuscade, & lui disant de plus que s'il quittoit ce chemin pour s'approcher plus près de la mer, il trouveroit quelques matelots faisant aiguade. Il envoya les prisonniers à Gonzale Pizarre. La chose vint à la connoissance de ceux qui étoient en embuscade : mais comme ils étoient à pié, & leurs ennemis à cheval, & le pays fort sablonneux, ils ne furent nullement en état d'ôter à Acosta ses prisonniers : il s'en retourna au port de Guavra où il attendit de nouveaux ordres. Cependant Gonzale Pizarre reçut

très-bien les prisonniers, leur fit rendre leurs armes, & leur fit donner des habits & assigner des logemens, leur donnant le choix de toutes les Compagnies pour se mettre en celle qu'il leur plairoit. Il apprit par eux le nombre de ceux qui étoient sur les vaisseaux, tout ce qui étoit arrivé à Panama & les secours que le President avoit envoyé demander en divers endroits des Indes : ils lui dirent encore comment Lorenço d'Aldana avoit fait mettre à terre Pierre d'Ulloa Dominicain en habit seculier, pour publier par tout l'amnistie. Pizarre le fit chercher, on le trouva & on le lui amena, il le fit mettre dans un cachot qui étoit près du vivier de son jardin, où il y avoit quantité de crapaux & de couleuvres, jusqu'à ce qu'à l'occasion de la venuë de flote il recouvra la liberté. Alors on résolut d'envoyer le Licentié Carvajal avec trois cens Arquebusiers à cheval & les soldats de Jean d'Acosta le long de la côte & jusqu'à Caxamalca, pour attaquer & défaire Diegue de Mora. Le Licentié fit ses préparatifs pour cette expedition ; & tout étant prêt & ses gens en état, le Mestre de Camp Carvajal alla dès le matin trouver Gonzale Pizarre, & lui représenta « qu'il n'étoit

„ nullement à propos de donner une tel-
„ le commission au Licentié Carvajal,
„ parce qu'on ne pouvoit pas prendre
„ une entiere confiance en lui. Que si
„ jusqu'alors il avoit suivi leur parti, il
„ l'avoit fait pour se venger du Vice-
„ roy, & qu'étant content à cet égard,
„ il ne voyoit pas qu'il y eût grand fon-
„ dement à faire sur sa fidelité. Qu'il
„ falloit se souvenir que tous les freres
„ du Licentié étoient serviteurs de Sa
„ Majesté, particulierement l'Evêque de
„ Lugo qui étoit dans les grands em-
„ plois. Qu'il ne falloit donc pas se fla-
„ ter que celui-ci fût de bon cœur dans
„ un parti opposé à celui où étoient tous
„ ses proches & qu'il y demeurât ferme.
„ Qu'enfin il falloit se souvenir, qu'on
„ avoit tenu prisonnier sans aucun fon-
„ dement valable, ce même homme dont
„ il s'agissoit, & qu'il s'étoit vû si près
„ d'être conduit au supplice, qu'on lui
„ avoit ordonné de faire son testament
„ & de se confesser, & qu'il ne falloit
„ pas se flater que de semblables outra-
„ ges s'effaçassent aisément de l'esprit.
Ces raisons frapperent Gonzale Pizarre, le firent changer d'avis, si bien qu'au lieu du Licentié Carvajal, il envoya le même Jean d'Acosta avec deux

cens quatre-vingt hommes pour l'execution de cette entreprise. Celui cy partit donc, & prit le chemin de Truxillo : mais étant arrivé à Barança, qui est à vingt-quatre lieuës de los Reyes, il ne passa pas outre, par les raisons qu'on verra dans la suite. Dans ce tems-là le Capitaine Saavedra Lieutenant de Pizarre à Guanuco, reçut des lettres de Lorenço d'Aldana, par lesquelles il le sollicitoit de prendre le bon parti, qui étoit celui de sa Majesté leur legitime Souverain. Saavedra résolut de le faire ; ainsi sous prétexte d'executer les ordres de Gonzale Pizarre qui lui avoit ordonné de l'aller trouver avec Hernando Alonso habitant de la même Ville, il assembla ce qu'il put de soldats, sortit de la Ville avec eux, & leur déclara que son dessein étoit de s'engager au service de Sa Majesté. Tous s'offrirent à le suivre, excepté trois ou quatre, qui s'enfuirent & allerent rapporter ce qui se passoit à Gonzale Pizarre. Il envoya incontinent un Capitaine avec trente soldats, pour piller & détruire entierement le lieu : mais ils y trouverent de l'opposition ; car les Indiens du voisinage s'étoient armez & s'étoient saisis du lieu par l'ordre même de leurs Maîtres ; de sorte qu'ils

empêcherent les Eſpagnols que Pizarre avoit envoyez, d'y entrer : ainſi ils furent contraints de s'en retourner à los Reyes, & ſe contenter d'emmener ce qu'ils purent attraper de bétail, jumens & autres bêtes. Cependant le Capitaine Saavedra avec quarante Cavaliers qui le purent ſuivre, il ſe rendit à Caxamalca, où il ſe joignit à Diegue de Mora, & les autres qui étoient avec lui, & s'étoient déclarez comme lui pour le parti de Sa Majeſté.

CHAPITRE XIII.

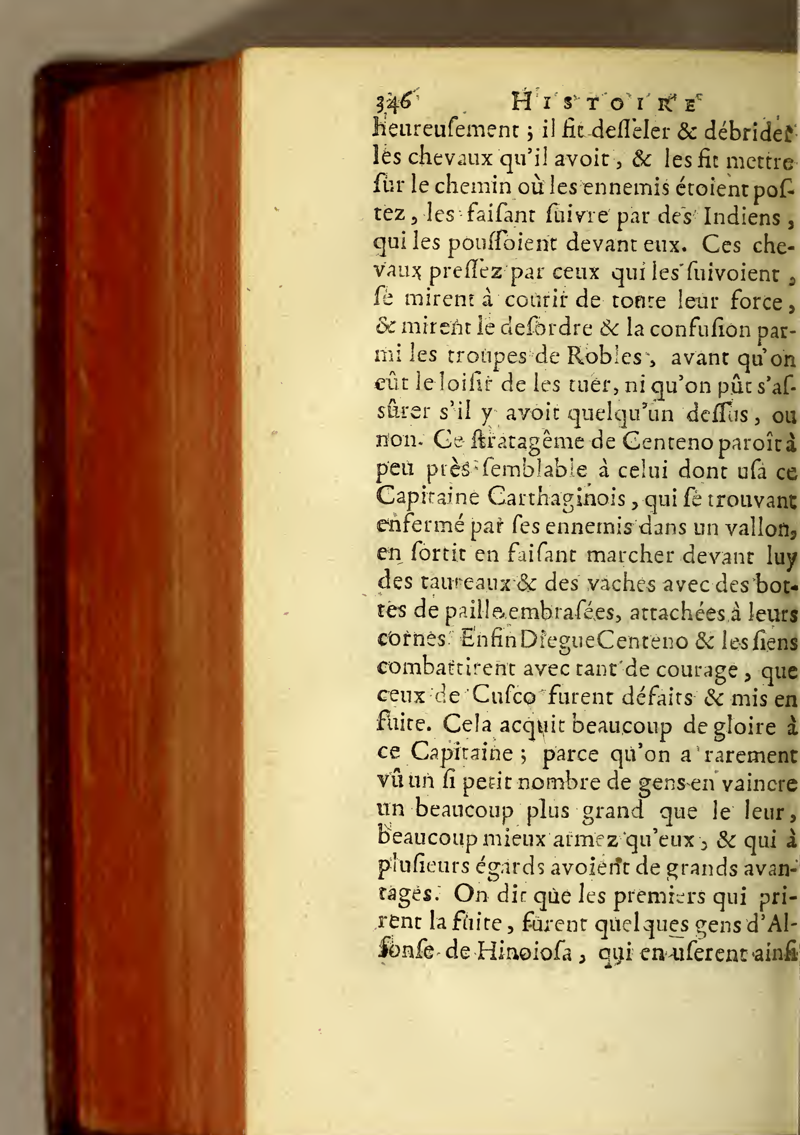
Antoine de Robles va à Cuſco comme Lieutenant de Pizarre : Diegue Centeno ſort du lieu où il avoit été long-temps caché, aſſemble des gens, va attaquer Robles, le défait, & ſe rend maître de la Ville.

ANtoine de Robles que Gonzale Pizarre envoyoit à Cuſco pour y commander en ſa place étant arrivé dans cette Ville, Alfonſe de Hinoioſa qui juſques-là y avoit exercé la charge de Lieutenant du Gouverneur, & commandé en cette qualité les troupes qui y étoient, remit à Robles & le commandement &

ses troupes : ce qu'il ne fit pas, à ce qu'on croit, sans chagrin & sans mécontentement. Antoine de Robles ramassa tout ce qu'il put d'hommes & d'argent, & étant sorti de Cusco, il s'avança jusqu'à Xaquixaguana, qui en étoit éloigné de quatre lieuës : Là il apprit que Diegue Centeno après avoir été plus d'un an caché dans une caverne, venoit tout nouvellement d'en sortir, sur ce qu'il avoit appris la venuë du Président, & la plupart des choses qui se passoient dans le pays. En effet, Centeno étoit veritablement sorti de sa retraite & des lieux secrets qui lui avoient servi d'azile, & il n'en avoit pas plutôt été hors qu'il avoit commencé à rassembler quelques gens de ceux qui l'avoient suivi autrefois, & s'étoient cachez en divers endroits dans les bois & dans les montagnes, pour éviter la fureur de Gonzale Pizarre, & de son Mestre de Camp. De cette maniere Centeno assembla jusqu'à quarante hommes dont une partie étoit à pié & quelques-uns avoient encore les chevaux avec lesquels ils s'étoient sauvez. Ils n'étoient pas aussi-bien armez & aussi bien équipez qu'il eût été à souhaiter ; neanmoins il résolut d'attaquer Cusco avec autant d'assurance que s'il avoit eu cinq

cens hommes. Les principaux de ceux qui l'accompagnoient, étoient Loüis de Ribera, Alfonse Perez d'Esquivel, Diegue Alvarez, François Negral, Pierre Hortiz de Zarate & Dominique Ruiz, Clerc, qu'on appelloit communément le Pere Vizcayno. Centeno s'avança donc avec ses gens du côté de Cusco, & s'en approcha fort près. On ne doute pas que quelques-uns des principaux de la Ville pour se délivrer de la domination d'Antoine de Robles qui étoit un jeune homme de basse condition & de peu d'esprit, n'eussent écrit à Diegue Centeno de venir, & ne lui eussent promis leur secours, pour le faire réüssir dans ses desseins. Il y en a qui disent qu'Alfonse de Hinoiosa même dans le ressentiment qu'il avoit contre Gonzale Pizarre, avoit envoyé offrir son secours à Centeno. On peut aisément croire l'un ou l'autre, ou peut-être tous les deux; parce qu'autrement c'eût été une grande imprudence & une temerité inexcusable à Diegue Centeno, d'attaquer avec le peu de gens qu'il avoit une Ville dans laquelle sans compter ses habitans, il y avoit plus de cinq cens soldats; & neanmoins se flater de l'esperance de s'en pouvoir rendre maître avec quarante hommes si mal armez, que la

plupart avoient leurs épées ou leurs poignards liez à des perches, pour leur servir de lances, ou de piques. Antoine de Robles étant averti de la marche de Centeno, retourna à Cusco, où il commença à faire les préparatifs qu'il jugeoit nécessaires : puis apprenant que l'ennemi n'étoit qu'à une journée de-là, il fit prendre les armes à ses gens ; & ayant assemblé trois cens hommes sur la place, il envoya pour battre l'estrade, François d'Aguirre, frere de Peruche d'Aguirre, que le Capitaine Carvajal avoit fait pendre. François s'en alla trouver Diegue Centeno, se joignit à lui, & lui dit tout ce qui se passoit, & l'état des choses dans la Ville. La nuit qui préceda la Fête-Dieu de l'an mil cinq cens quarante-sept, ils s'avancerent par un chemin different de celui où étoient postées les troupes de Robles ; ainsi ils les attaquerent par le flanc avec beaucoup de courage, & une ferme résolution de vaincre ou de mourir. Comme cette attaque se fit pendant l'obscurité de la nuit, le bruit & la confusion empêchoient qu'on ne se pût entendre, & faisoient que ceux de Cusco se tuoient souvent les uns les autres, sans pouvoir se reconnoître. Diegue Centeno se servit d'une ruse qui lui reüssit fort



heureusement ; il fit desseler & débrider les chevaux qu'il avoit, & les fit mettre sur le chemin où les ennemis étoient postez, les faisant suivre par des Indiens, qui les poussoient devant eux. Ces chevaux pressez par ceux qui les suivoient, se mirent à courir de toute leur force, & mirent le desordre & la confusion parmi les troupes de Robles, avant qu'on eût le loisir de les tuer, ni qu'on pût s'assûrer s'il y avoit quelqu'un dessus, ou non. Ce stratagême de Centeno paroît à peu près semblable à celui dont usa ce Capitaine Carthaginois, qui se trouvant enfermé par ses ennemis dans un vallon, en sortit en faisant marcher devant luy des taureaux & des vaches avec des bottes de paille embrasées, attachées à leurs cornes. Enfin Diegue Centeno & les siens combattirent avec tant de courage, que ceux de Cusco furent défaits & mis en fuite. Cela acquit beaucoup de gloire à ce Capitaine ; parce qu'on a rarement vû un si petit nombre de gens en vaincre un beaucoup plus grand que le leur, beaucoup mieux armez qu'eux, & qui à plusieurs égards avoient de grands avantages. On dit que les premiers qui prirent la fuite, furent quelques gens d'Alfonse de Hinoiosa, qui en userent ainsi

par ſes ordres ; mais eux-mêmes ne l'avoüent pas pour ne pas ſe deshonorer ; ni Centeno non plus, pour ne pas diminuer l'honneur de ſa victoire. Diegue Centeno étant ainſi entré dans Cuſco, il fut d'abord élû pour Commandant, & Capitaine General dans cette Ville au nom de ſa Majeſté. Dès le lendemain il fit publiquement couper la tête à Antoine de Robles, & fit le partage & la diſtribution de cent mille écus qu'il trouva dans le lieu appartenant à Gonzale Pizarre, traitant d'ailleurs fort humainement tout le monde. Après cela il nomma pour Capitaines d'infanterie Pierre des Rivieres & Jean de Vargas, frere de Garcilaſo, & pour Capitaine de Cavalerie Negral, nommant pour ſon Meſtre de Camp General Loüis de Ribera. De cette maniere il ſortit de Cuſco beaucoup mieux accompagné qu'il n'y étoit entré, ayant à ſa ſortie juſqu'à quatre cens hommes, avec leſquels il prit le chemin de la Ville de Plata, à deſſein de faire ce qu'il pourroit par ſes ſollicitations, pour obliger Alfonſe de Mendoze qui étoit là pour Gonzale Pizarre, d'embraſſer le parti de ſa Majeſté, & au cas qu'il refuſât opiniâtrement de le faire, d'attaquer la Ville, & s'en rendre maître par for-

ce. Dans ce temps-là Lucas Martin, que Gonzale Pizarre avoit envoyé à Arequipa, pour lui amener les gens qui étoient dans cette Ville, en sortit avec cent trente hommes, pour s'en retourner à los Reyes: mais à quatre lieuës d'Arequipa ses propres soldats le prirent, & ayant choisi pour Capitaine Jerôme de Villegas, ils marcherent jusques à ce qu'ils eussent rencontré Diegue Centeno, pour se joindre à lui. Il étoit alors au Collao, attendant l'issuë de quelques negociations qu'avoit entrepris Pierre Gonzale de Zarate, Maître d'Ecole de Cusco. Il apprit dans ce lieu là que Jean de Silveira, Sergent Major de Gonzale Pizarre, envoyé par lui pour emmener à los Reyes les gens de cette Province, avoit fait pendre cinq ou six hommes, qu'il avoit rencontré sur sa route, & qui étoient du nombre de ceux qui avoient suivi Centeno: il apprit encore que le même Silveira conduisoit environ trois cens hommes. On dira dans la suite ce qui leur arriva.

CHAPITRE XIV.

Gonzale Pizarre fait venir Jean d'Acosta à los Reyes, pour l'envoyer à Cusco contre Diegue Centeno. Il fait couper la tête à Antoine Altamirano & à Lorenço Mexia, & fait prêter serment en sa faveur aux habitans de los Reyes.

GOnzale Pizarre ayant appris tout ce qui étoit arrivé à Cusco, le soulevement de Centeno, & la mort d'Antoine de Robles & jugeant aussi par quelques conjectures que les gens de St. Michel s'étoient déclarez pour sa Majesté, que de plus les Capitaines Mercadillo & Porcel s'étoient joints avec Diegue de Mora à Caxamalca: de maniere qu'il ne pouvoit plus compter pour lui que les gens qu'il avoit à los Reyes, & ceux de Pierre de Puelles, sur qui il s'assuroit & étoit pleinement persuadé qu'il ne luy manqueroit pas. Tout cela luy fit prendre la résolution d'envoyer contre Diegue Centeno, le Capitaine Jean d'Acosta avec ceux qu'il commandoit, & de luy donner même un plus grand nombre de gens, s'il étoit besoin, résolu de suivre

lui-même Acosta avec toute son armée au nombre de neuf cens hommes, parmi lesquels on voyoit les principaux habitans du pays. Son dessein étoit de réduire & ramener à son obéïssance tout le pays d'enhaut, & après cela faire la guerre au reste de ceux qui s'étoient soustraits de son obéïssance. Au reste, en cas que les choses ne lui réüssissent pas comme il souhaitoit, & qu'il se trouvât trop pressé, on pouvoit juger par plusieurs conjectures vraysemblables, que son dessein étoit alors d'aller tenter quelques nouvelles découvertes vers la riviere de la Plata, vers le Chili, ou en quelques autres endroits vers ces côtez-là. Ce n'est pas qu'il dit cela ouvertement, ni qu'il en fit même confidence à personne, croyant que ce seroit marquer trop de défiance, & trop peu de courage; mais comme on vient de dire, on ne laissoit pas de le conjecturer. Il envoya donc ordre à Jean d'Acosta de revenir à los Reyes, ce qui surprit fort les gens qui accompagnoient ce Capitaine, & causa quelques murmures & quelque trouble parmi eux, de maniere que sept ou huit s'enfuirent, ayant pris pour leur Chef Jerôme de Soria, habitant de Cusco. Il y en auroit eu sans doute un grand

nombre d'autres, qui auroient ſuivi l'exemple de ces premiers, ſi Acoſta n'avoit prévenu cet inconvenient par ſa ſeverité, en faiſant couper la tête à Lorenço Mexia, gendre du Comte de la Gomera, & à un autre ſoldat qu'il ſoupçonnoit qui s'en vouloit aller. Il en fit auſſi arrêter quelques autres, qu'il conduiſit priſonniers à los Reyes. Peu de jours avant qu'il y arrivât, Gonzale Pizarre ayant eu quelques ſoupçons contre Antoine Altamirano qui portoit ſon grand Etendart, parce qu'il lui ſembloit agir un peu trop froidement, ſans avoir pourtant aucune preuve contre lui, ni même aucun ſoupçon conſiderable, il le fit prendre priſonnier, le fit lier comme un criminel & étrangler pendant la nuit: puis enſuite le fit attacher publiquement aux fourches patibulaires. Altamirano étoit un des plus riches du pays, Pizarre ſe ſaiſit de tous ſes biens, & les diſtribua comme il le jugea à propos. Après cela il donna l'Etendat Royal à Dom Antoine de Ribera, qui étoit venu depuis peu de Guamanga avec environ trente hommes, quelques armes, & quelque bétail qu'il avoit tiré des habitans qui étoient demeurez dans le lieu. Gonzale Pizarre ſe trouvoit cependant aſſez em-

barrassé, il voyoit que ses affaires prenoient un méchant tour, & alloient tous les jours en empirant ; qu'il ne pouvoit presque plus compter que sur les seules forces qu'il avoit à los Reyes ; au lieu que peu de jours auparavant il étoit maître absolu de tout le Royaume. Il craignoit que si les Provisions Royales, l'Amnistie & la révocation des Ordonnances que le Président apportoit, venoient une fois à la connoissance de ceux qui lui restoient, tous ne l'abandonnassent : Car il faut remarquer que jusques-là il avoit eu l'adresse de cacher tout cela à ses partisans. Dans cette inquietude il prit le parti qu'il jugea le meilleur & le plus propre pour s'assurer de ceux qui le suivoient ; ce fut de faire assembler tous les Bourgeois & toutes les personnes les plus considerables de la Ville, dans sa maison. Quand ils furent assemblez, il leur représenta » les grands em-
» barras, & les dangereux engagemens
» dans lesquels il s'étoit mis pour eux,
» les travaux qu'il avoit supporté, les
» périls où il s'étoit exposé & les guerres
» qu'il avoit soutenu pour leurs interêts,
» & pour la conservation de leurs biens
» dont ils étoient redevables aux soins
» & à la valeur du Marquis Dom Fran-

çois

çois Pizarre son frere. Que dans l'oc- « casion présente ils devoient considerer « que sa cause & la leur étoient la même, « & qu'ils avoient les uns & les autres « suffisamment dequoi justifier leur con- « duite par les démarches qu'ils avoient « faites en envoyant des Députez de leur « part pardevers sa Majesté, pour lui « rendre compte de tout ce qui s'étoit « passé. Que le Président avoit arrêté « & retenu les Envoyez à Panama ; « qu'il avoit séduit & débauché ses Ca- « pitaines, & s'étoit ainsi emparé de sa « flote, qui lui avoit tant coûté à équi- « per. Qu'au reste on ne pouvoit pas « douter que le Président n'en usât de « la sorte pour ses interêts particuliers ; « puisqu'il étoit évident, que s'il avoit « eu quelque ordre de sa Majesté pour « faire la guerre, il n'auroit sans doute « pas manqué de le lui faire sçavoir par « Pierre Hernandez Paniagua : mais que « non content de tous les outrages qu'il « lui avoit fait jusques-là, il entroit dans « son Gouvernement à main armée, lui « faisoit la guerre, & faisoit répandre « par tout le Royaume des libelles contre « lui, comme cela étoit connu de tout le « monde. Qu'ainsi il étoit résolu de « s'opposer à un homme qui le traitoit «

» en ennemi ſans qu'il lui en eût donné
» ſujet. Que leurs interêts de tous é-
» toient les mêmes que les ſiens, puiſ-
» qu'il étoit aſſez évident que prenant
» les choſes à la rigueur comme on fai-
» ſoit, on ne manqueroit pas de leur de-
» mander compte & de les rendre reſ-
» ponſables de toutes les ſuites funeſtes
» qu'avoient eu les guerres paſſées, des
» meurtres, & des pillages qu'elles a-
» voient cauſé. Qu'il les prioit de faire
» ſoigneuſement reflexion là-deſſus, &
» de conſiderer que ſi juſques-là il s'étoit
» agi de la défenſe & de la conſervation
» de leurs biens, il s'agiſſoit maintenant
» non ſeulement de la même choſe, mais
» encore de plus de la conſervation de
» leur honneur & de leur vie. Que cela
» lui avoit fait juger neceſſaire de les aſ-
» ſembler pour leur repréſenter comme
» il faiſoit, l'état préſent des choſes, &
» ſçavoir quels ſeroient là-deſſus leurs
» ſentimens, qu'il les prioit de lui dire
» franchement & ouvertement, leur pro-
» mettant foi de Cavalier & de Gentil-
» homme d'honneur & prêt de leur en
» faire un ſerment ſolemnel & dans tou-
» tes les formes s'il étoit neceſſaire; qu'il
» ne ſeroit fait à qui que ce fût aucun
» mal, ni dans ſa perſonne, ni dans ſes

biens, pour avoir dit librement ſon a- «
vis, quel qu'il pût être; & que même il «
laiſſeroit chacun en pleine liberté, non «
ſeulement de ſe déclarer pour le parti «
qu'il jugeroit à propos, mais auſſi de «
ſe retirer où bon lui ſembleroit. «
Qu'ainſi ceux qui avoient intention de «
le ſuivre, euſſent à le déclarer franche- «
ment & ouvertement, parce qu'il exi- «
geroit pour cela leur ſignature & leur «
promeſſe par écrit: qu'ils priſſent donc «
bien garde à ce qu'ils lui promet- «
troient, puiſqu'après qu'ils lui auroient «
une fois donné leur parole, s'ils la vio- «
loient ou paroiſſoient tiédes & lan- «
guiſſans dans les occaſions où il fau- «
droit agir juſques à ce que la guerre fût «
finie, il leur feroit couper la tête, & que «
des ſoupçons tant ſoit peu vraiſembla- «
bles ſeroient ſuffiſans pour cela. Incon- «
tinent tous lui répondirent unanime- «
ment qu'ils le ſuivroient & feroient «
tout leur poſſible pour bien executer «
ſes ordres: qu'ils lui offroient de bon «
cœur leurs perſonnes, leurs biens & «
leur vie. Quelques-uns paſſerent même
juſqu'à cet excès de dire « qu'ils expoſe-
roient de bon cœur pour ſon ſervice le «
ſalut éternel de leur ame. « Ils cher-
choient à l'envi des raiſons pour juſtifier

la guerre qu'on alloit entreprendre, & relevoient l'obligation qu'ils avoient tous à Gonzale Pizarre de vouloir bien se charger de cette entreprise. Il y en avoit même qui disoient là-dessus des choses si extravagantes & si outrées, par une basse & lâche flaterie & pour mieux contenter & rassurer ce Tyran, qu'elles sont indignes d'être rapportées icy. Incontinent Gonzale Pizarre tira un papier où étoit écrit fort au long ce qu'il venoit de proposer; il fit écrire au bas de ce papier par le Licentié Cépéda une promesse solemnelle d'accomplir ce qui y étoit contenu & d'obéïr à Gonzale Pizarre en tout ce qu'il commanderoit: puis il lui fit signer cette promesse avec serment de l'observer exactement, & après Cepeda tous les autres qui étoient présens la signerent de même. Quand cela fut fait, on fit partir Jean d'Acosta avec trois cens hommes pour aller à Cusco par le chemin de la Montagne: on lui donna pour Mestre de Camp general qui commanderoit sous lui, Paez de Sotomayor; pour Capitaine de Cavalerie, Martin d'Olmos: pour Capitaine d'Arquebusiers, Diegue de Gumiel; & pour commander les Piquiers, Martin d'Almandras: on donna l'Etendart à Martin d'A-

Carcon, & de cette maniere ils partirent, prenant la route de Cusco, pour marcher contre Diegue Centeno.

CHAPITRE XV.

Jean d'Acosta fait sortir ses gens de los Reyes pour prendre le chemin de Cusco. Les navires du Président arrivent au port de los Reyes : Ce que fait là-dessus Gonzale Pizarre.

JEan d'Acosta ayant ses gens en état, & bien pouvûs de tout ce qui leur étoit necessaire, il les fit sortir de la ville de los Reyes, & prit la route de Cusco, par le chemin de la Montagne. Dans le même temps Gonzale Pizarre eut avis que la flote commandée par Lorenço d'Aldana avoit paru à quinze lieuës du port de los Reyes. Il consulta là-dessus avec ses Officiers, & on convint qu'il étoit à propos de sortir de la Ville avec toutes les troupes, & de s'aller poster près de la mer : parce qu'on craignoit que si une fois les vaisseaux entroient dans le port, cela ne causât de grands troubles, & beaucoup de confusion dans la Ville ; à cause qu'il y faudroit donner

les ordres à la hâte, & faire tout avec précipitation. Qu'ainsi ceux qui seroient mal intentionnez, pourroient se sauver pendant la confusion, & se rendre aux ennemis, pour s'embarquer sur leurs vaisseaux : & qu'à l'égard de quelques autres qui seroient chancelans & incertains, on n'auroit pas non plus le temps de penser à eux, pour les obliger à se déterminer. On prit donc le parti que nous venons de dire, de sortir de la Ville, & de faire crier publiquement, que personne de quelque âge & de quelque condition qu'il fût, n'eût à y demeurer, sur peine de la vie ; Pizarre avertissant qu'il feroit couper la tête à quiconque y demeureroit contre ses ordres : & que marchant lui-même à la tête de ceux qui sortiroient, il laisseroit son Mestre de Camp dans la Ville, pour faire exécuter la peine dont on les menaçoit. Tout le monde étoit si étonné & si épouvanté sur ces menaces, & par la crainte de la mort, qu'ils n'osoient presque se parler les uns aux autres, & qu'ils n'avoient pas le courage, ni de fuir, ni de sçavoir ce qu'ils devoient faire : Quelques-uns pourtant qui eurent plus de commodité de se cacher que les autres, se cacherent dans des

roſeaux, ou dans des cavernes, & cacherent auſſi en terre ce qu'ils avoient de plus conſiderable. Le jour avant celuy que Gonzale Pizarre avoit marqué pour la ſortie, on vid dans le port de los Reyes trois vaiſſeaux, ce qui émut tout le monde : On commença à ſonner l'alarme, & Gonzale Pizarre ſortit de la Ville avec tout autant de monde qu'il put, & s'alla camper à moitié chemin, en ſorte qu'il étoit à une lieuë du port, & autant de la Ville; afin de faire tête à ſes ennemis, & s'oppoſer à leur deſcente, & empêcher en même temps que les ſiens ne s'allaſſent rendre à leurs vaiſſeaux. De plus il ne vouloit pas paroître abandonner la Ville, & avant de s'en éloigner, il vouloit ſçavoir plus préciſément quelles étoient les intentions de Lorenço d'Aldana & tenter par quelque negociation, ou par ruſe, de ſe rendre maîtres des navires; parce qu'il n'avoit aucun moyen de leur réſiſter, ni de les empêcher de prendre port; un de ſes Capitaines ayant un peu auparavant, contre le ſentiment des Principaux de l'armée, fait couler à fond cinq navires qui étoient dans ce port. La réſolution de ſortir étant donc priſe, Gonzale Pizarre fit aſſembler toutes ſes trou-

pes, tant Cavalerie qu'Infanterie dans la place de los Reyes, & sortit aussi-tôt après de la ville avec cinq cens cinquante hommes, marchant enseignes déployées. Il alla se poster dans le lieu que nous avons déja dit, à moitié chemin de la Ville au port; & fit mettre en embuscade, tout près de la mer, huit Cavaliers pour empêcher que personne, sortant des vaisseaux, ne pût donner ou recevoir aucunes lettres, parler à quelqu'un, ou faire quelque chose de semblable à son préjudice, & contre ses interêts. Ils demeurerent dans cet état jusqu'au lendemain, que Gonzale Pizarre fit mettre Jean Hernandez habitant de los Reyes dans une barque pour aller aux navires, dire de sa part à Lorenço d'Aldana, que s'il vouloit lui envoyer quelqu'un des siens, pour traiter du sujet de sa venuë, luy Hernandez demeureroit cependant en ôtage sur les vaisseaux. Dès qu'il parut s'avançant vers les navires, on envoya au devant de lui dans une chaloupe Jean Alfonse Palomino, qui le reçut & le conduisit à bord de l'Amiral, où Lorenço d'Aldana l'ayant écouté, il le retint pour ôtage, conformément à sa proposition, & envoya cependant de sa part le Capitaine Penna
vers

vers Gonzale Pizarre, qui donna ordre qu'on attendît la nuit pour le faire entrer dans son Camp, afin qu'il ne pût parler à personne. Penna ayant été conduit à la tente de Pizarre, lui mit entre les mains un écrit contenant les ordres qu'avoit le Président, l'Amnistie generale que Sa Majesté accordoit à tous, & la revocation des Ordonnances: « il ajoûta de bouche les grands avantages qui re- « viendroient à tout le monde de se sou- « mettre & d'obéir aux ordres de sa Ma- « jesté, qui ne jugeoit pas à propos de « laisser le Gouvernement du Perou à « Gonzale Pizarre, & qui ayant appris « ce qui s'étoit passé en ce pays-là, y a- « voit envoyé le Président avec des or- « dres & des pouvoirs suffisans de pour- « voir à tout ce qu'il jugeroit à propos. « Pizarre répondit fiérement qu'il fe- « roit punir rigoureusement, & tirer à « quatre chevaux tous ceux qui étoient « sur la flote, & qu'il châtieroit l'audace « du Président, se plaignant hautement « de l'outrage qu'on lui avoït fait de re- « tenir ses Envoyez, & faisant aussi de « grandes plaintes de Lorenço d'Aldana « qui venoit maintenant contre lui en en- « nemi, après avoir reçu son argent & « sa commission pour aller de sa part en «

„ Eſpagne rendre compte de ſa conduite
„ au Roy. Après cette réponſe & quelques autres diſcours à peu près ſemblables, tous les Capitanes de Gonzale Pizarre ſortirent de ſa tente, de ſorte qu'il demeura ſeul avec le Capitaine Penna: alors il s'étendit fort au long pour lui faire comprendre tout ce qui pouvoit ſervir à ſa juſtification dans ce qui s'étoit paſſé, & ce qui ſe paſſoit encore alors; & enfin après bien des diſcours, il lui offrit cent mille écus, s'il vouloit faire en ſorte de le rendre Maître du Galion de la flote, qui en faiſoit preſque toute la force. Penna lui répondit qu'il n'avoit pas l'ame aſſez baſſe & aſſez intereſſée pour faire une ſemblable trahiſon, & qu'il étoit inutile de le tenter là-deſſus, quelque promeſſe qu'on pût lui faire, & que Pizarre ne ſe faiſoit pas d'honneur à lui-même par une telle propoſition. On commit cette nuit Penna à la garde d'Antoine de Ribera pour le faire coucher dans ſa tente, avec ordre de ne le laiſſer parler à perſonne. Le lendemain on le renvoya à la flote, & Jean Fernandez retourna au Camp de Pizarre, après avoir réſolu & promis de s'employer pour le ſervice de Sa Majeſté en tout ce qu'il pourroit. Lorenço d'Al-

dana jugeant qu'un des meilleurs moïens pour bien réüssir dans leurs desseins, étoit de faire en sorte que les soldats eussent connoissance du pardon que sa Majesté accordoit à tous, on prit pour cela des mesures assez propres pour leur faire sçavoir ce qu'on vouloit, mais en même tems fort délicates & fort dangereuses pour Jean Fernandez, qui se chargeoit de la chose. Voici donc ce qu'on fit : Lorenço d'Aldana lui donna toutes ses dépêches doubles, & lui donna aussi des lettres pour quelques personnes considerables qui étoient au Camp. Fernandez cacha ce qu'il jugea à propos dans ses brodequins, & donna le reste à Gonzale Pizarre : puis l'ayant tiré à part, il lui dit en secret, que Lorenço d'Aldana lui avoit voulu persuader de publier dans le camp l'amnistie que sa Majesté accordoit à tous, & qu'il avoit jugé à propos de ne faire point difficulté de s'en charger avec ses autres dépêches, tant pour amuser Aldana par l'esperance de faire ce qu'il lui avoit promis, que pour tirer de lui ce dont il s'agissoit, afin que Pizarre le pût voir. Jean Fernandez faisoit ainsi semblant de ne sçavoir en aucune maniere que Gonzale Pizarre eût quelque connoissance de cela, parce qu'il

avoit tenu la chose fort secrete, & ne l'avoit jamais dit à personne. Pizarre le remercia fort de ses bons avis, & témoigna lui en être fort obligé, prenant là-dessus beaucoup de confiance en lui : il prit tous les papiers que Fernandez lui présentoit, faisant de grandes menaces & de grands sermens de punir rigoureusement celui qui les avoit donnez, comme il avoit puni ceux qui jusques-là avoient eu l'audace de l'offenser. Jean Fernandez ayant si bien joüé son personnage, trouva moyen de rendre quelques-unes de ses lettres, & de faire tomber les autres comme par hazard, & comme s'il les eût perduës, entre les mains de ceux à qui elles s'adressoient. Gonzale Pizarre demeura dans son Camp tout le Mécredi & le Jeudi suivans, sans qu'il se passât rien de nouveau.



CHAPITRE XVI.

Quelques personnes s'enfuyens du Camp de Gonzale Pizarre: il envoye après eux: ce qui se passe dans cette occasion.

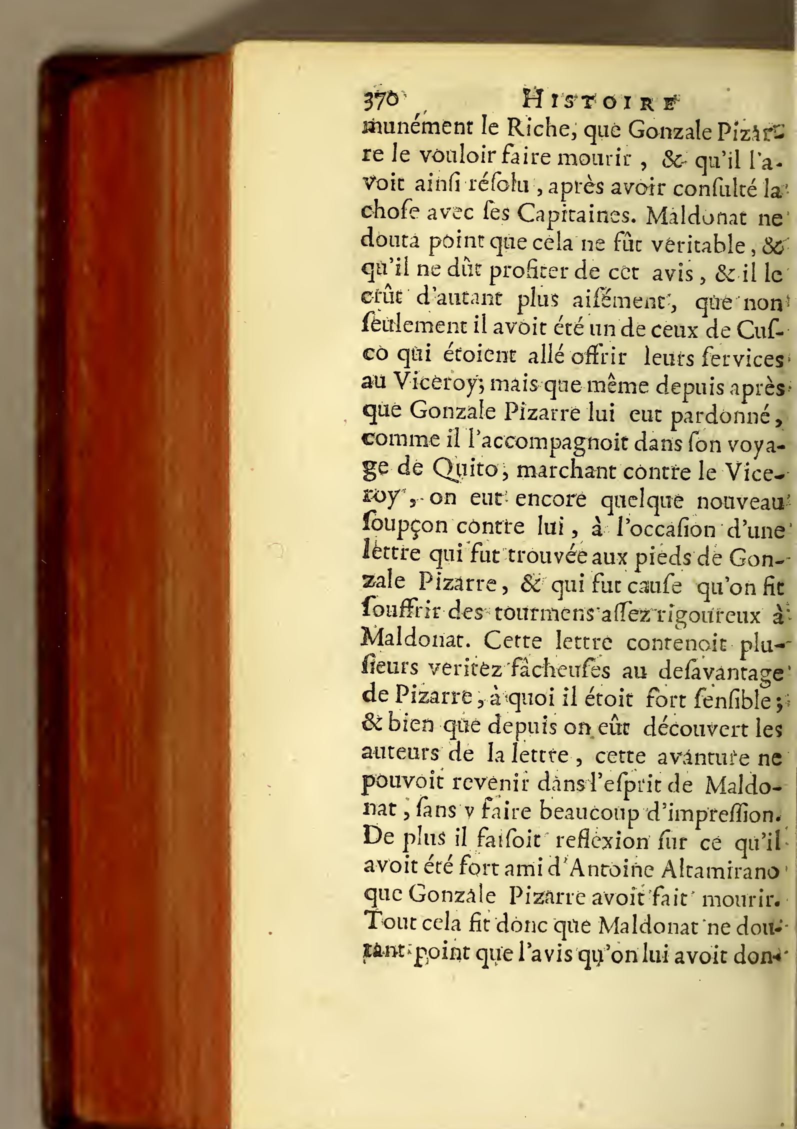
QUand Gonzale Pizarre sortit de los Reyes pour s'aller camper dans le lieu qu'on a marqué, il laissa dans cette Ville, pour y exercer la Charge de grand Prévôt, un nommé Pierre Martin de Cicile, qui avoit suivi son parti avec beaucoup d'attachement & d'affection dès le commencement des troubles. Ce Pierre Martin étoit un vieux homme âgé de soixante & dix ans mais fort & robuste, rude & cruel, qui n'avoit guéres ni pieté, ni crainte de Dieu : il étoit de fort basse naissance, d'un lieu nommé Don Benito dans le territoire de Medelin. Pizarre lui avoit donné ordre en partant, de faire pendre sans remission & sans délai tous ceux qui se trouveroient avoir demeuré dans la Ville sans sa permission, ou y être venus du Camp sans son congé. Martin observa si soigneusement ces ordres rigoureux, qu'ayant rencontré une fois un

homme qui étoit dans le cas, il n'eut pas la patience d'attendre quelques momens pour le faire pendre, mais il le poignarda lui-même sur le champ. Il se faisoit ordinairement suivre par le bourreau chargé de cordes, jurant qu'il feroit pendre tous ceux qu'il trouveroit venans dans la Ville sans permission; car il y en avoit quelques-uns qui venoient du camp avec congé de Gonzale Pizarre. Il arriva un jour que quelques Bourgeois de la Ville y vinrent avec un semblable congé pour faire quelques provisions dont ils avoient besoin: les principaux étoient Nicolas de Ribeira, Juge de Police du lieu, Vasco de Guevara, Hernan Bravo de Lagunas, François d'Ampuero, Diegue Tinoco, Alfonse Ramirez de Sosa, François de Barrionuevo, Alfonse de Barrionuevo, Martin de Meneses, & Diegue d'Escovar accompagnez de quelques autres. Quand ils eurent fait leurs provisions à los Reyes, ils en sortirent avec leurs armes & leurs chevaux, & au lieu de retourner au camp, ils prirent le chemin de Truxillo: ils furent apperçus par quelques espions, qui en donnerent incontinent avis à Gonzale Pizarre: il envoya d'abord après eux le Capitaine Jean de la Tour avec quelques Arquebu-

ſiers à cheval. Ce Capitaine les ſuivit jusqu'à huit lieuës de là, où il rencontra Vaſco de Guevara & François Ampuero, qui étoient demeurez derriere, pour avertir les autres de ce qui ſe paſſeroit en cas qu'ils fuſſent pourſuivis: ſe voyant en péril ils ſe défendirent courageuſement; & comme c'étoit la nuit, on ne pouvoit ajuſter les corps d'Arquebuſes: ainſi ils trouverent moyen de ſe ſauver par la fuite ſans être bleſſez. Jean de la Tour & les ſiens ne le purent joindre, parce que leurs chevaux étoient fort fatiguez, pour avoir beaucoup couru en les pourſuivant. Il retourna donc, conſiderant que quand même il les auroit joints, il ne ſeroit pas en état de leur faire beaucoup de mal, ni de les prendre par force; parce qu'ils étoient tous des perſonnes de qualité, qui ſe feroient plutôt tuer, que de ſe laiſſer prendre. Comme il retournoit au Camp, il rencontra en chemin Hernan Bravo de Lagunas, qui avoit demeuré derriere, ſoit par l'eſperance de n'être pas ſi-tôt découvert, étant ſeul, ſoit par quelque autre raiſon: il le prit & le mena à Gonzale Pizarre, qui ordonna qu'il fût pendu. Donna Ynes Bravo, femme de Nicolas de Ribeira, un de ceux qui s'en étoient

fuis, & sœur du prisonnier, ayant sçû le péril où il étoit, courut incontinent avec son pere au Camp de Gonzale Pizarre, & s'étant jettée à ses pieds, elle le supplia avec beaucoup d'instance & de larmes, de lui accorder la vie de son frere Hernan Bravo. D'abord Pizarre la refusa : mais la plûpart de ses Capitaines joignant leurs sollicitations à ses prieres, & elle-même les renouvellant avec de grandes instances, & étant d'ailleurs une des plus belles & des plus considerables femmes du pays, enfin il se laissa fléchir, & lui accorda ce qu'elle demandoit. On a jugé à propos de rapporter cecy, tant parce que le courage & l'amitié fraternelle de cette vertueuse Dame le merite, qu'à cause que cet exemple est singulier, & que Hernan Bravo est le seul qui ait offensé Gonzale Pizarre pendant tout le tems de sa tyrannie, & soit tombé entre ses mains sans en être puni. Il arriva encore une autre chose remarquable dans cette occasion : c'est qu'un des Capitaines de Gonzale Pizarre, nommé Alfonse de Caceres, qui se trouva présent lorsqu'il accorda la vie à Hernan Bravo, baisa avec respect ce Gouverneur, en lui disant : O grand Prince, maudit soit quiconque

pensera à vous abandonner, & ne sera pas toûjours prêt à se sacrifier pour vôtre service: & neanmoins trois heures après le même Capitaine, Hernan Bravo, & quelques autres abandonnerent le Camp & s'enfuïrent. On fut surpris que Hernan Bravo eût osé tenter pour la seconde fois, & sur tout si promptement, une pareille entreprise : ayant eu à peine le temps de respirer, & de se remettre un peu de la frayeur & du trouble où il avoit dû être, en se voyant la corde au cou, & prêt à être étranglé. La fuite de ces derniers causa beaucoup d'émotion & de trouble dans l'armée, parce qu'il y en avoit parmi eux qui avoient suivi Gonzale Pizarre, & s'étoient attachez à lui dès le commencement, & avoient de grands engagemens à son service; si bien qu'il n'avoit pas le moindre soupçon du monde qu'ils eussent aucune pensée de l'abandonner. Il étoit donc si troublé, & si inquiet que personne n'osoit presque ni l'aborder, ni lui parler, & il donna ordre qu'on tuât sur le champ & sans autre examen, tous ceux qu'on trouveroit hors du Camp. La même nuit le Capitaine Martin de Robles envoya avertir Diegue Maldonat Juge de Police de Cusco, nommé com-


munément le Riche, que Gonzale Pizarre le vouloir faire mourir, & qu'il l'avoit ainsi résolu, après avoir consulté la chose avec ses Capitaines. Maldonat ne douta point que cela ne fût veritable, & qu'il ne dût profiter de cet avis, & il le crût d'autant plus aisément, que non seulement il avoit été un de ceux de Cusco qui étoient allé offrir leurs services au Viceroy; mais que même depuis après que Gonzale Pizarre lui eut pardonné, comme il l'accompagnoit dans son voyage de Quito, marchant contre le Viceroy, on eut encore quelque nouveau soupçon contre lui, à l'occasion d'une lettre qui fut trouvée aux pieds de Gonzale Pizarre, & qui fut cause qu'on fit souffrir des tourmens assez rigoureux à Maldonat. Cette lettre contenoit plusieurs veritez fâcheuses au desavantage de Pizarre, à quoi il étoit fort sensible; & bien que depuis on eût découvert les auteurs de la lettre, cette avanture ne pouvoit revenir dans l'esprit de Maldonat, sans y faire beaucoup d'impression. De plus il faisoit reflexion sur ce qu'il avoit été fort ami d'Antoine Altamirano que Gonzale Pizarre avoit fait mourir. Tout cela fit donc que Maldonat ne doutant point que l'avis qu'on lui avoit don-

né, ne fût bien fondé, il ſortit incontinent de ſa tente avec l'épée & la cape ſeulement, ſans ſe donner le temps de faire ſeller un cheval, quoiqu'il en eût de fort bons, & ſans rien dire à aucun de ſes ſerviteurs. Il marcha donc à pié toute la nuit, bien qu'il fût un homme fort âgé, & enfin il ſe rendit auprès de la mer, & ſe cacha dans des roſeaux, à trois lieuës de l'endroit où étoient les navires: craignant que le matin, dès qu'on s'appercevroit de ſon abſence, on fiſt courir après lui, & qu'on ne le trouvât aiſément, il ſe découvrit à un Indien qu'il rencontra, & à qui il fit faire une eſpece de barque plate ou de radeau de paille, ou de roſeaux, & s'étant mis deſſus avec l'Indien, qui ſe ſervoit d'un pieu pour ramer, il ſe rendit aux navires avec beaucoup de peine & de péril: en effet, quand il y arriva, ſon radeau étoit preſque tout défait, & ne le pouvoit plus porter, de maniere qu'il ſe ſeroit infailliblement noyé, s'il eût eu plus loin à aller. Dès le matin Martin de Robles alla à la tente de Diegue Maldonat & ne l'ayant point trouvé, il alla incontinent trouver Gonzale Pizarre, & lui dit « que Maldonat s'en étoit fui, & ajoûta que « conſiderant combien ſon armée s'affoi- «

» bliſſoit tous les jours par le nombre &
» la qualité de ceux qui l'abandonnoient:
» ainſi, il prenoit la liberté de lui dire,
» qu'il croyoit à propos de décamper de
» ce lieu-là, & de marcher du côté qu'il
» s'étoit propoſé, ſans accorder à qui
» que ce fût la permiſſion d'aller à la vil-
» le; parce qu'autrement il étoit à crain-
» dre que la plûpart ne priſſent encore le
» parti de s'enfuir. Robles lui dit de
» plus que pluſieurs de ceux de ſa Com-
» pagnie vouloient demander cette per-
» miſſion, parce qu'ils avoient beſoin de
» quelques proviſions, mais qu'il jugeoit
» plus à propos d'y aller lui-même avec
» un petit nombre de ſes ſoldats, pour
» faire les proviſions neceſſaires, réſolu
» de les obſerver de fort près, & de ne
» les perdre pas de vûë: & qu'en chemin
» ſon deſſein étoit d'entrer dans le Mo-
» naſtere des Dominicains pour en tirer
» Diegue Maldonat, qu'on lui avoit dit
» qui s'y étoit retiré, & le lui mener
» pour le faire punir publiquement, afin
» de donner de la terreur aux autres &
» empêcher que perſonne n'eût à l'ave-
» nir une ſemblable hardieſſe. Gonzale
Pizarre approuva ce que lui diſoit Mar-
tin de Robles; & ayant beaucoup de
confiance en lui, parce qu'il avoit eu une

grande part dans toutes les affaires passées, il lui dit d'executer ce qu'il venoit de lui proposer. Robles prit les chevaux de Diegue Maldonat & les siens, & emmena avec lui tous les soldats de sa Compagnie, en qui il se fioit fort. Quand il fut arrivé à los Reyes, il prit le chemin de Truxillo avec trente Cavaliers, disant hautement qu'il alloit trouver le Président, pour lui offrir ses services; que Gonzale Pizarre étoit un Tyran, & que tous étoient obligez de suivre les ordres de sa Majesté. La chose fut bien-tôt sçuë au Camp, où cela causa un si grand trouble, qu'il sembloit inevitable que l'armée se séparât, & se dissipât entierement, ou que même on massacrât Gonzale Pizarre. Il tâcha de calmer les esprits le mieux qu'il lui fut possible, témoignant faire peu de cas de tous ceux qui s'en étoient fuis : après cela il prit la résolution de décamper le lendemain dès le matin, & la nuit Lope Martin de Cusco s'enfuit, & partit presque à la vûë de toute l'armée. Le lendemain matin, selon la résolution que Gonzale Pizarre avoit pris, il décampa, & fit marcher ses troupes jusqu'à un Aqueduc qui étoit à deux lieuës de là. Il prit de grandes précautions, pour empêcher

qu'aucun de ſes gens ne pût s'enfuir, mettant des gardes, & envoyant des coureurs de divers côtez pour cela. La principale difficulté lui paroiſſoit à peu près levée, pourvû qu'il les pût éloigner juſqu'à dix ou douze lieuës de los Reyes. Il donna ordre au Licentié Carvajal de veiller pendant la nuit, afin que perſonne ne pût s'enfuir : mais celui-cy prenant ſon temps, quand il jugea que la plûpart des gens dormoient, il s'en alla du côté de los Reyes, & de là prit le chemin de Truxillo, accompagné de Polo Hondegardo, de Marc de Retamoſo, ſon enſeigne, de Pierre Suarez d'Eſcovedo, de François de Mirande, Hernand de Vargas, & pluſieurs autres qui étoient de ſa Compagnie. Quelques heures après, le Capitaine Gabriel de Roias fit la même choſe : Pizarre lui avoit donné le grand Etendart, afin de laiſſer Dom Antoine de Ribera à la garde de la Ville, parce qu'il ſe fioit fort en lui. Gabriel de Roias eut pour Compagnons de fuite Gabriel Vermudez, & Gomez de Roias, ſes neveux, & pluſieurs autres perſonnes de qualité : ils ſortirent du Camp, ſans que perſonne s'en apperçût, par le quartier où avoit été le Licentié Carvajal, & où il n'y

avoit plus de difficulté à ſortir, depuis qu'il s'en étoit allé. Le matin venu, & Gonzale Pizarre ayant appris ce qui s'étoit paſſé pendant la nuit, il y fut fort ſenſible, comme auſſi la choſe le meritoit : mais ſur tout il fut fort fâché de la fuite du Licentié Carvajal. Il fit pluſieurs reflexions ſur les motifs qui pouvoient l'avoir porté à cela, & il ne pouvoit s'empêcher de s'accuſer lui-même d'avoir mal à propos donné du chagrin à Carvajal, en lui ôtant la commiſſion qu'il lui avoit premierement donnée, & dont il chargea enſuite Jean d'Acoſta, ne doutant point qu'il n'en eût toûjours conſervé beaucoup de reſſentiment. Pizarre ſe repentoit encore fort de n'avoir pas marié Carvajal avec ſa niéce Donna Franciſca Pizarre, fille du Marquis, comme on en avoit fait la propoſition : parce que par ce moyen il l'auroit peut-être engagé à ne le pas abandonner, en le mettant entierement dans ſes interêts par une telle alliance. Ce départ du Licentié Carvajal fit un fort méchant effet ſur l'eſprit de la plûpart des ſoldats, & les découragea beaucoup : ils conſideroient qu'il ſçavoit tous les ſecrets de Gonzale Pizarre : qu'il avoit de grands engagemens avec lui, ſur tout depuis la

mort du Viceroy, & même à cause de cette mort: Que de plus, il laissoit au Camp la valeur de plus de quinze mille écus, tant en chevaux, qu'en or & en argent, ce qui fut incontinent saisi & partagé: Qu'il falloit donc sans doute que les affaires de Gonzale Pizarre fussent en fort mauvais état, tant à l'égard de ses forces, que par rapport à son droit, & à la justice prétenduë de sa cause. La plûpart étoient donc résolus de se retirer, & les choses allerent jusqu'à ce point, que le lendemain comme l'armée étoit en marche, deux Cavaliers l'un nommé Jean Lope, & l'autre Villadan, poussant leurs chevaux en presence de tout le monde, & à la vûë de Pizarre lui-même donnerent des deux, en criant à haute voix: *Vive sa Majesté, & meure Pizarre, qui est Tyran.* Ils en userent de la sorte, & firent paroître cette hardiesse par la confiance qu'ils avoient en la bonté & en la vîtesse de leurs chevaux. Pizarre se défioit si fort alors de tout le monde, qu'il défendit expressément que personne n'eût à les suivre, craignant que cette poursuite ne fût un prétexte à plusieurs pour s'enfuir aussi. Il marcha à grand hâte par le chemin de la plaine, prenant la route d'Arequipa & plusieurs soldats

soldats Arquebusiers & autres, s'enfuirent encore pendant cette route, bien qu'en trois ou quatre jours de temps, il eût fait pendre jusqu'à dix ou douze personnes de consideration, qu'il soupçonnoit de vouloir s'enfuir ; & que même il ne leur eût pas donné le temps de se confesser. Enfin il se trouva n'avoir pas plus de deux cens hommes de reste, craignant extrémement qu'on ne luy donnât quelque fausse allarme qui achevât de faire débander le reste de ses gens. De cette maniere il se rendit dans la Province de Nasca qui est à cinquante lieuës de los Reyes.

CHAPITRE XVII.

La Ville de los Reyes se déclare pour sa Majesté, ce qui se passa là-dessus.

GOnzale Pizarre s'étant éloigné de la Ville de los Reyes, de la maniere que nous venons de dire, Dom Antoine de Ribera, Martin Pizarre, Antoine de Leon, & quelques autres habitans de cette Ville, qui comme vieux & infirmes avoient obtenu de Pizarre la liberté d'y demeurer, en fournissant seulement leurs

chevaux & leurs armes, ne l'en virent pas plutôt éloigné, qu'ils arborerent l'Etendart de la Ville; & ayant assemblé le plus de gens qu'il leur fut possible, ils se rendirent sur la place, & se déclarerent publiquement, & au nom de tous les habitans pour sa Majesté. Après cela ils firent publier les provisions & les ordres du Président qu'on leur avoit envoyé: puis ils firent incontinent sçavoir ce qui se passoit à Lorenço d'Aldana, qui se tenoit toûjours près de terre pour recevoir tous ceux qui s'alloient rendre à lui. Outre cela le Capitaine Jean Alfonse Palomino étoit pour le même dessein à terre, se tenant sur les côtes avec cinquante hommes; & les chaloupes toûjours en état pour le recevoir lui & ses gens en cas de besoin: parce qu'on craignoit que Gonzale Pizarre apprenant ce qui s'étoit passé à los Reyes, n'y retournât pour attaquer la Ville. Aldana fit encore poster sur le chemin douze Cavaliers de ceux qui avoient abandonné Pizarre: afin d'aprendre promptement par eux tout ce qui se passeroit. Car ils avoient ordre d'aller à toutes jambes l'avertir, soit du retour des ennemis au cas qu'ils retournassent, soit de toutes les autres choses tant soit peu considerables. De

plus il donna ordre au Capitaine Alfonſe de Caceres, de demeurer en la Ville de los Reyes pour y recevoir & y raſſembler les gens qui s'y rendroient : puis il envoya Jean Yllanes avec une frégate le long de la côte, pour mettre à terre dans quelque lieu ſûr, un Moine & un ſoldat pour porter à Diegue Centeno les dépêches du Préſident & lui faire en même tems la relation du tout ce qui ſe paſſoit dans le pays & faire auſſi la même choſe à Arequipa. Il envoya encore par terre des gens intelligens & adroits dans le même lieu d'Arequipa, avec des lettres pour diverſes perſonnes, & ordre de paſſer outre & d'en porter auſſi au Capitaine Alfonſe de Mendoze & à Jean de Silvera. Aldana fit auſſi par le moyen des Indiens de Xauxa qui lui appartenoient, tenir des lettres & des copies de l'amniſtie à pluſieurs perſonnes de ceux qui accompagnoient Jean d'Acoſta: afin de faire ainſi connoître dans tous les endroits du Royaume, la clemence dont ſa Majeſté vouloit uſer envers tout le monde. Preſque tout réüſſit fort bien & on en tira les avantages qu'on marquera dans la ſuite. Pendant que tout cela ſe paſſoit, Lorenço d'Aldana ſe tint toûjours ſur ſes vaiſſeaux avec cent cinquante hommes ;

& de là il donnoit tous les ordres qu'il jugeoit neceſſaires. On apprit que Gonzale Pizarre recevoit des avis de tout ce qui ſe paſſoit, & on prenoit ſoin auſſi d'apprendre comment les choſes alloient dans ſon camp ; ſi bien que tous les jours il y avoit des couriers qui alloient & venoient, & on tâchoit de s'embarraſſer les uns les autres par les faux bruits qu'on faiſoit courir. Un jour on publia que Gonzale Pizarre retournoit avec ſes gens ce qui cauſa beaucoup d'émotion & de trouble dans la Ville. On ſçut enſuite que Gonzale Pizarre lui-même & ſon Meſtre de Camp avoient fait courir ce bruit pour amuſer les gens de Lorenço d'Aldana, & s'empêcher par ce moyen d'être pourſuivis, ce qu'ils craignoient fort. En effet, Pizarre ſe fioit ſi peu en ſes gens, qu'il craignoit d'en être abandonné à la moindre allarme, & qu'ils s'enfuiroient tous. Auſſi y en eut-il un fort grand nombre qui le quitterent, quand ils virent que ſes affaires prenoient un ſi mauvais train & qu'il ſe trouvoit peu en état de réſiſter à ſes ennemis. Ceux qui avoient des chevaux prenoient le chemin de Truxillo, les autres tâchoient de ſe rendre aux navires d'Aldana, & ſe cachoient le mieux qu'ils pouvoient dans

ces lieux retirez, jusqu'à ce qu'ils apprissent certainement que Gonzale Pizarre continuoit sa marche :ce qu'il faisoit avec beaucoup de précipitation. Alors tous se rendirent à la Ville & tous les jours on y en voyoit arriver de nouveau qui abandonnoient l'armée ennemie ; & par le moyen desquels on apprenoit tout ce qui s'y passoit : ce fut de cette maniere qu'on apprit par ceux qui venoient des derniers, que Gonzale Pizarre craignoit extrémement que ses propres gens ne le tuassent, & qu'il prenoit de grandes précautions pour sa sureté, & faisoit aussi fort soigneusement faire garde pour empêcher, autant qu'il lui étoit possible, que personne ne pût aisément s'enfuir. Il ne faisoit plus arborer d'autre Etendart, que celui où étoient ses armes: car depuis que le Licentié Carvajal, & Gabriel de Roias s'en étoient fuis, on ne voyoit plus paroître celui où étoient les armes du Roy. Sa cruauté alloit en augmentant à proportion de son chagrin & il ne se passoit point de jour qu'il ne fît mourir quelqu'un. Lorenço d'Aldana faisoit sçavoir tout cela au Président, lui envoyant des messagers par mer & par terre, & le sollicitoit fortement de venir le plus promptement qu'il lui seroit possible, & sans

perdre un moment : parce que selon les apparences le parti de l'ennemi acheveroit de se ruiner entierement par sa venuë. Le neuviéme de Septembre de l'an mil cinq cens quarante-sept, Aldana sçachant que Gonzale Pizarre étoit déja à quatre-vingt lieuës de los Reyes débarqua avec tous ses Officiers & les gens de la Ville qui s'étoient rendus à lui & retirez sur ses vaisseaux Tout le monde le reçut avec de grandes démonstrations de joye, les gens qui pouvoient porter les armes, étant rangez en ordre. Il laissa avec toutes les formalitez necessaires le Commandement de la flote à Jean Fernandez, un des Magistrats de la Ville de los Reyes : puis il mit ses gens en bon ordre & fit tous les préparatifs qu'il jugea necessaires d'armes, & d'autres choses. Laissons-le pour quelque temps, & voyons ce qui se passoit alors parmi les troupes que commandoit Jean d'Acosta.



CHAPITRE XVIII.

Gonzale Pizarre envoye ordre à Jean d'Acosta de le venir joindre. Quelques-uns des gens d'Acosta l'abandonnent : il en fait punir qu'il soupçonnoit d'avoir eu part à leur fuite. Il va à Cusco, & de là à Arequipa, où il se joint à Gonzale Pizarre.

JEan d'Acosta, comme on l'a dit cy-devant, étoit sorti de los Reyes pour aller à Cusco, & avoit pris le chemin de la Montagne, avec trois cens hommes bien équipez. Il apprit en chemin que Gonzale Pizarre avoit aussi quitté cette Ville, & étoit en marche : il lui envoya aussi-tôt Frere Pierre, Moine de la Merci, pour apprendre ce qu'il devoit faire dans cette occasion. Pizarre lui envoya ordre par le même Moine, de venir se joindre à lui dans un lieu convenable qu'il lui marqua. Frere Pierre étant arrivé avec un nommé Gonzale Mugnos, au lieu où étoit Jean d'Acosta, ils lui rendirent leurs dépêches, & lui reciterent tout ce qui s'étoit passé à l'armée de Gonzale Pizarre, & le

grand nombre de gens qui l'avoient abandonné, ce qu'Acosta ne sçavoit pas encore; bien qu'il y eût quelques-uns de ses soldats qui le sçussent par des lettres que les Indiens avoient apporté au camp: mais ceux qui le sçavoient, n'avoient osé se communiquer la chose les uns aux autres, ni en parler à personne Les messagers recommanderent fort à Jean d'Acosta de garder le secret dans cette occasion, jusqu'à ce qu'il se pût joindre à Gonzale Pizarre. Il commença donc à publier qu'il avoit reçu de bonnes nouvelles par Frere Pierre, par lesquelles on lui marquoit que Gonzale Pizarre avoit eu de fort heureux succès; que tous les jours il se joignoit des gens à luy, & qu'il avoit envoyé des personnes en qui il se fioit, mais qui feignoient de s'enfuir par mécontentement, afin que par ce moyen, ils pussent plus aisément se rendre maîtres de la flote de Lorenço d'Aldana. Avec tout cela on eut beau faire, il fut impossible de déguiser si bien, que la verité ne vînt à la connoissance de Paëz de Sotomayor, Mestre de Camp, & du Capitaine Martin Dolmos. Quands ils sçurent l'état des choses, ils prirent la résolution de faire perir Jean d'Acosta, & ils formerent ce dessein

sein séparément, & sans oser se communiquer l'un à l'autre leurs pensées là-dessus, jusqu'à ce que par quelques indices, ils comprirent qu'ils étoient à peu près dans les mêmes sentimens : alors s'étant ouverts, ils communiquerent de concert, la chose à quelques soldats, en qui ils se fioient. Dans le temps qu'ils avoient choisi pour l'exécution de leur entreprise, il arriva que Sotomayor apprit que Jean d'Acosta étoit dans sa tente en conference secrete avec deux de ses Capitaines ; l'un nommé Diegue Gil ; & l'autre Martin d'Almendras, & qu'il avoit fait doubler sa garde. Cela fit croire à Sotomayor, que leur complot ayant été communiqué à plusieurs personnes, étoit sans doute découvert, & étoit venu à la connoissance de Jean d'Acosta. Craignant donc qu'il ne leur en arrivât quelque chose de fâcheux, il prit ses armes, monta à cheval, & fit avertir promptement tous ceux qui étoient de la partie avec lui. Ils monterent donc tous à cheval comme lui ; & à la vûë de tout le monde ils sortirent du Camp au nombre de trente-cinq, dont les principaux étoient Paëz de Sotomayor, Martin Dolmos, Martin d'Alarcon, qui portoit le grand Etendart ;

Hernand d'Alvarado, Alfonſe Regel, Antoine d'Avila, Garcias Gutierrez d'Eſcovedo, & Martin Monje. Tous les autres étoient auſſi des perſonnes conſiderables experimentées dans les affaires du pays : ils prirent le chemin de Guamanga. Jean d'Acoſta les voyant ainſi s'en aller, envoya après eux ſoixante Arquebuſiers à cheval, qui ne les pouvant joindre, furent obligé de s'en retourner. Acoſta fit faire des informations là-deſſus & fit pendre quelques-uns de ceux qu'il découvrit, qui avoient eu connoiſſance de la choſe, il en retint priſonniers quelques autres, & il y en eut encore d'autres avec qui il diſſimula, & fit ſemblant d'ignorer qu'ils euſſent eu aucune part au complot. Cependant il continua toûjours ſa route vers Cuſco faiſant mourir quelques-uns de ceux contre qui il avoit des ſoupçons, & d'autres qui cherchoient à s'enfuir. Etant arrivé à Cuſco, il dépoſa les Magiſtrats que Diegue Centeno y avoit établis à leur place, & y laiſſa pour directeur des affaires Jean Vaſquez de Tapia, avec les ordres qu'il jugea neceſſaires. Après cela il partit de cette Ville, & prit le chemin d'Arequipa pour s'y joindre à Gonzale Pizarre. Dans cette route il y

eut encore jusqu'à trente de ses gens, qui l'abandonnerent deux à deux, & trois à trois, selon qu'ils en trouvoient la commodité; & tous se rendoient à los Reyes, pour se joindre à Lorenço d'Aldana. De plus, Acosta étant environ à dix lieuës par delà Cusco, Martin d'Almandras avec vingt hommes des meilleurs de l'armée, l'abandonna aussi, & retourna à Cusco, où avec ces vingt qui l'accompagnoient, & ce qu'il trouva de gens dans la Ville qui étoient dans les mêmes sentimens que lui, il fut assez fort pour déposer à son tour les Magistrats qu'Acosta y avoit établis, dont il y en eut un qu'il envoya prisonnier à los Reyes pour quelque raison particuliére: puis il en établit d'autres au nom de sa Majesté; Jean d'Acosta voyant combien le nombre de ses gens diminuoit chaque jour, crut que le meilleur parti pour lui, étoit de s'avancer le plus promptement qu'il lui seroit possible & de marcher à grandes journées, ce qu'on comprenoit bien qu'il faisoit pour sa propre sureté, autant ou plus que pour le bien des affaires. Enfin de trois cens hommes qu'il avoit eu en sortant de los Reyes, il arriva à Arequipa, n'en ayant

plus que cent. Il trouva là Gonzale Pizarre avec trois cens cinquante hommes seulement, quoique peu de tems auparavant il s'en fût vû dans la même Ville de los Reyes jusqu'à quinze cens, sans compter ceux qui étoient dispersez en divers endroits du Royaume sous differens Capitaines & qui tous reconnoissoient ses ordres. Pizarre étoit fort irrésolu, & ne sçavoit guere quel parti il devoit prendre; il ne se trouvoit pas assez fort pour attendre son ennemi, il lui paroissoit honteux, & pas trop sûr de fuir ou de se cacher. Laissons-le penser à ses affaires, & voyons cependant ce que fit Diegue Centeno, après qu'il fut parti de Cusco.

CHAPITRE XIX.

Diegue Centeno se joint avec le Capitaine Alfonse de Mendoze : ce qui leur arrive.

Diegue Centeno étoit au Collao attendant la réponse du Capitaine Alfonse de Mendoze au message qu'il lui avoit fait faire pat Gonzale de Zarate, Maître d'Ecole de Cusco. Etant là, il reçut les dépêches du Président, que Lo-

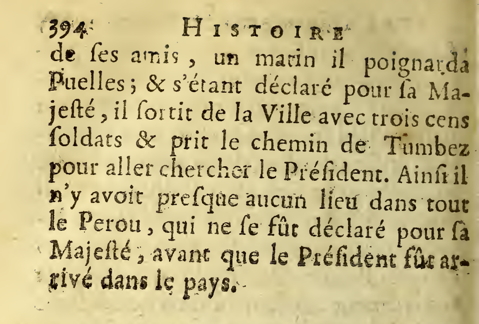
renço d'Aldana lui envoyoit ; il apprit en même tems par là ce qui étoit arrivé à los Reyes, la fuite de Gonzale Pizarre & comment ensuite Jean d'Acosta l'étoit allé joindre. Il envoya là-dessus un nouveau messager, qui fut Loüis Garcias de St. Mames habitant de Cusco, à Alfonse de Mendoze, pour lui apprendre ces nouvelles & lui faire sçavoir aussi plus particulierement, quels étoient les pouvoirs & les ordres du Président : lui apprenant, que l'intention de sa Majesté « n'étoit pas que Gonzale Pizarre fût « Gouverneur du Perou. Il lui marquoit « aussi que la plûpart des Gentilshommes « & des personnes considerables qui a- « voient suivi ce Tyran, l'abandonnoient « à cause de sa tyrannie, de ses pilla- « ges, de ses cruautez & de ses meurtres: « mais sur tout, parce qu'il s'étoit révol- « té contre son Maître & son Souverain « legitime, en refusant d'obéïr à ses or- « dres, & de recevoir celui que sa Majes- « té envoyoit pour regler toutes choses « en son nom & en son autorité. Qu'ainsi « il falloit considerer que ce qui s'étoit « passé jusques-là pouvoit en quelque « maniere être excusé, & couvert de spe- « cieux prétextes, il n'en seroit plus de « même à l'avenir, n'y ayant rien de plau- «

» ſible qu'on pût alleguer : mais qu'en
» ſuivant Gonzale Pizarre & favoriſant
» ſes pernicieux deſſeins, on ne pouvoit
» éviter le juſte & honteux reproche
» de paſſer pour traître & rebelle à ſon
» Roy. Il ajoûtoit enfin, qu'il falloit
» oublier, & mettre ſous les pieds tous
» les interêts particuliers, les differens
» paſſez, & les ſujets de chagrin qu'on
» pouvoit avoir eu dans le tems du Ca-
» pitaine Carvajal, & d'Alfonſe de To-
» ro : parce qu'il étoit juſte de faire ce-
» der ſes paſſions & ſes reſſentimens,
» à l'obéïſſance & au ſervice qu'on de-
» voit à ſa Majeſté, à qui on pouvoit
» en rendre un tres-conſiderable dans
» cette occaſion. Alfonſe de Mendoze
étoit déja bien intentionné, & avoit
deſſein d'agir en bon & fidéle ſujet,
& d'obéïr aux ordres de ſon Souverain,
bien qu'il fût encore incertain comment
il s'y prendroit & de quel côté il ſe tour-
neroit. Ainſi le meſſage de Diegue Cen-
teno acheva aiſément de le déterminer :
en ſorte que dès le moment même il ſe
déclara pour ſa Majeſté. Il y eut une con-
vention faite entre Centeno & Mendoze
qui portoit que chacun d'eux comman-
deroit en chef ceux qui étoient ſous lui :
après quoi ce dernier partit de la Ville

de Plata ; & après quelques jours de marche il se joignit avec Diegue Centeno. Cette jonction se fit avec de grandes démonstrations de joye de part & d'autre. Ils étoient fort aises de se voir des forces considerables, ayant ensemble plus de mille hommes : ainsi ils résolurent d'aller chercher Gonzale Pizarre, & d'occuper un certain passage, afin qu'il ne pût s'enfuir : ne jugeant pas à propos pour lors de passer outre, tant parce qu'au delà ils n'auroient point trouvé de vivres, que pour quelques autres inconveniens. Il arriva dans ce tems-là que presque tous les lieux du Perou qui sont entre los Reyes & Quito, se déclarerent pour sa Majesté : parce que le Capitaine Jean Dolmos, qui étoit Lieutenant de Gonzale Pizarre à Porto Vieio, voyant passer les vaisseaux de Lorenço d'Aldana devant le port de Mante, qui est l'abord de cette Province d'un côté, il dépêcha à grand hâte un exprès pour en donner avis à Gonzale Pizarre : lui disant qu'il prenoit pour un mauvais signe, de ce que ces vaisseaux ne s'étoient point arrêtez, & n'avoient point entré dans le port, & qu'il craignoit qu'ils ne vinssent comme ennemis. Dans le même tems il envoya aussi quelques Indiens sur une de leurs

barques plates, vers les Commandans des navires, pour sçavoir la raison de leur venuë. Ces Indiens par leur retour lui apprirent ce qui en étoit, & lui apporterent même des lettres de Lorençó d'Aldana, qui lui donnoit son avis & son conseil sur le parti qu'il devoit prendre dans cette occasion. Jean Dolmos ayant reçu ces lettres, les envoya au lieu nommé communément la Culata, qui est St. Jacques de Guayaquil, à Gomez Estacio qui y étoit Lieutenant pour Gonzale Pizarre, lui faisant sçavoir que l'intention de sa Majesté n'étoit pas que Pizarre fût Gouverneur du pays, & qu'il envoyoit le Président pour faire connoître à tout le monde sa volonté là-dessus: qu'ainsi il lui sembloit juste & raisonnable de le recevoir & de lui obéïr; puisqu'il venoit de la part, & avec les ordres de leur Souverain. Estacio lui répondit que quand celui que sa Majesté envoyoit seroit arrivé en personne, il verroit ce qu'il auroit à faire, & pourroit alors l'aller trouver: mais que jusques là il ne vouloit rien innover; & qu'ainsi chacun d'eux se tînt dans son Gouvernement & dans les bornes de son détroit. Jean Dolmos ayant reçu cette réponse, il alla avec sept ou huit de

ses amis, voir Gomez Estacio, sous prétexte de traiter avec lui tête à tête de cette affaire : puis ayant pris son tems un jour qu'il le trouva à propos sans précaution & sans gardes, il le poignarda, & fit déclarer le lieu pour sa Majesté, faisant aussi la même chose dans son Gouvernement. Quand cela fut sçu à Quito & que Pierre de Puelles qui en étoit Gouverneur, eut aussi appris que la flote avoit été remise entre les mains du Président, & tout ce qui s'étoit passé en conséquence, il commença à se précautionner, & consulter quelles mesures il auroit à prendre. Jean Dolmos lui envoya là-dessus le Capitaine Diegue d'Urbina pour le solliciter & tâcher, s'il étoit possible, de l'engager à se déclarer pour sa Majesté. Pierre de Puelles lui répondit, que s'il étoit une fois assuré que sa Majesté n'entendoit pas que Gonzale Pizarre fût Gouverneur du pays & qu'il vît la personne envoyée de la part du Roy, il seroit prêt de la recevoir, & de lui obéïr. Peu de jours après que Diegue d'Urbina fut de retour de Quito avec cette réponse, Rodrigue de Salazar qui étoit à Tolede, & en qui Pierre de Puelles avoit beaucoup de confiance, avoit fait complot avec quelques soldats



de ſes amis, un matin il poignarda Puelles; & s'étant déclaré pour ſa Majeſté, il ſortit de la Ville avec trois cens ſoldats & prit le chemin de Tumbez pour aller chercher le Préſident. Ainſi il n'y avoit preſque aucun lieu dans tout le Perou, qui ne ſe fût déclaré pour ſa Majeſté, avant que le Préſident fût arrivé dans le pays.





LIVRE SEPTIEME.

Où il eſt parlé de l'arrivée du Préſident au Perou, & de ce qu'il y fit jusques à la défaite de Gonzale Pizarre, & jusques à ce que le calme fût rétabli dans le pays.

CHAPITRE PREMIER.

Le Préſident arrive au Port de Tumbez; & de là il prend le chemin de la Montagne, pour marcher contre Gonzale Pizarre.

DAns le tems que la plûpart des choſes que nous avons rapportée dans le Livre précédent, ſe paſſoient au Perou, le Préſident s'embarqua à Panama avec le reſte de ſon armée, après avoir fait avec beaucoup de ſoin toutes les proviſions neceſſaires pour ſa flote, tant de vivres & d'armes, que d'autres choſes dont on pouvoit avoir beſoin. Il avoit

cinq cens hommes, & il se rendit heureusement avec eux au port de Tumbez par un beau tems: il y eut neaumoins un de ses vaisseaux commandé par le Capitaine Dom Pedro de Cabrera qui pour n'être pas bon voilier, ne put aborder la côte du Perou, & fut obligé de relâcher au port de la Bonneaventure: puis de là tous ceux qui étoient sur ce vaisseau se rendirent par terre au Perou. Aussi-tôt que le Président y fut arrivé, il reçut des lettres de divers endroits, de gens qui lui offroient leurs services, & qui lui disoient leurs sentimens, & lui fournissoient les moyens & les ouvertures qu'ils jugeoient les plus propres pour bien réüssir dans ses desseins. Le Président répondoit à tous avec beaucoup d'honnêteté. Cependant il lui venoit de toutes parts un si grand nombre de gens, que cela lui paroissoit suffisant, sans qu'il fût obligé de tirer du secours des autres pays. Ainsi il jugea à propos d'envoyer des vaisseaux à la nouvelle Espagne, à Guatimala, à Nicaragua & à S. Domingue, avec des relations de l'état où il avoit trouvé les affaires du Perou, qui étoit tel, qu'il n'avoit pas besoin des secours qu'il avoit demandé dans tous ces lieux-là, dans un temps où il croyoit

qu'ils lui seroient necessaires. Après avoir fait ces diligences, il donna ordre à Pierre Alfonse de Hinoiosa, son General, de marcher avec ses troupes, pour se joindre avec celles qui étoient à Caxamalca; & les ayant toutes jointes ensemble, en faire un seul corps d'armée. Paul de Meneses demeura cependant sur la flote pour la commander & s'avancer le long de la côte, tandis que le Président, avec le nombre des gens qu'il jugea à propos de prendre, continuoit son chemin par la plaine jusques à la Ville de Truxillo, où il reçut de toutes parts des nouvelles de ce qui s'étoit passé, & du bon état des affaires. Il prit la résolution de ne point entrer dans la Ville de los Reyes, jusqu'à ce qu'il fût venu à bout de son entreprise, qu'il eût vaincu son ennemi, & rétabli le calme & la paix dans le pays. Cependant il envoya des ordres en divers endroits du Royaume, afin que ceux qui s'y étoient déclarez pour sa Majesté, se vinssent joindre à lui dans la vallée de Xauxa, qui étoit située commodément pour y attendre & y combattre les ennemis, & où on pouvoit aisément avoir des vivres en abondance. Il envoya donc ordre à Lorenço d'Aldana & à tous ceux qui étoient avec lui à

los Reyes, de se rendre à Xauxa, où il les attendroit. Il prit alors le chemin de la Montagne; & s'étant joint avec son armée commandée par son General Hinoiosa, & composée de plus de mille hommes; il suivit la route de Xauxa: tous ceux qui l'accompagnoient, témoignant goûter avec beaucoup de plaisir & de satisfaction l'esperance de se voir délivrez dela tyrannie de Gonzale Pizarre. Aussi est-il vrai que les principaux de ceux qui avoient suivi & favorisé ce Tyran dans le commencement, étoient fort scandalisez contre lui & fort irritez de la cruauté par laquelle il avoit fait périr de leur connoissance & à leurs yeux par la corde, ou par le glaive, plus de cinq cens hommes, parmi lesquels il y en avoit plusieurs qui étoient des personnes fort considerables. Ainsi tous ceux qui se trouvoient auprès de lui, ne pouvoient s'empêcher d'être toûjours en crainte pour leur vie, & ne se croyoient presque pas un seul moment de tems en sureté.



CHAPITRE II.

Ce que fit Gonzale Pizarre, quand il apprit la jonction de Diegue Centeno & d'Afonse de Mendoze.

NOus avons déja dit comment Gonzale Pizarre arrivant à Arequipa, trouva la ville dépeuplée, parce que tous les habitans s'étoient allez joindre avec le Capitaine Diegue Centeno, après qu'il se fut rendu maître de la Ville de Cusco, comme on l'a rapporté ci-devant. Pizarre étant donc à Arequipa, & prenant grand soin d'apprendre autant qu'il lui étoit possible, des nouvelles de tout ce qui se passoit, il sçut que Diegue Centeno étoit au Collao près du Lac de Titicaca, & qu'il s'étoit joint & ligué avec Alfonse de Mendoze, si bien qu'avec les troupes de Cusco, des Charcas & d'Arequipa, au nombre d'environ mille hommes, ils occupoient les passages; & qu'ainsi il étoit comme impossible de les aller attaquer. Il demeura ainsi à Arequipa près de vingt jours, y attendant le Capitaine Jean d'Acosta qui y arriva enfin avec ses gens, dont le nombre étoit

fort diminué, tant parce que plusieurs l'avoient abandonné, que parce qu'il en avoit fait pendre beaucoup, qu'il soupçonnoit de le vouloir abandonner comme les autres. Quand Acosta fut arrivé, Gonzale Pizarre fit faire une revûë, & trouva qu'il avoit cinq cens hommes. Il écrivit alors au Capitaine Diegue Centeno, lui faisant le recit de tout ce qui s'étoit passé pour le lui remettre devant les yeux & le faire souvenir » de la maniere » favorable dont il l'avoit toûjours trai» té & particulierement de la grace qu'il » lui avoit fait, lorsqu'il fit mourir Gas» par Rodriguez & Filippe Guitierrez; » puis qu'encore qu'il fût coupable du » même crime qu'eux, il lui avoit par» donné contre le sentiment de tous les » Capitaines. Pizarre ajoûtoit à cela de » grandes offres, promettant de lui faire » tel parti qu'il lui plairoit, s'il vouloit » se venir joindre à lui, l'assurant qu'il » lui pardonnoit de bon cœur tout le » passé, d'autant plutôt que Lope de » Mendoze & les autres qui en avoient » été la cause, en avoient aussi porté la » peine. Il envoya ces lettres par un nommé François Voso, qui les donna à Diegue Centeno, & en les lui donnant, lui offrit ses services, & lui donna avis que

que Diegue Alvarez, qui portoit son Etendart, avoit intelligence avec Gonzale Pizarre. Diegue Centeno étoit déja instruit de ce fait par Alvarez même, qui lui avoit avoüé la chose, en l'assurant, qu'il ne l'avoit pas fait pour le trahir, mais pour un tout autre dessein: ainsi il lui avoit pardonné. Il jugea à propos de répondre aux lettres de Pizarre, & y répondit en effet d'une maniere fort honnête, « en le remerciant tres-humblement de ses offres, & « reconnoissant franchement les graces « qu'il avoit reçuës de lui. Après cela il « ajoûtoit, que pour lui en témoigner sa « reconnoissance, il croyoit ne pouvoir « mieux faire, que de le supplier, com- « me il faisoit tres-humblement, de bien « considerer l'état des affaires, la cle- « mence de sa Majesté, & le pardon « qu'elle accordoit tant à lui, qu'à tous « ceux qui avoient eu quelque part dans « les troubles passez. Que s'il vouloit « venir se joindre à lui, & obéïr aux or- « dres de sa Majesté, il le serviroit de « tout son possible auprès du Président, « & employeroit ses soins & ses sollici- « tations pour lui faire obtenir le parti le « plus honorable & le plus avantageux « qui se pourroit, l'assurant qu'il ne «

» courroit aucun risque, ni pour sa per-
» sonne ni pour ses biens : Qu'au reste,
» s'il s'agissoit de tout autre que de sa
» Majesté, à qui ils étoient tous obligez
» d'obéïr, il pouvoit compter qu'il n'au-
» roit pas un ami plus fidéle que lui, ni
» un secours plus assuré que le sien. Les lettres de Centeno contenoient encore plusieurs autres choses à peu près de même nature; il les donna à François Vosso, qui s'en retourna au Camp de Gonzale Pizarre. Le Capitaine Carvajal alla au devant de lui, & l'ayant rencontré en chemin, il s'informa soigneusement de tout ce qui s'étoit passé, & lui recommanda fort de ne pas dire que Diegue Centeno avoit plus de sept cens hommes : puis il le conduisit au camp. Gonzale Pizarre ayant appris la résolution de Centeno, ne daigna pas lire sa lettre: mais il la fit brûler en présence de plusieurs personnes, & résolut de partir incontinent avec toutes ses troupes, & de marcher vers la Province des Charcas. Il y avoit des gens qui croyoient que Pizarre, quand même il pourroit forcer les passages qui étoient bien gardez, ou que Diegue Centeno le laisseroit volontairement passer, n'avoit pas pourtant dessein de donner bataille : D'autres af-

ſuroient le contraire, & que ſon intention étoit, & avoit toûjours été de hazarder le combat. Il marcha donc droit vers le lieu, où il ſçavoit qu'étoient Diegue Centeno & Alfonſe de Mendoze. Dans cette marche le Capitaine Carvajal commanda toûjours l'avant-garde, & fit pendre plus de vingt hommes, qu'il rencontra en chemin, du nombre deſquels fut un Prêtre nommé Pantaleon, qu'il traita de cette maniere, parce que ce Prêtre avoit porté des lettres à Diegue Centeno; il le fit pendre avec un breviaire & une écritoire au cou. Ils continuerent donc ainſi leur marche, juſques à ce que le Jeudi dix-neuviéme d'Octobre de l'an mil cinq cens quarante-ſept, les Coureurs des deux armées ſe rencontrerent & ſe parlerent: puis allerent de part & d'autre en porter les nouvelles à leurs Generaux. Gonzale Pizarre envoya un de ſes Chapelains prier Diegue Centeno de le laiſſer paſſer, & ne le forcer point à donner bataille, proteſtant en cas de refus, de tous les maux qui en pourroient arriver, pour s'en diſculper lui-même, & les remettre à la charge de Centeno, comme en étant ſeul coupable. L'Evêque de Cuſco, qui étoit au Camp de Diegue Centeno, fit

prendre ce Chapelain, & le fit conduire à sa tente. Centeno cependant donna ordre que chacun fût soigneusement sur ses gardes, & que toutes ses troupes fussent en bon état, pour bien recevoir l'ennemi, au cas qu'il les vînt attaquer. Il y avoit plus d'un mois que Diegue Centeno étoit malade d'une fiévre opiniâtre: il avoit déja été saigné six fois, sans qu'on vît de soulagement, de maniere qu'on ne croyoit pas qu'il en échapât: ainsi il n'étoit point en état d'agir, ni de quitter le lit. Cette même nuit on résolut dans l'armée de Gonzale Pizarre d'envoyer Jean-d'Acosta avec vingt hommes, & ordre de s'avancer secretement jusqu'au Camp des ennemis & s'approcher, s'il pouvoit, de la tente de Diegue Centeno, qu'on sçavoit qui étoit malade & obligé de garder le lit. On croyoit qu'Acosta pourroit de cette maniere se saisir de la personne de Centeno, parce que sa tente étoit un peu à l'écart, pour éviter le bruit à cause de son mal: en effet, ce Capitaine de Pizarre s'avança si doucement & avec tant de précaution qu'il surprit les sentinelles, sans qu'elles l'eussent ni entendu, ni apperçu: mais en arrivant auprès de la tente, il fut vû par quelques Négres qui y étoient,

& qui donnerent l'allarme. Jean d'Acosta fit faire une décharge, ce qui causa de l'émotion & du trouble dans l'armée: plusieurs coururent vers la tente de Centeno : mais il y en eut des gens de Valdivia qui abandonnerent leurs armes, & s'enfuirent: Acosta étant ainsi découvert fut obligé de se retirer & s'en retourner au camp de Pizarre ; ce qu'il fit fort heureusement, & sans perdre aucun des siens. Le lendemain dès le matin, on fit avancer des Coureurs de part & d'autre, & cependant les deux armées s'avancerent aussi, & s'approcherent jusqu'à la vûë l'une de l'autre. Diegue Centeno avoit dans son armée près de mille hommes, entre lesquels il y avoit deux cens Cavaliers & cent cinquante Arquebusiers, tout le reste étoient des Piquiers. Il avoit pour Mestre de Camp general, Loüis de Ribera : & pour Capitaines de Cavalerie, Pierre des Rivieres, Jerôme Villegas & Pierre d'Ulloa : Diegue Alvarez portoit son grand Etendart ; & ses Capitaines d'Infanterie étoient Jean de Vargas, François Retamoso, le Capitaine Negral, le Capitaine Pantoia, & Diegue Lopez de Zuniga : il avoit pour Sergent Major Loüis Garcias de St. Mames. Gonzale Pizarre avoit

de son côté pour son Mestre de Camp, François de Carvajal; pour Capitaines de Cavalerie, le Licentié Cepeda, & Jean Velez de Guevara; & pour Capitaines d'Infanterie, Jean d'Acosta, Fernand Bachicao, & Jean de la Tour: il avoit trois cens Arquebusiers fort adroits, quatre-vingt chevaux, le reste étoient des Piquiers, ayant en tout cinq cens hommes.

CHAPITRE III.

De la bataille qu'on nomme ordinairement la bataille de Guarina, qui se donna entre Gonzale Pizarre & Diegue Centeno.

LEs deux armées s'approcherent l'une de l'autre, comme on vient de dire dans le chapitre précédent, en bon ordre. Celle de Gonzale Pizarre s'avançoit au son des trompettes & de plusieurs instrumens de musique, & s'approcha jusqu'à six cens pas près des ennemis: alors le Capitaine Carvajal fit faire alte: l'armée de Diegue Centeno s'avança encore cent pas, puis fit aussi alte de son côté. Alors on détacha quarante Arque-

busiers de l'armée de Pizarre, pour escarmoucher & commencer le combat, & on en posta aussi quarante autres de chaque côté sur les aîles : Pizarre se posta entre son Infanterie & sa Cavalerie. Du côté de Diegue Centeno, on fit aussi avancer trente Arquebusiers pour l'escarmouche; si bien qu'ils commencerent en effet à escarmoucher les uns contre les autres. Carvajal voyant que l'armée de Diegue Centeno l'attendoit en bon ordre, il voulut essayer d'y apporter quelque confusion, en l'attirant & l'engageant à faire quelque nouveau mouvement : pour cela il fit avancer ses gens de quelques pas fort lentement. Ceux de Diegue Centeno voyant ce mouvement, ne manquerent pas de dire que les ennemis, quoiqu'inferieurs en nombre, vouloient avoir l'honneur de l'attaque : ainsi ils commencerent aussi de leur côté à marcher, & l'armée de Pizarre se prépara à les recevoir. Dès qu'ils furent assez près, le Capitaine Carvajal fit tirer quelques coups d'Arquebuses pour engager les ennemis à faire leur décharge, comme ils firent. Alors toute l'Infanterie de Centeno commença à marcher à grands pas, les piques baissées, & à faire une seconde décharge de leurs

Arquebuſes, ſans aucune perte pour les ennemis, parce qu'ils étoient encore éloignez les uns des autres de trois cens pas. Carvajal de ſon côté ne permit point que ſes Arquebuſiers tiraſſent juſques à ce qu'il vît les ennemis approchez des ſiens à cent pas ou environ : alors il fit tirer quelques pieces d'artillerie, & ſes Arquebuſiers qui étoient fort adroits & fort bons tireurs, firent une décharge ſi juſte & ſi à propos qu'ils tuerent plus de cent cinquante hommes, du nombre deſquels furent deux Capitaines; de maniere que le bataillon commença à s'ouvrir, & fut entierement défait, & mis en déroute, tout ce qui en reſtoit fuyant en deſordre, ſans que les cris & les exhortations du Capitaine Retamoſo, qui étoit par terre bleſſé de deux coups d'Arquebuſe, puſſent les retenir. La Cavalerie de Centeno voyant ſon Infanterie ſi en deſordre, s'avança & attaqua les ennemis avec beaucoup de courage, & leur fit beaucoup de mal : le cheval de Gonzale Pizarre fut tué ſous lui dans cette occaſion & lui-même renverſé par terre, mais pourtant ſans être bleſſé. Pierre des Rivieres & Pierre d'Ulloa, Capitaine de Cavalerie de Centeno, avoient deſſein de prendre l'Infanterie

des

des ennemis en flanc, & pour cela ils tournoient autour de l'armée, de maniere qu'ils rencontrerent les Arquebusiers qu'on avoit posté sur les aîles, qui leur firent beaucoup de mal, puisque dès les premiers coups Pierre des Rivieres, & quelques uns des siens y furent tuez. Les autres qui restoient voyant que toute leur Infanterie étoit défaite, & aussi une grande partie de leur Cavalerie, se sauverent par la fuite, chacun le mieux qu'il lui fut possible. Gonzale Pizarre marcha en bon ordre avec ses gens jusques aux tentes de Diegue Centeno, tuant tous ceux qu'ils rencontroient sur le chemin. D'autre part plusieurs de ceux du parti de Centeno, en fuyant, passerent par le Camp de Gonzale Pizarre, où ils ne trouverent presque personne, si bien qu'ils pûrent aisément prendre les chevaux & les mules que l'Infanterie y avoit laissé, & s'en servir dans leur fuite; comme aussi piller tout l'or & l'argent qu'ils trouverent. Dans le temps que la Cavalerie de Centeno attaqua vigoureusement les ennemis, le Capitaine Bachicao voyant le desordre des siens, crut que la victoire se déclareroit contre Pizarre, & quitta son parti pour se jetter dans celui de Centeno. Après cela,

voyant que l'évenement n'avoit pas été tel qu'il avoit pensé , il s'imagina que si son action avoit été remarquée , son intention n'auroit pas été connuë , & que la chose pourroit demeurer secrete , ou qu'en tout cas il la pourroit colorer de quelque prétexte specieux: mais le Capitaine Carvajal l'ayant sçu , & ayant rencontré Bachicao , il le fit pendre sur le champ & sans aucune forme de procès , ajoûtant comme à son ordinaire , la raillerie à la cruauté , l'appellant amiablement son compere , parce qu'il l'étoit en effet , & lui tenant des discours moqueurs. Dans le temps que la bataille se donna Diegue Centeno étoit couché sur une espece de brancard porté par six Indiens ; il étoit si mal, qu'il n'avoit presque aucun sentiment : neanmoins après la déroute de son armée , il fut sauvé par les soins & la diligence de quelques-uns de ses amis. Ce combat fut sanglant , il y mourut de la part de Diegue Centeno plus de trois cens cinquante hommes avec trente que le Capitaine Carvajal fit mourir après la victoire , du nombre desquels fut Frere Gonzalle , Moine de la Merci , qui étoit Prêtre , & plusieurs autres personnes de consideration. Le Mestre de Camp Loüis

de Ribera & les Capitaines Retamoſo, Diegue Lopez de Zuniga, Negral, Pantoia, & Diegue Alvarez y furent tuez avec pluſieurs de leurs ſoldats. Du côté de Gonzale Pizarre le nombre des morts fut de cent hommes. Le Capitaine Carvajal avec quelque Cavalerie pourſuivit les fuyards juſques à quelques journées de là ſur le chemin de Cuſco: il auroit fort ſouhaité de pouvoir attraper l'Evêque de cette Ville, dont il faiſoit de grandes plaintes, & à qui il en vouloit beaucoup, tant parce qu'il avoit ſuivi le parti de Centeno, qu'à cauſe qu'il s'étoit trouvé en perſonne à la bataille. Il ne le pût pourtant joindre: mais il ſe vengea ſur pluſieurs autres qu'il rencontra ſur le chemin, & qu'il faiſoit pendre ſans miſericorde, du nombre deſquels furent un frere de l'Evêque, & un Moine de l'Ordre de S. Dominique, ſon compagnon. Quand Carvajal fut de retour de cette pourſuite, Gonzale Pizarre fit une repartition des terres entre ſes ſoldats, avec promeſſe de les en faire joüir, quand le temps & les affaires le pourroient permettre. Il fit auſſi ſoigner & pancer les bleſſez, & enterrer quelques-uns des morts. Après cela il envoya Denis de Bovadilla avec

quelques gens à la Ville de Plata, & aux Mines, pour y ramasser tout l'or & l'argent qu'ils y pourroient trouver : il envoya aussi Diegue de Carvajal, qu'on nommoit le Galant, à Arequipa pour faire la même chose. Jean de la Tour fut envoyé à Cusco, où il fit condamner à mort & executer Vasquez de Tapia, & le Licentié Martel. Après cela, Pizarre ordonna sur peine de la vie, que tous ceux qui avoient été soldats de Diegue Centeno, eussent à se venir ranger sous ses Etendarts : ce qui étant fait, il pardonna à la plûpart tout le passé, exceptant seulement du pardon ceux qui avoient fait quelque chose de considerable pour le service de sa Majesté. Puis il envoya Pierre de Bustincia avec quelques gens, pour prendre les Caciques d'Andaguaylas & des lieux voisins, pour les obliger à fournir des vivres à son armée. Peu de jours après, Gonzale Pizarre vint à Cusco avec plus de quatre cens hommes & commença à faire tous les préparatifs qu'il jugeoit necessaires pour se mettre en état de resister au Président : Car la bataille qu'il venoit de gagner à Guarina lui avoit tellement enflé le cœur à lui & à ses gens, qu'ils se croyoient presque invincibles,

parce qu'ils avoient dans cette occasion entierement défait leurs ennemis, & leur avoient tué bien du monde, quoiqu'ils fussent en beaucoup moindre nombre qu'eux.

CHAPITRE IV.

Le Président assemble ses troupes dans la Vallée de Xauxa, & se met en état pour combattre ses ennemis.

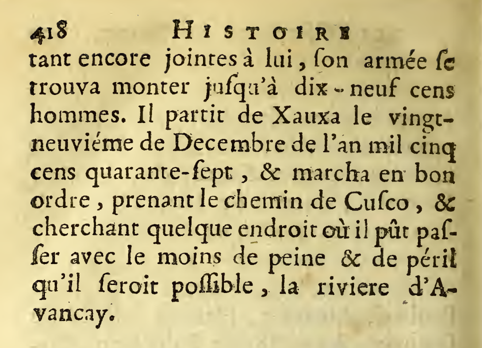
ON a déja dit cy-devant que le Président n'ayant pas voulu entrer dans la ville de los Reyes, avoit pris le chemin de la Montagne pour se rendre dans la vallée de Xauxa. Il conduisoit les troupes qu'il avoit amené de Terre ferme, & celles que les Capitaines Diegue de Mora, Gomez d'Alvarado, Jean de Sayavedra, Porcel & les autres avoient assemblé à Caxamalca. Il envoya aussi ordre au Capitaine Salazar, qui étoit à Quito, de se mettre en marche avec tout ce qu'il avoit de gens, pour le venir joindre; il donna encore les mêmes ordres au Capitaine Lorenço d'Aldana, avec les troupes de la flote & celles qu'il pouvoit tirer de los Reyes. De cette

maniere le Président arriva à la Vallée de Xauxa avec cent hommes, & y entra le premier à leur tête : puis il commença à s'y pourvoir de toutes les choses qu'il jugeoit necessaires, tant pour les munitions de guerre, que pour les vivres, que ce pays peut fournir en abondance, comme on l'a déja dit. Le même jour qu'il arriva dans ce lieu, le Licentié Carvajal & Gabriel de Royas s'y joignirent à lui & aussi-tôt après arriverent aussi Fernand Mexia de Gusman & Jean Alfonse Palomino, avec leurs Compagnies. Lorenço d'Aldana demeura à los Reyes avec les soldats de la Compagnie, pour y commander & tenir toutes choses en bon état, parce qu'il étoit fort important de demeurer toûjours maîtres de cette Ville, & de son port, afin de pouvoir s'en servir en cas de besoin. Dans peu de tems le President assembla dans cette Vallée de Xauxa plus de quinze cens hommes & prit fort grand soin de faire dresser des forges & de se pourvoir d'ouvriers pour faire des Arquebuses, raccommoder celles qui en avoient besoin, préparer des Piques, & se bien pourvoir de toutes sortes d'armes. Il prenoit tous les soins necessaires là-dessus, non-seulement avec application,

mais auſſi avec beaucoup de capacité, comme s'il n'eût fait autre choſe toute ſa vie. Il viſitoit ſoigneuſement ſon Camp & les ouvriers qu'il faiſoit travailler; il prenoit auſſi fort grand ſoin de faire traiter & ſoigner les ſoldats malades: de maniere qu'il ſembloit comme impoſſible qu'un ſeul homme pût ſuffire à tant de choſes differentes. Cela lui acquit entierement & en tres peu de tems l'affection de tout le monde. Dans ce tems-là il reçut la nouvelle de la défaite de Diegue Centeno, dont il fut fort touché, bien qu'en public il témoignât que cela ne l'étonnoit en aucune maniere, & fit toûjours paroître beaucoup de fermeté. Tous ceux de ſon armée avoient toûjours eſperé le contraire de ce qui arriva, & même avec tant de confiance, que ſouvent ils avoient été d'avis que le Préſident n'aſſemblât point d'armée, parce que Diegue Centeno pouvoit aiſément avec la ſienne défaire Gonzale Pizarre. Dès que le Préſident eut appris cette victoire de Pizarre, il envoya les Capitaines Lope Martin & Mercadillo avec cinquante hommes à la ville de Guamanga qui eſt à trente lieuës par de-là la Ville de Xauxa, pour occuper les paſſages, tâcher de ſçavoir ce que fai-

ſoient les ennemis & recüeillir ceux qui ſe ſauveroient de Cuſco. Il arriva comme ils étoient là, que Lope Martin ayant appris que Pierre de Buſtincia étoit dans le pays des Andaguayras pour le deſſein qu'on a marqué cy-devant, il s'y rendit avec quinze Arquebuſiers, attaqua Buſtincia pendant la nuit, le prit lui & les ſiens, & après en avoir fait pendre quelques-uns, il retourna à Guamanga avec tous les Caciques du voiſinage qui s'étoient joints à lui, & par l'entremiſe deſquels on trouva moyen de faire ſçavoir de tous côtez la venuë du Préſident qui étoit cependant à Xauxa, continuant à faire ſes préparatifs, & mettre toutes choſes en bon ordre & en bon état. Il envoya alors le Maréchal Alfonſe d'Alvarado à los Reyes, pour en tirer les ſoldats qui y étoient, quelques pieces d'artillerie de celles de la flote, & des habits & de l'argent pour quelques ſoldats qui en avoient beſoin. Tout cela fut executé en fort peu de temps, & voici comment le Préſident regla le commandement de ſes troupes. Pierre Alfonſe de Hinoioſa en demeura General, comme il l'étoit lorſqu'il remit la flote entre les mains du Préſident à Panama. Le Maréchal Alfonſe d'Alvarado fut

nommé pour Mestre de Camp general, & le Licentié Benoît de Car vajal, pour porter le grand Etendart. Les Capitaines de Cavalerie furent Dom Pedro de Cabrera, Gomez d'Alvarado, Jean de Saavedra, Diegue de Mora, François Hernandez, Rodrigue de Salazar, & Alfonse de Mendoze: Les Capitaines d'Infanterie, Dom Baltazar de Castille, Pablo de Meneses, Hernan Mexia de Gusman, Jean Alfonse Palomino, Gomez de Solis, François Mosquera, Dom Fernand de Cardenes, Ladelantado Andagoya, François Dolmos, Gomez Darias, le Capitaine Porcel, & les Capitaines Pardavel, & Serna. Gabriel de Roias fut nommé pour commander l'artillerie. Le Président étoit accompagné par l'Archevêque de los Reyes, les Evêques de Cusco & de Quito, le Provincial des Dominicains Frere Thomas de St. Martin, le Provincial des Moines de la Merci, & plusieurs autres Religieux, Prêtres & Moines. Dans la derniere revûë qu'il fit faire, on trouva qu'il avoit sept cens Arquebusiers, & cinq cens Piquiers, & que sa Cavalerie alloit au nombre de quatre cens hommes. Dans la suite, quand il arriva à Xaquixaguana, plusieurs personnes s'é-


tant encore jointes à lui, son armée se trouva monter jusqu'à dix-neuf cens hommes. Il partit de Xauxa le vingt-neuviéme de Decembre de l'an mil cinq cens quarante-sept, & marcha en bon ordre, prenant le chemin de Cusco, & cherchant quelque endroit où il pût passer avec le moins de peine & de péril qu'il seroit possible, la riviere d'Avancay.

CHAPITRE V.

Pierre de Valdivia arrive à l'armée du Président avec quelques autres Capitaines.

LE Président étant parti de la Vallée de Xauxa, le Capitaine Pierre de Valdivia se vint joindre à son armée. Ce Capitaine, comme on l'a marqué cy-devant, étoit Gouverneur de la Province de Chili : il en étoit venu par mer, à dessein de débarquer à los Reyes, pour y lever du monde, & y faire provision de plusieurs choses dont il avoit besoin, comme de munitions de guerre & de vêtemens, afin de se mettre par ce moyen en état d'achever la conquête de ce pays-

là. Il ne fut pas plutôt arrivé à Lima, qu'il y apprit l'état où étoient alors les affaires du Perou, cela lui fit prendre la résolution d'aller avec ceux qui l'accompagnoient, trouver le Président, & se joindre à lui ; ce qu'il fit, étant lui & les siens fort bien fournis d'argent. Sa venuë fut fort agréable, & prise à bon augure, parce qu'encore que le Président eût dans ses troupes & parmi ses Capitaines plusieurs personnes riches & considerables par leur capacité & par leur merite, aussi bien que par leur qualité, il n'y en avoit pourtant aucun, qui eût tant d'experience dans la maniere de faire la guerre, sur tout en ces pays-là, comme avoit Valdivia. Ainsi on le trouvoit fort propre pour l'opposer à l'adresse & aux ruses du Capitaine François de Carvajal, qui par sa capacité avoit fait remporter tant de victoires à Gonzale Pizarre, & tout nouvellement celle qu'il venoit d'obtenir sur Diegue Centeno à Guarina. En effet tout le monde attribuoit l'honneur de cette derniere victoire à l'habileté de Carvajal, qui pour cela même étoit redouté par tous ceux de l'armée du Président ; de sorte qu'ils furent fort aises de la venuë de Valdivia, & se sentirent fort encouragez par-là. A peu

près dans le même temps, le Capitaine Diegue Centeno se rendit aussi à l'armée du Président avec plus de trente Cavaliers, qui s'étoient sauvez avec lui de la défaite de Guarina. L'armée continua sa marche avec beaucoup d'incommodité par le manquement des vivres, & se rendit à Andaguayras, où le Président jugea à propos de passer la plus grande partie de l'hyver, à cause des pluyes fréquentes & abondantes, qui tomboient presque sans cesser ni nuit, ni jour : de maniere que les tentes se pourrissoient, parce qu'elles n'avoient pas loisir de sécher. Le Maïs qu'ils mangeoient, étoit aussi toûjours humide : ce qui fut cause que plusieurs furent malades du flux de ventre, & quelques-uns en moururent, bien que le Président prît grand soin de les faire tous bien gouverner & bien traiter par le moyen de François de la Rocha, Moine de l'Ordre de la Trinité qui en avoit la charge, & qui avoit le soin de pourvoir à plus de quatre cens, & s'en acquittoit si bien, qu'ils ne manquoient ni de Medecins, ni de remedes, non plus que si on eût été dans une bonne Ville bien peuplée, & bien fournie de toutes les choses necessaires. Aussi par ses soins & sa diligence, ils guérirent

presque tous. L'armée étoit dans ce lieu-là, lorsque Valdivia & Centeno y arriverent : leur venuë fut un grand sujet de réjoüissance, ce qu'on fit paroître par des festins, des courses de bague, une musique de divers instrumens & autres divertissemens de même nature. Aussitôt après, Valdivia commença à s'appliquer soigneusement avec le Maréchal Alfonse d'Alvarado & le General Hinoiosa aux affaires de la guerre ; puis dès que le printemps commença à venir & que les pluyes cesserent un peu, l'armée partit d'Andaguayras & s'alla camper près du pont d'Avancay, qui est à vingt lieuës de Cusco, où elle demeura jusqu'à ce qu'on eût fait des ponts sur la riviere d'Apurima, qui est à douze lieuës de Cusco, afin de la pouvoir passer commodément. Les ennemis avoient fait rompre tous les ponts qui étoient sur cette riviere, en sorte qu'il étoit impossible de la passer, qu'en faisant un tour de plus de soixante & dix lieuës. On jugea donc qu'il valoit mieux entreprendre de rebâtir ces ponts, ou d'en faire de nouveaux, que de s'engager dans un si grand tour. Pour embarrasser les ennemis, & afin qu'ils ne sçûssent en quel lieu courir, pour s'opposer à la repara-

tion des ponts, le Préſident fit porter des materiaux en trois endroits differens, l'un ſur le grand chemin Royal, l'autre dans la Vallée de Cotabamba qui eſt à douze lieuës plus haut, & le troiſiéme dans un Village beaucoup au deſſus encore, appartenant à Dom Pedro Porto Carrero, où lui même étoit en perſonne avec quelques ſoldats, pour garder le paſſage. On faiſoit en-deçà de la riviere de ces cables & de ces cordes dont on a parlé dans le * premier Livre, & dont on ſe ſervoit au Perou pour faire des ponts; afin que quand l'armée ſeroit arrivée, on pût promptement les mettre ſur les poutres & les piliers auſſi préparez pour cela. Si Gonzale Pizarre avoit pu ſçavoir le lieu où on avoit veritablement deſſein de paſſer, il n'auroit pas manqué ſans doute de s'y oppoſer, & de rendre fort difficile la repartition ou la conſtruction des ponts: mais ne ſçachant en quel lieu ce ſeroit, il fut embaraſſé, & ſe contenta, ſans vouloir diviſer ſes gens en tant d'endroits, de tenir des eſpions en campagne, pour le venir avertir du lieu où on commenceroit à travailler, afin d'y accourir promptement pour s'op-

* *Chap. XIV.*

poſer à l'ouvrage. Mais le lieu où on avoit veritablement deſſein de paſſer, fut tenu ſi ſecret, qu'il n'y avoit abſolument que le Préſident & ceux qui entroient au Conſeil de guerre qui en euſſent connoiſſance. Après que tous les materiaux furent prêts, on prit le chemin de Cotabamba, qui étoit le lieu où on ſe propoſoit de paſſer la riviere, quoiqu'il y eût pour s'y rendre tant de mauvais pas à franchir dans des montagnes couvertes de nége; que pluſieurs Capitaines n'étoient pas d'avis qu'on prît cette route & jugeoient plus à propos & plus sûr de remonter juſqu'à cinquante lieuës plus haut. Neanmoins le Capitaine Lope Martin, qui gardoit le paſſage de Cotabamba ſoutenoit toûjours avec fermeté qu'il étoit le meilleur & le plus sûr. Sur cette difference de ſentimens, le Préſident envoya les Capitaines Valdivia, Gabriel de Royas, Diegue de Mora, & François Hernandez Aldana, pour viſiter les lieux, & examiner la choſe; & ſur leur rapport, qui fut que le paſſage de Cotabamba étoit le moins périlleux, on prit la réſolution que nous avons dit, de paſſer par-là. On commença donc à faire marcher l'armée avec beaucoup de diligence, & dès que Lope Martin

ſçût qu'elle approchoit, il ſe mit en devoir de faire travailler au pont par quelques Eſpagnols & quelques Indiens qu'il avoit avec lui, en leur faiſant tendre les cordes & paſſer juſqu'à l'autre côté de la riviere. Il y en avoit trois d'attachées, quand les eſpions de Gonzale Pizarre arriverent, ils en couperent deux ſans aucune difficulté, & ſans trouver de reſiſtance. Quand cela fut ſçu à l'armée le Préſident & tous les autres en eurent du chagrin, parce que cela leur fit croire que Pizarre ſe mettroit ſans doute en état de s'oppoſer à leur paſſage. Ainſi le Préſident accompagné de l'Archevêque, de ſon General, d'Alfonſe d'Alvarado, de Valdivia, & de quelques Capitaines d'Infanterie, prit les devants & ſe rendit promptement au pont. Dès qu'il y fut arrivé, il commanda quelques Capitaines d'Infanterie pour paſſer de l'autre côté de la riviere ſur des barques plates : ce qu'on regardoit comme une choſe fort périlleuſe, tant à cauſe de l'extrême rapidité de l'eau, que parce qu'on ne doutoit pas que les ennemis ne fuſſent en garde de l'autre côté. Un des premiers qui paſſa, fut le Licentié Polo Hondegardo, qui fut ſuivi par quelques ſoldats, après quoi on s'appliqua avec tant de

de ſoin & de diligence à en faire paſſer d'autres, que ce jour-là il y eut plus de quatre cens hommes qui paſſerent, dont quelques-uns tenoient leurs chevaux par la bride, & les faiſoient paſſer à la nage à côté des barques, ayant attaché leurs armes & leurs arquebuſes ſur la ſelle. Il y eut pourtant plus de ſoixante chevaux qui ſe perdirent par la rapidité du courant, qui les entraînoit contre des rochers, où ils ſe tuoient, ſans pouvoir s'en tirer à la nage, à cauſe de cette grande impetuoſité de l'eau. Auſſi-tôt que les troupes eurent ainſi commencé à paſſer, les eſpions de Pizarre coururent lui en donner avis, ſur quoi il envoya incontinent le Capitaine Jean d'Acoſta avec deux cens Arquebuſiers à cheval, & ordre de tuer ſans quartier tous ceux qui auroient paſſé la riviere, excepté ceux qui étoient nouvellement arrivez d'Eſpagne. Ceux qui étoient alors paſſez, dont le nombre n'étoit pas grand, occuperent une hauteur, & firent monter ſur les chevaux, dont la plûpart étoient paſſez, des Indiens & des Négres, à qui ils donnerent des lances, & compoſerent ainſi un gros eſcadron, mettant des Eſpagnols à la premiere file. Ainſi quand Jean d'Acoſta envoya pour

les reconnoître, on les crut en grand nombre, si bien qu'il n'osa les attaquer, ne se croyant pas assez fort. Il retourna donc pour prendre un plus grand nombre de gens : & cependant le Président eut le temps de faire passer toute son armée sur le pont qui étoit achevé de dresser. On ne peut s'empêcher d'être surpris de la negligence ou de l'étourdissement deGonzale Pizarre dans cette occasion, de ne s'être pas posté assez près de cette riviere ; pour être toûjours en état de s'opposer au passage de ses ennemis: parce qu'avec cent hommes seulement dans chacun des trois lieux où ils avoient fait des ptéparatifs pour passer, on auroit pu les en empêcher, ou au moins leur rendre le passage difficile & périlleux, & leur faire perdre bien du monde avant qu'ils le pûssent forcer.

CHAPITRE VI.

Ce que fit le Président aprés avoir passé la riviere, jusqu'au tems de la bataille.

LE jour suivant, tout le reste de l'armée du Président ayant passé sans qu'il en manquât un seul homme, Dom

Jean de Sandoval fut commandé pour battre l'eſtrade & aller à la découverte. Il revint quelque temps aprés, & rapporta qu'il avoit été juſqu'à trois lieuës delà, ſans avoir rien appris ni de Pizarre ni de ſon armée. Le Préſident commanda que le General Hinoioſa & Pierre de Valdivia, avec quelques Compagnies d'infanterie s'avançaſſent pour occuper le haut de la montagne voiſine, parce que ſi Gonzale Pizarre les prévenoit & l'occupoit avant eux, il pourroit aiſément leur faire beaucoup de mal, avant qu'ils puſſent gagner le haut : Car il y avoit pour cela plus d'une lieuë & demie de chemin à faire en montant : ils executerent fort heureuſement cet ordre ſans y trouver aucune oppoſition. Dans ce temps-là Jean d'Acoſta avoit envoyé avertir Gonzale Pizarre de ce qui ſe paſſoit, le priant de lui envoyer encore cent Arquebuſiers, outre les deux cens qu'il avoit déja, ce qui lui paroiſſoit ſuffiſant pour défaire ceux qui avoient alors paſſé la riviere, avant que tout le reſte de l'armée la paſsât. Il étoit arrivé lors qu'Acoſta ne ſe trouvant pas aſſez fort, avoit retourné en arriere, comme on a dit qu'un de ſes gens nommé Jean Nugnez de Prado, qui étoit de Badajos,

s'en étoit fui, & avoit donné avis au Président de ce qui se passoit, & du secours qu'attendoit Acosta. On crut là-dessus, que sans doute Gonzale Pizarre s'avanceroit avec toute son armée, de sorte que le Président avec plus de neuf cens hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie, qui étoient déja sur le haut de la Montagne, demeura toute la nuit en armes. Le lendemain Jean d'Acosta ayant reçu le secours qu'il demandoit, s'avança pour la seconde fois, & les Coureurs du Président l'ayant découvert, en vinrent donner avis. Là-dessus, il donna ordre au Maréchal Alfonse d'Alvarado de retourner à la riviere, pour faire venir l'Artillerie & rassembler & amener avec lui le reste des troupes. Comme les enseignes de Pizarre parurent avant que le Maréchal fût de retour, le Président avec ses neuf cens hommes, se mit en état de donner bataille, s'il s'y trouvoit obligé, & donna tous les ordres necessaires pour cela: Mais peu de temps après, on vit bien qu'il n'étoit pas besoin de tant de précaution & de préparatifs pour le combat, parce que ceux qu'on voyoit, n'étoient que les trois cens Arquebusiers de Jean d'Acosta, qui se retira dès qu'il vit le nombre des ennemis,

& le fit incontinent sçavoir à Gonzale Pizarre. Le Président demeura là deux ou trois jours, jusques à ce que le reste de ses troupes l'eût joint, & que son Artillerie fût arrivée. Pendant qu'il y étoit, Gonzale Pizarre lui envoya un Prêtre, pour lui demander de congedier son armée, & ne point faire la guerre jusques à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres de sa Majesté. L'Evêque de Cusco fit arrêter ce Prince. Un peu auparavant, Pizarre en avoit envoyé un autre, pour tâcher de gagner, s'il étoit possible, le General Hinoiosa & Alfonse d'Alvarado : mais celui-ci avoit usé d'adresse, & dans le dessein de ne plus retourner au camp de Pizarre, il avoit mis ordre à ses affaires, & pris des mesures avec un frere qu'il avoit, afin qu'il se sauvât avec lui en le suivant de près, comme il fit. Le Président écrivit de ce dernier lieu à Gonzale Pizarre, comme il avoit déja fait de plusieurs autres endroits sur le chemin, le sollicitant fortement d'obéïr à sa Majesté, & se soumettre à ses ordres & lui envoyant une copie de l'amnistie. On donnoit ordinairement ces dépêches & ces ordres aux Coureurs de l'armée, pour les remettre entre les mains de ceux de Pizarre quand

ils les rencontroient, & que ceux cy les lui rendissent. Quand on eut appris à Cusco que le Président avec toute son armée avoit passé la riviere, & occupé le haut de la Montagne, Gonzale Pizarre sortit de la Ville avec neuf cens hommes tant Cavalerie qu'Infanterie. Il avoit cinq cens cinquante Arquebusiers, & six pieces de canon: & s'étant avancé jusqu'à cinq lieuës de Cusco, il se campa à Xaquixaguana, dans une plaine où aboutissoit le chemin, par lequel l'armée du Président devoit descendre de la Montagne. Pizarre se posta fort avantageusement dans un lieu où on ne pouvoit aller à lui que par un défilé fort étroit qui étoit au devant de son Camp: il étoit couvert d'un côté par la riviere & par un marais; de l'autre, par la Montagne; & derriere, par des fondrieres & des précipices. Aussi-tôt que les armées furent ainsi proches l'une de l'autre pendant deux ou trois jours, jusques à ce que la bataille se donnât, Pizarre faisoit avancer quelquefois cent, & quelquefois jusqu'à deux cens hommes, pour escarmoucher avec un nombre à peu près égal des ennemis, qui s'avançoient aussi de leur côté. Cependant le Président cherchoit un lieu com-

mode & avantageux pour ſe poſter, en deſcendant de deſſus la Montagne; & après avoir pris ſes meſures, il s'avança avec ſon armée aſſez près des ennemis & à leur vûë, pour ſe poſter un peu plus loin qu'eux, ou au moins dans un endroit auſſi avancé: Gonzale Pizarre craignant que ſes gens ne perdiſſent courage, en voyant que leurs ennemis étoient en beaucoup plus grand nombre qu'eux, & qu'ainſi pluſieurs ne l'abandonnaſſent, il les fit mettre derriere une colline qui étoit près de ſon Camp, feignant que c'étoit pour engager le Préſident qui ſe fioit dans le nombre & la bonne diſpoſition de ſes troupes, à les venir attaquer dans un lieu où ils avoient de ſi grands avantages, les croyant en fort petit nombre, parce qu'il ne les verroit pas tous. Le Préſident étant paſſé, & s'étant campé dans un lieu plein à la vûë des ennemis, Gonzale Pizarre fit ranger ſon armée en bataille, poſter ſes Arquebuſiers, & mettre tout en ordre, comme pour combattre: puis il commença à faire joüer ſon Artillerie, & faire faire quelques décharges par ſes Arquebuſiers, afin que le Préſident le vît & l'entendît. Ce jour-là il ſe leva un broüillard ſi épais, qu'il y eut des coureurs & des eſ-

pions des deux partis opposez, qui s'entreheurterent les uns les autres avant de se voir. Le Président voyant que les ennemis paroissoient disposez à attendre, ou même à lui présenter la bataille, il auroit souhaité que cela se pût differer, dans l'esperance que plusieurs de leur parti se viendroient rendre à lui, s'ils en pouvoient trouver le temps. Neanmoins la situation & les circonstances où il se trouvoit, ne lui pouvoient permettre de demeurer que fort peu dans cet état, parce qu'il géloit & faisoit fort froid dans le lieu où ils étoient, & que pourtant ils n'y trouvoient point de bois pour faire du feu & se chauffer, quoy qu'ils en eussent fort grand besoin: de plus, ils y manquoient aussi de vivres & d'eau. Gonzale Pizarre, ni son armée n'avoient faute d'aucune de toutes ces choses, ayant d'un côté la riviere qui leur servoit de rampart, & leur fournissoit abondamment dequoi boire; & pour les vivres, ils leur venoient en abondance de Cusco : de plus, l'air étoit fort temperé dans le lieu où ils étoient : Car bien qu'ils fussent fort près les uns des autres; neanmoins on peut dire que le Président étoit encore dans la Montagne & ses ennemis dans la vallée, ou dans la plaine.

plaine. On a déja remarqué que la difference de la temperature de l'air est si grande au Perou d'un lieu à l'autre, qu'il arrive souvent que les gens qui sont sur la Montagne, y souffrent un froid extrême, & qu'il y géle & y nége bien fort, pendant que ceux qui sont dans la plaine, à deux lieuës de là seulement, cherchent des remedes contre la grande & excessive chaleur qui les incommode. Gonzale Pizare & son Mestre de Camp avoient résolu d'attaquer pendant la nuit l'armée du Président par trois differens endroits: mais ils n'executerent pas cette résolution, parce qu'un de leurs soldats nommé Nava, s'enfuit, & qu'ils ne douterent pas qu'il n'avertît les ennemis de leur dessein, comme il le fit en effet. Ce Nava & Jean Naquez de Prado conseillerent au Président de differer le plus qu'il lui seroit possible, d'en venir à la bataille : parce qu'ils étoient assurez que plusieurs de l'armée de Gonzale Pizarre, & sur tout ceux qui avoient été avec Diegue Centeno & qu'on avoit obligé après sa déroute, de passer dans le parti opposé, étoient fort bien intentionnez, & cherchoient une occasion favorable pour rentrer au service de sa Majesté. L'armée du Président passa

toute la nuit ſous les armes, hors de ſes tentes & ſouffrant beaucoup par le froid en ſorte qu'à peine pluſieurs pouvoient tenir leurs armes, & attendoient avec beaucoup d'impatience que le jour vînt. Auſſi-tôt qu'il parut, on fit ſonner les trompettes & battre les tambours : parce qu'on s'apperçut que pluſieurs Arquebuſiers de Pizarre s'avançoient pour gagner une hauteur & faire une attaque par-là. On fit marcher contre eux les Capitaines Hernan Mexia & Jean Alfonſe Palomino avec trois cens Arquebuſiers : Pierre de Valdivia & le Maréchal Alfonſe d'Alvarado s'avancerent auſſi, & on pouſſa ſi vigoureuſement les ennemis : qu'on leur fit tourner tête, & qu'on les obligea à ſe retirer fort promptement. Pendant cette eſcarmouche le Préſident avec le gros de ſon armée deſcendit par le derriere de cette hauteur du côté de Cuſco ; mais pour donner de l'inquietude aux ennemis, il fit mine de faire deſcendre le Capitaine Pardaver avec trente Arquebuſiers & quelque Cavalerie, par le même endroit où ſe donnoit le combat. Quand Pierre de Valdivia & le Maréchal furent arrivez ſur le haut de la colline, ils firent avertir Gabriël de Royas d'y faire conduire l'artillerie ; ce qu'il fit. Après

qu'elle fut arrivée, & mise en état de tirer, Royas promit aux Canoniers que pour chaque boulet qui donneroit au travers des troupes ennemies, ils auroient cinq cens écus, qu'il fit en effet payer depuis à un d'eux qui avoit donné dans la tente de Pizarre, qui étoit fort remarquable parmi les autres, & lui avoit tué un page. Cela fut cause que Pizarre fit abattre toutes les tentes, parce qu'elles servoient comme de butte ou de mire aux Canonniers du Président. Dans le le même tems l'Artillerie de Gonzale Pizarre joüoit aussi de son côté, & il tenoit ses troupes en ordre & rangées en bataille. Il étoit lui-même à la tête de sa Cavalerie pour la commander avec le Licentié Cepeda & Jean d'Acosta qui en étoient Capitaines. Le Mestre de Camp Carvajal commandoit l'Infanterie, dont les Capitaines étoient Jean de la Tour, Diegue Guillen, Jean Velez de Guevara, François Maldonat, & Sebastien de Vergara : Pierre de Soria commandoit l'artillerie. Tous les Indiens qui suivoient Gonzale Pizarre en fort grand nombre, sortirent de son Camp, & se posterent sur le penchant d'une colline.

CHAPITRE VII.

De la bataille de Xaquixaguana, & quel en fut l'évenement.

PEndant que l'Artillerie joüoit ainsi des deux côtez, l'armée de sa Majesté acheva de descendre dans la plaine les troupes marchant sans ordre avec le plus de diligence qu'il étoit possible. Les Cavaliers étoient à pié, tirant leurs chevaux par la bride, tant à cause de la difficulté du chemin extrêmement raboteux, & qui ne pouvoit guere permettre d'en user autrement, que pour éviter plus aisément le mal que leur pouvoit faire l'Artillerie, s'ils eussent marché en escadron: parce qu'ils y étoient fort exposez, & n'avoient rien qui les en couvrît. A mesure qu'ils arrivoient en bas dans la plaine, ils se mettoient en ordre: ainsi ils formerent deux escadrons de leur Cavalerie, & deux bataillons de leur Infanterie. La Cavalerie qui étoit à l'aîle gauche, étoit commandée par les Capitaines Jean de Sayavedra, Diegue de Mora, Rodrigue de Salazar & François Hernandez Aldana. Dans l'esca-

dron de l'aîle droite étoit l'Etendart Royal, porté par le Licentié Benoît Suarez de Carvajal, & pour la garde duquel étoient commis les Capitaines Dom Pedro de Cabrera, Alfonse Mercadillo, & Gomez d'Alvarado. L'Infanterie marchoit au milieu de ces deux escadrons, mais un peu plus avancée qu'eux: les Capitaines qui la commandoient, étoient le Licentié Ramirez, Auditeur des confins, Dom Baltasar de Castro, Gomez de Solis, Dom Fernand de Cardenas, Pablo de Meneses, Chritoval Mosquera, Michel de la Cerna, Diegue d'Urbina, Jerôme d'Aliaga, Martin de Robles, Gomez Darias & François Dolmos. Le Capitaine Alfonse de Mendoze avec sa Compagnie de Cavalerie marchoit un peu devant pour commencer l'attaque, le Capitaine Centeno l'accompagnoit, fort résolu de bien faire son devoir pour avoir sa revenche de la déroute de Guarina. Pierre de Villavicentio étoit Sergent Major de l'armée; & Pierre Alfonse de Hinolosa, en qualité de General, avoit disposé les troupes dans l'ordre qu'il avoit jugé convenable, il étoit accompagné par le Licentié Cianca. Le Président & l'Archevêque de los Reyes marchoient un peu devant, du côté de

la Montagne par où le Maréchal Alvarado & Pierre de Valdivia descendoient avec l'Artillerie, & les trois cens Arquebusiers commandez par les Capitaines Hernan Mexia, & Jean Alfonse Palomino, qui partagerent leurs gens en deux bandes, aussi-tôt qu'ils furent descendus dans la plaine. Hernan Mexia avec les siens prit la droite du côté de la riviere, & le Capitaine Pardaver se joignit à lui : Jean Alfonse Palomina prit avec les siens à la gauche de la Montagne. Pendant que l'Artillerie descendoit, il y eut quelques personnes qui abandonnerent Pizarre pour se rendre à l'armée du Président. Le Licentié Cepeda qui avoit été un des Auditeurs de l'Audiance Royale, Garcilaso de la Vega, & Alfonse de Piedra Hita furent du nombre avec plusieurs autres Cavaliers & personnes de marque, & aussi quelques soldats. Pierre Martin de Cecile avec quelques gens, les poursuivit & en blessa même quelques-uns ; il tua le cheval de Cepeda sous lui d'un coup de lance, & le blessa lui-même, en sorte qu'il couroit risque d'être pris ou tué, s'il n'eût été secouru par ordre du Président. Cependant Gonzale Pizarre se tenoit en bon ordre, attendant les ennemis, &

esperant qu'ils iroient l'attaquer avec quelque confusion, & se livrer eux-mêmes entre ses mains, comme cela étoit arrivé à Guarina. Le General Hinoiosa s'avançoit cependant avec l'armée au petit pas, & s'alla poster à la portée de l'Arquebuse des ennemis, dans un lieu un peu bas, où leur Artillerie ne pouvoit lui faire du mal : parce que tous les boulets passoient au dessus de leurs têtes, quoique les Canonniers de Pizarre eussent employé tous leurs soins pour ranger les affuts de leurs canons de maniere qu'ils pussent tirer bas. Alors les pelotons des Arquebusiers qui étoient sur les aîles de part & d'autre, faisoient grand feu, & le Maréchal & Pierre de Valdivia prenoient grand soin de faire bien tirer les leurs. Le Président & l'Archevêque de leur côté sollicitoient fortement les Canonniers à faire diligence & bien adresser leurs coups, faisant changer les batteries de situation pour tirer tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre selon qu'ils le jugeoient à propos. Diegue Centeno & Alfonse de Mendoze voyant que du côté qu'ils étoient, il y avoit plusieurs des gens de Pizarre qui l'abandonnoient & qu'il les faisoit chaudement poursuivre, ce qui en mettoit

quelques-uns en péril; ils jugerent à propos de s'avancer avec leurs gens jusques sur le bord de la riviere pour être mieux postez, afin de recevoir ceux qui voudroient se rendre à eux. Tous ceux qui quittoient ainsi le Camp de l'ennemi, sollicitoient fort le General de ne faire point davántage avancer les troupes, ni ne les faire donner : parce qu'assurément la plûpart des gens de Pizarre l'abandonneroient, & qu'ainsi on le vaincroit aisément, sans péril & sans répandre beaucoup de sang. Aussi arriva-t-il dans ce moment qu'un peloton de trente Arquebusiers des troupes ennemies se trouvant près de celles de sa Majesté s'y rendit, & abandonna Pizarre : comme il reconnut leur dessein, il voulut envoyer après eux; mais cela fut cause d'un plus grand desordre parmi ses troupes, qui commencerent à se débander presque toutes, les uns fuyant du côté de Cusco, les autres se rendant à l'armée du Président. Quelques-uns des Capitaines de Pizarre furent si étourdis de voir une desertion & une déroute si generale de leurs gens, qu'ils n'eurent le courage ni de combattre ni de fuïr. Gonzale Pizarre lui-même voyant le mauvais état de ses affaires, se trouva fort déconcerté, perdit cœur, &

dit : *Puisque tous se vont rendre au Roy, j'y vais aussi.* Le bruit courut que le Capitaine Jean d'Acosta avoit voulu l'encourager, & lui avoit dit : *Seigneur, donnons au travers des ennemis, & mourons en Romains*; à quoi, dit-on, Pizarre lui répondit: *Il vaut mieux mourir en Chrétiens.* Là-dessus voyant, près de soi le Sergent Major Villavicentio, il l'appella & sçachant qui il étoit, il lui dit qu'il se rendoit à lui, & lui remit une épée longue & étroite qu'il tenoit en forme de lance, parce qu'il avoit rompu la sienne sur ses propres gens qui s'enfuyoient. Il fut conduit au Présìdent, à qui il parla, & luy ayant tenu quelques discours qui ne parurent pas fort prudens, ni fort respectueux, il fut remis entre les mains de Diegue Centeno pour le garder. Aussitôt après, presque tous les Officiers de Pizarre furent pris: son Mestre de Camp Carvajal croyant se sauver par la fuite, & se cacher pendant la nuit dans les roseaux, son cheval s'embourba & ses propres soldats le prirent & le conduisirent prisonnier au Président.



CHAPITRE VIII.

Le Président fait poursuivre les fuyards : plusieurs sont tuez, ou pris. Il fait punir Gonzale Pizarre, & quelques autres.

COmme le Président de dessus la hauteur où il étoit, voyoit fuir du côté de Cusco quelques-uns de ceux de l'arriere-garde des ennemis, il crioit à haute voix à sa Cavalerie de les poursuivre, disant qu'ils s'enfuyoient à la débandade. Neanmoins personne ne branla ni ne quitta ses rangs, jusques à ce qu'on sonnât la charge, parce qu'ils étoient là-dessus fort bien instruits & bien disciplinez: mais aussi-tôt qu'on vit clairement que les ennemis se débandoient, & prenoient en effet la fuite on les poursuivit chaudement, on en blessa, on en tua & on en prit prisonniers. Gonzale Pizarre & son Mestre de Camp Carvajal furent pris, comme on l'a déja dit : Jean d'Acosta, Guevara, & Jean Perez de Vergara le furent aussi, le Capitaine Soria fut tué. Après l'entiere défaite des ennemis, les soldats coururent piller leur Camp, où ils trouverent beaucoup

d'or & d'argent, des chevaux, des mules & des mulets de bagage; ainſi pluſieurs s'y enrichirent, & il y en eut qui eurent pour leur part juſqu'à cinq ou ſix mille ducats. En effet, il y avoit dans ce Camp de grandes richeſſes : & il arriva à un ſoldat qu'ayant rencontré un mulet chargé, il coupa les cordes qui tenoient ſa charge, & la laiſſa tomber à terre, ſe contentant d'emmener le mulet : mais à peine étoit-il à vingt pas delà, que trois autres ſoldats plus habiles que lui, défirent la charge pour la viſiter, & trouverent beaucoup d'or & d'argent envelopé en quelques mantes des Indiens, afin qu'on ne connût pas d'abord ce que c'étoit : cela leur valut plus de cinq ou ſix mille ducats. L'armée ſe repoſa un jour, parce qu'ils étoient tous extrêmement fatiguez, pour avoir demeuré pluſieurs jours de ſuite, ſans quitter les armes. Le Préſident jugea à propos d'envoyer promptement à Cuſco : il y envoya donc les Capitaines Hernan Mexia & Martin de Robles avec leurs Compagnies, pour empêcher que pluſieurs ſoldats, qui avoient pourſuivi les fuyards de ce côté-là, n'entraſſent dans la Ville, ne la pillaſſent, & ne tuaſſent pluſieurs perſonnes, parce que c'étoit

un temps où chacun pouvoit aisément suivre sa passion, & chercher à se venger de ses ennemis par des mouvemens de haine & d'inimitié particuliere, sous prétexte d'assurer & d'affermir la victoire. Ces Capitaines avoient aussi ordre de prendre les soldats de Pizarre qui s'en étoient fuïs de ce côté-là. Le jour suivant, le Président donna ordre au Licentié Cianca Auditeur, & à Alfonse d'Alvarado son Mestre de Camp general, de travailler au procès des prisonniers. On n'eut pas besoin de chercher contre Pizarre d'autres preuves que sa propre confession, & la notorieté publique des faits dont il étoit coupable. Il fut condamné à avoir le cou coupé, & que sa tête seroit mise dans une petite niche ou fenêtre, faite exprès sur les fourches patibulaires de la Ville de los Reyes, & garnie d'un treillis de fer pardevant, avec ces mots écrits au dessus: *C'est ici la tête de Gonzale Pizarre, traître & rebelle à son Roy, qui se souleva contre son autorité au Perou, & osa donner bataille dans la Vallée de Xaquixaguana, à l'armée qui marchoit sous l'Etendart Royal de sa Majesté.* Sa sentence portoit aussi, que ses biens seroient confisquez; que ses maisons qu'il avoit à Cusco, seroient

rasées ; qu'on y ſemeroit du ſel : & qu'on éleveroit ſur la place un pillier où ſeroient écrites à peu prés les mêmes paroles que nous avons dit qui devoient être miſes au lieu où ſeroit ſa tête. Il fut executé dès le même jour & mourut en bon Chrétien. Pendant le tems de ſa priſon & juſques à ſa mort, le Capitaine Diegue Centeno, à qui on l'avoit donné en garde, le fit toûjours traiter fort honnêtement, ſans permettre que perſonne lui dît aucunes paroles outrageantes. Lors qu'il fut ſur le point d'être executé, il donna au bourreau tous les habits qu'il avoit ſur lui, qui étoient fort riches & d'un prix fort conſiderable : car il avoit un juſte-au-corps de velours en broderie d'or, & une ſemblable broderie à ſon chapeau. Diegue Centeno par honnêteté paya au bourreau la valeur des vêtemens qu'il devoit avoir, afin qu'il ne dépoüillât point le corps de Pizarre avant qu'on l'emportât pour le faire enterrer. Dès le lendemain il fit emporter ce corps à Cuſco, où il le fit enterrer fort honorablement : mais la tête fut portée à los Reyes, & expoſée comme la ſentence le portoit. Le mêmé jour que Pizarre fut décapité, on fit écarteler ſon Meſtre de Camp Carvajal, & on fit pendre huit

ou neuf de ſes Capitaines. Dans la ſuite on fit encore punir quelques-uns des principaux de ſon parti à meſure qu'on les prenoit. Peu de temps après, le Préſident alla à Cuſco avec toute ſon armée & envoya le Capitaine Alfonſe de Mendoze avec quelques gens dans la Province des Charcas, pour prendre ceux que Gonzale Pizarre y avoit envoyé querir de l'argent, & quelques autres qui s'y en étoient fuis: & comme on ne doutoit pas que la plûpart des gens ne ſe rendiſſent aux mines de Potoſi, qui ſont dans cette Province des Charcas, à cauſe de la richeſſe du pays, on y envoya pour Gouverneur & Capitaine general le Lieutenant Polo Hondegardo, avec ordre de châtier les coupables qu'il trouveroit en ce lieu-là, tant pour avoir favoriſé Gonzale Pizarre, que pour n'être pas venus offrir leurs ſervices au Préſident dans le temps qu'ils le pouvoient. On envoya auſſi avec Hondegardo le Capitaine Gabriel de Royas, pour recevoir dans cette Province le quint Royal, & les autres tributs appartenans à ſa Majeſté, comme auſſi les amendes à quoi le Gouverneur pourroit en condamner quelques-uns. De tout cela le Licentié Polo raſſembla en peu de tems & envoya

trois millions ſix cens mille livres, faiſant les fonctions & de Gouverneur & de Receveur, parce que Gabriel de Royas mourut peu de jours après qu'il fut arrivé en ce pays-là. Cependant le Préſident demeuroit à Cuſco, faiſant ſoigneuſement faire juſtice, ſelon la nature & la grandeur des crimes. Il faiſoit tirer à quatre chevaux les plus criminels, il en faiſoit pendre d'autres, & il y en avoit d'autres qu'on condamnoit au foüet, ou aux galeres. De plus, le Préſident prenoit fort grand ſoin de tout ce qui lui paroiſſoit neceſſaire pour rétablir entierement la paix, le repos & la tranquillité dans le païs. En conſéquence du pouvoir qu'il avoit de la part de ſa Majeſté; il pardonna à tous ceux qui ſe trouverent dans cette Vallée de Xaquixaguana, & ſe rangerent ſus l'Etendart Royal, toutes les fautes & tous les crimes, dont ils auroient pû être rendus coupables pendant tout le tems de la rebellion de Gonzale Pizarre; les déchargeant ſeulement du crime, ſans préjudice des droits des parties en ce qui regardoit les biens & les interêts civils, conformément aux ordres qu'il avoit là-deſſus de la part de ſa Majeſté. Cette bataille, dont on parlera long-

temps au Perou, fut donnée le Lundi neuviéme Avril de l'an mil cinq cens quarante-huit, le lendemain de la Quasimodo.

CHAPITRE IX.

La rèpartition que le Président fit du pays après sa Victoire.

APrès la victoire, la défaite pleine & entiere du parti de Gonzale Pizarre, & la punition de ceux qui avoient contribué à établir & maintenir sa tyrannie, il se présentoit une affaire importante pour le repos & la tranquillité du pays, & qui n'étoit pas sans de grandes difficultez. Il s'agissoit de congedier les troupes, afin que ce grand nombre de gens de guerre ne causât pas des inconveniens à peu près semblables à ceux qu'on avoit déja vû par le passé. Pour y réüssir heureusement, & sans que cela fût une nouvelle occasion de tumulte & de trouble, il falloit user de beaucoup de précaution & d'une grande prudence; parce qu'il n'y avoit presque point de soldat jusqu'aux moindres, qui ne crût meriter qu'on lui donnât une des meilleures

feures repartitions qui étoient vacantes : & comme le nombre des troupes étoit de plus de deux mille cinq cens hommes, & qu'il n'y avoit que cent cinquante repartitions à donner, il étoit évident qu'il n'y avoit pas dequoi contenter tous les demandeurs ; mais qu'au contraire ils demeureroient presque tous mécontens. Après donc qu'on eut consulté & déliberé sur cet article, de la maniere dont il falloit s'y prendre pour congedier l'armée, comme l'affaire paroissoit délicate, & ne pouvoit pourtant souffrir de délai; on convint que le President & l'Archevêque sortiroient de Cusco, & s'en iroient à douze lieuës de là dans la Province d'Apurima, pour y faire le partage dont il étoit question, & qu'ils ne meneroient avec eux qu'un seul Secretaire. Ils se retirerent de cette maniere, pour pouvoir agir avec plus de liberté, & éviter les importunitez dont ils auroient sans doute été accablez autrement. Ils firent donc le partage le mieux qu'il leur fut possible, prenant soin de donner dequoi vivre aux Capitaines & autres personnes considerables, selon leur merite & les services qu'ils avoient rendu, augmentant le partage des uns, & en donnant de nouveaux à d'autres. On

trouva que ce qu'on avoit à partager, se montoit à la valeur de plus d'un million d'écus d'or de rente : parce que, comme on le peut aisément recüeillir de cette Histoire, les principales & les plus considerables repartitions du pays étoient vacantes, Pizarre ayant fait mourir, ou par les supplices, sous prétexte de justice, ou dans les combats, ceux à qui ces repartitions étoient échûës selon les ordres de sa Majesté. Puis le Président avoit fait punir par justice plusieurs de ceux à qui Pizarre les avoit données. Il faut encore remarquer que les plus considerables de ces repartitions étoient tenuës au nom de Pizarre même, sous prétexte des frais qu'il lui falloit faire pour la guerre: le Président retint sur les meilleures des pensions de trois ou quatre mille ducats en argent, plus ou moins, selon leur valeur, pour partager cet argent entre les soldats, à qui il n'avoit pas autre chose à donner, afin qu'ils se pourvûssent d'armes, de chevaux & des autres choses necessaires, pour les envoyer de divers côtez découvrir le pays. Après que tout cela fut reglé, le Président crut que le plus sûr & le meilleur étoit qu'il se retirât dans la Ville de los Reyes, & que l'Archevêque retournât à

Cuſco pour publier le reglement & le partage qu'ils avoient fait, & diſtribuer l'argent ſelon l'ordre qu'il en avoit. La choſe s'executa donc de cette maniere : mais cela n'empêcha pas qu'il n'y eût de fort grandes plaintes de la part des ſoldats, chacun croyant qu'il meritoit mieux qu'on lui donnât quelques repartitions d'Indiens, que pluſieurs de ceux à qui on les avoit donné. Toutes les belles paroles & les promeſſes de l'Archevêque & des Capitaines ne pûrent empêcher qu'il n'y eût des murmures, & même quelques mouvemens & quelques complots ſeditieux pour prendre l'Archevêque, & les principaux Officiers, & envoyer le Licentié Cianca de la part des ſoldats au Préſident, pour lui demander qu'il revoquât les partages faits, & qu'il en fiſt de nouveaux, qui ne fuſſent pas ſi fort à leur deſavantage, avec menaces de ſe ſoulever, & de s'emparer par force de ce qu'ils croyoient leur être dû, ſi on ne les ſatisfaiſoit pas. Le Licentié Cianca qui avoit été établi Juge-Mage, ou Lieutenant general de la Juſtice à Cuſco, avoit mis ſi bon ordre à tout, qu'il fut averti de ces mouvemens ; ſi bien qu'en ayant fait prendre & punir

les principaux auteurs, il remit le calme & la tranquillité dans la Ville.

CHAPITRE X.

Le Président envoye prendre Pierre de Valdivia. Les frais & la dépense qu'il fit pour les affaires du Perou, depuis qu'il fut arrivé à Terre ferme jusqu'à la fin de la guerre.

AVant que le Président partît de Cusco, pour reconnoître les services que Pierre de Valdivia lui avoit rendus dans cette guerre, il lui confirma & lui donna de nouveau au nom & en l'autorité de sa Majesté le gouvernement de la Province de Chili qu'il avoit administré jusques-là. Valdivia, pour se pourvoir de tout ce qui lui étoit necessaire, d'hommes, de chevaux & d'armes, s'en alla à los Reyes, où il pouvoit plus aisément trouver toutes ces choses, & tout ce dont il auroit besoin, qu'en aucun autre lieu du Perou. Après qu'il eut fait tous ses préparatifs, & assemblé le plus de gens qu'il lui fut possible, il les fit embarquer & mettre incon-

rinent à la voile : mais lui-même ne voulut pas s'embarquer de-là, & demeura pour s'en aller par terre jusqu'à Arequipa. Là-dessus on rapporta au Président, que parmi les gens que Valdivia emmenoit, il y avoit quelques Cavaliers & quelques soldats de ceux qui avoient été bannis du Perou, & même de ceux qui avoient été condamnez aux galeres pour les affaires de Gonzale Pizarre, à cause qu'ils avoient suivi son parti & favorisé sa rébellion. Cela obligea le Président à envoyer son General Pierre de Hinoiosa pour prendre Valdivia & le lui amener : Hinoiosa l'ayant joint le pria fort de vouloir retourner avec lui pour rendre compte de sa conduite au Président : mais Valdivia refusa opiniâtrement de le faire, parce qu'à cause du nombre de ses gens il ne croyoit pas qu'on osât entreprendre de le lui faire faire par force: là-dessus le General remarquant que Valdivia n'avoit aucun soupçon qu'il osât entreprendre de l'emmener par force, & qu'il vivoit à cet égard dans une entiere securité & sans prendre aucune précaution, il se hazarda avec six Arquebusiers seulement de l'arrêter prisonnier. La chose lui réüssit fort bien, & Valdivia se voyant pris, & ne pouvant s'empêcher

d'être conduit au Président, il prit le parti de faire la chose de bonne grace, & de témoigner qu'il ne se faisoit aucune peine de lui aller rendre raison de ses actions. Ainsi lorsqu'ils furent arrivez, le Président content des excuses & des raisons de Valdivia, le laissa en pleine liberté d'emmener tous ceux qu'il avoit engagé, & de continuer son voyage. Après cela le Président permit à tous les Bourgeois de se retirer chacun chez soi, pour se délasser des fatigues passées, & pour travailler au redressement de leurs affaires, qui avoient souffert par les dépenses qu'il leur avoit fallu faire. Il envoya aussi quelques Capitaines, pour faire de nouvelles découvertes: puis avec ceux qui les suivoient, il prit le chemin de los Reyes, laissant le Licentié Carvajal pour Gouverneur de Cusco. Dans ce tems-là, cent cinquante Espagnols arriverent à la Ville de Plata: ils venoient avec Dominique d'Yrala de la riviere de la Plata, par laquelle ils remonterent si loin qu'ils vinrent jusques aux lieux qu'avoit découvert Diegue de Royas; & de-là ils prirent la résolution de se rendre au Perou, pour demander au Président qu'il leur donnât un Gouverneur. Il leur accorda

leur demande, & nomma pour être leur Gouverneur, le Capitaine Diegue Centeno, qui devoit aller avec eux, & assembler encore d'autres gens en plus grand nombre qu'il pourroit, pour retourner travailler à cette découverte & à cette conquête : mais comme tous leurs préparatifs étoient à peu près faits, & qu'ils étoient sur le point de partir, Centeno mourut. Le Président nomma en sa place un autre Capitaine pour cette entreprise. Cette riviere de la Plata, dont on parle ici, prend sa source dans les hautes montagnes toûjours couvertes de neiges, qui sont au Pérou entre la Ville de los Reyes & celle de Cusco, d'où sortent quatre rivieres, qui prennent leurs noms des premieres Provinces par où elles passent. On nomme l'une Apurima, l'autre Vilcas, la troisiéme Avancay, & la quatriéme Xauxa. Cette derniere sort d'un Lac de la Province qu'on nomme Bombon, qui est le pays le plus plat, le plus uni, & pourtant le plus élevé du Perou : c'est pourquoi il y grêle ou nége presque toûjours. Il y a beaucoup d'Indiens qui habitent sur les bords de ce Lac, qui est tout plein de petites Isles où on trouve grande quantité de joncs, de glayeuls, & autres sembla-

bles herbes, dont les Indiens nourrissent leur bétail. Dans cette guerre dont nous venons de parler & de faire le recit, que le Président eut à soutenir contre Gonzale Pizarre, la dépense fut fort considerable, & il y fallut employer de grandes sommes, tant pour la paye & montres des soldats, que pour les armes, les chevaux, les munitions & les frais qu'il fallut pour l'équipage & l'armement des vaisseaux, l'artillerie, & tout ce qui en dépend. Ainsi à compter depuis que le Président arriva à Terre-ferme jusques à sa victoire, il dépensa pour mettre toutes choses en bon état, afin de bien réüssir, plus de neuf cens mille écus, dont il emprunta la plus grande partie de quelques Marchands & autres personnes particulieres: parce qu'à l'égard des revenus Royaux, il trouva que Gonzale Pizarre les avoit tous pris & dissipez. Après donc qu'il se vit victorieux, & qu'il eut rétabli le calme & la tranquillité dans le pays, il commença à amasser de l'argent autant qu'il lui étoit possible, tant du quint appartenant au Roy, que des confiscations & des amendes: si bien qu'après ses dettes payées, il se trouva avoir de reste plus de quinze cens mille ducats qu'il avoit tiré de divers endroits
du

du Perou, mais particulierement de la Province des Charcas, rassemblant le tout dans la Ville de los Reyes. Après cela il prit grand soin que conformément aux Ordonnances, on ne chargeât pas trop les Indiens, tant parce que par la fatigue des grands fardeaux qu'on leur faisoit porter, il en avoit péri un grand nombre, que parce que plusieurs Espagnols trouvant cette commodité de faire porter leurs hardes en voyageant étoient presque toûjours errans, sans se fixer en aucun lieu, & vivoient ainsi dans l'oisiveté sans avoir aucune profession, ni s'occuper à aucun travail. De plus le Président après avoir établi l'Audiance Royale à los Reyes, commença à s'appliquer soigneusement pour faire regler & fixer les tributs que les Indiens devroient payer aux Espagnols à l'avenir, ce qu'on n'avoit pû faire jusques là, à cause des guerres & des grandes révolutions qui étoient arrivées dans le pays depuis qu'il avoit été découvert. En effet chaque Espagnol tiroit de son Cacique le tribut qu'il pouvoit, ou vouloit lui donner : & ceux qui n'en usoient pas avec tant de retenuë, demandoient souvent aux Indiens plus qu'ils ne leur pouvoient donner, ou même ne leur pre-

noient par force & par violence : il y en avoit même quelques-uns qui passoient plus loin, & tiroient de ces pauvres gens tout ce qu'ils avoient, en les tourmentant & leur faisant souffrir de grands maux : quelquefois même ils alloient jusqu'à les tuer, se flatant que pendant le trouble & la confusion que la guerre apportoit, leurs injustices & leurs violences ne seroient point sçuës, ou que quand même elles seroient sçuës, ils ne devoient pas pour cela en craindre aucun châtiment. Les taxes qui furent faites sur chaque Province, furent à peu près reglées selon le nombre des Indiens & des Espagnols qui y habitoient : de plus, le Président & les Auditeurs s'informoient aussi fort soigneusement de tout ce que produisoit la Province qu'on taxoit, s'il y avoit des mines d'or ou d'argent, ou beaucoup de bétail ; & après avoir examiné soigneusement toutes ces circonstances, ils regloient leurs taxes là dessus d'une maniere tres conforme à la raison.

CHAPITRE XI.

Le Préſident ayant mis ordre aux affaires du Perou, s'embarque pour retourner en Eſpagne: ce qu'il lui arrive en chemin.

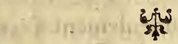
LE Préſident voyant que les affaires du Perou étoient reglées & que tout y étoit tranquille, les ſoldats ayant été diſperſez en divers endroits, & la plûpart envoyez au Chili, à la Province de Diegue de Royas, & à d'autres découvertes, ſous d'autres Capitaines: & qu'à l'égard de ceux qui étoient demeurez de reſte au Perou, ils s'étoient donnez à diverſes occupations, pour gagner leur vie, chacun ſelon ce qu'il ſçavoit faire, pluſieurs ayant trouvé de l'emploi dans ce qui concernoit les mines: Conſiderant de plus que l'Audiance Royale & les Gouverneurs qu'elle nommoit, faiſoient exercer la juſtice, ſans qu'on y trouvât ni obſtacle, ni difficulté: cela lui fit prendre la réſolution de retourner en Eſpagne, ſelon le pouvoir & la liberté qu'il avoit obtenu de ſa Majeſté, d'y retourner quand il voudroit & qu'il le jugeroit à propos. Un des plus puiſſans

motifs qui l'obligea à penser à son départ, fut la grande quantité d'argent qu'il avoit appartenant au Roy : parce que n'ayant point de forces sur pié, ni de gardes qui le missent en sureté, il luy sembloit que le bruit de ces grandes sommes pouvoit aisément exciter la convoitise de plusieurs, & causer quelques nouveaux troubles & quelques soulevemens dans le pays, pour avoir occasion de les piller. Ainsi après avoir fait embarquer son argent & fait tous les préparatifs qu'il jugeoit necessaires pour son voyage, sans avoir jusques-là communiqué son dessein à personne, il fit assembler les Magistrats de la Ville de los Reyes, & leur déclara son intention. Ils lui firent là-dessus plusieurs difficultez & lui représenterent les inconveniens qui pouvoient arriver de son départ, jusques à ce que sa Majesté eut envoyé quelqu'autre pour tenir sa place, soit en qualité de Président, ou en celle de Viceroy. Il répondit sagement à toutes leurs difficultez, en sorte qu'il les contenta : Après quoi il s'embarqua incontinent, & de dessus son vaisseau, avant de mettre à la voile, il fit un second partage des Indiens, qui étoient devenus vacans depuis le premier qu'il

avoit fait auprès du Cusco. Le nombre en étoit considerable, parce que depuis ce tems là Diegue Centeno, Gabriel de Royas, & le Licentié Carvajal étoient morts, & encore plusieurs autres personnes riches, & qui tenoient rang dans le pays. Ce qui obligea le Président à ne faire ce partage qu'après qu'il fut embarqué, fut le nombre des prétendans & les hautes prétentions que chacun d'eux avoit; car voyant bien qu'il ne pouvoit les contenter tous, il ne voulut pas être exposé aux plaintes de ceux qui croiroient qu'il ne leur auroit pas fait justice. Il fit donc les partages, & en laissa les actes signez & scellez entre les mains du Secretaire de l'Audiance, avec ordre de ne les ouvrir que huit jours après qu'il auroit mis à la voile. Il partit après cela, ce qui fut dans le mois de Decembre de l'an mil cinq cens quarante-neuf, emmenant avec lui le Provincial des Dominicains & Jerôme d'Aliaga qui avoient été nommez pour prendre soin des affaires du Perou auprès de sa Majesté. Il y eut aussi plusieurs Gentilshommes & autres personnes considerables qui accompagnerent le Président, à dessein de retourner avec lui en Espagne, pour y demeurer, emportant pour

cela tout ce qu'ils pouvoient de leurs biens. Ils arriverent tous fort heureusement à Panama, où ils débarquerent: après quoi ils employerent tous les soins & toute la diligence possible pour faire passer tant ce qui appartenoit à sa Majesté, que ce qui étoit à des particuliers à Nombre de Dios, où ils se rendirent aussi eux-mêmes, pour faire les préparatifs qui leur étoient necessaires pour s'embarquer sur la mer du Nord. Ils avoient tous le même respect pour le Président, qu'ils avoient eu pour lui au Perou, & lui rendoient la même obéïssance: il agissoit aussi avec eux tous avec beaucoup de douceur & d'honnêteté, tenant table ouverte pour tous ceux qui vouloient aller manger avec lui; cela se faisant aux dépens de sa Majesté, parce que le Président avoit pris ses mesures là-dessus dès qu'il partit d'Espagne pour aller mettre ordre aux affaires du Perou. En effet, considerant en homme prudent & sage, que les Gouverneurs de ce pays-là avoient été accusez d'avarice dans leur maniere de vivre, par rapport aux grandes richesses qu'ils possedoient, ou qu'ils pouvoient aisément acquerir: d'ailleurs étant fort bien instruit de la maniere dont les choses se faisoient en Es-

pagne, & assuré qu'on ne lui assigneroit pas une pension suffisante pour fournir à tous les frais & toute la dépense qu'il seroit obligé de faire pour l'entretien de sa personne & de ses domestiques, dans un pays où il lui en faudroit faire beaucoup par la cherté de plusieurs choses necessaires; il ne voulut point qu'on lui assignât aucune pension : mais il demanda & obtint la liberté de pouvoir prendre sur les effets appartenans au Roy en ces pays là, tout ce qu'il lui faudroit pour sa dépense & l'entretien de sa maison & de ses domestiques, & eut la précaution de prendre par écrit des actes en forme de cette permission qu'on lui accordoit. Dans la suite, il se servit de la liberté qu'on lui avoit donnée : mais il en usa avec tant de précaution, de soin & d'exactitude, qu'il faisoit écrire par un homme à qui il en avoit expressément donné la commission, toute la dépense de sa maison, & tout ce qu'il falloit acheter, tant pour l'entretien de la table que pour les autres choses dont on avoit besoin, & ce qu'il falloit par consequent prendre pour cela de la Caisse Royale.



CHAPITRE XII.

Ce qui arriva à Fernand & Pierre de Contreras, qui partirent de Nicaragua pour aller chercher le Président.

APrès que Pierre Arias d'Avila eut découvert la Province de Nicaragua, & qu'il en eut été établi Gouverneur, il maria une de ſes filles, nommée Donna Maria de Pennaloſa, avec Rodrigue de Contreras, qui étoit de Segovie, homme riche & conſiderable. Quelque temps après, Pierre Arias étant mort, & ayant nommé ſous le bon plaiſir de ſa Majeſté, Rodrigue de Contreras, ſon gendre pour lui ſucceder dans le Gouvernement de cette Province, ſa nomination fut confirmée en conſideration de ſes ſervices, & de ſon merite. Ainſi Contreras fut pendant quelques années Gouverneur de ce pays, juſques à ce qu'on y eût établi une nouvelle Audiance qui devoit réſider dans la Ville nommée Gracias à Dios, on l'appelloit l'Audiance des Confins de Guatimala. Les Auditeurs non ſeulement ôterent la charge à Rodrigue de Contreras : mais

de plus en exécution d'une des Ordonnances dont on a parlé cy-devant, qui regardoit en particulier les Gouverneurs des Provinces, ils le priverent lui & sa femme de tous leurs Indiens, & ôterent aussi à ses enfans ceux qu'il leur avoit donnez pendant le tems de son Gouvernement. Là-dessus, il alla en Espagne, pour demander justice & reparation du tort qu'il prétendoit qu'on lui eût fait: il fit tout ce qu'il put représentant les services de son beau-pere & les siens propres: mais sa Majesté & les Seigneurs de son Conseil des Indes, jugerent que l'Ordonnance devoit être observée, & confirmerent ce qui avoit été fait par les Auditeurs. Quand Fernand & Pierre de Contreras, enfans de Rodrigue, apprirent le mauvais succès que leur pere avoit eu dans ses affaires, ils y furent fort sensibles & prirent en jeunes gens imprudens & étourdis, la résolution de se soulever, & se rendre les maîtres en ce pays-là. Ils se flattoient d'avoir des forces suffisantes pour l'exécution de leur dessein, & ils se fioient dans un certain Jean Bermeio, & en quelques autres soldats ses camarades qui étoient venus du Perou, mécontens de ce que le Président ne leur avoit pas donné de-

quoi vivre, & ne les avoit pas recompensé comme ils croyoient le meriter, des services qu'ils lui avoient rendus dans la guerre contre Gonzale Pizarre. Il y en avoit encore d'autres qui avoient suivi le parti de Pizarre, & que le Président avoit bannis du Perou. Tous ces gens encouragerent & animerent ces deux Freres & les engagerent dans cette entreprise : les assurant que si avec deux ou trois cens hommes, qu'ils pouvoient aisément assembler, ils vouloient passer au Perou, ayant des vaisseaux & tout ce qu'il leur falloit pour cela, d'abord presque tous les gens qui étoient demeurez en ce pays-là, se joindroient sans doute à eux, parce qu'ils étoient fort mécontens de ce que le Licentié de la Gasca ne les avoit pas recompensez de leurs services comme ils le meritoient. Pour se mettre en état d'executer un tel dessein, ils commencerent à assembler secretement des soldats, & faire provision d'armes; & quand ils se crurent assez forts pour résister à la justice, ils ne voulurent pas differer plus long-temps à se mettre en action, & persuadez que l'Evêque de cette Province avoit toûjours été contraire à leur pere dans toutes les affaires qui s'étoient présentées, ils com-

mencerent par lui à exercer leur vengeance. Un jour donc que l'Evêque, sans aucun soupçon, joüoit aux Echecs, ils envoyerent quelques soldats dans le lieu où il étoit, & le firent assassiner. Après cela ils assemblerent leurs gens, & arborerent leur Etendart, prenant le titre d'*Armée de la liberté*: puis s'étant saisis des navires dont ils avoient besoin ils s'embarquerent sur la mer du Sud, à dessein d'attendre la venuë du Président pour le prendre & piller tout ce qu'il avoit: car ils sçavoient qu'il se préparoit à venir à Terre-ferme avec tout l'argent qui appartenoit à sa Majesté. Ils crurent pourtant devoir commencer par aller à Panama, tant pour s'y assurer de l'état des affaires, que parce que la navigation étoit plus sure & plus commode de là au Perou, que de Nicaragua. Ils s'embarquerent donc avec environ trois cens hommes, & prirent la route de Panama, & avant que d'entrer dans le port, ils s'informerent soigneusement de quelques gens qu'ils prirent, de l'état des choses & de ce qui se passoit dans cette Ville. Le Président y étoit déja arrivé avec son argent, & tous ceux qui l'accompagnoient: Il sembla donc aux deux freres que tout leur réüssissoit à

ſouhait, & que leur bonheur leur avoit mis entre les mains la proye qu'ils cherchoient. Ils attendirent qu'il fût nuit : puis ils entrerent dans le port fort ſecretement & ſans bruit, croyant que le Préſident fût dans la Ville, & qu'ils pourroient executer leur deſſein fort aiſément ſans aucun péril, & ſans trouver aucune réſiſtance. Ils étoient mal informez, & leurs grandes eſperances fort mal appuyées : car il y avoit déja trois jours que le Préſident & ceux de ſa Compagnie, après avoir envoyé tout leur argent à Nombre de Dios, y étoient auſſi paſſez eux-mêmes. A la verité on peut dire que le Préſident évita de cette maniere fort heureuſement un grand péril, ſans l'avoir prévû & ſans en avoir aucun ſoupçon. Les deux Freres étant entrez à Panama, & ayant ſçu que le Préſident n'y étoit point, coururent droit à la maiſon de Martin Ruys de Marchena, Tréſorier de ſa Majeſté, chez qui étoit la Caiſſe Royale dont ils ſe rendirent maîtres & prirent tout l'argent qui y étoit, ſe montant à quatre cens mille peſos d'argent de bas aloi, qui étoit demeuré là, parce qu'on n'avoit pas eu de voitures ſuffiſantes pour le tranſporter. Après cela, ils emmenerent Marchena, Jean

de Laiez, & quelques autres habitans sur la place, les menaçant de les faire pendre, s'ils ne vouloient pas leur dire où étoient les armes & l'argent du pays. Neanmoins toutes leurs menaces furent inutiles, ils ne pûrent les obliger à leur rien découvrir: ainsi après avoir fait mettre dans leurs navires tout l'or & l'argent, & les autres choses qu'ils avoient pillé, ils s'embarquerent promptement, croyant que tout le bon succès de leur entreprise dépendoit de la diligence, & qu'il falloit se rendre promptement à Nombre de Dios pour y surprendre le Président avant qu'il pût être averti, & qu'il eût le tems de se préparer à la défense. Voici donc les mesures qu'ils prirent pour l'exécution de leur entreprise: C'est que Fernand de Contreras iroit à Nombre de Dios avec la plus grande partie de leurs gens; ce qui leur paroissoit suffisant, dans la pensée qu'ils avoient de pouvoir suprendre le Président à l'improviste. Que cependant Jean de Bermeio demeureroit avec cent hommes campé sur une hauteur auprès de Panama, tant pour favoriser la marche de Fernand & empêcher qu'on ne les pût poursuivre lui & ses gens, & leur donner en queuë que principalement

pour être prêts à recevoir le butin qu'ils esperoient envoyer, & à prendre & tuer ceux qui se sauveroient par la fuite de Nombre de Dios, tant des gens du Président que des Marchands & autres habitans du lieu: Et que Pierre de Contreras demeureroit sur les vaisseaux avec un petit nombre de leurs gens qui leur paroissoit suffisant pour les garder. Les choses réüssirent d'une maniere bien differente de ce qu'ils avoient esperé: car Marchena ayant eu quelque connoissance de leur dessein, dépêcha promptement deux Negres, gens adroits & qui sçavoient fort bien le pays pour avertir le Président de ce qui se passoit; il envoya l'un par terre & l'autre par la riviere de Chagre, qui étoit la même voye qu'avoit pris le Président. Cette riviere de Chagre prend sa source dans des montagnes qui sont entre Panama & Nombre de Dios, & son cours semble d'abord tendre vers la mer du Sud pour y porter ses eaux; mais tout d'un coup par une cascade qu'elle fait, elle se tourne vers la mer du Nord, où elle se rend par un cours de quatorze lieuës de chemin: de sorte qu'en faisant un canal de quatre ou cinq lieuës de longueur seulement depuis cette riviere jusqu'à la mer du Sud, on

pourroit joindre les deux mers & aller par eau de l'une à l'autre. Il eſt vray que comme il y auroit des montagnes à couper, & un terrain fort rude & plein de rochers, la choſe a paru impoſſible, à peu près comme le fut autrefois le deſſein de couper un moindre eſpace de terre dans le Peloponneſe, qu'on appelle aujourd'huy la Morée, pour joindre la mer Égée à celle d'Ionie: car cela fut tenté inutilement par divers Empereurs avec beaucoup de peine & de dépenſe, comme le rapportent les Hiſtoriens; ainſi quand on part de Panama pour aller à Nombre de Dios par la voye de cette riviere, il faut faire cinq lieuës par terre avant que de s'y pouvoir embarquer; puis on arrive par-là dans la mer du Nord, encore à cinq ou ſix lieuës de Nombre de Dios. Le meſſager qu'on envoya par ce côté-là, rencontra le Préſident avant qu'il fût arrivé dans cette Ville, & lui apprit ce qui ſe paſſoit: le Préſident n'en fut pas plutôt averti qu'il le communiqua au Provincial, & aux Officiers qui l'accompagnoient ſans faire paroître ni crainte, ni inquietude, quoique la choſe fût d'aſſez grande conſequence pour croire qu'elle devoit lui en cauſer, & lui en cauſoit en effet.

Quand ils furent entrez dans la mer du Nord, le vent cessa entierement, de maniere qu'il leur étoit impossible de voguer, ce qui fit au Président une peine qu'il ne put s'empêcher de faire paroître. Neanmoins conservant toûjours sa présence d'esprit, pour remedier à cet inconvenient, il envoya le Capitaine Hernan Nugnez de Segura par terre, & quelques Négres pour le guider, avec ordre de se rendre le plus promptement qu'il lui seroit possible, à Nombre de Dios, de faire prendre les armes aux habitans de cette Ville & faire mettre en sureté l'argent du Roy & celui des particuliers. Segura suivant ses guides, marcha à pié avec beaucoup de peine & de fatigue par des lieux difficiles, étant obligé de passer plusieurs rivieres, quelques-unes même à la nage, parce qu'elles étoient fort enflées, & ayant souvent à traverser des bois & des marais dans un chemin fort peu frequenté, & où personne n'avoit passé depuis fort longtemps. Quand il fut arrivé à Nombre de Dios, il trouva que la nouvelle qu'il portoit, y étoit déja sçûë par le moyen de l'autre messager qu'on avoit envoyé par terre; & qu'ainsi les habitans étoient préparez & s'étoient mis en état de dé-

fense

fenſe le mieux qu'il leur avoit été poſſible, ayant tiré de neuf ou dix vaiſſeaux qui étoient dans le port, tout ce qu'ils avoient pû de gens capables de porter les armes. Le Préſident arriva à peu près comme on achevoit de mettre toutes choſes en ordre, & les gens dans le meilleur état qu'on pouvoit : auſſi-tôt après ſon arrivée il ſortit de la Ville à leur tête, prenant le chemin de Panama & ayant pour ſon Lieutenant Sancho de Clavijo, Gouverneur de la Province pour ſa Majeſté, qui l'avoit toûjours accompagné depuis Panama.

CHAPITRE XIII.

Fernand & Pierre de Contreras ſont vaincus & défaits par les gens de Panama.

APrès que les deux freres Fernand & Pierre de Contreras eurent pillé la Ville de Panama & tué quelques perſonnes qui voulurent faire réſiſtance ils convinrent, comme on l'a déja dit, que Pierre demeureroit à la garde de leurs navires & de leur butin, en état de recevoir celui qu'ils eſperoient lui envoyer de nouveau. On lui laiſſa pour cela le nom-

bre de soldats qu'on jugea necessaires. Jean Bermejo fut aussi posté avec cent hommes auprès de Panama pour le dessein qu'on a marqué : & Fernand de Contreras avec le reste de leur petite armée prit le chemin de Nombre de Dios. Martin Ruiz de Marchena & Jean de Larez voyant que ses Corsaires avoient ainsi divisé leurs gens, ils crurent qu'ils pourroient se mettre en état d'attaquer & de défaire Jean Bermejo & les siens. Ainsi avec tout le soin & toute la diligence possible, ils rassemblerent en moins de tems qu'on n'auroit cru, les habitans de la Ville, dont la plûpart s'en étoient fuis dans les montagnes : ils rassemblerent aussi les Négres qui travailloient aux ouvrages de la campagne, & ceux qui servoient à conduire les mulets de charge. Après cela ils les armerent le mieux qu'il leur fut possible & ayant laissé dans la Ville quelques gens pour la garder, & fermé les ruës par quelques barricades de terre & de fascines, afin que ceux qui étoient dans les navires, ne pussent pas aisément aller au secours de leurs gens, ou faire quelque nouveau pillage dans les maisons des Bourgeois, ils marcherent contre Jean Bermejo & les siens, les attaquerent vigoureusement, & après

quelque résistance les défirent entierement, en sorte qu'ils furent tous tuez ou pris. Incontinent après Marchena résolut de prendre la route de Nombre de Dios, sur des conjectures bien fondées, & qui se trouverent en effet veritables. Il jugea donc que sans doute Fernand de Contreras auroit appris en chemin, que non seulement ceux de Nombre de Dios ayant sçu ce que les deux Freres avoient fait à Panama, se seroient mis sur leurs gardes, & préparez à la défense : mais qu'ils pourroient bien même marcher contre lui avec un plus grand nombre de gens qu'il n'en avoit : & qu'ainsi cela l'obligeroit à retourner pour se joindre avec Jean Bermejo, & consulter ensemble s'ils se trouveroient assez forts pour résister à ceux qui les voudroient attaquer, ou sinon s'embarquer avec leur butin. En effet, Fernand de Contreras n'étoit qu'environ à moitié chemin qu'il apprit que le Président & les siens avoient été avertis, & marchoient contre lui : cela lui fit d'abord prendre la résolution de retourner à Panama. Comme il retournoit, il trouva quelques Négres en chemin qu'il prit, & fut instruit par eux de la défaite de Jean Bermejo & des siens. Ils lui dirent de plus, que Mar-

chena suivant sa victoire s'avançoit contre lui : il en fut si déconcerté qu'il laissa aller tous ses gens à la débandade, leur disant lui-même de se sauver chacun le mieux qu'il lui seroit possible, & de tâcher de se rendre sur le bord de la mer, où son frere leur envoyeroit les chaloupes pour pouvoir gagner les navires, & s'y mettre en sureté. Ils se séparerent donc de cette maniere, & Fernand avec quelques-uns des siens quitta le grand chemin, de peur de rencontrer Marchena; & comme le pays est fort rempli de bois, & fort coupé par plusieurs rivieres & plusieurs ruisseaux, après avoir eu bien de la peine, comme il n'étoit pas fort adroit, ni fort propre à surmonter de semblables difficultez, il se noya au passage d'une riviere : quelques-uns de ses gens furent pris, & on n'a jamais sçu ce qu'étoient devenus les autres qui ne le furent pas. On fit conduire les prisonniers à Panama, où conjointement avec ceux qui avoient été pris à la défaite de Jean Barmejo, ils furent menez liez sur la place de la Ville, & là tuez à coups d'épée. Pierre de Contreras, qui étoit sur les vaisseaux, ayant appris la malheureuse fin de ses gens, fut si épouvanté, qu'il ne crut pas avoir assez de temps

pour appareiller & mettre à la voile; ainsi il se jetta précipitamment dans une chaloupe avec quelques-uns des siens, laissant les navires comme ils étoient, sans rien emporter de ce qui y étoit. Il vogua terre à terre en suivant la côte, jusques à la Province qu'on appelle Nata, & depuis on n'a rien appris, ni de lui, ni de ceux qui l'accompagnoient: on conjecture qu'ils tomberent entre les mains de quelques Indiens ennemis, comme il y en a plusieurs en ce pays-là, & qu'ils en furent massacrez. Le Président ayant eu avis de tout ce qui s'étoit passé, retourna avec ses gens à Nombre de Dios, rendant graces à Dieu de se voir ainsi par les soins de sa Providence délivré d'un péril inopiné & qu'il n'avoit en aucune maniere prévenu, ni par ses soins, ni par sa prudence, puisqu'il n'y pensoit nullement, & que si ces Corsaires étoient venus à Panama cinq ou six jours plûtôt qu'ils ne firent, ils pouvoient aisément le prendre, & se rendre maîtres d'un butin aussi considerable que jamais Pirates ayent fait. Quand la tranquillité fut une fois rétablie, le Président s'embarqua, ayant fait armer les vaisseaux sur lesquels étoit l'argent de sa Majesté, & il arriva heureusement en

Eſpagne, ſans qu'il lui arrivât aucun accident fâcheux : ſeulement un des navires ſur lequel étoit Jean Gomez d'Annaya avec une partie de l'argent du Roi, fut ſéparé des autres, & obligé de relâcher au port de Nombre de Dios : mais peu de tems aprés, il ſe rendit heureuſement en Eſpagne auſſi-bien que les autres. Auſſi-tôt que le Préſident fut entré avec ſa flote dans la Barre de St. Lucar, il envoya en poſte le Capitaine Lope Martin en Allemagne, pour porter à ſa Majeſté qui y étoit, la nouvelle de ſon heureux retour du Perou. Cette nouvelle lui fut tres-agréable, & cauſa en même tems de l'étonnement & de l'admiration par tout où elle ſe répandit, parce que la plûpart des gens ne pouvoient s'imaginer que des affaires qui paroiſſoient ſi difficiles & ſi épineuſes qu'avoient paru celles du Pérou, ſe pûſſent terminer ſi promptement & ſi heureuſement : ainſi on ne put s'empêcher d'admirer en cela le bonheur de ſa Majeſté dans les heureux ſuccès dont il plaiſoit au Ciel de le favoriſer. Le Préſident étant arrivé à Valladolid, fut peu de jours aprés pourvû de l'Evêché de Palencia, vacant par la mort de Dom Loüis Cabeza de Vaca, & ſa Majeſté lui

envoya en même tems ordre de partir incontinent pour se rendre à sa Cour, afin qu'il lui fist une relation particuliere & exacte de tout ce qui s'étoit passé dans les affaires dont il l'avoit chargé. Il obéït promptement, & partit aussi-tôt de Valladolid, emmenant avec lui le Provincial des Dominicains & le Capitaine Jerôme d'Aliaga, qui venoient en qualité de Députez ou Procureurs du Perou, & aussi plusieurs Gentils-hommes & autres personnes considerables, qui esperoient recevoir quelque recompense de sa Majesté pour les bons services qu'ils lui avoient rendus en ce pays-là. Le nouvel Evêque s'embarqua avec tous ceux qu'on vient de dire à Barcelone sur les galeres qui l'y attendoient, sur lesquelles il fit mettre, suivant les ordres qu'il en avoit reçu de la part de sa Majesté, la valeur de cinq cens mille écus en argent monnoyé, le tout en Risdales. Peu de tems avant cela, sa Majesté pourvut de la Viceroyauté du Perou Dom Antoine de Mendoze, qui étoit Viceroy de la nouvelle Espagne, où elle envoya en sa place Dom Loüis de Velasco, Commissaire general des Doüanes de Castille.

FIN.

